

INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE DE BEYROUTH
BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

TOME XC

Les Châteaux des Croisés en Terre Sainte

III

LA DÉFENSE

DU COMTÉ DE TRIPOLI

ET DE LA PRINCIPAUTÉ D'ANTIOCHE

TEXTE

© 1973, LIBRAIRE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER, S.A.

Tous droits réservés. Aucune partie de cet ouvrage ne peut être traduite, ou adaptée ou reproduite de quelque manière que ce soit : par impression, procédé anastatique, microfilm, microfiche ou par tout autre moyen sans autorisation préalable de l'Éditeur.

« La Loi du 11 Mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, » que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une » utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple » et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement » de l'auteur ou de ses ayants-droits ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

« Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une » contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal ».

INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE DE BEYROUTH

BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE — T. XC

Paul DESCHAMPS

Membre de l'Institut

Les Châteaux des Croisés en Terre Sainte

III

LA DÉFENSE
DU COMTÉ DE TRIPOLI

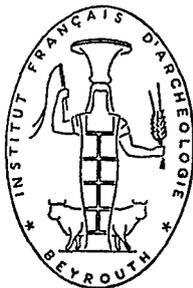
ET

DE LA PRINCIPAUTÉ D'ANTIOCHE

Étude historique, géographique, toponymique et monumentale

AVEC LA COLLABORATION POUR LES PLANS
DE PIERRE COUPEL ET JEAN LAUFFRAY
ET POUR LES CARTES GÉOGRAPHIQUES
DE M^{me} CHRISTIANE DECAMPS DE MERTZENFELD
Avant-propos de Claude CAHEN, Membre de l'Institut

TEXTE



LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER, 12, RUE VAVIN, PARIS VI^e

AVANT-PROPOS

Ce troisième volume des Châteaux des Croisés n'aurait certes besoin d'aucune autre préface que les deux qui l'ont précédé. Mais le destin nous a enlevé l'auteur quelques mois avant la parution de celui-ci, et c'est un devoir pour ceux qui restent de lui rendre hommage en cette occasion. Le destin là encore nous a été dur, car cet hommage aurait dû lui être rendu par l'un des collègues et amis qui l'ont accompagné tout au long de sa carrière : ils l'ont précédé dans la tombe. Le domaine historico-géographique auquel Paul Deschamps a consacré la plus grande partie de son activité se trouve être aussi celui auquel j'ai apporté une grande part de mes propres efforts, et il avait bien voulu penser que cela me conférait un peu d'aptitude à dire éventuellement quelques mots de son œuvre ; l'intérêt qu'il avait bien voulu me témoigner, l'honneur que m'ont fait les siens en me demandant de traduire ici par écrit ma reconnaissance me font de l'essayer un devoir dont je m'acquitte avec émotion. J'ai pleinement conscience de ce que d'autres que moi pourront mieux ailleurs parler de l'homme, qu'ils ont plus longuement ou profondément connu que je n'ai pu le faire ; du moins, après avoir tout de même pour le lecteur évoqué brièvement la vie de Paul Deschamps, essaierai-je de situer les Châteaux, et spécialement ce troisième volume, dans l'histoire scientifique de notre temps.

Paul Deschamps est né à Paris, le 19 septembre 1888, il s'est marié à Paris, il est mort à Paris, le 25 février 1974 et, depuis le temps où, étudiant, je lui avais rendu ma première visite, il n'a jamais changé d'appartement. Mais cette fidélité, il l'a partagée cependant avec un village de l'Yonne, Chêne-Arnoult, où sa famille était enracinée depuis onze générations, et dont l'environnement peut-être a contribué à orienter ses premières pensées d'historien ou d'homme. Élève à l'École des Chartes, dont il sort en 1911, il a encore à cette École voué une autre fidélité ; il en a été secrétaire, en même temps qu'il y donnait déjà des cours, de 1921 à 1927. Dès cette époque, ce qui caractérisait entre autres points sa tournure d'esprit était la combinaison, l'utilisation au service les unes des autres, de la culture historique générale, de la paléographie, de l'épigraphie et de l'archéologie. C'est naturellement aux vieux monuments français, à leur sculpture, à leurs peintures que sont consacrés ses premiers travaux, sur eux qu'ont été faites des découvertes dont profitent toujours les techniciens de nos jours ; et très naturellement il était en 1927 appelé à la direction du Musée de Sculpture Comparée devenu Musée des Monuments Français. Ce que tous ceux qui l'ont alors vu à l'œuvre ont senti et combien il a enrichi ce Musée en mariant à la pierre la fresque, le vitrail, et surtout comment il est arrivé à faire d'un passé, à certains égards mort, quelque chose dont le visiteur contemporain peut encore éprouver la vie profonde. Jamais, bien entendu, Paul Deschamps n'a renié ces premières amours ; il est jusqu'en 1961 resté directeur de son musée.

Mais l'histoire de notre temps devait l'amener à les élargir, à les appliquer à un nouveau domaine. Le Mandat Français installé en Syrie, au lendemain de la première Guerre Mondiale, cherchait alors à renouer le contact avec des ancêtres, avec ceux qui les premiers avaient porté dans ce pays les couleurs de la France et y avaient laissé des témoignages de leur travail, les Croisés et leurs descendants. Camille Enlart avait été chargé d'inventorier et d'étudier tous les monuments de l'architecture « franque » de ce Proche-Orient. Il l'avait fait pour l'architecture

religieuse, mais il n'avait pu aller plus loin, et lui-même, sentant ses forces décliner, avait désigné Paul Deschamps comme devant être son continuateur. Ce n'est nullement médire du grand savant qu'avait été Enlart de dire que Paul Deschamps a conçu la tâche qui maintenant lui incombait de façon plus ample, plus approfondie, techniquement plus rigoureuse. C'est le résultat de son effort qui, sans parler de quelques articles, est matérialisé dans les splendides et, pour les deux premiers, classiques volumes des Châteaux en Terre Sainte, que rejoint maintenant ce troisième avec un écart que les événements internationaux de 1939-1945 et d'autres expliquent, sans nous empêcher de le regretter : du moins l'auteur a-t-il pu encore de sa main corriger les épreuves. L'ambiance, en France, en Syrie, est certes aujourd'hui bien différente ; mais c'est le privilège des œuvres rigoureusement scientifiques de survivre pleinement même à certaines des motivations qui à un moment donné avaient pu contribuer à leur naissance, et le lecteur verra, je sais par des amis du Proche-Orient, que la personne comme l'œuvre de Paul Deschamps sont aussi respectées au Liban et en Syrie d'aujourd'hui qu'elles l'étaient en France lorsque par exemple l'Académie des Inscriptions en 1942 l'accueillait parmi les siens.

Naturellement, depuis qu'en 1934 a paru ce Crac des Chevaliers qui a définitivement défini le rang auquel les spécialistes devaient placer Paul Deschamps, depuis que cinq ans plus tard il a été suivi de La Défense du Royaume de Jérusalem, d'autres savants ont travaillé sur les monuments des Croisés dans le Royaume, travaux dont on peut trouver la synthèse dans les récents volumes de M. Benvenisti, *The Crusaders in the Holy Land, Jerusalem 1970*, et de J. Praver, *The Latin kingdom of Jerusalem, Londres 1972*. Mais d'une part je ne pense pas que ce soit sous-estimer les apports de ces chercheurs de dire que dans l'ordre des problèmes traités par Paul Deschamps rien de fondamental n'a été ni changé ni ajouté à ce qu'il avait écrit ; et, d'autre part, pour le Comté de Tripoli et la Principauté d'Antioche, qui font l'objet du présent volume, ils attirent moins l'attention que la Terre Sainte, et la bibliographie générale, au courant de laquelle Paul Deschamps s'est tenu, ne paraît s'être enrichie d'aucune enquête archéologique postérieure aux siennes.

A ces enquêtes il y avait certes eu une limite, qui était en gros la frontière du Mandat Français avant la réannexion de la province d'Antioche par la Turquie. Il est vrai que les Croisés avaient occupé aussi, au-delà, le Comté d'Édesse, mais celui-ci était resté trop peu de temps entre leurs mains pour qu'il y eût un intérêt pressant à affronter des difficultés matérielles et politiques particulières dans la quête de vestiges de toute façon réduits. Pour certains châteaux tout au moins l'effort maintenant vaudrait tout de même d'être tenté. J'ignore si Paul Deschamps l'avait envisagé, pour lui ou d'autres ; j'exprime le vœu que, dans la fidélité à sa mémoire, on y pense, par exemple pour ce château de Tell-Bâchir, qui fut le refuge des comtes d'Édesse après la perte de leur capitale, et dont subsistent des restes considérables. Paul Deschamps ne considérerait certainement pas son œuvre comme définitivement bornée par une frontière contemporaine distincte de celle du temps des Francs.

Dans le présent volume comme dans les précédents, le lecteur trouvera une combinaison d'enquêtes historiques et d'enquêtes archéologiques. Enquêtes historiques : rappel de l'histoire militaire des deux États considérés, puis sur chacune des places étudiées monographie des événements qui, en ayant jalonné la vie, peuvent contribuer à expliquer les monuments subsistants eux-mêmes ; fréquemment aussi, efforts pour faire progresser le difficile travail de localisation et d'identification des places dont les noms anciens ne sont pas ceux d'aujourd'hui (voir en particulier les chapitres sur Rugia, La Roche-Guillaume, le domaine des Masoiers) ; aussi, s'ajoutant à d'anciens articles sur les entrées des châteaux des Croisés, leur approvisionnement en eau, etc., ici un chapitre d'ensemble sur les sièges et défenses des châteaux qui, naturellement, déborde le cadre de la Syrie septentrionale.

Enquêtes archéologiques : d'une part portant sur de grands châteaux, Giblest, Saône,

Chastel-Blanc, Margat, Tortose, d'autre part sur des plus petits ; relevés exhaustifs et sûrs de toutes leurs composantes, y compris ces marques de tâcherons qui peuvent aider à distinguer les campagnes de construction, l'apport antérieur aux Croisades, celui des Francs, celui des Musulmans après la reconquête. C'est en effet un problème capital de préciser les influences mutuelles de l'Orient et de l'Occident, de la tradition et de l'inventivité. Pour y répondre, il faudrait encore bien d'autres enquêtes, en particulier du côté musulman ; mais c'est un mérite entre d'autres du travail de Paul Deschamps de nous avoir donné pour avancer en ce sens des éléments d'information absolument précis et sûrs.

Le style de Paul Deschamps est sobre, réduit à ce qu'il faut scientifiquement dire. On a quelque peine à imaginer derrière lui l'homme que tous les témoignages, y compris le sien propre, présentent comme heureux au sens profond du mot, père d'une famille nombreuse et unie avant d'être grand-père et arrière-grand-père. Il est permis de ne pas douter que le travail professionnel et scientifique accompli avec un dévouement serein a aussi contribué à l'équilibre de l'homme, comme cet équilibre a aidé au travail scientifique. C'est ainsi qu'il nous plaira de conserver son souvenir.

Claude CAHEN,
Membre de l'Institut.

PRÉFACE

Cet ouvrage constitue le troisième et dernier Tome de mes enquêtes sur les Châteaux des Croisés en Terre Sainte poursuivies au cours de mes Missions au Levant de 1927-28, 1929 et 1936.

Les deux tomes précédents ont paru en 1934 et 1939. Le premier comportait une Introduction Générale sur la Syrie franque et une étude approfondie sur le Crac des Chevaliers. Lors de ma première mission, j'avais deux compagnons très regrettés : l'Architecte François Anus et le Capitaine, plus tard Général, Frédéric Lamblin.

Quand nous sommes arrivés au Crac, nous avons trouvé installé dans ses enceintes, tout un village avec plus de cinq cents habitants et de nombreux animaux. On imagine les difficultés que nous eûmes à entreprendre l'étude de cet édifice encombré de constructions adventices et dont les salles basses étaient comblées de fumier jusqu'aux voûtes. La tâche était particulièrement malaisée pour l'architecte. Les années suivantes, avec l'aide de la main-d'œuvre et du matériel militaire — la France ayant alors le Mandat de la Syrie et du Liban — de grands dégagements furent opérés et François Anus put continuer son entreprise. Il leva minutieusement, étage par étage, les Plans du Crac, ce qui lui permit de déterminer plusieurs campagnes de construction. Car, pendant tout le temps que le Crac fut entre les mains des Chevaliers de l'Ordre de l'Hôpital, de 1142 à 1271, ils ne cessèrent de l'agrandir et d'en améliorer les défenses. On peut dire que l'examen de ce seul monument permet de suivre les grandes étapes de l'architecture militaire française au cours de cent trente années.

En 1934, le Service des Monuments Historiques de France, affectait à des restaurations urgentes et à la mise en valeur du Crac des Chevaliers des crédits importants et M. Henri Seyrig, Directeur du Service des Antiquités de Syrie désignait M. Pierre Coupel, Architecte de ce Service, pour diriger ces travaux. Pendant deux ans un Chantier où travaillaient environ cent vingt ouvriers fut en activité.

En 1929, au cours d'une deuxième mission je me suis rendu en Palestine avec François Anus. Nous avons visité la forteresse des Templiers d'Athlit, au bord de la mer, au Sud de Saint-Jean-d'Acre et nous sommes allés jusqu'au-delà de la Mer Morte à la grande forteresse de Kérak de Moab dont mon compagnon dressa les Plans.

En 1936, avec M. Pierre Coupel, je visitai dans le Sud du Liban et en Galilée plusieurs ouvrages fortifiés tels que le Château de Mer de Saïda ; en avant de cette ville, le Château de Belhacem et plus loin, en grand'garde, fut reconnue la grotte-vigie appelée la Cave de Tyron située au flanc d'une falaise au Sud de la chaîne du Liban ; plus au Sud, à l'Est de Tyr, le Château du Toron.

Il s'agissait surtout d'étudier deux grands châteaux de montagne : Subeibe au Sud de l'Hermon, sous les murs duquel combattit Joinville, et Beaufort au Sud de la chaîne du Liban, dressé comme un nid d'aigle sur une ligne de crête. M. Pierre Coupel leva les Plans de ces deux châteaux. Il dirigea, avec la main-d'œuvre militaire, des travaux de déblaiement de l'étage inférieur de Beaufort au cours desquels on dégageda la salle basse du Donjon avec

sa porte chargée d'un grand linteau surmonté d'un arc de décharge à bossages comme on en trouve au Donjon franc de Giblet (Byblos) et au Château de Saone.

A Kérak, à Subeibe, à Beaufort notre enquête nous permit de distinguer les ouvrages des Francs et les réparations et additions des Arabes.

Les Plans de ces trois forteresses furent publiés dans le Tome II, intitulé « La Défense du Royaume de Jérusalem », paru en 1939.

Le Tome III est consacré au Comté de Tripoli qui comprenait presque tout l'Etat actuel du Liban et à la Principauté d'Antioche occupant une grande partie de la Syrie.

Le quatrième État Franc dans le Nord était le Comté d'Édesse, s'étendant à l'Est jusqu'au-delà de l'Euphrate. Les Francs ne s'y maintinrent qu'un demi-siècle. A leur arrivée ils trouvèrent de nombreuses forteresses dues surtout aux Byzantins. Il semble qu'ils ne firent guère œuvre de bâtisseurs dans ces régions, utilisant ces édifices et les réparant.

En Palestine, en Transjordanie, au Liban et en Syrie, les Francs avaient organisé tout un réseau de défenses, villes enfermées dans des enceintes, grandes forteresses, ports fortifiés, ouvrages bâtis sur le littoral ou occupant un cap (Athlit, Nephin) ou enfermés entre la mer et l'embouchure d'un fleuve (Toron de Belda) ou occupant un îlot (Saïda, Château de mer), Tour de Maraclée ; Tours de garde (Toklé), postes de guet que j'ai appelés grottes-vigies, creusées dans des falaises à pic, découvrant un vaste horizon face aux territoires ennemis (el Habis, Cave de Tyron), tous ces édifices gardant les frontières aussi bien que le bord de la mer, ou bien au cœur du pays, placés au confluent de deux cours d'eau ou à un croisement de routes, ou juchés sur des lignes de crête ou des sommets commandant des vallées.

Ainsi face à face le Crac des Chevaliers et le Château d'Akkar, le premier au Nord sur un dernier ressaut du Djebel Ansarieh, le second au Sud sur le dernier contrefort de la chaîne du Liban. Ces deux forteresses, à la frontière du Comté de Tripoli, surveillaient la vallée de la Boquée qui ouvrait un passage facile et donc dangereux entre le littoral avec les villes franques de Tortose et de Tripoli, et la vallée de l'Oronte avec les villes musulmanes de Hama et de Homs.

*
* * *

La présente publication étudie, comme les précédentes, de grandes forteresses : Giblet (Byblos), Saone (Sahyoun), Chastel Blanc (Safitha), Margat (Marqab), avec dans l'*Album des Plans*, ceux de la première dus à M. Jean Lauffray, des trois autres à M. Pierre Coupel.

Giblet, l'un des plus anciens châteaux construits par les Croisés où ceux-ci, comme me l'a fait remarquer M. Maurice Dunand, remployèrent des pierres à bossages taillées par les bâtisseurs perses, procéda que les Francs adoptèrent pour le plus grand nombre de leurs ouvrages fortifiés pendant le XII^e siècle ; Saone la plus imposante de leurs forteresses des premiers temps de l'occupation ; Chastel Blanc avec son haut donjon rectangulaire construit par les Templiers, dont la Salle basse est une église fortifiée ; Margat, château de l'Hôpital, dont le donjon massif et l'enceinte munie de tours rondes égalent en puissance les ouvrages du Crac.

Une trentaine d'ouvrages fortifiés de types divers font l'objet de courtes notices et sont représentés parfois dans le texte par des croquis de Plans et dans l'*Album* par des photographies dont un grand nombre aériennes.

On sait que le R. P. Poidebard, Lieutenant-Colonel de réserve d'Aviation, avait utilisé ce procédé d'enquête archéologique pour retrouver dans le désert de Syrie les traces du Limes romain, à l'époque où la France exerçait son Mandat sur le Liban et la Syrie. Grâce à sa bienveillante intervention j'obtins le concours des escadrilles de l'Armée du Levant. Les aviateurs se mirent avec zèle à la recherche de ruines dont on ne connaissait l'emplacement qu'approximativement et que je tâchais de situer à l'aide des cartes.

J'ai pu réunir ainsi toute une collection de photographies d'avion. Les photographies prises au sol ne peuvent donner l'idée du relief tourmenté que couvrent les forteresses de montagne.

Les photographies aériennes obliques font mieux voir comment les ingénieurs militaires ont adapté leurs ouvrages en fonction de ce relief, renforçant les défenses sur les points faibles mal défendus par la nature. Ainsi à Margat l'extrémité sud étant sous la menace d'une éminence toute proche, c'est en face de celle-ci qu'on a élevé un puissant donjon.

Les photographies verticales sont, comme des plans en relief, fort évocatrices.

* * *

Cette étude d'architecture militaire (2^e partie : les Forteresses) est précédée d'une enquête historique, géographique et aussi, dans une grande mesure, topographique, qui vient après les importants travaux de toponomastique d'Eugène-Guillaume Rey (*Les Colonies franques de Syrie aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris 1883), de René Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris, Geuthner, 1927), et plus récemment l'ouvrage de Claude Cahen, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la Principauté franque d'Antioche*, Paris, Geuthner, 1940, qui m'a été si précieux. Je rappelle la grande *Histoire des Croisades* en trois volumes de René Grousset, Plon, 1934-1936, qui situe de façon très précise les champs de bataille et les itinéraires des armées. Et j'ai tiré grand profit des identifications de Jean Richard dans ses études sur le Comté de Tripoli.

J'ai voulu moi aussi rechercher non seulement les ouvrages fortifiés (en latin *Castra*, *Castella*, *Caveae*), (en arabe, Qal'a, diminutif Qoulei'a, Qasr, Hisn ou Hosn, en Turc, Kalé) ainsi que les casaux, c'est-à-dire les métairies, et autres lieux-dits dont on relève une quantité considérable dans les actes publiés par Delaville le Roulx dans son monumental ouvrage le *Cartulaire Général de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem* (1100-1310), Paris, 1894-1906, 4 vol.) ainsi que dans les *Regesta regni Hierosolymitani* de R. Röhricht (1893) et *Additamenta* (1904).

Si René Dussaud a accompagné ses commentaires d'un complet appareil de cartes, celles-ci sont très peu détaillées dans les autres ouvrages, en sorte que cette abondante source d'informations est difficilement accessible au lecteur.

Ayant repris la carte du Capitaine Gélis de 1862 : *Carte du Liban*, d'après les reconnaissances de la brigade topographique du corps expéditionnaire de Syrie en 1860-61, et la carte ottomane au 200 000^e reproduite dans une édition française en 1920, j'ai proposé diverses additions et rectifications. Mais surtout j'ai bénéficié d'un admirable instrument de travail : la carte au 50 000^e établie de 1927 à 1945 par les Ingénieurs-Géographes français (Relevés effectués sur le terrain et par photographies aériennes). Malheureusement l'entreprise n'a pas été complètement terminée : ainsi le secteur immédiat du Crac des Chevaliers n'a pas été publié et m'a fait grand défaut. Cette carte au 50 000^e concernant le Comté de Tripoli et la Principauté d'Antioche m'a permis d'étendre largement ma documentation toponymique et d'augmenter de façon appréciable les identifications.

Je n'en signalerai que trois, à titre d'exemple : La grotte-vigie musulmane de Zalin servant de poste de guet aux Musulmans, placée à flanc de falaise entre leur forteresse de Sheïzar et la citadelle chrétienne d'Apamée avec vue sur celle-ci ; la carte musulmane indique en ce point Hayaline : une chronique nous dit qu'un guerrier de Tancrede s'était fait descendre du haut de la falaise dans une caisse de bois jusqu'à l'ouverture de la grotte et avait fait sortir tous les gardes de cette grotte pour les livrer au Prince.

L'emplacement de Rugia ou Chastel de Ruge (c'est-à-dire dans la région du Roudj) et non pas Chastel Rouge, comme on l'a toujours écrit, a été fort discuté. Dussaud écrivait (p. 176) que si l'on pouvait le situer on aurait fixé la position d'« une des Places de la Principauté d'Antioche dont l'identification présente le plus d'importance ».

Rugia a été plusieurs fois signalée comme un lieu de rencontre des chefs Francs ou de concentration de troupes : en janvier 1099, Raymond de Saint Gilles y convoqua les chefs de la Croisade pour s'entendre sur la marche vers Jérusalem, ce fut le « Congrès de Rugia » comme dit Grousset. En 1111, Tancrede avec les troupes d'Antioche y appelle Baudouin I^{er}, roi de Jérusalem, Bertrand, Comte de Tripoli et Baudouin de Bourcq, Comte d'Édesse, pour s'opposer aux Atabegs de Mossoul et de Damas. Les troupes franques réunies là comptent 16.000 combattants.

Nouvelles concentrations de troupes en 1115 et 1119 ; combats près de Rugia en 1132, 1149, 1157.

Dussaud proposait de situer cette position non loin de la rive occidentale de l'Oronte près de Djisr esh Shoghr et Grousset ne pouvant prendre parti a marqué sur une même carte (II, p. 917) deux positions sur les deux rives. On verra (Chapitre V) que je crois pouvoir situer Chastel de Ruge sur une colline du Djebel Oustani dans le Roudj méridional.

Autre rectification : Rey a confondu deux forteresses de l'Ordre du Temple : La Roche de Roissol et La Roche Guillaume, déclarant qu'il s'agit d'une seule Place portant deux noms. Or, elles sont à une soixantaine de kilomètres de distance, la première au Sud d'Arsouz au lieu-dit Kala, l'autre à Tchivlan Kalé, à peu de distance au Nord-Est d'Alexandrette, château encore conservé.

Saladin l'assiégea sans succès à la fin de sa campagne de 1188.

*
* *

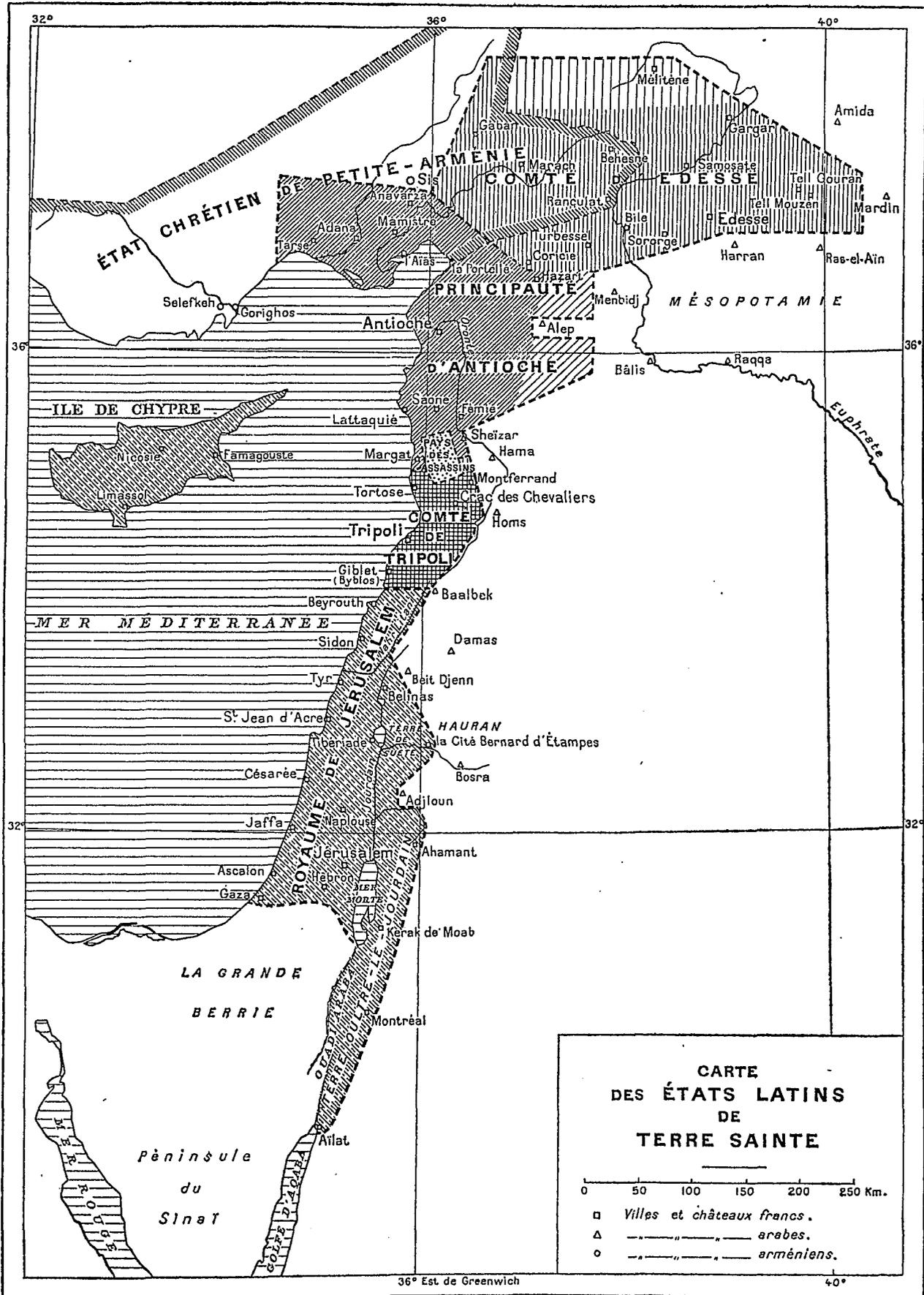
Dans ma Première Partie, j'ai étudié la Géographie du Liban et de la Syrie et montré les raisons stratégiques qui ont fait choisir aux architectes militaires les positions à fortifier et à garnir d'armes et de provisions, les unes pour l'offensive, installées pour servir de base d'attaque : ainsi le Mont-Pélerin devant Tripoli ; les autres à la fois pour l'offensive et la défensive et assurant la protection des routes et des vallées où l'ennemi aurait pu trouver des accès faciles vers le territoire chrétien.

Ceci m'a conduit à retracer les opérations militaires où alternent victoires et défaites : campagnes des Francs contre Alep, Homs et Sheïzar jamais conquises ; défense des Places d'Outre-Oronte ; reculs et avantages de Nour ed Din, campagne de Saladin où, après sa victoire de Hattin (1187) il entra à Jérusalem et conquit presque tout le Royaume ; l'année suivante, sa marche victorieuse à travers le Liban et la Syrie où il enleva maintes forteresses. Redressement des Francs qui grâce aux renforts venus d'Occident et à l'appui des armées permanentes des Ordres de l'Hôpital et du Temple purent conserver encore un siècle une partie de leurs territoires.

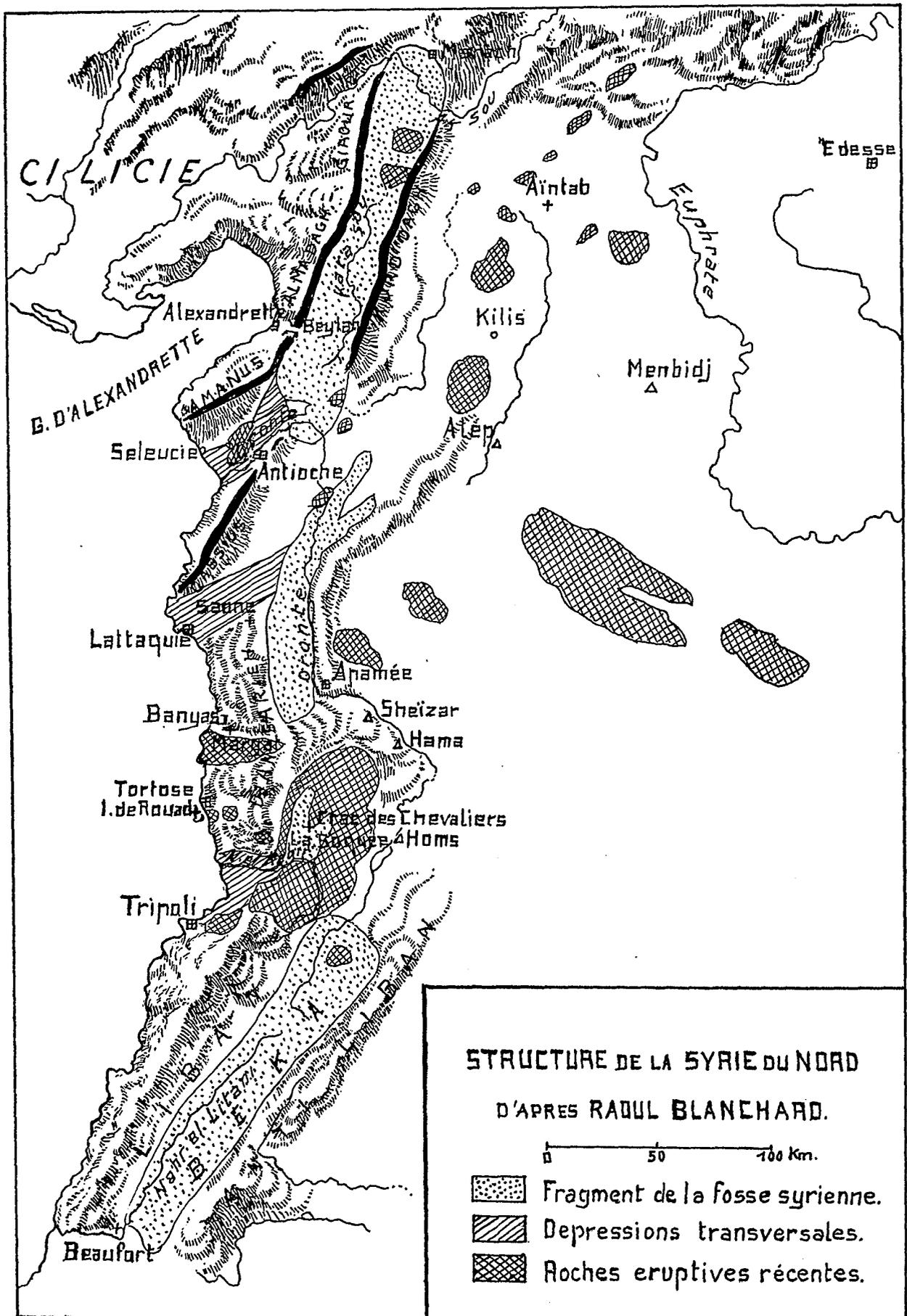
En terminant ce travail ma pensée se porte d'abord vers René Dussaud qui décida ma première mission au Crac des Chevaliers alors qu'ensuite, persuadé qu'il me restait une longue tâche à poursuivre, j'ai demandé deux fois à retourner au Levant.

J'exprime ma vive gratitude à M^{me} Dominique Deschamps, ancienne élève de l'École des Chartes, qui m'a procuré une aide précieuse dans mes recherches, notamment pour l'établissement de la Carte Générale et aussi des cartes de détails insérées dans le texte ; à M^{me} Decamps de Mertzenfeld qui a effectué les maquettes de ces cartes avec une minutieuse exactitude ; elle m'avait déjà apporté son concours pour la grande carte du Royaume de Jérusalem, illustrant le Tome II.

Paul DESCHAMPS.



Carte dressée par Paul Deschamps.



CILICIE

Edesse

Alexandrette

Aintab

Euphrate

Kilis

Menbidj

G. D'ALEXANDRETTE

AMANUS

Seleucie

Antioche

Alep

Lattaquie

Oronte

Anamée

Banyas

Sheizar

Hama

Tortose
I. de Rouady

Ordes Chevaliers
La Roche
Homs

Tripoli

Beaufort

PREMIÈRE PARTIE

Étude historique, géographique, toponymique

AVANT-PROPOS

LE CADRE PHYSIQUE DU COMTÉ DE TRIPOLI ET DE LA PRINCIPAUTÉ D'ANTIOCHE

La structure des territoires qui formèrent le Comté de Tripoli et la Principauté d'Antioche consiste en une longue dépression parallèle à la mer « la Fosse syrienne » qu'encadrent des chaînes de montagnes. Entre la ligne de hauteurs qui flanquent à l'Ouest la Fosse syrienne et la mer s'étend une frange de plaines côtières très fertiles.

Sur le rivage s'élèvent, avec des ports bien aménagés, des villes dont certaines étaient déjà prospères au temps des Phéniciens. Les Francs s'y installèrent dès le début de leur occupation et en firent les bases de leurs opérations de conquête vers l'intérieur. Les principales de ces villes et leurs ports sont Giblet (l'antique Byblos), Tripoli (1), Tortose, Valénie (Banyas), Djebelé, Lattaquié (Laodicée) (2), le Soudin ou Port Saint-Siméon, qui était le port d'Antioche à l'embouchure de l'Oronte, et enfin le port d'Alexandrette. Les chaînes de montagnes sont interrompues par des dépressions transversales de l'Ouest à l'Est qui mettent le littoral en communication avec la Syrie intérieure. C'est au Sud que le système tectonique de la Fosse syrienne se manifeste sur la carte de la façon la plus évidente. Elle est profondément marquée par la fertile Béqa « la vallée plane » que les Francs appelaient « le val de Baccar », longue de cent vingt kilomètres, large de six à quinze kilomètres, encaissée entre les hauts reliefs du Liban et de l'Anti-Liban (3).

Au Nord de la chaîne du Liban on rencontre la première vallée transversale dans la Plaine de la Bouqaia (la petite Béqa) que les Francs appelaient la Boquée ou la Bochée ; elle sépare les contreforts Nord du Liban de la chaîne du Djebel Ansarieh. Elle n'a que six kilomètres de l'Ouest à l'Est et douze kilomètres du Sud au Nord. Elle est encadrée de collines basaltiques (au N.-O. région de Tell Kalakh ; au N.-E. collines du Djebel Helou). De nombreuses rivières la parcourent : Ouadi Nasriyé (ou Nassara) « la vallée des chrétiens », venant du Nord, à l'Ouest du Djebel Helou ; Ouadi el Meis ou Ouadi Mezrab venant de l'Est ; Ouadi Chadra venant du Sud. Ces cours d'eau en se réunissant forment le Nahr el Kébir Sud (Éleuthère). Celui-ci, au Sud de la Bouqaia, rencontre les derniers ressauts du Liban

(1) Que les Francs appelaient Triple.

(2) Que les Francs appelaient La Liche.

(3) Conséquence de bouleversements de l'écorce terrestre, la Béqa est le prolongement de la Mer Rouge, puis de l'Ouadi Araba, de la Mer Morte, du Ghor où coule le Jourdain, encadrés par les hautes terres de Palestine à l'Ouest, des monts de Moab, du Djolan et du massif de l'Hermon à l'Est.

s'étirant vers le Nord-Est (Djebel Akroum) ; il tourne brusquement vers l'Ouest (au Nord du Djebel Akkar) pour traverser la plaine d'Akkar et se jeter dans la mer. Cette plaine s'épanouit en éventail jusqu'au littoral. Entre les ports de Tripoli et de Tortose le Nahr Barid, le Nahr Arqa, le Nahr Akkar, le Nahr el Kebir Sud et son affluent le Nahr el Arouz et l'affluent de celui-ci le Nahr el Khalifé, enfin le Nahr Abrash arrosent abondamment cette large plaine.

Ainsi cette dépression transversale communiquait avec le littoral et à l'Est elle permettait d'accéder facilement au Lac de Homs et à la vallée de l'Oronte. C'est ce qu'on appelle de nos jours « la Trouée de Homs ».

Au Nord de la Bouqaia, le relief montagneux interrompu réapparaît avec les premiers éléments du vaste massif du Djebel Ansarieh et à l'Est la montagne du Djebel Helou séparés par la vallée du Nahr Sarrout qui, coulant du Sud au Nord pour se jeter dans l'Oronte, constituait une voie de communication de la Bouqaia vers le fleuve.

Le comté de Tripoli occupa pendant un certain temps, à l'Est et au Nord-Est de la Bouqaia, une vaste plaine qui s'épanouit dans une large boucle du Haut-Oronte. Au bord de ce fleuve s'élève la ville musulmane de Homs et, plus au Nord, celle de Hama où son cours va s'incliner vers l'Ouest en direction de la forteresse musulmane de Sheïzar, après laquelle il fait un nouveau coude, puis monte vers le Nord.

Au Nord du Crac des Chevaliers, le Djebel Ansarieh s'allonge sur cent dix kilomètres avec une largeur moyenne de vingt-cinq kilomètres et, dans sa plus grande extension, de quarante kilomètres à la hauteur de Masyaf. Cette chaîne montagneuse domine donc, au Sud, la Bouqaia et la plaine d'Akkar ; à l'Ouest ses contreforts descendent à proximité de la mer et, à la hauteur de Marqab (Margat au temps des Francs), ils ne laissent place qu'à la route du rivage ; au Nord le Djebel se termine avec une deuxième dépression transversale, celle du Sahel de Lattaquié que parcourt le Nahr el Kébir Nord. Le Djebel Ansarieh forme un bloc rocheux compact ; ses lourdes croupes calcaires dénudées dressent au-dessus de la Méditerranée leur masse sauvage et hostile. Les vallées s'encaissent en gorges profondes, si étroites que lorsqu'on est sur les sommets on ne peut les deviner dans le paysage.

Ces montagnes d'aspect redoutable étaient bien le refuge propice à la secte des Assassins (Ismaéliens), musulmans schismatiques, qui s'y installèrent et s'y fortifièrent à partir de 1132, surtout dans la partie méridionale du massif, appelée le Djebel Bahra. Ils s'y maintinrent pendant cent cinquante ans, bravant leurs voisins, aussi bien les Croisés que les Musulmans orthodoxes. Leur domaine s'enfonçait comme un coin dans les territoires chrétiens.

On n'y peut guère circuler que sur les lignes de crête. Le pays fort pauvre est peu peuplé. On n'y compte pas une bourgade importante. « C'est un massif isolé de tous côtés entre des plaines basses et la mer : tous les cours d'eau sont des torrents et toutes les vallées d'effroyables ravins » (1). Au Sud, à l'Ouest et au Nord, la montagne s'élève progressivement jusqu'à atteindre vers l'Est des sommets de 1400 m et même 1583 m au Nébi Younès à la hauteur de Lattaquié.

Sur le versant oriental le massif tombe brutalement comme une muraille verticale, de 1400 mètres sur la plaine où coule l'Oronte, plaine marécageuse qu'on appelle le Ghab large de quatorze kilomètres s'étendant du Nord au Sud sur environ soixante kilomètres. C'est un nouvel élément de la Fosse syrienne.

Au Nord de la zone effondrée du Ghab et à l'Est du fleuve apparaissent des massifs montagneux d'élévation modérée, le Djebel Oustani et le Djebel Zawiyé, entre lesquels s'insère la plaine aux abondantes ressources du Roudj ; au Nord du Djebel Oustani se

(1) J. Weurlesse, *Le Pays des Alaouites*. Tours, 1940, p. 304.

dresse le Djebel Ala, et au Nord du Djebel Zawiyé le Djebel Barisha. Au Nord-Ouest du Djebel Ansarieh, par-delà la vallée du Nahr el Kebir Nord, apparaît un groupe de montagnes appelées Djebel Bassit que domine au Nord le sommet (1729 m) du mont Cassius de l'Antiquité, le mont Parlier au temps des Francs, aujourd'hui Djebel Aqra. A l'Est du Djebel Bassit, le Djebel Baer et le Djebel Qoseïr. Entre le mont Cassius et les premiers ressauts de la chaîne de l'Amanus (Djebel Mousa), l'Oronte longeant Antioche se fraye un passage vers la mer. Et c'est la troisième dépression transversale.

L'Amanus est une chaîne montagneuse dirigée du Sud-Ouest au Nord-Est qui s'étend depuis la région de Souweidiyé, jusqu'à Marach au voisinage de l'Anti-Taurus sur environ cent quatre-vingts kilomètres. Du Sud au Nord il porte diverses dénominations : Djebel Mousa, puis Djebel Ahmar (en turc Kizil Dag), jusqu'à Alexandrette, puis au-delà du col de Beylan, Amanus, et plus au Nord sur les cartes turques Alma Dag, enfin Giaour Dag.

Au Nord-Est d'Antioche on retrouve un élément de la Fosse syrienne entre la chaîne de l'Amanus et à l'Est de celle-ci, la chaîne du Kurd Dag. C'est là que coule le Qara Sou (Nahr el Aswad) qui va se perdre dans le bassin d'El-Amq (le lac d'Antioche).

A l'Est, la vallée du Nahr Afrin est encadrée par la chaîne du Kurd Dag et vers le Sud par celle du Djebel Seman qui domine au Nord-Ouest le plateau d'Alep.

A l'Est de la haute vallée de l'Afrin sont les hauteurs modérées de la région d'Aïntab d'où s'écoule en éventail tout un réseau de rivières comme vers l'Orient le Nahr Sadjour, affluent de l'Euphrate et, vers le Sud, le Nahr Qouaïq et ses affluents.

Là se trouve la région fertile de Kilis, ses champs de vignes et d'oliviers et ses jardins, arrosée aussi à l'Ouest par un affluent du Nahr Afrin. Puis c'est la ville de Azaz (fr. Hazart), dominant un carrefour de routes qui menaient à la Cilicie et à la Syrie intérieure. On verra que cette place forte joua un grand rôle dans la première moitié du XIII^e siècle. Le Nahr Qouaïq bordait à l'Ouest la ville ancienne d'Alep.

* * *

La Principauté d'Antioche occupa pendant un demi-siècle un vaste territoire au-delà de la rive droite de l'Oronte sur toute son étendue depuis, au Nord le Pont de Fer, Djisir el-Hadid, où le fleuve se dirige vers l'Ouest à proximité d'Antioche.

Les Francs hérissèrent de forteresses cette riche contrée qui s'étend jusqu'au plateau d'Alep.

Plus au Nord, à l'Est du Nahr Afrin, ils s'installèrent dans le Djebel Seman où commençaient les domaines du Comté d'Édesse.

Il nous faudra, dans un chapitre spécial, étudier le relief très contrasté du territoire d'Outre-Oronte pour comprendre les raisons stratégiques qui ont entraîné les adversaires à se disputer maintes fois certaines positions et à se retrouver en plusieurs occasions sur les mêmes champs de bataille.

CHAPITRE PREMIER

LE COMTÉ DE TRIPOLI DANS SA PLUS GRANDE EXTENSION

Raymond de Saint Gilles, l'un des principaux chefs de la Première Croisade, qui en fut même quelque temps le commandant suprême se vit, peu après la prise de Jérusalem, obligé de quitter la Palestine. A la fin de 1099 il s'installa à Laodicée (Lattaquié), puis se rendit au printemps de l'année 1100 à Constantinople et prit part à la Croisade d'Anatolie de 1101 qui fut un désastre. Revenu sur la côte il dut renoncer à ses prétentions sur Laodicée et sur Antioche et chercha alors à se constituer un État au Liban qui allait devenir après de longs combats le Comté de Tripoli. Raymond ne put qu'ébaucher cette conquête au cours des quelques années qui lui restaient à vivre.

Il mourut le 28 février 1105, au château de Mont-Pélerin qu'il avait construit, devant Tripoli dont il n'avait pu s'emparer (1). Il fut enterré dans le château (2).

Le Comté de Tripoli situé entre le Royaume de Jérusalem au Sud et la Principauté d'Antioche au Nord, occupait le long de la Méditerranée une étendue de 130 kilomètres environ.

Au Sud le Nahr al-Mu'amiltain, près du village de Juine (Djouni) fermait la frontière (3). En cette région le Comté ne pénétrait guère dans l'intérieur des terres que sur 25 kilomètres. Au milieu, entre Tripoli et Tortose, il atteignait en profondeur environ 60 kilomètres jusqu'au voisinage de l'Oronte, sur les rives duquel s'élevaient les grandes cités musulmanes de Homs et de Hama.

Au Nord de Tortose il était limité d'Ouest en Est :

1° par la Principauté d'Antioche ; la frontière se trouvait au Sud de la ville de Valénie (Banyas) et du château de Margat, donc à un des ruisseaux qui coulent au Sud du Nahr Banyas, probablement le Nahr el Bas. Ce ruisseau était situé entre le Khrab Marqiyé appartenant au Comté de Tripoli et l'éminence que couronne le château de Margat relevant de la Principauté d'Antioche.

Le domaine chrétien n'occupait là qu'une étroite bande de terrain : le Djebel Ansarieh, dont les contreforts approchent de la côte, ne laisse place qu'à l'antique route qui longe le rivage. La puissante forteresse de Margat (Marqab) à l'extrême pointe sud de la Princi-

(1) John H. Hill et Laurita L. Hill, Raymond IV de Saint Gilles ; Toulouse, édit. Privat, 1959, p. 140.

(2) Albert d'Aix, *Liber Christianae expeditionis*, l. IX, c. 32, *H. occ. cr.*, t. IV, p. 610.

(3) Max Van Berchem, *Notes sur les Croisades*, dans *Journal Asiatique*, 1902, p. 397-400. René Dussaud, *Topographie de la Syrie antique et médiévale*, 1927, p. 63. C'est au cap de Djouni que Dussaud a situé le *passus pagani* des textes médiévaux, ce *pas païen* tirant sans doute son nom des vestiges antiques qui se trouvent en ce lieu.

pauté d'Antioche gardait ce passage. La ville de Maraclée, la dernière au Nord du Comté, siège d'une importante seigneurie, était fortifiée (1).

2^o par le Territoire des Assassins, du terme Hashshashin, fumeurs de hachich (au singulier Hashash), ces Ismaéliens musulmans schismatiques, qui à partir de 1132 avaient commencé à s'immiscer dans le massif du Djebel Ansarieh, où ils formèrent une population d'environ 60.000. Ils y avaient dix châteaux. Les Francs durent prendre des précautions contre ces voisins redoutables et construire des forteresses non loin de leur domaine.

A l'Est du Djebel Ansarieh s'étend une vaste plaine qui dépendait des seigneurs musulmans de Sheïzar, puissante forteresse dominant le cours moyen de l'Oronte qui fait là un coude vers l'Ouest (2).

LES DÉFENSES DU LITTORAL

Au cours de la 1^{re} Croisade, en février 1099, des chevaliers de l'armée de Raymond de Saint Gilles avaient enlevé la grande place de TORTOSE. La possession de cet excellent port avait décidé les chefs de l'expédition à faire suivre désormais à leurs troupes la route du rivage pour gagner la Palestine. Ainsi l'armée des Croisés fut-elle régulièrement ravitaillée par plusieurs flottes : corsaires boulonnais de Guynemer, corsaires anglais d'Edgard Aetheling, navires génois, vénitiens et byzantins qui transportaient du port Saint-Siméon voisin d'Antioche et de celui de Laodicée, de Chypre, de Rhodes et d'îles de la Grèce du blé, du vin, de l'huile et des provisions de toute sorte.

Lorsque Raymond de Saint Gilles revint au Liban après son expédition en Anatolie de 1101, son connétable qu'il avait laissé dans la Syrie du Nord avec ses anciens compagnons de la 1^{re} Croisade n'avait pas su conserver cette précieuse conquête.

Un état musulman indépendant, sous une lointaine vassalité, s'était formé sur la côte. La famille des Banu Ammar occupait Tripoli, Archas (Arqa), et avait repris Tortose. Aidé de quelques seigneurs qui avaient combattu avec lui en Anatolie, et ayant reçu le concours inespéré d'une flotte génoise de 18 vaisseaux, Raymond de Saint Gilles assiégea par terre et par mer Tortose qui capitula au bout de peu de temps (en février, mars ou avril 1102) (3).

Ce port était excellent. Raymond en fit le point de départ de ses chevauchées à la conquête de son futur État. Selon Raoul de Caen (4) il n'avait avec lui que 400 combattants. On verra les prouesses qu'il accomplit avec une troupe si peu nombreuse. Il semble que vers ce temps Raymond de Saint Gilles organisa des expéditions vers l'Est en direction

(1) Guillaume de Tyr, XVI, c. 29, *H. occ.* I, p. 754 : « ... *comitatus Tripolitanus, a rivo supradicto (inter Bybllium et Berythum) habens initium, finem vero in rivo qui est inter Maracleam et Valeniam...* » XIII, c. 2, *ibid.*, p. 558 « ... *a rivo Valeniae qui est sub castro Margath.* — Jacques de Vitry : *Historia Orientalis seu Hierosolymitana*, « in rivo qui est inter Valeniam, sub castro Margath, et Maracleam » édit. Bongars, *Gesta Dei per Francos* (1611) I, p. 1068. — Voy. Dussaud p. 127 : Une tradition qui remonte à Ptolémée et que l'on retrouve dans l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, fixe la limite Nord de la Phénicie immédiatement au Sud de Banyas. De même Guillaume de Tyr cite Maraclée comme « la première des cités de la terre de Fenice quand l'en vient devers bise » *Eraclès VII*, c. 17. *H. occ.*, I, p. 302.

(2) Les Croisés paraissent avoir occupé dans les premiers temps quelques positions non loin de Sheïzar qu'ils assiégèrent plusieurs fois sans succès, mais il semble que ces forts relevaient de la Principauté d'Antioche. Nous ne nous en occuperons donc pas ici.

(3) Le 18 février 1102 d'après Hagenmeyer, *Chronologie du royaume de Jérusalem*, dans *Revue de l'Orient latin*, 1903-1904, p. 400 à 405. Date confirmée par J. et L. Hill, *Raymond IV de Saint Gilles*, Toulouse 1959, p. 135. Voir Grousset I, p. 336. Mais dans le t. II de son *Histoire des Croisades*, appendice, p. 887-8, chronologie du Comté de Tripoli, Grousset propose le 21 avril 1102 d'après une nouvelle édition d'Ibn al-Qalanisi (édit. Gibb., p. 55) Enfin Grousset, t. III, *addenda* p. 765 dit : mars 1102.

(4) Raoul de Caen, c. 145, *H. occ.* III, p. 707.

de l'Oronte jusqu'aux territoires de Touban, Rafanée, Montferrand, Theledehep et Cartamare qui devaient former l'extrême limite du Comté de Tripoli en formation. Nous parlerons plus loin de ces positions (1).

Les grandes villes de la côte étaient munies d'une citadelle et d'une ou même deux enceintes ; leurs ports étaient aussi fortifiés. On voyait en outre sur le littoral des tours de garde qui surveillaient la route du rivage.

Depuis le Nahr al Mu'amiltain formant la frontière sud et où Dussaud a situé le *Passus Pagani*, le *Pas païen* (2), on rencontrait l'embouchure du Nahr Ibrahim, le fleuve Adonis de l'Antiquité, puis le Nahr Fedar.

On atteignait ensuite l'importante cité de GIBLET (l'antique Byblos, aujourd'hui Djebeil). Elle était aux mains de la puissante famille des Banu Ammar. Avec l'aide d'une flotte génoise de 40 vaisseaux qui était arrivée en 1103 à Laodicée, Raymond de Saint Gilles bloqua le port et la ville sur laquelle il lançait les projectiles de ses mangonneaux. Giblet se rendit le 28 avril 1104 (3). En reconnaissance de l'aide de la flotte Raymond de Saint Gilles concéda à Gênes un tiers de Giblet. Un peu plus tard, la ville tout entière et ses environs devenaient le fief d'un seigneur génois, Guillaume Embriac. La noble famille des Embriaci devait se maintenir à Giblet jusqu'à la fin du XIII^e siècle. La seigneurie de Giblet occupait une assez grande étendue au Sud du Comté de Tripoli.

La ville franque était pourvue d'une enceinte que dominait au Sud-Est un château muni d'un donjon. Nous étudierons plus loin ces fortifications. L'entrée du port était défendue par deux tours.

La petite ville maritime du BOUTRON (Batroun) (4) avait une certaine importance puisque c'était le siège d'un évêché. Son château était au bord de la mer (5). La ville du Boutron dut être occupée vers 1104. Elle était entourée de vignobles dont le vin était réputé. La seigneurie du Boutron appartenait à la famille d'Agoult d'origine provençale (6).

Il est question dans ce voisinage du château de Geoffroy d'Agoult qui n'est pas précisément situé. Jean Richard a pensé que ce pouvait être tout simplement le château qui protégeait la petite ville du Boutron (7).

A 3 km à l'Est de la côte et à 4 km au Sud-Est de Batroun se trouve à SMAR DJEBEIL un petit château composé d'un donjon entouré d'une enceinte qui est une construction franque du début de l'occupation. Nous sommes allé le reconnaître en 1953 avec M. l'architecte Jean Lauffray. Il défendait au Sud l'approche du petit port du Boutron (Batroun). Ne serait-ce pas « le château de Geoffroy d'Agoult » (8) ?

A 3 km au Nord de Batroun se trouvent sur un rocher dominant la mer les restes

(1) Voir plus loin, p. 23.

(2) Guil. de Tyr, l. XIV, c. 14, *H. occ.*, I, p. 626. Gestes de Chryprois, p. 83. Voir Dussaud, p. 63.

(3) Albert d'Aix, IX, 26, *H. occ.*, IV, p. 605-606. — Caffaro, *Liberatio... Orientis*, 26, *ibid.*, V, p. 71. Caffaro, *Annales Genuenses, M. G. H. Script.*, XVIII, p. 14 lignes 50-55. Voir Hagenmeyer, *Chron. du royaume de Jérus.*, R. O. L., XII, 1909-1911, p. 93-95. Grousset, I, p. 340-1.

(4) Jean Richard, *Le Comté de Tripoli...* (1945) p. 75-76.

(5) Il fut rasé en 1276 par Guillaume de Beaujeu, Grand Maître du Temple, au cours d'un grave conflit que l'Ordre du Temple, allié à Guy de Giblet, eut avec Bohémond VII, Prince d'Antioche et Comte de Tripoli (Grousset, t. III, p. 687).

(6) Du Cange-Rey, *Les Lignages d'Outremer*, p. 257-259. Jean Richard, *Le Comté de Tripoli...*, p. 75 ; et *Questions de topographie tripolitaine*, dans *Journal asiatique*, 1948, p. 55-56. Agoult serait aujourd'hui Goult, canton de Gordes (Vaucluse). *Eraclès*, 23, 34, *H. occ.*, II, p. 51, n. 2.

(7) Acte du 1115. *Cart. I*, p. 40. Röhricht, *Reg.*, p. 18 n° 78 : « a castro Gaufredi de Agolt nominato usque ad Calamonem ». Allusion aussi dans une bulle de Calixte II du 19 juin 1119, Röhricht, *Reg.*, p. 20, n° 88.

(8) Voir notices sur les forteresses, p. 303 Smar Djebeil, plan et pho. de Jean Lauffray.

d'une de ces tours de garde que nous avons signalées sur la côte : c'est BORDJ SELAA « la tour du feu » pouvant servir de phare (1).

Après Batroun on franchit le Nahr el-Djoz. A 3 km de son embouchure se dresse, dans un étroit défilé, entre la rive droite du fleuve et une route ancienne conduisant de Batroun à Tripoli, un rocher isolé dont les parois presque à pic ne laissent guère de prise à l'escalade. Ce rocher est couronné par un petit château, QAL'AT MOUSELIHA (2) ; ses murs sont bâtis dans le prolongement de cette base, dont ils épousent la forme capricieuse.

Ce château n'a pas l'aspect d'une œuvre des Croisés (3), il est même de basse époque, mais il a remplacé des constructions plus anciennes (4) et il paraît évident que les Francs avaient fortifié cette position stratégique qui commandait un passage entre le massif du Ras Chaqqa (Theouproson) et les premiers contreforts du Liban. Ce passage était plus fréquenté que la route côtière, parce que plus court.

Il est vraisemblable que la tour que décrit Albert d'Aix (5) dans la marche de la première croisade en 1099 se trouvait là. Grousset (6) l'a observé. Jean Richard (7) l'a remarqué aussi.

LE PUY DU CONNÉTABLE (8) a été situé au village d'Héri sur une colline dominant la route à l'Est du Cap Theouproson (Ras Chaqqa). C'est bien probablement le « Castrum Constabularii » donné en 1109 par le Comte de Tripoli, Bertrand de Saint Gilles fils de Raymond, à l'Église Saint-Laurent de Gênes (9). Les seigneurs du Puy figurent parmi les connétables du comté (10).

A 9 km à l'Est du Puy du Connétable se trouvait le fort de BESMEDIN (aujourd'hui Beshmezzin) qui appartenait à des membres de la famille des Embriac, seigneurs de Giblet (11).

Sur la côte, à 8 km au Nord d'Héri, sont les ruines du château de NEPHIN (12), aujourd'hui Enfé (en arabe « le nez », c'est-à-dire le cap). Une ligne de rochers s'avance dans la mer. C'est sur ce cap long de 400 m et ayant dans sa plus grande largeur 150 m qu'était bâti le château « in mare fere totum » dit Burchard de Mont-Sion (13), véritable repaire facile à défendre, dont il ne reste que quelques vestiges.

(1) Cette tour figure sur la carte du Liban établie par le Capitaine Gelis en 1862. Plus au Sud près du rivage sont deux tours isolées qui pouvaient surveiller la mer et la route côtière et transmettre des signaux. L'une Bordj Mouheish, est tout près de Giblet au Sud, l'autre Taberdja est un peu au Nord du Nahr al-Mu'amiltain.

(2) Carte Batroun au 50.000^e : Kalat M'Sallah.

(3) Renan, *Mission de Phénicie*, p. 148 ; Van Berchem, p. 113-116 et Pl. VI-VII ; Dussaud, p. 81-83.

(4) Il semble bien que Strabon a fait de ce site un repaire de brigands. Pompée détruisit là un ouvrage fortifié. Voir Dussaud, p. 82.

(5) Albert d'Aix l. V, ch. 38, *H. occ.*, IV, p. 457.

(6) *Hist. des Croisades*, t. I, p. 142.

(7) *Questions de topographie tripolitaine*, *Journal asiatique* 1948, p. 56.

(8) Rey, *Colonies franques*, p. 371. — Lammens, *Notes de géographie syrienne*, dans *mélanges Fac. Orientales*, I, 1906, p. 268-270. — Dussaud, p. 82. — Marino Sanuto le place à 5 milles au Sud de Nephin et à 6 milles au Nord de Batroun : *Liber secretorum fidelium Crucis*, p. 85 et l'appelle *Puteus Conestabilis*. — Amadi, *Chronique*, édité. R. de Mas Latrie, dans *Documents inédits* 1891, p. 152, n. 1.

(9) Röhricht, *Regesta...*, p. 11, n^o 55.

(10) J. Richard, *Le comté de Tripoli...*, p. 49-50. — Dans un acte de 1277, Guillaume de Farabel porte le titre de Connétable de Tripoli et seigneur du Puy (Röhricht, *Regesta...*, p. 366, n^o 1412). Un combat eut lieu en 1276 ou 1277 près du Puy du Connestable dans la guerre qui opposa Guy de Giblet et les Templiers à Bohémond VII, comte de Tripoli (Grousset, III, p. 687-688).

(11) Notamment Guillaume, sire de Besmedin (1165-1199) 4^e fils de Guillaume II de Giblet (Rey, *Les Seigneurs de Giblet*, R.O.L., III, 1895, p. 412), Grousset, III, p. 147-148 et 201, et voir à la fin de ce tome le tableau généalogique de la maison de Giblet. Les derniers sires de Besmedin passèrent à Chypre après la chute des États de Terre Sainte.

(12) Rey, *Colonies franques*, p. 370. — J. Richard, *Le comté de Tripoli*, p. 74-75. Heyd, *Histoire du Commerce du Levant*, p. 357, n. 2. Dussaud, p. 77.

(13) Burchard de Mont-Sion, ed. Laurent ; p. 27-28.

Entre Nephin et Tripoli se trouve CALAMON (el-Qalmoun) cité dans un acte de 1115 (voir plus haut). Il s'y trouvait, près d'une source, un fort dont il ne reste pas trace (1).

A quelques km au sud de Tripoli à la hauteur du couvent de Mar Yaqoub le chemin est très resserré entre la montagne et la mer. Ce passage s'appelait la *Passe Saint-Guillaume* (2).

La grande ville de TRIPOLI (que les Croisés appelaient TRIPLE) est formée de deux agglomérations nettement séparées par de vastes jardins remplis d'orangers et de citronniers (3).

1° Le Port (El-Mina, que les Francs appelaient La Marine) qui constituait la ville avant la Première Croisade (4).

2° La Ville proprement dite où coule le Nahr Abou Ali qui s'appelle vers son embouchure l'Ouadi Qadisha. Elle est divisée par le fleuve en deux quartiers disposés sur deux collines : sur la rive droite Qoubbé et sur la rive gauche Abou Shamra ; c'est sur cette colline, au Sud de ce quartier, que s'élève au-dessus du Nahr Abou Ali le château fort construit par Raymond de Saint Gilles pour avoir une base d'attaque contre la ville musulmane. Il était situé à 3 km du Port, et à 4 km de l'extrémité du cap. Raymond de Saint Gilles avait donc construit ce château à une certaine distance de la ville musulmane qui, nous le répétons, n'était constituée que par le quartier d'El-Mina. Il s'appela Mont Pèlerin (Mons Peregrinorum) (5) et ce château porte encore aujourd'hui le nom de Qal'at Sandjill conservant ainsi le nom du chef Croisé.

Jean Richard (6) a découvert une charte qu'on peut considérer comme l'acte de naissance du château de Tripoli.

C'est une donation datée de 1103 sans plus de précision, à l'église Sainte Marie latine de Jérusalem, d'un emplacement dans le faubourg du nouveau château de Mont Pèlerin pour y bâtir une église.

Elle commence ainsi : « Moi comte de Toulouse et, avec l'aide de Dieu, de Tripoli, je donne à Dieu et à l'église Sainte Marie latine de Jérusalem... » ; et la charte s'achève par ces termes : « je fais cela pour mon âme et celle de mon épouse Gelvire (Elvire de Castille) et pour que le bon début apporté à parfaire le nouveau château s'achève de la meilleure façon... moi, comte de Saint Gilles, je confirme ce don... » (7).

(1) Renan, *Mission de Phénicie*, p. 140. — Le Strange, *Palestine..*, p. 476. — Dussaud, *Hisn Qalamoun*, p. 77 et n. 4. — Jean Richard, *Le Comté de Tripoli..*, p. 76. On rencontre dans les actes du comté : Joscelin de Calmont 1139-1145, P. de Calmont 1145, Guillaume de Calmont 1174-1199.

(2) Eracles, *Hist. occ.*, p. 101. — Rey, *Colonies franques*, p. 370.

(3) Burchard de Mont-Sion (p. 28) en 1283 vante la beauté de ces jardins et estime, dans les années favorables, leur revenu à 300 000 besants d'or.

(4) Après la chute du Comté de Tripoli les Musulmans élèveront du côté de la mer 7 tours pour défendre El-Mina. La plus connue est la tour des Lions (Bordj es-Sba) construite au bord de l'eau à la fin du xiv^e siècle. Dussaud p. 77, pense pourtant qu'une de ces tours, à l'Est de l'embouchure de la Qadisha (Bordj el-Adès) fut construite par les Francs pour protéger Tripoli d'une agression du côté de la terre.

(5) Guillaume de Tyr, X, 27, *H. occ.*, I, p. 441. — Caffaro, *Liberatio...*, *H. occ.*, t. V, p. 70. Grousset, I, p. 342.

(6) Jean Richard, *Le Chartrier de Sainte-Marie latine et l'établissement de Raymond de Saint Gilles à Mont Pèlerin*, dans *Mélanges dédiés à la mémoire de Louis Halphen*, 1951, p. 605-613. Voir aussi John et Laurita Hill, *Raymond de Saint Gilles comte de Toulouse* (Toulouse, Éd. Privat 1959), p. 137-138 qui estiment que la construction du château a pu être commencée en 1102.

(7) « In nomine Domini ego Raimundus, comes Tholosanus, vel gratia Dei Tripolitanus, dono Deo et Sancte Marie Latine constructe ecclesie intra menia Jerusalem, in suburbio montis Peregrini noviter edificati castri... totam illam planiciem ad construendam ecclesiam... Hec omnia pro anima mea et uxoris mee Gelvire et ut bonum incium perficiendi, castri novi meliori fine terminetur. Facta est hec carta anno incarnationis M^o C^o III^o. Ego Raimundus comes Sancti Egidii, confirmo hoc donum in manu Stephani monachi ».

Ainsi il est bien attesté que le château du Mont Pélerin était en cours de construction en l'année 1103.

Pour élever cette forteresse, Raymond de Saint Gilles avait obtenu le très utile concours de l'empereur Alexis Comnène : des navires byzantins transportaient de Chypre des matériaux de construction (1).

Le seigneur de Tripoli, le Qadi Fakhr al-Mulk ibn Ammar, de la grande famille des Banu-Ammar, avait fait de cette ville une place très forte d'où il envoyait des navires attaquer les positions déjà occupées sur la côte par les Provençaux de Raymond de Saint Gilles et sa ville recevait vivres et munitions des ports égyptiens.

Mais une fois qu'il eut construit son château de Mont Pélerin, le seigneur franc put créer de sévères difficultés à Ibn Ammar, coupant les conduites d'eau, empêchant tout ravitaillement du côté de la terre et harcelant sans cesse les abords de la ville. Non seulement il avait avec lui ses vieux compagnons d'armes mais aussi l'aide de la population chrétienne indigène, les Maronites du Liban qui s'enrôlaient dans ses troupes (2).

En août-septembre 1104, les troupes d'Ibn Ammar firent une sortie, attaquèrent le château de Saint Gilles et mirent le feu aux faubourgs (3). Il s'agit évidemment ici des baraquements de bois de l'armée de siège, mais aussi peut-être des premières installations de la ville qui allait se former au voisinage du château. Au cours de cette attaque, Raymond de Saint Gilles aurait été blessé par les flammes (4). Il mourut au Mont Pélerin le 28 février 1105 et y fut inhumé selon Albert d'Aix (5). Dans ce château lui était né d'Elvire de Castille son second fils Alphonse Jourdain (6) qui fut comte de Toulouse et qui mourut empoisonné à Césarée alors qu'il venait prendre part à la 2^e croisade.

Tripoli ne fut prise qu'en 1109 (7).

La grande plaine d'Akkar étant défendue à l'intérieur par de nombreuses forteresses et aucun port important n'existant entre Tripoli et Tortose, on ne rencontre aucun château fort sur la côte. A 14 km au Nord de Tripoli se trouvait la bourgade d'ARTÉSIE (8) (aujourd'hui Ard Artousi) bâtie à l'embouchure du Nahr Barid sur les ruines de l'antique Orthosia. On y voit un khan ruiné qui pourrait avoir utilisé une tour des Croisés gardant la route du rivage. On franchit le Nahr Arqa ; à l'Est à 8 km de la côte se trouvait sur une éminence l'importante ville d'ARCHAS (9) (aujourd'hui Arqa) qui remontait à une très haute antiquité. De cette éminence on découvre toute l'étendue de la plaine d'Akkar. Sa fertilité procurait d'abondantes ressources à l'État Franc. Archas était alimentée d'eau par un aqueduc venant d'Akkar. Il en reste des vestiges. Elle se dressait au débouché de la montagne dominant la vaste plaine, non loin du littoral, entre Tripoli et Tortose. Elle surveillait aussi une route, allant vers l'intérieur du Comté qui, arrivée à la Boquée, se ramifiait

(1) *Alexiade*, livre 11, p. 106. — Chalandon, *Alexis Comnène*, p. 232. — Ibn-al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 236. Grousset I, p. 341 ss.

(2) Ibn al-Athir, *Kamel...*, *Hist. or. cr.*, I, p. 212.

(3) Ibn al Qalanisi, p. 65.

(4) Selon Ibn al-Athir, il serait mort dix jours après cette blessure, *Kamel...*, *ibid.*, p. 235.

(5) Guillaume de Tyr, I, XI, c. 2, *H. occ.*, I, p. 452. — Albert d'Aix, IX, 22, *Hist. occ.*, IV, p. 610. — Cafaro, *Liberatio...* *ibid.*, V, p. 72. Voir John H. Hill et Laurita L. Hill, *Raymond IV de Saint-Gilles*, Toulouse, éd. Privat, 1959, p. 140.

(6) Guillaume de Tyr, X, 27, *ibid.*, I, p. 441. On lit dans Eracles, par suite d'une traduction erronée, qu'il naquit à Tortose. — Guill. de Tyr, XVI, 28, *ibid.*, I, p. 754.

(7) Le 10 juin 1109 selon Guillaume de Tyr, I, XI, c. 10, *H. occ.*, I, p. 467-468 ; le 12 juillet 1109 selon Ibn al Qalanisi, édit. Gibb, p. 89, — c'est la date du 12 juillet 1109 qu'a adoptée R. Grousset. Michel le Syrien, I, XV, ch. 14, éd. J. B. Chabot, t. III, p. 215 parle aussi de la prise de Tripoli.

(8) Rey, p. 361. Guill. de Tyr, I, XII, c. 2, *H. occ.*, I, p. 558. A ne pas confondre avec la grande Place d'ARRÉSIE (ARTAH) à l'Est d'Antioche.

(9) Rey, p. 360. — Grousset, I, p. 136.

pour conduire à Homs et, par Rafanée et Masyaf d'une part à Hama, d'autre part à Apamée et Antioche.

Les premiers Croisés la trouvèrent si bien fortifiée qu'ils l'assiégèrent en vain de février à mai 1099 ; elle ne fut prise qu'en mars-avril 1109 après trois semaines de siège par Guillaume Jourdain, cousin de Raymond de Saint Gilles, qui avait continué son œuvre au Liban.

A moins de 6 km au Nord-Ouest d'Arqa et à 2 km à l'Est du rivage, se trouve dans la Plaine d'Akkar sur une légère hauteur, près de l'embranchement de la route du littoral et de la route de Tripoli à Homs, le Fort de COLIATH (Qouleïat, Kleiate). Puis on franchit le Nahr Akkar et, à 6 km au Nord, le Nahr el Kebir Sud vient se jeter dans la mer.

Plus au Nord le Nahr Abrash, au confluent d'un de ses affluents, les ruines du Château d'ARIMA (Areymeh) ; l'Aïn Zerqa (la source bleue) près de laquelle est le château appelé QAL'AT YAHMOUR (lat. CASTRUM RUBRUM) ; le Nahr Amrit auprès duquel sont les ruines de la grande cité d'Amrit, puis le Nahr Ghamqé, tout près de Tortose.

TORTOSE (Tartous, l'antique Antartous) occupée en février 1099 par des chevaliers de Raymond de Saint Gilles, perdue, puis reprise par celui-ci au début de 1102, avait été la base de départ à la conquête du comté de Tripoli, « la Provence libanaise » selon l'heureuse expression de René Grousset. Plus tard, Tortose devait être confiée à l'Ordre du Temple qui en fit une place de guerre formidable, avec des ouvrages militaires d'une puissance extraordinaire au magnifique appareil ; il n'en reste malheureusement que peu de vestiges.

En face de la ville, un peu au Sud, à 2.500 m du rivage se trouve l'île de Rouad (Aradus), qui fut aussi fortifiée.

Après la chute de la grande Place forte de Saint-Jean d'Acre (mai 1291) les Croisés abandonnèrent les dernières positions qu'ils tenaient encore sur la côte. Les Templiers évacuèrent Tortose le 3 août. Ils se maintinrent encore quelques années dans l'île de Rouad. Les Musulmans s'en emparèrent de vive force en août-septembre 1302. Les sergents syriens furent massacrés, les Templiers survivants emmenés en captivité au Caire. La forteresse construite par les Francs fut abattue (1).

Au delà de Tortose, on franchit le Nahr Houssein, puis le Nahr Marqiyé et à 4 km on rencontre sur le rivage le lieu-dit Khrab Marqiyé que Dussaud a identifié avec MARACLÉE (2).

Maraclée était la place la plus septentrionale du Comté. Les seigneurs de Maraclée comptaient parmi les principaux de cet État. Ils avaient des domaines au nord de Chastel Blanc et du Crac des Chevaliers ; ils possédaient là les châteaux du CAMEL et du SARC. Entre 1277 et 1285 Barthélémy de Maraclée, construisit dans la mer sur un haut fond, à petite distance du rivage un ouvrage, la Tour de Maraclée, dont il reste les fondations (3).

Après avoir énuméré les défenses du littoral, nous examinerons les ouvrages militaires protégeant le pays intérieur jusqu'à ses frontières naturelles ; nous signalerons ensuite les postes placés en grand'garde.

LE LIBAN. La partie méridionale du Comté était défendue par la puissante barrière du Liban derrière laquelle le domaine chrétien était en sûreté. Des cols franchissent cette chaîne de hautes montagnes pour atteindre la BEQA, cette plaine opulente encaissée entre le Liban et l'Anti-Liban. Elle est longue de 120 km ; deux fleuves aux sources voisines y

(1) Aboul Féda, *Annales, Hist. or. cr.*, I, p. 164-165. — *Geste des Chyprois*, ed. Raynaud, p. 304-310. — Jorga, *Philipe de Mézières*, p. 35. — Dussaud, p. 121-122.

(2) Dussaud, *Topographie...*, p. 126. *Voyage...*, dans *Revue Archéol.*, 1896, p. 22-28 et 1897, p. 340. — Van Berchem, *Notes...*, dans *Journal Asiatique*, 1902, p. 425.

(3) Voir plus loin 2^e partie : Les forteresses : Maraclée.

coulent en sens contraire, l'Oronte montant vers le Nord tandis que le Nahr Litani descend jusqu'à l'extrémité de la chaîne du Liban et là, bifurque à l'Ouest pour gagner la mer au Nord de Tyr.

On pouvait des ports de Giblet et de Tripoli gagner Baalbeck (carte p. 305). Le passage assez difficile joignant Giblet à Baalbeck était défendu par le Fort du MOINETRE (1) (Mouneitira, Mneitri, Matri, en arabe le petit belvédère) au Nord-Est d'Afqa où sont les sources du Nahr Ibrahim. Le fort, à 1.260 m d'altitude, couronne un piton isolé.

La vallée du Nahr Qadisha, qui traverse Tripoli, permettait d'accéder plus facilement à Baalbeck. Le château de BUISSERA (2) (Besharé) au voisinage du fameux bois de cèdres, surveillait la route. A mi-chemin le Fort de CAFARACHA (Kafr Aqa) (3) dont on a signalé des vestiges, commandait un passage à 1.400 m d'altitude.

LA BEQA, pouvait procurer d'abondantes ressources au comté de Tripoli. Les Francs s'efforcèrent dès le début de leur occupation de s'assurer une partie des récoltes. En 1109-1110, ils concluent avec Togtekin, atabeg de Damas, un traité par lequel ils s'abstiendront de piller la Béqa, à condition que le tiers des produits de la terre leur soit remis (4). Maintes fois ils allèrent faire des razzias dans cette vallée (5) où ils tenaient deux postes fortifiés dont nous parlerons quand nous examinerons les positions avancées vers l'Oronte.

LA PLAINE D'AKKAR, LA BOQUÉE et les territoires entre le LIBAN et le DJEBEL ANSARIEH.

Si au Sud et au Nord, la plaine côtière est resserrée par les montagnes, au centre, du parallèle de Tripoli à celui de Tortose, elle s'étend largement vers l'Est. C'est la PLAINE D'AKKAR, grenier d'abondance du Liban Nord qui eut depuis la plus haute antiquité un rôle considérable dans l'Histoire.

A l'Est elle est bordée de basses collines basaltiques et au delà, c'est la petite plaine de la Boquée (Bouqaia c'est-à-dire la petite Beqa) qui est la « vallée de Sem » dont parle l'Anonyme de la première Croisade (6), parcourue par de nombreuses rivières qui alimentent le Nahr el Kébir Sud. Mais outre les grands cours d'eau, la Boquée est remplie de sources qui s'entrecroisent. On dirait un immense jardin potager qu'on aurait irrigué d'un quadrillage de canaux. Au bord de ces innombrables ruisseaux, on rencontre des tortues en quantité. Pline parlait déjà des tortues de l'Éleuthère.

Au Sud-Ouest de la Boquée, le Nahr el Kébir tourne brusquement à l'Ouest pour traverser la plaine d'Akkar et se jeter dans la mer entre Tripoli et Tortose. Tout ce territoire occupé par les Francs ne présente aucun relief accusé. Il était traversé par plusieurs routes et constituait de la mer à l'Oronte des communications faciles aux échanges commerciaux, mais redoutables pour la sécurité du Comté.

Ces plaines ont toujours été d'une extraordinaire fertilité. Burchard de Mont-Sion qui y passa vers 1283 s'extasia sur les richesses qui y abondent (7). Il dit qu'elles sont arrosées de nombreux ruisseaux, qu'on y voit beaucoup de métairies, de grandes plantations d'oliviers, de figuiers et d'arbres de plusieurs essences, que les Bédouins y vivent sous

(1) Guillaume de Tyr, XXI, 2, *H. occ.*, I, p. 1022. — Nour ed-din l'enleva en 1166. — Rey, *Colonies franques*, p. 368.

(2) En décembre 1204, Mansellus de Buissera apparaît comme témoin. *Cart. g.*, II, p. 43, n° 1198.

(3) Rey, *Colonies franques...*, p. 364. En 1145 P. de Cafaracha est témoin de l'acte confirmant la cession du Crac à l'Hopital opérée en 1142 (*Cart.*, I, p. 1304 n° 160. — Röhricht, *Reg.*, p. 60, n° 236. On trouve aussi un Petrus de Cafaraca en 1202 (Röhricht, *Reg.*, p. 210, n° 788) témoin dans un acte de Plébain, seigneur du Boutron, qui se trouve à proximité à l'Ouest.

(4) Ibn al-Qalanisi, *ed. Gibb*, p. 93. — Grousset, II, p. 167.

(5) A la fin de l'été 1110, en 1116-1117, en 1144, 1170, 1176, 1217-1218, 1280.

(6) *Histoire anonyme de la 1^{re} Croisade*, *ed. Bréhier*, p. 182-183.

(7) *Éd. J. C. M. Laurent, Peregrinatores...*, 1864, p. 28.

des tentes avec leur familles et leurs bestiaux. Ce qui le frappe surtout, ce sont les immenses troupeaux de chameaux qu'on y rencontre. Et c'est sans doute qu'on y pratiquait l'élevage des chameaux car Albert d'Aix, au début du XII^e siècle appelle cette région « vallis quae dicitur camelorum » (1).

Les troupes musulmanes de Homs et de Hama sur la rive droite du fleuve, pouvaient aisément envahir le domaine chrétien et attaquer les grandes villes de la côte, Tripoli et Tortose. Les Francs prirent donc les mesures de sécurité nécessaires et construisirent un réseau d'ouvrages fortifiés pour protéger toutes les voies traversant la plaine d'Akkar. Deux forteresses surveillaient ce passage qu'on appelle aujourd'hui la Trouée de Homs : perché sur un des derniers contreforts septentrionaux du Liban, le FORT D'AKKAR, appelé par les Francs GIBELACAR ou GUIBELACARD, à 700 m d'altitude, dominait le Sud de la Boquée ; le CRAC des CHEVALIERS (2) dressé sur le dernier éperon du Djebel Ansarieh, à 670 m, est situé à l'extrémité Nord de la Boquée. Face à face à 25 km à vol d'oiseau, ces deux forteresses fermaient comme une tenaille l'accès du territoire chrétien.

Du petit château d'Akkar juché sur un piton difficilement accessible, le regard s'étend sur un vaste horizon ; on aperçoit au Nord, le Crac et au Nord-Ouest SAFITHA (le CHASTEL BLANC), puis à l'occident la mer. Ce poste-vigie d'Akkar permettait de communiquer à vue avec les forteresses de la plaine et les villes de la côte. Par des feux allumés sur une tour, on pouvait signaler les mouvements de l'ennemi. Le Crac des Chevaliers gardait au Nord l'entrée de la Boquée, mais il surveillait aussi vers le Nord-Est un couloir entre le flanc oriental du Djebel Ansarieh et le Djebel Helou (la montagne de la douceur) dont le sommet le plus élevé dépasse 1000 m. Ce couloir est parcouru par la vallée du Nahr Sarrout qui, prenant ses sources non loin d'Aïn Halaqin et de l'antique cité de Rafanée, monte vers le Nord pour se jeter dans l'Oronte entre Hama et Sheïzar. Ce fut depuis une haute époque une grande voie de communication.

C'est par ce chemin que passa la première croisade, venant du Nord. Le 13 janvier 1099, Raymond de Saint Gilles, Tancrede et une partie de l'armée descendirent vers le Sud par Cafertab, franchirent un gué de l'Oronte près de Sheïzar et gagnèrent Rafanée. Arrivés probablement le 27 janvier dans la Boquée, les Croisés firent une expédition en direction du château des Curdes (3). Ils se heurtèrent aux montagnards qui l'occupaient et retournèrent chargés de butin. En chemin ils furent surpris dans un défilé situé, semble-t-il entre le château des Curdes et la tour d'ANAZ, et subirent des pertes. Raymond de Saint Gilles se trouva un instant isolé et faillit être tué (4). Le lendemain les Croisés revinrent à l'attaque et trouvant le château abandonné par ses défenseurs, ils y campèrent quelques jours (5). Vers le 11 février l'armée franque s'éloignait et suivait le Nahr el Kébir pour aller faire le siège d'ARCHAS (Arqa), ville importante située à 8 km de la côte.

Trois ans plus tard, après s'être emparé du port de Tortose (début de 1102) Raymond de Saint Gilles alla assiéger, le fort de Touban (6) situé dans le Djebel Helou, à environ

(1) V, 31, *H. occ.*, IV, p. 451. Albert d'Aix parle aussi (XI, 8, *ibid.*, p. 666) de la *terra de Camolla* qui paraît bien être la plaine d'Akkar.

(2) En arabe *Hosn el Akrad*, le *Château des Curdes*. Les textes latins du XII^e siècle ont fait de *Akrad*: *Cratum*. Au XIII^e siècle on écrivit le Crac de l'Hospital par analogie avec le grand château de Transjordanie *Kerak* dont on avait fait Crac (le Crac de Montréal ainsi nommé à cause de son voisinage avec le château de Montréal construit par le roi Baudouin I^{er}).

(3) *Anonymi gesta Francorum*, ed. Hagenmeyer, p. 420-421. — *Histoire anonyme de la I^{re} Croisade*, ed. et trad. L. Bréhier, p. 182-185.

(4) Raymond d'Aguilers, *Historia..*, c. 14, *H. occ.*, III, p. 274.

(5) Voir pour plus de détails Paul Deschamps, *Le Crac..*, p. 113-115.

(6) Ibn al-Athir, *Kamel..*, *H. or.*, I, p. 212-213. Ph. de Touban, pl. XCII.

30 km de Homs, puis le château des Curdes, en avril 1103, au sud-ouest de Touban (1). Mais à ce moment, ayant appris que l'émir de Homs, Djenah ed Dauleh avait été assassiné dans la Grande Mosquée par trois Ismaéliens (en mai 1103), il alla tenter de s'emparer de cette ville. Mais le frère de Djenah ed Dauleh, Duqaq, émir de Damas, s'étant porté avec une armée au secours de Homs, Saint Gilles dut se retirer (2).

C'est vers le même temps, sans doute, que ce prince s'empara de la cité de RAFANÉE et qu'il construisit tout près le château de MONTFERRAND. Nous savons par Ibn al Qalanisi que cette ville et ce château étaient aux mains des Francs dès avant 1105 (3). On voit déjà se dessiner ainsi, dans ses grandes lignes, la frontière orientale du territoire qui devait devenir le comté de Tripoli.

Nous verrons plus loin que Tancrede, prince d'Antioche, s'empara en 1110 du Château des Curdes, Hosn el Akrad, que Raymond de Saint Gilles avait assiégé en 1103. Tancrede, avant de mourir en 1112, donna ce château au jeune Comte Pons de Tripoli.

Nous verrons aussi qu'après la chute en 1135 et 1137 des places du Comté les plus avancées vers l'Oronte, le Comte Raymond II, fils de Pons, constatant l'importance stratégique d'Hosn el Akrad pour la sécurité de son État, renonça à en assurer plus longtemps la garde et le céda en 1142 à l'Ordre de l'Hopital qui était plus apte que lui à augmenter sa puissance défensive et à assumer aussi les frais considérables d'une nombreuse garnison.

Grâce aux architectes de l'Ordre, le modeste château des Curdes devait devenir le CRAC DES CHEVALIERS.

Entre AKKAR et le CRAC, des forts gardaient les accès vers la Plaine de la Boquée. Dans l'acte de 1142 où Raymond II, Comte de Tripoli, céda à l'Hopital le Crac, il lui donnait aussi le CASTELLUM BOCHEE et les forts de FELICIUM et de LACUM, ces deux derniers acquis de Gilbert de Puylaurens moyennant mille besants (4).

Le CASTELLUM BOCHEE paraît être, comme le propose M. Jean Richard (5), la Tour d'ANAZ dont il reste les fondations à 2 km au Sud-Est du Crac. Ce devait être un château assez important ; en 1207 Malek el Adel Aboubakr, frère de Saladin, s'en empara il fit prisonnière la garnison composée de 500 hommes (6).

LACUM doit être identifié avec le village de Tell Kalakh (7) situé au Sud au pied de la montagne que couronne le Crac. On y voit les restes d'un ouvrage fortifié. Situé sur une légère éminence, il surveillait la plaine et la route de la mer. Dans leurs transpositions de noms arabes les Francs ont souvent procédé par apherèse : ils ont fait de (Tell) Kalakh, Lacum, comme d'Abou Senan, Busenem ; d'Abou Qobeis, Bochebeis ; de Dabouriyé, Burie.

FELICIUM est QAL'AT EL FELIZ que Dussaud a retrouvé au sud de Tell Kalakh, sur la rive gauche du Nahr el Kebir, à son confluent avec le Nahr Mendjez (8). Ce château sur-

(1) D'après Ibn al-Fourat, trad. Jourdain, *Bibl. nat., ms. arabe* 1596, p. 70. — Abul Féda, *Annales H. or.*, I, p. 6-7.

(2) Kamal ad-din, *Chronique d'Alep*, place le siège de Homs le 5 mai 1103, *H. or.*, III, p. 589-591. — Ibn al-Qalanisi, p. 57-58.

(3) Voir plus loin p. 22.

(4) *Cart.* I, p. 116-118, n° 144.

(5) J. Richard, *Le Comté de Tripoli...*, p. 63. — Röhricht, ZDPV, X, 1887, p. 259, proposait de l'identifier avec Bordj Maksour, l'un des nombreux forts de la plaine d'Akkar, mais ce lieu est trop éloigné de la Boquée.

(6) Maqrizi, *Histoire d'Égypte*, trad. Blochet, R.O.L., IX, 1902, p. 137. — Aboul Féda, *Annales, H. or. cr.*, I, p. 83.

(7) On a proposé pour Lacum d'autres sites qui ne peuvent convenir : Hisn el-Aqma, qui doit être Raqmé, dans le Djebel Ansarieh ; el-Alma près de Tripoli ; Akoun à l'Est d'Akkar. Voir Dussaud, p. 95, n. 3.

(8) Dussaud, *Voyage...*, *Rev. archéol.*, 1897, p. 308-309 ; identification acceptée par Lammens..., *R. O. Chr.*, 1899, p. 378 et par Röhricht, *Regesta...*, add. p. 9, n° 118. Lammens..., *Musée belge*, IV, p. 279. — Voir Dussaud, p. 95, n. 2.

veillait le cours du grand fleuve et, au sud, une route conduisant vers Tripoli par El Biré et Archas, ainsi qu'une autre route allant de la Boquée à Akkar par Andeket et Qoubayat. C'était donc un passage de Tripoli et d'Archas vers l'Oronte que contrôlait ce fort. Il semble qu'il communiquait à vue avec le grand château de Safitha.

Il reste quelques vestiges du Fort de Felicium (1). On y voit des pierres taillées à bossages. (*Album*, Pl. XCIII et XCIV.)

Près d'ARCHAS, à 4 km au Nord-Est était le fort d'ALBE (Halba) (2). A 6 km au Nord d'Archas on rencontre à peu de distance du rivage, sur une légère éminence, à la jonction de la route venant de Tell Kalakh avec celle du littoral, le fort de COLIATH qui paraît un ouvrage reconstruit par les Francs au XIII^e siècle. Coliath est la transcription de Qoulei'at, pluriel diminutif de Qal'a. Dussaud (3) observe que ce pluriel *al Qoulei'at* signifie *les fortins* et qu'en effet il y avait là, à proximité, deux autres fortins aujourd'hui disparus.

Les Francs ont dû par la suite reconstruire Coliath. En mai-juin 1266 une armée de Beibars envahit le comté de Tripoli et enleva les châteaux de Qoulei'at, Halba et Arqa (4). Van Berchem observe que ces trois places formaient un triangle défendant Tripoli contre une attaque venant de Homs ; leur chute était le prélude indispensable à la prise de Tripoli.

A l'Ouest de la Boquée, on rencontre d'abord quelques collines puis c'est la grande plaine qui s'étale jusqu'à la mer, largement arrosée par les affluents du Nahr el Kébir : Nahr el Khalifé, Nahr el Arouz et son affluent le Nahr es Sabté, plus au Nord Nahr Abrash. Ces rivières creusent leur lit à travers des vallonnements ; çà et là, sur une croupe on aperçoit la masse d'un château avec son donjon, ou la ruine d'un fort qui se dresse au coude d'un fleuve ou au confluent de deux cours d'eau. Ces ouvrages militaires sont appelés selon leur importance Qal'a, Hosn ou Bordj, ce dernier terme signifiant *fortin* ou *tour*. On trouve ainsi d'Est en Ouest : BORDJ ZARA et BORDJ MAKSOUR, puis entre le Nahr Khalifé et le Nahr el Arouz, BORDJ ARAB qui doit être le château situé près du Tell Khalifé dont parle Ibn Fourat. Bordj Mouhash (5) entre le Nahr Arouz et le Nahr Abrash, à 6 km au Sud de Safitha ; puis BORDJ MIAR entre Qal'at Yahmour et Arima.

Dans ce voisinage se trouvent trois châteaux : ARIMA (Qal'at Areymeh), sur un éperon dominant une vaste plaine au confluent du Nahr Abrash et du Nahr Krach, son affluent ; cette place paraît avoir appartenu à l'Ordre du Temple. QAL'AT YAHMOUR qui a été identifié avec le CASTRUM RUBRUM ou CASTELLUM RUBRUM donné à l'Hôpital en octobre 1177 par Raymond III de Tripoli (6). Enfin le CHASTEL BLANC (SAFITHA), grande forteresse des Templiers qui gardait vers l'intérieur leur citadelle de Tortose.

Arima et le Chastel Blanc ayant été démantelés par Nour ed din au cours de sa campagne victorieuse de 1167, puis ruinés par des tremblements de terre en 1170, puis encore mutilés par Nour ed din en 1171 (7), on peut penser que c'est vers cette époque que les deux châteaux furent confiés à la garde des Templiers, d'autant plus qu'en 1172

(1) En 1128 l'Hôpital possédait déjà une maison à Felicium. *Cart. I*, p. 76-78, n° 82. — Röhricht, *Regesta...*, p. 29, n° 118.

(2) Dussaud, p. 80, n. 3. Van Berchem, *Voyage en Syrie*, p. 134. — Dussaud, *Voy. en Syrie*, oct. nov. 1896, dans *Revue archéol.*, 1897, p. 306.

(3) Dussaud, p. 85 et 90.

(4) Aboul Fêda, *Annales*, H. or., I, p. 151.

(5) Appelé aussi Qal'at Mohash (carte V de Dussaud : Mahoush, Emm Haouch ; carte au 200.000^e de 1936 : Ibn Hoche). Lammens dit construction franque dans *Musée Belge*, t. IV, 1900, p. 283-4.

(6) *Cart. I*, p. 353-354, n° 519 et p. 371, n° 549. — Voir Dussaud, p. 120. — L. de Laborde, *Voyage de la Syrie* pl. XII, p. 22. — Renan, *Mission de Phénicie*, p. 105-106 et 852. — Van Berchem, *Voyage en Syrie*, p. 97 et 306. — Ce château occupait le site antique de Jammura. Dussaud pense que par confusion entre Yahmour et *ahmar* (rouge) on a appelé ce château *Castrum Rubrum*.

(7) Ibn al-Athir, *Kamel.*, H. Or., I, p. 584. — *Id.*, *Atabegs de Mossoul*, *ibid.*, II b, p. 279-280. — Abou Chama, *Livre des deux Jardins*, *ibid.*, IV, p. 155. — Grousset, II, p. 563.

Raymond III de Tripoli, libéré après huit ans de captivité à Alep, avait trouvé son domaine dans une situation précaire. Sa rançon avait été de 80.000 besants et il s'était endetté notamment envers l'Hôpital. Il faut remarquer qu'après le grave tremblement de terre qui fit tant de ravages dans les forteresses du comté et particulièrement au Crac, le roi de Jérusalem Amaury, bayle du comté pendant l'absence de Raymond III, donna les châteaux d'Archas et d'Akkar à l'Hôpital à charge pour cet Ordre de les reconstruire (1). Sans doute, lui ou le comte une fois rendu à la liberté, agirent-ils de même avec l'Ordre du Temple. Et nous venons de voir que Raymond III donna en 1177 le *Castrum Rubrum* à l'Hôpital.

A 18 km au Nord-Ouest du Crac, la ville chrétienne de SAFITHA occupe entre deux vallées à 400 m d'altitude une éminence au milieu de laquelle se dresse le puissant donjon rectangulaire, entouré de deux enceintes que gardaient les chevaliers du Temple. Les Francs y trouvèrent sans doute une position déjà fortifiée car elle commandait une route importante dès l'Antiquité qui conduisait de Tortose à Rafanée, à Masyaf et à Hama. Si le Crac était la principale forteresse de frontière vers l'Orient, le Chastel Blanc assurait cette même protection vers le Nord pour défendre le domaine chrétien contre ses redoutables voisins les Ismaéliens ou Assassins enfermés dans le massif impénétrable du Djebel Ansarieh. Le plus méridional de leurs dix châteaux, KHAWABI n'était qu'à 20 km du Chastel Blanc.

A petite distance au Nord-Ouest de Safitha (6 km) apparaît, sur une ligne de collines le Djebel Terlil qui masque l'horizon, un poste-vigie la tour de TOKLÉ. Et à 8 km au Nord de Toklé, se trouve un lieu-dit TEFFAHA situé à près de 20 km de Tortose. Teffaha appartenait à l'Ordre du Temple qui l'avait donné en fief à un chevalier (2). Sans doute y-avait-il là un ouvrage fortifié.

*
* * *

Le Comté devait avoir d'autres Forts avancés vers sa frontière septentrionale. C'est sans doute au Nord de Safitha et du Crac des Chevaliers qu'il faut rechercher trois châteaux qui ont exercé la sagacité des historiens des Croisades : Le Camel, le Sarc et la Colée.

Sans prétendre les situer exactement, nous avons essayé d'apporter quelques précisions :

Lo CAMEL, Kamel, Le Chamel, est mentionné cinq fois : 1° en 1126 (3) dans une donation de Pons, comte de Tripoli, à l'Hôpital où il confirme des dons de son père et de son aïeul : « ... Omnia etiam que data sunt in civitate Tortose, vel in territorio ejus, sive in *Lo Camel* sive alibi, confirmo et laudo eidem Hospitali ... ». 2° en 1127 (4) dans des donations et confirmations du même : « ... Omnia etiam quae ei data sunt in civitate Tortose vel in omni territorio ejus, sive in castro quod dicitur *Kamel* sive alibi, confirmo eidem Hospitali et nominatim molendinos quos habet apud *Kamel* ... ». 3° en 1180 (5) Guillaume de Maraclée

(1) Delaville le Roulx, *Les Hospitaliers en Terre Sainte...*, 1904, p. 75.

(2) Identifié par Rey, p. 366 : *Elteffaha*. — Voir Mas Latrie, *Histoire de Chypre*, III, p. 238. Il est question en 1276 dans la guerre qui opposa Bohémond VII comte de Tripoli à Guy de Giblet et aux Templiers, d'un seigneur du comté, Paul de Teffaha. Celui-ci partisan de Guy de Giblet, tenta avec douze Templiers de forcer la porte de la forteresse de Nephin. Ils furent faits prisonniers (*Gestes des Chyprois*, p. 781 et suiv. Voir Grousset, III, p. 687). On mentionne encore Paul de Teffaha dans la 2^e guerre qui eut lieu entre Bohémond VII et Guy de Giblet en 1282 (*Röhricht Regesta...*, p. 375-377, n° 1444).

(3) 28 décembre 1126. *Cart.*, I, p. 74-75, n° 79. Cet acte de 1126 prouve que Raymond de Saint Gilles, grand-père de Pons, avait entre 1102, date de la prise de Tortose et 1105, année de sa mort, étendu loin vers l'intérieur le domaine du futur comté ; il poussa bien plus à l'Est en construisant le château de Montferrand à côté de la grande ville de Rafanée. Nous reverrons ceux-ci plus loin. — Voir aussi Röhricht, *Regesta...*, p. 26, n° 108.

(4) 8 février 1127. *Cart.*, I, p. 76-77, n° 82. — Röhricht, *Regesta...*, p. 29, n° 118.

(5) Août 1180. *Cart.*, I, p. 400-401, n° 589. — Röhricht, *Regesta...*, p. 158, n° 595.

avec l'agrément du comte Raymond III donne à l'Hôpital par l'intermédiaire du Grand Maître Roger de Moulins et de Jean de Anio, châtelain du Crac, trois casaux : « ... tria casalia que sunt de pertinamento *Cameli*, Marmonizam, Erbenambram, Lebeizar... ». 4^o en 1199 (1) Bohémond IV, comte de Tripoli, rappelle qu'il a donné jadis à l'Hôpital, le dominium de *Maracée* et du *Camel* et demande de le reprendre sa vie durant, sous certaines conditions, par crainte du Maître des Assassins « ... pro timore domini Assessorum... » 5^o en 1241 (2) un accord intervient entre l'Ordre de l'Hôpital et Bohémond V, prince d'Antioche et comte de Tripoli sur « ... Maracée et (sur) sa seigneurie et (sur) le *Chamel* et ses appartenances (3). »

Les trois casaux « de pertinamento *Cameli* » donnés par Guillaume de Maracée à l'Hôpital paraissent faciles à identifier au Nord du Crac : Marmoniza doit être *Marmarita*, Erbenambre : Hab Nemra et Lebeizar : Beit Zara.

Nous constatons que Le Camel est cité en même temps que MARACLÉE, ville toute voisine des monts Ansarieh, que ces deux places appartenaient à l'une des principales familles du comté (4), que Le Camel (5) doit être à proximité du territoire des Assassins puisqu'en 1199 le comte de Tripoli précise qu'il l'avait antérieurement confié à l'Hôpital en même temps que Maracée. Nous proposons de le situer à KAMLIÉ, près de la source Ouadi el Ayoun ; or il est question dans l'acte de 1127 des moulins que possède Le Camel. Ce serait le poste de défense le plus avancé du comté en face des châteaux des Assassins. Kamlié est à environ 14 km de Masyaf et d'El Kahf, 9 km de Resafi, 10 km de Qadmous et à environ 20 km à l'Est de Khawabi. Il se trouve à 28 km au Nord du Crac et à 23 km au Nord-Est de Safitha (6).

Il nous faut parler maintenant des châteaux d'EIXSERC ou LE SARC et de LA COLÉE.

Dussaud (7) a voulu rapprocher EIXSERC d'un château mentionné dans les textes arabes sous le nom de Hisn esh Sherqi qui portait aussi celui de Hisn el Khariba et qu'il faudrait situer au Nord de Rafanée près d'Abou Qobeis (Bokebeis dans les textes occidentaux). Claude Cahen a discuté cette question (8). Il semble qu'il faut localiser le château franc beaucoup plus au Sud et dans le voisinage du Crac. Nous suggérons QAL'AT EL QSER à 10 km au Nord-Est du Crac où se trouvent quelques ruines (9).

(1) 6 septembre 1199. *Cart.*, I, p. 682, n° 1096. — Röhricht, *Regesia.*, p. 202, n° 759. — J. Richard, *Le comté de Tripoli.*, p. 66.

(2) 18 novembre 1241. *Cart.*, II, p. 594-595, n° 2280. — Röhricht, *Regesia.*, p. 286-287, n° 1102.

(3) Il est question dans cet acte d'un casau Tolee qui est probablement Talaa au Sud de Safitha.

(4) J. Richard, *Le Comté de Tripoli.*, p. 74.

(5) Il faut prendre garde à ne pas confondre *Le Camel* avec *La Chamelle*, nom sous lequel les Francs désignent la ville de Homs. Ainsi en juin 1184, le comte Raymond III donne à l'Hôpital « civitatem Chamelam » c'est-à-dire Homs cédée préventivement en vue d'une conquête par cet Ordre. Il ne semble pas qu'il y ait lieu de faire un rapprochement entre *Le Camel* et la « terra de Camolla » et la « vallis quae dicitur Camelorum » d'Albert d'Aix qui, nous l'avons vu, désignent plutôt la plaine d'Akkar.

(6) Il ne paraît pas possible d'identifier *Le Camel* avec le château d'*Al-Akma* ou *Lakma* qui d'après les textes arabes fut perdu par les Francs en 1108-1109 (Ibn al-Athir, *Kamel.*, *H. or.*, I, p. 269). Dussaud (p. 148) et J. Richard, p. 17, n. 1, et *Questions de topographie.*, *Journal Asiatique*, 1948, p. 54, n. 1, situent *Al-Akma* aux environs de Montferrand. Or nous trouvons Raqmé à 18 km au Nord-Ouest de Montferrand qui nous paraît convenir d'autant plus qu'en 1138 Zengi, ayant obtenu de l'État de Damas la ville de Homs, l'échange avec Muin al-din Unur contre la forteresse de Barin (Montferrand) qui avait dû être reprise aux Francs et *Al-Akma* (Kamal ad-din, *Chronique d'Alep*, *Hist. or. cr.*, III, p. 679).

(7) Dussaud, p. 145 et suiv.

(8) Cl. Cahen, *La Syrie du Nord.*, p. 175-176.

(9) On pourrait penser aussi à Kefroun i Zérik à 10 k. au N.-O. du Crac.

Dans les textes occidentaux Eixserc ou Le Sarc est deux fois cité :

1° En 1163, c'est une cession à l'Hôpital par Guillaume de Maraclée du *Castellum Eixserc*. (1)

2° En 1243 (2) un accord est conclu entre l'Hôpital et le Temple à propos d'une contestation qui avait eu lieu entre le Crac, à l'Hôpital, et le Chastel Blanc, au Temple, au sujet de divers casaux dépendant du Sarc et de la Colée. Le Sarc ayant été vendu en 1163 à l'Hôpital, il est évident que la Colée dépendait du Temple et que l'un et l'autre étaient voisins des deux grandes forteresses.

C'est dans ce seul acte de 1243 qu'il est question de LA COLÉE.

L'acte de 1163 dit ceci : « ... vendimus ... castellum quod dicitur *Eixserc* et vallem de Luchen ... pro mille et quadringentis bisantiis ... et pro quodam casali in territorio Tortosano nomine Nubia » (3).

Dans l'acte de 1243, il est dit que l'Hôpital et le Temple ont pris, pour une rectification de limites, des arbitres : ... « et alasmes tuit V sor le contenz qui estoit del Crac et del Chastel Blanc, ce est à savoir en la pertenance del chastel del Sarc et del chastel de la Colée. Dont nous V en un acort nous concordâmes que le chasel de Fonteines et le chasel de la Mesquie et le chasel qui s'apele le Teres et la gastine de Asor doit remeinor à l'Ospital ; et la gastine de Genenn et le chasel de Betire et la gastine de Reusemeine doit remenoir au Temple jusque au devises qui sunt coneues en ces lius motiz, ce est à savoir : del ruissel Forchie dont les deus parties commencent à monter, montant jusque au toron del Lucan, alant à un autre toron, descendant à la moitié de la cave de Asor jusque au fom de la cave au ruissel qui s'en va contreval la cave... »

Nous proposons les localisations suivantes :

Chasel de Fontaines : Ayoun el Ouadi.

La Mesquie : peut-être Mechta.

Teres : Terez.

La gastine de Asor : Kheurbet Hazzour (ruines d'Hazzour) au Nord de Terez qui sont la part de l'Hôpital. Et pour les biens du Temple nous proposons : Gastine de Genenn : Djenin à l'Ouest de Terez.

Le chasel de Bétire : Beteresh entre Djenin et Safitha, mais ce peut-être comme l'a proposé Dussaud (p. 97, n. 6) Bétaré ou Btar au Sud-Est de Terez. Enfin la gastine de Reusemeine (non identifié).

A la fin de l'acte on mentionne le toron del LUCAN, toponyme qui se reconnaît dans « vallem de Luchen » (4) de l'acte de 1163. Nous proposons de les situer à AIN HALAÏN au Nord des lieux indiqués ci-dessus : les Fontaines, Terez et Azor. Justement la fin de l'acte de 1243 parle des limites qui partant d'un « ruissel Forchie » montent au « toron del Lucan », vont à un autre toron puis descendent « à la moitié de la cave de Asor ». Or Aïn Halaïn est à 4 km à l'Est des ruines antiques d'Hosn Soleiman, ce qui nous amène à rechercher le château de LA COLÉE dans ce voisinage.

Rey, dans sa nomenclature des localités de la Syrie au temps des Croisades (5) avait désigné La Colée comme un château gardant une des passes de la montagne des Ansarieh et dont les ruines sont encore nommées El Coleiah. Or nous trouvons tout près de là, à

(1) 19 janvier 1163. *Cartul.*, I, p. 228, n° 317. — Röhricht, *Regesta.*, p. 99, n° 378.

(2) 31 mai 1243. *Cartul.*, II, p. 602-603, n° 2296. — Röhricht, *Regesta.*, p. 289, n° 1111.

(3) Pour Nubia, J. Richard propose Aannabiyé à 5 km au Sud-Est de Tortose (carte au 50.000^e), *Questions de topographie.*, *Journal Asiatique*, 1948, p. 54, n. 1.

(4) J. Richard a déjà fait ce rapprochement dans *Questions de topographie.*, *Journal Asiatique*, 1948, p. 54, n. 1).

(5) Rey, *Colonies franques.*, p. 365.

petite distance au Nord-Ouest d'Hosn Soleiman, sur la carte de Dussaud (VIII A3) Qoleia; sur la carte ottomane de 1920 : Kala; sur la carte française de 1936 au 200.000^e Kléa. Une note du major Deyrolle en 1924 signalait à l'Est de Dreikich un Kléa avec une ruine paraissant un ouvrage des croisés. A notre passage à Masyaf en 1928, le lieutenant Vuilloud nous avait indiqué Qal'at el Qoleiat perché sur une aiguille rocheuse; il ne restait qu'un pan de muraille de 4 m de hauteur avec des pierres à bossages. C'est ce même nom avec à côté le vocable français La Colée qui figure sur la carte accompagnant le guide Orient-Syrie-Palestine de Chauvet et Isambert. Enfin le *Guide Bleu* de 1932 signale près d'Hosn Soleiman un col à 1.000 m d'altitude d'où l'on aperçoit au sommet d'un à pic une petite forteresse en ruine dominant le village de Qouleia (1). Nous sommes persuadé qu'il s'agit du château de LA COLÉE cité dans l'acte de 1243 (2). Il est très proche des casaux que cet acte signale comme dépendant des châteaux du Sarc et de la Colée (3).

Ainsi ces trois petits châteaux, le Camel, la Colée et le Sarc paraissent avoir été voisins et se trouver tous les trois au Nord du Crac des chevaliers et de Safitha : le Camel à 29 km du Crac et à 23 km de Safitha, la Colée à 20 km du Crac et à 18 km de Safitha, le troisième étant le plus méridional.

LES POSITIONS AVANCÉES VERS L'ORONTE

Aussitôt après la prise de Tortose au début de 1102, Raymond de Saint Gilles entreprit des chevauchées vers l'Oronte (4). En 1102-1103, il alla assiéger sans succès Touban (5). Au cours d'une sortie, le gouverneur de ce château Ibn al Arid « fit prisonnier un des principaux guerriers francs. En vain Saint Gilles offrit pour sa rançon 10.000 pièces d'or et 1.000 prisonniers. Ibn al Arid ne voulut pas le relâcher » (6).

Du Crac des Chevaliers, on aperçoit à 11 km. Est-Nord-Est ce Fort de TOUBAN (Tubania; carte ottomane de 1920 Tell Toubav) perché sur un sommet arrondi du Djebel Helou, masquant la vue sur Hama et la vallée de l'Oronte. Ainsi Touban formait pour le Crac un poste d'observation vers l'Est (7). (*Album*, Pl. XCII.)

Au pied du versant oriental du Djebel Helou, RAFANÉE, cité célèbre à l'époque gréco-romaine, puis, lors de l'introduction du christianisme, devenue ville épiscopale, présentait une grande importance stratégique du fait qu'elle était située à un nœud de routes. Elle figure sur la Table de Peutinger. Elle se trouvait sur la voie qui menait de Hama au littoral :

(1) *Guide Bleu*, 1932, p. 247.

(2) Van Berchem (*Journal Asiatique*, 1902, p. 443), Dussaud (p. 42) et Cl. Cahen (p. 174) n'ont pas accepté les suggestions de Rey concernant la localisation de la Colée parce qu'ils recherchaient cette position dans le Djebel Ansariéh. Un al-Qolei'a est désigné par un géographe arabe du xiv^e siècle, Al-Omari, comme le plus septentrional des châteaux ismaéliens. Ce site ne peut convenir à notre recherche. Qolei'a veut dire *fortin* et plusieurs ruines portent ce nom.

(3) Le nom de la Colée a été porté par une famille. On voit en 1151 un Rogerius de Colea, témoin d'un acte de donation de maisons à Chastel Blanc et de casaux au voisinage de ce château (Röhrich, *Regesta...*, p. 68, n° 270). Jacque de la Colée en 1263 (*ibid.*, p. 347, n° 1327); sans doute le même Jacobus de la Colea, miles, en 1286 (*ibid.*, p. 383, n° 1467). En 1276, un Roger de la Colée est pris dans le combat du Puy du Connestable livré entre Bohémond VI dont il était partisan et Guy de Giblet (*Gestes des Chyprois*, III, § 393. Voir Grousset, III, p. 688).

(4) Guillaume de Tyr, X, 27; *H. occ.*, I, p. 441. Voir Hagenmeyer, *Chronologie du royaume de Jerusalem*, R. O. L., XI, 1907, p. 145-149.

(5) Hagenmeyer, *ibid.*, p. 147, n° 632. — Grousset, I, p. 338-339.

(6) Ibn al-Athir, *Kamel...*, H. or., I, p. 211-212.

(7) Rey dans une note manuscrite a signalé que « ses ruines consistent en gros blocs taillés à bossages qu'entourent les fossés du château ». En 1109 les Francs ne possédaient pas encore Touban car à cette date le comte Bertrand s'engageait vis-à-vis de l'émir Togtekin à ne pas inquiéter cette place contre tribut. On ne sait à quelle date les croisés occupèrent Touban qui ne paraît pas avoir joué un rôle important.

vers Tripoli par la source Sabbatique (près du futur Crac des Chevaliers) et par Archas ; vers Tortose par Jammura (Qal'at Yahmour, Castrum Rubrum). De Rafanée aussi, une route montait au Nord par Apamée vers Antioche et vers Alep.

C'était une position clef d'où ceux qui l'occupaient pouvaient exercer leur domination sur toute la vallée du Moyen-Oronte et intercepter les communications vers les grandes villes musulmanes de Hama et de Homs. Raymond de Saint Gilles y avait passé le 25 janvier 1099. L'anonyme de la première croisade écrit : « pervenimus ad quandam civitatem pulcherrimam et omnibus bonis refertam, in quadam valle sitam, nomine Kephaliām » (c'est-à-dire Rafanée) (1).

L'un des premiers desseins de Saint Gilles fut sans doute de reprendre Rafanée. C'est lui aussi évidemment qui construisit le château de Montferrand (aujourd'hui Barin), à 1 km de la ville, peut-être pour attaquer celle-ci comme il bâtit le château de Mont Pélerin pour s'emparer de Tripoli ; et une fois Rafanée conquise, pour la défendre contre de nouvelles attaques musulmanes (2). Les Francs en étaient maîtres dès 1105. Ibn al Qalanisi nous apprend en effet qu'après le 18 avril 1105 Togtekin sortant de Baalbeck se rendit dans le district de Homs ; il attaqua Rafanée, tua tous ceux qui étaient dans la ville et ses dépendances ainsi que dans le château construit en avant par les Francs ; puis il mit le feu au château et le démolit (3).

Après la prise de Tripoli (12 juillet 1109), les Francs font une tentative pour reprendre Rafanée. Togtekin, atabeg de Damas, pour obtenir leur retraite conclut alors avec le comte Bertrand, fils de Raymond de Saint Gilles, un traité dont les conditions sont les suivantes : les Francs recevront les châteaux du Moinetre et d'Akkar, ainsi que le tiers des récoltes de la Béqa, mais ils prennent l'engagement de ne pas inquiéter Masyaf, Hosn al Tufan (Touban) et le château des Curdes ; ces trois places devront leur verser un tribut (4).

Ainsi se confirme, la politique des comtes de Tripoli qui veulent étendre leur domaine vers l'Est et se procurer des territoires productifs. Avec les châteaux du Moinetre sur la route de Baalbeck et d'Akkar ils obtiennent le contrôle de la Béqa et s'assurent en même temps une partie des ressources de cette plantureuse vallée.

En dépit de ce traité, Tancrède, prince d'Antioche, venant d'un raid sur Sheïzar s'empara sur Qaradja, émir de Homs, d'Hosn el Akrad (5). Ceci se passa au printemps 1110. Il y mit une garnison franque. Puis il se dirigea vers Archas.

Au début de 1112, Bertrand, comte de Tripoli, mourut. Son fils, Pons, alors adolescent fut adopté par Tancrède qui lui céda une partie de ses conquêtes : Tortose, Maraclée, Safitha et le Château des Curdes (6). A la fin de la même année, se sentant mourir, il conseilla à sa jeune femme Cécile de France, fille du roi Philippe I^{er}, et à Pons de s'épouser (7).

Entre temps les Francs avaient repris Rafanée et l'avaient mise en état de défense

(1) *Hist. anonyme de la I^{re} Croisade*, ed. et trad. L. Bréhier, p. 182-183. Raoul de Caen, *Gesta Tancredi*, 105, *Hist. occ. cr.*, III, p. 680.

(2) Dussaud, *Voyage...*, dans *Rev. archéol.*, 1897, p. 317-318 et *Topographie...*, p. 98-99, n. 3, pense que ce nom de Montferrand (Mons Ferrandus) vient du souvenir de la VI^e Légion romaine surnommée *Ferrata* qui séjourna en ce lieu.

(3) Ibn al-Qalanisi, ed. Gibb, p. 69. — Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 230. Chems ed-Din, *Mirat...*, *H. or.*, III, p. 528.

(4) Ibn al-Qalanisi, *ibid.*, p. 93. — Chems ed-Din, *ibid.*, p. 537.

(5) Ibn al-Qalanisi, *ibid.*, p. 99. — Ibn Furat, trad. Jourdain, *Bibl. Nat.*, ms. arabe 1596, p. 70-71. — Chems ed-Din, *ibid.*, p. 539. — Yakout (1179-1229) voir H. Derenbourg, *Les Croisades d'après le Dictionnaire géographique de Yakout* dans *Centenaire de l'École des langues orientales*, Paris, 1895, p. 76, traduction du texte de Yakout concernant le Crac.

(6) Ibn al-Qalanisi, *ibid.*, p. 127.

(7) Guillaume de Tyr, XI, 18, *H. occ.*, I, p. 483.

avec une nombreuse garnison. En octobre 1115, Togtekin la leur enleva (1). En 1116, dans l'été, Pons va ravager la Béqa ; Togtekin, aidé par l'atabeg Bursuq lui inflige une défaite sanglante (2), à Andjarr dans le Sud de la Béqa.

En 1117-1118, Roger, prince d'Antioche, se souciant peu de l'acharnement que les comtes de Tripoli mettaient à s'établir sur la position de Rafanée-Montferrand, renonçait à Rafanée à la condition que Togtekin lui céderait Margat (3). Et c'est ainsi que cette place entra dans le territoire franc et devait devenir une grande forteresse des Hospitaliers. Dominant la route du littoral, elle était la dernière position méridionale de la Principauté d'Antioche, aux frontières du Comté de Tripoli et du territoire des Assassins. Enfin, en mars 1126, le comte Pons qui avait entrepris quelques mois auparavant le siège de Rafanée et avait construit à cet effet une forteresse (4) d'où il harcelait la ville — il s'agit évidemment de Montferrand détruit par Togtekin en 1105 —, l'attaqua avec l'aide du roi Baudouin II. Après dix-huit jours de siège, la ville capitula et la garnison musulmane se retira librement le 31 mars 1126 (5). Le comte occupe la région avoisinante et, prévoyant sans doute que cette position très avancée sera difficile à maintenir, il y introduit aussitôt les chevaliers de l'Ordre de l'Hôpital auquel il fait don de casaux à l'Est de Rafanée par un acte établi à Tripoli, au château de Mont Pélerin et daté du 8 février 1127 (6). Cette donation n'est d'ailleurs que la confirmation d'une cession faite bien antérieurement par le père de Pons, Bertrand comte de Tripoli et même par son grand-père Raymond de Saint Gilles : « ... in terra de Rafania THELEDEHEP et CARTAMARE, quas pater Poncii Bertrandus et avus Raymundus Hospitali dederant. » C'est une preuve de plus des vues de Raymond de Saint Gilles sur cette contrée lointaine.

Theledehep est la transcription précise de Tell Dahab (carte de 1936) situé à 9 km. Est-Sud-Est de Rafanée, et nous identifions Cartamare avec Kortmane à 2 km au Nord de Rafanée.

En 1133 (7), des bandes de Turcomans venant de Mésopotamie, attaquèrent Montferrand. Pons qui s'y trouvait, tenta vainement une sortie et il était en grand danger ; sa femme, Cécile de France, l'ayant appris courut avertir le roi de Jérusalem, Foulques d'Anjou son demi-frère (8) qui partit en toute hâte au secours du comte de Tripoli. Il y eut un rude combat sous les murailles de Montferrand. Les Francs en difficulté allèrent se réfugier dans Rafanée ; les Turcomans abandonnèrent le siège (9).

Le roi de Jérusalem avait sauvé la position fortifiée du comté de Tripoli la plus proche de l'Oronte et qui menaçait à la fois Homs et Hama.

(1) Ibn al-Qalanisi, *ibid.*, p. 150-151. — Ibn al-Athir, *Kamel.*, *Hist. or. cr.*, I, p. 298-299. — Chems ed-Din, *Mirat.*, *Hist. or. cr.*, III, p. 555. En cette même année 1115, Albert d'Aix, 19, *H. occ.*, IV, p. 701, parle de la prise de Montfargie par l'émir Bursuq. Röhrich (*Gesch. der Königreichs Jerusalem*, p. 108, n. 5) a pensé qu'il s'agissait de Montferrand. Voir aussi Dussaud, p. 174-175.

(2) Ibn al-Qalanisi, *ibid.*, p. 153-154. — Voir Grousset, I, p. 368 et II, p. 167.

(3) Van Berchem, *Voyage en Syrie.*, p. 318-319. Voir Grousset, I, p. 681.

(4) Guillaume de Tyr, XIII, 19, *H. occ.*, I, p. 584. Plus loin (XIV, 25, *ibid.*, p. 643) Guillaume de Tyr appelle en effet cette forteresse Montferrand.

(5) Guillaume de Tyr, XIII, 19, *H. occ.*, I, p. 586. — Foucher de Chartres, *Historia.*, 53, *H. occ.*, III, p. 479-480. — Ibn-al-Athir, *Kamel.*, *H. or.*, I, p. 373. — Kamal ad din, *Chronique d'Alep*, *H. or.*, III, p. 652. — Voir Grousset, I, p. 367.

(6) *Cart.* I, p. 76-78, n° 83. Röhrich, *Reg.*, p. 29, n° 118.

(7) Cette date est donnée par Ibn-al-Qalanisi, p. 221-222 ; et par Ibn-al-Athir, *Kamel.*, p. 399-400. Voir Guil. de Tyr, p. 614-615 ; Grousset, II, p. 13-15.

(8) Tous deux étaient enfants de Bertrade de Montfort.

(9) Guill. de Tyr, XIV, 6, *H. occ.*, I, p. 614-615. Mais Ibn-al-Qalanisi (*ed. Gibb*, p. 211-222) et Ibn-al-Athir (*Kamel.*, *H. or.*, I, p. 399-400) racontent que Pons réussit à quitter la forteresse et gagna Tripoli d'où il alerta lui-même les autres princes Francs.

C'est vers ce moment que la chrétienté d'Orient allait rencontrer un redoutable adversaire, Imad ed Din Zengi, atabeg de Mossoul en 1127 et d'Alep en 1128, qui allait préparer l'unification de la Syrie musulmane. Il sera, comme l'a écrit René Grousset (1), le chef de la contre-croisade. Après lui ce sera son fils, Nour ed Din, puis le lieutenant de celui-ci, Saladin lequel réunira sous son pouvoir Damas, l'Égypte (1174) puis Alep (1183).

Au printemps 1135, Zengi entreprend une lutte vigoureuse contre les Francs. Il envahit les territoires qu'ils possédaient sur la rive droite de l'Oronte et leur enlève rapidement les places de Cerep (Athareb) le 17 avril, puis Zerdana, Tell Adé, Maarrat en Noman et Cafertab (2), toutes places qui relevaient de la Principauté d'Antioche.

Puis Zengi tenta de s'emparer de Homs dont le gouverneur, Muin al Din Unur était aux ordres des princes de Damas de la dynastie buride. Voyant qu'il ne pourrait s'en rendre maître, il se retourna contre les Francs et se décida à assiéger le château de Montferrand. Peu auparavant, vers la fin de mars 1137, le comte Pons avait été tué au cours d'un raid mené jusqu'aux portes de Tripoli par un émir de Damas (3). Son fils, le jeune comte Raymond II apprenant à Tripoli que son château de frontière est en grand danger appelle à son aide le roi de Jérusalem, Foulques d'Anjou (juillet 1137). La situation paraît si grave à celui-ci qu'il part aussitôt avec toutes les forces qu'il peut rassembler et un grand convoi de vivres, prend en route le comte et ses chevaliers et marche vers l'Est. Mais l'armée chrétienne mal guidée passe par les monts Ansarieh. Zengi, informé de son approche la surprend dans des défilés où elle ne peut se déployer. Selon Kamal ad Din (4), plus de 2.000 Francs sont tués. Le comte Raymond est fait prisonnier. L'armée laisse aux mains de l'ennemi tous ses équipages. Le roi s'enferme dans Montferrand avec ceux qui avaient échappé au désastre, notamment le connétable du Royaume, Guillaume de Bures, Renier Brus seigneur de Subeibe, Onfroi II de Toron et le sire de Beyrouth. La place déjà affamée reçoit ce nouveau contingent qui a perdu tout son ravitaillement. Des messagers du roi parviennent à franchir les lignes ennemies et courent à Jérusalem, à Antioche, à Édesse annoncer la position désespérée des défenseurs de Montferrand. On constate alors dans toute l'étendue de la terre chrétienne un magnifique élan de solidarité. Le Patriarche de Jérusalem prend la vraie Croix et emmène avec lui les hommes valides de toute la Palestine qu'il laisse sans défense. La chevalerie du comté d'Édesse arrive avec son seigneur Joscelin II et Baudouin de Marach. Quant au Prince d'Antioche, Raymond de Poitiers, le plus cruel cas de conscience se pose à lui : en querelle avec l'empereur byzantin Jean Comnène, il voit sa capitale sur le point d'être investie. Pourtant il recommande à Dieu sa cité, rassemble ses chevaliers et ses hommes d'armes et se met en route pour porter secours au roi. Mais tous arrivent trop tard. Les troupes de Zengi ont si bien bloqué la place que les assiégés ignorent tout de cette levée en masse qui s'est faite de Palestine jusqu'en Cilicie pour les délivrer. Zengi avec une artillerie de dix mangonneaux accable la forteresse de projectiles et renouvelle sans cesse ses assauts. Les défenseurs privés de vivres sont dans une situation intenable. Le sol est jonché de cadavres et de malades. L'air empuanti est irrespirable, les combattants indemnes sont si faibles qu'« ils s'appuient sur des bâtons ». L'atabeg, apprenant l'arrivée des troupes chrétiennes, hâte le dénouement.

(1) Grousset, II, p. 56.

(2) Ibn-al-Athir, *Histoire des Atabegs.*, *Hist. or. cr.*, II b, p. 110. — Kamal ad din, *Chronique d'Alep.*, *Hist. or. cr.*, III, p. 670-671. Voir Dussaud, p. 193. Grousset, II, p. 63.

(3) C'est au cours de ce raid que la troupe de Damas enleva dans le comté un château appelé par Ibn-al-Qalanisi (ed. Gibb, p. 241) Wadi Ibn-al-Ahmar « la vallée du fils du Rouge » où elle massacra la garnison, emmena à Damas des prisonniers et du butin. On a émis l'hypothèse que ce château pouvait être Qal'at Yahmour, le Castrum rubrum.

(4) Kamal al din, *Chronique d'Alep*, *H. or.*, III, p. 673. — Ibn-al-Qalanisi, ed. Gibb, p. 242. — Ibn-al-Athir, *Kamel.*, *H. or.*, I, p. 421-423. — Guillaume de Tyr, XIV, 25 et 26, *Hist. occ. cr.*, I, p. 643 et suiv. et 29, p. 650-651 ; Voir Grousset, II, p. 69 à 81.

Il offre une capitulation honorable : contre reddition de la Place, les assiégés pourront se retirer sans rançon et le comte de Tripoli sera délivré. Le roi accepte aussitôt ces propositions inespérées. La forteresse est évacuée entre le 10 et le 20 août (1).

Non loin de Tripoli, à Archas, les défenseurs de Montferrand rencontrent l'armée de secours et le roi remercie avec émotion ceux qui ont fait preuve d'un tel loyalisme à son égard.

L'État chrétien d'Orient subit là une perte considérable qu'il ne put jamais réparer. René Grousset (2) a bien marqué les victoires de Zengi : en 1135, il enlevait à la Principauté d'Antioche ses principales forteresses au delà de l'Oronte. Puis en 1137, il arrachait en deçà du fleuve Rafanée et Montferrand, les seuls ouvrages fortifiés que les Francs eussent à l'Est du Djebel Ansarieh.

Après ce désastre, le comte de Tripoli devait s'assurer, en arrière de ces deux places perdues, une solide position stratégique pour défendre son domaine contre les menaces des émirs de Homs et de Hama et qui pourrait peut-être servir en des jours meilleurs de lieu de rassemblement pour partir à la reconquête. C'est alors que commence vraiment l'histoire du Crac des chevaliers qui, pris par Tancrède en 1110 et intégré en 1112 dans le comté de Tripoli, n'était encore à la date qui nous occupe qu'un Fort de seconde ligne. Il va devenir la grande forteresse de frontière. Cinq ans après la perte de Rafanée et de Montferrand, le comte Raymond II de Tripoli en 1142 fait solennellement donation, à l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, du Crac et, avec l'agrément de Guillaume du Crac (Willelmus de Crato), du château de la Boquée ainsi que de Felicium et de Lacum qu'il avait acquis de Gilbert de Puylaurens ; mais en même temps qu'il faisait ce don effectif, il attribuait aussi aux Hospitaliers, sans doute à charge par ceux-ci de les reprendre les domaines qu'il avait perdus :

RAFANÉE, MONTFERRAND, MARDABECH, ses droits sur la pêche du Lac de Homs, depuis CHADES jusqu'à LA RESCLAUSE...

FELICIAM = QAL'AT EL FELIZ. LACUM est sans doute TELL KALAKH au pied de l'émence que couronne le Crac. On y voit les vestiges d'un ouvrage militaire.

MARDABECH est probablement MERDEYÉ (carte Dussaud VIII B3, carte de 1936 Kheurbet Meradié, à l'Est de Tell ed Dahab. On identifie CHADES avec l'antique QADESH, aujourd'hui Tell Nebi Mend entre deux bras de l'Oronte, à petite distance au sud du Lac. Quant à la RESCLAUSE, Dussaud écrit, p. 107 : « Le Lac est défini ainsi d'une extrémité à l'autre, la Resclause n'est autre que le barrage au Nord-Est du Lac » (3). Nous donnons ci-dessous l'essentiel de cet acte si important (4).

(1) Dussaud a visité en 1896, à un quart d'heure des ruines de Rafanée, le site de Montferrand ; il y a vu les traces de l'enceinte et les soubassements d'une grande tour carrée. La place domine la plaine d'environ 125 mètres. (*Voyage en Syrie*, dans *Revue archéologique*, janv.-juin 1897, p. 317). Voir Ph. d'Avion, Planche LXIX, ph. B.

(2) Grousset, II, p. 82.

(3) Voir aussi Dussaud, *La digue du Lac de Homs* ; dans *Monuments Piot*, t. XXV, 1902, p. 133.

(4) *Cart.*, I, p. 116-117, n° 144. — Röhricht, *Reg.*, p. 53-54, n° 212. Août 1142 « ... notum sit omnibus... quod ego Raimundus, Poncii comitis filius, ... comes Tripolis... laudavi et concessi eidem domui sancti Hospitalis Jherusalem Raphaniam et Montem Ferrandum cum omnibus suis pertinentiis et cum omni jure facti, tam meis propriis quam ex omnibus feodalibus... et Mardabech cum omnibus pertinentiis et juribus... et quicquid habeo vel habere debeo juris vel domini in piscaria Chamele, a Chades usque ad Resclausam, et castella et villas et cetera que ex pertinentiis Raphanie et Montis Ferrandi conprobari deinceps esse poterint, que nunc a me ignorantur. Similiter dedi, concessi, ore et corde laudavi sine aliquo retentu juris vel domini, Cratum et castellum Bochee cum omnibus pertinentiis suis ... et Felitum et Lacum cum omnibus suis pertinentiis... Deinde vero, consilio et voluntate Willelmi de Crato et

L'Ordre de l'Hôpital devait faire du Crac une magnifique forteresse, l'un des plus importants monuments d'architecture militaire du Moyen-Age. Il y entretenait une nombreuse garnison. En 1212, Wilbrand d'Oldenbourg (1) écrit qu'en temps de paix la Place était gardée par 2.000 combattants et possédait un important matériel de guerre et d'abondantes réserves de vivres. Longtemps le château n'eut qu'une enceinte, mais à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e, on amplifia considérablement les fortifications. Cette enceinte flanquée primitivement de saillants carrés, regut au Sud et à l'Ouest de puissantes tours rondes et une autre enceinte enferma ces murailles. Dans la suite, on augmentera encore ses défenses. Dominant de très haut la plaine de la Boquée, face à la vallée de l'Oronte, le Crac ferma solidement l'entrée du comté de Tripoli. Cette place résista à plusieurs sièges. Elle servit aussi de lieu de concentration de troupes venues de toutes les régions des États latins de Terre Sainte (2). De là partirent maintes expéditions vers Montferrand, Homs ou Hama et vers la Béqa. Ainsi en 1170, le 4 juillet, quelques centaines de cavaliers Francs et Musulmans se rencontrèrent fortuitement dans la Béqa, à LEBONA (Lebwé) près de Baalbeck. Les Francs venaient du Crac et les Musulmans allaient se mettre sous les ordres de Nour ed Din, atabeg de Damas. Le combat fut très meurtrier. Les Musulmans crurent reconnaître parmi les morts « le chef des Hospitaliers, seigneur du château des Curdes. Les Francs l'estimaient beaucoup pour sa bravoure et sa piété et parce qu'il était comme un os placé en travers du gosier des Musulmans » (3). Au début de 1175, Raymond III de Tripoli s'étant allié aux Alépins contre Saladin, alla attaquer Homs, mais il fut repoussé et dut se replier sur le Crac (4).

uxoris sue Adelasie ejusque filii Bertrandi Hugonis, predicta castella senodochii Jherusalem pauperum domui tribui... Pro quibus videlicet castellis scambium eis dedi... Nunc igitur ostendam seriatim scambium quod dicto Willelmo de Crato coram universa curia mea feci, videlicet caveam Davidis Siri cum omni raisagio montanee prout ego melius habui et tenui, et feodum Pontii Willelmi, id est duas terre caballarias et sexcentos bisantios. Ego Raimundus, dictus comes Tripoli, CC bisantios, et barones CC bisantios et episcopus Tripolis CC bisantios; et super omnes caballarias predictae montanee in una quaque divisus XII bisantios, ab hoc mense augusti usque ad decem annos dedi... Similiter quidem, assensu et voluntate Gisliberti de Podio Laurentii et uxoris sue Dalgoth, prelibate domui pauperum Christi dedi... Felicium et Lacum cum omnibus suis pertinentiis... que mille bisantios ab eis emi... Hoc igitur donum... ego Raimundus... Tripolis comes feci, nutu et consilio Cecilie comitisse, matris mee, regis Francorum filie, et filii mei Raimundi et Philippi fratris mei, pauperibus Hospitalis Jherusalem sine ulla convenientia et alicujus conditionis tenore, excepto quod in omnibus negotiis militaribus quibus ego presens fuero, tocuis lucri medietatem partiri mecum debent... Hoc autem donum et hanc libertatem dedi, concessi communi assensu et voluntate, ut dictum est, testium subscriptorum, id est: Geraldii episcopi Tripolis, Willelmi episcopi Tortose, B., archiepiscopi Albarie, Rainerii constabularii, Fulcrandi marescalci, Willelmi Embriaci, Willelmi Rainoardi, Joscelini de Cavo Monte, Silvi Rotberti, Willelmi Porceletti, Radulfi de Fontanellis, Raimundi de Fonte Erecto, Radulfi Viridis, Pepini et ceterorum baronum omnium. Interfuerunt etiam huic dono et isti de burgensibus presens, id est: Pontius de Sura, G(eraldus) Isnelli, P. Geraldii, Baro Aurificis, P(hillipus) Burgensis, P(etrus) Andree...

... Denique Raimundus dicta loca hospitalis tueri pollicitus hortum qui olim fuit Galterii de Margato et uxoris sue Gislee, ipsa adhuc in vita superstite concedente, (et) velud cum muro circumcladitur et illa spatia locorum ad trahendos lapides apta quee inter utramque viam concluduntur et exterius illinc a capite ... dedi... in manu fratris Raimundi dicti Hospitalis magistri et Rotberti comitis Alverniensis et Gislaberti Malemanus et Petri Montis Peregrini, prioris... Et ut hec dona omnia rata et inconcussa permaneat in eternum, sigilli mei plumbei impressione istud presens privilegium precepi roborari, anno ab incarnatione Domini millesimo centesimo quadagesimo secundo ».

Les clauses de cet acte furent confirmées par Raymond II en 1145 (*Cart.*, I, p. 130, n° 160, puis en 1170 par Bohémond III prince d'Antioche pendant la captivité de Raymond II, fait prisonnier à la bataille d'Imma le 10 août 1164.

(1) Wilbrand d'Oldenbourg, édit. J. C. M. Laurent, p. 169. : «Et reliquimus ad desteram Crac quod est castrum Hospitaliariorum maximum et fortissimum, Sarracenis summe damnosum. De cujus situ et munitionibus, cum ipsum non viderim, scribere non presumo; sed quod dictu est mirabilis, tempore pacis a duobus milibus pugnatorum solet custodire ».

(2) Rappelons qu'en 1163 une armée franque, dont une partie au moins s'était concentrée au Crac survint à l'improviste sur les troupes de Nour ed-Din qui campaient dans la Plaine de la Boquée et infligèrent à l'émir une sanglante défaite. Voir *Le Crac des chevaliers* (1934), p. 118-120.

(3) Ibn-al-Athir, *Hist. des Atabegs...* H. or., II°, p. 263.

(4) Abou Chama, *H. or.*, IV, p. 169.

Quelques années plus tard, le comte de Tripoli Raymond III apparaît comme un personnage de premier plan dans l'histoire des États latins. Devenu comte de Tripoli en 1152, fait prisonnier lors de l'attaque contre Harrenc en 1164, il n'avait été libéré qu'en 1172. Il était petit-fils du roi de Jérusalem Baudouin II et cousin germain du roi Amaury I qui mourut à Jérusalem le 11 juillet 1174. Peu après Raymond III fut appelé par les barons et les prélats de Palestine à assurer la régence du royaume de Jérusalem dont le nouveau souverain Baudouin IV le lépreux n'avait que treize ans. En même temps, Guillaume de Tyr, archidiacre et peu après archevêque de Tyr, était nommé Chancelier du royaume de Jérusalem. « Ainsi, dit René Grousset, le gouvernement passait aux deux esprits les plus pondérés du royaume » (1). Raymond III s'efforça aussitôt de faire échec à la puissance grandissante de Saladin. Celui-ci, déjà maître de l'Égypte et de Damas s'était emparé de Hama le 28 décembre 1174. Puis il était allé mettre le siège devant Alep. Les émirs d'Alep qui voulaient soutenir as-Salih, fils de Nour ed-Din, firent appel aux Francs. Raymond III déclara qu'il soutiendrait la dynastie Zengide et se mit en route avec son armée de Tripoli vers Archas, puis de là s'approcha de Homs le 1^{er} février 1175, ce qui obligea Saladin à abandonner le siège d'Alep (2). Puis à l'été 1175, nouvelle manœuvre des Francs contre Saladin : le roi Baudouin entreprend une chevauchée en direction de Damas et, passant par la région de Banyas du Jourdain, va jusqu'à Dareiya, à quelques kilomètres de Damas.

L'année suivante, comme Saladin assiégeait Alep, le roi de Jérusalem, Baudouin IV, et le comte de Tripoli voulant sauver cette ville, entreprirent une opération combinée vers la Béqa pour faire diversion. Le 1^{er} août 1176, le roi partit de Saïda avec ses troupes, passa par Djezzin et Meshgara pour pénétrer dans cette grande vallée par le Sud (3). Il remonta le Nahr Litani jusqu'à la source principale, l'Aïn Djarr (Andjarr) qui jaillit au pied de l'Anti-Liban, près de l'antique Chalcis (4). Les Francs y trouvèrent de grands troupeaux ; les indigènes s'étaient enfuis.

En même temps Raymond III avec son contingent partait de Giblet pour passer le col du Liban que commandait le château du Moinetre, près d'une source du Nahr Ibrahim, le fleuve Adonis, gagnait le Nord de la Béqa et faisait des dégâts au voisinage de Baalbeck.

La cavalerie du roi et celle du comte firent leur jonction vers Andjarr. Le frère de Saladin, Turan Shah qui commandait à Damas, apprenant la présence des Francs au cœur de la Béqa se dirigea vers eux. C'est à Andjarr qu'eut lieu la rencontre (5). Les musulmans furent vaincus. Les deux troupes franques se partagèrent un grand butin (6).

A l'automne de 1177, Raymond III et le comte de Flandre, Philippe d'Alsace, ravagent le territoire de Homs et de Hama et assiègent en vain Hama (14-18 novembre 1177) (7). En août 1178, les Francs, soit des troupes de Tripoli, soit des Hospitaliers du Crac, pillent la banlieue de Hama (8) mais ils se font massacrer au cours d'une sortie opérée par les troupes de Hama qui leur reprennent le butin.

(1) Grousset, II, p. 617.

(2) Abou Chama, *Deux Jardins*, H. or., IV, Op. 169.

(3) Le traducteur de Guillaume de Tyr décrit avec admiration la Béqa : « ... en la vallée qui a nom Bacar... terre si délitable qu'elle décroît de let et de miel... Iluec a mout bon pais, douces eues et seinnes, prez et terres granz... » Éracle XXI, 11. H. occ., I, p. 1023.

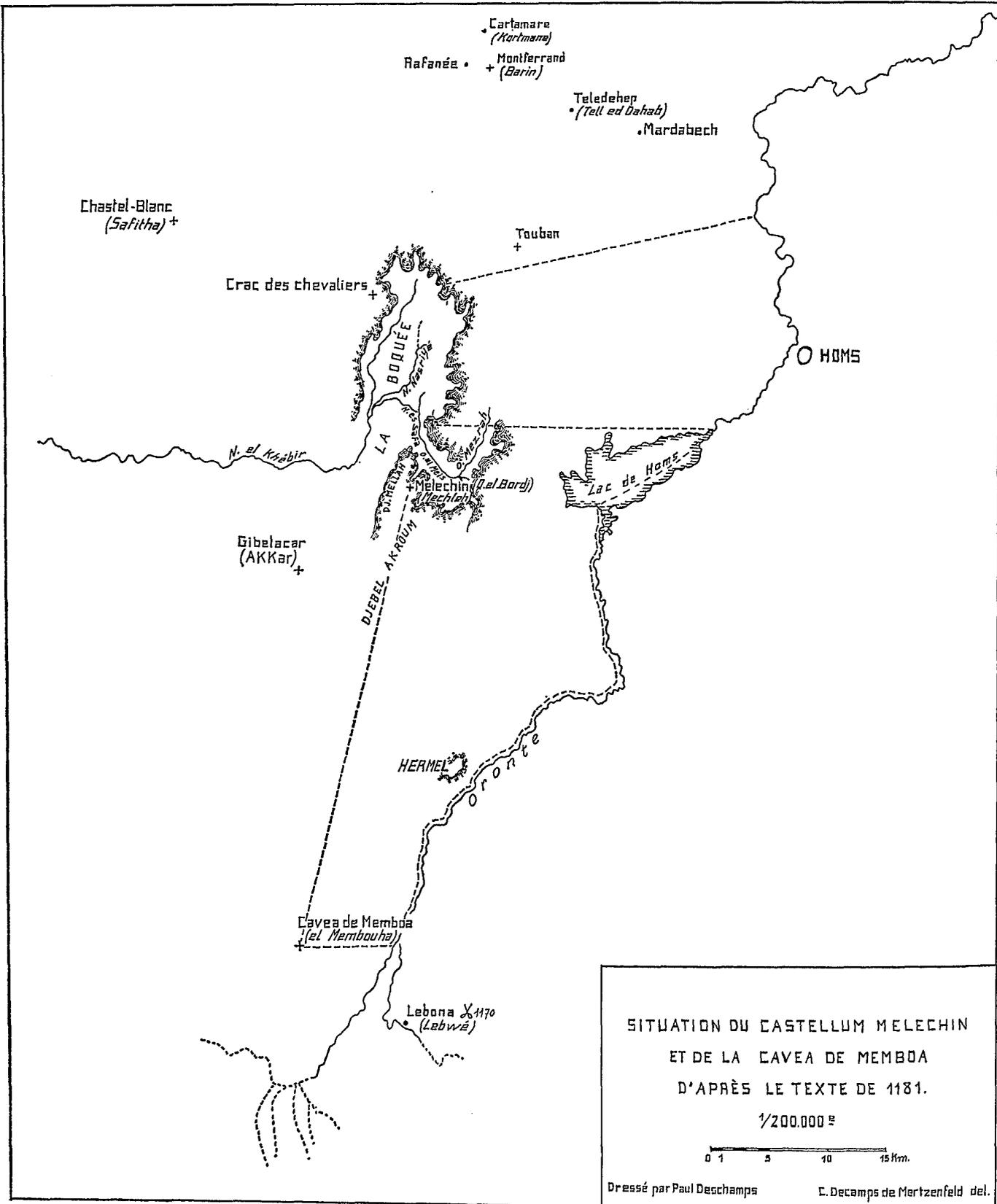
(4) Dussaud, p. 400.

(5) Ibn-al-Athir, *Kamel...*, Hist. or. cr., I, p. 627. — Maqrizi, *Histoire d'Égypte*, R.O.L., VIII, 1900-1901, p. 527.

(6) Éracle..., *Hist. occ. cr.*, I, p. 1023.

(7) Guillaume de Tyr, XXI, 19, *Hist. occ. cr.*, I, p. 1035-1038. — Ernoul, p. 34. Grousset, II, p. 645-646.

(8) Ibn-al-Athir, *Kamel...*, Hist. or. cr., I, p. 633. — Grousset, II, p. 664.



Il sera encore question à plusieurs reprises de Rafanée, de Montferrand, de Touban et d'autres lieux situés au-delà des frontières naturelles du comté de Tripoli. Il est même possible que les Hospitaliers aient repris pied dans la région : En 1179, un accord eut lieu entre les Hospitaliers et les Templiers qui avaient eu quelques différends. Parmi ceux-ci, on mentionne « ... querelas Templariorum ... de malefacto Montis Ferranti (1) ».

En juillet 1180, Raymond III, comte de Tripoli, donne à l'Hôpital le château de Touban (2), à 13 km au Nord-Est du Crac, dont il est déjà parlé en 1109-1110, à propos d'un traité avec l'atabeg Togtekin.

Ainsi, alors que le Crac avait été cédé à l'Hôpital en 1142, le château de Touban, situé à l'Est du Crac, était resté encore près de quarante ans dans le domaine du comte de Tripoli (3).

Il faut remarquer que cette donation qui permettait de renforcer la défense du Crac vers l'Est eut lieu quelques semaines après une incursion de Saladin à travers le comté au cours de laquelle il ravagea les récoltes sans que les chevaliers de l'Hôpital et du Temple, enfermés dans leurs châteaux, osassent l'attaquer (4).

Touban est encore cité l'année suivante dans un acte très important que nous allons étudier. En mars 1181 (5), Raymond III fait don à l'Hôpital, sans doute par anticipation, d'un vaste territoire bien loin vers l'Est. Dans cet acte, les limites du territoire cédé sont indiquées par la mention de positions fortifiées ; ce territoire s'étend jusqu'à l'Oronte dont les rives doivent rester indivises entre le Comte et l'Hôpital. Voici le texte : « Concedo... totam terram que intra divisiones submonitas continetur ; videlicet a pede montanorum in quibus est CASTELLUM MELECHIN situm usque ad CAVEAM DE MEMBOA et a cavea, sicut linea, tellus recte protenditur ad usque flumen quod vulgariter FER (6) nuncupamus et ab ipsius fluminis alveo rursus in BOCHEAM, et ab hinc iterum per confinia territorii CASTELLI TUBAN, totam integre usque in ipsum flumen prenommatum ; sicut quicquid in omni terra que prelibatis divisionibus includitur, mei juris, mei domini meeque potestatis erat aut esse debebat... ipsa sancta domus Hospitalis helemosinario jure perhenni teneat et possideat... Fluvius vero quem prediximus in utraque ripa quantum pretaxate divisiones comprehendunt, mei Raimundi comitis et domus Hospitalis sic erit communis ut quicquid utilis exinde habeatur inter nos equali portione dividatur... »

La localisation du CASTELLUM MELECHIN et de la CAVEA DE MEMBOA a suscité bien des recherches et provoqué bien des hypothèses.

Pour MELECHIN, Röhricht (7) avait proposé MALEKIEH au Sud de Sheik Mohammad près de Zembyé, entre Masyaf et Rafanée. Jean Richard (8) avait accepté Malekieh et proposé pour MEMBOA, MAOU'A à 17 km à l'Est de Malekieh. Ainsi le comte de Tripoli donnait à l'Hôpital le territoire au voisinage de l'Oronte, des environs de Hama aux environs de Homs, jusqu'à la hauteur de la Boquée et il respectait le territoire du château de Touban qu'il avait donné en 1180 à l'Hôpital.

(1) *Cart.*, I, p. 378-379, n° 558. — Röhricht, *Regesta.*, p. 152, n° 572.

(2) *Cart.*, I, p. 397, n° 585. Röhricht, *Reg. add.*, p. 37, n° 594^b.

(3) Il est encore une fois question de Touban en 1204. A cette date Gérard de Ham, connétable de Tripoli, vend à l'Hôpital « totum nostrum honorem de Tuban » avec ses terres et ses dépendances pour 2100 besants sarrasinois (*Cart.*, II, p. 42-43, n° 1198). Röhricht, *Reg.*, p. 214, n° 800. Il ne s'agit pas du château de Touban mais d'un domaine qu'avait conservé Gérard de Ham en ce lieu.

(4) *Voir plus loin* p. 31.

(5) *Cart.*, I, p. 406-407, n° 596. — Röhricht, *Reg.*, p. 160, n° 602.

(6) Fer : l'Oronte.

(7) Röhricht, *ZDPV*, X, 1887, p. 287. Rey dans une note manuscrite pensait qu'il fallait identifier Melechin avec Shin (ou Chine) au sud de Touban.

(8) *Le Comté de Tripoli sous la dynastie toulousaine (1102-1187)* dans *Bibliothèque archeol. et histor.*, XXXIX, 1945, carte 7.

Le texte latin paraissait s'expliquer. Mais depuis, Jean Richard (1) a trouvé très loin au sud dans la Béqa, près des sources de l'Oronte, un site EL MEMBOUHA (carte de 1936 au 200.000^e et cartes de Hermel et de Sir ed Danié au 50.000^e) dont l'identification ne peut être mise en doute. Si l'on accepte la situation d'El Membouha = cavea de Memboa, il faut renoncer à celle de Malekieh = castellum Melechin proposée par Röhricht au Nord de Rafanée, car d'après le texte latin on ne peut concevoir Memboa très loin au Sud de Touban et Melechin au Nord de cette place.

Jean Richard propose donc de situer le CASTELLUM MELECHIN au « Qala'at el Bordj » ruine dominant la passe de l'ouadi el Meis qui monte de la Boquée vers la plaine de Homs, dans le Djebel Melah, au Nord du massif du Djebel Akroum et à l'Ouest du lac de Homs. Ajoutons à l'appui de l'opinion de Jean Richard que sur la carte du Liban établie en 1860-1861 par le capitaine Gelis, nous trouvons là un site MECHLEH qui se rapproche de Melechin. Le castellum Melechin se trouverait donc face à la pointe Sud-Ouest du lac de Homs et au Nord du Djebel Akroum qui forme l'extrémité septentrionale de la chaîne du Liban. On s'explique donc le texte « terram quae a pede montanorum in quibus situm est castellum Melechin ». Ainsi le territoire cédé à l'Hôpital occuperait, au Nord de la Béqa, la vallée du Haut-Oronte. De MELECHIN le tracé suit le versant Est du Liban et atteint la CAVEA de MEMBOA, poste vigie sur la plaine de la Béqa, une de ces grottes forteresses, difficilement accessibles, d'où l'on découvre un vaste horizon sur les domaines de l'ennemi. Nous en avons signalé plusieurs (2).

De là, une ligne droite mène à une source de l'Oronte non loin de Lebona (Lebwé) qui se trouvait sur la route de Baalbeck, puis on suit le fleuve jusqu'au lac et l'on revient vers la Boquée « ... et ab ipsius fluminis alveo rursus in Bocheam ». *Alveus* peut signifier le lit du fleuve, mais aussi peut désigner une dépression, un bassin qui serait le lac de Homs et de là, la ligne de démarcation revient en arrière, *rursus*, vers la Boquée qui est proche de Melechin. Puis de la Boquée, la ligne suit les confins du domaine du château de Touban « ... et ab hinc iterum per confinia territorii castelli Tuban, totam [terram] integre usque ad ipsum flumen prenommatum ».

Il semblerait donc que le comte de Tripoli s'est réservé le territoire situé entre la Boquée et Homs (sans doute pour avoir toute liberté au cas où il voudrait attaquer Homs), mais qu'il donnait à l'Hôpital la région au Nord-Est de Touban, donc celle comprise entre Rafanée et l'Oronte. On se souvient qu'en 1142, il lui avait donné préventivement Rafanée, Montferrand et Mardabech. Déjà, par le même acte, en cédant le Crac à l'Hôpital, il lui avait abandonné ses droits sur la pêcherie du lac de Homs depuis Chades (Qadesh = Tell Nebi Mend) au Sud jusqu'à la Resclause, c'est-à-dire le barrage au Nord-Est du Lac.

L'acte de 1181 constituait une nouvelle concession plus au Sud, qui comprenait tout le cours du Haut-Oronte et peut-être aussi tout le lac. Trois ans plus tard, en juin 1184 (3), le comte complétait cet acte en donnant par avance à l'Hôpital la ville de la Chamelle (Homs) tout en se réservant l'usufruit de la ville et de ses appartenances au delà de l'Oronte (4).

(1) *Questions de topographie tripolitaine* dans *Journal asiatique*, 1948, p. 54, et n. 2, carte p. 57.

(2) Grotte de Zalin près de Sheizar sur l'Oronte, enlevée aux Musulmans par Tancrede en 1108; el-Habis (cava de Suet) au sud-est du lac de Tibériade; grotte au delà du Jourdain, au voisinage du mont de Galaad; cavea de Tyron dans le Liban sud, à l'est de Saïda, etc. Voir Paul Deschamps, *Deux positions stratégiques des Croisés à l'est du Jourdain...* dans *Revue Hist.*, CLXXVII 1933, p. 42-57. — Une grotte forteresse des Croisés à l'est du Jourdain, el-Habis..., dans *Journal Asiatique*, 1935, p. 285-299. — Une grotte-forteresse des Croisés dans le Liban, la cave de Tyron, dans *Mélanges Syriens...*, II, p. 873-882. — *Étude sur un texte latin énumérant les possessions musulmanes dans le royaume de Jerusalem vers l'année 1239* dans *Revue Syria*, 1942-1943, fasc. 1-2, p. 86-104. — *Les châteaux des Croisés en Terre Sainte*, I, le Crac des Chevaliers, 1934, p. 77-78., II, la Défense du royaume de Jerusalem, p. 104-116.

(3) *Cart.*, I, p. 450-452, n° 676. — Röhricht, *Reg.*, p. 168, n° 637.

(4) Il renonça à cet usufruit en mai 1186.

*
*
*

Il est intéressant de se demander quelles raisons ont poussé le comte de Tripoli à faire ces donations à l'Hôpital. C'est assurément à cause de la forteresse du Crac capable d'arrêter une invasion ennemie et constituant aussi une base de départ pour une marche offensive.

Raymond III qu'Ibn al Athir appelait « ce Satan d'entre les Francs » (1) s'était montré longtemps fort redoutable. Aussi Saladin avait-il vigoureusement contre-attaqué : 1° Il avait créé vers 1179 un commandement militaire, confié à son cousin Nasr al Din, « sur la frontière de Homs pour faire face au comte de Tripoli » (2).

2° En juin 1179, dans la bataille de la Merdj Ayoun « la plaine des Sources », près de l'extrémité sud de la Béqa, livrée par Saladin contre les forces du roi de Jerusalem, du comte de Tripoli et des chevaliers du Temple, l'armée de Raymond III avait été écrasée (3).

3° En mai 1180, Saladin accorda une trêve au roi de Jerusalem, mais en même temps il envahissait le comté de Tripoli. Raymond III n'ayant plus les forces suffisantes, s'enferma dans Archas. Le sultan empêcha la réunion des forces franques ; les Hospitaliers et les Templiers n'osaient sortir de leurs châteaux. Une flotte égyptienne attaqua Tortose, incendia les maisons du Port, mais la ville haute résista (juin 1180). Le sultan parcourut toute l'étendue du territoire sans rencontrer de résistance et put tout à son aise dans le cours de l'été « gaster le pais » et mettre le feu aux récoltes (4). A la suite de tous ces événements, le comte de Tripoli dut se sentir impuissant à tenir tête à Saladin et c'est sans doute pour ce motif qu'il confia aux chevaliers de l'Hôpital le soin de garder sa terre.

Si le comte de Tripoli cède à l'Hôpital une grande étendue jusqu'à l'Oronte, s'il lui donne préventivement la ville de Homs, c'est qu'il garde encore un espoir que cette grande ville musulmane tombera un jour au pouvoir des forces chrétiennes.

Puis survint en juillet 1187 le désastre de Hattin où le royaume de Jérusalem fut presque anéanti, ce désastre qui souleva une grande émotion en Europe et suscita la troisième croisade. L'année suivante Saladin voulut poursuivre son avantage et s'attaquer aux États de Tripoli et d'Antioche. Il est à remarquer que la première réaction de l'Occident vint du roi de Sicile Guillaume II. Celui-ci envoya en avant-garde dès mars 1188 une escadre commandée par son amiral Margarit avec deux cents chevaliers Normands qui aborda à Tripoli et sauva la ville d'une attaque du Sultan (5).

Mais Saladin, dans cette campagne de 1188, ne fit pas grand tort au comté de Tripoli. Le 30 mai il vint camper en face du Crac des chevaliers et passa tout le mois de juin à

(1) Ibn-al-Athir, *Kamel.*, H. or., I, p. 540.

(2) Abou Chama, *deux jardins.*, H. or., IV, p. 198.

(3) Guillaume de Tyr, XXI, 29. H. occ., I b, p. 1057. — Grousset, II, p. 675-676.

(4) Guillaume de Tyr, XXII, 2, H. occ., I b, p. 1064-1065. — Grousset, II, p. 680-681.

(5) Ibn-al-Athir, *Kamel.*, H. or., I, p. 720-721. — *Chronique d'Ernouf*, ed. Mas Latrie, 1871, p. 251 :

« Salehadins après avoir garni Acre... Après si fist semondre ses os, si ala assegiar Triple. En cel point que Salehadins ot Triple assegie, arrivèrent les nés et les galies le roy Guillaume à Sur et li II c chevaliers. Dont vint li marchis Conras, si fist armer de ses galies pour aler secourre Triple, et commanda aux chevaliers le roy Guillaume qu'il alaissent secorre Triple et li i alerent. Auec les chevaliers que li marcis i envoa estoit li Vers Chevaliers. Quant li secours fu arrivés à Triple et ils furent un poi reposé, si fisent une assaille en l'ost as Sarrasins, et li Vers Chevaliers fu tous devant, qui [merveille] i fist. Quand li Sarrasins virent li Vers chevalier, si s'emervillièrent mout qu'il avoit [avé lui] tel fuison [de gent], et li fisent savoir à Salehadin qu'il estoit venus al secours...

Quant Salehadins vit qu'il avoit tant de nés arrivés à Triple et de galyes et de gent crestiens pour secorre Triple et il vit qu'il n'i poroit noient faire, si se parti de Triple et s'en ala à XII lieux d'illeuques asseir une cité sour mer qui a à nom Tortose ».

Même texte dans *Éraclès*, L. XXIV, c. XI, H. occ., II, p. 119. Une version d'*Éraclès* dit : « Il i alèrent. Auec les chevaliers que li marcis i envoa et si y estoit li Vert chevalier d'Espagne ».

examiner la grande forteresse de l'Hôpital, cherchant un point faible pour l'attaquer. N'en trouvant pas il abandonna son projet.

Du 3 au 11 juillet il attaqua le Donjon de Tortose ; les Chevaliers du Temple repoussèrent ses assauts.

*
* * *

Au début du XIII^e siècle le Crac qui venait d'être l'objet de travaux de fortifications considérables se trouvait maintenant défendu par deux enceintes et muni de tours rondes énormes, ses murailles couvrant une surface qui avait quadruplé. Il était puissamment armé et sa garnison devait avoir été augmentée et constituer une troupe nombreuse toujours prête à l'offensive.

Et justement, à cette époque, les expéditions des Francs vers Hama, Montferrand, Homs et la Béga se multiplient :

En 1203 ont lieu deux expéditions : les Francs de Tripoli, du Crac et d'autres places, vont tenter une attaque contre Hama ; le 16 mai ils sont repoussés avec des grandes pertes par le prince de Hama, Malik el Mansour. Quelques jours après, les troupes de l'Hôpital, du Crac et de Margat, aidées des places maritimes des Francs, vont attaquer Malik el Mansour campé à Barin-Montferrand (1). Ils sont au nombre de 400 cavaliers, 1400 fantassins accompagnés de Turcoples et d'arbalétriers (2). Ils sont vaincus. Beaucoup de chevaliers sont tués ainsi que le chef des Turcoples ; de nombreux prisonniers sont conduits à Hama (3 juin 1203).

Entre août 1204 et août 1205, les Francs surprennent Malik el Mansour près de Hama ; il se porte à leur rencontre mais il est repoussé. Les Francs tuent beaucoup de monde et avant de se retirer font de grands dégâts dans les environs (3). Maqrizi signale un peu plus tard une expédition des Francs contre Homs, qui fit beaucoup de tués et de prisonniers (4).

Mais les Musulmans contre-attaquent : en 1207 (juin-juillet), le frère de Saladin, Malik el Adil va avec 10.000 cavaliers camper sous le Crac mais le jugeant imprenable, il ne fait qu'attaquer Anaz (le château de la Boquée), fait prisonniers ses défenseurs, environ 500, prend les armes et les munitions (5). Puis marchant sur Tripoli, il prend et démolit le petit château de Coliath, tente de s'emparer de Tripoli et dévaste le territoire.

Les Francs de Tripoli et du Crac ripostent et vont assiéger Homs. Ils arrivent avec un corps du Génie et tout un matériel de siège transporté à dos de chameaux ; un pont est jeté sur l'Oronte. Le prince de Homs, al Mujahid Shirkuh II, incapable de résister, demande du secours à son cousin le prince d'Alep al Zahir Ghazi et les Francs sont obligés de se retirer. Cet événement eut lieu en 1207-1208 (6).

Le Crac était alors au faite de sa gloire. En 1213, le pape Innocent III inquiet d'apprendre que les Musulmans avaient construits sur le mont Thabor une puissante forteresse qui menaçait la cité d'Acre, songeait à provoquer une cinquième grande Croisade.

(1) Maqrizi, *Histoire d'Égypte*, trad. Blochet, R.O.L., IX, 1902, 126-128. — Aboul Féda, *Annales*, *Hist. or. cr.*, I, p. 81.

(2) Ce renseignement est donné par le Chroniqueur Djamal ad-Din Ibn Wacil, trad. Blochet, R.O.L., IX, 1902, p. 128, n. 1.

(3) Ibn-al-Athir, *Kamel.*, *Hist. or. cr.*, II, p. 96. — Abou Chama, *Deux Jardins*, *H. or.*, V, p. 154. — Maqrizi, *Histoire d'Égypte*, trad., Blochet, R.O.L., IX, 1902, p. 135.

(4) Maqrizi *ibid.* — D'après Abou Chama (p. 155), l'expédition aurait eu lieu en 1206-1207.

(5) Maqrizi, *ibid.*, p. 137. — Aboul Féda, *Annales*, *H. or.*, I, p. 83. — Djamal ad-Din Ibn Wacil, trad., Blochet, R.O.L., IX, 1902, p. 136, n. 1.

(6) Ibn-al-Athir, *Kamel.*, *H. or.*, II a, p. 105-106. — Aboul'Mahasin trad., Blochet, R.O.L., V, 1897, p. 44, n. 2. — Voir aussi Abou Chama (*Deux Jardins*, *H. or.*, V, p. 156). qui place l'expédition en 1208-1209.

A cet effet, il réunissait en novembre 1215 un concile au Latran où des personnages de la Syrie franque avaient été convoqués : le roi Jean de Brienne, le patriarche de Jérusalem, l'évêque de Tortose. Le Pape mourait deux mois plus tard. Son successeur, Honorius III faisait prêcher la Croisade en Europe, mais en même temps il envoyait, pour remplir la même tâche au Levant, un ardent prédicateur, Jacques de Vitry qu'il nomma évêque d'Acre. Celui-ci arriva à Acre le 4 novembre 1216. En février-mars 1217 il alla prêcher à Tyr, à Saïda, à Beyrouth, à Giblet, à Tripoli et plus loin à l'intérieur, dans les forteresses du Crac, de Safitha, de Margat, puis dans la cathédrale de Tortose et à Antioche (1).

Le roi André II de Hongrie qui avait pris part à la cinquième Croisade et l'avait quittée après des échecs en Palestine, avait repris le chemin de ses États en janvier 1218 ; mais sur la route du retour, il passa par les deux grands châteaux de l'Hôpital, Margat et le Crac. On sait qu'il fut reçu solennellement par le châtelain du Crac, Raymond de Pignans ; il appelle le Crac « la clef de la terre chrétienne ». Il fit en janvier 1218 des donations à ces deux places pour aider à leur entretien (2).

Le roi Jean de Brienne, poursuivant la Croisade, avait décidé d'attaquer l'ennemi en Égypte et la flotte des Croisés avait investi Damiette en juin 1218. En Palestine comme au Liban, les forces musulmanes réagirent et vinrent assiéger plusieurs places dont les garnisons avaient été réduites pour concourir à la croisade. Ainsi al Ashraf, l'un des fils du sultan d'Égypte Malik el Adil, envahit le comté de Tripoli, alla camper sous les murs de Safitha et du Crac et en ravagea les abords en juin 1218 (3).

A l'automne 1229, les Hospitaliers firent une expédition au voisinage de Montferrand et rapportèrent un grand butin (4). L'émir de Hama, Muzzafar taqi ed Din II, avait négligé sa promesse de payer un tribut aux chevaliers du Crac. Ceux-ci en août 1230 marchèrent contre lui avec un corps de Templiers partis probablement de Safitha. Ils étaient 500 cavaliers et 2.700 fantassins. Les troupes de l'émir les rencontrèrent à Afioun (carte française de 1934 : Tell Afioun) entre Montferrand et Hama. Les Francs furent vaincus et l'émir fit de nombreux prisonniers (5).

Trois ans plus tard, les Chevaliers du Crac veulent à nouveau attaquer l'émir de Hama qui refusait toujours de leur payer le tribut promis ; mais cette fois ils organisent une opération de grande envergure pour laquelle ils obtiennent la participation de plusieurs contingents et la concentration des troupes a lieu au pied du Crac, dans la plaine de la Boquée. L'Hôpital avec son grand-maître Guérin était représenté par 100 chevaliers, 400 sergents à cheval, 1.500 fantassins ; le Grand Maître du Temple, Armand de Périgord était là avec 25 chevaliers ; Pierre d'Avalon, commandait 80 chevaliers du royaume de Jérusalem ; la principauté d'Antioche-Tripoli avait envoyé 30 chevaliers avec Henri, frère cadet du prince Bohémond V ; le Vieux sire de Beyrouth, Jean d'Ibelin toujours présent dans toutes les actions militaires et Gautier de Brienne, beau-frère du roi Henri de Chypre étaient là avec 100 chevaliers de Chypre (6). L'expédition eut lieu vers octobre 1233. Après une marche de nuit, les Francs arrivent à l'aube devant Montferrand ; ils occupent et pillent le bourg ; la population se réfugie dans le château. Puis ils vont piller Mariamine

(1) Jacques de Vitry, *Lettres...*, ed. Huygens, p. 52-53, 89, 93.

(2) 12-18 janvier 1218. *Cart.*, II, p. 238-239, n° 1602. « ... Vidimus castellum Crati magno labore et sumptu, tanquam terre clavem christiane retineri... » — Voir aussi les donations en faveur de Margat, *ibid.*, p. 239-240, n° 1603.

(3) Abou Chama, *Livre des deux jardins*, *Hist. or.*, V, p. 166. — Kamal ad-Din, *Hist. d'Alep*, trad., Blochet, *R.O.L.*, V, 1897, p. 55.

(4) Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, II^a, p. 80.

(5) Badr ed-Din el Aini, *Le collier de perles*, *H. or.*, II a, p. 194. Aboul Faradj dit Bar Hebraeus, *Chronicon Syriacum*, édit. Chabot, *Corpus Scriptorum orientalium*, t. III, p. 606 ; Grousset III, p. 361.

(6) *Eraclès...*, *H. occ.*, II, p. 403 et suiv. — Delaville Le Roulx, *Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre*, p. 171-172.

à 7 km au Sud-Est de Montferrand et ravagent le voisinage, reviennent à Montferrand et de là gagnent le casal de la Somaquié (1), sur la route de Safitha à Rafanée. On a pensé à Bismaqiyé : nous proposons Semouqa à environ 18 km à l'Ouest de Rafanée et environ 12 km de Safitha. Ensuite ils rentrent dans la Boquée sans avoir rencontré d'adversaire. Il est possible que l'ennemi n'ait pas voulu engager le combat, ou bien les Francs n'eurent ils là comme but que des « grandes manœuvres » pour montrer aux Musulmans leur puissance guerrière. Cette campagne eut pourtant un résultat : sur le conseil du Sultan d'Égypte, Malik el Kamel et de Malik el Ashraf, sultan de Damas, le prince de Hama versa au Crac le tribut réclamé (2).

La citadelle de Montferrand (Barin) devait disparaître en 1238-1239 (3). Muzzafar qui en était maître et qui avait été récemment menacé dans sa ville de Hama par les émirs d'Alep et de Homs, préféra la raser plutôt que de les voir s'en emparer (4).

(1) Voir Dussaud, p. 97 et p. 100.

(2) *Eracles...*, L. XXXIII, c. 39, *H. occ.*, II, p. 405.

(3) Maqrizi, *Hist. d'Égypte...*, trad., Blochet, R.O.L., X, 1903-1904, p. 304. Aboul Féda, *Annales...*, *H. or.*, I, p. 115 : « Il fit raser cette forteresse jusqu'à fleur de terre ».

(4) Nous parlerons des derniers événements concernant le Comté de Tripoli dans notre chapitre IX : de 1188 à la chute des États Francs du Levant.

CHAPITRE II

LE DJEBEL ANSARIEH ET LE TERRITOIRE DES ASSASSINS

Nous avons vu plus haut (1) qu'au Nord, au delà du Comté de Tripoli dans la partie méridionale du Djebel Ansarieh appelée le Djebel Bahra (2), vint se réfugier, à partir de 1132, une secte musulmane schismatique, les Ismaéliens que nos chroniques appelaient les Assassins. Ils s'y établirent solidement et s'y fortifièrent, Mais auparavant, les Francs avaient occupé momentanément quelques positions dans ces montagnes, notamment sur le versant oriental du massif d'où ils pouvaient avoir contact avec les places fortes qu'ils tenaient au-delà de l'Oronte.

En juin-juillet 1105 Tancrède achète KHARIBA (3) à son seigneur Ibn Bahrai, moyennant 2.000 dinars, des chevaux et des vêtements. De cette position, les Francs surveillaient la garnison musulmane de Sheïzar quand elle voulait aller attaquer la ville chrétienne d'APAMÉE. Ousama (4) décrit avec précision cette tour de guet : « le fort était inaccessible, juché sur un rocher. On n'y montait que par une échelle de bois qui était enlevée après avoir servi (5), aucune chemin ne restant pour y parvenir ».

Du 12 au 23 juillet 1109, Tancrède prit BANYAS puis enleva le port de DJEBELÉ (6) à l'ancien prince de Tripoli, Ibn Ammar. Peu après il remit ces deux places à Renaud I Masoiers dont la famille allait devenir l'une des plus importantes de la Principauté d'Antioche. Tancrède, après avoir pris CEREPE (ATHAREB) vers Noël 1110 et SARDONE (ZERDANA), deux places au delà de l'Oronte, enleva en 1111 BIKISRAÏL (aujourd'hui Qal'at Beni Israïl) (7) dans la montagne à 18 km à l'Est de Djebelé. Claude Cahen (8) a montré que ce château devait être le même que le CASTELLUM VETULAE (château de la vieille) dont parle Albert d'Aix (9). Il commandait le chemin conduisant du port de Djebelé à l'Oronte.

En mai 1118, le Prince Roger d'Antioche enleva à un clan de montagnards, les Banu' Sulaia, le château de BALATONOS sur un sommet du Djebel Arbaïn d'où l'on découvre

(1) Voir Avant-propos p. 4 ; chapitre I, p. 8.

(2) Occupant les montagnes allant du Nord de Tortose et de Safitha jusqu'à Bikisraïl à la hauteur de Djebelé.

(3) Dussaud, p. 145 *et suiv.*, qui situe Khariba au village de Kharayeb tout près d'Abou Qobeis.

(4) H. Derenbourg, Autobiographie d'Ousama dans R.O.L., II, 1894, p. 407.

(5) Nous constatons la même disposition au château d'Akkar.

(6) Ibn-al-Athir, *Kamel.*, H. or., I, p. 274.

(7) H. Derenbourg : *Vie d'Ousama* (1889), p. 91.

(8) Cl. Cahen, *La Syrie du Nord.*, p. 172, 260, n. 30.

(9) Albert d'Aix, *Liber christ. expeditionis.*, XI, 45, H. occ., IV, p. 685.

une vaste étendue. Ce château, à 11 km au sud de Saone et à 16 km de Bikisraïl, surveillait un embranchement qui se détachait de la route Oronte-Lattaquié pour gagner Djebelé. Dimashqi (1) désigne Djebelé sous le nom de Port de Balatonos.

Renaud I Masoiers dont nous venons de parler s'établit en 1117-1118 au château de MARGAT (2) aux dépens d'Ibn Mouhriz, seigneur arabe qui possédait cette place et installe celui-ci au cœur du Djebel Bahra, à MANIQA. En même temps (1117-1118) les Francs, peut-être sous la conduite de Renaud, occupent plusieurs châteaux de la montagne : KHAWABI (3) appelé par les Francs Le Coïble, qui avait appartenu à Ibn Ammar, QOLAI'A, HADID et d'autres petits forts. Peu après, MANIQA aura un seigneur franc (4).

Margat deviendra une puissante forteresse. Placée sur une éminence près de Banyas, à l'extrême pointe méridionale de la Principauté d'Antioche, près de la frontière du comté de Tripoli, elle surveillera à la fois la grande route du littoral et les accès du futur domaine des Ismaéliens ; mais les autres châteaux que nous venons de citer seront bientôt perdus par les Francs.

Les Ismaéliens étaient une secte musulmane schismatique dérivée du Chiisme dont une partie des adeptes occupait les montagnes de Perse à la fin du XI^e siècle. Leur chef, Hassan ben Sabbah s'empara, en 1090-1091, du château d'Alamout en Mazenderan. De cette place il commandait un vaste territoire et c'est de là qu'il rénova la secte qui pendant plus d'un siècle et demi, jusqu'en 1256, répandit la terreur dans une partie de l'Orient. Il mourut en 1124. Il avait fait de l'assassinat une redoutable méthode politique. Il imposait à ses fidèles une étrange discipline mystique : sur un ordre de lui, ils s'exposaient sans crainte aux plus grands dangers. S'il voulait se débarrasser d'un ennemi, il envoyait auprès de lui deux ou trois de ses affidés pour le poignarder, après leur avoir fait absorber du hachich. C'est pourquoi on les appelait HASHSHASHIN, singulier HASHASH (c'est-à-dire mangeurs ou fumeurs de haschich) et c'est de là qu'est venu le mot assassin. En 1126, Bursuq, atabeg de Mossoul et d'Alep, avait été poignardé par des Ismaéliens dans la mosquée de Mossoul et en 1131, l'atabeg de Damas, Buri fils de Togtekin, reçut une blessure dont il mourut quelques mois plus tard. Les menaces que les Ismaéliens faisaient peser partout où ils passaient les rendirent odieux aux musulmans Sunnites qui les persécutèrent. Ils firent des tentatives malheureuses pour prendre position à Sheizar (1109), Alep (1113), Banyas du Jourdain (1126) et Damas (1129) où la population en massacra plusieurs milliers. Ils cherchèrent alors des places de refuge dans le Djebel Bahra.

En 1132-1133, ils achetèrent à un seigneur musulman, Saïf ad Din ibn Amroun, son château de QADMOUS (5) ; celui-ci possédait aussi EL KAHF et ABOU QOBEIS (appelé BOCHEBEIS par les Francs). Peu après, et avant 1139, son fils Mousa leur vendit el Kahf (6). En 1140-1141, les Ismaéliens prirent aux Mounqidhites de Sheizar, le château de MASYAF (7). Ce château, encore conservé devint l'une de leur principales places fortes. Dans les années qui suivirent, ils s'établirent à KHAWABI, OLLEIQA, HADID et RESAFI.

Ainsi se constitua dans le Djebel Bahra, un petit État indépendant s'interposant entre la Syrie musulmane et la Syrie franque. Bordée à l'Est par le domaine musulman de Sheizar et de Hama, au Sud par le comté de Tripoli, cette enclave s'avancait à l'Ouest

(1) Dimashqi, *Kitabnoukhat al dahr*, edit. Fraehn, trad. fr., de Mehren sous le titre : *Manuel de la cosmographie du Moyen Age*, Copenhague, 1874, p. 285. — Dussaud, p. 150.

(2) Van Berchem, *Voyage en Syrie.*, p. 319-320.

(3) Cahen, p. 280, n. 16.

(4) Cahen, p. 279-280, n. 17.

(5) Quelques années auparavant Bohémond II avait reçu d'un seigneur musulman le château de Qadmous, mais les Francs le gardèrent peu de temps. Voir Cahen, p. 305 et n. 11.

(6) Ibn-al-Athir, *Kamel... H. or.*, I, p. 400. — Aboul Fêda, *ibid.*, p. 21. — Dussaud, p. 140.

(7) Ibn-al-Qalanisi, ed. Gibb, p. 263. — Cahen, p. 354. (*Album*, Pl. XCII).

à peu de distance de la mer, si bien que le comté de Tripoli et la principauté ne se joignaient à la hauteur de Margat que par une étroite bande de terre sur le littoral. La puissance des Ismaéliens grandit avec leur plus célèbre chef, Rachid ed Din Sinan. Venant de Bassora, en Mésopotamie, il arriva au Kahf en 1162. Devenu le Grand Maître des Ismaéliens en 1169, il les gouverna jusqu'à sa mort en septembre 1192. On dit qu'il y fut inhumé. On l'appelait « le Vieux de la Montagne » et ce nom resta à ses successeurs. Guillaume de Tyr nous apprend qu'en ce temps les Ismaéliens, réunis dans le Sud du Djebel Ansarieh étaient au nombre d'environ 60.000 et qu'ils occupaient dix châteaux (1). Ces châteaux de la montagne avaient été construits par les indigènes. Rachid ed din Sinan les reconstruisit ou en fit amplifier les défenses. Les gorges étroites et profondes qui les environnaient rendaient ces châteaux inattaquables. Rachid ed din Sinan continua la pratique des meurtres politiques de ses prédécesseurs. Il se montra aussi redoutable pour les chrétiens que pour les musulmans. Avant lui, le Khalife de Bagdad, Mustarshid, fut assassiné par des Ismaéliens en 1135. En 1152, le comte de Tripoli Raymond II tomba sous leurs poignards.

Les Francs, renonçant à déloger les Ismaéliens de leur repaire, se contentèrent de leur réclamer des tributs. Il leur arriva même de contracter avec eux des alliances contre leurs adversaires musulmans. Ainsi en 1149 (2) le prince d'Antioche, Raymond de Poitiers, s'était allié contre Nour ed Din avec un chef ismaélien, le Kurde Ali ibn Wafa. Tous deux firent campagne contre l'atabeg et furent tués ensemble dans la bataille de Fons Muratus (3) qui fut une grande victoire pour Nour ed Din.

Avant de poursuivre l'histoire sommaire des Ismaéliens dans leurs rapports avec les Francs, nous étudierons la topographie du Djebel Bahra et la position des châteaux qui s'y trouvaient.

Nous avons vu que Guillaume de Tyr dit que les Ismaéliens avaient dix châteaux, mais il est difficile de les déterminer exactement et il est bien possible que certaines des forteresses citées par les textes ne leur aient jamais appartenu ou tout au moins de façon durable. Ainsi Dussaud dit très justement : « les contreforts des monts Nosairis vers la vallée de l'Oronte étaient occupés tantôt par les Ismaéliens, tantôt par les Musulmans, où même par les Francs » (4). Les trois plus importants : EL KAHF, QADMOUS (le Cademois des Francs), et MASYAF sont au Sud de l'État. Le plus proche du comté de Tripoli, KHAWABI (le Coïble des Francs) était à 12 km seulement au Nord-Est de Tortose, mais enfermé dans les montagnes ; puis d'Ouest en Est, el Kahf à 10 km à l'Est de Khawabi, un peu plus au Nord Qadmous, puis Resafi et 8 km plus loin Masyaf. Il faut noter que Khawabi et Resafi sont sur la même route qui, à 7 km au Nord de Tortose, s'éloigne de la côte et va droit vers l'Est en direction de Masyaf. Au Nord d'el Kahf et de Qadmous, OLLEIQA ou Alleiqa (le LAICAS des Francs) dominait le Nahr Jobar ; au Nord d'Olleiqa, MANIQA (Malaïcas dans les textes francs), au-dessus du Nahr Houreissoun, est aujourd'hui QAL'AT QSABIYÉ (5). A 15 km au Nord de Maniqa, dans le Djebel Bahra septentrional, BIKISRAIL que l'on considère généralement comme un château ismaélien (6), mais Claude

(1) Guill. de Tyr, XX, 29, *H. occ.*, I, p. 995 : « In provincia Tyrensi quae Phœnicis dicitur, circa episcopatum Antaradensem est quidam populus, castella decem habens cum suburbanis suis ; est que numerus eorum ut sepius audivimus qasi ad sexaginta millia vel amplior.

(2) Cl. Cahen, *La Syrie du nord.*, p. 383.

(3) Au de là de l'Oronte, près d'Inab (Nepa des Francs) sans doute à Ard-el-Ftaha. Sur cette bataille voir Guillaume de Tyr, XVII, 9, *H. occ.*, I b, p. 772-773. — Ibn al-Qalanisi, *ed.*, Gibb, p. 292. — Michel le Syrien, *Chronique syriaque.*, XVII, 10, *ed. et trad.*, Chabot, III, 1905, p. 289.

(4) Dussaud, p. 144.

(5) Voir sur ces châteaux Dussaud, p. 139 et suiv. : « Le territoire du Vieux de la Montagne ».

(6) Dussaud, p. 141. — J. Weurlesse, *Le pays des Alaouites*, p. 104. — Guide Bleu, p. 261.

Cahen (1) assure qu'il ne fut jamais occupé par les Assassins. Au Nord-Est de Qadmous, Dussaud situe HADID (carte au 200.000^e : Haddadé). Puis au Nord de Masyaf, des Forts sont placés sur la ligne de crête du versant oriental du Djebel Ansarieh qui domine la vallée de l'Oronte : ainsi KHARIBA. Dussaud le place à Kharayeb (carte au 200.000^e où est signalée une tour ruinée). A petite distance au Nord, ABOU QOBEIS (le BOCHEBEIS ou Bochabes des Francs) (3).

Dussaud propose de situer au Sud d'Abou Qobeis et de Khariba le CASTELLUM de LACOBA à Loqbé (4). Lacoba n'est cité qu'une seule fois dans un acte de janvier 1168 par lequel Bohémond III, prince d'Antioche, cède aux Hospitaliers un grand nombre de domaines à charge pour eux de les conquérir. Dans ce même acte figure aussi Bochebeis (5). Claude Cahen (6) émet un doute sur cette identification de Dussaud et croit qu'il faut chercher Lacoba de l'autre côté de l'Oronte. Nous partageons cet avis et proposons LAQBÉ (carte au 50.000^e Idlib) entre Idlib et l'Oronte.

Enfin, il faudrait chercher EL QOLAIA dans le Djebel Bahra. Van Berchem, Dussaud et Claude Cahen (7) ont refusé el Qolaia près des ruines antiques d'Hosn Soleiman. Pour notre part nous considérons qu'il faut distinguer deux el Qolaia, l'une dans le comté de Tripoli, l'autre dans le territoire des Assassins. La première qui figure dans un texte Franc sous le vocable LA COLÉE est bien voisine d'Hosn Soleiman comme nous l'avons dit plus haut (8), et la seconde à chercher dans le Djebel Bahra est indiquée par el Omari comme étant située au Nord du groupe des châteaux Ismaéliens. Ce fort est signalé une seule fois dans un récit tiré du *Tachrif* (Vie de Qalawun, Paris 1704) et publié par Van Berchem (p. 319-320), où il est dit que les Francs après avoir occupé Margat en 1117-1118 « prirent les châteaux de *Qolai'a* et d'*el Hadid* dans le Djebel Bahra ; le premier leur fut livré et ils s'emparèrent du second parce qu'il avait été abandonné par ses habitants ». La difficulté de situer ce premier château vient du fait que dans le voisinage on trouve plusieurs Qolaï'a signifiant Fortin, orthographiés différemment sur les cartes tels que Coliath, Colée, Klea, Qlei'at, etc. Dussaud (p. 142) le cherchait au Nord de Masyaf. Nous pensons qu'il faut le reconnaître à EL QRAYATE où sont des ruines ; ce village se trouve à vol d'oiseau à 13 km au Nord de Masyaf et à 11 km au Nord-Est de Hadid. Or nous avons vu que Qolaïa et el Hadid furent pris en même temps par les Francs vers 1118. Ils étaient donc voisins.

Nous avons noté qu'en 1117-1118, Ibn Mouriz avait abandonné Margat à un seigneur de la Principauté d'Antioche, Renaud Masoiers. En 1129, il céda aussi à Bohémond II le château de QADMOS juché à 1.000 m d'altitude sur une table calcaire entourée de profondes vallées et d'où l'on découvre un vaste horizon. Mais peu après, en 1130 ou 1132, les montagnards de la région reprennent la place aux Francs et la donnent au seigneur d'el Kahf, Saïf al Din ibn Amroun qui la vend aux Ismaéliens en 1132-1133 (9).

Il semble que les Francs perdirent KHARIBA en 1137. En effet Ibn al Qalanisi dit que Ibn Salah, gouverneur de Hama, l'occupa en avril (10). Peu après les Ismaéliens s'en

(1) Cl. Cahen, *La Syrie du Nord*, p. 354, n. 27.

(2) Dussaud, p. 145-147. Khariba est cité deux fois par Dussaud. Voir p. 145, n. 6.

(3) *Cart.*, I, p. 266-268, n° 391. — Röhrich, *Reg.*, p. 11-112, n° 428. Abou Qobeis est aussi cité par Ousama : H. Derenbourg, *Autobiographie d'Ousama*, R.O.L., II, 1894, p. 443-444 et *Ousama ibn Mounkidh...*, I, *Vie d'Ousama*, p. 17, n° 5, 156, 375.

(4) Dussaud, p. 142 et 145, n° 1.

(5) *Cart.*, I, p. 266-268, n° 391. — Röhrich, *Reg.*, p. 111-112, n° 428.

(6) Cahen, p. 176, n° 38.

(7) Van Berchem, dans *Journal Asiatique*, 1902, I, p. 443. — Dussaud, p. 142, 147. Cahen, p. 174.

(8) Voir p. 20-21.

(9) Ibn al-Athir, *Kamel...*, H. or., I, p. 400. — Aboul Féda, *Annales*, *ibid.*, p. 21.

(10) Ibn al-Qalanisi ; p. 241. Voir Cl. Cahen, p. 353-354.

emparèrent par trahison (1). En 1131 des montagnards du Djebel Bahra septentrional enlevèrent à Renaud Masoiers Bikisraïl (castellum Vetulae). Nous reviendrons à ce château à propos de la Principauté d'Antioche. Peut-être aussitôt après avoir occupé Qadmous, en tout cas avant 1139, les Ismaéliens se sont installés à EL KAHF que leur avait cédé Mousa, fils de Saïf ad Din ibn Amroun (2). La forteresse se dresse sur un promontoire dominant le confluent de trois vallées profondément encaissées. Elle ne possédait qu'un chemin d'accès qui mène à une porte ouvrant sur un tunnel creusé dans le rocher en sorte qu'on avait l'impression de pénétrer dans une grotte ; or le terme el kahf signifie caverne. Rachid ad Din Sinan y arriva en 1162 et c'est de là qu'il dirigea sa tribu pendant trente ans (2).

En 1140-1141, les Ismaéliens enlevèrent MASYAF (Pl. XCII) à son gouverneur dépendant des Mounqidhites de Sheïzar (3). Ce château est bien conservé. Bâti par les habitants de la montagne, il fut renforcé par les Ismaéliens, mais c'est une construction médiocre et qui doit sa valeur stratégique à ses défenses naturelles. Elle se dresse sur un rocher au bord de l'escarpement à pic du Djebel Ansarieh, dominant la grande faille de son versant oriental ; des murailles mal appareillées munies de saillants rectangulaires enferment un donjon aussi rectangulaire. Les Assassins ont sans doute remis en état et avec de moins bons matériaux une construction byzantine d'importance secondaire, avec des remplois de sculptures gréco-romaines. Il semble que les Ismaéliens s'emparèrent assez tard des châteaux de MANIQA (fr. Malaïcas) et d'OLLEIQA (fr. Laycas) et que le seigneur de Margat les possédait encore en 1160.

Il reste encore des ruines importantes de Maniqa (4) (aujourd'hui Qal'at Qsabiyyé) à 22 km à vol d'oiseau au Sud-Est de Djebelé. Ce château bâti sur une croupe à mi-hauteur commande la vallée du Nahr Houreisoun et est bordé sur deux côtés par des ravins ; sur le troisième côté (au Nord-Est) il prolonge le plateau et il en a été isolé par un fossé.

L'enceinte comporte des saillants barlongs de faible relief, c'est sur la face Nord-Est qu'on a construit le donjon et trois portes voûtées. Il est vraisemblable qu'il subsiste dans ce château les traces de construction franque.

Au-dessus du Nahr Jobar, la forteresse d'OLLEIQA est aussi en partie conservée. Son assiette repose sur une table calcaire couronnant un rocher conique aux flancs verticaux. L'enceinte flanquée de saillants rectangulaires épouse les formes du rocher. Une seconde enceinte enferme le donjon. Une rampe abrupte mène à l'entrée protégée d'abord par une barbacane avancée puis encadrée de deux tours.

Dussaud (5) considérait que l'Argyrokastron des Byzantins se retrouvait à Safitha (le Chastel Blanc) mais Claude Cahen (6) propose de le situer à Olleïqa, le nom d'Argyrokastron venant de l'empereur Romain III Argyre 1028-1034).

Il n'est pas certain que les Assassins aient possédé ABOU QOBEIS. Cette forteresse occupe une position stratégique importante, analogue à celle de Khariba. Dominant à 930 m d'altitude la large vallée de l'Oronte, non loin du coude que forme le fleuve à

(1) H. Derenbourg, *Autobiographie d'Ousama*, R.O.L., II, 1894, p. 407. « Un homme nommé Ibn 11-mardji qui y venait quelquefois, étant monté au Fort, il tua le portier, puis l'écuyer qui venait à sa rencontre, puis le fils du gouverneur et vendit ensuite la place aux Ismaéliens. » Voir Cl. Cahen, *ouvr. cité*, p. 175-176.

(2) Dussaud, p. 512, note que el-Kahf doit être le même château que *Le Rast* cité par *Eraclès* (version du ms. G), *H. occ.*, II, p. 210.

(3) Ibn al-Athir, *Kamel.*, *H. or.*, I, p. 438. — Kamal ad-Din, *trad.*, Blochet, R.O.L., IV, 1896, p. 145. — Saint Guyard, *Un grand maître des Assassins.*, p. 71. — Ousama, p. 43. — Van Berchem, dans *Journal asiatique*, IX, 1897, p. 464. Dussaud, dans *Revue Archeol.*, 1897, I, p. 349.

(4) Cl. Cahen, p. 172-173, et p. 354, n. 26.

(5) Dussaud, p. 120.

(6) Cahen, *ouvr. cit.*, p. 173.

Acharné, c'était un excellent poste de vigie en direction de Sheïzar et de Hama. C'est une forteresse médiocrement bâtie munie de cinq tours. Nous l'avons visitée en 1936 et n'y avons trouvé aucune trace d'une construction franque. Cependant les Francs l'ont occupée quelque temps mais la place leur fut reprise par les Mounqidhites de Sheïzar avant 1138 (1). Au début de 1168, Bohémond III cédait à l'Hôpital sa suzeraineté sur la région d'Abou Qobeis pour cas de reconquête (2). Claude Cahen remarque qu'à partir de 1180 environ, les montagnards de la région de Bikisraïl à Abou Qobeis étaient devenus insupportables pour le seigneur de Margat (3).

Le voisinage de ceux-ci et des Assassins fut une des raisons pour quoi, par un acte solennel du 1^{er} février 1186, confirmé par le Prince d'Antioche Bohémond III (4), Bertrand Masoiers fait à l'Hôpital cession de Margat et de tous ses territoires, dépendances et droits divers dans lesquels figurent des châteaux qu'il ne possédait plus mais qu'il espérait voir reconquérir : « Cademois, Laïcas, Malaïcas et quod habere debeo in Bokebeis... » Les Hospitaliers, grâce à leurs grandes forteresses du Crac et de Margat, tenaient sous leur dépendance les montagnards du Djebel Bahra, Assassins ou autres, et leur imposaient des tributs. Ce n'est que quatre-vingts ans plus tard (1266) qu'ils furent obligés de renoncer à ces contributions sous la menace de Beibars qui protégeait ces Musulmans contre les Francs. Nous apprenons que les Hospitaliers abandonnèrent les impôts perçus sur la principauté de Hama (4.000 pièces d'or), le canton d'Abou Qobeis (800 pièces d'or) et le pays des Ismaéliens (1.200 pièces d'or et 100 boisseaux de froment et d'orge) (5). Ceci nous fait donc penser que le canton d'Abou Qobeis était distinct du territoire des Assassins.

Nous avons dit que la plupart des châteaux des Assassins ont été reconstruits ou fortifiés davantage par Rachid ed Din Sinan. Ainsi Khawabi et Resafi, Qadmous et Olleïqa (6).

En 1173, Sinan, effrayé par les progrès de Nour ed Din, atabeg d'Alep et de Damas, envoya une ambassade auprès du roi Amaury et, comme condition d'un accord entre Francs et Ismaéliens contre Nour ed Din, demanda à être dispensé du tribut de 2.000 besants qu'il devait verser aux Templiers établis à Tortose. Amaury, heureux de cette alliance avec des voisins si inquiétants, accepta en s'offrant à désintéresser lui-même les Templiers. Mais ceux-ci, irrités de l'attitude du roi, massacrèrent les envoyés du Vieux de la Montagne. L'année suivante, Saladin prenait le pouvoir à Damas, Homs et Hama et le 30 décembre 1174, il paraissait devant Alep. Les Alépins appelèrent à leur secours le comte de Tripoli et le Vieux de la montagne. Celui-ci envoya ses fidèles ; mais alors qu'ils s'approchaient de Saladin, ils furent reconnus et égorgés. En mai-juin 1176, le Grand Maître des Assassins renouvelle sa tentative alors que Saladin assiégeait Azaz. Un Ismaélien pénètre dans sa tente et le frappe de son poignard à la tête, mais l'émir est protégé par son capuchon de mailles ; deux autres Assassins surgissent. Tous trois sont abattus.

Rachid ed Din Sinan devait plus tard porter un coup terrible à la Chrétienté d'Orient. En 1187, Saladin avait écrasé à Hattin l'armée du roi de Jérusalem, Guy de Lusignan. En des campagnes victorieuses au cours de cette année et de l'année suivante, le sultan avait conquis la Palestine et plusieurs places du comté de Tripoli et de la Principauté

(1) Cahen, *ouvr. cit.*, p. 354, n. 1.

(2) *Cart.*, I, p. 266-268, n° 391.

(3) Voir Cahen, *ouvr. cit.*, p. 428.

(4) *Cart.*, I, p. 491-496, n° 783.

(5) Maqrizi, édit. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, t. II, p. 30, 40, 42. Voir Dussaud, p. 144.

(6) Voir S. Guyard, *Un Grand-Maître des Assassins au temps de Saladin*, dans *Journal Asiatique*, 7^e série, t. IX-X, 1877, p. 324-489.

d'Antioche. Le port et la grande cité de Tyr, défendus par Conrad de Montferrat avaient résisté à toutes ses attaques. La 3^e Croisade, sans réussir à reprendre Jérusalem, avait permis de réoccuper les grandes places du littoral. En avril 1192, Richard Cœur de Lion songeant à retourner en Occident convoque à Ascalon l'assemblée des barons et les invite à choisir comme roi de Jérusalem « un chef qui s'entendît à la guerre » (1). Alors qu'après Hattin la Chrétienté d'Orient sombrait dans le désespoir, Conrad de Montferrat avait créé le premier foyer de résistance, ranimé les courages, provoqué la 3^e Croisade et contribué largement à la reconquête. Il fut élu avec acclamations. Le 28 avril, comme il se préparait à quitter Tyr pour aller se faire couronner, il fut tué d'un coup de poignard. Bien que les contemporains ne soient pas formels sur l'auteur de ce meurtre, il ne paraît pas douteux que le coupable fût un envoyé du Vieux de la Montagne. En effet le bailli de Tyr avait saisi un navire marchand arabe frété par les Ismaéliens et Conrad n'avait pas tenu compte de la réclamation formulée par le Grand Maître des Assassins. « La monarchie franque ne se releva jamais du coup de poignard des Assassins le 28 avril 1192 » (2).

Rachid ed Din Sinan mourut en septembre 1192, mais ses successeurs maintinrent leur organisation terroriste. En 1199, Bohémond IV de Tripoli (plus tard prince d'Antioche) rappela encore la crainte que lui inspire le Maître des Assassins dans un acte passé avec l'Hôpital à propos du Camel et de Maraclée (3). En 1213 son fils aîné Raymond âgé de dix-huit ans est assassiné dans la cathédrale de Tortose (4). Bohémond, pour le venger, va ravager le territoire des Ismaéliens et assiège leur château de Khawabi (Le Coïble). Mais ceux-ci ayant été secourus par le sultan d'Alep, al Zahir, Bohémond est obligé de se retirer. Rappelons qu'en 1217 Jacques de Vitry, étant allé prêcher la Croisade à Tortose, Safitha, le Crac, raconte que passant à proximité du domaine des Assassins, il envoyait des pigeons voyageurs pour demander qu'une escorte armée vint à sa rencontre (5). Enfin en 1270, les Ismaéliens portent un dernier coup fatal à la colonie franque. Le sultan Beibars voulant abattre par tous les moyens la résistance des chrétiens, fait appel au Grand Maître des Assassins pour le débarrasser du prince de Tyr Philippe de Montfort, chevalier intelligent et énergique qui essayait de provoquer en Occident une nouvelle croisade. Le 17 avril, alors qu'il était dans sa chapelle à Tyr, un Ismaélien planta dans sa poitrine un poignard empoisonné (6). Encore une preuve de l'effroi que provoquaient les Assassins :

Joinville raconte qu'alors que dans une promenade avec saint Louis celui-ci s'était arrêté dans une chapelle au bord de la route pour entendre la messe ; le servant indigène ayant voulu au moment de l'offrande présenter au roi un plateau, Joinville le prenant pour un Assassin, s'interposa (7).

Mais entre temps, les Francs eurent aussi de bons rapports avec les Ismaéliens. Henri de Champagne, qui avait été élu roi de Jérusalem après la mort de Conrad de Montferrat, passa par Tortose pour se rendre en Cilicie en 1197. Le Grand Maître des Assassins, successeur de Rachid ed din Sinan, apprenant que le roi passait tout près de son domaine, vint à sa rencontre et l'invita à venir dans son château d'el Kahf. Il voulut lui montrer l'emprise qu'il avait sur ses disciples qui lui étaient fanatiquement dévoués. Sur un signe de lui, deux hommes qui se trouvaient aux créneaux, se jetèrent en bas et se brisèrent le cou (8). Puis il lui promit son amitié et lui offrit de faire assassiner à sa

(1) Voir R. Grousset, III, p. 90-91.

(2) *Ibid.*, p. 94.

(3) *Cart.*, I, p. 682, n° 1096. Voir plus haut, ch. I, p. 19.

(4) Grousset, III, p. 195.

(5) Jacques de Vitry, *Lettres...*, II, 346-351, *ed.* Huygens, p. 93.

(6) *Annales de Terre Sainte*, de Röhrich dans *Archives de l'Orient latin*, II, p. 454. — Cf. Grousset, III, p. 646-647.

(7) Joinville, CXV, § 589.

(8) Voir Grousset, III, p. 133-135.

première demande qui bon lui semblerait (1). Joinville raconte que saint Louis reçut à Acre des envoyés du chef des Assassins lui demandant la suppression du tribut qu'il devait verser aux Hospitaliers et aux Templiers. Les deux Grands Maîtres de ces Ordres assistèrent à l'entretien et menacèrent les Ismaéliens de représailles s'ils ne renonçaient à cette prétention (2). Peu après, saint Louis envoya au Vieux de la Montagne une ambassade avec, comme interprète, le dominicain Yves le Breton. Il y eut des échanges de présents et une alliance fut conclue (3).

Quelques années plus tard, le sultan Beibars, créateur de l'empire Mamelouk et qui procéda à la reconquête musulmane de la Syrie, va porter de grands coups aux deux Ordres qui avaient si vaillamment défendu les États chrétiens d'Orient.

En 1266, il obligera les Hospitaliers à renoncer au tribut qu'ils percevaient sur les Ismaéliens (4). Et en 1271, il s'emparera du château de Safitha aux Templiers et du Crac, aux Hospitaliers. Mais dans le même temps, la puissance des Assassins va fléchir, puis ils perdront leur indépendance. C'est d'abord l'invasion des Mongols. En 1256, ceux-ci s'emparent du lointain château d'Alamout, puis en 1260, du château de Masyaf. A son tour Beibars les attaque : en 1270, il destitue le Grand Maître des Ismaéliens dans le Djebel Bahra, ce qui provoque leur révolte. Alors le Sultan organise méthodiquement le siège de leurs forteresses ; il s'empare de Masyaf, Resafi, Maniqa, Qadmous et enfin el Kahf tombe en 1273. Et les Ismaéliens se soumettent à la suzeraineté du sultan mamelouk (5).

*
* *

En terminant ce chapitre, nous voudrions essayer de situer les châteaux des Assassins d'une façon un peu moins approximative qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Cependant il restera toujours une part d'imprécision.

Nous rappelons que Guillaume de Tyr dans son Livre XX écrit vers 1180, dit que les Assassins avaient dix châteaux. Nous avons vu que le Vieux de la montagne, Rachid ed din Sinan devenu le Grand Maître des Assassins en 1169 et mort en 1192 organisa cet État indépendant et renforça ses forteresses.

Il faut d'abord éliminer QAL'AT BÉNI ISRAËL situé trop au Nord, et ABOU QOBEIS qui ont été occupés par des clans de montagnards mais non par les Ismaéliens. Et aussi LACOBA que nous croyons pouvoir situer à 80 km au Nord, dans le Roudj. Quand on regarde la carte on constate que ces châteaux des Assassins groupés dans le Djebel Bahra, élément méridional du Djebel Ansarieh, étaient bien en liaison entre eux. Ils communiquaient par des vallées ou des défilés.

KHAWABI (appelé par les Francs *le Coible*) qui donne son nom à la contrée, est non loin de la côte, dans la montagne à 12 km à vol d'oiseau de Tortose.

De là on rejoignait la vallée du Nahr Ismaïlié pour gagner EL KAHF. Et de cette Place forte qui était la capitale de l'État, on atteignait par la même vallée QADMOS (alt. 1146 m) que les Francs appelaient *Cademois*. Des chemins menaient à QAL'AT RESAFI et à MASYAF.

(1) *Eracles...*, H. occ., II, p. 210, 216-231.

(2) Joinville, LXXXIX, § 451, 455, ed. N. de Wailly, p. . Joinville remarque très justement que les menaces du Vieux de la Montagne ne pouvaient avoir de prise sur les maîtres de ces Ordres « car il savoit bien que se il feist un tuer, l'en y remeist tantost un autre aussi bon ».

(3) Joinville, XC, § 456-458. Le Vieux de la montagne envoya au roi en signe d'amitié « sa chemise et son anneau » et aussi de petits objets d'art, un éléphant et une girafe de cristal, un jeu d'échecs de cristal et d'ambre et le roi de France lui fit adresser « grand foison de joiaus »...

(4) Voir plus haut, p. 40.

(5) Voir Cl. Cahen, p. 719.

De QADMOUS aussi on joignait HADID (Haddadé) et EL QRAYATE. De MASYAF, la vallée du *Nahr Laqbé*, affluent de l'Oronte, menait du Sud au Nord à EL QRAYATE et à KHARIBA (Kharayeb).

Enfin, à 10 km environ au Nord de Qadmous et au Nord-Est de Hadid, QAL'AT OLLEIQA (ou Aleïqa, appelé par les Francs LAYCAS). Puis à 8 km au Nord de ce fort QAL'AT MANIQA (textes Francs *Malaïcas*, *Malavans*, appelé aujourd'hui Qal'at Qsabiyyé).

Les Ismaéliens semblent s'être emparés de ces deux châteaux, assez tardivement. Les Francs paraissent les avoir conservés au moins jusqu'en 1160 et peut-être plus longtemps encore, jusque vers les années 1180.

Ainsi nous avons retenu dix châteaux occupés par les Assassins et cette énumération correspond au chiffre indiqué par Guillaume de Tyr.

CHAPITRE III

ANTIOCHE ET LA CONQUÊTE DU LITTORAL

Bien que les fortifications byzantines d'Antioche aient été conservées par les Francs qui n'y ont fait que quelques réparations, bien qu'il ne reste guère de son immense enceinte que des ruines, il nous faut pourtant en évoquer le souvenir puisque ses puissantes murailles furent, au temps des croisés, le cadre de l'une des villes les plus prospères du monde, dont les chroniqueurs et les voyageurs d'alors ont parlé avec enthousiasme.

C'est Seleucus Nicator qui la créa, vers 300 av. J.-C. en même temps que Seleucie de Piérie et Apamée. La fortune d'Antioche survécut à la dynastie Séleucide.

Pompée en fit la capitale de la Syrie. La domination romaine devait s'y maintenir de 64 avant J.-C. jusqu'au iv^e siècle. Les Empereurs qui y séjournèrent la parèrent de magnifiques monuments qui servaient d'ornements à des cérémonies et des fêtes somptueuses : temples, palais, gymnases, stades, hippodrome pour les jeux olympiques, création d'aqueducs qui, des cascades de Daphné, alimentaient d'eau largement la cité et ses jardins. En outre Antioche devint « la tête ardente de la chrétienté ».

Lorsque s'établit l'Empire romain d'Orient, Antioche était devenue la grande métropole de la Syrie. Saccagée en 540 par le Perse Chosroès, Justinien la releva et en améliora le plan primitif. Il enferma la Place dans une enceinte flanquée de tours nombreuses, couvrant un périmètre de plus de douze kilomètres. Procope, contemporain de Justinien, commente ces travaux gigantesques, dans son *De Aedificiis*, livre X.

Nous verrons que cette enceinte subsista pendant des siècles, qu'on y fit quelques restaurations à la fin du x^e siècle après un tremblement de terre.

En 1085 les Turcs Seldjucides enlevèrent Antioche à l'Empire byzantin, mais treize ans plus tard les armées de la première croisade s'en emparèrent. Rey qui publia dans son *Architecture militaire des croisés* le Plan de l'enceinte d'Antioche qu'il avait levé en 1860 écrivait que moins de quarante ans auparavant elle était à peu près intacte. Mais après un tremblement de terre qui, en 1822, fit de graves dégâts, Ibrahim Pacha en 1835 exploita cette enceinte comme une véritable carrière pour la construction de vastes casernes et, depuis, les habitants de la ville ont continué à en extraire des pierres.

Pourtant le plan de Rey et le commentaire circonstancié qu'il en a fait montrent que, de son temps, certains ouvrages étaient encore debout et permettaient de constater qu'il s'agissait bien là de l'œuvre de Justinien (1).

(1) Rey, *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés...* (1871), p. 183-120. Plan, Planche XVII et Plan du xiv^e siècle, Planche XVIII.

Poujoulat avait publié en 1831 un plan plus sommaire que celui de Rey. Il l'avait accompagné d'identifications de certains ouvrages de l'enceinte que Rey a contestées. Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, t. VII (1835), p. 132. Cl. Cahen, p. 127-132. — L¹ C⁰¹ Paul Jacquot : *Antioche*, t. II, Beyrouth, 1931, p. 205-413. Cartes, Plans, phot.

Nous nous aiderons beaucoup de l'enquête de Rey mais aussi des observations pertinentes de Claude Cahen, ainsi que de l'étude approfondie du Lieutenant-Colonel Paul Jacquot sur Antioche, sa longue histoire et ses vestiges.

La ville actuelle s'est resserrée dans l'angle Nord-Ouest de la ville byzantine et du temps des croisés, n'occupant qu'à peine un dixième de la superficie de celle-ci. Le front sud de l'enceinte suivait une ligne de sommets dont le plus élevé est le Mont Silpius qui constitue le dernier élément septentrional du Djebel Aqra.

Le terrain s'incline en pente douce jusqu'à la plaine qui forme la vallée de l'Oronte. Au Nord-Ouest le fleuve longeait les remparts et là se trouvait l'entrée la plus fréquentée de la ville, la Porte du Pont.

*
* *

Nous résumerons la description de Rey qui commence à cette Porte (A du Plan) conduisant aux routes de Souweidiyé et d'Alexandrette. Cette porte était l'une des cinq principales de la ville dont parle Guillaume de Tyr (1). On atteint bientôt le front Ouest que longe un ravin l'Ouadi Zoyba ; un pont franchit celui-ci en face de la Porte Saint-Georges flanquée de deux tours. Un peu plus loin se trouve l'aqueduc de Trajan amenant les eaux de Daphné. A partir de la Porte Saint-Georges le terrain commence à s'élever. Se dressant un peu au-dessus de cette porte est une énorme tour pentagonale (C du Plan), une de ces maîtresses tours que les Grecs appelaient *φρουρά*. Son assiette massive n'a pas été entamée par les démolisseurs.

Rey a publié (p. 187, fig. 47) un fort beau dessin de 1772 dû à Cassas montrant le Front Ouest où les murailles et les tours escaladent le flanc de la colline. Ainsi les tours se superposent en direction du Sud, les chemins de ronde des courtines qui les réunissaient étaient en escaliers (2).

Rey a trouvé les tours de ce Front en bon état et toutes presque semblables ; il a dessiné le plan de l'une d'elles (p. 188-189, fig. 48 et 49). Elles étaient construites en pierres de taille, avec des cordons de briques régulièrement espacés. Elles présentaient un front de 7,50 m et faisaient sur le rempart une saillie de 4,80 m.

La partie interne de la tour, prise dans le rempart et en deçà, comprenait au rez-de-chaussée un couloir sur lequel s'ouvrait un escalier donnant accès aux deux étages séparés par un plancher. Il y avait donc trois salles de défense percées chacune de trois archères. Une terrasse crénelée surmontait la tour ; mais Rey constata qu'il ne restait plus un seul merlon dans tous les ouvrages de l'enceinte. L'épaisseur des courtines était de 2 m environ.

Au front Sud, sur la plus haute éminence, le Silpius se dressait à l'emplacement de l'acropole antique, la citadelle ayant la forme d'un triangle allongé. Elle couronnait un rocher presque inaccessible. Un tremblement de terre qui fit de grands dégâts à Antioche dut amener des restaurations effectuées peut-être par l'empereur Basile II (976-1025).

L'historien arabe Ibn al Furat attribue à cette époque la construction de cet ouvrage. Le continuateur de Tudebode (3) en parle comme d'une forteresse inexpugnable flanquée de quatorze tours. Rey dit que sur son flanc Ouest les Francs avaient élevé des bâtiments « dont il ne reste plus que des ruines, au milieu desquelles gisent des chapiteaux romans et des débris de nervures ».

(1) Guil. de Tyr, *H. occ.*, I, l. IV, c. 13, p. 173-174.

(2) Cassas, *Voyage pittoresque de la Syrie...* Paris 1799 in-fol. Voir aussi dans notre *Album* du 1^{er} volume *Le Crac des Chevaliers*, pl. IX, deux gravures tirées de cet ouvrage : l'écluse du torrent l'Onoptikès dite la Porte de Fer ; et les murailles de l'enceinte en 1772. — Et pl. VIII^A plan d'Antioche Bibl. nat. lat., 4939, ms du xiv^e s.

(3) Tudebodus abbreviatus, *H. occ.*, III, c. 34, p. 186.

Plus loin une profonde entaille divise la montagne en deux escarpements : l'Orocossiadès en deçà du ravin et le Stauris au delà.

Les remparts suivent les rochers et sont tracés en lignes à crémaillères. Par cette faille un torrent l'Onoptikès s'engouffrait par temps de grandes pluies. Pour éviter des inondations, Justinien fit barrer le ravin par une écluse appelée la *Porte de Fer* (Bab el Hadid). Ensuite l'enceinte forme un angle vers l'Est.

Là se trouve une tourelle ronde (E du plan) qui commande une poterne et défend les deux fronts de la Place.

Rey a reconnu que cette tour et plusieurs raccords dans les courtines étaient incontestablement l'œuvre des Francs.

Les remparts du front Nord-Est bâtis sur la déclivité du Stauris étaient défendus par une série de tours dont plusieurs, à six pans, se terminaient en éperon (p. 192, fig. 50 et 51). Elles étaient construites en pierres de taille de moyen appareil et leurs voûtes étaient en briques. Différentes des tours carrées du front Ouest elles avaient vraisemblablement été construites après le tremblement de terre de 976. Au bas du mont Stauris on rencontrait la porte Saint-Paul (1) conduisant à la route d'Alep ; elle était voisine du monastère Saint-Paul.

Au front Nord s'ouvraient trois portes, la porte du chien, au delà de laquelle coulait l'Onoptikès, affluent de l'Oronte, la porte du Duc qui évoque, semble-t-il, le souvenir des ducs byzantins gouverneurs d'Antioche, enfin la Porte du Pont. Déjà au temps de Rey les remparts avaient disparu de ce côté ; il y avait sur ce front une double muraille.

On a beaucoup varié sur le nombre des tours de l'enceinte. La tradition veut qu'elle ait comporté 360 tours. Grousset a parlé de 400 tours, sans doute influencé par l'anonyme de la première croisade qui dit 450 tours (2) ; le continuateur de Tudebode répète ce chiffre (3). Ces chiffres sont certainement excessifs. Poujoulat (1835) disait 130 tours, les historiens arabes 136 tours ; le P. Philippe (*Voyage en Orient*, 1652) a compté 47 tours carrées. Sur le plan de Rey (1860) on distingue une soixantaine de tours et saillants.

* * *

On a plusieurs fois relaté le siège d'Antioche qui dura plus de sept mois, du 21 octobre 1097 jusqu'à la prise de la grande cité en juin 1098. Cependant nous en indiquerons les phases essentielles en utilisant le plan et les observations de Rey dont il nous semble qu'on n'a pas tenu compte suffisamment. L'armée des Croisés n'essaya pas d'investir complètement une si vaste étendue. Elle ne se hasarda pas à disperser ses troupes sur le terrain s'élevant de plus en plus vers le sud et se contenta d'étendre ses contingents du côté de l'Oronte et de l'Est. Outre les cinq grandes portes plusieurs poternes ouvraient sur la campagne et permettaient aux assiégés de recevoir du ravitaillement ou de sortir pour s'approvisionner. Bohémond s'installa vers le Nord-Est du côté de la Porte Saint-Paul ; les autres chefs se placèrent à sa droite et le dernier corps, celui de Godefroy de Bouillon, se plaça face à la Porte du Duc ou Porte du milieu, assez loin de la porte du Pont car la proximité du fleuve ne permettait pas de placer là ses cantonnements. Peu après, à la fin de novembre, les archers ennemis lançant d'une porte (4) des flèches dans le camp de Bohémond, les Barons

(1) La tour voisine de cette Porte s'effondra en 1114 et dut être refaite par les Francs (Voy. Cahen, p. 129).

(2) Édit. Brehier, p. 220-221.

(3) Tudebodus abbreviatus, c. 34, *H. occ.*, III, p. 186.

(4) Peut-être la Poterne b du Plan de Rey.

décidèrent de construire un château sur une éminence voisine de la Porte Saint-Paul ; ce fut le château de *Malregard* (1).

Les assiégés sortaient librement par la Porte du Pont que le camp chrétien ne gardait pas et franchissaient l'Oronte pour aller chercher des vivres et massacrer les croisés isolés. Les Barons décidèrent donc le 5 mars de construire un autre château sur une éminence au delà de l'Oronte et voisine de cette porte. Sur ce tertre se trouvaient deux mosquées. C'est pourquoi on appela ce château *La Mahomerie*. Le 19 mars la construction était terminée. On l'appela aussi *Château Raymond*, du fait que Raymond de Saint Gilles avait beaucoup contribué à cet ouvrage.

Peu après, sur la pente Ouest du mont Silpius les croisés fortifièrent, en avant de la Porte Saint-Georges, le monastère de saint Georges. Tancrede fut chargé de cette entreprise et eut la garde de ce troisième bastion. Le colonel Jacquot (2) croit avoir retrouvé entre le Ouadi Zoyba et un autre ravin, sur un petit plateau triangulaire, les ruines de ce fort. Il est à noter que Poujoulat situait cette porte et ce fort plus près du cours de l'Oronte (3), et par conséquent plus près de la porte du Pont. Or on remarquera que sur le plan du XIV^e siècle (4), bien schématique il est vrai, la Porte Saint-Georges est sur le front Ouest très éloignée de la Porte du Pont et qu'après la Porte Saint-Georges la ligne des remparts s'incline vers le Sud et c'est ainsi en effet.

Rey a insisté sur les derniers épisodes du siège d'Antioche et la prise de la ville en juin 1098. Il a contesté certaines assertions de ses prédécesseurs et émis de nouvelles propositions concernant les opérations de Bohémond. Selon lui, on a pris trop à la lettre le texte de Guillaume de Tyr (5) qui place la tour des deux sœurs « *secus portam sancti Georgii* » et il la situe dans la partie haute de l'enceinte (lettre *d* du Plan) là où la ligne des murailles s'incline à nouveau vers le Sud. Un Arménien, officier de l'Armée turque, offrit à Bohémond de lui livrer la tour des deux sœurs et deux autres dont il avait le commandement (6). L'opération fut décidée pour la nuit du 2-3 juin. Une échelle attachée à un merlon permit aux premiers assaillants d'occuper les trois tours. D'autres combattants pénétrèrent dans la place par une poterne : sans doute, dit Rey, celle qui se trouve à gauche de la tour *d* et allèrent ouvrir la Porte du Pont aux troupes franques. Pendant ce temps ceux qui restaient avec Bohémond étaient maintenant maîtres de sept autres tours et le Prince de Tarente alla planter sa bannière « couleur de sang » (7) sur un sommet près de la citadelle. Celle-ci, tandis que la ville était prise, résista vigoureusement, une lutte acharnée eut lieu alors, selon Rey, entre les défenseurs de la citadelle et les Francs qui tenaient la onzième tour (*f* du plan) toute proche. Robert le Moine et Albert d'Aix ont rapporté les épisodes de ce combat où plusieurs croisés trouvèrent la mort. Bohémond fut atteint d'une flèche à la cuisse et perdant beaucoup de sang dut se retirer (8).

Le gouverneur d'Antioche Yaghi Siyan s'était enfui du côté d'Ermenaz. Il fut tué

(1) *Hist. anon.* p. 70-91. — Raymond d'Aguilers, C. 7 et 8, *H. occ.*, III, p. 242-250.

(2) Antioche, II, p. 373. Voir p. 362, plan de Poujoulat (1831) et p. 365 plan de Rey (1860).

(3) Grousset, I, p. 69 plan, met la Porte Saint-Georges encore plus proche de l'Oronte et ne paraît pas tenir compte des observations de Rey.

(4) *Bibl. Nat. lat.*, 4939, fol. 98, reprod. par Rey, planche XVIII ; et dans « Le Crac des Chevaliers », 1934, album planche VIII.

(5) Guil. de Tyr, *H. occ.*, I, l. V, c. 21-22, p. 228. — Raoul de Caen, *H. occ.*, III, p. 654. — Raymond d'Aguilers, *H. occ.*, III, p. 251. — Tudebodius abbreviatus, *H. occ.*, III, p. 195-197.

(6) Michel le Syrien, édit. J. B. Chabot, t. III p. 184, dit que deux arméniens qui étaient frères ayant la garde d'une des tours de la montagne firent un pacte avec Bohémond et lui livrèrent la ville.

(7) « Signum Boemundi, quod sanguinis erat coloris... ea in parte quae urbis facta est traditio, super muros in montanis rutilabat ». Albert d'Aix c. XXIII, *H. occ.*, IV, p. 404.

(8) Robert le Moine, *Hierosolymitana expeditio*, l. VI, c. 5, *H. occ.*, III, p. 807.

par des Arméniens qui apportèrent sa tête à Antioche (1). Yaghi Siyan avait demandé du secours à Kerboga, Émir de Mossoul. Celui-ci avait réuni une nombreuse armée et était arrivé devant Antioche le 5 juin. Le 7 la concentration de ses troupes était achevée et il confiait la garde de la citadelle à un de ses officiers.

De là les Turcs faisaient dans la ville des incursions meurtrières. Pour protéger la ville basse Bohémond et Raymond de Saint Gilles firent creuser des tranchées et construire un mur qui, partant du voisinage de la Porte Saint-Paul, allait barrer le chemin qui descendait de la citadelle. Kerboga décida alors d'encercler la ville pour la réduire par la famine. La détresse était grande chez les Francs, mais Bohémond par sa ténacité ranima leur courage. Enfin on décida une sortie par la Porte du Pont.

A l'aube du 29 juin 1098 l'armée chrétienne franchit l'Oronte par ce Pont et un autre Pont tout proche. L'armée turque lui faisait face. Les Francs passaient par groupes de cinq ou six. Les Émirs de Kerboga l'exhortaient à attaquer au fur et à mesure ces détachements. Mais, sûr de sa victoire, il refusa et laissa sortir toutes les troupes pour les anéantir (2).

L'armée franque put ainsi se déployer dans la plaine à l'Ouest de l'Oronte. Grâce à une habile manœuvre de Bohémond elle parvint à prendre les Turcs à revers. Elle attaqua avec fureur. Des contingents parvinrent jusqu'au camp de Kerboga. Peu à peu ses escadrons se débandèrent ; alors il s'enfuit. Après cette défaite l'officier de Kerboga qui tenait la citadelle la rendit aussitôt à Bohémond et celui-ci y fit planter sa bannière.

Les croisés avaient remporté une victoire si complète et si éclatante qu'on voulut y voir une intervention divine.

L'historien anonyme de la Première croisade rapporte ce miracle dont le retentissement fut grand : « on vit, dit-il, sortir de la montagne des troupes innombrables montées sur des chevaux blancs et blancs aussi étaient leurs étendards. A la vue de cette nuée, les nôtres ne savaient ce qui arrivait et quels étaient ces soldats, puis ils reconnurent que c'était un secours du Christ, dont les chefs étaient les saints Georges, Mercure et Démétrius » (3). Et l'apparition de cette armée céleste jeta la terreur dans les rangs musulmans.

Or ces trois saints étaient les patrons des armées byzantines. Saint Georges deviendra celui des Croisés d'Occident.

Robert le Moine écrit que l'Évêque du Puy voyant survenir ces étranges combattants s'écria :

« O chevaliers ! voici le secours que Dieu vous avait promis. » Et les infidèles saisis d'effroi, tournent bride, se couvrent le dos de leur bouclier et prennent la fuite. Ailleurs il raconte qu'après la bataille un émir prisonnier exprime à Bohémond la surprise qu'il a éprouvée en voyant ces guerriers vêtus de blanc, avec des écus blancs, extraordinairement rapides (4).

Le poète de *la Chanson d'Antioche* (5) s'exprime ainsi à leur sujet :

« Plus sont blanc que li nois qui chiet (6) après février,
Saint Jorges fut devant tout droit el chief premier,
et li ber saint Morisses qu'on tint pour bon guerrier,
Domitres et Mercures cil sont gonfanonier. »

(1) Michel le Syrien, édit. J. B. Chabot, t. III, p. 184.

(2) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 583. — Ibn al-Athir, *Kamel... H. or.*, I, p. 195.

(3) *Hist. anon.*, édit. Brehier, 1924, p. 154-155.

(4) Robert le Moine, l. VII, c. 13 et l. V, c. 8, *H. occ.*, III, p. 832 et 796.

(5) *Chanson d'Antioche*, édit. P. Paris, 1848, II, p. 262-263.

(6) que la neige qui tombe.

Henri de Huntingdon (1) emploie une expression qui fait image. Il parle d'armes brillantes comme le soleil ! « Ipsi... viderunt exercitum caelestem, equis albis et phoebis armis, quorum ductores erant Georgius, Mercurius et Demetrius. »

Tudebode, Baudri de Bourgueil, Guibert de Nogent, Hugues de Fleury, Guillaume de Malmesbury, et aussi Foucher de Chartres d'une façon plus voilée, font des allusions à ce miracle.

Son souvenir est parvenu jusqu'en France par des fresques du XII^e siècle. Ces chevaliers blancs comme la neige, ces lumineux cavaliers montés sur des chevaux blancs, nous les apercevons dans une scène de bataille peinte à l'église de Poncé-sur-le-Loir (Sarthe). A gauche, des cavaliers sarrasins reconnaissables à leur rondache (bouclier rond) sont opposés à des cavaliers blancs ; l'un des musulmans est renversé d'un coup de lance, un autre git sur le sol. Derrière eux, d'autres sarrasins prennent la fuite.

A droite trois croisés attaquent au galop. Leur casque conique est blanc, un large nimbe blanc l'entoure, un voile blanc couvre leur nuque ; ils portent un écu blanc, une très longue cotte d'armes blanche ; ils sont montés sur des chevaux blancs. Le nimbe qui encadre leur tête confirme que ce sont les trois saints militaires cités par nos chroniqueurs. La silhouette du troisième cavalier a disparu mais on voit les trois lances. D'autres fresques dans la même région représentent des combats de croisés contre des Sarrasins et évoquent peut-être aussi l'événement miraculeux de la bataille d'Antioche (2).

*
* *

Les Francs devaient rester à Antioche pendant cent soixante-dix ans. Ils en firent une ville admirable où la grâce latine venait s'allier de façon singulière aux charmes mystérieux de l'Orient.

Les chroniqueurs nous décrivent Antioche comme un séjour plein de charme avec ses églises, ses palais, avec ses maisons spacieuses aux vastes cours qu'emplissait le bruit des jets d'eau, avec ses larges rues au-dessus desquelles étaient tendus de grands velums de couleur pour abriter les passants du soleil, avec ses vergers et ses jardins émaillés de fleurs, largement arrosés par les ruisseaux qu'alimentaient par des aqueducs les sources de Daphné (3). Les habitants de la ville se plaisaient à se retrouver dans ces jardins, à s'y baigner et se promener au milieu des palmiers, des orangers et des citronniers odorants. Wilbrand d'Oldenbourg (4), qui visita Antioche en 1212, parle avec admiration de cette ville où se côtoient en bonne entente, les Francs, les Syriens, les Grecs, les Juifs, les Arméniens et les Sarrasins. Dans ses merveilleux jardins il remarque des fleurs inconnues, des roses toutes blanches, d'autres rouges et d'autres couleur safran. Il remarque aussi une essence d'arbre, le balsamier ou baumier qu'il appelle *Jesusubeledemus* qui est une déformation de *Jesu balsamum*, ainsi nommé parce qu'on le semait le jour de Pâques. De ce baumier on tirait un parfum très apprécié.

Claude Cahen (5) a excellemment expliqué pourquoi l'air d'Antioche était si vivifiant : « La proximité de la mer, les nombreuses sources de la montagne y font abonder l'eau à laquelle le relief ne permet pas de dormir. Le couloir de l'Oronte entre l'Amanus et le

(1) Henri de Huntingdon, *H. occ.*, V, 2^e part., p. 378.

(2) Voir pour plus de détails : Paul Deschamps, *Combats de cavalerie et épisodes des croisades dans les peintures murales du XII^e et du XIII^e siècle*, dans *Orientalia christiana Periodica*, Rome, 1947, p. 454 à 474, fig. — *Les Fresques romanes de l'église de Poncé sur le Loir*, dans *Congrès archéologique de France tenu dans le Maine en 1961*, p. 189 à 194.

(3) Aujourd'hui Beit el-Ma, à 9 km au sud d'Antioche.

(4) Wilbrand d'Oldenbourg, édité. J. C. M. Laurent, p. 171-173.

(5) Cahen, p. 128.

Silpius, provoque un appel d'air qui entretient à Antioche une fraîcheur et une salubrité contrastant non seulement avec l'étouffoir marécageux du Amouq (1), mais même avec les côtes fermées du golfe d'Alexandrette. Ce climat se traduit dans la nature par un aspect verdoyant de la vallée et des premières pentes, dont l'enchantement a été ressenti par les Croisés et les voyageurs médiévaux comme il l'est par le visiteur d'aujourd'hui. »

Antioche avait des églises nombreuses, non pas bien sûr trois cents comme le dit l'Histoire de la première croisade. Elles dataient pour la plupart du Bas Empire ou de Justinien. C'était au centre de la ville la cathédrale Saint-Pierre, non loin de là une église en rotonde dédiée à la Vierge, au-dessus de la Porte Saint-Paul le monastère Saint-Paul bâti sur le lieu où l'apôtre avait écrit tant d'épîtres — on y voyait une petite crypte où brillait l'or de ses peintures — l'église dédiée à saint Luc élevée sur sa propre maison, l'église Saint-Georges, l'église Saint-Jean Chrysostome dont, au milieu du iv^e siècle, l'éloquence avait exalté Antioche et la Syrie. Elle se trouvait au pied de la citadelle et, non loin de cette église, était la Maison de l'Hôpital. Il semble que le Palais du Prince d'Antioche se trouvait dans la Ville basse, au Nord-Est de la ville actuelle à environ 1 km du Pont ; Pococke (2) en 1738 avait vu là une ruine que les habitants désignaient sous le nom de *Prince*.

Outre l'aqueduc de Daphné il y avait des sources dans la ville, notamment près de la Porte Saint-Paul et des puits et, près de la Citadelle, un vaste bassin de 40 m de diamètre, remarqué en 1167 par le voyageur Benjamin de Tudèle et qui servait à la distribution d'eau dans une partie de la ville.

L'eau allait partout dans les rues et les maisons et dans la cathédrale. Elle actionnait des moulins et arrosait dans les hauts quartiers cinq terrasses de jardins superposés. En 1240 le Patriarche jacobite Ignace avait fait bâtir sur une de ces terrasses une fort belle résidence.

La ville avait aussi des bains. Ces bains étaient privés, appartenant à de grands personnages ; on cite les bains de Tancrede et de Renaud Masoiers, seigneur de Margat.

Cette grande cité, l'une des capitales de l'Orient latin, fut bien souvent le théâtre d'événements mémorables : départ en campagne vers Alep ou Sheïzar d'armées commandées par le Prince d'Antioche ou le roi de Jérusalem, retour de troupes victorieuses avec leurs trophées et leur butin, acclamées par la population, actions de grâce dans les églises, obsèques solennelles, noces princières où toutes les rues étaient pavoisées de tentures et de feuillages, réceptions grandioses. A titre d'exemple nous ne citerons qu'une de celles-ci : en mai 1159 l'entrée triomphale de l'empereur Manuel Comnène à Antioche. Après de longues négociations il avait obtenu que Renaud de Chatillon, prince d'Antioche, reconnût sa suzeraineté. Il voulut que cet acte de soumission eût lieu dans cette ville même qui avait si longtemps dépendu de l'Empire byzantin. Son armée l'accompagna jusqu'aux abords de la cité.

L'empereur apparut à cheval vêtu du grand manteau impérial, la tête ceinte du diadème à pendeloques, escorté de sa garde composée de lourds fantassins « hauts comme des palmiers », armés de haches.

Le roi de Jérusalem, Baudouin III, Renaud de Châtillon, les hauts barons francs étaient sortis à sa rencontre. Le cortège se forma. Le Prince d'Antioche à pied, sans armes, marchait près du cheval de l'Empereur, comme un simple écuyer. Les cloches sonnaient et l'on avançait au son des fanfares, trompettes, tambours et cymbales. Les rues étaient jonchées de rameaux et de fleurs ; aux toits, aux balcons pendaient des guirlandes et des

(1) Lac d'Antioche et son voisinage.

(2) Richard Pococke, *Description of the East*, vol. II, p. 192.

tentures de couleurs éclatantes. Le vieux Patriarche Aimery de Limoges, maître en tête, et son clergé en chapes de soie l'accueillirent au chant des hymnes dans la basilique de saint Pierre. Toute la ville était dehors avec sa population franque, grecque et autochtone : syriens, ciliciens, isauriens : « Touz li pueples fist grant joie » (1). Après les cérémonies, l'Empereur alla séjourner dans le Palais du Prince. Il fit des largesses aux habitants. Les fêtes succédèrent aux fêtes : tournois où rivalisèrent chevaliers Francs et Grecs — l'Empereur lui-même rompit des lances — aux bords de l'Oronte en présence de nobles dames parées de leurs plus beaux atours qu'abritaient des pavillons chamarrés d'or et de soie. Des chasses aussi. Le roi Baudouin qui connaissait bien les bois et les montagnes d'alentour où se trouvaient les bêtes sauvages voulut servir de guide à l'Empereur Manuel. Dans une de ces parties Baudouin fit une chute de cheval et se brisa le bras. L'auteur du Livre d'Éracle commente ainsi l'accident : Manuel Comnène se trouvait là et se porta aussitôt au secours de son compagnon. Ayant des connaissances en chirurgie il fit le premier pansement et lui mit une attelle, puis on transporta le blessé à Antioche « et touz les jors, l'Empereur aloit veoir le Roi et quand li cirurgien remuoient les bandes et les oignement du bras, il li aidoit mout docement » (2).

Et les seigneurs de sa suite s'étonnaient de voir ce grand souverain si solennel agir avec tant de gentillesse et de simplicité.

Antioche était non seulement florissante par le luxe que déployait l'aristocratie franque mais aussi par l'activité de son commerce et de ses fabriques. Antioche et Alep, et par conséquent les pays musulmans, entretenaient en temps de paix de constants rapports et les marchands des deux nations allaient couramment d'un territoire à l'autre. Les caravanes d'Alep qui transportaient les marchandises de l'Extrême-Orient destinées à être exportées en Europe gagnaient, à travers la Principauté, le rivage de la mer. Antioche, par les ports du Soudin et de Lattaquié, pratiquait des échanges avec le port de l'Aïas sur la rive Ouest du golfe d'Alexandrette. Ce port, le plus important de la région, communiquait avec Antioche, soit par la route littorale et le col de Beylan, soit par mer et le Soudin. De l'Aïas on exportait les fourrures de Petite Arménie et les draps de soie.

A Antioche, à Tripoli, à Tyr, on pratiquait activement l'industrie de la soie. Au XII^e siècle, Idrisi parle des riches tissus de soie moirée d'Antioche (3).

Antioche et Tarse fabriquaient en outre des draps de soie décorés de figures de fil d'or et d'argent tissés dans la trame. Ces étoffes étaient fort prisées en Occident et l'on en faisait des ornements d'églises. Dans des inventaires des cathédrales Saint-Paul de Londres et de Cantorbéry on signale en 1295 et 1315 des vêtements sacerdotaux de drap rouge d'Antioche avec des oiseaux et des animaux verts dont les pieds et les têtes étaient tissés d'or et une chape de même étoffe et de même couleur ornée d'aigles tissés d'or et d'argent.

Rey signale aussi un inventaire des vêtements sacerdotaux du trésor de la cathédrale Saint-Pierre d'Antioche qui, ayant été déposé dans la maison de l'Hôpital de cette ville, fut remis au Patriarche Pierre, en octobre 1209, par Garsin Asmaldi, trésorier de l'Hôpital (4). Cet inventaire comporte aussi des objets liturgiques d'orfèvrerie, croix, calices, reliures d'évangéliaires, encensoirs (5).

A Antioche, à Tyr, à Tripoli, comme à Damas les ateliers de verrerie avaient un grand renom. Ils produisaient des coupes et des lampes admirables ainsi que des flacons, des

(1) Chalandon, *Les Comnènes*, II, (1913), p. 452, d'après Nicéas Choniâtès, III, 3, p. 142.

(2) Guil. de Tyr, *H. occ.*, I, l. II, p. 864. Cf. Kinnamos, IV, p. 190. Voir G. Schlumberger, *Renaud de Châtillon*, 1898 ; p. 103-105. Grousset II, p. 410-413.

(3) Rey, *Colonies franques*, p. 216.

(4) *Cart.*, II, p. 112, n° 1336.

(5) Rey, p. 230.

drageoirs qui étaient expédiés en Europe comme objets de grand luxe. On appréciait aussi les plats et vases de cuivre ou de laiton ornés de damasquineries où les artisans syriens excellaient.

*
* *

Le 19 mai 1268 le Sultan Beibars s'empara d'Antioche, la livra au pillage, fit incendier la citadelle et les habitations, démolir les églises, déporter la population. Ce fut la mort d'une glorieuse cité, demeurée prospère pendant plusieurs siècles. Elle ne devait jamais se relever. Alors qu'elle comptait 300.000 âmes au début du VI^e siècle, plus de 100.000 en 1268, elle comprenait 35.000 habitants en 1932.

De la cité des Séleucides, des Romains, des empereurs byzantins, des princes d'Antioche au voisinage de la ville actuelle, aucun monument ne subsiste. Même les ruines de Qal'at Seman, bien qu'environnées d'un vaste désert, ne laissent pas un tel sentiment de désolation.

Rappelons, pour terminer, ce qu'écrivait Max Van Berchem après son voyage en Syrie en 1895 : « De notre course à travers les ruelles tortueuses et désertes, de notre pénible ascension du Silpius, nous n'avons guère conservé que deux souvenirs : celui d'un paysage incomparable de grandeur et de mélancolie et celui d'une énigme angoissante. Comment Antioche a-t-elle disparu au point de ne laisser aucune trace à la surface du sol ? Cette indicible impression de tristesse et de solitude nous a poursuivis jusqu'à Betelma, où l'on cherche en vain des restes de l'antique Daphné. Ici encore, au pied des rochers du Silpius, nous n'avons vu que des sources jaillissantes et des vergers en fleurs (1). »

L'EXPANSION DE LA PRINCIPAUTÉ SUR LE LITTORAL

Nous venons de parler d'Antioche pendant toute la durée de l'occupation franque. Il nous faut revenir en arrière et examiner la situation après la conquête de cette grande cité par les premiers Croisés.

Antioche n'avait alors qu'un seul débouché sur la côte, à l'embouchure de l'Oronte, le Port de SEDIUM ou le SOUDIN, mot dérivé de Souweidiyé. Au temps des Croisades le port antique de Séleucie de Piérie devait être déjà ensablé. Le Soudin était appelé aussi le PORT SAINT-SIMÉON, du nom du monastère de Saint Siméon le jeune situé sur la montagne dominant le port, appelée montagne de Saint Siméon ou montagne admirable. Le port était aussi nommé SCALA BOAMUNDI, l'ÉCHELLE DE BOHÉMOND (2), car l'empereur de Byzance avait consenti le port à Bohémond de Tarente lors de son arrivée en Syrie ; le souvenir de ce vieux mot français désignant un lieu de débarquement est resté dans le lieu ESKELÉ qui se trouve au bureau du port de Souweidiyé. C'est là que débarqua le roi Louis VII le 19 mars 1148 (3).

Il fallait que le prince d'Antioche s'emparât de ports qui lui assureraient des communications aisées avec l'Occident. Tancrède, dès avant l'arrivée de la Croisade en Syrie avait bien occupé, avec l'aide du corsaire Guynemer, le port d'Alexandrette, mais sa possession fut toujours aléatoire et les Grecs et les Arméniens le disputèrent maintes fois aux Francs. Quant au grand port de Laodicée que les Francs appelaient LA LICHE (aujourd'hui

(1) Max Van Berchem, *Voyage en Syrie*, 1914, p. 240-241. Voir aussi G. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, t. I, 1896, p. 221, 225, 352. — R. P. Lammens, *Promenade dans l'Amanus*, 1904, p. 34 et ss.

(2) Dussaud, p. 431. — Cahen, p. 133. H. Lammens, *Promenades dans l'Amanus*, p. 53 et s.

(3) Guil. de Tyr, I. XVI, c. 26.

d'hui Lattaquié) Raymond de Saint Gilles y avait installé en 1098 une garnison ainsi qu'à Tortose avant de partir vers le Sud (1).

Dès le début, la Principauté subit un désastre qui faillit bien la mener à sa ruine. En l'année 1100 Bohémond d'Antioche avait entrepris, avec son cousin Richard de Salerne, une expédition lointaine vers le Haut Euphrate pour aller secourir un prince Arménien, Gabriel, qu'un émir turc Gümüshtekin, était venu assiéger dans sa place forte de Mélitène. La troupe franque et les combattants arméniens qui l'accompagnaient furent surpris dans un défilé et massacrés (juillet-août 1100). Bohémond et Richard furent emmenés en captivité.

La noblesse d'Antioche fit appel au neveu de Bohémond, Tancrede, alors en Palestine et prince de Galilée, pour venir assurer la régence de la Principauté. Celui-ci arriva à Antioche à la fin de mars 1101. Non seulement il organisa la défense contre une menace d'invasion musulmane, mais il décida aussi d'étendre ses conquêtes à l'Ouest. Dans cette intention, il obtint le concours des Génois dont une flotte croisait dans les parages. Il leur fit d'avantageuses propositions : il leur confirma, à Antioche, la possession de l'église Saint-Jean que leur avait faite Bohémond, il leur offrit le tiers des revenus du port Saint-Siméon avec la moitié des revenus de Laodicée à conquérir avec le soutien de leurs navires.

Après une campagne en Cilicie où il enleva aux garnisons byzantines Mamistra, Adana et Tarse (2), Tancrede mit le siège devant Laodicée qui opposa une longue résistance sur terre et sur mer. Ce n'est qu'au bout d'un an et demi d'investissement que Tancrede put s'en rendre maître, à la fin de 1102 ou au début de 1103.

La Principauté tenait désormais un des meilleurs ports de la Méditerranée orientale. Mais en 1104, l'empereur Alexis Comnène décida de prendre une revanche sur les Francs. En Cilicie, une révolte chassa les Normands de Tarse, d'Adana et de Mamistra. Puis une flotte commandée par Cantacuzène vint attaquer soudain le port de Laodicée et l'enleva de vive force ; mais la garnison normande de la citadelle repoussa ses assauts. L'amiral byzantin en organisa le siège et fit bâtir un mur pour empêcher l'intervention d'une flotte de secours.

Tancrede, tout en combattant les Musulmans au delà de l'Oronte — il s'empara d'Apamée en 1106 — s'inquiétait fort des vaillants défenseurs de la citadelle de Laodicée. Ceux-ci, à bout de vivres, avaient été obligés de capituler. Revenu sur la côte, Tancrede obtint le concours d'une flotte pisane et put enfin délivrer Laodicée, au milieu de 1108. En reconnaissance, il fit don aux Pisans d'une rue d'Antioche, d'un quartier de Laodicée avec l'église Saint-Nicolas et aussi de la liberté de commerce dans les ports et marchés de la Principauté.

Grousset a mis l'accent sur la liaison économique entre Apamée et le grand port méditerranéen. Quand Tancrede eut chassé les troupes impériales de Laodicée, il alla s'entendre avec les habitants de cette grande cité commerçante et ceux-ci l'assurèrent de leur fidélité, lui promettant « que tant com il tendroit la cité d'Apamia, tant seroit sires de la Liche » (3).

Puis l'année suivante, Tancrede va achever la conquête du littoral de la Principauté.

Au début de l'année 1109, il avait été convoqué par le roi Baudouin à un plaid devant Tripoli que les troupes franques assiégeaient. La ville devait capituler le 12 juillet. En retournant vers Antioche, Tancrede s'empara probablement de Maraclée puis sûrement, en mai, du port et de la ville de Valénie (Banyas) et il remit Valénie à un de ses principaux barons

(1) Jean Richard, *Note sur l'Archidiocèse d'Apamée et les conquêtes de Raymond de Saint-Gilles en Syrie du Nord* ; Syria, XXV, 1946-48, p. 105, n. 2, qui s'appuie sur Albert d'Aix, *H. occ.* IV, p. 500 et 504.

(2) Raoul de Caen, *Gesta Tancredi*, ch. 143, 144, 146, *H. occ.*, III, p. 706-709.

(3) Guil. de Tyr, *H. occ.*, I, p. 456.

Renaud Masoiers (1) qui est attesté plus tard comme connétable de la Principauté dans des actes de 1127 et 1135.

Ensuite Tancrede enleva le 23 juillet, le port de Djebelé (lat. Gabula, fr. *Gebel, Gibel, Zibel*) (2) à l'émir Fakr al Mulk ibn Ahmar. En 1111, il établissait une liaison entre ce port et Apamée en occupant un château de montagne : BIKISRAÏL (Qal'at Beni Israël), le *Castellum Vetulae* des textes francs, situé à mi-chemin entre la mer et l'Oronte (3). Ainsi s'achevait la formation territoriale de la principauté d'Antioche.

(1) C'est l'historiographe Azimi qui nous l'apprend. Voir Cahen, p. 244-245, n. 15.

(2) En 1134 la Princesse Alix donne à l'Hôpital une maison sise à Lattaquié et La gatine Bessilis près de Djebelé. C'est Bseissine à 1 km à l'est de cette ville. *Cart.*, I, p. 89, n° 109. — Röhricht, *Reg.*, p. 37, n° 148.

(3) On relève au voisinage de ce château des villages Bessil, Carnehalia, Nenenta, Neni qui se retrouvent (carte Qerdaha au 50 000^e) sous les noms de Bessine, Qorn Halié, Ninnenté, Ninet. Voir Cahen, p. 172 et n. 25, 27. On signale aussi le casal Burio qui doit être Bouraya au sud de Qerdaha près de Ninnenté. Ce Casal Burio fut donné en 1114 à Notre-Dame de Josaphat (Röhricht, *Reg.*, p. 17, n° 76). Il se retrouve peut-être en 1181 (Röhricht, *Reg.*, *add.* p. 38, n° 605^a) sous la forme de Casale Busson in montanis Gabuli (Djebelé) dans une confirmation de dons à N.-D. de Josaphat. Dans ce même acte est cité le Casal Hanadia qui est Hannadi près de Lattaquié à l'est de l'embouchure du Nahr el-Kebir.

CHAPITRE IV

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA PRINCIPAUTÉ D'ANTIOCHE
(suite)

I. LES TERRITOIRES AU DELA DE L'ORONTE.....	59
II. LES TERRITOIRES AU NORD-EST ET AU NORD DE L'ORONTE ; LE NORD DU LITTORAL.....	65
III. LES TERRITOIRES AU SUD DE LA BOUCLE DE L'ORONTE :	
A. <i>Le littoral</i>	73
B. <i>Les Territoires au Sud d'Antioche et à l'Ouest de l'Oronte depuis le Pont de fer.</i>	76
C. <i>La région septentrionale du Djebel Ansarieh</i>	80

I. LES TERRITOIRES AU DELA DE L'ORONTE

Dans sa remarquable Histoire des Croisades si minutieusement approfondie, René Grousset a raconté la longue lutte des Francs pour conquérir des places sur les rives de l'Oronte et bien au delà vers l'Est. A plusieurs reprises ils y réussirent puis reperdirent les positions conquises. Et il a clairement montré que ces événements étaient en fonction des forces en présence. De part et d'autre, chez les Francs comme chez les Sarrasins, il y eut des périodes de fléchissement dans leurs gouvernements dont l'adversaire profitait aussitôt pour se mettre en route. Si les Francs recevaient sur leur territoire une armée d'Occident, ils joignaient leurs troupes à celle-ci pour entrer en campagne et ils agissaient de même quand ils apprenaient quelque rivalité entre Princes musulmans.

Il n'est pas utile ici de reprendre le détail de ces campagnes. Notre but sera de suivre les itinéraires des armées en marche, de tenter de situer sur le terrain tels postes fortifiés sur lesquels on peut encore hésiter, d'en décrire les vestiges qui subsistent, et de les intégrer dans l'Histoire de la Principauté.

Ce sont de fréquentes attaques de forteresses, tantôt prises tantôt perdues, des entrées en campagne et des rencontres souvent au même lieu, et cette répétition de sièges de part et d'autres, de victoires et de défaites dans les plaines ou les défilés de montagnes, paraîtrait fastidieuse si on n'éclairait pas les événements en situant — comme les pièces d'un échiquier — les châteaux-forts et les champs de bataille dans leur cadre géographique.

Nous étudierons donc ces territoires depuis, au Nord, la latitude de la boucle de l'Oronte, à l'Est d'Antioche au Pont de Fer (Djisir el Hadid) jusqu'au Sud, au coude de l'Oronte vers Sheïzar, non loin de Hama.

*
* *

Nous diviserons cette étude en trois secteurs :

I. A 18 km au Nord-Est d'Antioche et à l'extrémité de la boucle que forme l'Oronte se trouve le Pont de Fer ; ce pont était solidement fortifié et c'est par là le plus souvent que passèrent les troupes d'Antioche pour entreprendre leurs campagnes contre les Musulmans. Le Pont de Fer, que franchissait la route d'Antioche à Alep se trouve exactement en ligne droite à une distance de 72 km d'Alep.

Dès 1100 Bohémond avait occupé des positions entre l'Oronte et Alep et la grande cité musulmane paraît avoir été désormais un objet constant de convoitise pour les Francs qui furent plusieurs fois sur le point de s'en emparer. Sur l'étendue qui sépare l'Oronte du voisinage d'Alep se dressent des massifs montagneux entrecoupés par des dépressions, des défilés, des vallées et des plaines. Tous les passages étaient gardés par des ouvrages fortifiés qui servaient de défense en cas d'invasion, de base de départ en cas d'offensive.

A l'Est de la courbe de l'Oronte s'élèvent deux chaînes de montagnes parallèles en direction Nord-Sud : du côté de l'Oronte le *Djebel Ala*, à l'Est le *Djebel Barisha*. Dans

la plaine au pied des contreforts Nord-Ouest du Djebel Ala, la grande Place forte de HARRENC (*Harim*) défendait l'accès du Pont de Fer.

Sur le versant Nord-Est du massif était la petite place fortifiée d'EMMA ou IMMA (*Imm*), aujourd'hui Yeni Shéhir. A 4 km au Nord d'Imma se trouvait la Place forte d'ARTÉSIE (*Artah*, auj. Reyhaniyé) qui elle aussi défendait le Pont de Fer. Tout près d'Artah à l'Est se trouve TIZIN qui avait des remparts. C'est dans la plaine de Tizin que Tancrède battit l'armée du Malik d'Alep Ridwan, le 20 avril 1105 (1). Au Nord-Est du Djebel Barisha s'étendait la *Plaine d'Halaqa* qui était défendue sur les hauteurs par les forts Francs de Qal'at SARMEDA et de TELL AQIBRIN. Cette plaine est fermée au Nord par l'éminence du *Djebel Baraka* (2) et là elle était défendue par le fort de TELL ADÉ.

Dans cette plaine se rencontrent plusieurs champs de ruines paléochrétiennes, notamment celles de *Dana*. Deux routes venant de l'Ouest pénétraient par des défilés dans la plaine d'Halaqa et se réunissaient au milieu de celle-ci. L'une, au Sud, venait de *Harim*; l'autre au Nord où subsistent les éléments d'une voie romaine, venait d'*Artah* et de *Imm*, atteignait QASR EL BENAT (lat. Castrum Puellarum), position que Tancrède occupa en 1098. A 7 km au flanc Sud des montagnes enfermant la plaine, elle conduisait à la place forte d'ATHAREB que les Francs appelaient CEREP (auj. Terib). Cette position se trouvait à un grand carrefour de routes allant vers Antioche, vers Alep et vers la plaine du *Roudj*. Cerep, à 28 km d'Alep, fut longtemps la forteresse la plus avancée de la Principauté.

C'est tout près que commence le district fertile du *Djazr* qui s'étend du Nord au Sud jusqu'à SERMIN, là où s'abaissent les derniers contreforts du *Djebel Bani Oulaim* (autrefois *Djebel Soummaq*) (3). Dussaud (4) cite dans le *Djazr* : *Tell Nawaz* au S.-O. d'Athareb, SARDONE (*Zerdana*), *Maarrat Masrin*, *Fu'a* et *Sermin*.

Comme Cerep, les forteresses de Sardone et de Sermin étaient placées en grand'garde en face du territoire d'Alep. De Cerep et de Sardone des routes conduisaient vers le défilé d'Ermenaz.

II. Revenons maintenant vers l'Oronte.

La partie méridionale du Djebel Ala et du Djebel Barisha était traversée par le *défilé d'Ermenaz*, noté sur les cartes *Hermiz Bougazi*. Une route descendant de Harim conduisait à ce défilé qui commençait à SALQIN, à 6 km de l'Oronte; il passait par Ermenaz (5) et débouchait non loin de la pointe septentrionale du Roudj, près de Teltoum que nous proposons d'identifier avec TOTOMOTA (carte de Harim 1/50.000^e) (6). De là, la route menait

(1) Grousset, I, p. 420. Cahen, p. 134-135.

(2) Le *Djebel Baraka* fait partie du système montagneux du *Djebel Lailoun* qui dans sa partie septentrionale porte le nom de *Djebel Seman*. Cette chaîne s'étend au Nord jusqu'au nord de *Bassuet* (*Basouta*), dont le château Franc commandait un passage du *Nahr Afrin*, et, un peu plus en amont, était la position franque de *Corsehil* (*Qorsahil*).

(3) Du terme *soummaq* signifiant l'abondance.

(4) Dussaud, p. 213.

(5) A la fin du siège d'Antioche par les Croisés (fin mai-début juin 1098) Yaghi Siyan, le gouverneur musulman de la grande cité, voyant que toute défense était inutile prit la fuite et, épuisé, tomba de cheval près d'Ermenaz qui est à environ 30 km d'Antioche. Des bûcherons arméniens le reconnurent et lui tranchèrent la tête qu'ils apportèrent aux vainqueurs à Antioche. Ibn al-Athir, *Kamel.*, *Hist. or.*, I, p. 193. — Ibn al-Qalanisi, *ed. Gibb*, p. 44. — Raoul de Caen, *Hist. occ.*, III, c. 68, dit que Yaghi Siyan fut tué à Rubea. S'il s'agit de Rubea, ou Rogia, près de Maarrat en Noman, la distance est de 90 km. Ce qui est beaucoup trop éloigné, d'autant plus que l'*Anonyme de la 1^{re} croisade*, *ed.*, Bréhier, p. 108-109, assure que l'émir fut tué non loin d'Antioche. Il faut donc adopter l'indication des textes arabes; il se peut cependant que Raoul de Caen n'ait pas fait d'erreur et qu'il y ait eu un Rubea au voisinage d'Ermenaz.

(6) Totomota cité avec d'autres lieux dépendant d'Apamée (*Femie*) donnés en janvier 1168 par le Prince d'Antioche à l'Hôpital. *Carl.*, I, n° 391, p. 266-268 : «... aliasque dominationes quas habet *Femia*, *Berssaphui*, *castellum de Lacoba*, *Totomota*... » On pourrait penser aussi à Touhoum au N.-E. d'Idlib (carte d'Idlib, 1/50.000^e).

à la petite ville de MAARRAT MASRIN qui avait un important marché formant un centre d'approvisionnement de la Principauté. Enfin, elle gagnait Sardone.

D'Ouest en Est, à la latitude de *Salqin* jusqu'à celle de *Darkoush*, l'Oronte est bordé de collines modérées, puis à une distance d'environ 5 km un système montagneux se dessine du Nord au Sud. C'est le *Djebel Dovili*. DARKOUSH est une petite ville très pittoresque dominant le fleuve qui coule là dans une gorge si profonde qu'on utilise, comme à Hama, de grandes norias pour arroser les jardins. Ici un pont franchit l'Oronte. Il était gardé par une forteresse franque qui a été démolie au profit des constructions de la localité.

Après Darkoush, sur une douzaine de kilomètres, on ne rencontre au-dessus du fleuve que les pentes abruptes du *Djebel Oustani*, prolongation du *Djebel Dovili*, qui s'élevant vers l'Est au-dessus de la partie orientale du Roudj atteignent des hauteurs de 700 m.

Le Roudj. — Au Sud, la montagne s'incline du sommet du *Djebel Aannabiyate* (404 m) jusqu'à Balmis (1) (231 m). C'est le début du *Roudj*.

C'est d'ici que cette grande plaine qui embrasse à l'Ouest, au Sud et à l'Est le *Djebel Oustani* (2), tire son nom de *Roudj*, la contrée appelée *Rugia* par les textes Francs. RUGIA désigne aussi une position stratégique très importante où les Princes Francs se donnèrent plusieurs fois rendez-vous et qui fut le point de départ d'opérations guerrières. Elle est parfois désignée du nom de RUBEA. Il y avait là, près de l'Oronte, une forteresse : OPPIDUM RUGIAE, RUGIA, CHASTEL DE RUGE (et non Chastel Ruge) dont l'emplacement est discuté. A peu de distance et proche aussi de l'Oronte se trouvait la ville de RUSSA dont la position est aussi imprécise.

Ces deux localisations demandent un développement étendu ; nous avons donc préféré l'exposer plus loin en annexe au présent chapitre (3).

Dans cette plaine fertile du Roudj, le grand Pont de l'Oronte, *Djisir esh Shoghr*, aussi important que le Pont situé à la hauteur d'Antioche *Djisir el Hadid*, était le passage principal du moyen Oronte. Sur la rive droite les Francs l'avaient protégé par deux forteresses : celle d'ARCICAN (4) (sur les cartes Arzarhane, Aïn el Isan), à 3 km N.-E. du pont, et celle de RUGIA.

Dans le voisinage, des actes du Cartulaire des Hospitaliers mentionnent les lieux suivants, en signalant bien entendu qu'ils se trouvent dans le Roudj ; en 1186 (5) : Rogiam cum guastinis et..., casale Belmesyn (ailleurs Besmesyn) = Mechmechane au Nord d'Arcican, casale Besselemon = Bechlamoun, à l'Est de Djisir esh Shoghr (Pl. LXXXIX) ; casale Luzin = Aïn Laouzine (6), à l'Ouest de Bechlamoun ; caveam Belmys (7) 4 km à l'Est de Bechlamoun.

Le Roudj méridional contourne le massif du *Djebel Oustani* et fait une poche qui, de l'Oronte au pied des collines du *Djebel Zawiyé*, à Chaghourite, occupe une largeur de 9 km. Au milieu de la plaine — entre l'Oronte et Chaghourite — se dresse le Tell Qastoun que couronnait le Château Franc de QASTOUN (8). Le Roudj oriental monte vers le Nord

(1) Ne pas confondre Balmis avec la *cavea Belmys* plus au Sud dont il sera question plus loin.

(2) Observons que Oustani signifie « qui occupe le milieu », et justement la chaîne du *Djebel Oustani* occupe le milieu de la Plaine du Roudj.

(3) Voir plus loin, « Le problème de Rugia (Chastel de Ruge) et de Russa ».

(4) Guillaume de Tyr, I. XIV c. 5, p. 612. On l'écrivit aussi Arcicant.

(5) *Cart.*, I, 1^{er} février 1186, n° 783, p. 491-6. — Röhrich, *Reg.*, p. 171-172, n° 649.

(6) Et non Tellouza, à l'Est d'Al Bara, proposée par Dussaud.

(7) Cavea Belmys désigne peut-être une de ces grottes-fortresses creusées au flanc d'une falaise d'où l'on découvrirait un vaste horizon et qui servait de poste de guet, telles que la *cavea* de Roob, la cave de Tyron, etc...

(8) Qastoun fut pris aux Francs momentanément par Il Ghazy en juin 1119. Kamal ad-din *H. or.*, III, p. 615-617. Voir Dussaud, p. 169, n. 6. — Une phot. d'avion (fig., pl. XC) montre très bien les fondations de ce fort.

encadré, à l'Ouest par le *Djebel Oustani*, à l'Est par la longue chaîne du *Djebel Zawiyé* (appelé autrefois *Djebel Soummaq*), qui se prolonge au Nord par le *Djebel Beni Oulaïm*.

Ce Roudj oriental s'étend beaucoup plus au Nord que le Roudj occidental. On y rencontre à l'Ouest un petit Tell (267 m) détaché du *Djebel Oustani*, nommé Farmith (Kafer Meit) figurant dans un acte de 1168 déjà cité (1).

Le Tell de Farmith domine le Nahr *Qaouaq* qui traverse le Roudj du Sud au Nord et va se perdre dans une dépression plus profonde et marécageuse, d'une dizaine de kilomètres de long appelée El Belaa (carte au 50.000^e Jisr ech Chorhour). Puis c'est de nouveau la plaine fertile du Roudj qui est, à son extrémité, divisée par les hauteurs du *Djebel Ala* en deux bandes étroites, larges chacune d'environ 2 km, l'une à l'Est jusqu'à Teltoum (ТОТОМОТА), l'autre à l'Ouest, à peu de distance d'Ermenaz.

Si de *Teltoum*, on parcourt en direction du Sud le *Djebel Bani Oulaïm* et le *Djebel Zawiyé* on rencontre le CASTELLUM LACOPA cité dans le même texte de 1168 ; nous le situons à Laqbé à 450 m d'altitude (2), à l'Ouest d'Idlib (carte 50.000^e, Idlib). Plus au Sud est l'importante place de HAB (ou Hap : Bordj Hab) à 608 m d'altitude, surveillant un carrefour de routes qui conduisaient à l'Ouest à travers le Roudj, à l'Est vers Idlib et vers Riha. Hab servait d'étape aux troupes franques marchant contre celles d'Alep.

Idlib, altitude 446 m, ville assez importante mais qui ne paraît pas avoir joué un grand rôle au moyen âge, est entourée de forêts ; au Sud, le massif boisé s'élève à *Failoun* à 512 m. A l'Est ces hauteurs du *Djebel Bani Oulaïm* s'inclinent vers le plateau de *Danith* d'une étendue de 12 km Nord-Sud et 7 km Ouest-Est ; d'une hauteur de 390 m il est dominé par le *Tell Danith*, 422 m. Ce plateau de *Danith* est bordé au Nord et à l'Ouest par la route d'Alep à Idlib, Riha et Djisr esh Shoghr, jusqu'à Lattaquié. De cette position on pouvait surveiller non seulement les accès vers Alep, mais aussi vers Antioche et vers le Roudj. C'était un point de rencontre stratégique important : au moins quatre fois les armées franques et musulmanes s'y affrontèrent ou s'y observèrent (1115, 1119, 1120, 1147).

A l'Est était la forteresse de SERMIN (393 m), qu'un chemin reliait à Idlib en passant par *Danith*. Nous avons vu plus haut (p. 60) que *Sermin* était la position méridionale du riche territoire du Djazr, cette vaste région aux collines modérées qui s'étend au Nord jusqu'aux environs de CEREP.

Au Sud d'Idlib est la ville de Riha (Eriha) 577 m, jadis plus importante qu'Idlib, dans le *Djebel Bani Oulaïm*, région prospère.

Au Sud de Riha était la ville franque de CAFERLATHA (731 m). C'est dans cette région qu'il faut chercher le château de BASARFOUT ou BERSSAPHUT.

Basarfout fut pris par les Francs le 29 mars 1104 (3). Dans cette même campagne ils échouèrent devant *Caferlatha* et se replièrent vers *Basarfout*.

Rey (p. 332) plaçait *Basarfout* dans le canton des *Bani Oulaïm*, mais *Dussaud* (p. 199) l'a situé dans le *Djebel Seman* et *Grousset* (II, p. 209) l'a suivi. *Cahen* (p. 159, n. 30) a apporté la preuve que *Basarfout* était bien dans le *Djebel Bani Oulaïm* dont il cite les principales localités : Riha, *Caferlatha*, *Danith*, *Hab*, *Basarfout*. En octobre 1147 *Nour ed din* prend *Hab* et *Basarfout*, puis, peu après, *Caferlatha* (4). Nous proposons de situer **BASARFOUT**

(1) *Cart.*, janvier 1168, I, n° 391, p. 266-268 « medietatem Rogiae... et Arcicant... Farmith... » Arcicant sur le versant opposé, se trouve à 9 km à vol d'oiseau de Farmith. — Röhricht, *Reg.*, p. 111-112, n° 428.

(2) Même acte que ci-dessus, janvier 1168 « ... aliasque dominationes quas habet Femia, Berssaphut, castellum de Lacoba, Totomota... »

Dussaud, p. 142 et 145, le plaçait à *Loqbé*, à environ 80 km au Sud-Ouest, de l'autre côté de l'Oronte, au Sud d'Abou Qobeis.

(3) *Kamal ad-din, H. or.*, III, p. 591-2. Voir *Cahen*, p. 236.

(4) *Ibn al-Athir, H. or.*, I, 810. Voir *Cahen*, p. 380.

à 2 km au Sud de Caferlatha à Bzabour (1) écrit aussi *Bezabor* (789 m) (carte au 50.000^e : Idlib).

Kamal ad din (2) nous apprend que des Turcomans surprirent en 1126 des Francs vers Maarrat en Noman et qu'ils firent prisonnier Geoffroy Blanc, seigneur de Basarfout. Or Maarrat en Noman est dans le voisinage.

On peut encore ajouter un autre argument à l'aide de l'acte déjà cité de janvier 1168 par lequel Bohémond III (3) cède à l'Hôpital des domaines dépendant d'Apamée : Berssaphut..., castellum de Lacoba... Totomota. Ainsi nous aurions trois localités au Nord d'Apamée dont elles dépendaient.

II. Nous abordons maintenant le troisième secteur des territoires d'outre Oronte.

Dominant le Roudj méridional se trouvait, sur le bord occidental du Djebel Zawiyé, le château de ΝΕΡΑ (*Inab, Anab*) d'où, à l'Ouest des routes menaient par le Roudj à Djisir esh Shoghr et à Ermenaz ; à l'Est une route conduisait à Maarrat en Noman. Enfin une route Nord-Sud suivait le Roudj, puis la vaste étendue du *Ghâb* bordant l'Oronte et gagnait Apamée. Au milieu de la plaine à l'extrémité Sud du Roudj, se dressait, sur un Tell isolé, le château Franc de QASTOUN, déjà cité plus haut. Près de ce fort passait une route reliant l'Oronte au Djebel Zawiyé.

C'est un peu au Sud, que le *Roudj* change de nom pour s'appeler le *Ghâb*, aujourd'hui vaste étendue marécageuse et insalubre qui s'étale le long de l'Oronte sur une vingtaine de kilomètres jusqu'à la hauteur d'Apamée. Mais dans l'antiquité et encore au temps des croisades cette région était fertile. À l'Est de Qastoun la ville d'AL BARA, métropole byzantine, a laissé un vaste champ de ruines, vestiges de monuments paléochrétiens (4). Dans le cours du XII^e siècle elle ne joua pas un grand rôle, mais au temps de la première croisade elle avait encore une certaine importance car, lorsque Raymond de Saint Gilles s'en empara en septembre 1098, il en fit une cité épiscopale.

Au Sud-Est d'Al Bara était la ville importante de MARRA OU LA MARRE aujourd'hui *Maarrat en Noman*. Les Francs la prirent le 11 décembre 1098. Elle était munie d'une citadelle et d'une enceinte. Ses approches étaient défendues à l'Ouest par le Fort de KAFAR ROUMA, à l'Est par celui de TALAMINIA (5) (auj. *Tell Mannas*) occupé le 17 juillet 1098. Enfin CAFERTAB qui fut, en janvier 1099, une étape de la première croisade en route vers Jérusalem. CAFERTAB (lat. Capharda) = Kafertab, occupée en 1100, fut le siège d'un évêché.

Avant l'arrivée des Croisés elle était déjà munie de défenses. Les Francs utilisant une enceinte et un fossé préexistants, transformèrent une mosquée en donjon (6). Aprement disputée elle subit plusieurs sièges. On connaît des seigneurs de Cafertab (7). Cette forteresse protégeait à l'Est la puissante place d'APAMÉE. Celle-ci fut conquise le 14 septembre 1106 par Tancrede. De la grande métropole gréco-romaine il ne restait au XII^e siècle que des ruines dans la ville basse. Dès avant les croisades, seule la citadelle (aujourd'hui Qal'at el Moudiq) était habitée. Elle se dresse sur un haut rocher muni d'un talus maçonné. L'enceinte du moyen âge forme un polygone irrégulier ; elle est renforcée de saillants carrés à faibles

(1) Basarfout se trouvait ainsi dans une position analogue au grand château de Subeibe ; placé dans la montagne à l'Est de Tyr, il protégeait la ville toute proche de Banyas aux sources du Jourdain. Même observation pour le château de Montferrand (Barin) protégeant la ville de Rafané.

(2) Kamal ad-din, p. 652. Voir Cahen, p. 302.

(3) *Cart.*, I, n° 391, p. 266-268.

(4) Btirsa, Midjeleya, Khirbet Hass, Baouda, Serdjilla etc. Voir Van Berchem, p. 55 et ss. — Dussaud, p. 180-181 et 210. — Joseph Mattern, *Villes mortes de Haute Syrie*, 2^e édit., Beyrouth, 1944.

(5) En 1111 un chevalier du nom de Pons est seigneur de Talaminia.

(6) Cahen, p. 163.

(7) Baufred, Bonable I (1114-1118), Basile ?. Comme ailleurs, après la perte de la Place, ils gardent leur titre : Arnaud, 1154, Bonable II, 1166-1169, Guillaume. Voir Cahen, p. 545.

flanquements. Van Berchem (1) n'y a trouvé aucune trace de l'œuvre des Francs : « Dans son état actuel, dit-il, la forteresse n'est ni antique, ni byzantine, ni latine. Tout trahit ici la main-d'œuvre arabe. » On y voit des inscriptions aux noms de deux sultans d'Alep : Al Zahir Ghazi en 1205-1206 et Al Zahir Yusuf en 1256.

Les Francs appelaient Apamée : *FÉMIA*, *FÉMIE*, transposition du nom arabe : Afamya, Famyā. Ils la perdirent en 1149. « Le site, dit Van Berchem, est grandiose et mélancolique : au Sud et à l'Est le regard se perd dans une plaine fertile, un peu ondulée que borde le lointain profil des monts de Hama ; au Nord-Ouest il s'enfonce dans la vallée de l'Oronte jusque vers Jisr el Chugr ; à l'Ouest il se repose, au delà de ce fleuve, sur la ligne uniforme du Jebel el Nusairiyé. » (*Album*, pl. XC.)

A l'Ouest de la forteresse un barrage tendu en travers d'un affluent de l'Oronte et muni d'écluses formait un véritable lac, très poissonneux. Ce lac, qui n'est plus aujourd'hui qu'un marais, est signalé dans l'acte de donation éventuelle à l'Hôpital établi en 1168 par le Prince d'Antioche, acte dont nous avons déjà parlé (2) : *Femiam cum lacu et pertinentiis suis...* « Le voisinage d'Apamée devait être alors assez peuplé ; ainsi dans le même acte, suivant immédiatement le passage ci-dessus, on signale ... *LOGIS cum pertinentiis ejus et BOCHABES...* » *Bochebeis* est le château d'*Abou Qobeis* qui se trouve de l'autre côté de l'Oronte. Quant à Logis nous proposons de le situer à *el Aouaj* au Sud d'Apamée (carte au 50.000^e Rhab sud) (3). Nous pensons qu'on peut reconnaître, à l'Est d'*el Aouaj*, la grotte-vigie de *ZALIN* enlevée à des Arabes en 1108 par un audacieux soldat de Tancrede. Nous l'identifions avec *Hayaline*. (carte au 50.000^e Rhab sud).

Enfin, au Sud, au coude de l'Oronte, à 16 km à l'Ouest de Sheizar près d'un pont se trouve le fort de *TELL IBN MACHER* (auj. *Acharné*) dont Tancrede commença la construction en mai 1111. Nous en avons reconnu les fondations (Pl. XCI).

Il faut remarquer qu'au début de cette même année 1111 ce Prince avait occupé de l'autre côté du fleuve le château de *QAL'AT BENI ISRAËL* ou *BIKISRAÏL*, le *CASTELLUM VETULAE* ou château de la Vieille des Francs (4), position stratégique importante. Une route traversait le Djebel Bahra devant ce Fort et conduisait d'Apamée aux Ports de Djebelé et de Lattaquié. Ainsi Tancrede établissait par Tell ibn Macher et Qal'at Beni Israël une liaison entre sa lointaine Place Forte d'Apamée et la côte.

(1) Van Berchem, p. 188-194.

(2) *Cart.*, I, n° 391, p. 266-268.

(3) Nous croyons cette localisation préférable à celle proposée par Claude Cahen, p. 164, n. 14, à Houweis qui est au Nord d'Apamée, car la nôtre suit l'ordre géographique de l'acte : « *Femia, Logis, Bochabes* » voir Dussaud, p. 145, n. 2.

(4) Voir chapitre II Le Djebel Ansarieh et le Territoire des Assassins.

II. LES TERRITOIRES AU NORD-EST ET AU NORD DE L'ORONTE ; LE NORD DU LITTORAL

La région de la Principauté au Nord-Est de la boucle de l'Oronte est divisée du Nord au Sud par le cours du Nahr Afrin.

Le *gué de Balanée* ou de la *Balaine* a été définitivement situé par Claude Cahen (1) sur le fleuve, près du village de Bellané à 6 km au Nord d'Artah et à 9 km d'Imm. Il y avait là un Fort.

Dans le récit des opérations de la première croisade en 1097, Raoul de Caen (2) parle deux fois de *Balena* : « Jam proxima fluvio qui Balenae oppidi jugera irrigat... » — « Vallem propinquam tenebat Flandriae comes in qua Balena, Bathemolin, Corsehel, Barsoldan oppida erant. » Dussaud (p. 230) et Cahen (p. 138) proposent d'assimiler Barsoldan avec *BASOUTA* ou *BASSUET* : Bassout Kalé (Pl. LXXXVIII), petite forteresse qui, sur un contrefort du Djebel Seman, dominait la rive du fleuve (3). *CORSEHEL*, à petite distance au Nord de Bassout Kalé, est inscrit sur les cartes Qorsahil, Qazrihal, Qurzel, Gueurzel. Nous parlerons plus loin de Bathemolin.

Raoul de Caen, dans un des passages cités plus haut dit que l'arrivée, en 1097 dans cette région, de Tancrede et de ses troupes sema une telle terreur que les Musulmans s'enfuyaient en abandonnant leurs *oppida* de *Barisan* et d'*Hersen* (4). *BARISAN* représente *Arisan* (auj. Archeï Qibar) et *Hersen* (auj. Kerchené) ; tous deux sont près du Pont sur l'Afrin : Djisr Qibar.

Pour *BATHEMOLIN* mentionné par Raoul de Caen, Cahen a proposé de l'identifier avec un Mamoula (5). Or nous trouvons à l'Ouest sur le flanc occidental du Kurd Dagh, au-dessus d'une plaine un lieu-dit *Mamoul Ouchagui* qui paraît bien être la localité recherchée par Cahen dans la région (carte Killis au 200.000^e et carte Radjou au 50.000^e : Maamal

(1) Cahen, p. 135, 136 et n. 8. On cherchait cette position à environ 35 km au Nord-Est près d'un Pont de l'Afrin. Voir Dussaud, p. 229.

(2) Raoul de Caen, *H. occ.*, III, c. 47, p. 641 et c. 59 p. 650. Voir aussi Grégoire le Prêtre, *H. Armén.*, I, p. 189. Au début de 1159 l'Empereur Manuel Comnène, le roi de Jérusalem Baudouin III, et Renaud Prince d'Antioche entreprirent une campagne contre Nour ed din et leurs troupes furent concentrées au gué de Balanée et à Imm. Mais Comnène traita avec Nour ed din et le projet fut abandonné.

(3) Cahen, p. 138, dit qu'il restait récemment une tour de cette forteresse. En 1144 dans un combat, entre des turcomans et la garnison de Basouta, son seigneur fut fait prisonnier. (Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 685. Voir Dussaud, p. 237 et Cahen, p. 365. — En 1147 Nour ed din prend Basouta avec d'autres places dont nous parlerons plus loin. Cahen, p. 380 et p. 137, n. 1.

(4) Raoul de Caen, *H. occ.*, III, c. 47, p. 641 ; ces deux Places sont aussi mentionnées c. 96, p. 674. Voir Dussaud p. 228-229 et Cahen, p. 139 et 209.

(5) Cahen p. 138, n. 4 « *Má* peut être une altération graphique de *Bá* qui est le correspondant toponymique fréquent de *Baïl* : maison. Il renvoie à Ibn al-Athir, *Kamel.*, *H. or.*, I, p. 461 : (an. 1147-1148) « Nour ed din entra dans le pays des Francs. Il y prit de vive force la ville d'Artah qu'il pilla ; il prit aussi les forteresses de Mamoula, Basarfout et Kafarlatha. — Aboul Feda, *H. or.*, I, p. 27, même texte.

Oucharhi). Elle se trouve au Nord des Forts de Koumith et de CHEIH EL HADID dont il va être question.

A l'Est de Bellané est le village d'*Atma* (1) d'où un chemin menait vers Tell Adé et vers Alep. Au début de 1178, lors du siège de Harim par les troupes de Syrie assistées du Comte de Flandre Philippe d'Alsace, des fourrageurs francs furent massacrés à Atma par une troupe de Malik al Salih, fils de Nour ed din. Au Nord d'Atma doit être le *casal Saloria* (2) qui nous paraît situé au gué de Tell Sillour au bord du Nahr Afrin (carte Antioche au 200.000^e et carte el Hammam au 50.000^e) alors que Dussaud le croyait au bord du Lac d'Antioche (3).

Enfin AZAZ, le HAZART des Croisés, qui pendant la première moitié du XII^e siècle eut un rôle très important. Cette Place se trouvait à la frontière imprécise de la Principauté d'Antioche et du Comté d'Édesse. Située sur une éminence à 550 m mais largement dégagée vers le Sud-Ouest des hauteurs de la chaîne du Djebel Seman et au Nord-Ouest du massif du Parsa Dagh, elle occupait une position d'un intérêt considérable. Claude Cahen (p. 139) l'a admirablement montré.

Elle commandait au Sud de Kilis, le grand passage qui conduit à l'Ouest vers le Nahr Afrin et la route d'Antioche, à l'Est vers le Nahr Qouaïq et la route d'Alep. Au voisinage d'Hazart se croisaient les chemins d'Antioche à TURBESSEL (Tell Bascher) qui était avec Édesse la principale Place du Comté, et d'Alep à Marach. Si les Francs possédaient Hazart, Alep était menacée à la fois par les troupes d'Antioche et celles d'Édesse. Si elle était aux mains des Musulmans elle interceptait les communications entre les deux États Francs. Gautier le Chancelier a bien défini le rôle de cette forteresse : « *Castrum Hasar quod porta introitus et exitus Halapiae (Alep) reputatur.* » (4) Hazart construite sur un gros Tell était munie d'une double enceinte.

Les premiers Croisés quittant Marach le 16 octobre 1097 prirent la route qui du Nord au Sud passe par Ravendel et Hazart puis firent étape pour se ravitailler à Marésie ou Maresse (5) dont la population était chrétienne. Les textes arabes l'appellent Marasya. De là le comte de Flandre alla avec un corps de troupe attaquer Artésie (Artah).

*
* *

Nous revenons vers le Nahr Afrin qui sépare le Djebel Seman du massif du Kurd Dagh. A 3 km de la rive occidentale, à peu près en face de Corsehél et de Basouta, se trouvait le Fort nommé dans le textes arabes *Hisn Batriki* que nous situons à Kefr Batir (carte Killis) (écrit Kafr Batra, carte au 50.000^e : Jabal'es Smane). A vol d'oiseau ce Fort est éloigné de 6 km de Basouta et de 7 km de Corsehél. Sur le versant occidental du Kurd Dagh on rencontre un autre Fort Franc signalé par les textes arabes : *Cheih el Hadid* qui n'a pas changé de nom. Il domine une plaine. Au Nord de ce Fort, deux autres : *Koumith* (carte

(1) Kamal ad-din, *R.O.L.*, IV (1896), p. 149. — Cahen, p. 134-135 et 419. — Grousset, II, p. 648.

(2) *Cart.*, I, n° 231, p. 177, année 1155 ; Röhricht, *Reg.*, p. 81, n° 314, *casal* donné à l'Hôpital. En 1217 mention de la *Gastine Sellorie* et en 1231 de la *Gastine Cellorie*. *Cart.* II, p. 234 n° 1593, et 429. — Röhricht, *Reg.*, *add.*, p. 59 n° 904^a, et Röhricht, *Reg.*, p. 269, n° 1031.

(3) Dussaud, p. 437.

(4) Gautier le Chancelier, c. 14, *H. occ.*, V, p. 127.

(5) Guil. de Tyr, *H. occ.*, I, p. 161. — Albert d'Aix, *H. occ.*, IV, p. 357, situe Marésie à 15 milles d'Antioche. Rey, *Colonies.*, p. 346 propose *Marash* qu'il situe sur la carte de Syrie-Palestine du *Guide* de Chauvet et Isambert (1882) entre Hazart et Bassuet (Carte ottom., Kilis, 1920 : *Tatmarach*). — Grousset, I, p. 68, propose *Maaria* (même carte de 1920) à 5 km au N.-E. d'Artésie (Artah). Nous croyons que Grousset a raison car *Maaria* est bien à la distance d'Antioche indiquée par Albert d'Aix.

Killis, *Gueumid*, carte d'Antioche de 1944 au 200.000^e : *Kumit*) et *Mamoula* (voir plus haut). Claude Cahen (1) dit que Nour ed Din vers 1147 prit aux Francs *Arlah*, *Hisn Batriki*, *Basoula*, *Cheih el Hadid*, *Koumith*, *Marasya*, *Anaqib* et *Mamoula*. Enfin Nour ed din occupa *Yaghra*.

Au Nord-Est du Lac de Amq (Amouq, lac d'Antioche) s'étendent des marécages sur 20 km environ. Au Nord de ce lac le fleuve Qara Sou et, à l'Est de celui-ci, le Nahr Yaghra, appelé aussi Mourad Pasha, viennent se perdre dans ces marécages. Tout près de son embouchure le pont Djisr Mourad Pasha, de dix-sept arches le franchit.

A 5 km au Nord du pont est un petit lac à l'Est duquel se trouvait le village fortifié de YAGHRA (2) qui était habité par des pêcheurs. Le nom subsiste probablement sur la carte de Kilis à *Qastal Qara Magra* (pour Yaghra). Un autre souvenir de Yaghra reste dans la *piscaria Agrest* qui figure dans un acte de Roger d'Antioche (3). De Yaghra des chemins menaient, à l'Est au château de Cheih el Hadid, à l'Ouest en franchissant le Qara Sou au pont de Taha Ahmed vers le château de Terbezek, Darb Sak (fr. TRAPESAC).

C'est dans la plaine près de Yaghra que, sans doute en novembre 1148, une rencontre très meurtrière eut lieu entre les troupes de Nour ed din et celles de Raymond d'Antioche (4).

A 10 km environ au Nord de Yaghra se rencontrent le Qara Sou et son affluent de l'Ouest le Tchaltili ou Houplik Tchaï qui descendent du Nord au Sud séparés l'un de l'autre par 8 à 10 km. Ils enferment une contrée appelée Letché, véritable coulée de lave d'une largeur de 6 km environ, longue d'une quinzaine de kilomètres. C'est un amas de roches éruptives couvertes de broussailles et semées de crevasses avec quelques villages Kurdes sur la périphérie. Au-delà du Tchaltili s'élèvent peu à peu les monts du *Giaour Dagh*, prolongement de l'*Amanus*.

Cette contrée, formant un rempart naturel, n'a pas été fortifiée.

A l'Ouest du Houplik Tchaï, près de son confluent avec le Qara Sou, on voit les ruines informes des Forts de *Bektachli* et de *Demirek*, mais il ne semble pas qu'ils aient été occupés par les Francs. Tous deux étaient en relation par des pistes avec le château d'HADJAR CHOGLAN (aujourd'hui *Tchivlan Kalé*). Le long élément de la Fosse syrienne qui s'étend entre les chaînes de l'Amanus et du Kurd Dagh en un couloir de 150 km depuis le Lac d'Antioche jusqu'à MARACH (l'antique Germanicia) au voisinage de l'Anti-Taurus, explique comment la Principauté d'Antioche put se prolonger si loin au Nord-Ouest bornant de ce côté le Comté d'Édesse. Car si éloigné qu'il fût d'Antioche, il semble que le comte de Marach était considéré comme vassal du Prince d'Antioche, vassalité qui lui laissait assurément son entière liberté d'action dans ses vastes domaines. Il était en même temps, Comte de Kaïoun à 80 km à l'Est. Cette vassalité l'obligeait surtout à rejoindre son suzerain en cas de guerre et à lui amener son contingent de chevaliers et d'hommes d'armes, et à se faire tuer vaillamment.

Mais il arriva que le Prince d'Antioche Raymond de Poitiers voulut faire reconnaître sa suzeraineté à Joscelin II, Comte d'Édesse, et à Baudouin, Comte de Marach, et ceux-ci refusèrent. En novembre 1146 Joscelin II voulut reprendre Édesse qui lui avait été enlevée en 1144. Il demanda son aide à Baudouin de Marach. Tous deux entrèrent dans la ville par surprise mais ils ne purent s'emparer de la citadelle ; une armée musulmane de secours

(1) Cahen, p. 382 et n. 8.

(2) Dussaud, p. 435-439. Cahen, p. 136.

(3) a. 1114. H. Fr. Delaborde, *Chartes de Terre Sainte prov. de l'abbaye N.-D. de Josaphat* (1880) n° IV, p. 26, fac-similé. Cette *piscaria Agrest* appartenait à Robert de Saint-Loth.

(4) Cahen, p. 382-383, n. 8, s'appuyant sur Ibn al-Furat, dit que Raymond d'Antioche surprend Nour ed din campé sans méfiance sous Yaghra et l'oblige à fuir en abandonnant ses bagages.

étant arrivée, ils décidèrent de se retirer. Baudouin fut tué. Joscelin, blessé, put s'échapper. Trois ans plus tard, le frère et successeur de Baudouin, Renaud, Comte de Marach et de Kaïson et gendre de Joscelin II, rejoint le Prince d'Antioche qui allait tenter de délivrer la Place de Népa dans le Sud du Roudj ; ils commettent l'imprudenc d'établir leur campement dans la Plaine voisine. L'armée chrétienne au matin voit les collines environnantes couvertes de combattants musulmans. Les Francs font une charge désespérée pour tenter de se dégager. Le Prince d'Antioche et le Comte de Marach tombent sur le champ de bataille (29 juin 1149) (1).

*
* *

Le Giaour Dagh, prolongement de l'Amanus, séparait la Fosse syrienne, où coule le Qara Sou, de la Cilicie peuplée d'Arméniens qui devint en 1194 l'État chrétien de Petite Arménie. Nous avons parlé plus haut des défilés qui, à travers l'Amanus, mettaient à la hauteur d'Alexandrette le littoral en relation avec la Syrie intérieure ; le passage principal était le col de Beylan.

Le Giaour Dagh est aussi traversé par des défilés que surveillaient des ouvrages fortifiés défendant l'accès des territoires vers l'Orient. Ces ouvrages de frontière furent maintes fois disputés aux Francs par les Byzantins et les Princes arméniens.

Le plus important d'entre eux était le château de SERVANTIKAR (2) (carte ottomane Marach, au 200.000^e : *Savouran Kala*). Il semble qu'il se trouvait à un point de jonction qui avait vue sur tous les défilés.

Le principal passage est au col de l'*Arslan Boghaz*, 1030 m, appelé aussi le col de Bagtché. La grande route venant d'Adana à l'Ouest y passe et bifurque au Nord vers Marach, au Sud vers Antioche, à l'Est vers Aïntab.

Servantikar est juché à 500 m sur un rocher au pied duquel passe un ruisseau le Kalé Tchaï, affluent de l'Houmous Souyou, lequel va se jeter dans le Nahr Djihoun.

Claude Cahen (3) a visité cette forteresse et a fait des observations fort intéressantes « Les ruines qu'une vraie forêt vierge empêche de bien étudier sont parmi les plus considérables de la Cilicie... Le château proprement dit se trouve au point le plus élevé du rocher., des remparts extérieurement encore presque intacts, épousent les sinuosités du rebord de la plateforme et comportent de grosses tours rondes en bel appareil à bossages dont l'une à base en talus trahit sûrement une influence franque... L'entrée porte une inscription arménienne... » Nous ajouterons « influence franque » mais non pas œuvre franque. Nous pensons qu'il s'agit d'une construction arménienne du XIII^e siècle, inspirée des forteresses des Croisés. Aboul Fêda (4), géographe du début du XIV^e siècle, montre bien l'importance de ce château de frontière : « Sirfandakar est une forte citadelle située dans une vallée sur un rocher. Plusieurs de ses côtés sont dépourvus de murs, fortifiés qu'ils sont naturellement par des rochers, cette citadelle est près du Djihoun sur sa rive méridionale ; elle commande la route du défilé de Marri... Le défilé de Marri se trouve à l'Est de Sirfandakar à moins d'une marche. Dans tout l'espace compris entre le défilé et Sirfandakar, il croît des pins incomparables pour la taille et pour la grosseur... »

C'est bien cela la *forêt de Marri* dont parle Guillaume de Tyr (5), qui en fait la frontière du Comté d'Édesse quand il énumère les quatre États de la grande colonie franque d'Orient :

(1) Grousset II, p. 884, d'après la Chronique anonyme syrienne.

(2) Paul Deschamps, *Le Château de Servantikar en Cilicie...*, dans la Revue *Syria*, 1937, fasc., 4, p. 379-388.

(3) Cl. Cahen, p. 145-146.

(4) *Géographie*, édit. Guyard, 1883, t. II, 2^e part., p. 34.

(5) Guil. de Tyr, L. XVI, c. 29 ; *H. occ.*, t. I^B, p. 755.

« ... quartus erat comitatus Edessanus, qui ab ea sylva quae dicitur *Marrim*, in Orientem ultra Euphraten protendebatur ». Son traducteur écrit : « La quarte baronnie étoit le contehez de Roches (Rohez = Édesse) qui commengoit d'une forest que l'on apele *Marriz*... »

Jacques de Vitry (1) reprend cette énumération « Primus est Edessanus comitatus... a silva quadam quae dicitur *Marith* habens initium ; protenditur autem transfluvium Euphraten versus partes orientales... »

Guillaume de Tyr (2) parle une seconde fois de la forêt de Marri quand il raconte en des termes émouvants l'émigration, vers la Principauté d'Antioche de la population franque du Comté d'Édesse en 1150, sous la protection du roi de Jérusalem Baudouin III : « In sequentibus diebus, populo sine molestia per *Sylvam quae dicitur Marris*, et usque ad loca nostra ditioni subdita traducto, dominus rex in Antiochiam se recepit ».

Voici les principaux événements auxquels participa Servantikar. On verra que le Prince d'Antioche s'efforça de conserver cette Place.

Elle apparaît très tôt dans l'Histoire des Croisades. En 1101 Raymond de Saint Gilles ayant pris le commandement d'une armée de Croisés venus surtout de Lombardie, fut vaincu au début d'août par le sultan Seldjoucide de Qonia, Qilij Arslan, non loin du littoral de la mer Noire au Sud de Sinope. Le comte de Toulouse put s'échapper et gagna Constantinople, d'où sans doute il se rendit à Tarse (3). Tancrede le fit arrêter et, selon Matthieu d'Édesse (4), incarcérer à Servantikar (fin 1101-début 1102) qu'il appelle Sarovantari. L'intervention du patriarche latin d'Antioche le fit bientôt relâcher.

On voit à la fin du XI^e siècle et dans le courant du XIII^e siècle les princes chrétiens d'Arménie conquérir en Cilicie des positions stratégiques qui vont leur permettre d'étendre leur pouvoir, d'abord au détriment des Turcs, puis aux dépens des Byzantins. Ce sont de fidèles alliés des Francs et les unions entre familles princières latines et arméniennes sont fréquentes ; mais à mesure que leur puissance s'affermir, les Princes de la dynastie de Roupen manifestent une politique plus audacieuse et s'affranchissent de toute vassalité vis à vis des Princes d'Antioche qui considéraient la Cilicie comme une province de leur État. Des rivalités éclatent entre Francs et Arméniens.

Le Prince Léon I, devenu chef de la famille Roupénienne en 1129, enlève vers 1132 aux Byzantins, Tarse, Adana, Mamistra. Puis en 1135 il occupe le château de Servantikar et ceci le brouille avec les Francs (5), car ce château relevait du Comté Franc de Marach. L'année suivante, 1136, la guerre éclate. Baudouin de Marach et de Kaisoun est soutenu par le Prince d'Antioche Raymond de Poitiers et par Foulques, roi de Jérusalem. D'autre part Léon est appuyé par Joscelin II, Comte d'Édesse, qui est son neveu. Après avoir vaincu Baudouin de Marach, le Prince arménien est fait prisonnier par Raymond de Poitiers qui exige pour le libérer la reddition de Servantikar plus une forte rançon et les villes d'Adana et de Mamistra.

Combien de temps les Francs conservèrent-ils Servantikar ? Nous savons seulement que cette Place était aux mains des Arméniens en 1185 puisqu'à cette date le Prince Bohémond III d'Antioche fit prisonnier le Prince Roupen III d'Arménie et l'obligea à lui céder Servantikar et deux autres châteaux (6).

Lorsqu'en 1194 le Prince d'Antioche Bohémond III se voit obligé d'abandonner

(1) Jacques de Vitry, *Historia Orientalis seu Jerosolymitana*, I, 1, éd. Bongars, p. 1068.

(2) Guil. de Tyr, I, XVII, c. 17, *H. occ.*, I^B, p. 789.

(3) Cahen, p. 232, n. 10.

(4) Matthieu d'Édesse, *Historiens des croisades, Documents arméniens*, I, p. 57-58.

(5) Sempad, *Chronique du royaume de la Petite Arménie, Hist. des crois.*, *Documents arméniens*, I, p. 616. Rey,

Résumé chronologique de l'hist. des P^{ces} d'Antioche, R.O.L., IV, 1896, p. 359.

(6) Sempad, *ibid.*, p. 628.

définitivement au Prince Léon II la Cilicie, c'est à La Portelle qu'il est contraint de fixer la frontière de la Principauté d'Antioche, alors qu'il avait revendiqué tout le littoral du golfe d'Alexandrette jusqu'à l'Aïas (Lajazzo).

Léon II devait être consacré roi de l'État de Petite Arménie dans la cathédrale de Tarse en 1198. La liste des seigneurs qui assistaient au couronnement a été conservée. Parmi ceux-ci figure Sempad, seigneur de Servantikar (1).

LE NORD DU LITTORAL. Quand on suit le littoral à l'Est du golfe d'Alexandrette on rencontre d'abord le castellum CANAMELLA où passa en 1212 le voyageur Wilbrand d'Oldenbourg (2). Cahen a identifié ce castellum avec *Hisn at Tinat* (auj. Kinet Heuyuku, ce dernier mot en Turc signifiant Tell). Puis vient l'antique cité de Baya, à l'époque des croisades *Baïesses* (aujourd'hui Payass), le dernier village de Turquie près de la frontière de la Syrie. Au delà le rivage se resserre de plus en plus le long des contreforts de l'Amanus, ne laissant place qu'à un étroit défilé que l'on appelait le *Passus Portellae*. C'est par là que passèrent maintes armées venant d'Asie mineure pour envahir la Syrie. Ce passage devait son nom à une Porte monumentale, *Portella* (3), revêtue de marbre dont il reste un pan de muraille entre la voie ferrée et la mer, connu sous le nom de *Pilier de Jonas*, à la hauteur de Sakaltoutan (4).

Là se trouvait au moyen âge la frontière entre la Cilicie et la Syrie. Les deux châteaux de *Sarisaki* et de *Sakaltoutan* (celui-ci nommé Kiz Kalessi) sont postérieurs aux croisades mais ont dû remplacer des ouvrages fortifiés qui en ce temps défendaient le Passage.

De la Portelle une trouée permettait de franchir l'Amanus en atteignant un de ses plus hauts sommets, le Manghir Kayasi. Une forteresse dominait le col ; c'était HADJAR CHOGLAN (auj. *Tchivlan Kalé*) que nous avons identifié avec LA ROCHE GUILLAUME. Nous en parlerons plus loin. Le port d'Alexandrette (Iskandria) n'eut qu'un rôle modeste au temps des croisades. Quand Wilbrand d'Oldenbourg y passa en 1212 la petite cité était ruinée, mais encore entourée de son rempart.

On atteint le petit Port d'*Arsouz* (grec *Rhosos*) que Dussaud assimile au site que les Francs appelaient *Port-Bonnel* (5). A 4 km au Sud se trouve le lieu-dit Bourounli qui rappellerait le nom de Port-Bonnel (6). Au Nord du Ras el Khanzir, on reconnaît dans le lieu-dit *Kesrek*, le *casal Erhac* mentionné dans le territoire de Roissol (7). Il est question de la *vallée de Russol* ; on parle d'un seigneur de *Roissol* (8).

(1) Sempad, *ibid.*, p. 636.

(2) Édité. J. C. M. Laurent, *Peregrinatores medii aevi quatuor*, Leipzig (1864), p. 175 : Marino Sanudo, *Liber secretorum fidelium Crucis* publ. par Bongars, *Gesta Dei per Francos*, Hanovre, 1611, in-fol., t. II, p. 241. Canamella dépendit d'abord de la Principauté d'Antioche puis fit partie de l'État chrétien de Petite Arménie ; ainsi en 1214 il appartenait au roi Léon II de Petite Arménie ; le 23 avril de cette année, il engageait à Garin de Montaigu, grand maître de l'Hôpital, le Port de « Calamella » en garantie d'un emprunt qu'il avait fait à cet Ordre (*Cart.*, II, n° 1427, p. 165-166). Canamella était un port d'exportation des Pins de l'Amanus. Rey, *Les périples des côtes de Syrie*, dans *Archives de l'Orient latin*, II, p. 333. Il semble qu'après 1216 les Templiers occupèrent Canamella ; voir Cahen, p. 512.

(3) Les chroniques arabes appellent la Portelle : Bab Iskandria, c'est-à-dire la Porte d'Alexandrette.

(4) Un peu au Nord du Pilier de Jonas se trouvent les ruines de deux murailles antiques à petite distance l'une de l'autre qui devaient barrer ce défilé ; de l'une d'elles restent des traces importantes ; les témoins de l'autre sont moins apparents. Ce sont sans doute les vestiges des *Pylae Ciliciae* et des *Pylae Syriae*, qui selon Xénophon, étaient à trois stades l'une de l'autre, soit 5 à 600 m. C'est par là que passa Alexandre en 333 avant J.-C. Voir Dussaud, p. 446.

(5) Dussaud, p. 442 et 517. — Cahen, p. 141.

(6) Proposition de Rey, *Périples...*, p. 333, confirmée par C^ol Jacquot, *Antioche*, I, p. 142.

(7) Ch. Kohler, *Chartes de l'abbaye N.-D. de la vallée de Josaphat* (1900), p. 152. En sept.-déc. 1181, Bohémond III Prince d'Antioche, confia à l'abbaye des biens dont le *casal Erhac* in territorio Ruissol, et p. 166, en juin 1198, Gilbert grand maître du Temple a obtenu de l'abbaye la donation d'un *casal* sis dans la Vallée de Russol.

(8) *Cart.*, II, p. 911. Le 2 mai 1183, Bohémond III et sa femme Sibylle donnent à l'église Saint-Sauveur du Mont Thabor une redevance de mille anguilles sur la pêcherie d'Antioche. Parmi les témoins : Leonardus de Roissol. Voir Dussaud, p. 443, n. 2. Cahen, p. 143, n. 9 et p. 539, n. 33.

Nous avons vu qu'Arsouz s'appelait Rhosos. Le Ras el Khanzir, ce large cap qui sépare le golfe d'Alexandrette de la baie d'Antioche, était appelé par les Grecs *Rhosikos Skopelos* et il est question du Promontoire de *Rhosicus*.

Il est évident que *Roissol* est une transposition de *Rhosos* qui concerne bien Arsouz, mais aussi toute l'étendue du Ras el Khanzir.

Au Sud du cap est un petit mouillage appelé *Minat el Frandji*, c'est-à-dire le *Port des Francs*, qui est dominé au Sud-Est par les ruines d'une forteresse désignée sur la carte par *Qala*. Elle était bâtie sur un éperon au confluent de deux vallées profondes. De ces ruines la vue s'étend au loin, au Nord sur le golfe d'Alexandrette, et au Sud jusqu'au Ras el Basit, au sud de l'embouchure de l'Oronte. Nous pensons qu'il faut y reconnaître le château de LA ROCHE DE ROISSOL (1).

Après la prise d'Antioche en 1268 les chroniqueurs signalent que les Templiers abandonnèrent deux « chastiaux quy sont là de près, Gaston et Roche de Roissel et la terre de Porbonel à l'entrée d'Ermenie » (2).

Après 30 km au Sud on arrive à l'antique Séleucie de Piérie (*Souweidiyé*). Un peu plus au Sud à l'embouchure de l'Oronte se trouve le Soudin ou Port Saint-Siméon qui à l'époque des croisades était le Port d'Antioche (3).

Revenons maintenant aux Passes de l'Amanus où se trouve *Hadjar Choghlan*, aujourd'hui Tchivlan Kalé, à 1.250 m d'altitude. La forteresse était assise sur un rocher bordé d'escarpements abrupts. On n'y accédait, semble-t-il, que par une passerelle au-dessus d'un précipice. De cet ouvrage qui dut être construit par les Byzantins, il reste une tour carrée, une autre ronde avec glacis, les vestiges d'une chapelle. Nous croyons qu'il faut y reconnaître le château des Templiers appelé LA ROCHE GUILLAUME (4). C'était un point stratégique très important qui pouvait commander toutes les passes de la montagne. De là des chemins menaient sur le versant oriental du Giaour Dagh, vers la large dépression que parcourent le Qara Sou et ses affluents en direction du château de *Demirek* au Nord-Est et du château de *Darb-Sak* (carte Terbezek, fr. TRAPESAC).

Une autre passe franchissait l'Amanus plus au sud, partant du voisinage d'Alexandrette et gagnant le col de Beylan à 687 m d'altitude. Le défilé que franchirent à travers les siècles tant d'armées était défendu au temps des Croisés au Nord-Est par le château de TRAPESAC et au Sud-Est par le château de BAGHRAS que les Francs appelaient GUASTON, GASTON, GASTIN.

Raoul de Caen a bien montré l'avantage que présente ce défilé (5) d'où l'on avait une vue très étendue : « montes qui medii Alexandriolam Guastonemque oppidulum dirimunt conscendit ; viam difficilem sed cunctarum ad Syros directissimam. Hic supremo omnium colle superato, fertur Antiochiaie rupes et plana, vias et devia, paludes et sicca oculo simul metiri et animo. » Le chemin médiéval partant de Beylan passait au sud de la route moderne (voir carte Adana au 200.000^e) ; c'est un peu en retrait au-dessus d'un ravin que se trouve la forteresse de Baghras.

(1) Rey, p. 350 dit : « Château de *la Roche Guillaume* ou Roche de Russole » en quoi il se trompe, car il s'agit de deux châteaux.

(2) *Gestes des Chyprois*, édit. G. Raynaud, p. 190. Même texte dans *Continuation de Guill. de Tyr*, qui dit *Roche de Rusol H. occ.*, II, p. 457. — Fl. Bustron, p. 113. — *Chronique d'Amadi*, édit. R. de Mas-Latrie, 1^{re} partie (1891), p. 210 : « Li Templieri abandonorono li soi duo castelli Gaston et la Rocha de Russole et la terra de Porto Bonel ch'è al intrar de Armenia ».

(3) Voir plus haut, p. 53.

(4) Voir ch. VII, la campagne de Saladin de 1188.

(5) Raoul de Caen, c. 44, *H. occ.*, III, p. 639. Dussaud, p. 434 dit que le *Guast* dont parle Guillaume de Tyr l. XV, c. 19, p. 689, pourrait être la forme primitive de *Guaston* et rendrait la seconde partie du nom de Baghras. Cahen, p. 141, n. 4 dit que *Gaston* est peut-être une déformation du grec *Castron*.

En partie conservée, elle a été occupée tour à tour par les Byzantins, les Francs d'Antioche, les Templiers, les Arméniens. C'est un ensemble hétérogène qui doit être surtout l'œuvre des Arméniens.

Voici comment s'exprime, au sujet de Baghras, Wilbrand d'Oldenbourg en 1212 : «... venimus *Gastim*. Hoc est castrum quoddam fortissimum, tres habens muros circa se fortissimos et turratos, situm in extremis montibus Hormenie, illius terre introitus et semitas observans ; et possidetur... a rege Hormenie. In cujus possessione Templarii conqueruntur se spoliari. Ipsum vero directe et de vicino prospicit Antiochiam et distat quatuor milia » (1).

La passe de Trapesac, pour franchir l'Amanus en direction d'Alep, évitait de contourner le lac de Amq.

Le château de Trapesac, moins important que Baghras est très ruiné. Un appareil à bossages paraît bien indiquer l'œuvre des Francs. Il couronne une plateforme rocheuse ; un aqueduc amenait l'eau d'une éminence voisine (2).

(1) Édit. J. C. M. Laurent, p. 174. La distance de Baghras à Antioche est d'environ 26 km. Il doit donc s'agir de milia Gallicana.

(2) Cahen, p. 144-145.

III. LES TERRITOIRES AU SUD DE LA BOUCLE DE L'ORONTE

A. LE LITTORAL.

A une dizaine de kilomètres au Sud de l'embouchure de l'Oronte se dresse le *Djebel Agra*, le *mont Cassius* de l'Antiquité, que les Francs appelaient le *mont Parlier* (1.728 m) où se trouvait une abbaye : *abbatia montis Parlerii* ou *Palmerii*, placée sous le patronage de saint Barlaam. Sur les pentes de la montagne ou dans le voisinage se trouvaient la bourgade appelée *Casambella*, *Cassebela* (1) (auj. *Qassab*), et plusieurs casaux : *Bewa* = *Bezga*, au Nord de *Qassab* (2), casalia *Casnapor*, *Colcas*, *Corconai* et *Meunserac* quae sunt in montanis montis Parlerii. Ces trois casaux figurent dans l'acte de cession de Margat à l'Hôpital en 1186 (3). *Colcas* a été situé par Dussaud à Karakussé au Nord du Mont Parlier. *Corconai* = Keurkené au Sud-Ouest de *Qassab*.

Pour *Casnapor*, Dussaud, p. 422, n. 5, proposait Karsanbol qui est loin au Nord-Est. Nous préférons *Qoslar Peunar* (carte Kessab au 50.000^e) situé entre Keurkené et la mer.

Pour *Meunserac*, Röhricht et Dussaud ont suggéré Mishraqiyé au Nord de Suweidiyé ; nous préférons l'identification de Cahen, p. 167, n. 13, avec *Morselik* au bord de la mer tout près de Keurkené.

Sur le littoral, au Sud du Mont Cassius on rencontre deux caps, le *Ras el Basit* et le *Ras el Fasri*, avec le casal *Fassia* (4) situé au bord de la mer et, au Sud-Est, *Cimas* = *Chamié* ; puis *Caput Gloriate* cité dans les Périple (5). Dans une donation à l'Hôpital faite par le Prince d'Antioche Bohémond III en 1168, il est fait mention de « *Glorieta... cum fonte qui adquat gardinos* » (6).

A 8 km au Sud on atteint le grand Port de LATTAGUIÉ (gr. LAODICÉE que les Francs appelaient LA LICHE).

On rencontre le *Nahr er Rous* au voisinage duquel il nous paraît vraisemblable de situer plusieurs lieux mentionnés dans deux actes de 1186 et de 1225 (7).

(1) Guil. de Tyr, l. XII, c. 11, p. 527. — Gautier le Chancelier, l. II, c. 9, *H. occ.*, V, p. 116.

(2) Acte du 19 mars 1179, Alexandre III, au Latran, confirme ses droits et possessions à l'abbaye du Mont Sion à Jérusalem ; Röhricht, *Reg.*, n° 576.

(3) *Cart.*, I, n° 783, p. 491-496.

(4) En 1158 le Pape Adrien IV confirme des biens à Sainte Marie latine de Jérusalem : casale *Fassias* (Röhricht p. 158, n° 331). En 1186 dans l'acte de cession de Margat à l'Hôpital : *Fassia cum... pertinentiis suis in terra et in mari*, casale *Cimas...* *Cart.*, I, n° 783, p. 491-496.

(5) Rey, p. 341 ; du même les *Périple*s dans *A.O.L.*, II, 1, p. 334.

(6) *Cart.*, I, n° 391, p. 267. Röhricht, *Reg.*, p. 112, n° 428. Ce casal était situé à Ibn Hani dans une anse sur le bord Nord du cap. Wilbrand d'Oldenbourg le cite dans son voyage de 1211-1212, venant de Lattaquié et marchant vers le Nord « *Inde transivimus quoddam casale bonum, Gloriet appellatum* » Édit. J. C. M. Laurent, p. 171.

(7) 1^{er} février 1186. *Cart.*, I, n° 783, p. 491-496, acte de cession de Margat et ses dépendances à l'Hôpital — Röhricht, *Reg.*, n° 649, p. 171-172. — Acte du Latran, 17 mars 1225 : J. B. Pitra, *Analecta novissima Spicilegii Solesmensis altera continuatio, Tusculanum*, 1885, tome I, n° 33, p. 587-588. Röhricht, *Reg.*, n° 971, p. 255. Rey cherchait

A l'embouchure du Nahr, la carte (Djebelé 50.000^e) indique *Qal'at er Rous* qui est peut-être la *villa quae dicitur Russa* (acte de 1186) différente de la *RUSSA* ou *Rusa* située dans le Roudj ; dans ce même acte, il est question de *Potama* et *Pangeregan* que sont in *valle Russe*. Nous croyons les retrouver sur la rive Sud du Nahr er Rous à *Bogharna* (carte Lattaquié N.-E. au 100.000^e) et *Bkerrama* au Sud-Est de Qerdaha (carte 200.000^e). L'acte de 1225 mentionne : decimas de *Rossa*, *Potema* et *Pharang* (celui-ci devant être le *Pangeregan* de 1186), ecclesiam de *Rossa*, puis *Cham*, *Hisen*, *Aloso*, que nous croyons reconnaître à peu de distance à l'Est dans les localités (du Nord au Sud), à l'Ouest de Qerdaha : *Qamoua*, *Houssainiyé* (carte 50.000^e Qerdaha), *Aïn el Louzé* (carte 50.000^e Djebelé).

Ce même acte de 1225 cite, comme celui de 1186, Colcas que nous avons vu au Nord du mont Parlier et deux casaux qui paraissent se situer aisément sur la carte : *Coquet*, *Jobar* ; *Coquet* = *Qouaiqa*, au Nord du Nahr er Rous, *Jobar* évidemment sur le Nahr Jobar au Nord de Banyas.

Djebelé, la très ancienne ville de Gabala (appelée au Moyen âge : lat. *GABULA* ; fr. *ZIBEL*, *GIBEL* ; ar. *Djabala*) eut de tout temps une assez grande importance commerciale, grâce à son port. Elle servait de débouché très loin à l'intérieur, non seulement à travers le *Djebel Bahra*, mais au delà de l'Oronte jusqu'à Apamée (1). Au temps des croisades elle fut le siège d'un évêché. Rey nous apprend que « les Francs transformèrent en forteresse le théâtre de l'époque romaine. On se borna à murer la plupart des ouvertures et à le flanquer de tours carrées massives appliquées aux angles et sur le pourtour. Seulement comme ces constructions offraient moins de résistance que la maçonnerie antique, elles ont presque entièrement disparu... quand je visitais la ville en 1859 il existait encore au Sud-Est sur une assez grande longueur des restes de l'enceinte élevée par les croisés. Elle était construite en gros blocs, taillés à bossage et les courtines étaient flanquées de saillants carrés ou barlongs, ce qui rendait ces murs de tous points semblables à ceux de Tortose... malheureusement en 1864 je constatai qu'il n'en restait plus trace » (2).

La terre de *Gereneis* est sans doute *Ghanneré* à l'Est de *Djebelé* (3).

A l'embouchure du Nahr es Sinn se dressait, à l'emplacement de l'antique *Paltos*, un fort construit par les Francs, le *TORON DE BELDA*. En 1164 il est donné à l'Hôpital par le Prince d'Antioche Bohémond III (4). Dans plusieurs actes il est question de ce *Toron* et

aussi *Vallis Russa* dans la région de *Djebelé*. Dussaud, p. 176-177, écrivait « il n'est pas utile d'avoir recours au Nahr er Rous au Nord de *Djebelé* pour localiser la bourgade ou forteresse dite *Rusa* ou *Russa*... » Pour lui, la mention *Potama* et *Pangeregan* que sont in *valle Russe*, signifie la vallée du Roudj. « Il n'y a aucune raison de rapprocher *Vallis Russe* du Nahr er Rous ». Cependant nous hésitons à suivre Dussaud pour les raisons suivantes : « l'acte de 1186 énumère : « *Villa quae dicitur Russa*... *Rogia* (c'est-à-dire le Roudj)... *Potama* et *Pangeregan* que sont in *Valle Russe* ». Il nous semble bien surprenant que le même acte désigne le Roudj par deux termes différents : *Rogia* et *Vallis Russe*.

Dussaud ajoute que *Pangeregan* paraît être une déformation de *Arzghan* ; et *Potama* serait *Eftaman* à quelques kilomètres à l'Est d'*Arzghan*. Il nous semble difficile d'accepter cette déformation d'*Arzghan*. Le château Franc est désigné dans tous les textes, et ils sont nombreux dans les récits historiques et dans les actes, sous le nom d'*Arcican* ou *Arcicant* (Guil. de Tyr : *Arcicanum*). Dans l'acte de 1225 il est écrit : « decimas de *Rossa*, de *Potema*, de *Pharang*, et aliis sibi adjacentibus casalibus, molendinis et hortis ; ecclesiam de *Rossa*... » Ces termes se comprennent mieux dans une région peuplée proche de *Djebelé* et du littoral, que dans une contrée lointaine au-delà de l'Oronte.

Ajoutons que dans l'acte de 1186 les casaux du Roudj sont bien groupés : *Rogiam* cum *gastinis* et *pertinenciis*, *C. Besmesyn* (= *Mechmechane*, N. de *Djiris esh Shoghr*) ; *C. Besselomon* (= *Beschlamoun*, S.-E. de *Djiris esh Shoghr*) ; *C. Luzin* (probablement *Aïn Laouzine*, O. de *Beschlamoun*) ; *Caveam Belmys* (= *Balmis*, E. de *Beschlamoun*).

(1) *Dimashqi* dit qu'elle était « le port de *Balatonos* ». Trad. Mehren, p. 285. — Voir Dussaud, p. 136.

(2) Rey : *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des croisés...*, 1871, p. 215-216, et plan du port, p. 175, fig. 45.

(3) Acte de 1186 *Cart.*, I, n° 783, p. 491-496. Peut-être faut-il rapprocher *Gereneis* du petit château de *Saint-Gerennes* signalé par Cahen, p. 172.

(4) *Cart.*, I, n° 311, p. 224-225 : « in territorio *Gibelli* dono *Hospitali Turonem* de *Beauda* ». *Rühricht*, n° 387, p. 102. donation renouvelée le 1^{er} janvier 1168 : « casale *S. Egidii* cum *Torone* de *Belda* » *Cart.*, I, n° 391, p. 266-268. *Rühricht*, n° 428, p. 112.

du casal *Beaude* ou *Balda*, *Belda*, *Boldo*, écrit aussi *Belne* (1). Le nom demeure dans le *Ras Baldé el Malik*. Cette petite ville sur le littoral était entourée de fossés où les eaux de la mer et du fleuve se réunissaient (2). Le Toron de Belda devait être une forteresse assez importante puisque dans la lettre adressée au moment de la chute d'Antioche au prieur de Saint Gilles (du Gard) le 27 mai 1268 par Hugues Revel, Grand Maître de l'Hôpital (3), celui-ci décrit l'état misérable de la Terre Sainte : « tota marchia et frontera Saracenorum conversa est super castra nostra Cratum et Margatum et etiam super *Beldam* ». A 8 km au Nord était le *casale Sancti Aegidii* qu'on retrouve à *Aidié* (carte Lattaquié au Nord-Est 100.000^e — autres cartes *Ydié*) (4).

A l'Est du Nahr es Sinn on rencontre d'abord le casal *Assenem* = *Hessane* (5), puis trois casaux donnés en 1178 au Temple par Renaud II Masoiers : *Talaore* = Tell Houeri - *Besenen* = Bessine - *castellum Brahin* = Braïne (6).

Sur le *Nahr Hreïssoun* est un petit château ruiné, le CASTELLUM ERICIUM cité en 1151 dans un acte où Renaud II Masoiers cède à Guillaume Redos le *casal Blanc* et le château Ericium (7). Ce lieu porte sur la carte le nom du fleuve. Au Sud de ce Nahr le *casal Albot* : *Bab el Louta* (8). Puis c'est le *Nahr Jobar* sur lequel se trouvait évidemment le *casal Jobar* qu'on ne retrouve pas sur les cartes. Nous l'avons cité dans un acte de 1225 émanant du Pape Honorius III qui confirme les biens de l'évêché de Valénie (Banyas) (9). Entre le Nahr Jobar et le Nahr Hreïssoun nous localisons le *casal Anodesim* à *Ennazé*, car il est cité en même temps que le château de MALAVANS (*Malaïcas*) dont il est proche. Nous retrouvons ce même lieu dans l'acte de cession des biens de Margat à l'Hôpital en 1186 sous le nom d'*Andesin* (10). La ville épiscopale de VALÉNIE (auj. *Banyas*) est au bord de la mer. Elle est dominée à 3 km 500 à vol d'oiseau par le sommet que couronne la grande forteresse de MARGAT (auj. *Marqab*). Dans le voisinage immédiat de Banyas on retrouve un grand nombre de casaux (11). La Principauté s'étendit au Sud de Banyas et de l'éminence couronnée par Margat, à un des ruisseaux qui coulent au Sud du Nahr Banyas, sans doute le *Nahr el Bas* (12).

(1) Rey, p. 333 signale que dans un acte de 1233 le Nahr es Sinn est appelé *flumen Belne*. Ce casal est mentionné en 1178, *Cart.*, I, n° 545, p. 370 ; la même année (*Boarida* mauvaise lecture). *Cart.*, I, n° 546, p. 370-1 ; en 1186, *Cart.*, I, n° 783, p. 491-496.

(2) Dussaud, p. 134-135. — Cahen, p. 171.

(3) *Cart.*, IV, n° 3308 bis, p. 291-293. — Dans la trêve de dix ans conclue en 1285 entre le roi Léon III d'Arménie et Malik al-Mansur, sultan d'Égypte, celui-ci en énumérant ses principales possessions dans cette région cite Margat, Banyas, *Beldah* et *Djebelé* ; Röhricht, *Reg.*, n° 1457, p. 380.

(4) Il en est question dans des actes de 1168 : c. S. Egidii cum Torone de Belda, *Cart.*, I, n° 391, p. 266-268 ; mars 1175 : « *predium quod appellatur S. Egidii prope urbem Gabuli* » *Cart.*, I, n° 475, p. 326-327.

(5) Acte de 1186, *Cart.*, I, n° 649, p. 171.

(6) Röhricht, *Reg.*, n° 568, p. 151. Castellum Brahim est encore cité en 1186, *ibid.*, n° 649, p. 171 et *Cart.*, I, n° 783, p. 491-496.

(7) *Cart.*, n° 201, p. 155 (simple analyse). Dussaud, p. 131, n. 12 pense que pour construire ce fort les croisés ont utilisé les matériaux d'un temple antique.

(8) Acte de 1178 ci-dessus.

(9) 17 mars 1225. Röhricht, n° 971, p. 255.

(10) *Cart.*, I, n° 783, p. 491-496.

(11) Certains sont faciles à identifier ; ainsi dans un acte de 1174 (*Cart.*, I, n° 521, p. 313 : *Tyron* = *Tiro* ; *Archamia* = *Barmaya* ; *Meserafe* = *Mchairfé* ; *Beluse* = *Blouzé* ; dans l'acte de 1178 déjà cité le c. *Soebe* se retrouve à Assaïbé. Dans un acte de 1185 la *Gatine Ubin* qui se situe à *Oubine* tout près de Tyron. Par cet acte (*Cart.*, I, n° 763 p. 484) Renaud seigneur de Margat fait don à l'Hôpital de cette gâtine « *ubi casale aedificaretur et cisterna foderetur* ».

(12) Voir chapitre I : Comté de Tripoli.

B. LES TERRITOIRES AU SUD D'ANTIOCHE ET A L'OUEST DE L'ORONTE DEPUIS LE PONT DE FER.

A 9 km au Sud d'Antioche se trouve *Daphné* (auj. *Beit el Ma*), « la maison de l'eau », célèbre depuis l'Antiquité, avec son bois, planté surtout de cyprès et de lauriers, et ses sources qui à travers un terrain accidenté s'épandaient en une multitude de cascates. Les Croisés à leur tour subirent le charme de ce site.

Plus loin, à 14 km d'Antioche, se dresse dans la montagne, à 379 m d'altitude le château de CURSAT (lat. *Cursatum*, *Cursarium*) (1) appelé dans les chroniques arabes *Qoseïr* (plus récemment *Qal'at es Zau* ; carte ottom. au 20.000^e *Qal'at el Akd* ; carte Antioche 1944 : *Okcusar Kaleikasi*) (2). Il en est question en 1134 lorsque le roi Foulques qui était intervenu dans les affaires de la Principauté s'en empara. Cette forteresse était en bonne position pour surveiller l'approche d'Antioche par le Sud. Plus tard le château fut acquis par le Patriarcat d'Antioche, entre 1155 et 1165 (3). En 1188 Saladin ne s'en empara pas (4).

Après 1256 il fut procédé au château de Cursat à d'importants travaux de fortification demeurés intacts et qui sont un des plus beaux témoins de l'architecture militaire franque du XIII^e siècle en Syrie (5).

A 18 km au Nord-Est d'Antioche était le fameux *Pont de Fer*, *Djisir el Hadid*, sur l'Oronte. Les textes latins disent *Pons Ferri* ou *Pons Farfaris*. C'était un pont fortifié que défendaient deux tours où se tenaient cent arbalétriers quand les Croisés l'enlevèrent de haute lutte le 20 octobre 1097. En 1161 le Roi Baudouin III fit renforcer ces tours.

Près de là un acte du Prince Bohémond III, daté de 1168, mentionne la *Gastine Dendema* (6) que nous proposons de situer à *Midenbo*, tout près du Pont. Un acte du 6 mars 1163 signale le « *casale Naharia... in via que de urbe Antiochia itur ad pontem Farfaris* ». Nous proposons de le situer à Narlidjé (7).

En 1181 Bohémond III, Prince d'Antioche, donne au monastère S. Mariae de Valle Josaphat, où sa mère Constance, son frère Renaud et sa sœur Philippa sont inhumés, divers casaux dont « *in plano Antiochiae casale Phargaala* (8) que Röhricht a identifié avec *Ferzala* près du fleuve au Sud de Dendema.

A l'aide d'autres actes nous allons tenter de situer certains lieux de cette région. La tâche est hasardeuse, car ces actes ne suivent pas l'ordre géographique ; sans doute les rédacteurs ont-ils suivi l'ordre chronologique de diverses acquisitions figurant dans des actes antérieurs. Cependant on peut supposer que certains sites qui se suivent dans l'énumération peuvent être rapprochés et former de petits groupes.

Nous nous aiderons surtout de trois actes datés de 1168, 1179, 1186 où certains

(1) Appelé *le Coursaut* dans un projet de croisade du XIII^e-XIV^e siècle publié par Kohler, *Revue de l'Or. lat.*, X, p. 429.

(2) Rey, p. 337. — Van Berchem, p. 241. — Dussaud, p. 429. Michel le Syrien, III, p. 234. L. XVI, ch. 5, éd. Chabot, III, p. 234, voir Cahen, p. 318.

(3) Guil. de Tyr, l. XIV, c. 4. p. 611.

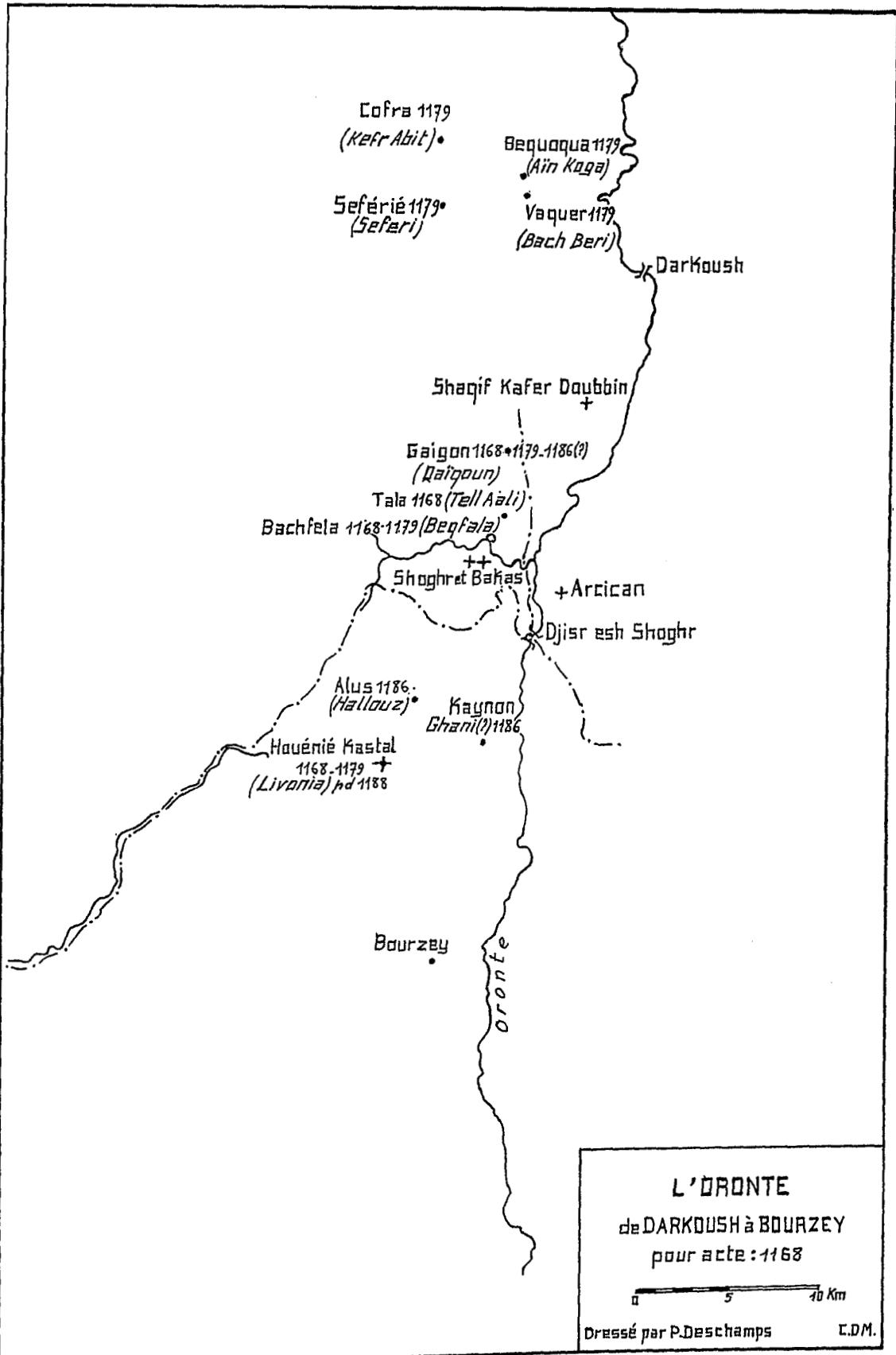
(4) Jacques de Vitry, *Historia orientalis* p. 1119 : [Saladin] « *totum obtinuit Antiochenum Principatum, excepto castro inexpugnabili domini Antiocheni Patriarchae quod Cursatum appellant* ».

(5) Van Berchem, p. 241-251, plan, fig. 141-148. Phot. planche LVI.

(6) Röhricht, *Reg.*, n° 451, p. 118.

(7) *Casale Naharia*, 6 mars 1163 *ibid.*, n° 379, p. 99-100 ; *casale Naherie*, 14 mars 1265, n° 1337, p. 350. — On trouve aussi *Gastina Naria*, 25 nov. 1177 ; Röhricht, *Reg.*, n° 550, p. 146, et 10 oct. 1212, Röhricht, *add.*, n° 859^a, p. 56.

(8) Röhricht, *Reg.*, *add.*, n° 605^a, p. 38, sept.-déc. 1181, à Gabuli = Djebelé.



noms sont répétés. L'acte de 1186 (1) qui est fort important puisqu'il comporte l'abandon par Bertrand Masoiers de son château de Margat et des domaines qui en dépendaient, signale presque à la fin de la liste de ces domaines : *abbatiam de S. Maria, casale Bodoleie, medietatem casalis Gorrosie, Mastabe*. Claude Cahen pense que l'abbaye citée est Sainte-Marie du Fer près du Pont de Fer. Nous proposons de situer Bodoleie à Beit Aliane à l'Est de Tortose et Mastabeh aussi à l'Est de Tortose (2). Quant à *Gorrosie* il a été situé à Djerisiyé au Sud de Margat (3).

Plus au Nord nous trouvons près de l'Oronte sur la rive gauche quatre casaux mentionnés dans un acte de 1179 (4) situés au N.-O. de Darkoush : *Seferie = Seferi; Bequoqua = Ain Koga; Vaquer = Bach Beri; Cofra = Kefr Abit*.

Remontons le cours de l'Oronte et nous trouverons dans le même acte d'autres sites, dont certains sont déjà inscrits dans un acte de 1168 (5), et un peut-être dans l'acte déjà cité de 1186.

L'acte de 1168 (6) est un don de Bohémond III à l'Hôpital : il cite *Rochefort cum abbatia, Cavam, Levoniam, Tala, Bachfela, Gaïgon...*

Pour *Rochefort*, Cahen (7) suggère la forteresse de Bourzey, et pour *Cavam* : Shaqif *Kafar Doubbin* ou *Darkoush*, ces deux châteaux comportant des grottes : Shaqif. «

Pour *Levoniam* nous proposons *Houénié Kastal*, au N.-O. du château de Sarmaniyé.

Tala : peut-être *Tell' Aali* (carte 50.000^e Jisr ech Chorhour) au N. du Nahr el Abiad.

Bachfela : *Begfala* au bord de ce Nahr.

Gaïgon : *Qaiqoun* au N. de Tell Aali.

L'acte de 1179 énumère *Caveam* et *abbatiam...* *Granacherie* (non situé) et *Casale caveae Livoniae, Baqfala* et *Gaigum*. Nous retrouvons donc là trois lieux cités dans l'acte de 1168.

L'acte de 1186 paraît nous apporter aussi quelques localités : « *Farangi, Come,*

(1) Margat, 1 février 1186. *Cart.*, I, n° 783, p. 491-496. Röhricht, *Reg.*, n° 649, p. 171-172.

(2) On verra plus loin (les domaines des seigneurs de Margat) que nous formulons pour Mastabeh une seconde hypothèse.

(3) mai 1186. *Cart.*, IV, n° 804 bis., p. 265-266. — Röhricht, *add.*, n° 651^o, p. 44.

(4) 5 février 1179. Ernest Strehlke, *Tabulae Ordinis Theutonicis*, p. 10. — Röhricht, *Reg.*, n° 555, p. 147. C'est un don de Bohémond III, Prince d'Antioche, à Joscelin (III) d'Edesse, sénéchal de Jérusalem.

(5) *Cart.*, n° 391, p. 266-268. — Röhricht, *Reg.*, n° 428, p. 111-112.

(6) *Janvier 1168 (Cart., I, p. 266-268, n° 391. — Röhricht, Reg., 111-112, n° 428. «...Notificetur igitur omnibus christicolis... quod ego Boamundus principis Ramundi filius... princeps Antiochenus... dono et concedo... sancto Johanni Hospitalis Jherusalem... ejusdemque Hospitalis magistro nomine Girberto... Rochefort cum abbatia et pertinentiis suis omnibus; Cavam quoque cum pertinentiis ac divisiis suis; Levoniam quidem cum divisiis suis; Tala cum divisiis; Bachfela cum divisiis suis et Gaïgon... Glorietam... cum pertinentiis et divisiis ejus et cum fonte qui adquat gardinos; casale... s. Egidii cum torone de Belda et cum pertinentiis suis necnon et medietatem Rogie cum pertinentiis suis et aliam medietatem cum pertinentiis suis eidem Hospitali concedo quam cito liberaverit et aquitaverit eam a Reinoldo Masoerio et ab heredibus ejus; et Arcicant cum pertinentiis suis, Farmith quoque cum pertinentiis suis necnon et Femiam cum lacu et pertinentiis suis, Logis cum pertinentiis ejus et Bochabes cum casali de Pailles et alias dominationes et liggiancias quas Femia habet in terra Syrie et alibi, ubicumque habeat nominatas et non nominatas; Berssaphut quoque cum pertinentiis suis, castellum de Lacoba cum pertinentiis ejus, Totomota cum pertinentiis ejus. Hec omnia, scilicet proprium meum, dominationes et litgiancias quas in illis habeo, dono et concedo prefato Hospitali Jherusalem, concessu et voluntate omnium illorum qui jus, feodum et hereditatem in illis habebant. De ista si quidem prescripta et supra nominata terra fratres Hospitalis guerrabunt quando voluerint et cum eis placuerit, accipient inde treugas... Hujus utique rei testes sunt : Silvester consanguineus principis, Rainaldus Masoer, Robertus Mansel, Rotbertus Gautredi filius, Bonabulus, Roggerius de Surdavalle, Eschivardus, Petrus camerarius, Johannes de Salquino, Gaufredus Falsardus dux Antiochie et frater ejus Guido Falsardus, Paganus de Castellud castellanus Antiochie, Radulfus de Furno, Radulfus de Neun, Willelmus de Tirel ma(r)escalculus et frater ejus Simon, Petrus de Melfa vicecomes, Terrius de Tornai, Boninus et alii quamplures... »*

(7) Cahen, p. 161.

Castellum Popos (ou *Pospos*) (1) cum casali suo, casale *Kaynon*, *Alus...* » Au Nord du château de Sarmaniyé nous trouvons *Farangi*, identifié par Dussaud (p. 154, n. 3) avec Kefrendjé ; *Alus* identifié par Dussaud (p. 129) avec Hallouz ; pour *Popos* ou *Pospos* nous proposons *Bezbas* (carte au 50.000^e : Ordu) au N.-O. de Kefrendjé ; pour *Come* : *Kem Aya* au Nord de Kefrendjé ; pour *Kaynon* : *Ghani* au S.-E. d'Hallouz, mais peut-être ce *Kaynon* est-il le *Gaigon* des actes de 1168 et 1179, ce que propose Dussaud (p. 429).

Il nous faut parler ici des localités au voisinage de Nahr el Kébir Nord qui, avec ses affluents, creuse une ligne médiane entre l'Oronte et la mer depuis ses sources dans le Djebel Baer, non loin d'Ordou jusqu'à son embouchure au Sud de Lattaquié. Du Sud au Nord on rencontre Torosse (Rey, *Colonies...*, p. 343) que Dussaud (p. 422) identifie avec Laitor, Lator, par où passait la route de Lattaquié à Antioche ; elle gagnait ensuite Casambella, identifié avec Qessab, au pied du mont Cassius. C'est par là que passa en 1119 le roi Baudouin II quand il se porta au secours d'Antioche (2).

A l'Est, dominant un affluent du Nahr el Kébir, le Nahr Aïdo, le Fort EL AÏD ou QAL'AT EL AÏDO défendant à 15 km au Nord la grande forteresse de Saone. Un corps de troupe de Saladin vint enlever aux Francs cet ouvrage le 30 juillet 1188, le lendemain de la capitulation de Saone. Non loin de là, se trouvaient deux casaux qui firent aussi partie des domaines des seigneurs de Saone et que ceux-ci donnèrent à l'Hôpital : Tricheria (1170), Tricaria à 12 km au Nord-Ouest de Saone, et Homedin à 8 km à l'Ouest de Saone (3).

Un acte de mai 1186 (4) nous apprend qu'Étienne d'Aillant cède à son frère trois casaux que nous croyons pouvoir situer dans le voisinage : Noortha, Suyjac et Corrosie. Noortha, à l'Ouest du Nahr el Kébir est peut-être, près de Torosse, Morrat, carte ottomane ; Mogharate sur la carte française Lattaquié-Hama de 1934 ; Suyjac est assurément Zouayek, plus au Sud ; quant à Corrosie, ce pourrait être Qourshiyé, aujourd'hui Khan Bektache, au confluent du Nahr Qourshiyé et du Nahr el Kébir. On y voit encore une tour médiévale sur le Tell el Ghab.

C'est à Qourshiyé que Saladin fit étape après la prise de Saone et marchant sur les châteaux de Shoghr et Bakas.

Enfin tout près de l'embouchure du Nahr el Kébir à l'Est, nous situons à Henadi le casal Hanadia dont en 1181 Bohémond III, prince d'Antioche, confirme la donation à l'abbaye de Josaphat (5).

(1) Pour ces trois lieux nous faisons une réserve, car nous trouvons beaucoup plus au Nord, à l'Est de Cursat : *Firincar* qui serait *Farangi*, *Cumis* qui serait *Come*, et au bord de l'Oronte, *Bazbaz* qui serait *Pospos* (carte Antioche au 200 000^e éd. de 1944). Ne pouvant prendre parti nous inscrivons deux fois ces trois localités.

(2) Guill. de Tyr, XII, 11, *H. occ.*, t. I, p. 527.

Gautier le Chancelier, *Bella Antiochena*, II, 9 éd. Hagenmeyer, p. 259 et n. 8 et 17.

(3) En juillet 1170, Roger, seigneur de Saone, avec l'accord de sa femme Avicia et de ses frères Jarenton et Joscelin donne à l'Hôpital le Casal Tricheria (sur les cartes : Rigara, Zegharo, Zgharo, Srarou). *Cart.*, I, p. 229, n° 417 ; Röhricht, *Reg.*, p. 124, n° 473. En 1175, Bohémond III, prince d'Antioche confirme le don du casal Tricaria fait à l'Hôpital par Jarenton seigneur de Saone. *Cart.*, I, p. 234, n° 472 ; Röhricht, *Reg.*, p. 139, n° 523. En 1175, un acte d'Aimery, patriarche d'Antioche, concerne les casaux de Tricaria et de Homedin (Hamidé, Hamada) donnés jadis à l'Hôpital par Roger de Saone. *Cart.*, I, p. 325-326, n° 474. — Röhricht, *Reg.*, p. 136, n° 513.

(4) *Cart.*, IV, p. 265-266, n° 804 bis. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 44, n° 651 bis.

(5) Röhricht, *Reg. add.*, p. 38, n° 605 a. — Voir Delaborde, *Chartes de Terre Sainte provenant de l'abbaye N.-D. de Josaphat*, dans *Bibliothèques des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 19^e fasc., 1880, 26. — Kohler, *Chartes de l'abbaye N.-D. de Josaphat*, 1900, dans R.O.L., VII, p. 151-152. — Voir aussi Cahen, p. 167, n. 13.

C. LA RÉGION SEPTENTRIONALE DU DJEBEL ANSARIEH.

Il nous reste à situer certains lieux dans la région septentrionale du Djebel Ansarieh (1) entre — à l'Ouest le Nahr el Kébir Nord qui se jette dans la mer au Sud de Lattaquié — à l'Est l'Oronte — au Nord la région du Nahr el Abiad, affluent de ce fleuve.

Il s'agit surtout de châteaux dépendant de la Principauté d'Antioche et situés au Nord du territoire des Assassins. Plusieurs ne sont signalés que par des chroniques arabes à l'occasion de la campagne de Saladin en 1188.

Du Sud au Nord nous rencontrons :

Le château de BALATONOS (*Qal'at Mehelbé*) à 774 m sur un sommet du Djebel Arbaïne d'où l'on découvre une vue très étendue au contact de la vallée du Nahr el Kébir. Près de là passaient des pistes unissant les ports de Lattaquié et de Djébelé avec l'Oronte.

Au Sud de Balatonos commence le Djebel Bahra, aux gorges étroites dont les flancs s'élèvent brusquement au-dessus de la plaine côtière.

Le fort de Fiha signalé par un chroniqueur arabe doit se trouver dans le voisinage, peut-être *Jiblaya* ?

A 11 km au Nord de Balatonos se dresse la puissante forteresse de SAONE (Sahyouun) (altitude 439 m) comportant l'enceinte la plus vaste des châteaux des croisés, appartenant à l'une des plus nobles familles de la Principauté, dont les seigneurs possédaient non seulement la forteresse de Balatonos et les forts du voisinage mais aussi un vaste territoire Outre Oronte, s'étendant jusqu'à SARDONE (Zerdana) à 80 km de là.

Saone (2) se dresse sur un des contreforts du Djebel Darious couronnant une crête formant un triangle allongé que deux ravins bordés d'escarpements resserrent et isolent en se réunissant à la pointe de l'enceinte à l'Ouest.

En 1936 le capitaine Jean Gave m'avait signalé sur une éminence à 2 km 500 au Nord de Saone, une ruine qui devait être un poste d'observation pour les Francs occupant Saone. Elle est en effet indiquée sur la carte au 50.000^e Haffé, à l'Ouest de Haret ez Zaarour à l'altitude de 500 m avec la mention : ruines (3).

De cette position dominante, on voit entièrement la forteresse depuis le donjon jusqu'à l'extrême pointe Ouest de la basse-cour. Au Nord, la vue est très étendue en direction du Cassius et l'on aperçoit la croupe que couronnait *Qal'at el Aïdo*.

Vers le Sud on reconnaît également le sommet occupé par *QAL'AT MÉHELBE* ; de ce Fort, les vues sont aussi très étendues en direction de Lattaquié et Djébelé.

Il ne reste que peu de chose de cette construction. Le terrain est jonché de blocs de pierres lisses de 40 à 60 cm. On retrouve la trace d'une poterne et la base d'un pan de mur d'une quinzaine de mètres de longueur et épais de 2 m. Le parement extérieur de ce mur dont les blocs sont liés par un épais mortier contenant des traces de brique pilée laisse supposer que cette construction remonte à l'époque byzantine. Mais il est vraisemblable qu'une petite garnison franque occupa ce poste d'observation pour assurer la liaison optique de Saone avec *Qal'at el Aïdo* dont il va être question.

A l'Ouest de Saone, le Fort de DJAMAHIRHIYOUN, peut-être Darharayoun.

(1) Rappelons que la partie méridionale du Djebel Ansarieh dont le massif commence au voisinage du Crac des chevaliers et de Masyaf porte le nom de Djebel Bahra.

(2) A 33 km de Lattaquié par une bonne route récemment construite par les soins du gouvernement syrien pour faciliter la visite de ce site admirable et de ce très intéressant monument.

(3) Inscrit sur la carte de la campagne de Saladin en 1188.

Au Nord-Est de Saone la forteresse de BOURZEY (*Qal'at Marza*, carte au 200.000^e Lattaquié-Hama de 1934, et carte au 50.000^e Rhab Nord), forteresse importante, dressée à 530 m environ sur un sommet escarpé, au-dessus du Ghab, gardait un passage qui assurait l'accès le plus direct de Saone avec le Roudj, par le col du Nebi Younès à l'altitude de 1500 m.

Le fort de SARMANIYÉ, aussi au bord du Ghab, à 8 km au Nord de Bourzey.

Le château d'EL AÏD (*Qal'at el Aïdo*) à 14 km à l'Ouest de Sarmaniyé, dominant la vallée du Nahr el Aoueinate, affluent du Nahr el Kebir, et commandant la grande route de Lattaquié à Djisir esh Shoghr.

Tout près de Qal'at el Aïdo à l'Ouest se trouve el Qourshiyé (1), qui fut, nous l'avons dit, une étape de Saladin en 1188. Le Fort de LIVONIA que nous avons proposé de situer à *Houénié Kastal* à 5 km au Nord-Ouest de Sarmaniyé.

Tell Kashfahan, autre étape de Saladin, dans sa marche sur les châteaux de Shoghr et Bakas ; nous proposons de le situer à Ain el Hachchaché, rive Ouest de l'Oronte, à côté de Djisir esh Shoghr.

Les châteaux jumelés de SHOGHR et BAKAS (Pl. LXXVII) entre Tell Kashfahan et le Nahr Abiad. Ces châteaux et Tell Kashfahan étaient en vis à vis du château d'Arcican (Pl. LXXXIX) sur l'autre rive de l'Oronte.

A quoi il faut ajouter, au Nord du Nahr Abiad, SHAQIF KAFAR DOUBBIN et plus au Nord, mais sur l'autre rive de l'Oronte, DARKOUSH. Là un pont franchit le fleuve. Un chemin menait de Shaqif Kafar Doubbin à ce pont. Darkoush se trouve au bord d'une gorge où coule le fleuve à une grande profondeur. Il ne reste plus rien du château que les Francs y avaient construit, sans doute dès la première moitié du XII^e siècle. Les habitants de la localité en ont employé les matériaux. Il était en partie creusé dans le roc (2). De Darkoush, des routes conduisaient au Sud vers le Roudj, au Nord vers Salqin et Harim, à l'Est vers le défilé d'Ermenaz et le Djazr.

(1) Dussaud, carte IX B 3. C'est probablement le *Corrosie* cité dans un acte de mai 1186, *Cart.*, t. IV, n° 804 bis, p. 265-266.

(2) Claude Cahen, p. 160-161, rappelle qu'un texte Franc, la lettre d'Ermenger, cite des forteresses enlevées par Saladin en 1188 et parmi celles-ci *Cavea* ce qui correspond au terme *Shaqif* des textes arabes qui signifie grotte ou caverne. Il en conclut que *Cavea* désigne soit Shaqif Kafar Doubbin, soit Darkoush ; il nous semble qu'il vaut mieux retenir le premier, car les chroniques arabes désignant de nombreux châteaux pris par Saladin dans cette campagne ne font pas mention de Darkoush.

CHAPITRE V

PROBLÈME DE LA POSITION DE RUGIA (Chastel de Ruge)

Il est question au début des campagnes des croisés sur l'Oronte de trois sites souvent mentionnés ensemble : le premier, ARCICAN (écrit aussi ARCICANT) est facile à reconnaître dans le village d'Arzghan (écrit encore sur les cartes Arzhrane, Aini el-Izan), situé sur la rive droite de l'Oronte, au Nord-Est de Djisr esh Shoghr.

Mais la position des deux autres RUGIA et RUSSA est controversée.

RUGIA est parfois désigné par les termes *urbs Rugia*, *civitas Rugia*, *oppidum Rugia* ; on rencontre aussi RUBEA, Rubia, Rogia, Regia, Ruga, Rugea, Ruia, Roida, Subrea. Les textes français disent CHASTEL de RUGE, RUGE.

RUSSA est désigné aussi par les termes *civitas Rusa*, *Rursa*.

RUGIA ou RUBEA ne peut se confondre avec RUSSA puisqu'un passage de Foucher de Chartres dit qu'ils sont à une distance de quatre milles l'un de l'autre. Le même auteur laisse entendre que RUGIA était à proximité de l'Oronte (1).

Il est certain que Rugia et Rubea désignent le même lieu : pour le même événement (1115) Guillaume de Tyr (2) écrit Rugia tandis que Raoul de Caen (3) et Gautier le Chancelier (4) écrivent Rubea. Il importe d'en situer l'emplacement, car comme le remarquait Rey (5) et comme le soulignait aussi René Dussaud (6) on fixerait ainsi « la position d'une des places de la Principauté d'Antioche dont l'identification présente le plus d'importance ».

René Dussaud qui à travers toute la Syrie, a localisé de façon si exacte tant de sites de l'Antiquité et du Moyen Age, nous paraît en l'occurrence s'être trompé. Constatant qu'Arcican et Rugia étaient souvent associés et observant qu'Arcican devait se trouver sur la rive orientale de l'Oronte, un peu au Nord de Djisr esh Shoghr, il a émis l'hypothèse que Rugia formait à la même latitude sur la rive occidentale une autre tête de pont. Ainsi les Francs auraient eu un château sur chaque rive. Et il suggérerait de placer Rugia, le Chastel de Ruge, sur le Tell Kashfahan dont il est question dans la campagne de Saladin en 1188 ; c'est là qu'il fit étape en allant assiéger les châteaux de Shoghr et Bakas. Or, à notre avis, tous les textes prouvent que Rugia se trouvait sur la même rive orientale

(1) Foucher de Chartres, C. XLV, *H. occ.*, III, p. 423 (voir plus loin, p. 85 n. 5).

(2) L. XII, c. 12, *H. occ.*, I, p. 528.

(3) *H. occ.*, III, p. 649-650.

(4) L. II, c. 11, *H. occ.*, III, p. 90-91.

(5) *Colonies franques*, p. 350.

(6) P. 176. Voir aussi le chapitre : Russa et Chastel Ruge, p. 165-169.

qu'Arcican et que par conséquent les Francs auraient eu, au-delà du Pont de l'Oronte, deux châteaux le protégeant au Nord-Est et au Sud-Est, face à l'ennemi qui aurait tenté de franchir le fleuve. Rugia, Oppidum Rugia, Chastel de Ruge tire son nom de la contrée où il se trouve : le Roudj (1). Or cette vaste vallée fertile occupe depuis Balmis au Nord d'Arcican jusqu'au Ghab à la hauteur de Qastoun, la rive orientale de l'Oronte. Dussaud en situant Rugia sur la rive occidentale a tenté d'é luder la difficulté en écrivant (p. 170) qu'au Moyen Age le district du Roudj n'était pas limité à la vallée du même nom et qu'« à l'Ouest il franchissait l'Oronte pour englober Kashfahan ». Mais nous répondrons que si, administrativement pour les Musulmans, le Roudj s'étendait peut-être au-delà du fleuve, les textes latins semblent n'envisager la plaine du Roudj que sur la rive droite.

Nous avons dit que l'une des façons d'orthographier Rugia était Rubea.

Cl. Cahen est dans le vrai quand il nie l'existence d'une troisième localité désignée par un des noms de lieux ci-dessus cités (Rugia, Rubea, Russa) : « quant à l'hypothèse d'un troisième site, de nom voisin,... elle n'est en aucune façon appuyée par les textes qui peuvent toujours s'appliquer à Rugia ou à Russa (ou à la vallée du Roudj) » (2).

Pour la localisation de Russa, qui était une ville et non une forteresse, Dussaud a proposé Allarouz (3) entre Qastoun et Al-Bara « un peu au Sud de la route joignant Al-Bara à Djisr esh Shoghr ». Nous reviendrons là-dessus.

Nous allons maintenant examiner les principaux textes où il est fait mention de Rugia et de Russa.

1. L'historien anonyme de la première croisade (4) dit qu'en octobre 1097 Pierre de Roaix parcourut le Roudj et qu'il s'empara de la ville de *Rusa*.

2. *Année 1098*. Robert le Moine (5) dit que Raymond de Saint Gilles arrive (novembre 1098) « ad urbem quae Rugia dicitur », puis gagne Al-Bara et va faire le siège de La Marre (Maarrat en Noman). Cette place est prise le 11 décembre 1098. Tudebode (6) écrit que Raymond sort d'Antioche le 8 novembre « venit per unam civitatem quae vocatur *Rubea* et per aliam quae vocatur *Albaria*... pervenit ad civitatem quae dicitur *Marra* » tandis que Tudebode abrégé (7) dit « venit per unam civitatem... *Rugia* et per aliam... *Albaria* ».

Raoul de Caen (8) signale que Raymond de Saint Gilles tenait Rubea, Rufa (pour Rusa), Arcican, Belmesyn. Ces localités sont donc voisines.

3. *Années 1098-1099*. Des discussions ayant eu lieu à Antioche entre les chefs de la Croisade, Raymond de Saint Gilles se décide à les convoquer pour le début de janvier 1099

(1) C'est une erreur comme on l'a fait souvent, d'écrire CHASTEL RUGE, terme qui ne se rencontre jamais dans les Chroniques. Il faut dire CHASTEL DE RUGE ce qui signifie le château du Roudj.

(2) P. 161, n° 58. Ainsi Hagenmeyer dans son édition de Gautier le Chancelier, *de Bello Antiocheno*, p. 176, parle pour Rubea de Rouweiha près de Maarrat en Noman ; et Dussaud, tout en étant d'accord sur le fait que la position qui nous intéresse est tantôt appelée Rugia tantôt Rubea, fait allusion à un autre Roube'a (carte ottomane Robia).

(3) P. 176.

(4) Édité. Bréhier, p. 62 : « intravitque vallem de Rugia... ipse vero cepit Rusam civitatem... ». Même chose dans Robert le Moine, l. III, c. 27, *H. occ.*, III, p. 770 : « ...in vallem de Rugia pervenerunt et Rusam civitatem obtinuerunt » ; et dans Tudebode, *H. occ.*, III, p. 33 : Pierre de Ruait intravit in vallem de Rugia, statim apprehendit Rusam ». Autres mss : Rursam, Rursiam.

(5) Robert le Moine, l. VIII, c. 4, *H. occ.*, III, p. 845.

(6) Tudebode, l. XIII, c. 2, *H. occ.*, III, p. 90.

(7) Tudebodus abbreviatus, c. 44, *H. occ.*, III, p. 154.

(8) Raoul de Caen, c. LIX, *H. occ.*, III, p. 649-650.

à Rugia (1) située à mi-chemin entre Antioche et La Marre (2). Raymond d'Aguilers (3) s'exprime de même.

Tous y vinrent ; Raymond voulait reprendre la marche sur Jérusalem et offrit même d'assumer les frais d'expédition des autres chefs. L'opposition de Bohémond fit échouer « le congrès de Rugia » ainsi que l'appelle René Grousset (4).

4. *Année 1111.* — En cette année, Rugia est le lieu de rassemblement des forces franques.

Vers Noël 1110 Tancrède s'était emparé de Cerep (Athareb) qui commandait la route d'Alep à Antioche. Puis il avait enlevé Sardone (Zerdana), au Sud de Cerep. Au printemps de 1111, il construisait le Fort de Tell ibn Macher pour surveiller Sheïzar et il avait occupé dans le Djebel Ansarieh le château de Bikisraïl (Castellum Vetulae) qui assurait la liaison entre le port de Djebelé (ou Zibel) et Apamée. En ce temps l'atabeg de Mossoul Mawdud avait envahi le comté d'Édesse et assiégé inutilement Édesse en avril-mai 1111, puis le 28 juillet il avait attaqué la seconde place du comté, Turbessel (Tell Basher) ; il avait été aussi repoussé. Il alla alors menacer la Principauté d'Antioche et établir son campement près de Marrat en Noman, où l'atabeg de Damas Togtekin vint le rejoindre avec ses troupes au début de septembre 1111. Tancrède voyant le danger, appela à l'aide le roi Baudouin I^{er}. Celui-ci accourut avec le comte Bertrand de Tripoli. C'est à Rugia qu'ils firent leur jonction avec Tancrède qui les attendait depuis cinq jours. Baudouin de Bourcq, comte d'Édesse, et les seigneurs du comté arrivèrent aussi avec leurs troupes. Les tentes de l'armée franque furent plantées le long de l'Oronte (5).

L'armée franque, forte de 16.000 hommes, vint s'établir près d'Apamée. Une rencontre eut lieu le 29 septembre 1111 (6).

5. *Année 1115.* Nouvelle concentration de troupes à Rugia. Une grande armée turque conduite par l'émir Bursuq avait envahi la région et enlevé d'assaut Cafertab, après une magnifique résistance de la garnison franque (5 septembre). Après quoi les troupes de Bursuq atteignent Maarrat en Noman (7), puis elles vont planter leurs tentes auprès de Russa, Rugia et Apamée, dont à l'aide de leurs machines, elles accablent de pierres les faubourgs. Apamée ne subit pas de dommages, mais l'ennemi ravagea et incendia le voisinage (8).

(1) *Historien anonyme...*, p. 178, « ad Rugiam civitatem ».

(2) Guil. de Tyr, I, VII, c. 11, *H. occ.*, I, p. 293 : « contigit vero interea quod, convenientibus apud Rugiam quae quasi in medio inter Antiochiam et praedictam Marram sita est, principibus... comes vocatus illic pervenit. Traducteur : « il avint que li baron s'assemblèrent à Ruge, une cité qui est entre Marram et Antioche pour atendre conseil lequel que il feroient d'aler vers Jerusalem... »

(3) Raymond d'Aguilers, c. 14, *H. occ.*, III, p. 271 : « Sic convenerunt apud Roiam quae inter Antiochiam et Marram quasi media est. »

Ceci est à peu près exact : d'Antioche jusqu'au Pont de Shoghr il y a environ 48 km et de là à Maarrat en Noman 36 km. — Robert le Moine, I, VIII, c. 8, *H. occ.*, III, p. 850 : « ut ad Rugiam civitatem convenirent » autres mss : Regiam, Rugam.

(4) I, p. 123-124.

(5) Foucher de Chartres, c. XLV, *H. occ.*, III, p. 423 « qui, cum pervenissent usque ad oppidum vel villam quam Rugeam (vel Rubram) nuncupant, prope Russam, affuit Tancredus qui adventum regis jam per quinque dies exspectaverat. Quo cum gaudio suscepto, deposita sunt tentoria et extensa secus flumen Fernum ». Un autre manuscrit ajoute ce détail : « Rugeam... ab altera quae Russa dicitur quatuor millibus distantem. »

(6) Voir pour les détails de cette campagne chapitre VI : *La Défense au-delà de l'Oronte*, p. 96.

(7) Gautier le Chancelier, I, c. 4, *H. occ.*, V, p. 90.

(8) Albert d'Aix, I, XII, c. 19, *H. occ.*, IV, p. 701 : « tentoria sua locantes in campestribus civitatum Rossa (Russa) et Roida (Rugia) et Femiae (Apamée)... »

Roger d'Antioche et Baudouin de Bourcq vinrent s'établir à Rugia (1). Bernard de Valence, Patriarche d'Antioche, y prêcha et donna une absolution générale à l'armée qui se préparait au combat (12 septembre).

6. *Année 1119.* Roger d'Antioche, apprenant qu'Il Ghazy s'avance vers Harrenc et le Roudj franchit l'Oronte au Pont de Fer et va se poster le 20 juin dans la plaine au Nord de Sarmeda. Le 28 juin il est vaincu et tué au combat de l'Ager Sanguinis.

Après ce désastre le roi de Jérusalem Baudouin II part en hâte avec le comte de Tripoli ; ils quittent Antioche le 11 août pour aller au secours de Cerep assiégée, mais ils rencontrent les défenseurs de cette forteresse qui avaient été obligés de capituler et qui retournaient à Antioche. Ils descendent alors vers le Sud pour gagner Rugia (2).

Comme Roger d'Antioche en 1115 ils se portent de là sur Hab, puis sur Tell Danith. C'est la seconde bataille et une nouvelle victoire franque à Tell Danith le 14 août 1119.

De là le roi se rend à Maarrat en Noman, puis les Mounqidhites de Sheïzar ayant enlevé Allarouz (Russa), il va leur reprendre ce château (3) et s'empare ensuite de Kafar Rouma puis il reprend Cafertab.

7. *Année 1132.* Guillaume de Tyr (4) rappelle que les deux places d'Arcican et de Rugia appartenaient à Pons, comte de Tripoli, qui les tenait de sa femme Cécile de France, veuve de Tancrede, lequel s'était emparé, il y avait déjà longtemps, de ces forteresses.

Pons s'était révolté contre son beau-frère le roi Foulques et celui-ci vint l'attaquer près de Rugia (5). Le comte de Tripoli fut vaincu et fit bientôt sa soumission.

8. *Année 1149.* Rugia est signalé aussi en 1149 à propos de la bataille de Fons Muratus (29 juin) entre Nour ed din et Raymond d'Antioche où celui-ci fut tué. Guillaume de Tyr écrit que ce combat eut lieu : « inter Apamiam et oppidum Rugiam in eo loco qui dicitur Fons Muratus » (6). Après ce grand succès Nour ed din s'empara d'Apamée (26 juillet 1149) et d'autres positions à la suite de quoi eut lieu une trêve qui laissait aux mains du vainqueur toutes les places franques d'Outre-Oronte (7).

9. En 1157 le roi de Jérusalem, le Prince d'Antioche et le comte de Tripoli, réunissent leurs troupes dans la Boquée et vont faire campagne dans le Roudj. Ils attaquent d'abord Chastel de Ruge et ils le trouvent si bien défendu qu'ils renoncent à l'assiéger (8). Il semble qu'à cette date ou en 1159, Nour ed Din s'empara d'Arcican et de Cheih el-Hadid (9).

(1) Guil. de Tyr, l. XI, c. 25, *H. occ.*, I, p. 497 « Antiochia egressus, ante oppidum Rugiam... impiger astitit » Trad. « ...issirent hors d'Antioche... et chevauchèrent jusque au Chastel de Ruge. » — Gautier le Chancelier, l. II, c. 11, *H. occ.*, V, p. 90-91 : Roger « secessit ad Rubeam ».

(2) Guil. de Tyr, l. XII, c. 12, p. 528 « versus Rugiam », trad. « vers Ruge ». Gautier le Chancelier, XI, *H. occ.*, V, p. 119 : « Eodem vero die et sequenti nocte regi equitante ad Cerepum assunt illi obviam qui... hostibus castrum dimiserant... [Rex] ad Rubeam iter dirigit ut inde equitando per Hap(a) ad montem nomine Danit castrametiri valeat... »

(3) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 622. Voir ci-dessous chap. VI : Défense au delà de l'Oronte, p. 103.

(4) Guil. de Tyr, l. XIV, c. 5, *H. occ.*, I, p. 612-613 : « Habebat autem idem comes... duo castra Arcicanum videlicet et Rugiam quae pro uxore possidebat. » Trad. : « cil cuens avoit deus chastiaux en ces parties que il tenoit de par sa fame car Tancrez les li avoit donez en doaire... l'en apele l'un Artiqan et l'autre Ruge. »

(5) *Ibid.* « Circa Rugiam » ; Trad. « près de Chastel de Ruge ».

(6) Guil. de Tyr, l. XVII, c. 9 ; *H. occ.*, I^B, p. 773. Nous le situons à Joubb Maarrata près de Maarrata dans le Djebel Zawiyé au voisinage immédiat du Roudj méridional.

(7) Ibn al-Qalanisi, p. 293-294. — Abou Chama, *Livre des deux jardins*, *H. or.*, IV, p. 63. — Voir Grousset, II, p. 282.

(8) Guil. de Tyr, *H. occ.*, I, p. 847.

(9) Voir Cahen, p. 404 qui cite, n. 14, Phocas, p. 541, 549, 553 et Ibn al-Fourat.

Plus tard (1161-1162), Nour ed Din détruisit Arcican (1). Sans doute en même temps détruisit-il Chastel de Ruge.

Essayons maintenant, à l'aide des textes, de préciser les positions de Rugia et de Russa.

Pour Rugia, Rey (2) avait proposé : Riha à 26 km à l'Est de Djisir esh Shoghr et à 13 km au Sud d'Idlib. Ceci ne peut être accepté.

Dussaud (3) écrivait « quant à Rugia ou Chastel Ruge, sa position est voisine d'Arcican et le site de Kashfahan (4) sur la rive gauche de l'Oronte, au voisinage de Djisir esh Shoghr lui convient particulièrement ». Claude Cahen (5) se rapproche de cette opinion.

Le Guide Bleu de Syrie (6) a placé Rugia, non loin de la rive droite de l'Oronte sur les contreforts du Djebel Oustani à 2 km à l'Ouest du Tell el-Karsh, au Nord du village de Selli qui se trouve à 5,5 km de l'Oronte et à 7 km à l'Est — Sud-Est de Djisir esh Shoghr.

Grousset (7) a repris les deux hypothèses : celle de Dussaud, rive gauche de l'Oronte sur le Tell Kashfahan et celle du Guide Bleu, rive droite de l'Oronte, près du Tell el-Karsh. N'osant prendre parti, il a, sur une petite carte de détail à la fin du tome II consacrée à ce problème, placé deux fois « Chastel Ruge » à l'Ouest et à l'Est du fleuve.

L'ouvrage en arabe de l'archéologue syrien Zakkariya Wasfi « Tournée archéologique dans certaines régions de Syrie », p. 122-123, écrit ceci : « A la sortie de Jisir ech Chorhour, la route monte vers les croupes du Djebel el Oustani où nous passons à son flanc Sud par le village de Fraïké (92 km) où se trouve le carrefour qui va vers Qal'at Moudiq (Apamée). Au km 95 on passe par le village de Selli ; en escaladant le flanc du Djebel Oustani, on trouvera à 2 km au Nord de Selli le lieu appelé au temps des Croisades « Chastel de Rouge ».

...Un peu plus au Nord était le château d'Arcican. Nulle trace ne reste de ces deux forteresses, car Nour ed din Mahmoud les démolit entièrement ». Il semble bien que ce texte a inspiré le rédacteur du Guide Bleu.

Nous devons la connaissance de ce texte au Commandant Bséréni (8) de l'Armée syrienne. Celui-ci apporte une rectification : « Quant à moi, je déduis que le Chastel de Ruge devait se trouver sur la colline dont l'altitude est 462 m et les coordonnées x 214, y 424, là où se trouve Mchairfé qui veut dire l'Observatoire. Tout près, au Nord, il y a un lieu nommé Ard Mahmoud qui veut dire le terrain de Mahmoud et cela rappelle Nour ed Din Mahmoud. Cet argument Ard Mahmoud paraît intéressant pour situer le point précis du Chastel de Ruge.

Quant à Russa, Dussaud a proposé de le situer à Allarouz (carte de 1934 : Ain al-Arous) à l'Est de Népa dans le Djebel Zawiyé tout près de la plaine du Roudj méridional. Nous partageons cette opinion.

(1) Grégoire le Prêtre, *Hist. des Cr., Doc. Arméniens*, I, n. 199. Une photo d'avion, ne laisse voir que quelques traces de fondations.

(2) *Colonies franques*, p. 350.

(3) P. 158 et 177.

(4) Lors de sa campagne de 1188, sur la rive gauche de l'Oronte Saladin campe sur le Tell Kashfahan « à une journée de cheval des châteaux de Shoghr et Bakas ». Nous proposons de la situer au Nord du Nahr Abiad, sur une éminence au-dessus de l'Ain Hachchaché (carte 50 000^e Jisir ech Chorhour).

(5) Claude Cahen, p. 158-159.

(6) Guide bleu, édit. 1932, p. 281, et carte Lattaquié-Hama, p. 247 au Nord de Selli. Ni la carte au 50 000^e Jisir ech Chorhour, ni les cartes au 200 000^e n'indiquent le Tell el-Karsh.

(7) T. I, 1934, p. 122-124, 277, 468, 506, 566. T. II, 1935, p. 11, 379, 828, n. 2.

(8) Je dois cette précieuse information à M. Marc Gloriod, Ingénieur en Chef à l'Institut Géographique national, qui avait bien voulu correspondre avec M. le Commandant Bséréni à mon intention.

Nous sommes persuadé que Chastel de Ruge se trouvait à l'Est de l'Oronte pour maints motifs et notamment ceux-ci : Quand en 1115 l'armée de Bursuq vient planter ses tentes auprès des cités de Russa, Rugia et Apamée, il est évident qu'elles sont toutes trois sur la rive orientale de l'Oronte ; Guillaume de Tyr nous apprend que le combat de Fons Muratus en 1149 eut bien lieu « inter Apamiam et oppidum Rugiam », ceci ne se comprend que si les deux places sont sur la même rive du fleuve. En conclusion, pour situer Chastel de Ruge, nous adoptons, de préférence aux autres, la proposition du Commandant Bséréni, c'est-à-dire à Mchaïrfé :

1° Ce lieu, à 462 m d'altitude, se trouve à l'extrémité méridionale du Djebel Oustani et domine la plaine du Roudj au Sud et au Sud-Est. Les deux autres positions suggérées sont plus au Nord et trop enfoncées dans la montagne.

2° C'est le lieu le plus proche de la grande route de Djisr esh Shoghr à Alep et qui surveille aussi les voies de communication au Nord vers Bordj Hab, le défilé d'Ermenaz, Harrenc et Antioche ; à l'Est vers Népa (Inab) et Russa (Allarouz) ; au Sud vers les places franques de Qastoun et Apamée.

3° C'est la position la plus rapprochée de Russa, et ceci est fort important : Foucher de Chartres (1) parlant de la grande réunion des Francs à Rugia en 1111 dit que cette place est à quatre milles de Russa, soit environ 6 km. Or Mchaïrfé est à 8 ou 9 km d'Allarouz = Russa, tandis que les autres sont à 11 et 14 km.

L'objection qu'on pourrait faire que Foucher de Chartres dit que l'armée (16 000 hommes) vint planter ses tentes le long de l'Oronte ne tient pas puisque Mchaïrfé n'est qu'à 7 km du fleuve et il fallait abreuver les chevaux.

4° Mchaïrfé signifie l'« Observatoire » et en effet, de ce sommet, on a des vues très étendues et surtout le commandant Bséréni remarque tout à côté le lieu-dit Ard Mahmoud qui évoque Nour ed Din Mahmoud lequel s'empara d'Arcican et de Rugia.

(1) Foucher de Chartres, c. XLV, *H. occ.*, III, p. 423 ; voir plus haut, p. 85, n. 5.

CHAPITRE VI

LA DÉFENSE AU-DELA DE L'ORONTE

La majeure partie de l'armée des Croisés avec Godefroy de Bouillon, Bohémond, Raymond de Saint Gilles et Robert de Flandre, étant partie de Césarée de Cappadoce à la fin de septembre 1097, traverse les premiers ressauts de l'Anti-Taurus et arrive vers le 5 octobre à *Coxon* (Goeksun) où elle passe trois jours. Puis elle franchit la grande chaîne montagneuse en des ascensions si rudes que l'Anonyme de la première croisade l'appelle « la montagne diabolique ». Enfin elle pénètre dans la plaine du Haut-Djihoun et arrive le 13 octobre à MARACH où la population arménienne l'accueille avec enthousiasme. Bohémond avec son contingent qui s'était éloigné quelque temps rejoignit à Marach l'expédition. Celle-ci reprit sa marche le 16 par une route descendant vers le Sud en direction de l'Oronte, par Ravendal (Rawendan) et Hazart (Azaz), et se ravitailla à Marésie (Maarta près Artésie).

Entre temps un détachement d'un millier d'hommes commandé par Robert de Flandre va attaquer la forteresse d'ARTÉSIE (*Artah*, aujourd'hui Reihaniyé) au Sud d'une boucle du Nahr Afrin, qui commandait la route menant à Antioche par le Pont de Fer. Robert de Flandre s'en empare d'autant plus facilement que la population arménienne massacre la garnison turque.

Le 20 octobre l'armée des Croisés arriva devant l'Oronte au *Pont de Fer* (Djisir el-Hadid), pont fortifié gardé par deux puissantes tours dont les défenseurs (cent archers) résistèrent vigoureusement. Cependant la position fut enlevée le jour même. Le lendemain, 21 octobre, les Croisés arrivaient devant Antioche et entreprenaient le siège qui devait durer plus de sept mois et se terminer par la prise de l'antique cité syrienne en juin 1098.

Ce siège traîna en longueur car la ville était si étendue que l'armée franque ne pouvait l'investir suffisamment. Elle était incapable d'empêcher les sorties de l'ennemi et elle était menacée aussi de l'extérieur, notamment par la garnison de la forteresse de Harim (fr. Harrenc) ; ainsi il y eut un combat vers Harim le 18 novembre. En sorte que les assiégeants avaient grand'peine à se ravitailler et comme, à la fin de l'année, la famine menaçait, les principaux de l'armée décidèrent qu'une expédition forte d'environ 20 000 hommes, avec à sa tête Bohémond et Robert de Flandre, remonterait l'Oronte pour aller faire des approvisionnements. La troupe alla jusqu'à Al-Bara. C'est près de là qu'elle rencontra une armée damasquine qui, se portant au secours d'Antioche, s'était groupée à Sheizar. Une bataille eut lieu le 31 décembre. La rencontre fut indécise. L'armée musulmane renonça à son projet de dégager Antioche. Quant aux Francs ils remontèrent vers le Nord pour retourner vers Antioche en traversant le Roudj et, à l'Est de cette région, ils pillèrent *Maarrat Masrin* (janvier 1098). Ils rentrèrent avec un maigre butin.

En février les Musulmans firent une nouvelle tentative pour délivrer Antioche ; une armée réunie par le Prince d'Alep Ridwan, alla se concentrer à Harim pour surprendre de conserve avec la garnison turque d'Antioche, l'armée croisée. Mais les chevaliers Francs avertis par des chrétiens de Harim, après avoir assuré leurs défenses du côté d'Antioche, marchèrent à la rencontre de l'ennemi qui s'avangait vers le Pont de Fer. Le choc eut lieu, le 9 février 1098. Les forces musulmanes furent écrasées et la garnison de Harim abandonna cette place-forte qui cessa d'être une menace pour l'armée de siège. Les chrétiens de la région occupèrent donc Harim qu'ils remirent aux Francs (1).

Nous avons relaté dans un autre chapitre (2) les épisodes du siège d'Antioche et dit comment les Croisés, pour empêcher les sorties des assiégés, se virent obligés de construire à proximité des principales issues de la ville trois forts : Malregard près de la Porte Saint-Paul, la Mahomerie près de la Porte du Pont de l'Oronte et celui que bâtit Tancrede près de la Porte Saint-Georges.

Antioche occupée le 29 juin 1098, les Croisés demeurèrent encore près d'un an dans la Syrie du Nord avant de reprendre la route vers Jérusalem dont la conquête était pourtant leur but essentiel. La chaleur était torride en ce début d'été et l'on remit le projet à novembre, puis on tarda davantage.

Entre temps eurent lieu quelques expéditions :

Raymond Pilet, un chevalier limousin de l'armée de Raymond de Saint Gilles, entreprend en éclaireur avec quelques chevaliers et fantassins le 14 juillet un raid au-delà de l'Oronte dans la région de La Marre (Maarrat en Noman) ; le 17 juillet il occupe *Tell Mannas* puis un château voisin et il veut s'emparer de Maarrat en Noman. Le Prince d'Alep Ridwan envoie des troupes contre lui et Raymond Pilet rentre à Tell Mannas.

En septembre 1098 Godefroy de Bouillon et Raymond de Saint Gilles, sollicités par Omar, gouverneur de Azaz (fr. Hazart) assiégé dans sa forteresse par Ridwan contre lequel il s'était révolté, lui apportent le secours de leurs armes. Ridwan se retire avant même l'arrivée des troupes franques. C'est un premier exemple d'alliances entre seigneurs francs et émirs musulmans. On en verra de plus en plus, alors que les contacts se préciseront entre les deux races.

Deux mois après la course de Raymond Pilet, son suzerain Raymond de Saint Gilles se met en campagne pour la même contrée et le 25 septembre 1098 il s'empare d'AL-BARA dans cette région du Djebel Zawiyé, riche en ruines de monuments religieux des ^v^e et ^{vi}^e siècles, églises, monastères, mausolées, nécropoles. Ayant pris possession de la ville, Raymond de Saint Gilles fit transformer la grande mosquée en église. Al-Bara devint cité épiscopale dont Pierre de Narbonne fut sacré évêque à Antioche (3). Vers le même temps on avait installé un évêque à Harrenc et dans d'autres villes importantes récemment conquises.

Raymond de Saint Gilles quitta Al-Bara dans les derniers jours d'octobre, car la date fixée pour un entretien des chefs en vue de la reprise de la marche vers Jérusalem était toute proche. Cette réunion eut lieu le 5 novembre 1098 dans l'église Saint-Pierre d'Antioche.

Mais un débat ayant eu lieu à cause de la suzeraineté sur Antioche que réclamait Bohémond, on remit à plus tard la grande expédition et Raymond de Saint Gilles partit

(1) Guil. de Tyr, I, V, c. 2. *H. occ.*, I^a, p. 196. — Kamal ad-Din, *H. or.*, III, p. 578-579. — Voir Grousset, I, p. 87.

(2) Voir chapitre III : Antioche.

(3) Raymond d'Aguilers, c. 14, *H. occ.*, III, p. 266. — *Histoire anon.*, p. 166-169. — Kamal ad-Din, *H. or.*, III, p. 586. — Grousset, I, p. 119.

avec Robert de Flandre pour aller reprendre l'attaque de LA MARRE (Maarrat en Noman) où, en juillet, son vassal Raymond Pilet avait échoué. Les deux seigneurs firent étape à Rugia et à Al-Bara ; ils arrivèrent devant La Marre le 27 novembre. Bohémond vint avec des renforts les rejoindre. On attaqua avec un château de bois monté sur roues qui dépassait la hauteur des murailles. Les Musulmans se défendirent avec acharnement et l'on en vint au corps à corps. En même temps des sapeurs faisaient une brèche dans un pan de muraille qui s'écroula le 11 décembre. La ville alors fut prise (1).

Les dissensions entre Bohémond et Raymond de Saint Gilles n'ayant pas cessé, les plus humbles Croisés qui se trouvaient cantonnés à La Marre protestèrent violemment à cause de ce retard. Aussi Raymond pour obtenir la décision des chefs les convoqua à RUGIA situé au Sud-Est de Djisir esh Shoghr. Tous s'y rendirent. Malgré les offres généreuses de Raymond qui proposait de faire les frais de l'expédition, il ne put les convaincre. Les pèlerins de La Marre exaspérés se révoltèrent le 5 janvier 1099 et se mirent à démolir les remparts et les maisons de cette ville.

Devant cette émeute Raymond de Saint Gilles décida de partir seul à la tête des troupes enfin apaisées qui se mirent en marche pour Jérusalem le 13 janvier. Le 16 on fit étape à Capharda (Cafertab), puis on marcha vers *Sheizar* dont l'émir, Sultan, offrit aux Croisés le libre passage sur son territoire et leur envoya deux guides pour conduire l'armée à un gué de l'Oronte. On a pensé que les troupes avaient remonté le Nahr Sarrout, affluent de gauche de l'Oronte. Sur leur chemin elles passèrent près de deux châteaux (2) et atteignirent RAFANÉE. Elles s'arrêtèrent trois jours dans cette riche cité où elles se ravitaillèrent abondamment. Puis elles séjournèrent dans la Plaine de la Boquée et occupèrent jusqu'au 2 février le château des Curdes (Hosn el-Akrad) qui devait s'appeler plus tard le Crac des Chevaliers.

Nous ne suivrons pas davantage l'armée des Croisés dans sa marche vers la côte où Godefroy de Bouillon et Robert de Flandre vinrent la rejoindre pour entrer en Palestine. La campagne se termina le 15 juillet 1099 par la prise de Jérusalem.

*
* *

Bohémond n'avait pas participé à cette glorieuse expédition et jugea suffisant de se rendre à Jérusalem à la fin de l'année pour y célébrer la fête de Noël.

De retour à Antioche il projeta d'étendre au-delà de l'Oronte le territoire de sa Principauté et tenta en mai 1100 de s'emparer de la vieille cité d'APAMÉE que les Croisés appelaient FÉMIE. Il n'y parvint pas. A la même époque il avait envahi la région d'*Alep* où régnait Ridwan (3). Ses troupes avaient occupé KELLA (Kafr Kilé) dans le Djebel Ala au Sud de Harrenc, SARDONE (Zerdana) et SERMIN à l'Ouest d'Idlib. Ridwan ayant tenté de reprendre aux Normands KELLA, les garnisons des Places que nous venons de citer se portèrent à sa rencontre et le battirent le 5 juillet 1100. A la suite de quoi les mêmes troupes lui enlevèrent KA FER HALEB à l'Est de Sardone, et plus à l'Est au-delà de Qinnésrin, HADIR. Enfin elles poussèrent un raid beaucoup plus au Sud au-delà de Maarrat en Noman et s'emparèrent, au Nord-Est d'Apamée, de CAFERTAB. Elles trouvèrent là une ancienne enceinte et transformèrent la mosquée en ouvrage fortifié (4). Ainsi dès 1100 les Francs

(1) *Histoire anon.*, p. 177.

(2) On a proposé de situer le second « quoddam Arabum castrum » dit l'anonyme de la première croisade, à Masyaf : cela nous paraît peu probable. Pourquoi les troupes auraient-elles quitté la vallée du Sarrout pour s'écarter vers l'Ouest et s'enfoncer dans le cirque de montagnes qui enferment Masyaf ?

(3) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 588. — Grousset, I, p. 376.

(4) Cahen, p. 162-163.

tenaient une ligne de défenses entre l'Oronte et la région d'Alep comportant du Nord au Sud : HARRENC, à 15 km de l'Oronte au Pont de Fer, et à 55 km d'Alep, Kella à 16 km de l'Oronte et à 50 km d'Alep, Maarrat Masrin et Sardone (Zerdana) dans le district du Djazr, Kafer Haleb à 44 km de l'Oronte et à 22 km d'Alep, Sermin à 30 km de l'Oronte et à 50 km d'Alep, Hadir à 60 km de l'Oronte et à 24 km au Sud d'Alep, enfin Cafertab. Mais ils n'avaient pas encore pris Athareb (fr. Cerep). Tell Mannas (fr. Talaminia) (1), à l'Est de Maarrat en Noman qu'avait occupée Raymond Pilet en 1097, avait été reprise par Djana al-Dawla, émir de Homs ; ce Fort maintenait la liaison avec Alep et Homs.

Kamal ad din observe que Bohémond était venu camper tout près d'Alep, au midi au bord du Qouaïq, à Mochrifah (probablement Djebel Mecherfi à 8 km au Sud d'Alep) et qu'il voulait transformer en forts trois buttes-mausolées voisines afin de bloquer la grande cité musulmane (2).

Mais quelques semaines plus tard, Bohémond et son cousin Richard de Salerne furent faits prisonniers au cours d'une expédition dans le Haut-Euphrate où ils avaient été appelés par un seigneur arménien Gabriel, dont la ville de Mélitène était assiégée par Gümüşhtekin, seigneur de Siwas en Cappadoce (fin juillet-début août 1100) (3).

Les chevaliers normands privés de leur chef si vaillant, si expérimenté, firent appel à son neveu Tancrède lui aussi plein de courage et fort avisé. Celui-ci arriva à Antioche en mars 1101 pour assurer la régence de la Principauté jusqu'à la délivrance de Bohémond qui n'eut lieu qu'en mai 1103. Tancrède employa avec un zèle efficace ces deux années à combattre d'une part les Byzantins, d'autre part les Turcs. Il commença par envahir la Cilicie, reprenant à l'Empire Mamistra, Adana et Tarse. Puis, avec l'aide d'une flotte génoise, il mit le siège devant Laodicée c'est-à-dire Lattaquié, que les Croisés appelèrent LA LICHE. La garnison et la flotte byzantines défendirent avec opiniâtreté ce grand Port qui résista du milieu de l'année 1101, semble-t-il, jusqu'au printemps 1103.

La capture de Bohémond avait sauvé Alep qui était fort menacée. Les troupes franques évacuèrent la région, abandonnant les avant-postes qu'elles avaient occupés et où elles avaient amassé du blé. Le prince d'Alep Ridwan profita de ces approvisionnements, puis il alla camper près de Sermin ; de son côté Djana al-Dawla, émir de Homs, enlevait pour quelque temps aux Francs la Place d'ASFOUNA que l'on a située à tort à l'Ouest de Sermin et qui se trouve beaucoup plus au Sud, près de Cafertab (4).

Mais dès que Bohémond fut libéré (début de mai 1103), les hostilités reprirent tant contre les Byzantins que contre les Turcs. Joscelin de Courtenay enleva Marach à l'Empire. En même temps les Francs réapparaissaient dans la région d'Alep. Bohémond réclamait le tribut qui avait été imposé à Qinnésrin et les troupes d'Antioche et d'Édesse firent un raid sur Mouslimiyé au bord du Qouaïq, à 12 km au Nord d'Alep.

Puis le 29 mars 1104 les Francs enlevèrent BASARFOUT ou Berssaphut (5). Ils échouèrent non loin de là devant Cafer Latha (au voisinage de Riha, N.-O. de Maarrat en Noman), mais ils ne devaient pas tarder à s'emparer de cette Place (6).

Donc dans l'année qui suivit le retour de Bohémond à Antioche ses domaines s'éten-
daient encore et le Prince Ridwan d'Alep était vis-à-vis de lui dans une position de vassal.

(1) En 1111 il est fait mention de Pons de Talaminia.

(2) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 589... « les mausolées de Khouff, Dekkeh et Karnabia ». Signalons que Foulques, roi de Jérusalem procéda de même entre 1137 et 1142 pour encercler Ascalon : il fit construire les trois Forts d'Ibelin, Blanche Garde et Bethgibelin.

(3) Albert d'Aix, I, VII, c. 27, *H. occ.*, IV, p. 524. — Grousset, I, p. 379.

(4) Cl. Cahen a rectifié cette erreur, p. 162-163. Il pense qu'Asfouna occupait le site de Khan Cheïkoun.

(5) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 592 et 652. Cette date est précisée par Hagenmeyer, *Chronologie...*, dans *R.O.L.*, 1909, p. 102-103.

(6) Entre 1103 et 1110. Cahen, p. 243 d'après Ibn al-Fourat.

Mais bientôt une grande défaite des Francs aura de graves conséquences et renversera la situation. Baudouin de Bourcq, alors comte d'Édesse, veut au début de 1104 aller s'emparer de Harran, au S.-E. d'Édesse, située sur la rive orientale du Balikh, affluent de l'Euphrate. Il demande l'aide de son vassal Joscelin de Courtenay, seigneur de Turbessel, mais aussi le concours de Bohémond et de Tancrède.

Apprenant l'expédition des Francs, deux chefs turcs, Jekermish, atabeg de Mossoul et Soqman, émir de Hisn Kaifa, unissent leurs troupes pour aller à leur rencontre. Le contingent d'Édesse est vaincu, Baudouin de Bourcq et Joscelin sont faits prisonniers (7 mars 1104). Bohémond et Tancrède peuvent s'échapper avec l'armée d'Antioche. Jekermish aussitôt après sa victoire étant parti pour assiéger Édesse, Tancrède appelé par les habitants de cette ville vint s'y enfermer et organiser la défense. Il trouva peu de combattants, peu de vivres et jugea la Place en grand péril. Alors il décida la population en majorité arménienne à s'armer pour tenter une sortie désespérée et régla une attaque en masse. Elle eut lieu en pleine nuit à grand fracas de glaives frappant les boucliers, de trompettes et de clameurs. Les assiégés tombèrent sur le camp musulman endormi, y firent un grand massacre, et le reste prit la fuite. Édesse sauvée, Tancrède demeura et en assura la régence.

A la suite de la défaite de Harran, Ridwan qui n'avait pas pris part à la lutte, profitant du désarroi des Francs, voulut se débarrasser de leurs positions établies contre Alep. Nous apprenons qu'en cette année les habitants du district du Djazr massacrèrent ou chassèrent les Francs de Maarrat Masrin, de Sermin, de Fu'a. Le château de Soran (1) à l'Est de Sheïzar, leur fut pris par l'émir de Rafanée. Les garnisons d'Al-Bara (2), de Maarrat en Noman, de Cafertab et de Tell Latmin abandonnèrent ces Places pour gagner Antioche en hâte.

Plus au Nord la population arménienne de la cité d'Artah qui était sous la domination des Francs, pour éviter une attaque de Ridwan, lui ouvrit ses portes avant mars 1105 (3). Dans le même temps les émirs de Sheïzar et l'émir arabe Khalaf ibn Mulaib qui possédait Apamée s'unirent pour attaquer la Place franque d'Asfouna (juillet 1104), mais alors que l'assaut était déjà donné, les troupes de l'émir d'Apamée se jetèrent sur celles de Sheïzar, et ces querelles, de même que les rivalités entre Jekermish de Mossoul et Soqman opérant vers Édesse, empêchèrent les Musulmans de pousser à fond leur reconquête, et la région du *Roudj* jusqu'à HAV resta à la Principauté d'Antioche.

Mais le désastre de Harran eut une autre répercussion imprévue : l'empereur Alexis Commène voyant la menace qui pesait sur les États Francs voulut leur reprendre les Places byzantines que Tancrède pendant sa régence à Antioche avait conquises. Commène reprit en Cilicie, Tarse, Adana, Mamistra et aussi le grand Port syrien de Lattaquié.

Cependant la citadelle résista aux attaques des troupes byzantines.

Bohémond accablé vers l'Est par les Musulmans qui lui avaient repris Artah, opprimé à l'Ouest par la flotte byzantine, prit soudain le parti d'aller chercher dans ses domaines de l'Italie du Sud et en France, les renforts de nouveaux Croisés. Confiant pour la seconde fois la régence de la Principauté d'Antioche à son neveu Tancrède et à son cousin Richard de Salerne la régence du Comté d'Édesse, il s'embarqua pour l'Italie à la fin de 1104. Il ne devait pas revenir en Syrie ; après de vaines attaques sur les territoires de l'Empire, et à la suite d'une grave défaite au siège de Durazzo, il revint désespéré dans sa principauté de Tarente. Il y végéta quelque temps dans l'oubli et mourut, semble-t-il, en février 1111.

(1) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 592.

(2) Albert d'Aix, IX, 47. *H. occ.*, IV, p. 620.

(3) Raoul de Caen, c. 151, *H. occ.*, III, p. 712. — Kamal al-din, *H. or.*, III, p. 593. — Sibte Ibn al-Djauzi, *Mirat az Zaman*, *H. or.*, III, p. 529. — Ibn al-Qalanisi, p. 69. Voir Grousset, p. 410-411. — Cahen, p. 238-239.

Son tombeau est conservé à Canosa en Pouille. C'est une singulière combinaison de mausolée occidental et de turbeh musulman.

Tancrede avait à sa place dirigé les affaires comme régent puis comme prince d'Antioche et dès les premiers jours avait organisé la situation avec une telle vigueur qu'il allait bientôt libérer l'État franc des graves dangers qui l'oppressaient.

Aussitôt il rassemble des troupes pour assiéger Artah. Ridwan quitte Alep afin de défendre sa récente conquête. Francs et Alépins se rencontrent le 20 avril 1105, près de *Tizin* à l'Est d'Artah. L'armée de Ridwan est écrasée, trois mille Musulmans trouvent la mort dans ce combat (1).

Artah prise, les Francs envahirent toute la région du Djazr, chassant devant eux les habitants qui fuyaient vers Alep. Tancrede occupa TELL AGHDI ; cette localité, aujourd'hui *Tell Adé*, dominant la route d'Antioche à Alep, se trouve à 20 km à l'Est d'Artah et à 30 km environ à l'Ouest d'Alep. Les Francs reprirent ensuite Sermin dans le Djazr (2).

Tancrede développe sa progression en allant conquérir la vieille cité d'Apamée, dont les Francs n'avaient encore pu s'emparer et qui était fort bien défendue par la nature. Après une assez longue résistance Fémie (Apamée) capitula le 14 septembre 1106.

Non seulement la Principauté avait repris les Places perdues d'Outre-Oronte ; elle tenait maintenant une position stratégique de très grande importance d'où les Francs pouvaient menacer la puissante Place-forte de *Sheïzar* qui n'était qu'à une demi-journée de marche d'Apamée. (Pl. XCI.)

Ensuite Tancrede reprit la ville de Cafertab à 20 km au N.-E. d'Apamée.

Il vint faire des incursions sur le territoire de *Sheïzar*, évidemment pour s'approvisionner dans cette région fertile. Ousama raconte de façon pittoresque l'une de ces razzias (3) qui eut lieu à la fin de novembre 1108. Des Arabes s'étaient réfugiés dans des cavernes à flanc de montagne, à ZALIN. Il s'agit assurément d'une de ces grottes-forteresses utilisées comme postes-vigies à la fois par les Francs et par les Musulmans dont nous avons signalé plusieurs exemples. Un des soldats de Tancrede qui étaient au sommet de la montagne fit fabriquer une caisse suspendue par des chaînes de fer. Il se fit descendre dans cette caisse en face de l'issue de la grotte et menaçant sans doute de son arc ceux qui s'y trouvaient, il les en fit sortir l'un après l'autre. Derenbourg (4) a proposé d'identifier Zalin avec Behet-selin qui fut assiégée par Nour ed din en 1160 (5). Röhricht (6) et Dussaud (7) s'étaient ralliés à cette conjecture. Mais Cahen (8) ne l'a pas acceptée et n'a pas fait de suggestion. Peut-être faut-il proposer pour Zalin, *Hayaline* qui est située entre Acharné et Apamée à égale distance et qui paraît bien se trouver au flanc d'une falaise.

Tancrede retenu au-delà de l'Oronte, n'avait pu secourir la citadelle de Lattaquié dont la garnison, après une longue résistance, avait été obligée de capituler.

Ayant enlevé aux Musulmans Apamée et Cafertab, le Prince d'Antioche entreprit la reconquête de Lattaquié dont le Port était si utile à son État. Aidé d'une flotte pisane il put chasser les Impériaux (1108) et leur reprit aussi Mamistra en Cilicie. Puis Tancrede voulut étendre la Principauté plus au Sud, sur la côte. Entre le 12 et le 23 juillet 1109, il enleva aux Musulmans le Port de VALÉNIE (Banyas) qui devait former la dernière place

(1) Albert d'Aix, l. IX, c. 47, *H. occ.*, IV, p. 620. — Raoul de Caen, c. 154-155, *H. occ.*, III, p. 714-715. — Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 227-228. — Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 593. Voir Grousset, I, p. 420-422.

(2) Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 233.

(3) Ousama, trad. Derenbourg, *R.O.L.*, II, p. 399.

(4) H. Derenbourg, *Vie d'Ousama*, p. 76-78.

(5) Guillaume de Tyr, l. XVIII, ch. 27. *H. occ.*, I b, p. 866.

(6) *Gesch. Kön. Jerus.*, p. 76 et p. 694 n.

(7) Dussaud, p. 210.

(8) Cahen, p. 163, n. 12.

au Sud de la Principauté sur le rivage. La frontière séparant l'État d'Antioche du Comté de Tripoli devait s'établir probablement au Nahr el-Bas au Sud du château de MARGAT (1).

Sur la côte entre Banyas et Djebelé à l'emplacement de l'antique Paltos, se trouvait une Place assez importante le TORON DE BELDA près de l'embouchure du *Nahr es Sinn* et au bord de la mer. Imad ed din (2) écrit : « Beldeh ville solitaire... cette petite ville s'avance dans la mer à l'orient du fleuve et ses deux extrémités forment un fossé où les flots viennent se rejoindre » (3).

En 1110 Mohammad, Sultan de l'empire seldjouqide de Perse, ayant envoyé l'émir de Mossoul, Mawdud, à la tête d'une puissante armée turque, assiéger Édesse (entre le 3 et le 12 mai), le roi de Jérusalem Baudouin I^{er} avait levé ses troupes pour se porter au secours de Baudouin de Bourcq, comte d'Édesse, son cousin. A l'appel du roi, le comte de Tripoli Bertrand, et Tancrède vinrent avec leur chevalerie se joindre à l'armée royale. La ville d'Édesse fut délivrée. Puis Mawdud alla attaquer la seconde place-forte du Comté, TURBESSEL (Tell Bascher) le 28 juillet, cette citadelle repoussa aussi l'armée de Mawdud. Après quoi Tancrède se mit en route avec le contingent qu'il avait emmené pour rentrer à Antioche. Il apprit que le Prince d'Alep Ridwan avec lequel il avait contracté une trêve, voire même une alliance, profitant de son absence, ravageait la région que tenaient les Francs à l'Est de l'Oronte.

Aussitôt il riposta en allant attaquer sur le domaine de Ridwan la localité de *Naqira* entre Alep et Menbidj et s'en empara (4). Nous proposons de situer *Naqira* à *Kadirane* à égale distance de ces deux villes, près du Tell Boutnan, au voisinage de Bab et de Bouzaa. Puis il alla mettre le siège devant CEREP (Athareb). Il monta des machines contre la forteresse et notamment pour défoncer les murailles, un énorme bélier dont le choc s'entendait à 3 km. Les projectiles des mangonneaux tombant sur les parties hautes de la forteresse, firent s'effondrer deux tours. Les Francs captèrent un pigeon portant un message des assiégés à Ridwan lui apprenant leur détresse. Tancrède hâta l'attaque et la Place se rendit vers Noël 1110 (5).

Cerep était situé sur la route menant d'Antioche à Alep à 30 km de cette ville, et ouvrant à la fois sur les plaines très fertiles du Roudj et du Djazr (6). Tancrède alla ensuite s'emparer, dans le Djazr, à 13 km au Sud de Cerep, de la forteresse de Sardone (Zerdana) que les Francs avaient occupée auparavant.

Comme Cerep, Sardone était une position stratégique fort précieuse. Elle se trouvait à proximité d'un nœud de routes important. Elle fermait un passage d'Alep à Antioche, étant placée en avant du défilé d'Ermenaz (appelé sur les cartes Hermiz Boughazi) qui coupe d'Est en Ouest le *Djebel Ala*. Le passage conduit par Salqin au Pont de Fer. Sardone surveillait aussi la grande route musulmane qui conduit au Nord-Est vers Alep, au Sud vers Hama par Maarrat en Noman. Vers le Sud-Ouest elle dominait la route qui venant d'Alep passe au voisinage de Sermin et de Riha pour franchir l'Oronte près de Shoghr. De là on atteignait Saone et Lattaquié.

(1) Voir plus haut, Le Comté de Tripoli, p. 7-8.

(2) Imad ed-din cité par Abou-Chama ; *Livre des deux jardins*, *H. or.*, IV, p. 357.

(3) Dussaud, p. 135. — Cahen, p. 171.

(4) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 597 : les habitants de *Naqira* se réfugièrent à Balis. En même temps Joscelin d'Édesse avait saccagé Menbidj.

(5) Mathieu d'Édesse, ch. 54, *Doc. Arm.*, I, p. 95. — Albert d'Aix, XI, 43, *H. occ.*, IV, p. 684-685, qui dit 1111. — Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 597-598. — Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 278, dit que les habitants de Balis et de Menbidj effrayés par la prise de Cerep abandonnèrent ces villes. — Ibn al-Qalanisi, p. 105-106. — Voir Grousset, I, p. 457-458. — Cahen, p. 259.

(6) Pendant longtemps, Cerep fut la Place la plus avancée des Francs en face d'Alep. Zengi s'en empara en 1135.

Or justement le seigneur de Saone (Sahyoun), l'un des plus puissants personnages de la Principauté d'Antioche, était en même temps seigneur de Sardone. Ainsi avait-il une route facile pour gagner son fief de frontière. Nous verrons que Cerep et Sardone, dans le flux et reflux des campagnes pour les Places disputées au-delà de l'Oronte, suivirent le même destin. A la suite de ces deux conquêtes, la province d'Alep était dans la plus grande détresse. Beaucoup d'habitants des campagnes émigraient vers l'Est. La situation économique périlait. Ridwan dut verser à Tancrede un lourd tribut et s'inclina devant des exigences humiliantes. Les émirs de Sheïzar et de Hama se virent aussi forcés de verser des contributions importantes au Prince d'Antioche.

Au printemps de 1111 Tancrede, à l'expiration de la trêve qu'il avait consentie à l'émir de Sheïzar, vint s'installer à proximité de cette place-forte et commença la construction d'une forteresse sur le TELL IBN MACHER qui se trouve à 16 km à l'Ouest de Sheïzar, près du *Pont d'Acharné* sur la rive droite du fleuve. Il y fit creuser des souterrains pour y déposer les récoltes de blé de la moisson toute prochaine. (Pl. XCI.)

Je me suis rendu sur ce Tell au printemps 1936. Il était planté en blé mais je constatai nettement que les épis étaient plus pauvres là où l'on devinait des fondations. Une photographie d'avion confirma cette observation et l'on y remarque aussi des traces de fossés.

Dans le même temps, Tancrede occupait dans la montagne à environ 4 km à l'Est du Port de Djébelé le CASTELLUM VETULAE(1) (château de la Vieille) que Claude Cahen a identifié pour la première fois avec la ruine appelée BIKISRAIL ou *Qal'at Beni Israïl*, dans le Djebel Bahra du Nord, qui dominait un chemin menant de Djébelé à l'Oronte, d'où Tancrede pouvait pénétrer aisément sur le territoire de Sheïzar (2).

Dans le courant de cette année 1111 une grande armée turque envahit les territoires d'outre-Oronte du Prince d'Antioche. Celui-ci appela à son aide les Princes latins et leur donna rendez-vous à CHASTEL DE RUGE, non loin du Pont de Shoghr sur l'Oronte. C'est là que vinrent le retrouver le 10 septembre 1111 (3) le roi Baudouin I^{er} avec ses troupes de Palestine, le comte de Tripoli Bertrand avec ses chevaliers du Liban, Baudouin de Bourcq et Joscelin de Courtenay avec le contingent du comté d'Édesse. Albert d'Aix énumère les grands vassaux qui les accompagnaient. Nous ne citerons que ceux de Tancrede : Richard de Marach ; Martin comte de Laodicée, Guillaume de Tortose, Robert du Soudin, Guy Fraisnel, seigneur de Harrenc, Bonaple, seigneur de Sarmit (Sarmeda), Roger de Montmarin seigneur de Hab, Pons de Talaminia (Tell Mannas), Enguerrand de Fémie (Apamée). L'armée franque comptant 16.000 combattants, prit position près d'Apamée (11 septembre) qui appartenait à Tancrede. L'armée turque formée des troupes de Mawdud, atabeg de Mossoul et de Togtekin, atabeg de Damas, vint le 15 septembre 1111, camper de l'autre côté de l'Oronte, auprès de Sheïzar dont les deux émirs qui étaient frères, de la famille des Mounqidhites, joignirent à leurs troupes cinq mille guerriers arabes. Les armées adverses n'étaient séparées que par le fleuve et les archers musulmans empêchaient les Francs d'y faire boire leurs chevaux. Après quinze jours passés à s'observer, les troupes sarrasines franchirent le fleuve. Un combat indécis eut lieu. Puis, pendant la nuit, le 29 septembre 1111, les Francs levèrent le camp. L'ennemi les harcela, cherchant à leur couper la retraite. Ils s'éloignèrent en se battant, faisant deux étapes à peu de distance l'une de l'autre, à *Tell Termese* puis *Tell Tulul*. Enfin ils purent sans grandes pertes rentrer à Apamée. Les Musulmans n'ayant pas réussi à engager le combat, retournèrent à Sheïzar (4).

(1) Albert d'Aix, l. XI, c. 44-47. *H. occ.*, IV, p. 685-686. — Cahen, p. 172. — Voir sur Bikisrail : Dussaud, p. 141.

(2) Kamal ad-din, *Hist. or.*, III, p. 599.

(3) R. Grousset, t. III, addenda, p. 66, d'après Stevenson, *The Crusaders in the east*, Cambridge, 1907, 80.

(4) Albert d'Aix, l. XI, c. 40, *H. occ.*, IV, p. 683-684. — Foucher de Chartres, *H. occ.*, III, p. 424. — Ousama, *R.O.L.*, II (1894), p. 397.

Tancrede mourut à Antioche le 12 décembre 1112. Ce fut le fils de sa sœur, Roger de Salerne, qui lui succéda comme Prince d'Antioche. Tancrede avait pris comme écuyer le jeune Pons, comte de Tripoli, et il avait enlevé d'assaut, sur un sommet à l'extrémité de la chaîne du Djebel Ansariéh, un château gardé par une garnison à la solde de l'émir de Homs, le château des Curdes (Hosn el-Akrad) (printemps 1110). Cette position, dominant la grande plaine de la Boquée qui met en relation la vallée de l'Oronte avec la côte, allait devenir, défendant la frontière du comté de Tripoli, la puissante forteresse appelée le Crac des Chevaliers.

Tancrede fit don de sa conquête à Pons. Sa femme Cécile, fille du roi de France Philippe I^{er}, était encore fort jeune. Il lui avait donné en douaire les deux forteresses d'ARCICAN et de CHASTEL DE RUGE situées à l'Est de l'Oronte au voisinage du Pont de Shoghr, l'une au Nord, l'autre au Sud-Est.

Il conseilla aux deux jeunes gens de s'épouser quand il ne serait plus (1). Son vœu fut exaucé.

Le 27 novembre 1114 un violent tremblement de terre ébranla Antioche et plusieurs Places de la Principauté. La population d'Antioche se hâta de relever les murailles, tandis que Roger de Salerne parcourait le pays pour remettre en état de défense les forteresses qui avaient subi le séisme.

Peu après on apprit qu'une grande armée turque arrivait de Perse (août 1115). Le Prince d'Antioche se porta aussitôt au-delà de l'Oronte et plaça son armée en avant du Pont de Fer. Puis sachant que le gouverneur d'Alep, Badr al din Lulu et Shams al-Khawas, général de l'armée, avaient reçu les troupes de Togtekin, atabeg de Damas, et de l'émir turcoman de Mardin Il Ghazy, il conduisit son armée vers Cerep (Athareb), la Place la plus avancée de la Principauté en direction d'Alep. Mais il comprit ensuite que ces émirs se trouvaient réunis là pour se défendre contre cette armée turque envoyée par le Sultan Seldjouide de Mossoul Muhammad, et commandée par l'émir Bursuq. Cette armée pouvait réduire ces princes syriens à l'état de vassaux. Ils firent donc alliance avec le Prince d'Antioche. Les deux armées réunies, 2.000 combattants Francs et 10.000 Musulmans vinrent prendre position à Apamée. De là les alliés allèrent menacer Sheïzar dont les émirs Mounqidhites étaient restés fidèles au Sultan de Mossoul. Ousama nous apprend qu'ils assiégèrent Hisn al-Djisir (2) c'est-à-dire le Fort du Pont qui formait une position avancée de la grande forteresse. Grousset pense que Hisn al-Djisir est la position que Gautier le Chancelier appelle *Gistrum* (3) et cela est vraisemblable.

Cependant l'émir Bursuq, après avoir pris Hama qui appartenait à Togtekin, approcha de Sheïzar et établit le cantonnement de son armée au Nord du fleuve à *Tell Melah* et dans le voisinage (4). Les deux armées étaient restées face à face pendant plusieurs semaines lorsque Bursuq envoya un contingent attaquer Cafertab. Mais la forteresse résista avec tant de vigueur que les assaillants se retirèrent.

Roger d'Antioche, ne se sentant pas en force, restait devant Apamée sur la défensive et avait appelé au secours le roi de Jérusalem et le comte Pons de Tripoli. Lorsque leurs troupes survinrent, Bursuq leva son camp. Ce n'était qu'une ruse à laquelle ses adversaires se laissèrent prendre en se séparant. Alors il réapparut devant Cafertab avec son armée et les Arabes de Sheïzar. Ousama (5) a raconté les épisodes de ce siège où assaillants et

(1) Voir chap. I, Le comté de Tripoli, p. 22.

(2) Ousama, *R.O.L.*, II, p. 419.

(3) Gautier le Chancelier, c. 4, *H. occ.*, V, p. 89.

(4) Gautier le Chancelier, c. 3, *H. occ.*, V, p. 87-88. Voir Grousset, p. 502.

(5) Ousama, trad. Derenbourg, *R.O.L.*, II, p. 401-404 ; Derenbourg, *Vie d'Ousama*, I, p. 101-105. — Voir Grousset, I, p. 504-505.

défenseurs luttèrent avec un opiniâtreté farouche. Les sapeurs musulmans creusèrent un souterrain allant jusqu'aux fondations du donjon. Ayant amassé du bois dans cette mine ils y mirent le feu et le donjon s'effondra. Les Francs continuèrent la lutte, bien que la sachant inutile ; pour ne pas laisser intacts aux ennemis certains ouvrages ils en incendièrent les hourds. Il y eut à l'entrée d'une tour des combats singuliers épiques. Quand les Musulmans eurent envahi la Place elle n'était plus qu'une ruine. Les survivants furent faits prisonniers (5 septembre 1115) (1).

De là Bursuq alla s'installer à Maarrat en Noman, et s'apprêta à faire le siège de Sardone (Zerdana). Le Prince d'Antioche, à l'annonce de la prise de Cafertab, leva à nouveau son armée et demanda son aide à Baudouin de Bourcq, comte d'Édesse. Leurs troupes se rassemblèrent à Chastel de Ruge où vint aussi Bernard de Valence, patriarche d'Antioche qui le 12 septembre 1115 donna solennellement l'absolution aux combattants. L'armée chrétienne s'ébranla et vint camper à Hab. Pendant ce temps les Turcs étaient tranquillement en marche en avant de Sermin près de Tell Danith, à 12 km à l'Est de Hab, derrière la forêt de *Failoun* au Sud d'*Idlib* (2). C'est là qu'un éclaireur, Théodore de Barneville, les découvrit. Il se hâta d'informer le Prince que l'ennemi était tout proche. C'était au lever du jour le 14 septembre 1115. Roger appela aux armes et sauta en selle avec Baudouin et leurs chevaliers. Robert, seigneur de Saone et de Sardone, commandait l'arrière-garde. Les troupes franques marchaient en direction de Tell Danith. L'armée turque fut taillée en pièces et mise en fuite (3). Les Francs victorieux réoccupèrent Cafertab, délivrèrent ses défenseurs prisonniers, et relevèrent la forteresse (4).

Dans ce combat se signalèrent un chevalier normand, Robert de Sourdeval qui se fit tuer en soutenant l'aile droite très menacée, Guy Fraisnel, seigneur de Harrenc et Alain seigneur de Cerep, Guy le Chevreuil, seigneur de Tarse, qui redressèrent la situation (5). Le 18 septembre le Prince Roger rentra triomphalement à Antioche.

Lulu, le gouverneur d'Alep, dut lui payer un tribut, mais il fut assassiné en avril 1117. Son successeur Yarouqtach, pour obtenir la protection du Prince d'Antioche contre Bursuq, lui fit une concession très importante : le droit d'occuper la forteresse d'AL-QOUBBA (6) sur la route d'Alep à Salamiyé qui continuait sur Damas ; c'est par là que chaque année passaient les pèlerins de la Mecque. Le Prince Franc pourrait ainsi toucher l'important revenu que percevait jusqu'alors la ville d'Alep : taxes sur les pèlerins et les caravanes marchandes passant par Al-Qoubba. En sorte que les Francs contrôlaient, par Maarrat en Noman, Soran et Al-Qoubba, les routes allant d'Alep à Damas.

On sait que Al-Qoubba était sur la route d'Alep à Salamiyé et dans le district de Hama, mais on n'a pas précisé davantage cette localité. Nous proposons *Chouba* (carte ottomane de Hama) à 20 km au Nord de Salamiyé et à 32 km à l'Est de Hama.

Un peu plus tard l'émir turcoman de Mardin, Il Ghazy ibn Ortoq, ayant occupé sur l'Euphrate Bâlis qui faisait partie du domaine d'Alep, le gouvernement de cette ville appela Roger d'Antioche qui se joignit aux troupes d'Alep pour reprendre Bâlis. Mais Il Ghazy les repoussa. Derechef en 1117-1118 le Prince d'Antioche dut secourir Alep contre une tentative de Togtekin et Bursuq qui voulaient s'en rendre maîtres. Les deux émirs durent battre en retraite. Puis la situation se retourna, les Alepins acceptèrent qu'Il Ghazy

(1) Gautier le Chancelier, c. 4, *H. occ.*, V, p. 90. — Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 609.

(2) Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 297. — Ousama, *R.O.L.*, II, p. 404.

(3) Guil. de Tyr, l. XI, c. 25, *H. occ.*, I, p. 496-498.

(4) Ousama, trad. Derenbourg, *R.O.L.*, II, p. 405.

(5) Gautier le Chancelier, c. 6, *H. occ.*, V, p. 93-94. — Voir Grousset, I, p. 506-509. — Cahen, p. 272-275.

(6) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 612. — Sibit Ibn ad-Djauzi : Mirat al-Zeman, *H. or.*, III, p. 559. Les chroniques franques ne citent pas cette localité. Voir Dussaud, p. 209, n. 12. Grousset, I, p. 511-512. — Cahen, p. 277.

prit le pouvoir. Ceci se passe vers la fin de 1118 (1). Devant cette menace Roger d'Antioche avait repris les armes. Après la mort de Tancrede les Francs avaient perdu la cité de HAZART (Azaz). Roger alla la reprendre avec l'aide du prince roupénien Léon et de ses troupes arméniennes (2).

Non seulement Il Ghazy perdit Azaz (vers Noël 1118), mais il dut payer un tribut et ne put défendre la place de TELL HIRAG (3) que Roger se fit céder avec le territoire avoisinant. Nous proposons de la situer à *Tell Krah* à 18 km au Nord d'Alep à l'Ouest du Qouaïq. Les Francs assaillirent aussi et occupèrent momentanément *Bouzaa* tout près de *Bab* à 40 km au Nord-Est d'Alep (4).

En même temps Roger d'Antioche assurait la liaison entre la côte et l'Oronte à travers le Djebel Bahra (élément méridional du Djebel Ansarieh). Dès 1111 Tancrede avait pris le CASTELLUM VETULAE (*Bikisraïl*) en face de Djebelé. Auparavant il avait pris, peut-être avant 1108) SAONE (*Sahyoun*), position stratégique importante, qui commandait une vallée à travers le Djebel et une route conduisant de Lattaquié à Djisr esh Shoghr. Entre le 22 avril et le 5 mai 1118 Roger d'Antioche enlevait à une famille de montagnards, le château de BALATONOS (*Qalat Mehelbé*) après un mois de siège (5). Il donna la place à Robert, seigneur de Saone et de Sardone. Elle est située à 10 km au Sud de Saone et se trouve à la latitude de Lattaquié, à moins de 30 km de ce Port. Elle commandait l'embranchement qui, se détachant de la route allant de l'Oronte à Lattaquié, conduisait à Djebelé.

En même temps Roger mettait la main sur Margat (Marqab) qui devait devenir plus tard une puissante forteresse des Hospitaliers.

Les Francs au même moment (début de 1118) prenaient QOLAÏA (el-Qrayate) et HADID (*Haddadi*), au Nord-Est de Qadmous (6). C'est aussi à cette époque (1117-1118) que se place la prise par les Francs de *Khawabi*, le CoÏBLE, à l'Est de Tortose dans le comté de Tripoli.

En l'année 1119 le Prince d'Antioche était partout victorieux. Il encerclait Alep et se croyait à la veille de la compter parmi ses conquêtes (7). Mais il avait sous-estimé le talent de l'émir Il Ghazy qui allait se révéler un redoutable adversaire. Celui-ci fit alliance contre les Francs avec Togtekin, atabeg de Damas, puis il partit pour son fief de Mardin au Diarbékir où il leva une armée de guerriers turcomans. Il s'avance par l'Euphrate, passe au voisinage de Tell Bascher (Turbessel), s'approche d'Alep sans s'y arrêter et vient établir son camp plus au Sud à Qinnésrin (début de juin 1119).

De là il envoie des détachements vers Harim et aussi dans le Djebel Zawiyé et le Roudj où sa troupe occupe le château franc de QASTOUN (8) dont il n'est question dans les sources arabes qu'en cette occasion et dont les textes latins ne parlent pas. En même temps les Mounqidhites de Sheïzar, qui faisaient cause commune avec Il Ghazy, inquiétèrent la région d'Apamée. Ousama, fils de l'un des deux frères émirs de Sheïzar, raconte dans ses Mémoires que parcourant la campagne à la tête d'un détachement de cavaliers, un

(1) Cahen, p. 278.

(2) Mathieu d'Édesse, c. 77, *Doc. Arm.*, I, p. 121.

(3) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 614-615. — Voir Rey, p. 354. — Dussaud, p. 470, n. 4. — Grousset, I, p. 513. — Cahen, p. 280 et 292.

(4) Selon Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 389, Roger d'Antioche s'en empara en 1119. Selon Ibn al-Qalanisi, p. 163, Joscelin d'Édesse détruisit la forteresse en 1120. — Voir Grousset, I, p. 513. Cahen, p. 281 et n. 19.

(5) Van Berchem..., *Voyage en Syrie*, p. 280 et ss. — Cahen, p. 278.

(6) Cahen, p. 279. Voir notre chapitre II : *Le Djebel Ansarieh et le territoire des Assassins*.

(7) Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 323-324.

(8) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 615-617. Voir Dussaud, p. 169, n. 6. — Cahen, p. 141, n. 4 remarque que Qastoun est peut-être la transcription du gréco-romain Castron.

(9) Ousama, trad. Derenbourg, *R.O.L.*, II, p. 367-368.

parti de Francs sortis d'Apamée les assaillit près du *Ouadi Abou Maimun* que l'on a traduit la *vallée de Bohémond*. D'autres rencontres eurent lieu où il tua ou blessa des chevaliers francs.

LA DÉFAITE ET LA MORT DE ROGER D'ANTIOCHE

28 JUIN 1119

Le prince d'Antioche, se rendant compte qu'un conflit était imminent, rassemble ses troupes et des combattants arméniens et envoie demander de l'aide à Baudouin de Jérusalem qui lui promet de se hâter avec Pons de Tripoli pour le secourir. Mais il l'invite à l'attendre pour engager la lutte ; cependant le Prince, pressé par les seigneurs d'Outre-Oronte qui craignaient de perdre leurs Places de frontière, refuse d'aller prendre position à Artah, comme on le lui conseillait, jusqu'à l'arrivée des renforts. Et malgré les adjurations du sage Patriarche d'Antioche, qui pressentait un échec, il s'éloigne du Pont de Fer et le 20 juin 1119 il prend position dans une « plaine entourée d'un cirque de montagnes faisant partie du Djebel Barisha ». On y pénètre venant de l'Ouest par un étroit défilé long de 4 km qui débouche au pied d'une éminence couronnée par le Fort franc de SARMIT (*Qal'at Sarmeda*) (1). Plus loin au Sud-Est de la plaine était le Fort franc de TELL AQIBRIN. Il reste encore sur le site une tour qui paraît franque (2). Au Nord de ces deux positions fortifiées et au centre de la plaine étaient les localités de Sarmeda et de Dana (3). En dehors de cet ensemble et à 7 km au Sud-Est de Tell Aqibrin se trouvait la grande Place-forte de Cerep (Athareb).

Grâce à Gautier le Chancelier (4) et aux chroniqueurs arabes (5) on peut suivre tous les épisodes de cette journée qui fut si funeste à la principauté.

Kamal ad-din reconnaît que Roger d'Antioche avait choisi une bonne position stratégique où il aurait pu compenser l'infériorité numérique de ses troupes par les défenses naturelles du site ; malheureusement il s'était mal informé des mouvements de l'ennemi tandis qu'Il Ghazy, posté près de Qinnésrin, avait envoyé en reconnaissance des espions déguisés en marchands.

Il Ghazy se mit en marche et pour faire diversion, il expédia un corps de troupe simuler une attaque sur Cerep dont Roger venait de renforcer la garnison. Le seigneur de Cerep,

(1) Les cartes au 200 000^e ottomane et française indiquent Sarmeda dans la plaine, mais la carte au 50 000^e (Harim) marque *Sarmeda* dans la plaine et *Qal'at Sarmeda* sur un sommet dominant l'extrémité du défilé. Kamal ad-din (*H. or.*, III, p. 617) dit que Roger d'Antioche campa à al-Balat près de Sarmeda. Ousama (*R.O.L.*, II, p. 367) nomme aussi al-Balat le site choisi par Roger. Ibn al-Qalanisi dit (p. 160) que les Francs campèrent en un lieu nommé Sharmada. Sur les cartes la Plaine porte l'inscription Halaqa.

(2) Kamal ad-din (p. 617) raconte que les Musulmans ayant laissé leurs bagages à Qinnésrin, vinrent camper la nuit près de l'ennemi qui était occupé à construire un Fort sur les hauteurs du Tell Yfrin (Tell Aqibrin).

(3) Dans cette plaine et tout autour se rencontrent des ruines de monuments chrétiens du IV^e au VI^e siècle, églises, couvents, hôtelleries de pèlerins, mausolées. Dana, à l'Ouest *Qasr el-Benat* qui domine un défilé conduisant, comme celui de Sarmeda, vers la plaine ; c'est le *castrum Puellarum* occupé par Tancrede en 1098 ; *Babisqa*, *Baqirha*, *Dar Qita* ; à l'Est *Tourmanin* et *Tell Adé* dont s'empara Tancrede en 1104. C'est au couvent de *Tell Adé* que le futur saint Siméon Stylite, né en 390 se fit moine à 13 ans. Puis en 412 il alla au couvent de *Deir Seman*. Plus tard il voulut vivre isolément sur une colline voisine et s'établit dans une petite cellule au sommet d'une colonne. Il y vécut 37 ans. Il mourut en 459. C'est autour de cette colonne que l'on construisit le vaste ensemble de monuments connu sous le nom de *Qal'at Seman*. Voir Joseph Mattern, *Villes mortes de Haute Syrie*, 2^e éd. Beyrouth, 1944.

(4) Gautier le Chancelier, c. 2, *H. occ.*, V, p. 101.

(5) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 617-618. — Ibn al-Athir, *Kamel*, *H. or.*, 5, p. 323.

Alain le Méchin (c'est-à-dire l'adolescent) et un chevalier normand Robert de Vieux-Pont (1) sortirent de la forteresse pour repousser les assaillants (2).

Roger envoya dix chevaliers surveiller le voisinage du haut d'une tour, sans doute celle de Tell Aqibrin. En outre il chargea Mauger de Hauteville (3) avec quarante chevaliers de faire une reconnaissance.

Le vendredi 28 au matin Mauger et plusieurs éclaireurs (4) reviennent en hâte annoncer la nouvelle tragique : des escadrons turcomans s'avancent sur les hauteurs qui environnent *la plaine d'Halaga*. Bientôt on s'aperçoit qu'un vassal d'Il Ghazy, Doghan Arslan, avait gagné l'Ouest et coupé les défilés de Qasr el-Benat et de Sarmeda par où l'armée aurait pu battre en retraite. Le Prince envoya aussitôt Renaud Masoiers, futur connétable d'Antioche, pour tenter de les dégager. Puis l'armée franque que Roger avait ordonnée au préalable, passa à l'attaque. A l'aile droite, en première ligne, un corps d'élite qu'on appelait le corps de Saint Pierre depuis qu'il s'était couvert de gloire à la bataille de Tell Danith le 14 septembre 1115 ; en seconde ligne Geoffroy le moine, comte de Marach. A l'aile gauche, en première ligne le chevalier normand Robert de Saint-Lô, avec les Turcoples, les Syriens chrétiens et un contingent nombreux d'Arméniens ; en seconde ligne le Prince d'Antioche. Enfin un corps de réserve commandé par Guy Fraissnel, seigneur de Harrenc, qui fut bientôt engagé comme les autres et combattit avec une égale vaillance. Roger d'Antioche, qui reconnaissait sa folle imprudence, fonça dans la mêlée cherchant la mort. Il fut tué d'un coup d'épée qui l'atteignit en plein visage.

Les Francs se défendirent avec le plus grand courage. Défaite héroïque car les chiffres sont éloquentes : à 40.000 turcomans et auxiliaires arabes selon Kamal ad-din, ne s'opposaient, d'après Guillaume de Tyr, que 700 chevaliers et 3.000 fantassins.

On ne compta dans le camp des Francs que cent quarante survivants parmi lesquels Robert de Vieux-Pont qui combattait du côté de Cerep. Et fut aussi épargné Renaud Masoiers engagé à l'Ouest contre les Turcomans qui barraient le défilé de Sarmeda. Gravement blessé il s'était enfermé avec quelques combattants dans la tour de Sarmeda. Il dut se rendre à Il Ghazy qui, admirant sa belle résistance, le libéra un mois plus tard.

Gautier le Chancelier dit que ce champ de bataille est appelé *l'Ager Sanguinis* et Guillaume de Tyr le nomme *Campus sanguinis* (5).

* * *

Cette défaite aurait pu tourner au désastre si Il Ghazy avait exploité son succès. Mais il passa les jours qui suivirent à se griser avec ses guerriers en de si excessives libations qu'il tomba gravement malade. Il attaqua mollement la Place-forte d'ARTÉSIE que Grousset appelle justement « le boulevard d'Antioche ».

Première campagne de Baudouin II au secours d'Antioche (1119). — Le roi Baudouin II s'était mis en route pour Antioche, il avait pris en route Pons de Tripoli ; et celui-ci qui

(1) Vieux-Pont-sur-Dives (Calvados).

(2) Gautier le Chancelier, c. 2, *H. occ.*, V, p. 102-103.

(3) Ce Mauger de Hauteville était assurément un membre de cette glorieuse famille du Cotentin descendant de Tancrede de Hauteville dont plusieurs fils étaient partis à la conquête de l'Italie méridionale. L'un de ces fils était Robert Guiscard père de Bohémond, grand-père de Tancrede et de Richard de Salerne, et aïeul de Roger.

(4) L'un de ces éclaireurs, qui fut tué, était Eudes de Forest-Moustiers, aj. Forest-Montiers (Somme).

(5) Gautier le Chancelier, c. 2, *H. occ.*, V, p. 101. — Guillaume de Tyr, l. II, c. 9 et 10, *H. occ.*, I, p. 523-526. Sur ce combat voir aussi Foucher de Chartres, l. III, c. 2, *H. occ.*, III, p. 442. — Mathieu d'Édesse, c. 78, *Docum. Armén.*, I, p. 123. — Orderic Vital, éd. Le Prévost, IV, p. 244-245, dit « in campo Sarmatam » Pour les autres sources, voir Cahen, p. 286. — Michel le Syrien, l. XV, ch. 12, éd. J. B. Chabot, t. III, p. 204 ; et ch. 14, p. 217.

suivait la troupe royale eut au-delà de Lattaquié à se battre contre des soldats turcomans entre *Laitor* (1) et *Casembelle* (*Qassab*) située sur le flanc Sud-Est du Djebel Agra. C'est là que Baudouin campa et qu'il apprit la défaite et la mort de son beau-frère le Prince Roger.

Il parvint enfin à Antioche alors que, peu auparavant, trois mille turcomans étaient arrivés à l'aube au Port Saint-Siméon près de Souweidiyé et avaient massacré une partie de la population. Puis ils avaient apparu sous les murailles d'Antioche. La milice de la ville avait fait une sortie contre eux et l'ennemi avait reculé jusqu'à « Corbara » (2), que nous proposons d'identifier avec *Somberi*. Baudouin prit en mains la régence d'Antioche, assura le calme dans la ville et ordonna les mesures nécessaires à sa sauvegarde (3).

Entre temps Togtekin, allié d'Il Ghazy, lui avait amené ses troupes et tous deux allèrent de Artésie vers Imm puis continuèrent vers la place-forte de Cerep (*Athareb*) dont ils entreprirent le siège et qui résista courageusement malgré l'absence de son seigneur Alain que le roi avait appelé à Antioche avec ses chevaliers. Après que les deux émirs eurent fait monter des perrières et creuser des mines sous les tours, les défenseurs capitulèrent et obtinrent de se retirer à Antioche (4). Les chefs turcs firent restaurer les défenses de Cerep qu'ils avaient endommagées et allèrent assiéger Sardone (*Zerdana*), au Sud de Cerep.

Le roi à Antioche avait réuni les troupes de Jérusalem, de Tripoli, de la Principauté et aussi celles du comté d'Édesse sous les ordres de Joscelin et de son cousin Galeran. L'armée chrétienne s'ébranla le 11 août pour se porter au secours de Cerep, mais le soir même elle rencontra les défenseurs de cette Place qui avaient tenté en vain de résister jusqu'à son arrivée.

Baudouin renonça alors à sa marche sur Cerep et décida d'aller camper à Chastel de Ruge (5). De là l'armée se rendit à Hab, puis vint prendre position à Tell Danith. Ainsi il reprenait exactement, avec les mêmes étapes, l'itinéraire qu'avait suivi, quatre ans plus tôt, Roger d'Antioche. Robert seigneur de Sardone, qui ne se trouvait pas alors dans cette Place, apprit à Baudouin qu'Il Ghazy et Togtekin la serraient de près et le pria de venir en hâte à son secours, mais ce fut inutile car les émirs le devancèrent et offrirent à la garnison épuisée la vie sauve et la possibilité de se retirer à Antioche (12 août 1119). Mais sur leur route ils furent massacrés par des Turcomans.

Libres du côté de Sardone, les chefs turcs décidèrent de surprendre l'armée royale à Tell Danith, mais Baudouin était sur ses gardes. Ses troupes, bien ordonnées, reçurent le choc d'une armée très supérieure en nombre. Ce fut une mêlée furieuse où tel corps faiblissait tandis qu'un autre faisait reculer l'ennemi (6). Le roi par sa ténacité et d'habiles manœuvres obtint une victoire difficile et demeura sur le champ de bataille, tandis que des fuyards turcs galopaient jusqu'à Tell Sultan situé à 30 km à l'Est de Tell Danith, à la pointe Sud

(1) Dussaud, p. 423 propose de l'identifier avec le village de Torosse à 20 km au Sud-Est du Ras el-Basit. Cahen p. 166 et n. 7 ne l'accepte pas.

(2) *Corbara* ou *Corbana*. Gautier le Chancelier, *Bella Antiochena*, II, c. 9-10, p. 118, dans *H. occ.*, t. V, p. 118. Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 619. Hagenmeyer, édit. de Gautier, Innsbruck, 1896, p. 262, n. 38, le situait entre Antioche et le Pont de Fer, ce qui n'est pas admissible car les Antiochéens ont dû les empêcher de franchir l'Oronte. Rey, *Colonies...*, p. 336, situe ce lieu entre Souweidiyé et Antioche; dans une note manuscrite il propose au Nord-Ouest d'Antioche, *Serberan*, village entre deux affluents de la rive droite de l'Oronte. On retrouve ce *Serberan* à *Somberi* ou *Sommeri* sur la carte ottom. de 1919. Cahen, p. 133, n. 29, dit que le village de *Corbana* est en amont d'Antioche et ajoute que *La Chanson d'Antioche* II, p. 82 parle du *Val Corbon* ce qui se conçoit bien entre deux rivières.

(3) Guil. de Tyr, l. XII, c. 11, *H. occ.*, I, p. 527. — Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 620.

(4) Gautier le Chancelier, c. 11, *H. occ.*, V, p. 119-123, dit que le roi se rend « ad Rubeam ».

(5) Guil. de Tyr, l. XII, c. 12, *H. occ.*, I, p. 528-530. — Mathieu d'Édesse, c. 78, *Docum. armén.*, I, p. 124. — Aboul Feda, *H. or.*, I, p. 15, donne la victoire aux Musulmans, suivi par Ibn al-Athir et par Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 620-22. Dans ce combat si disputé il y eut des défaites partielles de troupes franques. Voir aussi Ousama, *R.O.L.*, II, p. 445-6. — Michel le Syrien, éd. J. B. Chabot, t. III, p. 204.

des marais (Matkh al-Qouaïq) où se perd le Qouaïq venant d'Alep. Les émirs et leurs troupes se retirèrent vers Sardone, Cerep et Alep (1).

Pendant cette dure journée, Robert de Sardone (et de Saone) victorieux avec ses chevaliers au début de l'attaque, avait été plus tard fait prisonnier et livré à Togtekin. Ils avaient été, quatre ans plus tôt, liés d'amitié, mais Togtekin, exaspéré par sa défaite l'abattit d'un coup d'épée (2). On verra au chapitre concernant le château de Saone, l'histoire glorieuse et tragique de ce grand seigneur de la Principauté d'Antioche.

Le roi Baudouin ne profite pas du départ de ses deux adversaires pour rentrer à Antioche. Sa tâche de régent d'Antioche l'oblige à rester au-delà de l'Oronte. Il ne tente pourtant pas de reconquérir Cerep et Sardone (3), mais il va combattre plus au Sud, car les Mounqidhites de Sheïzar ont profité du désordre causé par la mort de Roger d'Antioche pour enlever aux Francs, à l'Ouest d'Al-Bara, ALLAROUZ (4) (*Ain al-Aarouz*) où Dussaud (5) a reconnu la Russa des chroniqueurs latins, KAFAR ROUMA à l'Ouest de Maarrat an Noman, et Cafertab. Il prend les deux premières Places. Quant à Cafertab l'émir Sultan met le feu au château avant de rentrer dans sa forteresse de Sheïzar. Baudouin arrive à Cafertab, le répare et y installe une garnison. Il impose un tribut aux émirs de Sheïzar. Puis il remonte vers le Djazr et va reprendre Sermin et Maarat Masrin au voisinage de Sardone. Après avoir en grande partie rendu à la Principauté ses anciens territoires, le roi revient vers le début de septembre à Antioche, où il est reçu « à grant procession et à grant joie » par les habitants car il « les avoit bien revengiez et confortez ». Il y demeura « pour attirer les choses du païs... Les forteresses que l'on pooit tenir, fist bien garnir d'armes, de genz et de viandes » (6). Il retourna ensuite en Palestine pour célébrer la fête de Noël à Bethléem.

Deuxième campagne de Baudouin II, 1120. — Il Ghazy avait nommé gouverneur de la Place de Cerep (Athareb) son neveu Boulaq (7). En mai 1120 celui-ci, avec une partie de l'armée d'Alep, envahit le territoire franc. Les troupes d'Antioche marchent à sa rencontre, le battent au Nord de la plaine de Halaqa entre *Tourmanin* et *Tell Adé* et le font prisonnier. Pendant ce temps Il Ghazy après avoir essayé (8) sans succès d'envahir le comté d'Édesse et de s'emparer d'Azaz, mène ses troupes jusque dans la banlieue d'Antioche (9) puis dans le Roudj, mais il trouve toutes les positions en état de défense et fait retraite sur Qinnésrin. Le roi de Jérusalem appelé par Antioche y arrive et Joscelin vient le rejoindre avec l'armée d'Édesse. Une fois de plus les troupes franques passent l'Oronte et, comme l'année précédente, gagnent Hab puis *Tell Danith*, position stratégique excellente d'où l'on pourrait surveiller les routes d'Alep vers Antioche, Maarrat en Noman et Djisir esh Shoghr. Les archers montés turcomans essayent d'attirer les Francs plus loin pour les contraindre au combat, mais n'y parviennent pas. Les adversaires s'observent pendant trois jours. Les Francs, bien gardés, en une marche prudente sans que leur cavalerie se laisse entraîner à charger, remontent vers le Nord jusqu'à Maarrat Masrin ; Il Ghazy et Togtekin qui l'avait rejoint renoncent à les attaquer et s'éloignent sans combat vers Alep. Ceci se passait en mai-juin 1120. A la suite de quoi, Il Ghazy, constatant la puissance des Francs, conclut une trêve laissant à la Principauté une partie des territoires et des revenus

(1) Voir sur la bataille de Tell Danith, Grousset, I, p. 565-572 ; Cahen, p. 289-290.

(2) Ousama, *R.O.L.*, p. 445-6.

(3) Les Francs devaient reprendre Sardone en 1121 et Cerep en 1123.

(4) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 622. L'éditeur de Kamal ad-din écrit le château de *Zour*, mais Derembourg (*Vie d'Ousama*, p. 122, n. 1) dit qu'il y a eu faute de lecture et qu'on doit lire *Allarouz*.

(5) Dussaud, p. 176.

(6) Trad. de Guil. de Tyr : *l'Estoire d'Eracles*, I, XII, c. 12, *H. occ.*, I, p. 531.

(7) Voir Cahen, p. 291, note 21.

(8) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 623.

(9) Foucher de Chartres, I, III, c. 9, *H. occ.*, III, p. 445-6.

qu'elle avait possédés outre-Oronte : Cafertab, Maarrat en Noman, la région d'Al-Bara, des fermes dans le Djebel Bani Oulaïm avec l'impôt de Hab, le Djebel Laïloun avec l'impôt de Tell Adé et aussi des fermes dans le territoire d'Azaz avec l'impôt de cette ville.

Il Ghazy craignant de ne pouvoir conserver l'importante forteresse de Sardone préféra la démolir en juin 1120 (1).

Ainsi par sa sagesse et sa ténacité, Baudouin II avait obtenu des gains importants sans livrer combat. Il retourna à Jérusalem en octobre (2).

En mai 1121 la trêve expirait. La situation d'Il Ghazy à cette époque était précaire et celle des Francs était prospère. Joscelin d'Édesse profitant de l'absence d'Il Ghazy alla faire un raid sur *Bouzaa* non loin d'Alep au Nord-Est, puis aussi en mai 1121 sur Cerep.

Il Ghazy effrayé ordonna au gouverneur d'Alep d'accepter les conditions imposées par les Francs : ceux-ci garderaient le *Djazr*, c'est-à-dire la région au Nord de Maarrat en Noman, autour de Sermin et d'Idlib, la plaine de Sarmeda et la région de *Tell Adé*, dans le Djebel Laïloun (ou Djebel Barakat) ; ils partageraient exactement par moitié avec les Musulmans la plaine au Nord d'Alep (3) et ceci avec une telle précision que chaque contractant reçut la moitié d'un moulin dit *Ruha al-Arabiya* (3). Il fut décidé aussi qu'on démolirait la forteresse de *TELL HIRAQ* pour qu'elle ne fût ni à l'un ni à l'autre. Baudouin II ratifia le traité. On avait obtenu d'Il Ghazy la cession de la forteresse de Cerep, mais la garnison musulmane refusa de la rendre. Baudouin n'insista pas et se contenta de faire fortifier le couvent de *SARMEDA* qu'il donna en compensation à l'ancien seigneur de Cerep, Alain le Méchin.

Troisième campagne de Baudouin II. 1121. — Entre temps Il Ghazy était allé, avec le Prince Seldjouqide Tughril, fils de l'ancien sultan de Perse, Muhammed (mort en 1118), faire la guerre dans le Caucase, au roi chrétien de Georgie, David II. Cette campagne (août 1121) fut un désastre et Il Ghazy revint à Mardin dans une grande détresse.

Le roi Baudouin qui se trouvait à Antioche, n'ayant plus à craindre son adversaire, se hâta d'aller réoccuper la forteresse de Sardone ; il la reconstruisit et la rendit à Guillaume, fils du seigneur de Sardone (et de Saone) Robert, mort au combat de Tell Danith en août 1119.

Puis il alla ravager le Sud-Est de la province d'Alep ; il s'empara de *Khanassera*, à 50 km au Sud-Est d'Alep, dont il fit transporter les portes à Antioche, et il pénétra dans le voisinage à l'*Ahaçç* (Habess ?) et *Bordj Sebna* (septembre 1121). Ensuite il vint camper sur les bords du *Qouaïq*.

Il Ghazy revint de Mardin à Alep le 13 novembre 1121. Il traita avec le roi Baudouin et lui céda les fermes dépendant de Cerep mais non la ville elle-même (4).

La lutte pour Sardone. 4^e campagne de Baudouin II. 1122. — Cette fois Il Ghazy prend l'offensive contre les Francs et vient assiéger Sardone (27 juillet 1122). Dès l'approche de l'ennemi, le seigneur de cette place, Guillaume, avait fait jurer à sa garnison de défendre la forteresse coûte que coûte et était allé demander de l'aide au roi Baudouin qui devait se trouver alors dans la région de Tripoli. Grousset (5) a insisté sur la stupéfaction de

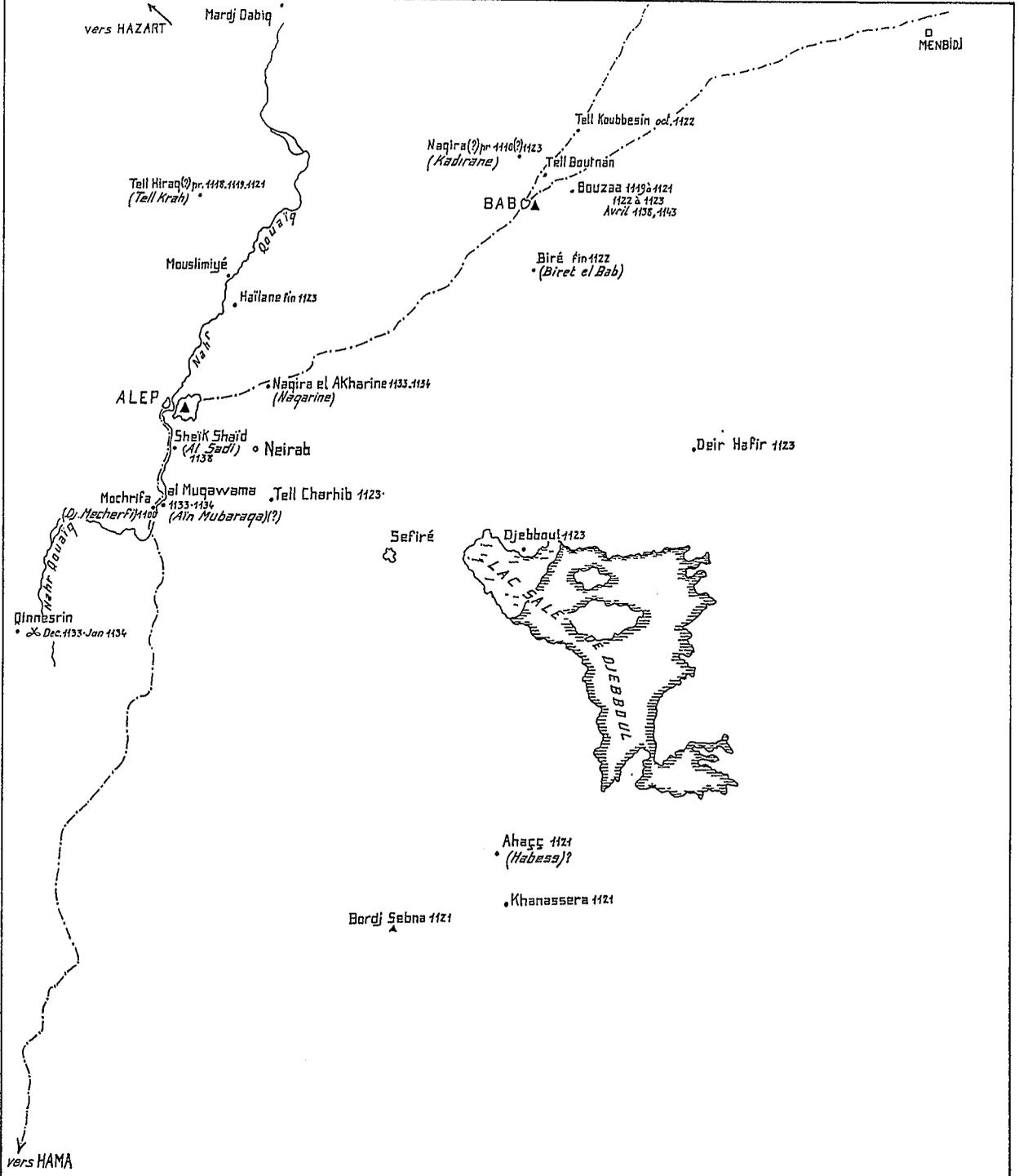
(1) Gautier le Chancelier, II, c. 16, *H. occ.*, V, p. 131. — Kamal ad-din, p. 625 ; Ibn al-Qalanisi, p. 102.

(2) Cahen, p. 292.

(3) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 628. — Il semble bien qu'il est question du même moulin dans Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 388. Vers l'année 1130, il dit que les Francs d'Athareb partageaient avec les habitants d'Alep les revenus de toute la partie de leur territoire située à l'Occident, les tributs levés par les Francs s'étendaient jusqu'au moulin situé hors de la Porte des Jardins et qui n'est séparé de la ville que par la largeur du chemin.

(4) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 629-30. — Voir Grousset, I, p. 580-1 ; Cahen, p. 293 et n. 25 qui cite Azimi an. 515 et Ibn Furat.

(5) Voir Grousset, I, p. 581 et ss.



▲ AL Douba 1115
▲ (Chouba 1132)

**CAMPAGNES
AU VOISINAGE ET AU SUD
D'ALEP**

1/200.000

0 1 5 10 15 Km

Dressé par P. Deschamps C. Decamps de Meritzenfeld.

Baudouin rapportée par Kamal ad-din (1). Il ne concevait pas qu'Il Ghazy pût rompre la trêve qu'il avait conclue : « Nous sommes chevaliers (mot-à-mot « des sheiks ») et je ne redoute pas un acte de déloyauté de sa part. » Cependant Il Ghazy avait fait monter quatre mangonneaux contre le château et emporté la première enceinte. Baudouin, comprenant enfin son erreur, s'était mis en route, rejoint par Joscelin, et était arrivé le quatorzième jour du siège, camper au couvent fortifié de Sarmeda.

Il Ghazy se porte à leur rencontre de Sardone à *Tell Nawaz*, à mi-chemin entre Sardone et Sarmeda, espérant attirer les Francs dans la plaine, où des archers légèrement montés chargeraient puis simuleraient la fuite, disperseraient leurs poursuivants, les accablent de flèches en tentant de les encercler. Mais Baudouin connaissant cette tactique de Parthes, selon l'expression de Foucher de Chartres (2), avait interdit à ses chevaliers de rompre leurs escadrons.

Il Ghazy renonça, ou plutôt affecta de renoncer, et se retira jusqu'à *Tell Sultan* ; Baudouin quitta Sarmeda, poussa une pointe jusqu'à Cerep dont il incendia les greniers puis se dirigea vers Antioche.

Aussitôt, nouvelle marche d'Il Ghazy qui attaque la seconde enceinte de Sardone, nouveau retour de Baudouin à Sarmeda, nouvelle tentative inutile d'Il Ghazy à *Tell Nawaz* pour provoquer une bataille.

Enfin l'émir tombe malade et rentre à Alep. N'ayant pu obtenir aucun succès contre les troupes d'Antioche, il envoya un corps de mille cavaliers ravager la région de Hazart. Mais au retour cette troupe fut mise en fuite par Guillaume de Sardone et quarante chevaliers francs (3).

*
* *

Ici se place un événement malheureux pour les Francs d'Édesse : leur chef Joscelin et son cousin Galeran du Puiset, seigneur de Bir (Biredjik) tombent dans une embuscade (4) (13 septembre 1122) et sont emmenés à Kharput.

Ceci n'empêche pas les chevaliers de Turbessel, un mois après cette défaite, d'aller faire un raid dans la région d'Alep jusqu'à *Tell Koubbesin*. Ils écrasent la garnison de *Bouzaa* qui marchait à leur rencontre (octobre 1122).

*
* *

La captivité de Joscelin est pourtant bien préjudiciable à l'équilibre des États francs : Baudouin de Jérusalem aura donc à gouverner et à défendre, outre son royaume, la principauté d'Antioche et le comté d'Édesse.

Cependant la mort d'Il Ghazy en novembre 1122 amène le partage de ses États et la dislocation des forces qui s'opposaient aux Francs.

Baudouin infatigable en profite : il impose sa domination dans la région de *Bab*, de *Bouzaa* et de *Biré*. Alep, étant coupée au Nord et à l'Est des routes de caravanes qui assuraient en grande partie ses approvisionnements, souffrait de la famine.

En avril 1123 un neveu d'Il Ghazy Badr ad-daula Souleïman qui gouvernait Alep

(1) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 632.

(2) Foucher de Chartres, III, 11, *H. occ.*, III, p. 447-8.

(3) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 633.

(4) Mathieu d'Édesse, *Historien des Croisades, Documents arméniens*, p. 131-132. — Kamal ad-din, p. 634-35. — Ibn al-Athir, p. 344.

obtint la paix avec les Francs en leur cédant la Place-forte de Cerep (1). Baudouin la remit à son ancien seigneur Alain le Méchin.

*
* *

Ainsi, comme Grousset l'observe très justement, Baudouin II avait en quatre ans rétabli la Principauté d'Antioche dans ses frontières de 1118 : « C'est là, dit-il, un des plus beaux chapitres de la monarchie franque... Baudouin II apparaît comme un Philippe-Auguste d'outre-mer » (2).

L'émir ortoqide Balak ibn Bahram qui avait en 1122 surpris Joscelin et Galeran et les avait envoyés à Kharput, allait faire un nouveau captif : le roi de Jérusalem.

Baudouin ayant terminé sa tâche à Antioche se mit en devoir de délivrer le comte d'Édesse. Balak était en train d'assiéger dans le Haut-Euphrate la forteresse de Gargar dépendant du comté d'Édesse et située au Nord de Samosate. Le roi fit étape à l'Ouest de cette ville au bord du Sangas, près de *Trouch*, et Balak qui le suivait en grand secret tomba sur lui à l'improviste, le fit prisonnier et massacra ses compagnons sans qu'ils eussent le temps de résister. Baudouin alla rejoindre à Kharput Joscelin et Galeran (18 avril 1123) (3). Mais ce malheur n'eut pas de trop graves conséquences. Les États francs jouissaient désormais d'une organisation bien établie. Les barons et les prélats du royaume confièrent la régence au connétable Eustache Garnier, et le patriarche d'Antioche Bernard de Valence se chargea du gouvernement de la Principauté.

Balak profita du prestige que lui valaient ces succès pour enlever Alep à son cousin Sulaïman à la fin de juin 1123. Puis il reprit la guerre contre les Francs, s'empara d'AL-BARA, à l'Ouest de Maarrat en Noman, puis mit le siège devant Cerep.

Mais il dut l'abandonner car il venait d'apprendre le 7 août une nouvelle stupéfiante. Enfermés à Kharput Baudouin, Joscelin et Galeran, aidés d'Arméniens fidèles, s'étaient rendus maîtres de la citadelle. Il fut décidé que Joscelin en sortirait seul pour aller chercher du secours.

Marchant seulement de nuit avec trois arméniens connaissant le pays, s'avancant prudemment parmi les campements turcs, Joscelin parvint enfin, épuisé de fatigue et de faim, à Turbessel. Puis il repartit pour Antioche et alla jusqu'à Jérusalem pour recruter des combattants dans tous les pays francs. Revenu à Turbessel, il apprit que Balak avait marché sur Kharput, avait entrepris un siège en règle, que des sapeurs avaient creusé des mines qui firent crouler une tour et que Baudouin, après avoir résisté avec des Arméniens, avait dû se rendre. Balak, massacrant les défenseurs, avait épargné le roi et Galeran, les envoyant en captivité à Harran sur le Balik au Sud d'Édesse (septembre 1123) (4).

Alors Joscelin avec les troupes qu'il avait rassemblées, alla attaquer Bouzaa dont il incendia une partie des murailles, brûla Bab et ravagea tout le voisinage. Il campa à Haïlane sur le Nahr Qouaïq à 8 km au Nord d'Alep, d'où partent les canalisations qui arrosent les jardins de la ville. La garnison d'Alep fit plusieurs sorties qui furent repoussées. Après lui le seigneur de Cerep, Alain le Méchin, que Kamal ad-din appelle Sir Alan, sortit de sa forteresse avec l'armée d'Antioche, il alla enlever des chevaux de la garnison d'Alep

(1) Kamal ad-din, *H. or.*, III, 635. — Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 349-50. — Voir Grousset, p. 585. — Cahen, p. 295-296, n. 32.

(2) Grousset, I, p. 586.

(3) Kamal al-din, *H. or.*, III, p. 635-6. Voir Cahen, p. 296, n. 33.

(4) Guil. de Tyr, l. XII, c. 19, *H. occ.*, I, p. 540-1. — Foucher de Chartres, l. III, c. 26, *H. occ.*, III, p. 458. — Mathieu d'Édesse, c. 87, *Docum. armén.*, I, p. 133-5. — Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 353. — Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 637-9. — Ibn al-Qalanisî, p. 169. — Michel le Syrien, l. XV, ch. 13, édit. J. B. Chabot, t. III, p. 210-211. Voir Grousset, I, p. 589-94. — Cahen, p. 297.

au Sud de la ville à el-Gharib, sans doute Tell Charhib. Puis Joscelin apparaît de nouveau dans la région des lacs salés au Sud-Est d'Alep, il ravage Djebboul et Deir Hafir.

Au début de 1124 Balak arriva à Alep et reprit la lutte contre les Francs. Il commença par aller, avec l'assistance de Togtekin, mettre le siège devant Hazart citadelle située au Nord d'Alep et au Nord-Est du Djebel Seman et qui assurait les communications entre le comté d'Édesse et la Principauté d'Antioche. Les Turcs furent battus et se retirèrent. Balak voulut alors réduire Menbidj qui refusait de lui obéir. Il dut faire le siège de la Place. Il fut atteint d'une flèche et mourut de sa blessure le 6 mai 1124 (1). Son cousin Timourtash, fils d'Il Ghazy, lui succéda à Alep.

En cette année 1124 la grande place d'Apamée au Sud de la Principauté fut attaquée par les troupes réunies des princes Mounqidhites de Sheïzar et de l'émir de Hama, Mashmud ibn Qaraja. Les troupes de Sheïzar étaient commandées par Ousama qui a laissé des Mémoires si vivants sur ses relations chevaleresques avec les seigneurs francs. Dans son récit sur l'attaque d'Apamée il parle des difficultés de faire évoluer la cavalerie dans un terrain où sont accumulées des fondations de murailles et des colonnes de l'antique cité fondée par Seleucus Nicator. Au cours du premier assaut l'émir de Hama fut atteint d'une flèche au poignet. Il rentra à Hama pour y mourir. Les assaillants se retirèrent.

Tandis que les chevaliers d'Antioche venaient de se libérer de la menace sur Apamée, les troupes du royaume de Jérusalem qui se comportaient vaillamment en l'absence du roi, obtenaient un succès considérable en s'emparant, après un an de siège, du grand Port de Tyr (juillet 1124). Désormais, sauf Ascalon qui résista encore longtemps, les États Francs étaient maîtres de tous les ports de la côte orientale de la Méditerranée.

*
* *
*

Presque en même temps un troisième événement qui combla de joie la chrétienté d'Orient venait de se produire : le roi Baudouin II était libéré en juin-août 1124, de sa captivité qui avait duré plus d'un an (2).

Balak avait conduit son prisonnier de Harran à Alep. Timourtash, successeur de Balak à Alep, songea à tirer du roi de Jérusalem une forte rançon. Il fit négocier l'affaire par l'émir de Sheïzar, Abul Asakir Sultan, oncle de l'historien Ousama. Ce prince musulman avait gardé une grande reconnaissance à Baudouin qui, spontanément, en prenant la régence d'Antioche en 1119, l'avait libéré du tribut que le Prince Roger avait imposé à Sheïzar. L'émir Sultan n'avait pas oublié cet acte généreux (3).

Outre une rançon de 80.000 dinars, Baudouin devait aider les princes ortoqides contre un adversaire acharné des Turcs de Syrie, l'émir arabe Dobeïs qui, à la tête de ses hordes de bédouins, les attaquait sans cesse. Puis Baudouin devait abandonner à Timourtash les Places de Hazart, Cerep, Sardone, le district du Djazr et Cafertab, c'est-à-dire toutes les positions avancées à l'Est de la Principauté (4). Timourtash traita avec honneur le roi de Jérusalem, lui fit de beaux présents et lui rendit le magnifique cheval que Balak avait gardé pour lui quand il l'avait fait prisonnier. Puis Baudouin fut conduit à Sheïzar où les princes Munqidhites l'accueillirent en ami. Son séjour dura deux mois (juin-août 1124) en attendant le versement d'un quart de la rançon et l'arrivée des otages qui devaient répondre de ses engagements ; parmi eux étaient sa fille Yvette âgée de cinq ans et Joscelin, fils du comte Joscelin d'Édesse.

(1) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 642.

(2) Michel le Syrien, l. XV, ch. 13, éd. J. B. Chabot, t. III, p. 214.

(3) Ousama, trad. Derenbourg, *R.O.L.*, 1894, p. 446.

(4) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 643 à 645.

Baudouin rentra à Antioche dont il n'était que Régent, et le vieux patriarche Bernard de Valence, le délia de son serment lui déclarant qu'il avait dépassé ses pouvoirs en abandonnant des places fortes de la Principauté qui était sous la souveraineté du jeune Prince Bohémond, lequel se trouvait encore en Italie méridionale dans sa Principauté de Tarente. Baudouin envoya à Timourtash un message où il se confondait en excuses pour la défection qui lui était imposée, mais il réitérait sa promesse d'acquitter intégralement la rançon qui lui incombait essentiellement. Le sultan d'Alep, homme dépourvu d'énergie, et qui tenait surtout à ce versement en numéraire, ne protesta que mollement.

Mais d'autre part Baudouin ne savait où trouver cette somme considérable et « conseil en prist aux sages hommes de la terre » (1). Ils lui répondirent sans ambages que le mieux serait d'aller assiéger Alep qui plusieurs fois avait été sur le point de capituler devant les attaques franques.

Ceci, après l'intervention du patriarche, allait achever de rompre les engagements pris par Baudouin pour sa mise en liberté.

Celui-ci se laissa persuader et rompant aussi avec son autre promesse d'aider les Ortoqides dans leur lutte contre l'émir bédouin Dobeïs, il chercha une alliance avec celui-ci. Il lui offrit de l'aider à s'emparer d'Alep dont il lui laisserait la possession ainsi que du voisinage sous la protection des Francs. Opposer aux Turcs de Syrie un État arabe de la province d'Alep était évidemment une politique favorable à la sécurité de la Principauté d'Antioche. Dobeïs avait son poste de commandement principal à Qal'at Djabar sur l'Euphrate. Il marche contre l'armée de Timourtash et remporte une victoire à Mardj Dabiq sur le Haut Qouaïq au Nord d'Alep et à l'Est de Hazart. Baudouin marche d'Antioche vers Alep qu'il commence à investir en octobre 1124 pendant que Joscelin et Dobeïs ravagent la région de Bab, puis font leur jonction avec l'armée de Baudouin. Un autre musulman vient s'associer à eux : Sultan Shah, fils de Ridwan, de la dynastie Seldjouqide que la dynastie Ortoqide avait détrônée.

Bientôt Alep, que Timourtash avait abandonnée en se réfugiant à Mardin, souffrit cruellement de la famine. Les Alépins firent appel à l'atabeg de Mossoul, Bursuq, qui avait déjà combattu les Francs en 1114-1115. Il arriva devant Alep le 29 janvier 1125 (2). Les assiégeants furent obligés de battre en retraite ; l'armée franque se retira à Cerep (3), puis à Antioche et le roi Baudouin rentra à Jérusalem le 3 avril 1125.

Bursuq, tout en conservant son gouvernement de Mossoul, assura celui d'Alep. Délégué du sultan de Perse, il allait commencer l'établissement d'un empire syrien musulman qui serait funeste aux États chrétiens, alors que jusqu'à présent ceux-ci n'avaient eu affaire qu'à des seigneurs féodaux indépendants et souvent opposés. Il réussit en effet à réunir une coalition des forces de la Syrie musulmane et de Mossoul.

Il contracta alliance avec l'émir de Homs, avec Togtekin, atabeg de Damas et avec l'émir de Sheïzar.

Puis Bursuq, à la tête d'une nombreuse armée, reprit la guerre contre la principauté d'Antioche ; il assiégea Cafertab dont la garnison obtint de se retirer librement (mai 1125) (4) ; il alla ensuite assiéger Sardone qui résista vigoureusement (5). Alors les troupes musulmanes se portèrent plus au Nord contre Hazart. La Place n'avait que peu de défenseurs, et manquait d'eau ; l'ennemi dressa des mangonneaux, ses sapeurs creusèrent des

(1) Trad. de Guil. de Tyr, *Estoire d'Eracles*, l. XIII, c. 15, *H. occ.*, I, p. 576.

(2) Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 361. — Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 649. — Foucher de Chartres, l. III, c. 39, *H. occ.*, III, p. 469.

(3) Guillaume de Tyr, l. XIII, c. 15, *H. occ.*, I, p. 577.

(4) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 651. — Foucher de Chartres, p. 471. — Guillaume de Tyr, l. XIII, c. 16, p. 579.

(5) Foucher de Chartres, l. III, c. 42, *H. occ.*, III, p. 471. — Guillaume de Tyr, l. XIII, c. 16, *H. occ.*, I, p. 580.

mines. La garnison allait se rendre quand une fois de plus, Baudouin survint avec toutes ses forces. Une armée bien commandée, bien ordonnée en trois corps : à l'aile droite le contingent d'Antioche, à l'aile gauche ceux de Pons de Tripoli et de Joscelin d'Édesse, au centre le roi avec les troupes de Palestine ; 1.100 chevaliers et 2.000 fantassins, contre une armée a-t-on dit de 15.000 combattants. Baudouin, adoptant la tactique habituelle des musulmans, feignit de rompre le combat et de se retirer vers Cerep (1). Les Turcs se lancèrent à sa poursuite. Dès qu'il les vit dispersés, il fit volte-face et ordonna la charge. Ce fut une mêlée acharnée où les Francs triomphèrent (2). Les Turcs perdirent beaucoup de monde et se débandèrent. Bursuq prit la fuite pour aller s'enfermer dans Alep, puis rentrer à Mossoul. Les Francs firent un grand butin qui permit à Baudouin de racheter les otages qu'il avait laissés à Sheizar et à Qal'at Djabar.

Bursuq conclut une trêve en maintenant le *statu quo* dans le partage des ressources de la contrée du Djazr au Sud-Ouest d'Alep. Cafertab conquise par Bursuq en mai 1125 restait aux Musulmans. Au début de 1126 Baudouin dut encore retourner dans la région pour aider Pons de Tripoli à s'emparer, en face de Homs, de la ville de Rafanée ; celle-ci capitula le 31 mars 1126.

Il y eut dans le cours de cette année des raids de la part de Joscelin d'Édesse entre Hazart et Alep. Des Turcomans capturèrent, au voisinage de Hab et de Caferlatha, Geoffroy Blanc, seigneur de Basarfout, dans le Djebel Bani Oulaïm (3). Un lieutenant de Bursuq va s'emparer du Fort de Sarmeda (Deir al-Sarmeda) et « le noble chastel de Cerep » subit encore un siège de la part de Bursuq qui a déjà enlevé deux enceintes quand à nouveau Baudouin surgit pour délivrer la Place (4) et Bursuq se retire à Alep.

Puis il rentre en campagne. Avec Togtekin on le trouve dans la région d'Idlib à *Fu'a*, à Sermin et *Danith*.

Campé à Maarrat Masrin, Baudouin surveille leurs mouvements. Puis au mois d'août chacun des adversaires s'éloigne. Bursuq retourne à Alep, puis à Mossoul où le 26 novembre 1126 il est assassiné par des Ismaéliens.

*
* *

Le roi Baudouin II exerçait la régence d'Antioche depuis la mort du Prince Roger tué le 28 juin 1119. Il allait la céder à l'héritier légitime Bohémond II, petit-fils de Robert Guiscard, et fils du Prince Bohémond et de la Princesse Constance de France, fille du roi de France Philippe I^{er}. Bohémond II, depuis la mort de son père, était resté dans sa terre de Tarente. Il s'était embarqué à Otrante en septembre 1126 et aborda au Soudin, le port d'Antioche, au début d'octobre (5). Il avait environ dix-huit ans. Les chroniqueurs parlent de sa belle stature, de sa bonne grâce, de son ascendant irrésistible. Le roi l'accueillit chaleureusement et lui remit sa Principauté. Sans attendre, il lui offrit en mariage sa deuxième fille Alix. Ainsi Baudouin tout en s'effaçant, continuerait si cela était nécessaire, l'appui qu'il avait si fréquemment apporté aux Antiochéens.

(1) Le Prince d'Antioche, Bohémond II, devait reprendre Cerep en 1128.

(2) 11-13 juin 1125 d'après Foucher de Chartres, l. III, c. 42-44, *H. occ.*, III, p. 472 ; et Mathieu d'Édesse, *Docum. armén.*, I, p. 144-5. — Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 651 dit le 22 mai 1125. — Guil. de Tyr, l. XIII, c. 16, *H. occ.*, I, p. 579-80 place ces événements par erreur en septembre 1124. — Voir Cahen, p. 302, n. 45.

(3) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 652.

(4) *Ibid.*, p. 653.

(5) Michel le Syrien, l. XVI, édit. J. B. Chabot, t. III, p. 224.

*
* *

A peine arrivé Bohémond II voulut aller combattre sur la frontière. La Place de Cafertab au Sud-Est de la Principauté était aux mains des Turcs depuis mai 1125 ; il leva son armée, fit préparer des machines de siège, emmena « de bons engigneurs » qui assurèrent si bien leur tir que la résistance fut très courte (1).

Puis il alla menacer Sheïzar et établit son camp tout près, de l'autre côté de l'Oronte. Grousset (2) a rapporté le récit très vivant d'Ousama qui prit part avec quelques-uns des siens à un combat, semblable à un tournoi chevaleresque, contre une petite troupe de chevaliers francs ; parmi ceux-ci était Bohémond qui se comporta vaillamment (3).

En 1129 un seigneur musulman Ibn Muhriz remit à Bohémond, dans le Djebel Ansarieh le château de Qadmous (4) entre Banyas et Masyaf.

Signalons aussi qu'à la fin de 1129 Bohémond se joignit au roi, ainsi que Pons de Tripoli et Joscelin d'Édesse, pour aller faire une attaque infructueuse contre Damas.

*
* *

Après Bursuq, Alep allait avoir un nouveau maître aussi dangereux pour les Francs, Imad al-din Zengi que le sultan Mahmoud avait nommé atabeg de Mossoul en 1127, puis d'Alep en 1128. Il allait imposer son autorité à toute la Syrie musulmane ; après lui viendront s'opposer aux Francs son fils, Nour ed din, puis le lieutenant de celui-ci Saladin.

Le Prince Bohémond II voulant tenter de reprendre le pouvoir en Cilicie, dont jadis son père et son cousin Tancrede avaient été maîtres, s'engagea dans la Plaine d'Anazarba. Il trouva la mort dans une rencontre imprévue avec un parti de Turcs, en février 1130. Guillaume de Tyr appelle le lieu du combat *Pratum Palliorum* situé selon Cahen au Nord de Mamistra (Misis) dans le Mardj ad-Dibadj (5). Sa veuve Alix, fille du roi Baudouin II, qui avait une fille Constance tout enfant, voulut aux dépens de l'avenir de celle-ci, s'emparer de la Principauté, malgré les protestations des notables. Elle poussa sa trahison jusqu'à demander l'alliance de Zengi. Baudouin accourut et pénétra dans la ville dont elle prétendait lui interdire l'accès. Il lui retira tout pouvoir, l'éloigna d'Antioche, et confia la régence de la Principauté à Joscelin jusqu'à ce que Constance fût mariée (6).

Le roi Baudouin II mourait l'année suivante en août 1131. Foulques d'Anjou devenait roi de Jérusalem.

En 1132 la Princesse Alix d'Antioche complota encore avec l'aide de plusieurs seigneurs : Guillaume et Jarenton de Saone, Joscelin d'Édesse et Pons de Tripoli qui possède par sa femme Cécile les Places d'Arcican et de Chastel de Ruge. Les notables d'Antioche appellent au secours le roi Foulques qui arrive. Une bataille a lieu sous Chastel de Ruge, où le roi rem-

(1) Guillaume de Tyr, l. XIII, c. 21, *H. occ.*, I, p. 589.

(2) Grousset, I, p. 648-649.

(3) *Ousama*, trad. Derenbourg, *R.O.L.*, 1894, p. 447.

(4) Les textes francs l'appellent *Cademois*. Les Ismaéliens devaient s'y installer en 1132-1133. Voir Cahen, p. 305 et n. 11.

(5) Michel le Syrien, l. XVI, c. 3, édit. J. B. Chabot, t. III, p. 227. — Guillaume de Tyr, l. XIII, c. 27, *H. occ.*, I, p. 599 ; Cahen, p. 349-350, cite *Chron. anon. syriaque*, p. 98-99. — Orderic Vital, l. XI, c. 29, édit. Leprévost et L. Delisle, Soc. de l'Histoire de France, tome IV, p. 267-268.

(6) Michel le Syrien, l. XVI, ch. 4, éd. J. B. Chabot, t. III, p. 230. Mais Joscelin devait mourir des suites d'une blessure à la fin de 1131, *ibid.*, ch. 5, p. 232.

Guillaume de Tyr, Michel le Syrien et la Chronique anonyme syriaque font un grand éloge de l'héroïsme maintes fois manifesté de Joscelin I^{er} comte d'Édesse. Voir Grousset, II, p. 6, 847-849 et 875 à 878.

porte une victoire contre Pons et Guillaume de Saone. Le roi n'exerce aucune vengeance et apaise la révolte.

Zengi avait continué des raids sur le territoire de la Principauté : en 1130 vers Cerep et Maarrat Masrin. A partir de 1131 Sawar nommé gouverneur d'Alep par Zengi, lance contre les Francs des hordes de Turcomans. Celles-ci vont ravager la région de Maarrat en Noman et de Cafertab. Après le combat de Chastel de Ruge, les Francs réconciliés s'unissent contre ces ennemis et vont détruire la forteresse d'*Al-Qoubba* (ou *Qubbat Mulaib*) dans le district de Hama. Nous avons proposé de la situer à *Chouba* à 30 km au Nord-Est de Hama.

Puis les Turcomans envahissent le comté de Tripoli, battent les troupes de Pons dans les Monts Ansarieh et le forcent à se réfugier dans le château de Montferrand (Barin près de Rafanéa) qu'ils assiègent. Le roi Foulques arrive et oblige les Turcomans à s'éloigner.

Bientôt le roi apprend que Sawar organise à Alep avec le concours des Turcomans une nouvelle expédition dans la Principauté. Avec l'aide d'un émir musulman, Ibn Amrun, ennemi de Zengi et de Sawar, il groupe leurs forces devant *Harrenc* et marche par *Tell Nawaz* contre les troupes d'Alep. Celles-ci campaient non loin de *Qinnesrin* quand Foulques et son allié les surprisent en pleine nuit et en firent un grand massacre. Ce combat eut lieu au mois de Safar 528 c'est-à-dire en décembre 1133-janvier 1134 (1).

Les Musulmans battirent en retraite vers Alep. Les Francs dans leur poursuite continuèrent sur *Qinnesrin*, puis sur al *Muqawama* que nous croyons pouvoir situer à Aïn Mubaraqa à 18 km au Nord-Est de Qinnesrin, gagnèrent *Naqira al-Akharin* (2) et ravagèrent toute la banlieue d'Alep (3). Sortant de la ville, Sawar battit un détachement franc, ce qui fut pour ses habitants une compensation après la grave défaite de Qinnesrin.

Nous ne pensons pas qu'il s'agit de Naqira entre Alep et Menbidj, dont il a été question en 1110 et 1123 ; cette localité nous paraît bien loin de Qinnesrin.

Nous proposons, puisque des opérations continuèrent dans la banlieue d'Alep, de situer Naqira al-Akharin à *Naqarine* à 7 km à l'Est d'Alep, voisine des collines d'*el-Khararine* (carte au 50.000 e Alep) (4). C'est là que les Francs conclurent un traité avec Sawar (5).

En 1134 Sawar profitant de l'absence du roi qui se trouve sur la côte, fait des razzias dans le Djazr et au-delà, depuis Harim jusqu'à Maarrat en Noman (6).

*
* * *

Pendant ces années 1131-1135, Zengi se trouvait dans la région de Mossoul et du Diarbékir, étant à la suite de la mort du sultan Mahmoud (1131) intervenu dans les querelles de ses successeurs.

Il réapparaît en Syrie en 1135 et reprend avec violence la lutte contre les Francs dans leurs territoires d'outre-Oronte. En une rapide campagne (avril 1135) (7) il s'empare le

(1) Guil. de Tyr, l. XIV, c. 7, *H. occ.*, I, p. 615-6. — Michel le Syrien, l. XVI, III, p. 234. — Ibn al-Athir, *Kamel...* p. 792 et Ibn al-Qalanisi, p. 233 disent Safar 527, c.-à-d. décembre 1132-janvier 1133 (voir Grousset, II, p. 17, n. 2). — Kamal ad-din, *H. er.*, III, p. 665, dit Safar 528, donc décembre 1133-janvier 1134 ; Azimi donne la même date. Cahen, p. 352, n. 19, adopte cette dernière date, ce qui nous paraît exact.

(2) Ibn al-Qalanisi, p. 223 et n. 1.

(3) Ibn al-Athir, *Kamel, H. or.*, I, p. 792.

(4) Gibb, dans son édition d'Ibn al-Qalanisi, propose Naqira au Nord de Maarrat en Noman, et Grousset (II, p. 17, n. 2) parle de Naqira au Sud-Ouest de Cafertab. Nous ne pensons pas que ces identifications soient exactes.

(5) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 665.

(6) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 667. Voir Grousset, II, p. 18 ; Cahen, p. 352-353, n. 20.

(7) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 670-671. — Ibn al-Athir, *Hist. des atabegs de Mossoul*, p. 110 ; *Kamel al-tawarikh*, p. 422. Voir Dussaud, p. 193. — Grousset, II, p. 63. — Cahen, p. 355, n. 32.

17 avril de Cerep (1) dont la forteresse fut « démolie à coups de marteaux » et rasée ; il prend ensuite Sardone, puis au Nord de Cerep, Tell Adé dominant la plaine d'Halaqa. Plus au Sud il prend encore Maarrat en Noman et très probablement aussi Cafertab.

*
* *

Après cette conquête Zengi voulant confirmer l'autorité de l'Islam sur ces territoires, rétablit dans leurs anciens domaines les Musulmans de Maarrat en Noman, après contrôle des titres de propriété (2). Il est probable que l'on fit de même dans les autres districts récupérés.

L'année suivante, avril 1136, Sawar qui commandait à Alep au nom de Zengi fit à travers la Principauté d'Antioche un raid qu'il poussa jusqu'à Lattaquié, sans que les Francs surpris aient pu résister. Plus de cent villages furent pillés, 7.000 prisonniers et de nombreux troupeaux furent emmenés à Sheïzar et à Alep (3).

L'empereur byzantin Jean Comnène ayant repris aux princes arméniens la Cilicie en 1137, son Empire s'étendait jusqu'aux frontières de l'État franc.

Après quoi il se mit en route avec son armée, passa par les portes ciliciennes, occupa le port d'Alexandrette et le fortifia, puis il entra dans le territoire d'Antioche (4). Les troupes byzantines descendirent par la route de Baghras et arrivèrent le 29 août 1137 devant Antioche qu'elles commencèrent à investir (5).

Le prince Raymond de Poitiers, qui en ce temps s'était porté au secours du grand château de Montferrand situé en avant-garde à l'Est du Comté de Tripoli, revint en hâte et réussit à pénétrer dans sa capitale (6).

L'empereur avait une armée nombreuse et une puissante artillerie ainsi qu'un corps de mineurs qui firent de grands dommages aux murailles. Le prince qui ne pouvait être secouru ni par le royaume de Jérusalem, ni par le comté de Tripoli, comprit que sa garnison n'était pas en mesure de résister à de tels assauts et parlementa.

Sur le conseil de Foulques, roi de Jérusalem, il se résigna à reconnaître la suzeraineté de l'Empereur. Une grande alliance byzantine et franque contre l'Islam fut élaborée. Il semble que le comte d'Édesse et le comte de Tripoli firent aussi hommage au Basileus. On envisagea d'attaquer en masse les Turcs de Syrie pour abattre la puissance de Zengi qui s'étendait non seulement en Syrie mais en Mésopotamie, pour s'emparer non seulement d'Alep, mais aussi de Sheïzar qui avait dépendu de Byzance jusqu'en 1081, et des émirats de Homs et de Hama. Ainsi on agrandirait les États francs vers l'Orient mais en compensation de ces conquêtes faites en commun, la grande cité d'Antioche et ses dépendances que les Turcs seldjouqides avaient enlevées en 1085 à l'Empire de Byzance, lui seraient restituées.

Au début de 1138 Jean Comnène mobilisa son armée et avertit les Francs qu'ils se préparent à se mettre en campagne pour attaquer Alep.

Pendant ce temps Zengi, ignorant tout de ces préparatifs, assiégeait la ville de Homs. Les troupes d'Antioche passèrent l'Oronte au Pont de Fer et arrivèrent le 1^{er} avril près de Tell Aqibrin.

(1) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 670. — Michel le Syrien, l. XVI, ch. 6, éd. Chabot, II, p. 238. — Ibn al-Athir a par erreur placé en 1130 la prise de Cerep : *H. or.*, I, p. 388-389 ; *Hist. des Aïabegs de Mossoul*, *H. or.*, II B, p. 71-76. Voir Grousset, I, p. 675. — Cahen, p. 351, n. 14 et p. 355.

(2) Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 423.

(3) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 672. Voir Grousset, II, p. 65-66.

(4) Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 424.

(5) Guil. de Tyr, l. XIV, c. 24, *H. occ.*, I, p. 641-2.

(6) Guil. de Tyr, l. XIV, c. 30, *H. occ.*, I, p. 651. — Orderic Vital, l. XIII, c. 34, *H. occ.*, t. V, p. 99. — Chalandon, *Les Comnènes*, II, p. 130.

Jean Comnène et son armée, peut-être aussi les troupes du comté d'Édesse descendant de Marach par Aïntab, allèrent au-delà d'Alep assiéger près de Bab la forteresse de Bouzaa qui, plusieurs fois auparavant, avait subi les attaques des Francs. Le 8 ou 9 avril la Place capitula. Comnène emmena 5.300 captifs. Des Musulmans en fuite s'étaient réfugiés dans les cavernes de Bab où ils furent enfumés et faits prisonniers (1).

L'Empereur, conformément à ses engagements, remit *Bouzaa* à Joscelin II d'Édesse. Cette place, à mi-chemin entre Alep et Menbidj, avait une grande importance stratégique puisqu'elle interdisait aux musulmans les communications avec l'Euphrate.

Puis l'empereur marcha sur Alep. Mais Zengi, averti enfin de l'arrivée des Francs, avait retiré des troupes du siège de Homs pour les envoyer renforcer la garnison d'Alep. Elles y arrivèrent le 9 avril.

Le 18 Jean Comnène fait étape à Nawura (2) à l'Est d'Alep. Le 19 l'Empereur, le Prince d'Antioche et le comte d'Édesse arrivent à *Al-Sadi*, sans doute l'actuelle *Sheik Saïd* au Sud d'Alep et dressent leurs tentes au bord du Qouaïq. Le 20 une attaque est tentée sur Alep, mais l'armée musulmane fait une sortie et repousse les troupes chrétiennes. Étonné de cette contre-offensive imprévue, Jean Comnène n'insiste pas et dès le lendemain il décide d'aller faire le siège de Cerep qui, comme Bouzaa, contribuerait à isoler Alep. Ce même 21 avril la garnison alépine de Cerep s'enfuit après avoir brûlé tout ce qui était précieux. L'empereur fait occuper la forteresse par un escadron de cavalerie de son armée et par un contingent Franc, puis il poursuit sa marche vers le Sud. Le 25 il s'empare de Maarrat en Noman et va dresser son artillerie devant Cafertab qui vers le 28 capitule. Ainsi en quelques jours la ligne de forteresses placées en grand'garde au-delà de l'Oronte et perdues en 1135 avait été récupérée.

Après quoi l'Empereur décide d'aller assiéger la puissante Place-forte de Sheïzar (l'antique Larissa) sur l'Oronte que les Mounqidhites avaient enlevée aux Grecs en 1081. La même famille la possédait encore. (Pl. XCI A.)

Nous avons sur le siège de Sheïzar les détails les plus circonstanciés (3), grâce à Guillaume de Tyr et aux historiens arabes, surtout Ousama, neveu de l'émir Abul Asakir Sultan qui commandait à Sheïzar (4).

Le premier jour (29 avril) le Pont de Sheïzar (Djisir al-Munqidh) fut emporté ; les défenseurs s'enfuirent et allèrent se réfugier dans le Fort d'Abou Qobeïs sur les contreforts du Djebel Ansarieh. Puis les Byzantins pénétrèrent dans la ville basse, mais les Musulmans se défendirent avec acharnement et le lendemain 30 avril l'Empereur dut organiser le siège. Jean Comnène avait amené avec lui un matériel de siège dont la puissance étonna aussi bien les Musulmans que les Latins. Kamal ad-din dit que 18 grands mangonneaux et quatre « loba » (sans doute des balistes) manœuvrés par des ingénieurs grecs, firent d'effrayants ravages, les boulets de pierre crevant les terrasses, ébranlant les murailles, interdisant l'accès vers le rivage de l'Oronte, tuant et blessant, à l'intérieur de l'enceinte, de nombreux combattants.

L'Empereur combattit avec le plus grand courage, étant toujours sur la ligne d'attaque avec les artilleurs, ménageant leurs forces, et les faisant se relayer.

Cependant les deux princes Francs ne le soutenaient nullement, et tandis que Jean Comnène ne quittait pas un instant le champ de bataille prenant à peine le temps de manger,

(1) Ibn al-Qalanisi, p. 249-250. — Kamal ad-din, p. 675-6. — Ibn al-Athir, p. 425-6. — Michel le Syrien, l. XVI, ch. 6, éd. Chabot, III, p. 245.

(2) Non situé.

(3) Guil. de Tyr, l. XV, c. 1, *H. occ.*, I, p. 655-7. — Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 677-8. — Ibn al-Athir, *Hist. des atabegs*, *H. or.*, II B, p. 99 et *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 427-8. — Michel le Syrien, l. XVI, ch. 6, éd. Chabot, III, p. 245.

(4) Ousama, trad. Derenbourg, *R.O.L.*, 1894, IV, p. 439.

tous deux restaient non armés sous leur tente, jouant aux tables et aux échecs. Guillaume de Tyr et son commentateur les critiquent avec la plus grande sévérité tandis qu'ils font sans réserve l'éloge de l'Empereur. Celui-ci les exhorta inutilement à faire marcher leurs troupes, mais ils ne lui répondaient que par de vaines promesses. René Grousset (1) a très bien analysé leur attitude. Raymond de Poitiers était assurément un vaillant chevalier mais d'esprit instable. On peut dire à sa décharge que, depuis Tancrède, les Princes d'Antioche avaient toujours entretenu avec les Mounqidhites de Sheïzar des relations pleines de courtoisie et qu'il répugnait à les combattre ; peut-être aussi que la promesse qui lui avait été faite de le mettre en possession de lointains territoires tels qu'Alep et Sheïzar à condition qu'il cédât ensuite et sans réserve sa belle cité d'Antioche à l'empire byzantin ne le tentait guère.

Joscelin II d'Édesse était un créole plein de duplicité et de jalousie qui ne voulait ni de l'hégémonie du souverain grec, ni de l'accroissement des domaines du prince d'Antioche. Il excita celui-ci contre les buts que voulait atteindre le Basileus, si bien que les deux grands chefs latins finirent par se nuire à eux-mêmes.

Jean Comnène, rebuté par l'inertie malveillante de ses alliés, voulut abandonner la partie après cependant avoir obtenu un succès militaire. Il engagea ses troupes à renforcer l'attaque et s'empara entièrement de la ville basse. Après quoi il consentit à traiter avec l'Émir de Sheïzar qui lui versa une contribution de guerre considérable, lui promit de lui payer un tribut annuel et lui offrit de magnifiques présents. Puis il donna l'ordre de la retraite. Les Princes Francs qu'il n'avait pas prévenus, déconcertés et constatant leur faute, voulurent en vain le faire revenir sur sa décision. Les Grecs levèrent le camp dans la nuit du 22 au 23 mai 1138. Le siège avait duré vingt-quatre jours.

La coalition des Grecs et des Latins se disloqua rapidement.

*
* *

La riposte musulmane fut immédiate. Zengi vers le 21 mai 1138 avait fait réoccuper Cafertab. Le 16 septembre il reprenait aux Francs Bouzaa, puis Cerep au début d'octobre (2).

Dans les années qui suivirent, les Francs firent maintes fois des expéditions outre-Oronte : en 1139-1140 vers Sheïzar ; en 1141-42 ils pénétrèrent dans Sermin qu'ils pillèrent, puis parcoururent le Djebel Summaq et parvinrent jusqu'à Cerep, puis jusqu'à Cafertab (3). Zengi ripostait en envoyant ses lieutenants faire des razzias dans la Principauté, son lieutenant Sawar franchit même l'Oronte mais il fut repoussé jusqu'à Ermenaz. Au printemps de 1143 Raymond de Poitiers tenta une offensive contre Bouzaa où Zengi vint le combattre.

En 1144 au cours d'une rencontre entre Francs et Turcomans le seigneur de Bassuet (Bassout-Kalé) fut fait prisonnier (4). Ce château, au Nord-Est d'Artah, commandait le passage du Nahr Afrin. En ce temps Zengi entreprit des campagnes contre le comté d'Édesse. Il commença par s'emparer des forteresses les plus avancées dans le Shaabaktan notamment, au printemps de 1144, *Tell Mouzen* au-delà du Khabour et non loin de Mardin.

Puis le 28 novembre 1144 il entreprit le siège d'Édesse. Après de furieux assauts et une défense acharnée de la population, la Place fut prise le 23 décembre (5). Quarante jours plus tard il s'emparait de *Sororge* (Saroudj) et d'autres Places à l'Est de l'Euphrate.

(1) Grousset, II, n. 104-111. — Voir aussi Cl. Cahen, p. 361-362 et n. 13.

(2) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 678-679. Ibn al-Qalanisi, p. 256.

(3) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 683 et ss.

(4) Voir Cahen, p. 365. Voir Ph. aérienne de Bassuet dans notre *Album*, pl. LXXXVIII.

(5) Voir Grousset, II, p. 179 à 188, d'après Michel le Syrien, édit. Chabot, t. III, p. 260. *Chronicon syriacum*. Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 443-4. — Ibn al-Qalanisi, p. 267 ; Guillaume de Tyr, l. XVI, c. 4 et 5, *H. occ.*, I B, p. 708 à 712. Voir aussi Cahen, p. 370, n. 7 qui donne toutes les sources.

Zengi fut assassiné en septembre 1146 alors qu'il assiégeait la forteresse de Qalat Djabar qui appartenait à des émirs arabes. Son fils aîné lui succéda au gouvernement de Mossoul et son fils cadet, Nour ed din, prit le pouvoir à Alep. Le comte Joscelin II, prince bien inférieur à son père qui avait été un très vaillant chevalier, avait, dédaignant Édesse, établi sa résidence à Turbessel (Tell Basher) et n'avait fait aucun effort pour sauver Édesse, sa capitale. Il voulut pourtant profiter de la mort de Zengi pour la reprendre aux Musulmans avec le concours de Baudouin, comte de Marach et de Kaisoun. Les Arméniens d'Édesse, qui étaient favorables à la domination franque, lui livrèrent la ville en octobre 1146. Mais la garnison musulmane de la citadelle résista. Nour ed din accourut d'Alep avec une troupe nombreuse et bloqua les Francs qui avaient pénétré dans Édesse. Ceux-ci tentèrent une sortie. Baudouin fut tué, Joscelin put s'échapper, traversa l'Euphrate à la nage et se réfugia à Samosate. La population arménienne et syriaque fut en grande partie massacrée (1).

Le Prince d'Antioche, Raymond de Poitiers, qui n'avait aucune estime pour Joscelin II, s'était abstenu de le secourir quand celui-ci l'avait appelé à l'aide. A son tour, il allait subir les coups des Musulmans.

Nour ed din, ayant rejeté les Francs du comté d'Édesse au-delà de l'Euphrate, se met en campagne contre les Places de la Principauté.

Il s'empare d'Artésie (Artah) position importante à 20 km de l'Oronte qu'un contingent de la 1^{re} croisade commandé par Robert de Flandre avait occupée dès octobre 1097 avant d'arriver devant le Pont de Fer. Au début de la conquête Artésie est appelée « le bouclier d'Antioche ». Vers le même temps Nour ed din prit les Forts de Bassuet (Bassout Kalé) à un coude du Nahr Afrin, au N.-E. d'Artah, de Batriké (probablement *Kafr Batra* à 6 km au N.-O. de Bassuet) et Cheih al-Hadid (auj. Cheikh al-Hadid) à 26 km à l'O. de Bassuet et à même distance au N. d'Artah).

Puis en octobre 1147, il prend Hab, à 20 km de l'Oronte qui aux premiers temps de l'occupation servait d'étape aux Francs lorsqu'ayant franchi l'Oronte ils marchaient à travers le Roudj pour rencontrer les Musulmans vers Tell Danith et dans le Djazr.

Raymond de Poitiers, tente bien une rencontre, justement à Tell Danith, mais voyant ses troupes trop insuffisantes en face de l'adversaire, il bat en retraite vers le Djebel Barisha. Nour ed din s'empare encore à la fin de 1147 de Basarfout et de Caferlatha, libérant ainsi des forces franques le Djebel Bani Oulaïm (2).

Après l'échec de la deuxième croisade qui avait mené le roi Louis VII d'Antioche à Jérusalem (alors que le prince d'Antioche l'adjurait d'assiéger Alep), puis au siège de Damas (juillet 1148), Nour ed din reprend ses campagnes dans la Principauté d'Antioche.

Vers ce temps il fait un raid vers Arcican (3). Il s'empare d'Al-Bara dans le Djebel Zawayé (à la fin de septembre 1148). Dans le Nord il fait des raids sur Koumith, Anaqib (4), Marasya, Yaghra. Mais devant le fort de Yaghra (5) Raymond de Poitiers le surprend pendant qu'il campait et le force à s'enfuir en abandonnant ses bagages (novembre 1148) (6).

Au printemps 1149 Nour ed din repousse Raymond qui pillait le Djebel Laïloun, puis il va menacer Apamée. Après quoi il assiège Nepa dans le Sud du Roudj et au voisinage

(1) Grousset, II, p. 201-208.

(2) Voir Cahen, p. 380.

(3) Cahen, p. 382.

(4) Non identifié.

(5) A Yaghra près du Nahr Yaghra et au bord d'un petit lac se trouvait un village de pêcheurs chrétiens. Nous proposons de situer le Fort à Qastal Qara Yaghra alors que Dussaud le place un peu plus au Sud. Le site connu depuis l'antiquité est tout proche des marécages qui prolongent au Nord-Est le lac d'El-Amq appelé aussi Lac d'Antioche. Yaghra se trouvait sur un chemin qui le reliait à l'Est au Fort franc de Cheih al-Hadid ; à l'Ouest avec la forteresse franque de *Trapesac* (Darb Sak) que l'on gagnait en une journée de marche en franchissant le Qara Sou au Pont de Taha Ahmed. Voir Dussaud, p. 435-439. — Grousset, II, p. 272. — Cahen, p. 136, 382.

(6) Michel le Syrien, I. XVII, ch. X, édit. Chabot, III, p. 288.

du Ghab. Raymond se met en route et va camper au Tell Kashfahan sur la rive gauche de l'Oronte, près de Djisir esh Shoghr, Nour ed din affecte de s'éloigner et Raymond va renforcer la garnison de Nepa, et campe dans la plaine voisine. Les Musulmans en grand secret vont occuper les collines environnantes et encerclent la troupe franque. Le Prince d'Antioche et ses compagnons font une charge héroïque pour se dégager. La plupart sont tués ; parmi les morts se trouvent le comte Renaud de Marach et Raymond de Poitiers dont la tête parée d'une monture d'argent est envoyée au calife de Bagdad. C'est la bataille de *Fons Muratus* (29 juin 1149) en un lieu que les chroniques arabes appellent Ard el-Hatim. Dussaud (p. 167) pense que la bataille eut lieu près de MAARRATA au Sud-Est de NEPA et nous croyons qu'il a raison. Nous proposons plus précisément JOUBB MAARRATHA (carte Rhab Nord au 50.000^e), Joubb signifiant puits c'est-à-dire un point d'eau ce qui correspond à Fons (1).

Aussitôt Nour ed din va exploiter hardiment sa victoire en attaquant sur plusieurs points. Il va camper sous les murs d'Antioche. Mais le vaillant patriarche Aimery organise la défense de la ville. Nour ed din ravage le voisinage et pousse jusqu'au port Saint-Siméon (Le Soudin). Il va conquérir les Places qui défendaient la route franchissant l'Oronte à Djisir esh Shogr : *Belmesyn* (*Mechmechane*) et *Arcican* (*Arzarhane*). (*Album*, pl. LXXXIX.)

Remontant vers le Nord il occupe outre Artah et Imm, Salqin situé au débouché du défilé d'Ermenaz, puis le Fort de *Tell Ammar* (2), enfin la grande Place-forte de Harrenc (*Harim*), en juillet 1149 (3). Nour ed din avait aussi envoyé un de ses lieutenants assiéger Apamée, qui se rendit le 26 juillet 1149.

Désormais toutes les Places d'Outre-Oronte qui dépendaient de la Principauté d'Antioche étaient perdues.

La mort, au combat de Fons Muratus, du Prince d'Antioche et de Renaud comte de Marach eut un autre conséquence : la chute en peu de temps de toutes les places du comté d'Édesse que Joscelin II ne sut défendre contre les attaques de plusieurs princes musulmans : Nour ed din, son beau-frère Masoud I, malik d'Anatolie, Qara Arslan, prince de Kharput et de Hisn Kaifa, Timourtash, émir de Mardin. Joscelin II ne participa qu'au début de l'offensive car il fut pris dans une embuscade par des Turcomans, puis il fut livré à Nour ed din et conduit à Alep le 4 mai 1150. Il mourut en captivité. Sa femme Béatrice de Saone, ayant auprès d'elle leur fils Joscelin III, organisa la résistance à Turbessel (Tell Bascher). Guillaume de Tyr fait un éloge émouvant de sa mâle énergie : « Femme de haut lignage, mais plus noble encore de cœur ». Dès septembre 1149 Marach était tombée. Puis ce furent Gargar, Hisn Mansour et d'autres Places du Haut-Euphrate prises par Qara Arslan.

A la fin de mai 1150 Masoud I occupa Kaisoun, puis Behesni et Raban (4), mais à Turbessel il échoua malgré un siège en règle, devant l'opposition de Béatrice et des défenseurs de la Place.

En même temps Nour ed din assiégeait Hazart (Azaz) la place la plus avancée de la Principauté d'Antioche vers le Nord-Est, puis s'en étant emparé et y ayant mis une garnison, il rentra à Alep en juillet 1150.

Après la chute de cette Place, Turbessel se trouvait de plus en plus isolée. C'est alors que le roi de Jérusalem Baudouin III, voulant, comme tant de fois ses prédécesseurs, remplir sa charge de suzerain tutélaire des États francs, partit de Jérusalem avec Onfroi II

(1) Guillaume de Tyr, à propos de la mort de Raymond, écrit : « occisus est... inter urbem Apamiam et oppidum Rugiam in eo loco quod dicitur Fons Muratus ». Traduction : « Ce advint entre la cité de Paumiers et le chastel de Ruge », l. XVII, c. 9, *H. occ.*, I B, p. 771-3. — Voir Cahen, p. 161, n. 57 et p. 383, n. 10, qui cite Ibn Furat III, 14^o et situe le combat plus au Nord-Ouest au-delà de Nepa.

(2) Cahen, p. 153 signale qu'on voit près de cette localité les ruines d'un Fort.

(3) Guillaume de Tyr, l. XVII, c. 10, *H. occ.*, I B, p. 774-5. — Voir Cahen, p. 382 à 384.

(4) Michel le Syrien, l. XVII, ch. 12, éd. Chabot, III, p. 295.

de Toron, Guy de Beyrouth et d'autres barons du royaume avec leurs contingents pour se porter au secours des dernières Places du comté qui luttèrent encore. Ils suivirent la route du littoral ; à Tripoli le comte Raymond II se joignit à eux. Ainsi arrivèrent-ils à Antioche. Là une entente raisonnable s'établit. L'empereur Manuel Comnène offrait de racheter à la comtesse tout ce qui subsistait du grand État du Nord. Béatrice se rendait compte qu'elle ne pourrait tenir longtemps et qu'il lui incombait de sauver ses guerriers et les populations chrétiennes qui demeuraient sur sa terre. Elle accepta, préférant abandonner de bon gré à un Prince chrétien plutôt que de force aux Musulmans, l'héritage de son fils. Le roi de Jérusalem trouvait que cette mesure était sage.

Les Places de l'ancien comté d'Édesse encore libres furent remises aux délégués de l'Empereur : Turbessel, Hatab (Aïntab), Tulupe (Duluk), Ravendal, Ranculat, Bir (ou Bile) (Biredjik), Samosate.

Certaines familles restèrent, s'inclinant devant leurs nouveaux maîtres grecs. Mais beaucoup, Francs, Arméniens, Syriens jacobites, préférèrent gagner la région d'Antioche avec les troupes qui les protégeraient. Ainsi s'organisa l'exode avec vieillards, femmes, enfants, bêtes de somme et nombreux charrois de mobilier et provisions.

Ce fut la longue marche vers l'exil de populations qui s'éloignaient pour toujours de leurs maisons et de leurs terres. Le roi avait organisé l'escorte avec l'aide d'Onfroi de Toron, de Raymond de Tripoli et d'un des principaux seigneurs d'Antioche Robert de Sourdeval ; cinq cents chevaliers encadraient cette foule d'émigrants et la défendaient contre les attaques de Nour ed din et de ses cavaliers turcs qui durent finalement battre en retraite.

Mais les troupes byzantines qui remplacèrent les chevaliers francs furent incapables de résister aux attaques des Turcs. En quelques mois ceux-ci emportèrent toutes ces Places. Turbessel qu'avait si bien défendue la comtesse Béatrice tombait le 12 juillet 1151 aux mains de Nour ed din. Le comté d'Édesse, l'un des quatre États francs de Terre Sainte avait cessé d'exister (1).

*
* *

Revenons maintenant à la Principauté d'Antioche. Le roi Baudouin III se souciait fort de la voir privée d'un Prince qui pourvoirait à sa défense. La Princesse Constance était veuve depuis le désastre de juin 1149 et elle éludait plusieurs propositions de mariage avec de grands personnages qui lui avaient été faites. Enfin elle s'éprit d'un jeune chevalier sans fortune mais beau et vaillant, Renaud de Châtillon (2). Il était arrivé en Syrie à la suite de Louis VII, après quoi il était resté à la solde de Baudouin III qui l'avait envoyé à Antioche. Le roi, lassé des refus successifs de la Princesse, consentit à cette déconcertante union et le mariage eut lieu vers mai 1153. Ce ne fut pas un bon choix que celui de Renaud comme Prince d'Antioche : combattant d'une audace inouïe, assurément, mais dépourvu de tout esprit chrétien, guerrier de baroud et de pillage, cruel, vindicatif, insoucieux du respect de la parole donnée, en somme un aventurier de haut vol.

Il se mit tout d'abord à la solde de Manuel Comnène pour aller reprendre au Prince arménien Thoros II des Places que celui-ci avait récemment enlevées à l'Empire. Il y eut un combat en 1155 entre troupes d'Antioche et troupes arméniennes dans la région d'Alexandrette (3) sans doute près du pilier de Jonas.

(1) Grousset, II, p. 284-307. — Cahen, p. 384-9.

(2) Auj. Châtillon-Coligny (Loiret). Le village est dominé par un haut donjon, sans doute de la fin du XIII^e siècle.

(3) Guil. de Tyr, p. 835. — Michel le Syrien, trad. Chabot, III, p. 314. — Trad. arménienne de Michel le Syrien, *Docum. armén.*, I, p. 349. — Michel le Syrien, I, XVIII, ch. IV, éd. Chabot, III, p. 314. — C^o. Jacquot, *Antioche*, t. I, p. 150. — Voir Grousset, II, p. 334-5. Cahen, p. 392.

Puis Renaud se brouilla avec Manuel Comnène et s'allia avec Thoros pour aller piller l'île de Chypre (1) qui dépendait de l'Empire.

Mais notre propos est de parler de la lutte entre le Prince d'Antioche et l'atabeg d'Alep (2). En 1155 Nour ed din fait un raid contre Antioche. En 1156 Renaud va menacer Alep ; en revenant il est attaqué près d'Harrenc et battu par Ibn ad-Daya, ministre de Nour ed din.

Un espoir de récupérer des territoires d'Outre-Oronte allait apparaître avec l'arrivée à Beyrouth de nouveaux croisés sous les ordres d'un grand seigneur d'Occident, Thierry d'Alsace, comte de Flandre, qui pour la troisième fois venait en Terre Sainte. Sa femme Sibylle, sœur du roi Baudouin III, l'accompagnait.

Peu après le débarquement du comte de Flandre, de grands tremblements de terre eurent lieu pendant l'été 1157 dans toute la Syrie, principalement au-delà de l'Oronte à Alep, Maarrat en Noman, Cafertab, Apamée, Sheïzar, Hama et Homs. Ces circonstances étaient particulièrement favorables à une expédition contre l'atabeg d'Alep. Une concentration de troupes chrétiennes amenées par le roi de Jérusalem, Renaud de Châtillon et le comte de Tripoli, Raymond III, eut lieu dans la plaine de la Boquée, au pied du Crac des Chevaliers. De là elles allèrent attaquer le Chastel de Ruge (3) près de Djisr esh Shoghr, mais la Place était si bien gardée et bien fortifiée que l'armée chrétienne se retira et gagna Antioche.

Cependant Nour ed din organisait sa riposte. Rassemblant des troupes de la province d'Alep et des mercenaires turcomans, il se rendit à Imm, il donna des ordres pour réparer les forteresses les plus éprouvées par les tremblements de terre, il fit occuper Sheïzar dont les émirs mounqidhites avaient été écrasés par l'écroulement des murailles, et donna la Place à Ibn ad-Daya. Puis il se dirigea vers Sermin et de là vint camper à Nepa (Inab). C'est là qu'en octobre 1157 il tomba gravement malade et fut obligé de se faire transporter en litière à Alep.

Les princes chrétiens avaient décidé d'assiéger Sheïzar et le roi Baudouin, voulant une véritable coalition chrétienne, avait demandé au Prince arménien de Cilicie Thoros II son concours. C'est ainsi que se présentèrent devant la grande forteresse de l'Oronte les forces du roi de Jérusalem, du comte Thierry de Flandre, du comte de Tripoli, du Prince d'Antioche et du Prince de Cilicie. En bon ordre le siège s'organisa ; sans contre-attaque on installa les machines et le bombardement commença.

La résistance étant très faible, au bout de quelques jours les Francs dressèrent des échelles et de plusieurs côtés pénétrèrent dans la ville basse qui fut occupée aisément (4). Des Ismaéliens qui, profitant du désarroi du tremblement de terre et de la mort des émirs mounqidhites, s'étaient établis dans Sheïzar, s'enfermèrent dans la citadelle. Mais cette grande forteresse qui était si longtemps restée indépendante et qui avait repoussé tant d'assauts, était désormais incapable de résister. Maintenant, sans coup férir, les Francs en seraient maîtres. Mais alors se produisit par suite d'une stupide question de préséance, un incident qui leur fit perdre le résultat de tant d'efforts.

Le roi voulait donner Sheïzar à Thierry de Flandre qui aurait pu là organiser et défendre un grand fief franc du Moyen-Oronte. Mais Renaud de Châtillon, sous le fallacieux prétexte que les Émirs de Sheïzar avaient souvent payé un tribut à Antioche, accepta mais à condition que Thierry lui prêterait hommage. Le comte de Flandre qui ne voulait pas devenir le vassal d'un parvenu, répondit qu'il accepterait volontiers la suzeraineté du roi de Jérusalem mais d'aucun autre.

(1) Michel le Syrien, éd. Chabot, III, p. 315. — Grousset, II, p. 335-7.

(2) Cahen, p. 395, n. 1.

(3) Guillaume de Tyr, *H. occ.*, I, p. 847. — Grousset, II, p. 379.

(4) Ibn al-Qalanisi, p. 342.

Ainsi par l'âpreté et la morgue de Renaud de Châtillon les Princes chrétiens déjà vainqueurs abandonnèrent leur conquête ; « ce mauvais génie de l'Orient latin » comme l'appelle justement René Grousset, faisait perdre aux États de Terre Sainte leur dernière chance de garder des territoires sur l'Oronte.

La campagne de Sheïzar paraît devoir se situer à la fin de 1157 (1).

Nour ed din fit occuper Sheïzar par un de ses émirs, puis se rendit sur place pour faire restaurer les fortifications et il y installa son fidèle ministre Ibn ad-Daya. Après avoir quitté Sheïzar, les Francs avaient occupé la citadelle d'Apamée, mais cette occupation ne devait être que passagère.

Ainsi l'armée chrétienne avait échoué devant Chastel de Ruge, elle s'était retirée avant de donner le dernier assaut contre Sheïzar, elle avait pris Apamée sans combat. Le roi de Jérusalem ne pouvait laisser retourner son beau-frère en Flandre sans qu'il eût participé à un vrai succès militaire.

Il décida donc les princes alliés à conduire l'armée au siège de Harrenc (Harim), grande Place-forte, à peu de distance du Pont de Fer sur l'Oronte, placée sur la route d'Alep à Antioche et qui de février 1098 à juillet 1149, avait défendu l'approche d'Antioche contre les attaques des troupes d'Alep.

Ce fut la dernière entreprise d'envergure, le dernier siège important mené par une grande armée franque contre une puissante forteresse au-delà de l'Oronte. Le siège commença le 25 décembre 1157. Guillaume de Tyr a raconté comme aurait pu le faire un témoin oculaire les détails de ce siège. Cette fois enfin l'entente des Princes Francs était absolue, les opérations furent menées avec méthode, chaque chef avec son contingent avait son quartier d'attaque, les machines de siège furent montées en bonne place et le bombardement fut efficace. L'émulation se manifestait entre ces groupes de combattants. La garnison d'Alep ne bougeant pas, les fourrageurs de l'armée franque pouvaient en toute sécurité aller chercher des vivres jusqu'aux portes de la grande cité musulmane.

On reconnut que la forteresse de Harrenc était bâtie sur un tertre peu élevé « une mote fete à main » de terre rapportée (2), donc un véritable Tell artificiel, qu'il serait facile de miner. On décida donc de construire des *chaz* c'est-à-dire des échafauds mobiles dont la charpente supérieure serait couverte de peaux d'animaux fraîchement écorchées pour protéger du feu ces machines destinées à abriter les mineurs. On alla tout alentour chercher du bois pour faire des échelles et des tiges pour faire des claies.

Quand les *chaz* furent construits, les mineurs y entrèrent et on les fit avancer jusqu'au tertre, tandis que tous les mangonneaux effectuaient en même temps un bombardement intense. Les chefs et les servants rivalisèrent d'ardeur, si bien que ce siège qui, normalement aurait dû se poursuivre pendant un an, dura moins de deux mois. « Un jor avint, dit le traducteur de Guillaume de Tyr, que une de noz grosses perrières que l'en claime Chaable (3) gitoit dedenz la ville granz pierres de que l'une aconsut (atteignit) le chevetaine del chastel... »

Les Francs se rendirent compte que le commandant de la place avait été tué lorsqu'ils virent le désordre qui se mettait parmi les défenseurs. Aussi l'attaque fut encore renforcée, et les assiégés capitulèrent dans les premiers jours de février 1158 (4). Le roi de Jérusalem

(1) Guillaume de Tyr, l. XVIII, c. 19, *H. occ.*, I B, p. 852-853, trad. d'Eracles. — Grousset, p. 382-386. — Cahen, p. 397-398.

(2) Ce tertre en effet a été aménagé de main d'homme mais il fut à la fin du XIII^e siècle revêtu d'un glacis de pierre de moyen appareil par le sultan d'Alep Malik Zahir Gazi : voir Van Berchem, *Voyage en Syrie...*, p. 229-238, qui considère qu'il ne reste plus trace de travail franc à la forteresse de Harim où tout ce qui subsiste du Moyen Age paraît être dû à des architectes musulmans.

(3) *Chaable*, *Chatble* (lat. *cadabula*) grosse perrière.

(4) Ibn al-Qalanisi, p. 344.

remit à Renaud de Châtillon la Forteresse de Harrenc qui depuis la première croisade avait dépendu de la Principauté d'Antioche. Renaud restaura les fortifications et y installa une forte garnison (1).

Bientôt celui-ci, profitant d'une rechute de maladie de Nour ed din, dirigea maintes expéditions de pillages dans les territoires d'outre-Oronte saccageant, nous dit Ibn al-Qalanisi, forteresses et villages.

Sur ces entrefaites une alliance s'était établie entre Manuel Comnène et Baudouin III qui en septembre 1158 épousa Théodora Comnène, nièce du Basileus. Cette entente entre les deux souverains mit Renaud de Châtillon dans l'obligation de reconnaître la suzeraineté byzantine sur Antioche où l'Empereur fit une entrée triomphale le jour de Pâques 12 avril 1159. L'empereur pour justifier son intervention en Syrie avait promis son concours contre les Musulmans.

Il décida donc avec Baudouin III et Renaud de Châtillon une levée de troupes pour aller combattre Nour ed din. Celui-ci apprenant ces mouvements envoya dans tous ses territoires des ordres de se préparer à la guerre (2). Il fit commencer la construction d'un avant-mur à Alep, il fit démanteler des places qui, trop lointaines, risquaient de tomber aux mains des Francs qui les utiliseraient, ainsi Khoros à l'Ouest de Kilis.

Pendant ce temps les forces chrétiennes se concentraient à une journée de marche d'Antioche, entre Imm et le *gué de la Balaine* sur le Nahr Afrin que Claude Cahen (3) a fixé définitivement au Nord d'Artah, près du village de Bellané. Il y avait là un fort, tout près de la frontière musulmane.

Nour ed din, fort effrayé par ce rassemblement de combattants grecs et francs, offrit à l'Empereur de rendre plusieurs milliers de prisonniers francs parmi lesquels se trouvaient des seigneurs de haut lignage tels que Bertrand, fils d'Alphonse-Jourdain, comte de Toulouse, en captivité à Alep depuis onze ans et le grand maître du Temple, Bertrand de Blancafort, pris deux ans plus tôt ; Manuel accepta (fin de mai 1159) et aussitôt renonça à ses projets guerriers. Nour ed din ayant exécuté son offre, l'empereur lui fit de beaux présents et avec l'armée grecque se mit en route dès le mois de juin pour regagner ses États.

Il semble que vers ce temps, le Prince d'Antioche disposant de ses troupes reprit au Nord de Bellané le Fort de Cheih el-Hadid, qu'il fit des raids en direction du Roudj et qu'il reprit le château d'Arcican (4) près de Djisir esh Shoghr. En novembre 1160, toujours téméraire et féru de rapine, il va faire une razzia de troupeaux dans la contrée d'Aïntab. Au retour ramenant ses prises qu'encadraient ses cavaliers assez dispersés, les Francs sont assaillis par une troupe musulmane commandée par Ibn ad-Daya (5). Presque tous sont faits prisonniers. Renaud de Châtillon ne devait être libéré qu'en 1176.

Lors de la prise de Renaud de Châtillon, le fils du Prince d'Antioche Raymond de Poitiers et de la Princesse Constance, Bohémond III était mineur. Constance voulait garder le pouvoir. Mais le roi de Jérusalem confia la régence de la Principauté au Patriarche Aimery de Limoges. Il avait auparavant conclu une trêve avec Nour ed din.

(1) Guil. de Tyr, l. XVIII, c. 19, *H. occ.*, I B, p. 852-3.

(2) Ibn al-Qalanisi, p. 344.

(3) Guillaume de Tyr, l. XVIII, c. 25, *H. occ.*, I B, p. 864 « *vadum balanae...* » Grégoire le prêtre, *Hist. arméniens*, I, p. 189 situe *Bala* à la limite des territoires d'Alep. Cahen, p. 135-136. On cherchait cette position à environ 35 km au Nord-Est près d'un Pont de l'Afrin. — Voir Dussaud, p. 229. A noter qu'entre Imm et Bellané où étaient réunies les troupes, il n'y a qu'une distance de 9 km. Dans le récit des marches de la première croisade en 1097 Raoul de Caen, *Hist. occ.*, III, p. 641, cite deux fois *Balena*: *Jam proxima fluvio qui Balanae oppidi jugera irrigat...* » et p. 650 : « *vallem propinquam tenebat Flandriae comes, in qua Balena, Bathemolin, Corsehel, Barsoldan oppida erant.* »

(4) Cahen, p. 404.

(5) Cahen, p. 405 et n. 1.

Sur ces entrefaites l'Empereur Manuel envoya à Antioche des ambassadeurs pour négocier son mariage avec Marie d'Antioche, fille de la Princesse Constance. Celle-ci qui recherchait l'appui byzantin accepta avec joie et le mariage eut lieu à Sainte-Sophie de Constantinople le 25 décembre 1161.

Revenons aux projets que Nour ed din ne cessait de former contre les Francs. A la suite d'un tremblement de terre qui, en août 1161, avait endommagé quelques forteresses de la Principauté d'Antioche le sultan d'Alep était allé attaquer Harrenc, mais la garnison de la forteresse résista et des troupes franques, arméniennes et grecques vinrent harceler Nour ed din qui fut obligé de se retirer. En même temps le roi Baudouin faisait augmenter les fortifications de *Djîsr el-Hadid* (1). A cette époque (1161-1162) Nour ed din parvint à reprendre Arcican et le détruisit (2).

Baudouin III mourut le 16 février 1162 ; son frère cadet, Amaury I^{er}, lui succéda sur le trône de Jérusalem.

En 1163 les Barons d'Antioche ayant expulsé la Princesse Constance, remirent le gouvernement de la Principauté à son fils Bohémond III.

Les revers et les succès alternent pour Nour ed din dans sa lutte, contre les Francs. En 1163 il s'attaqua au comté de Tripoli et vint avec son armée camper dans la plaine de la Boquée au pied de la montagne que couronne le Crac des Chevaliers, se préparant à assiéger cette puissante forteresse (3). Mais les Francs avertis de sa manœuvre avaient réuni des troupes qui, profitant de la chaleur du milieu du jour où les soldats musulmans dormaient sous leurs tentes, tombèrent à l'improviste sur le camp, faisant un grand massacre. Nour ed din parvint à grand peine à s'enfuir.

L'année suivante, août 1164, Nour ed din prenait une éclatante revanche. Pour renforcer ses troupes il avait fait appel à son frère Qotb ad-Din, atabeg de Mossoul, et aux princes ortoqides. Il marcha contre Harrenc pour en faire le siège. Les Francs eux aussi s'étaient rassemblés : Bohémond III, Raymond III de Tripoli et leurs chevaliers et sergents étaient accompagnés de Constantin Coloman et de Thoros avec leurs contingents grecs et arméniens ainsi que d'Hospitaliers et de Templiers. Cependant l'armée musulmane était beaucoup plus nombreuse que l'armée chrétienne. Quand celle-ci approcha, l'atabeg d'Alep s'éloigna de Harrenc pour l'attirer vers la Plaine d'Artah.

Malgré l'opposition de Renaud de Saint-Valéry, seigneur de Harrenc (4), et de Thoros qui devinèrent un piège les Francs suivirent les troupes musulmanes. Ils campèrent à Sofaf (Safsaf) (5) entre Harrenc et Imm. Puis quand les deux armées furent au contact, les troupes d'Alep et de l'ortoqide Qara Arslan prirent la fuite jusqu'à Imm. La chevalerie franque, renonçant enfin à la poursuite, rebroussa chemin, mais pendant ce temps l'armée de Mossoul avait massacré l'infanterie chrétienne. Encerclée par les deux corps musulmans, l'armée franque eut plus de dix mille tués, au dire de Kamal ad-din et une quantité des leurs furent faits prisonniers parmi lesquels les principaux chefs, le Prince d'Antioche et

(1) Cahen, p. 407-8.

(2) Grégoire le Prêtre, *Docum. arméniens*, I, p. 199 : Nour ed din alla assiéger le formidable château Ardzkhan qui se rendit à composition. Il le démolit et le détruisit de fond en comble. Plus tard il est encore question d'Arcican : en 1193 Saladin céda à Bohémond III d'Antioche une part des revenus des districts limitrophes d'Antioche, c'est-à-dire le territoire entre le lac d'Antioche et d'Arcican. Abou Chama, *Livre des deux jardins*, H. or., V, p. 91.

(3) L'armée franque était composée d'Hospitaliers du Crac et de Templiers, de chevaliers de Poitou et de l'Angoumois commandés par Hugues de Lusignan et Geoffroy Martel qui avaient débarqué à Antioche et de combattants grecs sous les ordres du duc de Cilicie Constantin Coloman. Cette bataille est figurée sur une fresque ornant un mur d'une chapelle de l'Ordre du Temple à Cressac (Charente). Une réplique de cette peinture est exposée au Musée des Monuments français. Michel le Syrien raconte en détail cette bataille, édit. Chabot, t. III, p. 324.

(4) Cahen, p. 398, 408 et 540. — Voir Michel le Syrien, l. XVIII, ch. 10, éd. Chabot, III, p. 325. — Robert de Torigny, année 1164. M. G. H. *Scriptores*, t. VI, p. 508 et 514.

(5) Kamal ad-din, *Histoire d'Alep*, trad. Blochet, R.O.L., 1895, 4, p. 539-540.

le comte de Tripoli, Constantin Coloman, Hugues de Lusignan et le gouverneur du Crac (1). Seuls Thoros et son frère Mleh avec leurs Arméniens échappèrent au désastre (11 août 1164).

On a conservé une lettre d'un dignitaire de l'Ordre du Temple Guy Foucher, adressée au roi de France Louis VII (2) lui racontant le désastre : le jeune Prince d'Antioche et les autres chefs captifs conduits à Alep ; soixante chevaliers du Temple tombés sur le champ de bataille ; Antioche privée de défenseurs et n'ayant pas plus de deux mois de vivres ; le Patriarche Aimery se dépensant sans compter, s'exposant à la mort, approvisionnant les forteresses, distribuant tout ce qui est nécessaire à la subsistance des habitants.

Le lendemain de la bataille, 12 août, Nour ed din prenait possession de la forteresse de Harrenc. Sagement il s'abstint de marcher sur Antioche car si la ville eût été prise facilement, la citadelle aurait résisté et obtenu le secours des Byzantins. Il se contenta d'envoyer quelques troupes faire des incursions jusqu'aux Ports du Soudin et de Lattaquié.

Désormais l'Oronte formait à l'Est la frontière de la Principauté d'Antioche.

Lorsqu'en novembre 1164 le roi de Jérusalem Amaury revint de sa deuxième campagne en Égypte, il trouva fort menacée la Principauté d'Antioche dont le Prince était en captivité. Son beau-frère Thierry d'Alsace, comte de Flandre, venait d'arriver pour la quatrième fois en Terre Sainte avec des renforts.

Appelé à l'aide par la noblesse d'Antioche, le Roi s'y rendit en hâte accompagné du comte de Flandre. Il organisa la défense, renforça les cités et les châteaux et négocia la rançon de Bohémond III. Nour ed din, redoutant une intervention de Manuel Comnène qui venait d'épouser la sœur de Bohémond, remit en liberté le Prince d'Antioche dès l'été 1165.

Bohémond se rendit à Constantinople auprès de l'Empereur qui le reçut fort honorablement, mais l'obligea, malgré l'opposition du clergé latin, à introduire à Antioche un patriarche grec qui jouirait des mêmes honneurs et privilèges que le Patriarche latin. Celui-ci, Aimery de Limoges, en signe de protestation quitta Antioche et se retira dans le château de Cursat (3) qui faisait partie de la mense du Patriarcat latin. Il devait y résider jusqu'en 1170.

*
* * *

Nous arrivons à l'époque dont Grousset a souligné l'importance en parlant de « la fatale date de 1168 » (4) qui marque un tournant des Croisades. C'est en cette année que Saladin devient maître de l'Égypte. La Syrie franque se trouva désormais enfermée entre les forces d'Alep et de Damas, où commandait Nour ed din, et celles du Caire.

La Cour de Jérusalem s'alarma de cette menace. « Les Francs furent remplis d'épouvante » écrit Ibn al-Athir (5). Au début de 1169 une grande assemblée des principaux du royaume latin se réunit et décida d'envoyer des ambassadeurs aux plus grands princes d'Occident pour obtenir la levée d'une nouvelle croisade. Leurs démarches échouèrent complètement. L'un d'eux, l'archevêque de Tyr rentra tristement en Terre Sainte après un voyage de deux années « et n'apporta ne secours ne espérance » (6). Après la mort de Nour

(1) Ibn al-Athir, *Hist. des atabegs de Mossoul, H. or.*, II, p. 220-223 et *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 538-540. — Guillaume de Tyr, p. 896-897. — Voir Grousset, II, p. 459-464. — Cahen, p. 408-409 et n. 9.

(2) Dom Bouquet, *Recueil des Hist. des Gaules et de la France*, t. XVI, p. 62-64, n° CXLVII ; Paris, in-fol. 1614.

(3) A 14 km au Sud d'Antioche. Appelé Qal'at Qoseir, Qal'at es Zau, Qalat el-Akd : carte d'Antioche de 1944 : Kalei Kasi, altitude 379 m. — Voir Michel le Syrien, I. XVIII, ch. 11, édit. Chabot, III, p. 330.

(4) Grousset, II, p. 535.

(5) Ibn al-Athir, *Hist. des atabegs de Mossoul, H. or.*, II, 2, p. 258-9.

(6) Guil. de Tyr, p. 960.

ed din, 15 mai 1174, Saladin acheva l'encerclement des États Francs en réunissant sous son autorité, outre l'Égypte, les territoires de Damas (fin 1174), puis de Hama et de Homs (1175), enfin, plus tard, d'Alep (1183).

*
* * *

Voici encore des tentatives des Francs au-delà de l'Oronte :

En août 1177 le comte de Flandre, Philippe d'Alsace, cousin germain du roi Baudouin IV, arrivait en Terre Sainte avec des troupes flamandes. Raymond III de Tripoli voulut profiter de ces renforts pour aller attaquer Hama (novembre 1177), mais devant la résistance énergique de la garnison, l'armée chrétienne leva le siège au bout de quatre jours. A son tour le Prince d'Antioche Bohémond III demanda au comte de Flandre son aide pour aller assiéger Harrenc que les Francs avaient perdue en 1164.

L'armée croisée arriva devant la place à la fin de novembre 1177. Alors qu'elle croyait pouvoir s'en emparer facilement, elle se heurta à une défense acharnée et il fallut monter une importante artillerie. Au début, les servants des mangonneaux attaquèrent avec vigueur et l'on préparait déjà les échelles pour l'assaut. Les mineurs ayant foré des galeries sous la citadelle, une muraille s'abattit et les écrasa. Les combattants, pris de panique, renoncèrent devant la menace de nouveaux éboulements. L'ardeur tomba, le siège traîna. Le Prince d'Antioche et le comte de Flandre, s'en désintéressèrent. Dans le camp ils jouaient aux dés et aux échecs, puis ils allaient se divertir à Antioche, démoralisant ainsi leurs meilleurs capitaines. Les assiégés reprirent courage. L'atabeg d'Alep, As-Salih, put faire pénétrer des renforts dans la Place et envoya une troupe inquiéter le camp ennemi ; elle battit des fourrageurs francs à Atma, dans le Djebel Seman, à l'Est du gué de la Balaine. Après plusieurs mois de vains efforts, l'armée franque décampa en mars 1178 (1).

Cette décevante entreprise militaire pour le succès de laquelle le généreux Baudouin IV avait envoyé un fort contingent de combattants faillit entraîner la perte du royaume. En effet Saladin, revenant d'Égypte lors du début du siège de Harrenc et voyant que la Palestine était dégarnie de troupes, envahit brusquement le Sud de la Judée. Le roi eut le temps d'aller s'enfermer dans la citadelle d'Ascalon. Saladin, sûr de la victoire, jugea inutile de s'attarder à l'assiéger et laissa ses lieutenants piller la plaine côtière. Mais alors qu'il se préparait à marcher sur Jérusalem, Baudouin, ayant rassemblé toutes ses forces, écrasa l'armée musulmane à Montgisard (Tell Djezer) à 6 km au Sud-Est de Ramleh. Saladin faillit être tué. Cette rencontre eut lieu le 25 novembre 1177. Ce fut pour les Francs une éclatante victoire. Renaud de Châtillon, ancien prince d'Antioche, libéré de captivité en 1176 et devenu par son mariage avec Étienne de Milly, seigneur de la terre d'Outre-Jourdain, s'y couvrit de gloire.

*
* * *

Saladin acheva ses conquêtes dans la Syrie musulmane en se faisant céder en juin 1183 Alep par Imad ad din Zengi II, représentant de la dynastie Zengide à laquelle la population de cette cité était fort attachée.

Restait l'importante place-forte de Harim qui gardait le territoire musulman à la frontière de la Principauté d'Antioche. Elle avait pour gouverneur Sarkhuk, un vieux

(1) Guil. de Tyr, I, XXI, c. 20-24. *H. occ.*, I B, p. 1037-47. — Ibn al-Athir, *H. or.*, I, p. 631-632. — Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 63-4. — Imad ad-din, dans Abou Chama, *H. or.*, IV, p. 191. — Kamal ad-din, dans *R.O.L.*, IV, 1896, p. 149-152. — Michel le Syrien, I, XX, c. 7, éd. Chabot, t. III, p. 374-6. *Gesta Henrici...* édit., Stubbs, 1867, I, p. 130-1. Voir Grousset, II, p. 648. — Cahen, p. 419.

mameluk de Nour ed din, qui refusait de reconnaître le nouveau maître d'Alep. Il fit même appel aux Francs d'Antioche. Mais, malgré son opposition, la garnison de Harim ouvrit ses portes à Saladin le 24 juin 1183 (1).

Le Prince d'Antioche fut fort effrayé de cette nouvelle conquête si proche de ses États. Craignant une attaque imminente contre Antioche il partit en hâte pour la Palestine et prenant avec lui au passage le comte de Tripoli il alla demander du secours au roi de Jérusalem alors à Saint-Jean d'Acre. Celui-ci lui promit son aide et lui donna aussitôt trois cents chevaliers et sergents montés qui le suivirent à Antioche.

Heureusement Bohémond III put conclure une trêve avec Saladin et le comte de Tripoli fit de même.

Mais ce ne fut qu'un répit et bientôt allait se produire le désastre de Hattin.

(1) Grousset, II, p. 720-1.

CHAPITRE VII

CAMPAGNE DE SALADIN EN 1188

On sait que Saladin, ayant écrasé les forces chrétiennes à Hattin le 4 juillet 1187, avait dans les mois suivants envahi la Palestine et le littoral libanais s'emparant de Beyrouth et de Giblet (Byblos). Jérusalem avait été prise le 2 octobre. Sauf quelques forteresses et le grand port de Tyr, tout le royaume était tombé en son pouvoir. L'année suivante, confiant la surveillance du territoire occupé et des places qui résistaient encore, à son frère Malik al-Adil, il était parti avec une puissante armée à la conquête des États francs de Tripoli et d'Antioche. Venant de Damas il alla camper le 30 mai 1188 sur une colline en face du Crac (1). Il passa là tout un mois cherchant en vain de quel côté il pourrait l'attaquer. Se rendant compte de la résistance que la forteresse était capable d'opposer, il renonça à l'investir. Puis il se porta devant Tortose ; du 3 au 8 juillet il saccagea la ville basse dont la population s'était enfuie, s'empara d'une tour mais il échoua devant le donjon que défendirent avec acharnement les chevaliers du Temple. Il fit passer son armée devant Margat sans attaquer cette place (3). Il incendia Valénie (Banyas), puis le 16 juillet occupa le port de Djebelé. Le 23 juillet il s'emparait de la citadelle de Lattaquié après un siège acharné. La lutte était si proche qu'on se lançait des pierres à la main (4).

La ville très luxueuse fut saccagée et les émirs de Saladin emportèrent les revêtements de marbre des maisons pour en orner leurs demeures (5). Le 26 juillet le Sultan arrive accompagné de son fils al-Zahir, Prince d'Alep, devant la grande forteresse de Saone (Sahyoun) qu'ils assiègent en mettant en action, sur deux positions, plusieurs mangonneaux. Après une résistance héroïque la Place capitule le 29 juillet (6).

(1) Beha ed-din Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 106-107. — Imad ed-din cité par Abou Chama, *H. or.*, IV, p. 349. — Kamal ad-din, *Hist. d'Alep, R.O.L.*, IV (1896), p. 185.

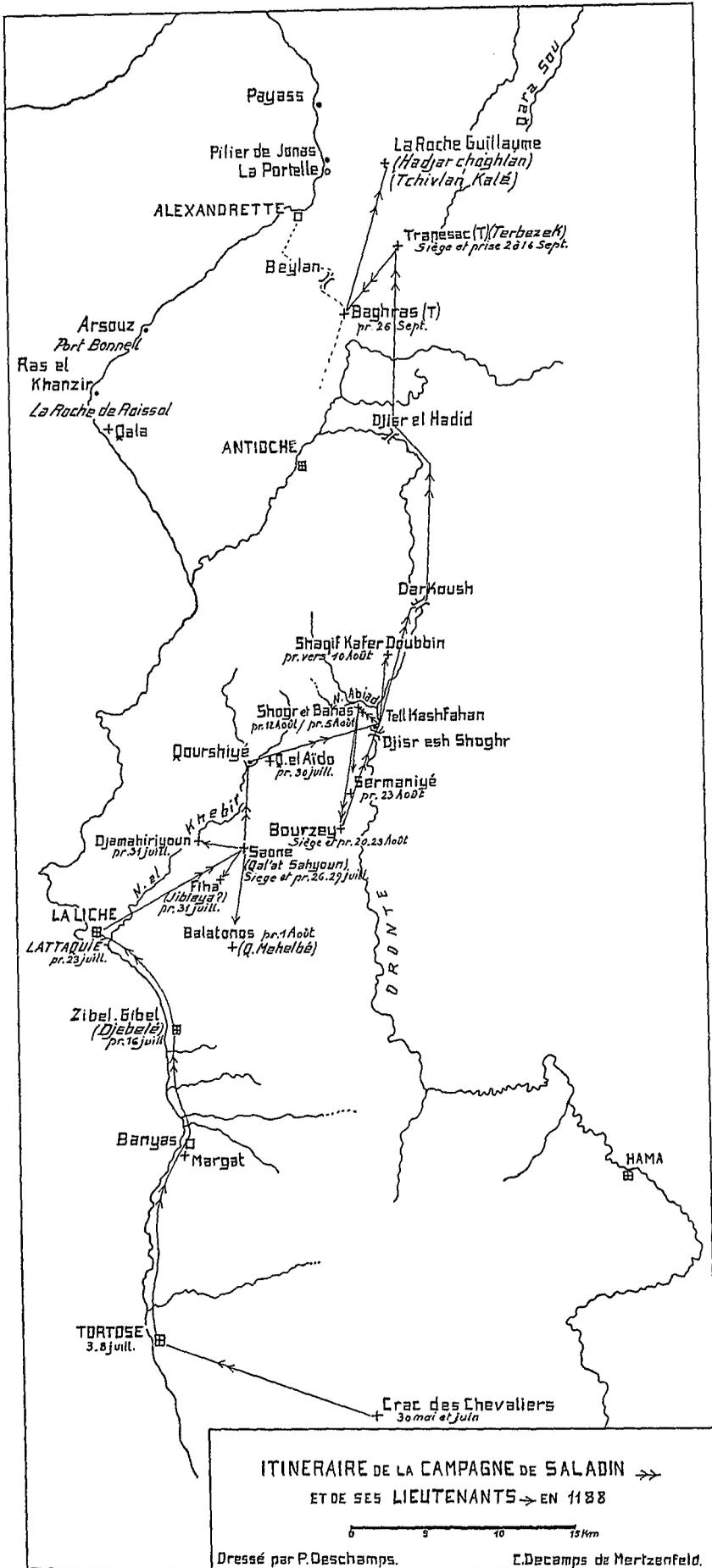
(2) Beha ed-din Ibn Chaddad, p. 107-108.

(3) Imad ed-din cité par Abou Chama, *Livre des deux jardins, H. or.*, IV, p. 356-357. Voir plus loin pour plus de détails : Les Forteresses ; Margat.

(4) Aboul Féda, *H. or.*, III, p. 110.

(5) Imad ed-din, Secrétaire principal de Saladin, qui avait vanté « cette ville de Laodicée, la plus belle du littoral, la mieux fortifiée... riche en édifices bien bâtis... partout des demeures en pierres de taille, des portiques de marbre aux arcades solides. Mais notre armée a ruiné cette prospérité et fait disparaître cette splendeur. Nos émirs s'emparant de ces beaux marbres les ont fait transporter dans leurs maisons en Syrie ». Cité par Abou Chama, *H. or.*, IV, p. 361-363.

(6) *Ibid.*, p. 364-367.



Saladin envoie aussitôt ses lieutenants attaquer les Forts du voisinage qui dépendaient de Saone. Le samedi 30 EL-AÏD (Qal'at el-Aïdo) (1) est pris. Ce fort est à 15 km au Nord de Saone. Ses ruines dans le Djebel Chillif dominent la vallée du Nahr Aïdo, affluent du Nahr el-Kébir Nord. Le dimanche 31 les Musulmans prennent DJAMAHIRIYOUN, probablement Daguiriyoun (carte ottomane) écrit Darharayoun (carte 50.000^e Haffé) à 7 km au Nord-Ouest de Saone.

Le lundi 1^{er} août le château de BALATONOS (= Qal'at Mehelbé) à 10 km au Sud de Saone est pris sans combat, les Francs l'ayant évacué.

Ibn Chaddad (2), contemporain de Saladin, cite el-Aïdo et Balatonos, mais remplace Djamahiriyouyn par FIHA. Dussaud p. 151 identifie ce fort de Fiha avec « l'actuel Qal'at Fillehin » ; malheureusement il n'a pas situé ce lieu sur sa carte. Faut-il proposer Jiblaya, à 6 km au Sud-Ouest de Saone (carte 50.000^e Haffé) entre ce château et Balatonos ?

Pendant que ses lieutenants font ces prises, Saladin quittant Saone le 30 juillet marche avec ce qui lui reste de troupes vers les châteaux jumelés de *Shoghr et Bakas* (3) situés dans la montagne à 5 km au Nord-Ouest de Djisir esh Shoghr et à 2 km de l'Oronte, dominant de très haut son affluent le Nahr el-Abiad.

Le sultan fait étape à *el-Qourshiyé* (4), au confluent du Nahr el-Kébir et du Nahr Qourshiyé, à l'Ouest de Qal'at el-Aïdo, puis va camper à *Tell Kashfahan* qu'Aboul Féda (5) dit à une course de cheval de Shoghr et Bakas ; Ibn esh Shina ajoute que Hisn Tell Kashfahan se dressait près d'une rive de l'Oronte tandis qu'en face sur l'autre rive s'élevait Hisn Arzeghan = Arcican.

Dussaud a insisté sur ce Tell Kashfahan (6) qu'il voyait avec raison à l'Ouest de l'Oronte, mais il n'a pu le situer exactement. Or on trouve, sur la carte au 50.000^e Jisir esh Chorhour, à la place suggérée par Dussaud, entre la ville et l'Oronte un lieu-dit *Aïn el-Hachchâché* qui doit être la transposition de Kashfahan. Ce lieu est dominé par un sommet : Aïn el-Tell. Là doit être le Tell Kashfahan où campa Saladin avant d'aller attaquer BAKAS puis SHOHR. Le sultan s'empara du premier le 5 août et du second le 12 août (7).

Pendant son opération contre Shoghr et Bakas, Saladin avait envoyé son lieutenant Ghars ed-din Kildij s'emparer de SHAQIF KAFAR DOUBBIN (8), position très forte occupée par des Arméniens, dominant la rive gauche de l'Oronte à 13 km au Nord de Djisir esh Shoghr. Puis Saladin rejoint ses troupes le 16 août et envoie le 17 son fils al-Zahir attaquer la forteresse de SARMANIYA (9) à 11 km au Sud de Djisir esh Shoghr. Elle fut prise et rasée. Pendant ce temps Saladin marchait sur BOURZEY (Qal'at Berzé) (10) qui, à 7 km au Sud de Sarmaniya se dresse sur un sommet au-dessus de la plaine du Ghab bordant l'Oronte. Il y arriva le 20 août. Après une résistance désespérée qu'admirent les chroniqueurs arabes les Francs se rendent le 23 août (11). C'est le même jour que Sarmaniya tombait.

(1) *Ibid.*, p. 366-368. — Kamal ad-din, *R.O.L.*, 1896, p. 187, écrit al-Ghid et signale ensuite la prise de Djamahiriyouyn et de Balatonos.

(2) Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 109 et ss.

(3) Dussaud, p. 161, carte IX A. B 3 : Khan el-Qourshiyé ; Cahen, p. 424 : Qouraichiya ; aujourd'hui Khan Bektache.

(4) Aboul Feda, *Géographie*, trad. II b, p. 38 et suiv.

(5) Voir Dussaud, p. 158, n. 2.

(6) Sur le Tell Kashfahan voir Dussaud, p. 157-161. — Cahen, p. 158. — Dussaud, p. 165 et 174-177, surtout, p. 176 a proposé de placer le *Chastel de Ruge* des Francs à Tell Kashfahan, donc sur la rive gauche de l'Oronte. Nous croyons qu'il s'est trompé.

(7) Max Van Berchem, p. 251-259. Voir plus loin notre Notice sur Shoghr et Bakas.

(8) Imad ed-din, cité par Abou Chama, qui l'appelle *Keferdebin*, *ibid.*

(9) Imad ed-din, cité par Abou Chama, *H. or.*, IV, p. 369-370. Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 310. Voir Dussaud, p. 161 et n. 6 et 7.

(10) *Ibid.*, p. 372 et ss.

(11) Voir plus loin notre Notice sur Bourzey, p. 345-348.

Après quoi Saladin passant par Darkoush se rendit au Pont de fer sur l'Oronte, puis de là il partit pour Darbsak (fr. *Trapesac*).

Voici les châteaux conquis par Saladin sur la rive gauche de l'Oronte mentionnés par plusieurs chroniques arabes. Ibn al-Athir (1) cite aussi certaines de ces places : *Sahyoun*, *Balathonos*, *Alidhoun* (el-Aïd), *Djamahertin*, *Bakas* et *Shoghr*, *Burzaïh* (2), *Sermaniyé*. Il ajoute qu'après avoir pris Burzaïh, le sultan se rendit au Pont de fer sur l'Oronte.

Il nous faut maintenant consulter les chroniqueurs chrétiens.

Observons qu'à part Sahyoun ces châteaux pris par Saladin ne figurent guère que dans les écrits arabes. Nous ignorons comment les Francs désignaient *el-Aïd*, *Djamahiriyoun*, *Fiha*, *Balatonos*, *Shoghr* et *Bakas*, *Shaqif Kafar Doubbin*.

L'Estoire d'Eracles (3) est très brève sur ces conquêtes. « Saladin... ala en la terre de Cilice illuecque prist la cité de Gibel et la Roche et le chastel de Saone et la Garde... » La lettre d'Hermenger (4), proviseur de l'Ordre de l'Hôpital, adressée au duc d'Autriche Léopold, nous signale quatre *castra munitissima* pris par le Sultan : Saone, Garda, Cavea, Rochefort. Il convient de faire des hypothèses pour les trois derniers. Nous venons de voir que la Garde est mentionnée par Eracles. Cahen propose de la situer à *Shoghr et Bakas*, parce que la prise de cette position est signalée, comme dans les textes arabes aussitôt après Saone et que Saladin sachant sa force défensive voulut l'attaquer lui-même. Son hypothèse nous paraît justifiée. Ajoutons la remarque d'Ibn al-Athir que les forteresses de Shoghr et Bakas « étaient situées sur le chemin de la plaine que l'on suit pour arriver des villes musulmanes de la Syrie à Lattaquié et à Djabala... » C'était donc un chemin que les Francs devaient fermer à l'envahisseur et le nom de La Garde paraît bien convenir à cette position fortifiée.

Quant à Cavea Claude Cahen (5) propose de l'identifier avec *Shaqif Kafar Doubbin*, de même que le château de Beaufort est appelé *Qal'at esh Shaqif*: Aboul Feda (I, p. 245) dit qu'une partie de Beaufort consiste en cavernes creusées dans le roc. On pourrait citer d'autres *caveae* qui en arabe correspondent à Shaqif, ainsi la *Cavea de Tyrum* est appelée *Shaqif Tiroun*.

Ajoutons que dans l'acte de 1168 par lequel Bohémond III d'Antioche fait des dons à l'Hôpital on rencontre *Cavam... Levoniam*, *Tala*, *Bachfela* et *Gaigon*. Or ces quatre localités citées après *Cava*, s'échelonnent au Sud de Shaqif Kafar Doubbin si nous avons raison d'identifier Levonia avec Houénié Qastal, *Tala* avec *Tell Aali*, *Bachfela* avec *Beqfala*, et *Gaigon* avec *Kaikoun*.

Enfin Cl. Cahen propose d'identifier *Bourzey* avec *Rochefort*; ceci s'accorde bien avec les chroniques arabes (notamment Beha ed din et Abou Chama) qui attestent la prodigieuse puissance défensive de cette place.

Enfin un texte arménien (6) cite quelques-unes des places prises par Saladin « les forteresses les plus redoutables : celle qui porte le nom de *Seyhoun*, *Garmir* l'invincible (que nous croyons pouvoir identifier avec *Djamahiriyoun*), *Bourzaïe* dont la force est au-dessus de tout examen, *Bekas* l'imprenable forteresse terrible hors de toute atteinte,

(1) Ibn al-Athir, *Kamal...*, H. or., I, p. 723-30.

(2) Ibn al-Athir ajoute que « le château de Bourzey est situé vis-à-vis de celui d'Afamiaïh (Apamée) avec lequel il partage par moitié le territoire avoisinant. Entre eux deux s'étend un lac formé par l'eau de l'Oronte et par des sources qui découlent de la montagne de Bourzey... ».

(3) Estoire d'Eracles, H. occ., II, p. 72, même récit p. 122 d'après un autre manuscrit.

(4) Lettre d'Hermenger au duc d'Autriche Léopold, dans *Historia de expeditione Friderici imperatoris* attribuée à Ansbart, édit. Anton Chroust, *Quellen zur Geschichte des Kreuzzuges Kaisers Friedrichs*, Berlin, 1928, *Mon. germ. H., Scriptorum 2. Germ. nova series* 8°, t. V, p. 4.

(5) Cahen, p. 161; il suggère aussi Darkoush qui avait aussi des grottes.

(6) Grégoire G'dha, *Élégie sur la prise de Jérusalem, Docum. armén.*, I, p. 302.

et les places environnantes et celle appelée *K'ar* (rocher) et qui est admirable, laquelle porte aussi le nom de *Schough'r*. »

*
* * *

Après avoir conquis toutes ces forteresses au Sud d'Antioche, Saladin partit avec son armée vers le Nord pour attaquer les deux ouvrages qui défendaient le défilé du col de Beylan conduisant d'Alexandrette à travers l'Amanus : au Nord-Est, au-delà du lac de Amq, TRAPESAC (Darb-Sak, Terpesek) dominant le cours du Qara Sou ; au Sud-Est le château de *Baghras* que les Francs appelaient GUASTON, *Gaston*, *Gastin*, qui doit être une transposition du grec Castron. Ces deux positions étaient gardées par des chevaliers du Temple.

Trapesac ayant été attaqué le 2 septembre ceux-ci repoussèrent tous les assauts puis ne recevant pas de secours du Prince d'Antioche, Bohémond III, la Place capitula le 16 septembre (1). Puis Saladin conduisit ses troupes contre Baghras. Le Prince, démoralisé par les succès du Sultan, ne fit aucun effort pour venir en aide à la garnison et l'autorisa à ouvrir ses portes aux assiégeants, ce qui eut lieu le 28 septembre (2).

Nous donnons ici des extraits de la lettre désolée adressée en octobre 1188 au duc d'Autriche Léopold par Hermenger (3) « Provisor » des Frères de l'Hôpital qui résume la campagne victorieuse de Saladin : « In presenti estate nefandus Saladinus civitatem Tortosam, excepta Templariorum turri, funditus evertit et, civitate Valanie igne consumpta, in partes Antiochie secedens Gabulum et Laodiceam civitates famosissimas et Saonam, Gordam (ou Gardam ?), Caveam, Rochefort castra munitissima et usque ad portas Antiochie sibi vendicans Tarpesac et Gaston (Baghras) ultra Antiochiam obsedit et coepit et sic toto principatu, excepto Margato nostro munitissimo, vastato fere et perditio... »

Deux ans plus tard, Saladin apprend les préparatifs de la troisième croisade et l'arrivée en Cilicie de Frédéric Barberousse et de son armée, fait démanteler la forteresse de Baghras pour empêcher l'ennemi de l'utiliser contre lui.

Il y avait à peu de distance au Sud d'Antioche une forteresse le « Castrum Patriarchae », le château de CURSAT que Saladin épargna moyennant une forte somme d'argent que lui versa le Patriarche Aimery de Limoges. Le Sultan renonça à attaquer Antioche qu'il jugea trop bien défendue, mais il voulut encore aller assiéger « un château de la terre d'Antioche », LA ROCHE GUILLAUME, car il venait d'apprendre qu'un chevalier franc nommé Jean Gale qu'il haïssait, se trouvait dans cette place.

Ce chevalier ayant tué son seigneur lige qu'il avait surpris avec sa femme avait dû fuir en terre sarrasine. Saladin l'avait bien accueilli et lui avait confié son neveu pour faire son éducation militaire à la manière des Francs et lui « enseigner courtoisie ». Plus tard Jean Gale, désirant obtenir son pardon et rentrer chez les Francs, avait trahi Saladin en offrant aux Templiers de leur livrer son élève dont ils pourraient tirer du sultan une forte rançon. Ce qui eut lieu. Le chevalier emmena le jeune musulman oiseler, c'est-à-dire sans doute chasser au faucon, au voisinage du territoire Franc, et les Templiers se saisirent de lui. Ernoul et le Livre d'Eracles donnent de ces faits des récits analogues sauf qu'Ernoul dit que les Templiers enfermèrent le neveu de Saladin dans leur château de Saphet en Palestine tandis qu'Eracles parle de leur château de Baghras, ce qui paraît plus vraisemblable.

(1) Imad ed-Din cité par Abou-Chama, *H. or.*, IV, p. 376-377.

(2) Beha ed-Din Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 116-117.

(3) Dom Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. XVI, p. 62-63, Paris 1814, in-fol.

Saladin mit donc le siège devant la forteresse des Templiers de la Roche Guillaume, mais pendant qu'il s'y trouvait il reçut de Palestine des nouvelles alarmantes de la garnison d'Acre que le roi Guy de Lusignan, récemment libéré de sa captivité, était venu assiéger Acre avec des chevaliers recrutés à Tripoli et les premiers contingents avant-coureurs de la troisième croisade. Le sultan renonçant à assouvir sa rancune descendit donc vers le Sud (1). Il conclut une trêve de sept mois, d'octobre à mai, avec Bohémond III.

Il y a eu confusion à propos de ce château de la Roche Guillaume : Rey a pensé que LA ROCHE DE ROISSOL et LA ROCHE GUILLAUME étaient le même château et René Grousset l'a suivi (2).

Claude Cahen n'est pas de cet avis et nous ne le pensons pas non plus. Pour notre part nous avons situé La Roche de Roissol à *Qala* au Sud d'Arsouz et du Ras Khanzir (3) et nous proposons de placer la Roche Guillaume à *Hadjar Choghlan* (auj. Tchivlan Kalé).

On remarquera que dans l'énumération des forteresses prises en 1188 par Saladin, la Roche de Roissol ne paraît pas mentionnée. Nous pensons pourtant qu'elle figure parmi les conquêtes du sultan citées dans un des manuscrits d'Eracles (p. 6) : « Gibel (Djébelé), La Roche, Saone, la Garde, Gaston (Baghras) Trapesac, et ala assegiar un chastel du Temple que l'on nommait la Roche Guillaume. »

La Roche n'est pas citée ailleurs ; c'est peut-être après la prise de Djébelé et de Lattaquié que Saladin fit enlever cette place qui serait la Roche de Roissol.

Pour ce qui concerne la Roche Guillaume, c'est à la fin de la campagne, après avoir pris Trapesac et Baghras que Saladin qui sentait la fatigue de son armée et voulait en finir, se décida pourtant, pour exercer une vengeance, à tenter de s'emparer de la Roche Guillaume. Ceci nous fait penser que cette dernière étape le conduisit davantage vers le Nord.

L'identification de la Roche Guillaume et d'Hadjar Choghlan nous paraît acceptable, pour les raisons suivantes : Nous savons par certains textes que la Roche de Roissol et la Roche Guillaume étaient l'une et l'autre à l'Ordre du Temple.

(1) *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, publ. par L. de Mas-Latrie, pour la Société de l'Histoire de France, 1871, p. 254-256 et p. 259. Chap XXII (p. 254) Coment Saladin ala asigier la Roche Guillaume : Quant Salehadins ot esté une pièce devant *Tortose*, et il vit que il n'i poroit oevre faire, si s'en ala avant à une cité qui est à VII lieues d'illeuques, qui a à nom *Valenie*; se le prist et gasta qu'ele n'estoit mie fors. N'il ne vaut mie garnir, pour un castiel qui priès d'illeuc est de l'Ospital, en le montaigne et a à nom *Mergat*. Quand il se parti d'illeuc, si ala à une cité à VII lieues priès qui a à non *Gibel*; si le prist et si le garni. Apriès si ala à une cité (sor mer) qui a à non Li Lice priès d'Antioce; si le prist et si le garni. D'illeuques s'en ala à Antioce, mais ne l'asega mie. Illueques oï dire Salehadins que uns hom, cui il haoit à mort, estoit dedans l castiel en le tière d'Antioce. Cil castiaux avoit à non *li Rocce Guillaume*. Et pour le haine de cel chevalier ala il assegiar le castiel, nient pour autre cose... Cil chevaliers li fist mal encontre bien qu'il li avoit fait. Et si vous dirai comment. Cil chevaliers ocist son signeur lige en son pais pour chou qu'il le trova avec sa feme. Si l'en convint fuir. Si s'en ala à Salehadin, lui cinquismes de freres, et Salehadins le retinit mout belement, et si lor dona grans tresors et grans tieres et grans garnisons. Quant il ot une pièce esté avec les Sarrasins, si fut mout bien d'un neveu Salehadin... si l'emmena en le tière de Crestiens par nuit et le mit en un castiel du Temple qui a à non Saffet. Il lor donna le moitié de la raençon cel vallet, pour lui garentir envers les parens son signour qu'il avoit ocis. Cil chevaliers avoit à non Jehans Gale... Or vous lairons de Salehadin devant le *Rocce Guillaume*, au siège, si vous dirons del roi Gui, qui à *Triple*, estoit delivrés. On li conseilla qu'il alast à *Sur*... qu'il alast Acre assegiar. P. 258, chapitre XXIII : quant li Sarrasins d'Acre virent que li ost croissoit si present l message, si l'envoierent à *Salehadin qui avoit asegiar le Rocce Guillaume*, se li fisent savoir que li rois qui les avoit assiegiés à Acre. Quant Salehadins oï le message, si se leva dou siège et se mist à la voie; et s'en ala à Acre, et assega les crestiens devant Acre ». Voir aussi Eracles, l. XXIII, c. 47; *H. occ.*, II, p. 72 et 74; et l. XXIV, c. 12, p. 122 et c. 15, p. 125.

(2) Rey, p. 350, place ce château près de Port Bonnel, donc près d'Arzouz. — Grousset, II, p. 828, n. 3.

(3) Voir notre chapitre IV : Géographie historique de la Principauté d'Antioche. Après la chute d'Antioche en 1268 les chevaliers du Temple quittèrent la Roche de Roissol; voir Cahen, p. 143 et *Gestes des Chyprois*, éd. G. Raynaud, p. 190. — Contin. de Guillaume de Tyr, *H. occ.*, II, p. 457. — Fl. Bustron, p. 113. *Chronique d'Amadi*, éd. Mas-Latrie, 1^{re} partie (1891), p. 210 : « Li Templieri abandonorono li soi duo castelli Gaston (c'est-à-dire Baghras) et la Rocha de Russole et la terra de Porto Bonel ».

En 1203 le roi Léon II de Petite-Arménie, ennemi juré des Templiers fit saisir par représailles leurs châteaux de la Roche de Roissol et de la Roche Guillaume (1).

Et Kamal ad din (2) nous apprend qu'Hadjar Choghlan avait appartenu aux Templiers et qu'en 634 (1236-1237) ils tentèrent de le reprendre, mais qu'ils furent repoussés par une troupe venue d'Alep.

Signalons en outre (3) qu'en 1298 une armée mamelouke s'empara de la Roche Guillaume puis d'autres châteaux entre autres celui de Servantikar. Ils entrèrent ensuite « en la terre d'Ermenie ». Ceci est une preuve de plus que la Roche Guillaume était un des châteaux les plus septentrionaux de la Principauté d'Antioche et nous avons signalé (4) l'importance de cette position stratégique.

(1) Cahen, p. 605-606.

(2) Kamal ad-din, trad. Blochet, dans *R.O.L.*, t. V, p. 95. Blochet ajoute en note que Yaqout mort en 1229, dit dans son Dictionnaire géographique que Hadjar Choghlan est une forteresse des Templiers située dans la montagne de Loukkam dominant le Lac de Yaghra.

(3) Cahen, p. 144 d'après *Gestes des Chyprois* ; le Templier de Tyr, p. 292.

(4) Notre chapitre IV : géographie historique de la Principauté d'Antioche, p. 70.

CHAPITRE VIII

OBSERVATIONS SUR LES FORTIFICATIONS, LA STRATÉGIE, LES SIÈGES ET LA DÉFENSE DES PLACES FORTES

Nous voudrions rassembler ici une série d'observations qui résultent des événements historiques rapportés ci-dessus.

I. CHOIX DES POSITIONS STRATÉGIQUES.

Le choix s'impose, pour ainsi dire, en fonction de la configuration du terrain à défendre. Les ouvrages fortifiés se dressent à flanc de montagne ou sur un sommet pour commander une route, un défilé, les approches d'une plaine, une rivière ou le confluent de deux cours d'eau. Ainsi près du Crac, Felicium, au confluent du Nahr el-Kebir et du Nahr Mendjez ; Arima au confluent du Nahr Abrash et du Nahr Krach.

La forteresse couvre parfois une éminence arrondie entièrement enfermée dans une enceinte. C'est donc un tell naturel ou artificiel ; on pourrait en citer un grand nombre de dimensions très diverses : Montréal, Apamée, Hazart, Harrenc (artificiel), Bassuet, Tell ibn Macher, Touban.

On choisit souvent un sommet en éperon : ainsi Qasr Berdaouil sur le Haut-Jourdain (1), Arcican, Bourzey. Parfois il a fallu couper la base du triangle par un fossé : ainsi Saone, et dans le comté d'Édesse, Gargar sur l'Euphrate ; dans chacun de ces deux fossés on a ménagé, en creusant le roc, une aiguille de pierre pour soutenir un pont (2).

Il arrive que l'ouvrage puisse être entouré d'eau : ainsi Tyr dont on pouvait faire envahir le fossé par la mer. Rey, décrivant la citadelle des Templiers à Tortose, écrit qu'elle est « composée d'une double enceinte munie de fossés taillés dans le roc et que remplissait alors la mer » (3). Ainsi Nephin « in mare fere totum » selon Burchard de Mont Sion (4). Ainsi le « Toron de Belda » à l'embouchure du Nahr es Sinn au Nord de Banyas. Imad ed Din dit que la petite ville de Beldeh s'avance dans la mer à l'Ouest du fleuve et ses deux extrémités

(1) Paul Deschamps, *La défense du Royaume de Jérusalem, Planches, XXVIII-XXX.*

(2) Dans le comté d'Édesse comme Gargar, la citadelle de Ranculat (Qal'at er Roum, aj. Roum Kalé). Elle se trouve sur un éperon rocheux tombant à pic sur l'Euphrate et le Merzmen Sou ; le seuil a été coupé par un fossé creusé de main d'homme, mais nous ne savons si l'on y avait ménagé une aiguille. Voir Cahen, p. 122.

(3) *Les monuments d'architecture militaire des Croisés*, p. 70.

(4) *Ed. J. C. M. Laurent*, p. 27-28.

forment un fossé où les flots viennent se rejoindre (1). Et bien sûr la Tour de Maraclée, bâtie près de la côte, sur un haut-fond (2).

Des ouvrages sont construits pour commander une région qu'au début de l'occupation les Francs se proposent de coloniser. L'exemple le plus frappant est celui du roi de Jérusalem Baudouin I qui en 1115 se rend au-delà de la Mer Morte en reconnaissance. Ayant choisi à une trentaine de kilomètres au Nord de Pétra un site agréable, fertile, bien pourvu d'eau, au sommet d'une éminence, il entreprend la construction d'un château pour fermer de ce côté le passage aux ennemis et aussi, nous dit Albert d'Aix, pour surveiller les routes caravanières qui passaient près de là (3).

D'autre part des Forts sont construits pour former une ligne de défense mais aussi pour établir des points de départ dans l'intention d'attaquer une place importante. Ainsi la défense d'Antioche et l'offensive contre Alep.

Pour protéger le Pont de Fer, Djisir el-Hadid, au voisinage d'Antioche, les Francs s'assurent Artésie (Artah) « le Bouclier d'Antioche » selon l'expression de Raoul de Caen, Harrenc (Harim) et Imm. A l'Est Tell Adé, dans le Djebel Barakat ou Djebel Laïloun, surveille au Nord la plaine d'Halaga que traverse la route d'Alep. Sarmeda (fr. Le Sarmit) et Tell Aqibrin surveillent, au Sud, la même plaine et, à l'Ouest, des défilés vers Imm et Harim à travers le Djebel Barisha et le Djebel Ala. Plus à l'Est les Francs ont organisé une ligne avancée de forteresses face à Alep, pour protéger l'exploitation agricole des riches terres du Djazr et de la chaîne du Djebel Bani Oulaïm prolongée au Sud par le Djebel Zawiyé qu'on nommait jadis le Djebel Soummaq (montagne de l'abondance). Ces régions étaient fort prospères au Moyen Age.

Ces forteresses étaient :

Cerep (Athareb) sur la grand'route d'Alep, à 30 km ;

Sardone (Zerdana) ;

Sermin (4), ville fortifiée, dont le sort est souvent lié à celui de Sardone, se trouvait en avant du vaste plateau de Danith où se livrèrent de grands combats.

Puis la ville de Cafer Latha (Kafarlatha), 731 m et près d'elle, le fort de Basarfout, 789 m.

Plus au Sud, l'antique cité de La Marre (Maarrat en Noman) protégée par les forts de Talaminia (Tell Mannas) et de Kafar Rouma.

Enfin au Sud de Maarrat en Noman, Cafartab (Cafartab) maintes fois disputée, servant de base à la fois pour défendre l'approche d'Apamée et pour attaquer Sheïzar (5).

II. LES PLACES LES PLUS DISPUTÉES.

Les forteresses qui donnèrent lieu aux luttes les plus acharnées sont les suivantes :

Sardone (Zerdana) prise en 1100, perdue, reprise à la fin de 1110 ou début 1111, perdue en 1119, démolie par Il Ghazy en 1120, car il n'était pas sûr de pouvoir la défendre, reprise et reconstruite par le roi Baudouin II en 1121, assiégée par Il Ghazy en juillet 1122, délivrée par Baudouin II, assiégée en vain par Bursuq en 1125, enlevée par Zengi en 1135.

(1) Abou Chama (citant Imad al-din), *Livre des deux Jardins*, H. or., IV, p. 357. — Voir Dussaud, p. 135.

(2) Voir plus loin, II^e partie Forteresses.

(3) *La défense du Royaume de Jérusalem*, p. 42-43.

(4) Appelé par Gautier le Chancelier Sarmit alors que ce nom convient mieux à Sarmeda. Voir Dussaud, p. 221, 222, n. 1.

(5) Peu après son arrivée en Syrie (octobre 1126), Bohémond II d'Antioche va camper devant Sheïzar.

Cerep (Athareb), la Place la plus proche d'Alep, prise vers Noël 1110, perdue en 1119, cédée aux Francs en avril 1123, assiégée un peu plus tard, assiégée en 1126, délivrée par Baudouin II, enlevée par Zengi en 1135.

Cafertab, prise en 1100, perdue en 1104, reprise en 1106, perdue après un rude siège et une résistance acharnée le 5 septembre 1115 ; reprise et reconstruite la même année ; perdue après juin 1119, brûlée par l'Émir de Sheïzar ; reprise et réparée par Baudouin II la même année ; perdue en mai 1125, reprise en 1126, enlevée par Zengi en 1135.

III. CAMPAGNES CONTRE ALEP ; APAMÉE ; SHEIZAR.

Il faudrait évoquer aussi les campagnes hardies des Francs contre Alep, contre Sheïzar et contre d'autres places lointaines : « dès 1100 attaque de Bohémond dans la région d'Alep, prise de *Kafer Haleb* et de *Hadir* près Qinnésrin, projet de construction de trois Forts sur des buttes-mausolées dans la banlieue d'Alep ; 1103, raid vers Mouslimiyé à 12 km au Nord d'Alep.

1117 : Occupation d'*Al-Qoubba* sur la route d'Alep à Damas et taxe sur les Pèlerins de la Mecque ; 1118, Prise de *Tell Hiraq* au N. d'Alep et de Bouzaa au N.-O.

En 1119 Alep est presque encerclée par les conquêtes franques. En 1121 raid de Joscelyn d'Édesse sur Bouzaa. En 1121 un traité décide que la région au N. d'Alep sera partagée entre les Francs et les Musulmans si exactement que la forteresse de Tell Hiraq, sans doute à la frontière, sera démolie pour n'appartenir à aucune des parties. Au milieu de 1121 Baudouin II prend *Khanassera* à 50 km au S.-E. d'Alep. En 1122 raid des Francs sur *Tell Koubbesin* et *Bouzaa*. En 1123 Baudouin II impose sa domination sur la région de *Bab*, *Bouzaa* et *Naqira* tout près de là.

En 1124 le roi, Joscelyn d'Édesse et leur allié l'Émir bédouin Dobeis assiègent Alep. Bursuq les oblige à se retirer. En 1132 les Francs vont détruire la forteresse d'*Al-Qoubba*. En décembre 1133-janvier 1134 le roi Foulques bat les troupes d'Alep près de *Qinnésrin*, puis marche sur *Naqira al-Akharin* à 7 km à l'E. d'Alep où les Francs concluent un traité avec Sawar, gouverneur d'Alep.

*
* *

Plusieurs fois la grande place franque de Femie = Apamée et la puissante forteresse musulmane de Sheïzar située derrière l'Oronte furent en lutte :

En 1111, Tancrede menaça Sheïzar et entreprit tout près, au coude de l'Oronte, la construction d'un Fort, Tell ibn Macher.

En 1115, Roger d'Antioche, allié à des émirs musulmans et rejoint par Baudouin I de Jérusalem et Pons de Tripoli s'oppose à l'armée turque de Bursuq adossée à Sheïzar.

En 1124 Apamée fut attaquée en vain par les troupes des émirs de Sheïzar et celles de l'émir de Hama.

Et en 1126 c'est Bohémond II d'Antioche qui attaque Sheïzar. En 1138 l'Empereur Jean Comnène accompagné de Raymond de Poitiers, Prince d'Antioche, et de Joscelyn II, Comte d'Édesse, met le siège devant Sheïzar avec une puissante artillerie. Il s'en serait certainement emparé s'il avait eu l'aide efficace de ses alliés.

En décembre 1157-janvier 1158 une coalition de princes chrétiens, le roi de Jérusalem, son beau-frère le Comte de Flandre, le Prince d'Antioche, le Comte de Tripoli et le Prince arménien Thoros II à la tête de nombreuses troupes, alla assiéger Sheïzar. La place était virtuellement prise quand Renaud de Châtillon exigea que Thierry de Flandre, auquel Baudouin III voulait donner Sheïzar, reconnût sa suzeraineté. Cette stupide question de préséance fit échouer une victoire assurée.

IV. LIEUX DE CONCENTRATION.

Certaines places franques furent choisies en raison de leur position géographique, comme lieu de conseils de guerre et de concentration de troupes au moment d'entrer en campagne.

Ainsi *Rugia (Chastel de Ruge)* qui, non loin du grand pont du Moyen Oronte (Djir esh Shoghr), faisait la jonction avec les territoires de la Principauté situés en deçà de l'Oronte et ouvrait sur la plaine du Roudj, Elle était aussi un point de rassemblement pour les troupes de Palestine et de Tripoli appelées en renfort par le Prince d'Antioche, car au Sud l'accès de la rive droite du fleuve leur était interdit par les places musulmanes de Homs, de Hama et de Sheïzar.

En novembre 1098 Raymond de Saint Gilles et Robert de Flandre, ayant décidé d'occuper Maarrat en Noman, partent d'Antioche, font étape à *Rugia* et *Al-Bara*, arrivent devant la ville le 27 novembre où les rejoint Bohémond et s'en emparent le 11 décembre après un siège très dur.

Pendant la marche des armées vers Jérusalem Raymond de Saint Gilles au début de janvier 1099 convoque les chefs à *Rugia* et tous s'y rendent : Godefroy de Bouillon, Bohémond, Robert de Normandie, Robert de Flandre et Tancrède.

En 1111 les Turcs menaçant les positions franques d'Outre-Oronte, Tancrède convoque les chefs à *Rugia*. Tous répondent à son appel : le roi Baudouin I et le comte de Tripoli, ainsi qu'arrivant du lointain comté d'Édesse, Baudouin de Bourcq et Joscelin de Courtenay.

Rappelons qu'en mourant à la fin de 1112 Tancrède laisse en douaire à sa femme Cécile de France les places d'*Arcican* et de *Chastel de Ruge*.

En septembre 1115 Bursuq s'étant établi à Maarrat en Noman pour assiéger Sardone, les troupes de Roger d'Antioche et du comte d'Édesse se réunissent à *Chastel de Ruge* pour entrer en campagne ; de là ils font étape à *Hab* puis s'établissent à *Tell Danith* où aura lieu la bataille.

En août 1119 le roi Baudouin II, avec les troupes des quatre États francs réunies à *Chastel de Ruge*, renouvelle la manœuvre opérée quatre ans plus tôt par le Prince Roger.

A plusieurs reprises le lieu de concentration eut lieu pour les troupes de la Principauté devant le Pont de Fer, sur la rive orientale de l'Oronte. De là elles allaient prendre position à *Cerep (Athareb)* puis, loin au Sud à *Apamée*.

La cuvette de *Sarmeda*, où Roger d'Antioche trouva la mort en 1119, fut aussi plus tard un lieu de concentration. Les armées du roi Baudouin II et de Joscelin d'Édesse s'y retrouvèrent en août 1122 pour surveiller *Il Ghazy* qui assiégeait *Sardone* ; celui-ci chercha vainement à attirer les troupes franques en rase campagne à *Tell Nawaz*. Très peu de temps après, il fit la même manœuvre sans résultat.

C'est à *Harrenc (Harim)* qu'à la fin de 1133 le roi Foulques rassemble ses troupes et celles d'un allié, l'émir *Ibn Amroun*, pour marcher contre l'armée d'Alep.

V. FORTS CONSTRUITS POUR S'EMPARER D'UNE GRANDE PLACE ET SIÈGES.

Il faut aussi parler de constructions d'ouvrages fortifiés pour s'emparer, parfois à longue échéance, d'une place puissamment défendue. Ainsi en novembre 1097 au cours du siège d'Antioche on établit le Fort de *Malregard* au Nord de l'enceinte et sur la rive Ouest de l'Oronte le Fort de la *Mahomerie*, enfin au Sud de la ville on fortifie, en face de la Porte Saint-Georges, le monastère Saint-Georges.

En 1100 Bohémond, préparant une offensive contre Alep, se propose de construire tout près de la ville des Forts sur des buttes-mausolées et de camper là avec des approvisionnements et en se ravitaillant aussi sur la contrée.

C'est pour s'emparer de Sheïzar que les Francs ont occupé à l'Est les positions de *Tell Latmin* et de *Soran* ; nous avons vu que Tancrede commença en 1111 à l'Ouest de Sheïzar, au coude de l'Oronte, la construction sur le Tell Ibn Macher d'un Fort dont il remplit d'approvisionnements les salles basses.

*
* *

VI. ENGIN DE SIÈGE.

Les attaques des places-fortes se font à grand renfort de machines de siège. En novembre 1098, les Croisés entreprennent le siège de Maarrat en Noman avec l'emploi d'un château de bois monté sur roues et qui dépassait la hauteur des murailles. Les Musulmans résistèrent furieusement, lançant sur les adversaires occupant cette tour roulante du feu grégeois, de la chaux et aussi des ruches d'abeilles ! En 1110, au siège de Cerep (Athareb), Tancrede utilise un matériel considérable, notamment un énorme bélier pour défoncer les murailles. Les lourdes pierres de ses mangonneaux font s'effondrer deux tours. En août-septembre 1115, les troupes de Bursuq et des Émir de Sheïzar assiègent Cafertab. Les mineurs turcs creusent sous la première enceinte une mine qu'ils conduisent jusqu'aux fondations du donjon ; ils remplissent de bois cette galerie et y mettent le feu. Les Francs, sentant la partie perdue, incendient les hourdages pour dégrader leur forteresse avant de l'abandonner. Cependant la bataille continue. Un chevalier franc à lui seul garde vaillamment l'entrée. Un Turc lance sur lui un vase rempli de naphte enflammé. « Je vis, dit Ousama, le chevalier rouler vers ses compagnons comme un tison ardent » (1).

Dès la première Croisade les Francs éprouvèrent le redoutable effet du feu grégeois que les Sarrasins avaient emprunté aux Grecs. Ils pouvaient s'approvisionner abondamment d'huile de naphte et ils en firent grand usage. Ils lançaient, sur les charpentes des tours mobiles et des mangonneaux qu'employaient les Croisés, des pots de naphte qui se brisaient et sur quoi ils lançaient des torches.

Ainsi firent-ils lors du siège de Jérusalem (juillet 1099) (2). « Cil dedens, dit le traducteur de Guillaume de Tyr, gitoient feu mout espressement sur les chastiaux ; mout i poïst l'en veoir les saietes ardanz, tisons embrasez, poz pleins de soufre, d'uile et de poix et de toutes choses qui sont norrissementz de feu (3). » Mais les Croisés employaient un palliatif contre l'incendie de leurs tours roulantes : ils en couvraient les charpentes de peaux de bêtes fraîchement écorchées. C'est ce que fit Godefroy de Bouillon.

Quant au défenseur de Jérusalem, Iftikhar al-Dawla, il avait lui aussi opposé un curieux moyen de défense contre les mangonneaux des Francs qui lançaient de lourds blocs de pierre pour ébranler les murailles : il avait fait couvrir celles-ci de sacs de foin et de coton qui amortissaient le choc des boulets.

On sait que Godefroy, son frère Eustache et deux combattants flamands montés à l'étage supérieur de leur château de bois sans subir les atteintes du feu abattirent sur le rempart une passerelle d'où ils s'élançèrent, rejoints par beaucoup d'autres qui étaient montés par des échelles. Ainsi débuta la prise de la ville sainte.

Lors de la troisième Croisade, au siège d'Acre, les Francs avaient en avril 1190 bâti trois grandes tours de bois mobiles garnies de peaux de bœufs fraîches, enduites de terre glaise, pour les rendre incombustibles. Elles avaient cinq étages munis de combattants. Le 27 avril elles furent conduites à pied-d'œuvre. Leur hauteur dépassait le rempart et les

(1) Ousama, *R.O.L.*, II (1894), p. 403.

(2) *Ibid.*, p. 204.

(3) Guillaume de Tyr, p. 345.

assiégés étaient accablés de projectiles. Le 5 mai un chaudronnier de Damas réussit à les arroser de naphte et à les incendier. Dans l'une d'elles les assiégeants ne purent s'échapper à temps et moururent dans les flammes (1).

Philippe-Auguste arrivé devant Acre le 20 avril 1191 prit une part active à ce siège. Il s'attaqua à la Tour Maudite située à l'angle Nord-Est des remparts. Contre elle on avait construit une puissante perrière, Male Voisine (2), qui lançait des blocs énormes. Le Roi avait fait construire à côté un « chat » et une « cercloie » (3) d'où il lançait des flèches sur les Sarrasins (4).

Enfin un pan de mur contre la Tour Maudite s'écroula et Philippe-Auguste ordonna un nouvel assaut (2 juillet 1191).

L'ennemi incendia son « chat » et sa « cercloie ». Saladin fit une contre-attaque. Des musulmans pénétrèrent dans les lignes des Francs. L'un de ces Francs, gigantesque, se tenait sur le parapet et les refoulait en leur lançant de lourdes pierres que lui passaient d'autres combattants. Il fut blessé par plus de cinquantes flèches ou pierres mais il continuait à lutter. Enfin une bouteille de naphte l'atteignit et il fut brûlé vif (5).

Encore au milieu du XIII^e siècle les deux races adverses employaient avec un succès égal des puissants mangonneaux qui lançaient à une grande distance de lourds blocs de pierre, mais seuls les Sarrasins savaient préparer et envoyer le feu grégeois dont les Croisés étaient épouvantés. Joinville le reconnaît avec sa sincérité coutumière, quand il parle des combats sur le Nil vers Noël 1249 :

§ 192 « fist faire li roys dous beffrois que l'on appelle chas chastiaus » (6).

§ 193 « quand nos venimes là, li roys fist faire dix huit engins dont Jocelins de Cornaut estoit maistres engingnerres. Nostre engin getoient aus lour, et li lour aus nostres ; mais onques n'oy dire que li nostre feissent biaucop. »

§ 203 « Les Sarrasins amenèrent « un engin que l'on appelle perrière et mistrent le feu gregoiz en la fonde de l'engin »...

§ 206 « La manière d'un feu gregoiz estoit teix que il venoit bien devant aussi gros comme uns tonniaus... et la queue dou feu qui partoît de li, estoit bien aussi grans comme uns grans glaives. Il faisoit tel noise au venir que il sembloit que ce fust la foudre dou ciel ; il sembloit un dragon qui volast par l'air. Tant getoit grant clartéi que l'on veoit aussi clair parmi l'ost comme se il fust jours... Trois foiz nous geterent le feu gregoiz celi soir et le nous lancierent quatre foiz à l'arbalestre à tour. » Les Sarrasins brûlèrent les deux châteaux et un troisième que le roi de Sicile avait fait amener pour les remplacer : § 213 « li Sarrazin... getèrent le feu grejois ou chat et l'ardirent tout ».

Beha ed din Ibn Chaddad, qui assistait à l'action raconte qu'une femme franque couverte d'une mante verte, lançait avec vigueur et précision des flèches qui atteignirent plusieurs musulmans. A son tour elle fut tuée et l'on porta son arc au Sultan (7).

On peut citer ici l'exemple d'une autre femme héroïque : le 20 août 1188 Saladin va attaquer la forteresse de Bourzey qui dressée très haut sur un éperon domine l'Oronte.

(1) Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, II, p. 18-21. — Beha ad-Din Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 155-156. — Ambroise vers 3429-3433, *trad.*, p. 370-371.

(2) Ambroise, vers 4745.

(3) Abri fait de claies.

(4) Ambroise, vers 4815-4822, *trad.*, p. 385.

(5) Beha ad-din Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 231.

(6) En avant des chats (ou galeries couvertes qui servaient d'abri) on avait construit des châteaux et l'on nommait le tout chats-châteaux.

(7) Beha ed-Din Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 233.

Il peut installer un mangonneau, mais dit Ibn al-Athir (1) : « J'ai vu de la cime de la montagne une femme qui lançait des projectiles à l'aide d'un mangonneau. » Elle servait avec une telle adresse que tous ses coups portaient et qu'elle mit hors de combat la machine des musulmans. Alors Saladin ordonna l'assaut.

Les terrasses des grands ouvrages et les plates-formes qui le reliaient — ainsi au front Sud de la 2^e enceinte du Crac des Chevaliers (2) — pouvaient supporter de puissantes machines de guerre. Elles pouvaient même demeurer en permanence. Ainsi un chroniqueur arabe nous dit qu'à la tour attenante au puissant fort insulaire de Maraclée on voyait trois machines toutes dressées (3).

Nous avons vu que lors du siège de Jérusalem en juillet 1099, le défenseur de la ville Iftikar al-Dawla avait pour amortir le choc des pierres lancées par les mangonneaux des Croisés, fait couvrir de sacs remplis de foin et de coton les murs contre lesquels étaient dirigées les machines.

Voici un moyen analogue inventé par Saladin en juillet 1188 quand il montait vers de nouvelles conquêtes en Syrie juste un an après sa victoire de Hattin qui lui avait livré la Palestine. Son armée devait, à la hauteur de Margat, suivre l'étroite corniche qui borde la mer ; et il savait que la flotte sicilienne de Margarit l'attendait là pour l'accabler de flèches. Aussi fit-il pendant la nuit planter entre le rivage et la route une haute rangée de mantelets garnis de cuir et de laine qui garantit de toute atteinte le défilé de ses troupes (4).

Il semble que les ingénieurs occidentaux étaient moins savants en balistique que les Grecs et les Arméniens. Ainsi pour le siège de Tyr, les Francs firent appel à un Arménien d'Antioche nommé Havedic pour construire des perrières (5).

Peu après son arrivée en Syrie (octobre 1126) le jeune prince Bohémond II d'Antioche va entreprendre le siège de Cafertab avec « de bons engigneurs » et des machines de siège. Le tir de celles-ci est si bien réglé que la Place accablée de boulets ne peut résister longtemps.

Pour le siège de Sheïzar (mai 1138) (6) l'Empereur Jean Comnène avait amené des machines de siège dont la puissance paraît avoir étonné aussi bien les Musulmans que les Latins. L'artillerie comportait dix-huit mangonneaux et quatre « lo'ba » (sans doute une espèce de baliste) dont des ingénieurs grecs dirigeaient les manœuvres. Ousama (7) remarque que les pierres pesant de vingt à vingt-cinq livres (8) que lançaient ces machines atteignaient une distance plus grande que les flèches de bois. Le Prince byzantin dirigea le siège avec talent, montrant une connaissance en poliorcétique que n'avaient pas les chefs de guerre Francs ou Musulmans.

On rencontre encore des détails intéressants sur des machines de sièges à l'attaque de Harrenc (prise au début de février 1158) où se trouvèrent le Prince d'Antioche, le Comte de Tripoli et le Roi de Jérusalem avec son beau-frère le Comte de Flandre (9).

*
* *
*

Un bien curieux moyen d'attaque fut employé pour s'emparer de la grotte-forteresse de Zalin où se tenaient des combattants musulmans. Un soldat de Tancrède se fit descendre

(1) Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 726, 729. — Beha ed-Din-Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 115.

(2) *Le Crac des Chevaliers*, p. 191-192.

(3) Voir notre 2^e partie, *Les Forteresses*, notice sur Maraclée.

(4) Voir plus loin : *Forteresses*, Margat.

(5) Guil. de Tyr, l. XIII, c. 10, *H. occ.*, I, p. 569-570.

(6) Kamal al-din, *H. or.*, III, p. 677-678.

(7) Ousama, *R.O.L.*, II, 1894, p. 439.

(8) Je rappelle qu'à Saone, j'ai vu, avec mes camarades de mission, dans les salles et dans la basse cour des boulets de pierre ronds pouvant peser 50 kg. Un autre, énorme, pouvait, me dit l'architecte F. Anus, atteindre 300 kg.

(9) Voir plus haut, ch. VI, *La défense au-delà de l'Oronte*.

du haut de la montagne dans une caisse jusqu'à l'entrée de la grotte d'où il fit sortir, en les menaçant sans doute de son arc, les ennemis l'un après l'autre.

Pendant les sièges comme dans les batailles rangées, on faisait une consommation prodigieuse de flèches. Et le propos d'un chroniqueur disant que le vol des traits obscurcissait le ciel n'est pas une image. Nous avons trouvé à Margat un exemple tangible de cette profusion de projectiles. Dans les joints de mortier des pierres encadrant les étroites fentes des archères du donjon, nous avons retrouvé un certain nombre de pointes de flèche. Ce sont des témoins de l'ardeur des tireurs musulmans au siège de 1285 à lancer leurs traits à travers ces archères.

*
* *

VII. UNE ARMÉE EN MARCHÉ.

Après la prise d'Acre (12 juillet 1191) l'armée de la troisième Croisade commandée par Richard Cœur de Lion se mit le 22 août en marche pour Caïffa et Arsouf.

Le récit de Beha ad din Ibn Chaddad (1) et celui d'Imad ad din rapporté par Abou Chama (2) concordent avec la relation d'Ambroise (3).

L'armée marchait par sections bien en ligne, au pas ralenti, longeant la côte ; au milieu des troupes avançait un char qui portait un mât, haut comme un minaret, à la pointe duquel se dressait l'étendard. L'infanterie encadrait la cavalerie — chevaliers, écuyers et sergents montés — et leur servait de rempart. Les Sarrasins sur leurs petits chevaux rapides ne cessaient de harceler les Chrétiens en les criblant de flèches, puis ils fuyaient et revenaient soudain. Ils ont, dit Ambroise, des chevaux qui n'ont pas de pareils au monde et qui semblent voler comme des hirondelles (4).

Du côté des Francs, les rangs des piétons s'ouvraient par intervalles aux cavaliers qui faisaient une charge pour dégager les archers ou forcer un passage, puis rentraient derrière leur muraille vivante. Des unités d'infanterie à tour de rôle se repliaient du côté du rivage pour céder la place à d'autres unités qui venaient prendre part au combat. On faisait des haltes régulières pour reprendre haleine. Des navires suivaient le rivage pour ravitailler les troupes et s'arrêtaient aussi pour recueillir les blessés.

Les chroniqueurs arabes signalent que certains fantassins avaient de fortes arbalètes (zanburak) dont les traits étaient plus meurtriers que les flèches des arcs. Ils remarquent aussi que les Francs étaient vêtus de pourpoints de feutre (kabur) et de cottes de mailles si serrées que les flèches ne pouvaient les traverser. Le Cadi Beha ad din Ibn Chaddad, officier de Saladin, vit un fantassin qui avait une dizaine de flèches plantées dans le dos de son pourpoint et qui avançait sans s'en soucier (5).

Une image analogue est donnée par Ambroise (vers 11626-30, trad. p. 456) à propos de la bataille devant Jaffa le 5 août 1192 où l'on vit le roi Richard revenant d'une charge héroïque « son corps, son cheval, pourpoint et caparaçon tellement couverts de flèches qu'il ressemblait à un hérisson ».

Ambroise écrit que les Turcs enrageaient à cause de ces armures et « nous appelaient gens de fer » (6) car elles nous protégeaient fort bien. Il y revient encore plus loin : Saladin

(1) *H. or.*, III, p. 245-251.

(2) *Livre des deux Jardins*, II, p. 34.

(3) *L'Estoire de la Guerre Sainte* (1190-1192), Hist. en vers de la III^e croisade. Édit. Gaston Paris, Coll. des documents inédits 1897, vers 5687 et ss.

(4) *Ibid.*, vers 5655-6 : « Il ont chevaux n'a tels au monde, volant par semblant com aronde. »

(5) Beha ad-din Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 251.

(6) Ambroise, vers 6368-73. Traduct., p. 402.

ayant violemment reproché à ses émirs leurs échecs contre l'armée des Croisés, l'un d'eux répond « ils ont de telles armures, si fortes, si solides, si sûres, que nous ne pouvons leur faire de mal plus qu'à une pierre » (1).

En arrivant près d'Arsouf, Richard Cœur de Lion comprit qu'il faudrait passer à l'attaque, car 30.000 cavaliers turcs s'acharnaient contre ses troupes et tuaient des chevaux en grand nombre. Les chevaliers francs démontés tiraient de l'arc avec les sergents ; « jamais pluie, neige ou grêle ne tomba plus dru que ne le faisaient leurs flèches dont ils nous tuaient nos chevaux ; on aurait pu les recueillir à brassées comme on ramasse le chaume dans les champs » (2). Cependant l'armée progressait et si serrée que, dit Ambroise, une pomme qu'on aurait jetée n'aurait pu tomber que sur un homme ou un cheval.

Richard espérait pouvoir faire une manœuvre enveloppante et attendre la fin de celle-ci pour commander la charge. Il était convenu que six trompettes placées deux en avant de l'armée, deux au milieu, deux à l'arrière, sonneraient en même temps (3). Mais deux chevaliers trop impatientes, un Hospitalier et un anglais, sortirent des rangs au galop et tuèrent deux Turcs ; toutes les troupes alors s'élancèrent sur l'ennemi. Quant le roi vit que les lignes étaient rompues il se précipita à son tour. Beha ad din Ibn Chaddad (4) a raconté en termes poignants la déroute des musulmans devant cette masse qui les enfonçait de tous côtés : « Je vis les cavaliers tous réunis au milieu d'une enceinte formée par leur infanterie. Ils saisirent leurs lances, poussèrent tous à la fois un cri de guerre, la ligne des fantassins s'ouvrit pour les laisser passer. Une de leurs divisions se jeta sur notre aile droite, une autre sur notre aile gauche, une troisième sur notre centre et tout chez nous fut mis en déroute. » Cette bataille d'Arsouf, le 7 septembre 1191, fut une des plus belles victoires de la troisième croisade.

VIII. CONSTRUCTIONS ET RÉPARATION D'OUVRAGES MILITAIRES. — *Proportions des murailles et procédés d'architecture.*

Maintes fois des princes et des seigneurs s'employèrent à ces sortes de travaux. Certains les acceptaient avec enthousiasme considérant qu'ils faisaient œuvre pie. Nous ne citerons que quelques exemples de ces humbles besognes pratiquées par des personnages de haut lignage.

Raymond de Saint Gilles agira ainsi en mars 1098. En 1115 nous avons vu le roi de Jérusalem Baudouin I^{er} parti en exploration dans le monts de Moab avec 200 chevaliers et 400 fantassins, pour choisir l'emplacement d'une forteresse. Pendant dix-huit jours, il travailla avec sa troupe à la construire et ne s'éloigna qu'après avoir pris des mesures pour y établir une garnison, y installer des machines de guerre et des approvisionnements. En témoignage de son initiative et de ses efforts il l'appela Montréal (5).

Dans son récit de la troisième Croisade, Ambroise parle de l'émulation de l'armée après la victoire d'Arsouf (septembre 1191) remportée par Richard Cœur de Lion ; ainsi au début de février 1192 il ordonna de reconstruire les défenses d'Ascalon : « les bons chevaliers, les écuyers, les sergents se passaient les pierres de mains en mains ; tous travaillaient sans relâche, et il y venait tant de clercs et de laïcs qu'en peu de temps ils avancèrent l'ouvrage. Plus tard pour le continuer, on envoya chercher des maçons ; il fallut beaucoup

(1) Ambroise, vers 6805-21. Traduct., p. 406.

(2) Ambroise, vers 6283-91. Traduct., p. 401.

(3) Ambroise, vers 6415-18 ; Traduct., p. 402.

(4) *H. or.*, III, p. 258-259.

(5) Foucher de Chartres, l. 11, c. 55 ; *H. occ.*, III, p. 431. — Albert d'Aix, XII, 21 ; *H. occ.*, IV, p. 702-703. —

Guillaume de Tyr, l. XI, c. 26 ; *H. occ.*, I, p. 499-500.

de temps pour terminer » (1). En mai 1192 le roi voulut reprendre le Fort du Darum : « Voici venir nos perrières descendues des navires et déposées par éléments à terre, et le vaillant roi d'Angleterre et ses compagnons portèrent sur leurs épaules les solives et les poutres à pied couverts de sueur près d'une lieue dans le sable chargés comme des chevaux (2). »

Saint Louis participa lui aussi corporellement à des travaux de ce genre. Ainsi à Jaffa en 1252 comme nous l'apprend Joinville : « maintenant se prist li roys à fermer un nuef bourc tout autour le vieil chastiau... Le roy meismes y vis je mainte foiz porter la hote aus fossés pour avoir le pardon (3) ».

C'était donc par piété et humilité que le roi s'imposait de telles corvées (4).

Les chroniques arabes et franques s'extasiaient parfois sur la puissance des murailles des forteresses des Francs : en 1178 les Templiers entreprennent un grand ouvrage *Le Chastellet* au gué de Jacob d'où ils surveilleront le passage du Haut-Jourdain. Abou Chama écrit « l'épaisseur de la muraille dépassait dix coudées ; elle était construite en pierres de taille énormes dont chacune avait près de sept coudées ; le nombre de ces pierres dépassait 20.000 et chaque pierre mise en place et scellée dans la bâtisse ne revenait pas à moins de quatre dinars (5) ».

Nous avons une très précieuse description de la construction de Chastel Pèlerin (Athlit) s'élevant sur un cap entre Césarée et Acre. Elle fut entreprise au début de 1218 sur l'initiative d'un chevalier flamand, Gautier d'Avesne. On coupa le cap par un fossé précédé d'un talus maçonné. En avant du château on éleva deux puissantes tours longues de cent pieds, larges de 74. L'appareil en était considérable (6). Les pierres étaient si grandes que deux bœufs avaient grand mal à en traîner une seule sur un chariot. Elles avaient deux étages de salles voûtées. Entre ces tours on éleva un rempart couronné de mâchicoulis ; détail curieux, des cavaliers montés et armés pouvaient accéder au sommet et en redescendre, sans doute par des marches basses et très espacées, faciles au pas des chevaux comme dans la rampe d'accès du Crac des Chevaliers. Le texte dit qu'il y avait dans le château un Oratorium (la chapelle) et un Palatium, évidemment la grand'salle dont il reste le grand mur adossé au front Est du château ; elle était voûtée sur trois croisées d'ogives et les consoles encore en place sont ornées de magnifiques têtes sculptées.

La place était alimentée par trois puits d'eau vive. Cette forteresse fut confiée aux Templiers. C'est à Chastel Pèlerin que Marguerite de Provence, craignant l'agitation

(1) Ambroise, vers 8009-8022 ; Traduct., p. 418-419.

(2) Ambroise, vers 9195-9206 ; Traduct., p. 431.

(3) Joinville, § 517.

(4) Voici un autre témoignage de piété : alors que Philippe-Auguste au siège d'Acre faisait manœuvrer ses machines contre la principale tour de l'enceinte, dite la tour Maudite, les Francs avaient entrepris de combler le fossé. Les chroniques arabes disent qu'on y jetait toutes sortes de matériaux et aussi « pourceaux et mulets crevés, même les cadavres de soldats morts » (Abou Chama, *Livre des deux jardins*, H. or., I, p. 10. — Beha ad-din Ibn Chaddad, H. or., III, p. 218). Ambroise raconte que beaucoup de gens portaient des pierres au fossé et que les barons en amenaient sur leurs destriers et des bêtes de somme, et que beaucoup de femmes pour faire œuvre pie en apportaient en quantité. L'une d'elles était en train de décharger son fardeau de son cou lorsqu'un Sarrasin l'atteignit d'une flèche qui la blessa mortellement. On s'empressa autour d'elle, mais en se tordant de douleur, elle supplia que l'on se servit de son corps pour combler le fossé où elle avait jeté des pierres. On l'y portait quand elle rendit son âme à Dieu (Ambroise, vers 3625 à 3660. Traduct., p. 373).

(5) Olivier le Scholastique, *Historia Damiatina*, ed. Hoogeweg dans *Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart*, 1894, p. 169-172. — Voir aussi une lettre de Jacques de Vitry du 22 sept. 1218 qui passa à Chastel Pèlerin vers cette date. *Lettres*, éd. Röhrich, lettre IV, p. 571 et la nouvelle éd. des *Lettres de Jacques de Vitry* par R.B.C. Huygens, Leiden, 1960. — Sur Chastel Pèlerin, voir notre *Défense du Royaume de Jérusalem*, p. 24-33 et les plans, p. 30 et 31.

(6) En creusant les fondations, on trouva des murailles antiques, restes d'une installation phénicienne. Ceci explique peut-être la grandeur inusitée de l'appareil franc.

bruyante d'Acre où résidait Saint Louis, vint se réfugier pour mettre au monde son fils Pierre de France, Comte d'Alençon. Le Gouverneur de la forteresse fut le parrain de l'enfant.

Un texte latin de 1260 ou peu après donne des informations très circonstanciées sur le château de Saphet en Galilée. Saladin s'en empara en décembre 1188. En 1218 l'émir de Damas Malek al-Moaddham, craignant de le voir retomber aux mains des Francs, le fit démanteler. Il leur fut rendu en 1240 par l'émir de Damas al-Salih Ismail. A cette date un pèlerin Benoit d'Alignan, évêque de Marseille, vint trouver à Acre le grand maître du Temple, l'adjurant de faire reconstruire Saphet, tant cette position était nécessaire à la défense de la terre chrétienne, car elle devait « fermer la porte de Damas ». Il fit tant d'efforts et prêcha avec tant d'ardeur que cette coûteuse entreprise fut décidée. On mobilisa des hommes d'armes pour protéger les travaux, on recruta des gens de métier, des manœuvres et des bêtes de somme. Le 11 décembre 1240, Benoit d'Alignan posa solennellement la première pierre et y plaça une coupe d'argent doré remplie de pièces de monnaie. Moins de trois ans plus tard la forteresse, un des chefs-d'œuvre de l'art militaire du Moyen Age, était terminée. Benoit d'Alignan, revenu en Palestine en octobre 1260 put admirer avec une légitime fierté cette imposante réalisation due à sa généreuse initiative. Un compagnon de Benoit d'Alignan a donné une description très détaillée du château, de ses défenses et de leurs proportions (1), publiée par Baluze d'après un manuscrit du xiv^e siècle conservé à Paris. Il ne reste plus rien de l'édifice qui a servi longtemps de carrière aux habitants de la ville.

En 1936 je n'ai plus trouvé aucun parement mais seulement des pierres de blocage.

En 1962 M. Huygens a vu l'emplacement transformé en jardin public.

Jusqu'à 1837 la résidence du Gouverneur était installée dans la place ; c'est après cette date que le dépècement commença.

Les voyageurs qui passèrent depuis, Isambert en 1861, Rey en 1863, Victor Guérin en 1875 ne donnent que des indications imprécises et même contradictoires.

Le récit du contemporain de Benoit d'Alignan laissait des obscurités et pouvait donner lieu à des avis différents. Heureusement M. R.B.C. Huygens, Professeur à l'Université de Leyde, a étudié le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Turin (DII 21, F 63-67) qui comporte une version meilleure du *De constructione castri Saphet*. Il l'a publié et commenté (2). Par d'intelligentes déductions il a éclairé d'un jour nouveau la question et interprété de façon très séduisante les mesures mentionnées. Nous résumons ici son exposé :

La forteresse avait environ quatre hectares comme Margat. Son plan avait la forme d'une ellipse comme le Chastel Blanc qui était aussi à l'Ordre du Temple. Cette ellipse faisait 400 m de long et 95 m de large. Le périmètre donnait 375 cannes (2,20 m) soit 825 m environ.

Le donjon selon Rey et deux ouvrages avancés étaient quadrangulaires et pourvus de grandes pierres à bossages indiquant le xiii^e siècle. La seconde enceinte était pourvue d'au moins sept tours rondes indiquant le xiiii^e siècle : à Margat on voit des tours demi-circulaires de 1200 environ alors qu'ici elles sont de 1240-1243.

Il y avait deux fossés comme à Tortose et ils étaient maçonnés. L'auteur du traité parle d'un passage voûté qui montait au château. M. Huygens y voit très justement une

(1) *De constructione castri Saphet*, publ. par Et. Baluze, Miscellanea, t. VI, Paris, 1713, in-8, p. 360-367 et Lucques, 1761, in-fol., t. I, p. 228 d'après le ms. de la Bibliothèque Nationale (xiv^e s.) lat. 5510. Il a été publié à nouveau dans Victor Mortet et Paul Deschamps, Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture... en France au Moyen Age, xiii^e, xiiii^e siècles, Paris, 1929, in-8, p. 261-264. Nous avons commenté ce texte dans *Le Crac des Chevaliers*, p. 101-103 et dans *La Défense du royaume de Jérusalem*, p. 140-141.

(2) R. B. C. Huygens : *Un nouveau traité « De constructione Castri Saphet »*, dans *Studi medievali*, 3^e série, VI, I, 1965, p. 356-387, av. reprod. d'un dessin de Saphet vers 1850, publ. par le *Centro italiano di studi sull'alto medioevo*, Spolète.

rampe semblable à celle qui conduit à la cour intérieure du Crac des Chevaliers. Les dimensions indiquées en cannes étaient sans doute des cannes chypriotes soit 2,20 m environ. Les fossés avaient 7 cannes de profondeur = 15,40 m et étaient larges de 6 cannes = 13,20 m.

Les murs de la première enceinte avaient 20 cannes de haut = (44 m) et 10 cannes de large (22 m) et au sommet 1,5 canne (3,30) (1).

Les sept tours de la seconde enceinte avaient 22 cannes de haut (48,40 m), 10 cannes de large = 22 m et au sommet 2 cannes d'épaisseur (2).

*
* *
*

L'un des plus puissants ouvrages construits par les Francs à la fin de leur domination fut la Tour de Maraclée bâtie vers 1277 sur un haut-fond près de la côte ; elle avait des murailles de 7 coudées d'épaisseur soit près de 3,50 m (3).

Un écrivain allemand, vers 1172, parle avec admiration de l'architecture de la Tour de David à Jérusalem qui était bâtie avec une solidité incomparable, de pierres de tailles d'une dimension extraordinaire (4). A la fin de 1239, Malek en Nasser Daoud enleva Jérusalem aux Chrétiens et fit démolir la Tour de David. La continuation de Guillaume de Tyr, dite du ms. de Rothelin (5), s'exprime ainsi : « Les pierres estoient si granz que tuit s'en merveilloient. Elle estoit si fort maconnée a chaux et a ciment et a arainne, et les pierrez soudeez a plonc et a grosses bandes de fer acroschiez d'une part et d'autre que a trop grant painne et a trop grand force la porent ruer jus. »

Burchard de Mont-Sion (6) s'exprime de même : « munitionem ex lapidibus quadris ex cemento et plumbo indissolubilter compaginatum ».

Même observation à Saïda ; Rey, décrivant un ouvrage du Château de Mer construit en 1227-1228, y a remarqué de longues pierres reliées entre elles par des crampons de fer scellés avec du plomb. Ailleurs des pierres sont reliées entre elles par des queues d'aronde probablement en bois (7). Dans la mer qui affleure les fondations de la Tour de Maraclée nous avons, M. Coupel et moi, reconnu une queue d'aronde joignant deux pierres (8).

En 1212, Wilbrand d'Oldenbourg, visitant le château de Beyrouth, remarque aussi les crampons de fer qui unissent les pierres (9). Un procédé de construction employé par les Musulmans se retrouve dans les forteresses franques : il consistait à faire traverser les murailles par des colonnes antiques disposées comme des poutres transversales. On en tirait un parti décoratif en faisant saillir leur extrémité sur le nu du mur où elles s'ordonnaient à distances égales sur plusieurs rangées. Ces colonnes « en boutisse » sont signalées à Césarée où, selon Maqrizi (10) c'est Saint Louis qui les fit établir, à Ascalon, à Tyr, au château de Saïda, au château de Giblet et aux tours des ports de Giblet, Lattaquié et Djebelé.

(1) « in summo cannam et dimidiam », il s'agit me semble-t-il, du couronnement des murs avec les mâchicoulis ou les bretèches.

(2) « ... que in turribus et propugnaculis (c'est-à-dire le couronnement en surplomb), ubi sunt septem turres quarum qualibet habet in altitudine XXII cannas, in latitudine X, in spissitudine II in summo. »

(3) Voir plus loin, 2^e partie, *Forteresses* ; notice sur Maraclée.

(4) *Theodorici libellus de Locis Sanctis*, ed. Tobler, St. Gall et Paris, 1865, p. 7.

(5) *H. occ.*, II, p. 529-530. — *La Défense du royaume de Jérusalem*, p. 6-8.

(6) *Ed.*, J. C. Laurent, *Peregrinatores...*, p. 73.

(7) Rey, *Monuments de l'architecture militaire...*, p. 156, fig. 41. — Voir aussi *La Défense du Royaume de Jérusalem*, p. 232-233.

(8) Voir plus loin, II^e partie, *Forteresses*, notice sur Maraclée.

(9) *Ed.* J. C. M. Laurent, *Peregrinatores...*, p. 166 : « Hanc fossam prospiciunt duo muri fortes in quibus eriguntur turres validissime cum quarum juncturis lapides magni ferreïs vinculis et duris amplexibus internectuntur. »

(10) « Le roi avait rendu la citadelle de Césarée extrêmement forte en introduisant dans les murs d'énormes

IX. REMPLOI DE MATÉRIAUX. — *Aménagement d'anciens édifices et d'ouvrages antérieurement fortifiés.*

Dans leurs constructions militaires, les Croisés utilisèrent naturellement les matériaux qu'ils trouvaient sur place et les positions stratégiques étant toujours les mêmes ils s'établirent maintes fois sur des lieux fortifiés avant eux. Nous renvoyons à notre ouvrage sur le Crac des Chevaliers (p. 43 à 57) où nous avons donné des exemples de cela. Ainsi lorsque fut construit le château de Darum au Sud de Gaza c'est la rencontre de ruines qui décida du choix de son emplacement « Hoc castrum... rex Amalricus... fundaverat, occasione vetustorum aedificiorum, quorum aliqua adhuc ibi supererant vestigia » (1).

Quand on construisit en 1141 le château d'Ibelin pour menacer le Port d'Ascalon, le traducteur de Guillaume de Tyr écrit « Pierres trouvèrent en cel lieu des forteresses qui jadis y avaient esté car, si comme l'en dist : « chastel abatuz est demi refez » (2).

En mars 1098 pendant le siège d'Antioche Raymond de Saint Gilles construisit en quelques jours au-delà de l'Oronte sur une éminence en face de la porte du Pont un fort à « la Mahomerie ». Il travailla avec ses archers et ses artilleurs et alla aussi chercher au Port Saint-Siméon les ouvriers de la flotte anglaise et génoise qui vinrent avec leur outillage. Ce n'était qu'une construction provisoire faite avec un amalgame de pierres et de bitume. On utilisa aussi les dalles des tombes d'un cimetière musulman voisin.

Toujours au siège d'Antioche, un peu plus tard, les Croisés, pour surveiller la Porte Saint-Georges à l'Ouest fortifièrent le monastère Saint-Georges qui se trouvait hors de l'enceinte et en confièrent la garde à Tancrede.

A maintes reprises les Croisés s'installèrent sur des positions où subsistaient des fortifications byzantines construites par Nicéphore Phocas (963-969), Jean Zimiscès (969-976), Romain III Argyre (1028-1034) qui se retrouvent à Saone, Bourzey, Qal'at Aleïqa et bien d'autres. A Byblos ils ont employé les matériaux de constructions de plusieurs époques ; à Djebelé ils ont utilisé le théâtre romain de Gabala.

A Cafertab ils trouvèrent les restes d'une enceinte subsistante bordée d'un fossé ; ils y ajoutèrent un Fort en transformant une mosquée (3).

A Sarmeda en 1121, le roi Baudouin II fortifia le couvent Deir al-Sarmeda pour donner une compensation à Alain le Mechin qui n'avait pu récupérer sa forteresse de Cerep (4).

Nous ne nous sommes pas occupés dans cet ouvrage des monuments du Comté d'Édesse. On sait que l'occupation par les Francs de ces vastes territoires ne dura guère plus d'un demi-siècle. Édesse tomba le 23 décembre 1144 et sa chute entraîna la perte d'un grand nombre de Places du Comté. En 1151 il ne restait plus rien aux Francs de cet État. Ceux-ci utilisèrent partout les fortifications des ingénieurs byzantins. Ainsi à Édesse ils conservèrent les puissants ouvrages élevés au temps de Justinien (5). Les murailles de la ville, qui ont l'aspect de celles d'Antioche avaient plus de deux mètres d'épaisseur et plus de dix mètres de hauteur. Elles étaient flanquées de 145 saillants carrés ou barlongs assez rapprochés et précédés par endroits d'un avant-mur dont parle Procope.

colonnes de granit placées dans le sens de la longueur, de sorte qu'one ne pouvait compter sur le succès d'un travail de mine. » Voir Röhricht, *Étude sur les derniers temps du Royaume de Jérusalem*, dans *Archives de l'Orient latin*, II, p. 378.

(1) Guil. de Tyr, l. XX, c. 19, *H. occ.*, I, p. 975.

(2) *Id.*, l. XV, c. 24, *ibid.*, p. 696-697.

(3) Cahen, p. 163.

(4) Kamal ad-Din, *H. or.*, III, p. 628.

(5) Voir Rey, *Colonies franques*, p. 308 (avec plan) à 313. — Cl. Cahen, p. 111 à 113. Si l'on recherche la trace d'ouvrages des Francs, on peut la retrouver dans des édifices religieux notamment dans la cathédrale latine Saint-Jean qu'ils restaurèrent. Rey parle aussi (p. 312) des vestiges du palais des Courtenay à l'Ouest de la ville.

La citadelle construite sur une colline à l'angle Ouest de la ville dominait celle-ci d'environ 90 m. Entourée d'un fossé elle était de plan rectangulaire (environ 400 m de longueur sur une centaine de mètres de largeur). Elle était défendue par quinze saillants barlongs et deux maîtresses tours semi-octogonales de caractère essentiellement byzantin. Une porte ouvrait sur la ville, une autre sur la campagne.

La population était en grande majorité composée d'Arméniens et de Syriens jacobites et nestoriens. Les Francs y étaient en petit nombre. Le Comte Joscelin II de Courtenay préféra à sa capitale éloignée, à l'Est de l'Euphrate, la résidence de Turbessel (Tell Basher) en deçà du fleuve. Il semble que dans cette citadelle, défendue par deux enceintes et quinze tours, aujourd'hui très ruinée, on trouve la trace de l'œuvre des Francs : Claude Cahen y a reconnu un linteau de porte et un pan de mur en bel appareil à bossages (1).

Il faut pourtant signaler un texte qui atteste des travaux de fortification entrepris par le plus puissant baron de cet État. Il s'agit de Baudouin, seigneur de Marach et de Kaisoun. C'est Michel le Syrien qui nous en informe. En 1145, donc après la chute d'Édesse, Baudouin commença à rebâtir, en pierres et en chaux, les murs de Kaisoun qui jusque-là étaient construits à l'aide de briques crues et de boue. Mais il n'en put rebâtir que la moitié car il fut tué, le 3 novembre 1146, et la construction cessa (2).

X. FORTERESSES DÉMOLIES.

Il arriva qu'après la prise d'une forteresse la situation demeurant dangereuse, le vainqueur ait préféré détruire cet ouvrage de peur que l'adversaire ne fût tenté de la récupérer. Nous avons vu plus haut que en 1105 les Francs entreprennent, à l'Est du lac de Tibériade, à Al, la construction d'une forteresse qui porte encore le nom de Qasr Berdaouil rappelant le souvenir de Baudouin I^{er}, roi de Jérusalem. Mais à la fin de la même année, Togtekin s'empare de cet ouvrage, le fait démolir et jeter les pierres dans la vallée. Les photographies d'avion gardent le témoignage de cette destruction (3). Nous avons vu plus haut que la forteresse de Cafertab fut deux fois incendiée : en septembre 1115, c'est la garnison franque qui à bout de résistance, y met le feu pour ne laisser qu'une ruine au vainqueur. Peu après les Francs reprennent la Place et la remettent en état. En 1119, l'émir de Sheïzar s'en empare et la brûle, avant de rentrer à Sheïzar. Le roi de Jérusalem la réoccupe et la répare.

En juin 1120, Il Ghazy, craignant de ne pouvoir conserver Zerdana (Sardone) la démolit. Et le roi Baudouin II ayant enlevé aux musulmans en 1121 le château de Djerash en Transjordanie, se résigna à le démolir, le jugeant trop éloigné pour le conserver (4).

Voici un fait curieux : en 1121, un traité est conclu entre les Francs d'Antioche victorieux et Alep obligé de s'incliner devant leurs exigences. Nous avons vu plus haut que l'on décida de démolir le Fort de Tell Hiraq (sans doute situé à la nouvelle frontière) pour qu'il ne soit pas utilisé par l'un des cotraitants.

En 1135, Zengi prend Cerep dont la forteresse est « démolie à coups de marteaux » et rasée.

En 1159, Nour ed Din, menacé par une coalition formée par l'empereur Manuel Comnène, le roi de Jérusalem Baudouin III et le prince d'Antioche, fait démolir certaines de ses forteresses éloignées pour éviter qu'elles ne soient utilisées par l'ennemi : ainsi Khoros, à l'Ouest de Kilis.

(1) Cahen, p. 116, n° 7.

(2) Chronique de Michel le Syrien, édit. J. B. Chabot, III, II, p. 229. — Voir Grousset, II, p. 199 et Cl. Cahen, p. 120.

(3) Voir notre t. II, *La Défense du Royaume de Jérusalem*, p. 100-101 et l'*Album*, pl. XXIX.

(4) Guil. de Tyr, XII, c. 16, *H. occ.*, I, p. 535-536. — Voir *La Défense du Royaume de Jérusalem*, p. 101.

En 1161-1162 Nour ed Din fait encore démolir de fond en comble la forteresse d'Arcican.

Pour défendre la route d'Acre, les Templiers avaient construit en 1178, au-dessus du Jourdain, au gué de Jacob, entre le lac de Houlé et le lac de Tibériade, une puissante forteresse Le Chastellet. L'année suivante (fin août 1179) Saladin s'en empara et la fit raser jusqu'en ses fondements. Abou Chama écrit « Il la détruisit comme on efface les lettres d'un parchemin » (1).

Saladin ayant pris en septembre 1188 la Place de Baghras, la fait démanteler un peu plus tard en apprenant l'approche des troupes de Frédéric Barberousse.

Lors de la 3^e Croisade, Richard Cœur de Lion reprend à l'ennemi le Darum qui était le plus méridional du royaume sur la côte méditerranéenne, puis craignant qu'il ne tombe à nouveau aux mains des Égyptiens, il le fait démolir (juillet 1192).

Voici encore deux exemples concernant des châteaux qui faisaient partie du comté de Tripoli.

L'émir de Hama Muzzafar étant en possession du château de Montferrand (Barin), en 1238-1239, et se sentant menacé par les émirs d'Alep et de Homs, le démolit de peur de les voir s'en emparer. En 1260 le seigneur de Maraclée avait construit, dans la mer sur un haut-fond près du rivage, un Fort. Le sultan Qelaoun après avoir pris Margat en 1285 exigea du comte de Tripoli que ce Fort fût détruit.

D'autres châteaux au contraire sont conservés et réparés par le vainqueur comme le Crac (pris en 1271) afin de s'en servir pour de nouvelles conquêtes. Margat fut aussi réparé après les dégâts causés par le siège.

Après la chute d'Antioche en 1268, les Templiers incendient Baghras avant de l'abandonner.

XI. CHAMPS DE BATAILLE.

Dans les territoires d'Outre-Oronte certains sites paraissent avoir attiré les batailles en rase campagne. Elles ont lieu dans de vastes plaines propices aux manœuvres de cavalerie. C'est la *Plaine de Danith* à l'Est des éminences boisées du Djebel Bani Oulaïm où le 14 septembre 1115 la cavalerie de Roger d'Antioche écrasa celle de Bursuq. Quatre ans plus tard, le 14 août 1119, sur le même terrain l'armée franque se heurtait en une mêlée furieuse aux troupes d'Il Ghazy et de Togtekin et le roi Baudouin II obtenait une victoire difficile mais gardait le champ de bataille. Encore en juin 1120 les armées ennemies s'observent dans cette Plaine mais n'engagent pas le combat. Le Prince d'Antioche Raymond manœuvrera une fois de plus dans la Plaine de Danith en octobre 1147.

C'est la *Plaine d'Halaga* qu'on appela l'*Ager Sanguinis*, entourée d'un cirque de montagnes, défendue au Sud par les forts de *Sarmeda* et de *Tell Aqibrin*, où Roger d'Antioche, avec des troupes insuffisantes se laisse encercler et trouve la mort le 28 juin 1119.

Deux fois en 1122 Il Ghazy cherche à attirer vers la Plaine de Tell Nawaz, l'armée franque, postée à *Sarmeda*.

C'est dans la Plaine du Roudj méridional qu'a lieu la bataille de *Fons Muratus* (*Joubb Maarrata*) en 1149.

Rencontres aussi dans la *Plaine d'Apamée*. Ousama raconte, en des récits d'une singulière vivacité, les combats auxquels il a participé. En 1124 les Mounqidhites de Sheizar et l'Émir d'Alep vont attaquer Apamée. Ousama commande une des attaques et évoque les difficultés éprouvées par lui et ses cavaliers non loin de la forteresse sur un terrain encombré par les fondations de la ville basse de l'Antiquité ; et l'on trouvait encore là ces vestiges en 1936. Deux ans plus tard, c'est le jeune Prince d'Antioche, Bohémond II,

(1) Abou Chama, *Livre des deux Jardins*, H. or., V, p. 207. — Voir Grousset, II, p. 680.

qui vient attaquer Sheïzar et Ousama expose comment, en une joute chevaleresque deux escadrons se chargèrent, l'un commandé par lui, l'autre par Bohémond dont le cheval fut tué.

XII. AVANT ET APRÈS LA BATAILLE.

Il faudrait encore évoquer les épisodes qui ont précédé ou suivi les combats.

En 1115, au camp d'Apamée où se tenaient Roger d'Antioche et ses alliés musulmans, l'arrivée des renforts de Baudouin I^{er} et de Pons de Tripoli (700 chevaliers et 3.000 fantas-sins) dans le claquement des cymbales et le frémissement des gonfanons des lances. Un peu plus tard, le même Roger au début de septembre 1115 campe à *Chastel de Ruge* et son armée va se mettre en route contre celle de Bursuq qui se trouve au-delà du Djebel Bani Oulaïm. Comme le dit Grousset (I, p. 506), le général en chef n'oublie pas les forces morales. Le Prince fait venir à son camp le Patriarche d'Antioche, Bernard de Valence. Le 12 septembre le saint homme exhorte les guerriers à se comporter en soldats du Christ, puis présentant la relique de la Vraie Croix, il donne une absolution générale.

On est informé sur les préliminaires de certaines batailles rangées. A la bataille de l'Ager Sanguinis (28 juin 1119) Roger d'Antioche qui devait être tué, met en première ligne à l'aile droite un escadron d'élite qui s'était couvert de gloire quatre ans plus tôt à la première bataille de Tell Danith en 1115 et qu'on appelait l'escadron de saint Pierre ; à gauche aussi en première ligne les troupes indigènes ; il s'était placé lui-même en seconde ligne pour soutenir telle troupe qui serait enfoncée.

A la seconde bataille de Tell Danith (14 août 1119), le roi Baudouin II divise son armée en 9 corps : le comte de Tripoli commandait l'aile droite ; le roi se tenait sans doute au centre, en arrière des fantassins. La troupe de Pons de Tripoli fléchit sous le nombre des assaillants mais tient bon ; à la longue elle est débordée, ce qui jette le trouble au centre. Alors le roi et ses escadrons foncent au plus épais de la mêlée. Les combattants de première ligne qui cédaient du terrain se ressaisissent. Et les Turcs s'enfuient. Le roi sortit du combat avec son cheval blessé. Et l'archevêque de Césarée, Ebreumar qui, sans armure, en ornements sacerdotaux et portant pour toute arme la Vraie Croix en proférant des anathèmes contre les infidèles ne reçut qu'une légère blessure. Le lendemain, le roi revient sur le champ de bataille ; il fait transporter les blessés et enterrer les morts. Le bruit d'une défaite ayant couru à Antioche, il envoie, comme gage de victoire, son anneau au Patriarche et à sa sœur, la veuve de Roger qu'il venait de venger. Puis c'est son retour triomphal à Antioche où il est accueilli « à grant procession et à grant joie ». Il y reste un certain temps pour rétablir les affaires de la Principauté : « pour atirier les choses du païs ». Il confirme aux fils les fiefs des chevaliers tombés sur le champ de bataille et il remarie « les veuves dames selon leur avenanz pour alier entr'eux les gens de la terre. Les forteresces que l'on pooit tenir fist bien garnir d'armes, de gens et de viandes ».

Baudouin II devait entreprendre cinq campagnes pour conserver à la Principauté d'Antioche sa province d'Outre-Oronte.

*
* *

XIII. CHEVALERIE.

Si, dans la fureur des combats, Chevaliers francs et Sheiks sarrasins se massacraient sans merci, ils s'admiraient aussi pour leur bravoure et, dans les périodes de trêves, ils entretenaient les relations les plus courtoises. Ainsi Baudouin II captif, hébergé en hôte royal par les Émir de Sheïzar en attendant l'arrivée de ses otages parmi lesquels se trouvait

sa fille, la petite Yvette, car il était assuré qu'elle serait bien soignée. Quand il fut libéré en 1124, on lui rendit le magnifique cheval qu'il montait quand il avait été fait prisonnier et on lui remit en présents une tunique royale, un bonnet d'or et des bottines ornementées.

Princes Francs et Sarrasins se donnaient aussi des armes en cadeaux. Ainsi lorsqu'en 1149 Joscelin II Comte d'Édesse voulut obtenir que le Sultan Masoud levât le siège de Turbessel il lui donna en présent douze armures de chevaliers (1).

Quand Saladin adolescent se trouva otage au château de Kérak de Moab, le chroniqueur Ernoul raconte que l'émir faisait jouer et portait dans ses bras une enfant, Étienne de Milly, fille du seigneur de la Terre Oultre le Jourdain.

Il semble bien qu'en pleine bataille devant Jaffa, le 5 août 1192, Malik al-Adil, frère de Saladin, admirant la bravoure du roi Richard et lui voyant une monture fourbue, lui fit amener deux magnifiques chevaux arabes en présent (2). Et après cette bataille où Saladin avait subi une défaite, celui-ci apprenant que Richard était tombé malade, lui fit porter à Jaffa des poires, des pêches et des sorbets à la neige de l'Hermon (3).

XIV. BUTIN ET TROPHÉES.

Après les combats les vainqueurs emportaient des prises variées : ainsi pour ne citer qu'un exemple, après la victoire du roi Foulques en décembre 1133-janvier 1134, près de Qinnésrin au Sud d'Alep, les Francs, nous dit le traducteur de Guillaume de Tyr (p. 616) : « Granz richèces de maintes manières trouvèrent en leurs tentes, chevaus et trop autres bestes, or et argent, robes et dras de soie, paveillons et pierres précieuses, si en furent chargé qu'à peines porent il tout ce porter en Antioche. » Évidemment ils emportaient aussi des armes.

Un curieux trophée fut la porte de la forteresse de Khanassera qui en 1121 fut rapportée à Antioche (4).

Quand on visite le Caire, on est fort surpris de découvrir dans une rue un portail du plus pur style français du XIII^e siècle. Il provient de l'église Saint-André à Saint-Jean d'Acre. On sait que cette dernière Place-forte des Croisés leur fut enlevée par le Sultan Khalil en 1291. Peu après la mort de celui-ci on fit transporter d'Acre au Caire les pierres de ce portail et on le remonta, comme un trophée, à proximité du tombeau de son frère le sultan Malik Nazir Mouhammad.

XV. LA VIE DANS LES FORTERESSES. — Garnisons et approvisionnements.

Dans notre I^{er} tome sur les châteaux des Croisés, nous avons consacré un chapitre (Chapitre IV, p. 89-103) aux conditions de l'existence dans les châteaux forts. Nous y reviendrons sommairement pour ajouter quelques informations.

Dans les grands châteaux des Ordres militaires, les garnisons étaient nombreuses. Les Chroniques nous donnent quelques chiffres : Wilbrand d'Oldenburg, vers 1212, dit que le Crac des Chevaliers avait en temps de paix 2.000 combattants (5). Pour la forteresse de Margat, le même auteur nous informe que chaque nuit, 4 chevaliers de l'Hôpital et 28 soldats

(1) « li cuens li rendi touz les prisons (prisonniers) qu'il tenoit de sa terre ; par desus ce, li dona douze armeures à chevalier ». Trad. de Guil. de Tyr, *H. occ.*, I, p. 775-776.

(2) Voir Ambroise, vers 11543-11564, trad., p. 455.

(3) Beha ed-Din Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 341.

(4) Grousset, I, p. 581.

(5) Ed. J. C. M. Laurent, *Peregrinatores...*, p. 169 : « Crac quod est castrum Hospitalariorum maximum et fortissimum Sarracenis summe damnosum... tempore pacis a duobus millibus pugnatorum solet custodiri. »

prenaient la garde en haut des tours ; il ajoute qu'en temps de paix la garnison était de 1.000 hommes et que la place était approvisionnée de tout ce qui était nécessaire pour cinq ans (1). Lorsque le roi Amaury II reprit Beyrouth en 1197, il trouva dans le château d'abondants approvisionnements « il trouva le castiel bien garni d'armes et de viandes à VII ans, fors seulement de vin » (2).

Les Templiers commencèrent à construire, en octobre-novembre 1178, le Chastellet au-dessus du gué de Jacob, sur le haut Jourdain, à une journée de marche de Damas. L'année suivante, après des assauts violents, Saladin l'emporta le 29 août 1179. La garnison était d'un millier de combattants. Abou Chama (3) la décompose : 80 chevaliers et leurs écuyers, 15 chefs commandant chacun une section de 50 hommes, des maçons, des forgerons, des charpentiers, des fourbisseurs et fabricants d'armes. L'arsenal contenait 1.000 cottes de mailles. Maqrizi (4) parlant comme Abou Chama de la prise du Chastellet par Saladin en 1179 dit que « les Musulmans prirent cent mille pièces de fer en fait d'armes et une quantité considérable de vivres et d'autres objets ; ils firent environ 700 prisonniers ». Saladin fit exécuter tous les Turcoples ou auxiliaires musulmans qu'il trouva là au service des Francs (5).

Le château d'Athlit (Chastel Pèlerin) construit en 1218 sur un cap, au Sud d'Acre, fut puissamment fortifié et confié à la garde des Templiers. Il fut attaqué en octobre 1220 par Malek al-Moadham, sultan de Damas ; la forteresse comprenait alors 4.000 combattants sans compter les secours venus d'Acre ; l'artillerie était manœuvrée par 300 servants qui détruisirent plusieurs machines du sultan et celui-ci dut se retirer après un mois de siège.

Le château de Saphet en Galilée, reconstruit par les Templiers en 1240 entretenait 1.700 personnes en temps de paix et on avait prévu la nourriture pour 2.000 personnes en temps de guerre. Le service quotidien de la Place était assuré par 50 chevaliers et 30 frères servants avec leur équipement de guerre et leurs chevaux, 50 Turcoples avec leurs armes et leurs chevaux et 300 servants de balistes (balistarii) ; mais en temps de guerre il y avait beaucoup plus de combattants puisque, quand les Musulmans prirent Saphet en 1266, ils décapitèrent 150 Templiers et 767 hommes de guerre. Dans la forteresse se trouvaient 3.000 personnes, en comptant les femmes et les enfants. Naturellement, dès la menace d'une attaque, les villageois du voisinage cherchaient refuge derrière l'enceinte (6).

L'auteur du récit de la reconstruction de Saphet vante les bienfaits que cette grande entreprise apporta dans la région : une ville s'établit tout près de là avec un marché et, sous la protection du château prospéraient 250 casaux avec une population rurale de plus de 10.000 personnes. Les pentes de l'éminence que couronne la forteresse de Margat étaient si bien cultivées, dit Wilbrand d'Oldenburg, qu'on y récoltait chaque année plus de cinq cents chariots de gerbes.

(1) *Ibid.*, p. 170.

(2) Ernoul, éd. Mas-Latrie, p. 315.

(3) Abou Chama, *Livre des Deux Jardins*, H. or., V, p. 205-207.

(4) Maqrizi, dans *Revue de l'Orient latin*, t. VIII, 1900-1901, p. 532-533.

(5) Les Francs avaient dans leurs armées et leurs garnisons des auxiliaires indigènes, chrétiens et musulmans. Lors de la 1^{re} Croisade, les Croisés furent beaucoup aidés par les Maronites qui étaient des archers fort habiles. Les chrétiens indigènes étaient souvent désignés par le terme de Suriens. On appelait souvent les auxiliaires musulmans : les Turcoples. Ces Turcoples composaient fréquemment la cavalerie légère ; ils étaient armés et montés à la manière sarrasine. Dans le combat du 28 juin 1119 à l'Ager Sanguinis où le prince Roger d'Antioche fut tué, le corps de bataille placé à l'aile gauche, formé d'indigènes Turcoples, arméniens et syriens chrétiens était commandé par le chevalier normand Robert de Saint-Lô (*Voir ci-dessus*, ch. VI). En 1170, Saladin assiégeant Kérak de Moab, l'armée de Palestine partit à son secours ; l'avant-garde était commandée par le fils du Connétable de Jérusalem Onfroi II de Toron ; elle se composait de 200 chevaliers, 1.000 Turcoples et une troupe nombreuse de fantassins (*Voir La Défense du Royaume de Jérusalem*, p. 53).

(6) Voir l'étude de R. B. C. Huygens sur le *De constructione castri Saphet*.

Voici encore un témoignage des avantages que procuraient à la population du voisinage les grandes forteresses et leurs exploitations agricoles : c'est la triste lettre écrite d'Acre à la fin de mai, ou au début de juin 1268, donc aussitôt après la chute d'Antioche, par Hugues Revel, grand maître de l'Hôpital, au prieur de Saint-Gilles (du Gard). Il lui dit que le Crac, Margat et le Toron de Belda sont sous la menace immédiate des Sarrasins, que l'Ordre doit consacrer des sommes énormes à l'entretien de ces forteresses ; ces lieux où l'Hôpital procurait leur subsistance à plus de dix mille hommes, sont maintenant désertés et il n'y reste plus que trois cents frères de l'Ordre (1).

Nous avons donné des détails sur les différents modes de l'approvisionnement de l'eau (2) qui était d'une importance capitale pour une place-forte exposée à un long siège. Il y avait une vaste citerne sous les donjons de Giblest et de Chastel Blanc. A Subeibe se trouve une citerne voûtée et l'on en voit deux fort grandes à Saone.

La forteresse de Kérak qui soutint le siège de Saladin de mars à novembre 1188 et celle de Montréal qui ne capitula qu'en avril-mai 1189 purent résister si longtemps parce qu'elles avaient de l'eau à volonté, grâce à des canalisations souterraines amenant l'eau de sources voisines dans des citernes. Au Crac des Chevaliers, nous avons retrouvé neuf citernes qui recevaient l'eau des terrasses par des canalisations de poterie. Olivier le Scholastique, décrivant le château d'Athlit construit en 1218, signale trois puits d'eau vive dans son enceinte.

Il y avait aussi de vastes bassins à ciel ouvert, appelés en arabe *birké* dont on a fait en latin *berquilia* ou *braquilia* et en français *berchile* ou *berquill* (3). Ces bassins servaient à baigner ou abreuver les chevaux et aussi à arroser les plantations. Au Crac des Chevaliers se trouve un grand berquill entre les deux enceintes, occupant toute la longueur du front Sud. On en voit un dans la basse cour de Saone et un dans la basse cour de Margat.

Mais le plus souvent, pour économiser la place dans l'enceinte, ces berquills étaient à l'extérieur, jouxtant une tour ou peu éloignés. Au pied de la principale tour du château d'Akkar est un berquill et une rainure verticale taillée dans le roc montre qu'une canalisation menait l'eau de la terrasse au réservoir (4). De même au pied du donjon de Kérak (5) ; à Beaufort (6) on a aménagé deux berquills, l'un au pied des murs au Nord et l'autre près de l'entrée au Sud. Dans d'autres châteaux, le berquill est à une petite distance de l'enceinte : ainsi au Toron (Tibnin), à l'Est de Tyr (7) ; à Subeibe, près de Banyas du Jourdain, à petite distance du donjon ; à Margat, un grand berquill à l'extérieur, en avant de la Tour de l'Éperon, située à la pointe Sud ; et nous avons vu qu'il s'en trouvait un autre dans la basse cour. Aussi à la grande forteresse de Saphet en Galilée reconstruite en 1240, il y avait des berquills pour abreuver les animaux et irriguer les plantations, non seulement à l'extérieur mais à l'intérieur de l'enceinte (8).

L'eau pouvait être aussi amenée d'une éminence voisine à l'intérieur de la forteresse : ainsi au Crac des Chevaliers au front Sud, l'aqueduc qui à travers la 1^{re} enceinte amenait l'eau dans le grand berquill ; ainsi à Baghras, au Sud-Ouest, un aqueduc de 18 m de haut,

(1) *Cart.*, IV, p. 292, n° 3, 308. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 91, n° 1358 a.

(2) P. Deschamps, *l'Architecture militaire des Croisés : l'approvisionnement de l'eau*, dans *Revue de l'art*, t. LXII, déc. 1932, p. 163 et s. phot. Voir aussi le *Crac des Chevaliers*, p. 90 à 93.

(3) Clermont-Ganneau, *Les berquilia des Croisés et la Birké arabe*, dans *Études d'archéologie orientale*, t. II (*Bibliothèque des Hautes-Études*, fasc. 113, 1897, p. 111 à 118) ; et *Les Berquills ou réservoirs des Croisés*, dans *Rec. d'archéologie orientale*, t. III, 1885, p. 141 à 142.

(4) Voir plus loin, II^e partie, *Forteresses* : Akkar.

(5) *La Défense du Royaume de Jérusalem*, Album, pl. XII et XIII et *Le Crac des Chevaliers*, Album, pl. XXI c.

(6) *La Défense du Royaume de Jérusalem*, Album, pl. LXIII et plan 6.

(7) *Le Crac des Chevaliers*, Album, pl. XXI a. — *La Défense du Royaume de Jérusalem*, Album, pl. XXII.

(8) « *Magna braquilia ad aquanda animalia et ad plantaria irriganda non solum extra castrum sed etiam infra.* »

encore en partie conservé, amenait l'eau de la montagne que des canalisations de terre cuite répartissaient dans la forteresse ; ainsi à Trapesac (Darbsak) on voit aussi un aqueduc qui conduit l'eau d'une éminence située à petite distance.

Nous avons reconnu (1) dans les châteaux des écuries, des magasins d'approvisionnements, des celliers, des silos où l'on mettait les réserves de grain, des viandes séchées ou salées. Au Crac, près des cuisines, une trentaine de jarres groupées dans un bloc de maçonnerie ; elles pouvaient contenir du vin et de l'huile. Au Crac aussi, un grand four à pain dont François Anus a exposé les ingénieuses dispositions (2) : d'une superficie de 21 m², il avait deux étages et était aménagé pour maintenir le foyer au ralenti de façon permanente ; un four aussi à Kérak de Moab, deux à Margat et plusieurs à Saphet, des pressoirs au Crac et à Saone où l'on voit trois groupes de silos répartis dans la cour. On voyait dans ces châteaux des moulins à vent et à eau. Au Crac des Chevaliers se trouve à la 1^{re} enceinte une tour appelée la Tour du Moulin. Il y avait donc là un moulin à vent. A Saphet, on voyait plusieurs moulins à vent et d'autres mus par des animaux. Hors du château on comptait douze moulins à eau. Sur le Nahr Naamân (l'antique Belus), à 1 km. au Sud d'Acre se trouvaient les moulins de Recordane, au pied du Tell Kerdané, qu'exploitaient les Templiers et les Hospitaliers. Au pied de Kérak de Moab, sur le Ouadi el-Frandji (la rivière des Francs) subsistent des vestiges de moulins à broyer les cannes à sucre.

Nous retrouvons dans le Comté de Tripoli et la Principauté d'Antioche tous les types d'ouvrages fortifiés que nous avons reconnus dans le royaume de Jérusalem depuis les simples fortins (bordj) jusqu'aux grandes forteresses.

XVI. PROCÉDÉS DE SIGNALISATION.

On rencontre une série de bordj dans la plaine d'Akkar, des tours de guet en particulier celle de Toklé, munie d'une citerne encore conservée sur une ligne de crête entre Chastel Blanc et le territoire des Assassins ; de sa terrasse on pouvait signaler par un feu l'approche de l'ennemi ; Châteaux de plaine jouant le rôle de gîte d'étape tels que Coliath non loin de la côte entre Tripoli et Tortose : et ces étranges postes de vigie, les grottes-fortresses creusées à une très grande hauteur à flanc de falaise ; on n'y accédait que par un étroit sentier surplombant le précipice. De la montagne une source les alimentait. Elles étaient choisies face à la frontière à un emplacement élevé d'où la vue embrassait un vaste horizon. Ces grottes furent utilisées aussi bien par les Croisés que par les Musulmans. Nous en avons signalé dans nos précédents ouvrages : el-Habis (3) à l'Est du Lac de Tibériade, la Cavea de Roob (4) dans la même région au Sud, la Cave de Tyron (5) à l'Est de Saïda.

Dans le Comté de Tripoli et la Principauté d'Antioche nous en avons signalé deux : la Cavea de Memboa dont M. Jean Richard a reconnu la position en un site el-Membouha (6), poste-vigie dominant la grande vallée de la Béqa près des sources de l'Oronte ; et la grotte de Zalin dont Tancrède s'empara en 1108 grâce à un soldat audacieux qui s'étant fait

(1) *Le Crac des Chevaliers*, ch. V, p. 89-103.

(2) *Le Crac des Chevaliers*, p. 269-274.

(3) *Le Crac des Chevaliers*, p. 26, 77. — *La défense du royaume de Jérusalem*, p. 99-116, 211-213, etc.

(4) *La défense du royaume de Jérusalem*, p. 104-105.

(5) *Ibid.*, p. 210-220, carte p. 210. Phot. Planches LXXVI à LXXXII.

(6) Jean Richard, *Questions de topographie tripolitaine*, dans *Journal Asiatique*, 1948, p. 54 et n. 2 ; carte p. 57.

descendre du sommet de la montagne, dans une caisse face à l'entrée de la grotte en fit sortir tous les occupants. Nous avons cru pouvoir la situer à Hayaline (1) au Sud d'Apamée.

Comme nous l'avons dit à propos de la tour de Toklé tout le réseau d'ouvrages fortifiés pouvait être informé par des feux sur les mouvements de l'ennemi.

En mai-juin 1125 le roi Baudouin II se porte avec son armée vers la Forteresse de Hazart investie par les Musulmans. Après avoir fait franchir les lignes ennemies par une troupe de secours, il feint de battre en retraite. Les assiégeants s'ébranlent pour le poursuivre. Alors, signal convenu sans doute avec les défenseurs de la place, ceux-ci allument un feu en haut du donjon. Le roi ordonne aussitôt de faire volte-face et de charger. Une mêlée furieuse amène la déroute des Sarrasins (2). En novembre 1183 la forteresse de Kerak de Moab au-delà de la Mer Morte, à 80 km de Jérusalem, put avertir qu'elle était assiégée : et du sommet de la tour de David, un feu l'avisa que le roi de Jérusalem lui envoyait une armée de secours (3).

Les Musulmans faisaient de même ; Nour ed Din après avoir pris en 1164 Harrenc aux Francs fit allumer deux signaux à feu pour guider les prisonniers évadés des territoires chrétiens (4).

Un autre moyen d'envoyer de rapides informations consistait à employer des pigeons voyageurs dont Francs et Musulmans firent grand usage. Il en est question dans les chroniques et la Chanson de Jérusalem. Nous en avons donné plusieurs exemples (5). En voici d'autres que nous avons cités au cours du présent ouvrage : en 1110 Tancrede entreprend le siège de Cerep : un pigeon envoyé à l'émir Ridwan par les assiégés portant un message qui lui demande de se hâter est capté par les Francs qui pressent l'attaque et enlèvent la Place (6).

Nous avons vu qu'en mai-juin 1125 le roi Baudouin II s'était porté au secours de la forteresse de Hazart investie. Il envoya aux assiégés un pigeon voyageur pour annoncer son arrivée. Mais l'oiseau fut pris par l'ennemi qui falsifia le message annonçant que le roi ne pouvait venir à leur aide, la Palestine étant envahie par les Égyptiens. Cependant la garnison tint bon (7).

Lors de la succession du prince Bohémond III (avril 1201) un conflit surgit entre les Princes arméniens de Cilicie et les Antiochéens. En novembre 1203 Léon II parvint à faire entrer une troupe arménienne dans Antioche. Bohémond IV demanda par pigeon le concours du sultan d'Alep, al-Zahir, dont l'armée poussant jusqu'à l'Oronte obligea les forces de Léon II d'Arménie à se retirer (8). Signalons aussi qu'en 1217, Jacques de Vitry, évêque d'Acre, chargé par le Pape de prêcher une nouvelle croisade s'était rendu dans les villes et les forteresses, à Tortose, le Crac, Safitha, Margat ; il raconte que devant passer tout près du domaine des Assassins, il envoyait des pigeons pour demander qu'on lui accordât une escorte (9).

(1) Voir plus haut chap. IV, p. 64 et chap. VI, p. 94.

(2) Grousset, II, p. 877.

(3) Ernoul, éd. Mas-Latrie, p. 104-105. — Voir *Le Crac des Chevaliers*, p. 97-98.

(4) Van Berchem, *Voyage...*, p. 234 et n. 1.

(5) *Le Crac des Chevaliers*, p. 98-99. — Voir aussi Anouar Hatem, *Les Poèmes épiques des Croisades*, 1932, p. 264 et 359-360.

(6) Voir ci-dessus, ch. VI, p. 95.

(7) Grousset, II, p. 877.

(8) Voir plus loin, ch. IX, p. 169.

(9) Voir plus haut, ch. II, p. 41.

CHAPELLES DANS LES CHÂTEAUX-FORTS

Nous avons étudié dans nos deux précédents ouvrages les édifices divers qu'enferment les forteresses et nous faisons de même dans la seconde partie de la présente étude : nous nous bornerons ici à examiner les chapelles qu'on y rencontre. Il était tout naturel que les forteresses des Hospitaliers et des Templiers renferment une chapelle.

Les châteaux tenus par les Seigneurs avaient aussi une chapelle. Au château de Tripoli, Camille Enlart (1) a reconnu en 1901 un pilier adossé au mur Sud d'une chapelle romane. En 1968 M. Denis Pilven a retrouvé le soubassement du mur Nord. Puis furent reconnus, dans l'axe de cet édifice, à l'Est, les vestiges d'une rotonde renfermant la sépulture de Raymond de Saint Gilles, mort dans ce château le 28 février 1105.

A Kérak de Moab (2) existe encore la chapelle dont la voûte en berceau plein cintre est presque complètement effondrée. Cette chapelle était ornée de peintures figuratives notamment un visage nimbé ; en 1929 je n'ai plus trouvé que quelques centimètres d'enduit avec les vestiges très effacés de peintures décoratives. C'est dans cette chapelle que se maria en 1183 la princesse Isabelle, fille et sœur des rois de Jérusalem Amaury et Baudouin IV, avec Onfroi IV, fils d'Étiennette de Milly, dame de la Terre outre le Jourdain.

Le bourg fortifié de Nephin conserve trois petites églises. M. Gabriel Saadé a trouvé le témoin d'une chapelle au château de Bourzey ; en 1188 cette forteresse haut dressée sur un sommet triangulaire fut assiégée par Saladin le 20 août 1188 et capitula le 23 après une résistance acharnée. Le Sultan rendit la liberté au seigneur de Bourzey et à sa famille composée de dix-sept personnes. La femme de ce seigneur était la sœur de Sibylle, Princesse d'Antioche.

La majestueuse forteresse de Saone appartenait elle aussi à une très noble famille de la Principauté d'Antioche. Dans cette Place-forte si bien aménagée, je m'étais étonné de ne pas trouver trace d'une chapelle ; mais plusieurs années après mon dernier passage, M. Pierre Coupel chargé par le Gouvernement syrien de travaux de fouilles, de dégagements et de restaurations à Saone, a retrouvé la ruine d'une chapelle franque d'assez grandes dimensions : dans œuvre environ 21,50 m de long sur environ 6 m de large, soit à peu près les mesures de la chapelle du Crac des Chevaliers.

LES CHAPELLES DES FORTERESSES DE L'HÔPITAL ET DU TEMPLE.

La chapelle du Crac des Chevaliers (4) (long. dans œuvre 21,50 m, larg. 8,50 m) du XII^e siècle est intacte ; avec ses murs latéraux évidés par de grands arcs brisés elle rappelle certaines églises romanes de Provence à nef unique. Celle de Margat (5), aussi à l'Hôpital, a dû être construite en 1186 ou peu après. Elle est un peu plus grande que celle du Crac (long. 23 m, larg. 10 m). Intacte elle aussi, elle conserve deux portails ornés de colonnes, chapiteaux, arcs brisés et voussures avec de belles moulures. La chapelle du donjon de Chastel Blanc (6) aux Templiers, intacte, a tout à fait l'aspect d'une église fortifiée, ses murs étant percés d'archères ; le cul-de-four de l'abside et les deux sacristies carrées qui la flanquent sont emboîtés dans un chevet plat, tous trois aussi défendus par des

(1) C. Enlart, *Les monuments des Croisés...*, architecture religieuse..., Album, Pl. 187, Phil. 563.

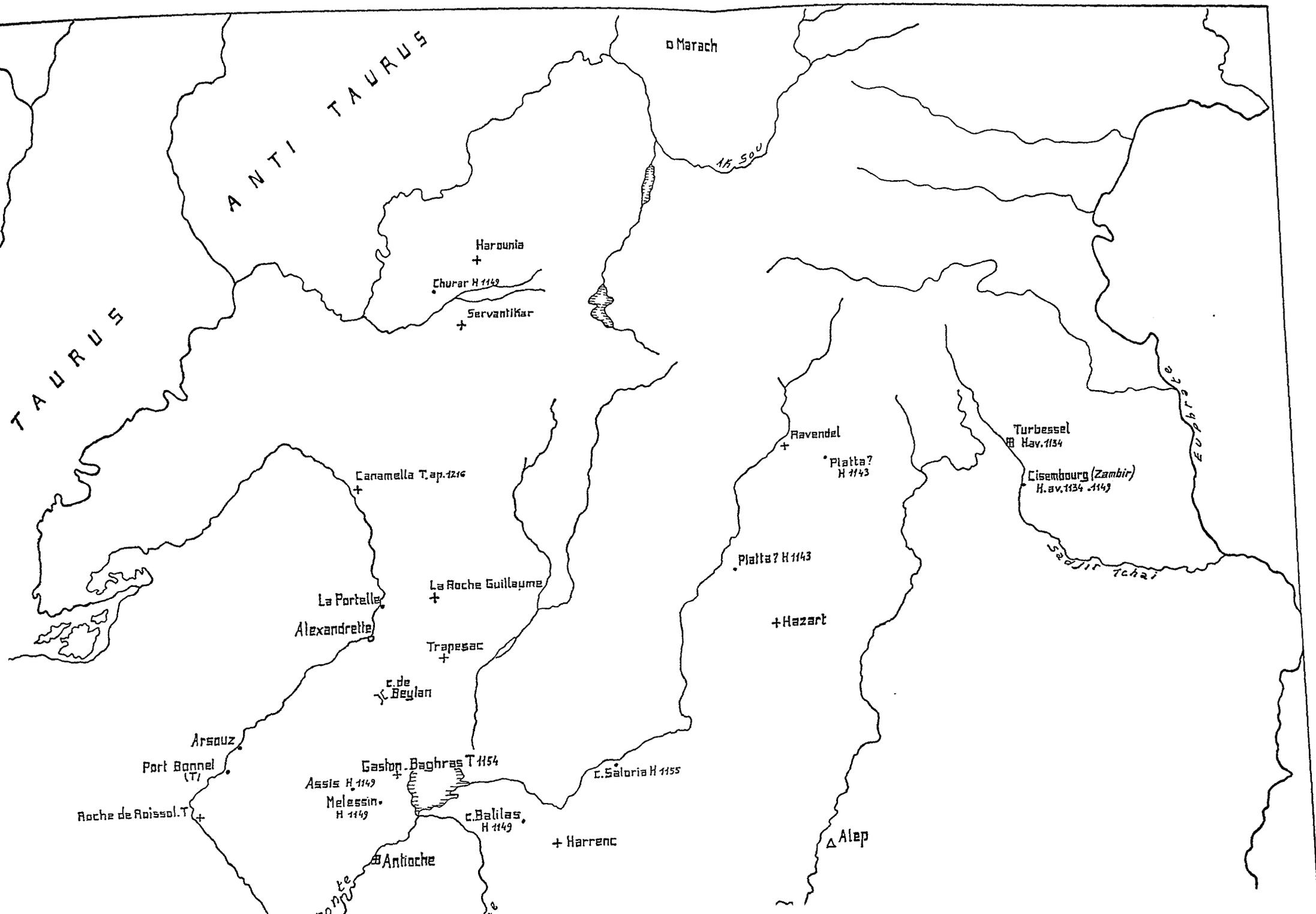
(2) Tristram, *The land of Moab*, Londres, 1874, p. 77. — *Voyage...*, à la mer Morte (en 1864) du Duc de Luynes, Paris, 1874-1877, t. II par Mauss et Sauvaire, descr. de Kerak, p. 100-129.

(3) *La défense du royaume de Jérusalem*, p. 63-64.

(4) *Le Crac des Chevaliers*, p. 197-202.

(5) *Voir plus loin*, II^e Partie, *Forteresses* : Margat.

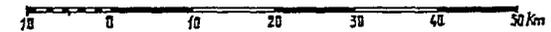
(6) *Id.* : Chastel Blanc. Cette chapelle a 23,60 m de longueur et 10,20 m de largeur.







PRINCIPALES POSITIONS
DE L'HOPITAL ET DU TEMPLE
DONNÉES EFFECTIVEMENT
DU À CHARGE DE RECONQUETE OU DE CONQUETE



Dressé par Paul Deschamps

E. Decamps de Mertenfeld.

archères (1). La citadelle de Tortose gardée aussi par les Templiers (2) avait une chapelle d'environ 22 m de long et environ 10 m de large.

A Chastel Pèlerin (Athlit), forteresse du Temple, Enlart (3) a reconnu au milieu de la cour les substructions d'une chapelle paraissant décagonale. La forteresse de Baghras que les Templiers et les Princes de Cilicie se disputèrent conserve une chapelle et l'on trouve aussi les vestiges d'une chapelle à Tchivlan Kalé où nous reconnaissons La Roche-Guillaume des Templiers.

ARMES SUSPENDUES DANS LES CHAPELLES DES TEMPLIERS ET DES HOSPITALIERS.

Les chapelles des Ordres étaient ornées d'une décoration essentiellement militaire. On sait que la règle de l'Ordre du Temple fut rédigée par saint Bernard. Il nous parle de cette parure guerrière en décrivant l'église des Templiers à Jérusalem. On y voit, dit-il, suspendus aux murs des écus, des lances, des mors et des selles de chevaux (4).

Les chapelles des châteaux de l'Hôpital étaient ornées de même : Joinville, pendant son séjour en Terre Sainte avec Saint Louis, dut se rendre au Crac des Chevaliers pour aller chercher, évidemment dans la chapelle, l'écu de son oncle Geoffroy V de Joinville qui avait combattu à la 3^e Croisade. Puis celui-ci avait dû prendre part aux expéditions conduites depuis le Crac en 1203 et c'est là qu'il vint mourir.

Un acte bien curieux, écrit à la manière d'un testament, est le don que fit en 1193, Bohémond III, Prince d'Antioche, à l'Hôpital (il mourut en 1201). Devenu confrère de l'Ordre il décide qu'à sa mort il ne sera pas inhumé en l'Église Saint-Pierre d'Antioche mais dans la Maison de l'Hôpital à laquelle il lègue, non pas seulement son corps mais aussi « totam suam armaturam » (5) qui nous paraît signifier son équipement militaire. Peut-être ses armes furent-elles suspendues dans l'église de l'Hôpital d'Antioche.

Ce n'est pas seulement leurs églises et chapelles que les Templiers décoraient de panoplies. Un passage du Chroniqueur Mathieu de Paris nous l'apprend en relatant un banquet offert par Henri III roi d'Angleterre et qui eut lieu en 1259 au Temple à Paris vraisemblablement dans la grand'salle : « Epulabantur autem in majori regia Templi ubi videlicet pendent clipei quotquot possunt circumquaque in quatuor parietibus, secundum consuetudinem ultramarinam, inter quos apparuit clipeus Ricardi regis Angliae » (6).

XVII. L'AIDE INDISPENSABLE DES ORDRES DE L'HÔPITAL ET DU TEMPLE.

Malgré l'arrivée de nouvelles croisades avec des armées nombreuses, malgré aussi les renforts continuels des chevaliers qui venaient faire leur pèlerinage et demeuraient

(1) La cathédrale de Tortose est elle aussi encadrée de deux salles rectangulaires qui rappellent les sacristies (protésis et diaconicon) flanquant le chevet des églises paléochrétiennes d'Orient.

(2) Enlart, t. II, p. 427.

(3) C. Enlart, t. II, p. 95. *Atlas*, pl. 29, fig. 95 et Pl. 76. — Voir la bibliographie dans notre *Défense du Royaume de Jérusalem...*, p. 24-25 et s.

(4) Vers 1136 : « Ornatur tamen hujus quoque facies templi sed armis non gemmis circum peudentibus clypeis paries operitur... undique frenis sellis ac lanceis communitur. » De laude novae militiae ad milites Templi, éd. 1690, tome I, col. 548. — Publié aussi dans Victor Mortet et Paul Deschamps, *Rec. de textes relat. à l'hist. de l'architecture...*, tome II, 1929, n° 11, p. 42, voir le *Crac des Chevaliers*, p. 96, n° 3.

(5) « Si mortem obierit, non ecclesia S. Petri Antiochiae, sed in domo Hospitalis sepeliatur, cui non solun corpus, sed totam suam Armaturam reliquerit », Cart., I, p. 600, n° 948. — Röhricht, *Reg.*, p. 191, n° 714.

(6) Mathieu de Paris, *Chronica majora*, édit. Luard., V, p. 480.

quelque temps en Orient pour prendre part à une campagne ou à un siège (1), les souverains des États de Terre Sainte n'auraient pas maintenu si longtemps leurs conquêtes s'ils n'avaient eu l'appui militaire constant des Ordres de l'Hôpital et du Temple dont les garnisons occupaient la plupart de leurs forteresses et dont les contingents prenaient part à tous les combats. Il arriva aussi que les gouverneurs de ces forteresses avec leurs seules troupes organisèrent des expéditions en territoire ennemi.

Ces deux Ordres procurèrent aux Princes les armées permanentes que ceux-ci ne purent jamais s'assurer. Nous rappellerons brièvement comment naquirent et se développèrent avec une ampleur surprenante ces deux institutions.

L'Ordre de l'Hôpital fut fondé bien avant la première Croisade, en 1070, par des marchands amalfitains pour héberger et soigner les pèlerins pauvres.

Quand les Croisés arrivèrent devant Jérusalem, l'Hôpital était gouverné par un certain Gérard qui ayant des intelligences dans la place leur apporta un précieux concours. Avec l'installation des Croisés en Orient, l'Ordre se développa et un certain nombre de Croisés s'y intégrèrent. Il reçut de très bonne heure des dons de domaines agricoles, des « casaux » qui lui procuraient des revenus (2). Gérard mort en 1119 ou 1120 fut remplacé par Raymond du Puy originaire sans doute du Dauphiné qui pendant son long gouvernement (jusqu'en 1158) fit de l'Ordre, sans pourtant qu'il cessât d'être hospitalier, c'est-à-dire d'accueillir les pèlerins pauvres et les malades, une milice guerrière (3) bien organisée avec des chevaliers, des sergents et des auxiliaires indigènes.

Les princes des états francs profitèrent largement du secours que leur offrait cette milice. En 1137 le roi Foulques donne aux chevaliers de l'Hôpital la garde du château de Bethgibelin qu'il avait fait construire comme base d'attaque du grand port d'Ascalon qui formait dans le territoire chrétien une enclave égyptienne.

Et aussitôt des précautions étaient prises pour assurer à la garnison les fruits de la terre dans le voisinage : un acte daté de Naplouse affectait à l'Hôpital treize casaux près de Bethgibelin (4). De même en 1142 le Comte Raymond II de Tripoli donnait à l'Hôpital le Crac pour garder vers l'Est son État.

Dès son origine l'Ordre du Temple se consacra essentiellement à la guerre. C'est un chevalier de Champagne, Hugues de Payens, qui le fonda en 1118 et installa ses premiers Frères à Jérusalem dans l'édifice appelé Templum Salomonis (el-Aqsa). Le roi Baudouin II

(1) En voici un exemple : en août 1184 André de Vitré qui se trouvait en pèlerinage à Jérusalem apprend que Saladin a mis le siège devant Kerak de Moab. Il décide avec d'autres pèlerins de se joindre à l'armée de secours levée par le roi Baudouin IV. Avant de partir pour cette expédition périlleuse, il cède certains de ses biens à plusieurs établissements religieux en France. Voir B. de Broussillon, *La charte d'André II de Vitré et le siège de Karak en 1184*, dans *Bull. hist. et philol.*, 1899 (Paris, 1900), p. 475. Le Comte de Flandre Thierry d'Alsace alla avec des troupes flamandes combattre quatre fois en Terre Sainte notamment en 1157 et 1164.

(2) Ainsi Bohémond I avant son départ de la Principauté d'Antioche à la fin de 1104 avait cédé à l'Hôpital trois casaux dans les montagnes d'Antioche. Cette donation nous est connue par un acte du 4 juin 1118 du Prince Roger d'Antioche : « III Casalia in montanis Antiochiaë quae Boamundus princeps dedit. » *Carl.*, I, p. 38, n° 45. Röhrich, *Reg.*, p. 20, n° 86. Elle est confirmée le 1^{er} février 1149 par un acte de Raymond I d'Antioche où sont énumérés des dons faits par Bohémond I, par Tancrede et autres seigneurs. Ici figurent les noms des trois casaux : « Extra Antiochiam casalia *Assis, Ursan, Melessin* cum pertinenciis quae Boamundus donavit. » *Carl.* I, p. 143-144, n° 183, Röhrich, *Reg.*, p. 63-64, n° 253. Pour *Assis* nous proposons *Afsiyé* à 12 km à l'Est d'Antioche : pour *Melessin* nous proposons *Elezi* à 9 km au Nord d'Antioche.

Ainsi à la même époque, Raymond de Saint Gilles, mort en 1105 devant Tripoli, qui avait poussé ses conquêtes loin vers l'Est jusqu'à Rafanée, avait donné à l'Hôpital, tout près de là, les casaux de Theledhep et de Cartamare. Nous l'apprenons par un acte du 8 février 1127 de Pons, comte de Tripoli, faisant à l'Hôpital des donations très importantes, notamment « in terra de Rafania, Theledhep et Cartamara quae pater Poncii, Bertrandus et avus ejusdem Raymondus Hospitali dederant », *Carl.*, I, p. 76-78, n° 82. — Röhrich, *Reg.*, p. 29, n° 118.

(3) Voir Delaville le Roulx, *Les Hospitaliers en Terre Sainte et en Chypre*, Paris, 1904.

(4) *Carl.*, I, p. 97-98, n° 116. — Röhrich, *Reg.*, p. 40-41, n° 164.

ayant fort apprécié l'initiative d'Hugues de Payens l'envoya en France et en Angleterre pour solliciter des renforts. Au concile de Troyes en 1128 celui-ci fit approuver sa Règle établie à l'imitation de la Règle bénédictine comme l'avait d'ailleurs fait à ses débuts l'Ordre de l'Hôpital. C'est saint Bernard qui rédigea les statuts de l'Ordre du Temple.

Comme les Hospitaliers, les Templiers se virent confier la garde et l'entretien des forteresses surtout les plus exposées; même ils prirent l'initiative d'en construire. Ainsi en 1178 le Chastellet au-dessus du Jourdain malgré une certaine opposition du roi Baudouin IV qui était engagé par une trêve avec Saladin (1). Ainsi en 1240 la reconstruction du château de Saphet en Galilée (2).

Le meilleur exemple qu'on puisse donner de cette activité déployée par les Ordres pour développer le réseau de forteresses dépendant des états francs est cette remarque faite dès 1166 par le Prince d'Arménie Thoros au roi Amaury I^{er} dont il fut l'hôte à Jérusalem. Il lui manifesta son étonnement de voir que dans son royaume trois châteaux seulement fussent à lui, tandis que tous les autres appartenaient à l'Hôpital ou au Temple (3).

Les Ordres, grâce à leurs immenses domaines tant en Occident qu'en Terre Sainte purent assumer de si lourdes charges. Ils acquirent l'un et l'autre une réelle autonomie au sein des États francs tant à l'égard des Princes que du Haut Clergé. C'est souvent à la suite d'une défaite et d'une grave menace de l'ennemi que le Prince fait don à l'un des Ordres d'une position stratégique indispensable à la sécurité de l'État. Souvent cette donation comporte des territoires à prendre ou à reprendre. C'est parce qu'en 1137 le Comte de Tripoli avait perdu Rafanée et Montferrand au Nord de son territoire et aux approches de l'Oronte, qu'il veut se protéger en arrière et sur une position très forte qui deviendra le Crac des Chevaliers. Par un acte solennel daté de 1142 (4) Raymond, Comte de Tripoli, fils de Pons, cède à l'Hôpital le Crac, les forts du voisinage et tous ses droits sur les territoires plus éloignés perdus et qu'il espère voir reconquérir tels que Rafanée et Montferrand et la pêcherie du Lac de Homs qu'il n'avait sans doute jamais possédée.

C'est poussé par une même nécessité que le Prince d'Antioche Bohémond II (1163-1201), fait don de territoires considérables à l'Hôpital en janvier 1168 : quelques années auparavant (août 1164) il avait perdu la grande place-forte de Harrenc qui au-delà de l'Oronte barrait aux Musulmans la route d'Alep vers Antioche. Désormais il n'avait plus l'espoir de récupérer par ses propres forces les places et les territoires d'Outre-Oronte qui avaient été si longtemps disputés et perdus pour la plupart en 1149. Le grand château d'Arcican avait été récupéré par les Francs en 1157 mais Nour ed Din l'avait repris en 1161 ou 1162 et l'avait détruit de fond en comble. En janvier 1168 Bohémond III cédait tout à l'Hôpital : la vallée si fertile du Roudj, Arcican, Basarfout, Lacoba, d'autres places encore (5).

Mais en fait ces cessions n'apportaient rien à l'Hôpital que la possibilité de s'en rendre maître à nouveau au prix de quels efforts militaires ! Et c'est peut-être pourquoi le Prince lui fait don d'un château au bord de la mer le Toron de Belda, entre Banyas et Djebelé, donc non loin de Margat, que l'Ordre acquerra dix-huit ans plus tard. Coïncidence curieuse,

(1) Ernoul, ch. IV (édit. Mas-Latrie, p. 27-28) : « Sire, dist Thoros au roy, quant je vîng parmi vostre tiere et je demandoie des castiaus cui il estaient li uns me disait : « C'est del Temple, li autres « de l'Hôpital ». Si que jou ne trouvai ne castiel, ne cité, qui fust vostre, ne mais seulement III, mais tout à Religion. »

(2) R. B. C. Huygens : Un nouveau texte du Traité « De constructione castri Saphet » dans *Studi medievali*, 2^e série, VI, I, 1965 ; centro italiano di studi sull'alto medioevo, Spoleto.

(3) *La défense du royaume de Jérusalem*, p. 129.

(4) *Cart.*, I, p. 116-117, n° 144. — Röhricht, *Reg.*, p. 53-54, n° 212.

(5) *Cart.*, I, p. 266-268, n° 391. — Röhricht, *Reg.*, p. 111-112, n° 428.

à la même date de 1168 l'Hôpital acquérait en Galilée le château de Belvoir (appelé aussi Coquet) dominant la vallée du Jourdain au Sud du lac de Tibériade. Sans doute les Francs étaient-ils effrayés par les succès de Saladin en Égypte qui menaçaient, avec la Syrie musulmane, d'encercler les états chrétiens. Les tremblements de terre de juin-juillet 1170 en Syrie et au Liban firent de grands ravages parmi les forteresses franques. Le roi Amaury I qui, pendant la captivité de Raymond III exerçait la régence du Comté de Tripoli, céda les châteaux d'Archas et de Gibelacar (Akkar), ruinés par ces séismes, à l'Hôpital à charge de les restaurer et de les défendre (1). C'est peut-être en même temps que furent confiés au Temple le Chastel Blanc et Arima qu'Abou Chama cite avec le Crac et Archas comme parmi les plus ruinés (2).

En 1177 le Comte de Tripoli donne à l'Hôpital le *Castrum rubrum* (Qa''at Yahmour) avec son casal, ce qui est surprenant puisque ce château est placé entre, d'une part Chastel Blanc et Arima au Temple, et d'autre part Tortose aussi place-forte des Templiers.

En juillet 1180 Raymond III, Comte de Tripoli cède à l'Hôpital le Château de Touban (3) au Nord-Est du Crac ; ainsi alors que l'Hôpital avait le Crac depuis près de trente ans, ce fort avancé n'était pas dans son domaine. Peut-être le Comté ayant été envahi peu de temps auparavant par les troupes de Saladin et les Hospitaliers surpris par ce raid n'ayant pas osé aller le combattre, demandèrent-ils cette position pour la fortifier davantage ?

Nous avons parlé plus haut d'un acte de mars 1181 par lequel Raymond III faisait don à l'Hôpital, sans doute par anticipation, d'un vaste territoire s'étendant au-delà du Liban vers le Sud dans la Beqa et suivant le Haut-Oronte depuis le voisinage de Lebona jusqu'au Lac de Homs (4). Et trois ans plus tard en juin 1184 (5), il n'hésitait pas à faire par avance à l'Hôpital, cadeau de la ville de Homs !

Une donation beaucoup plus efficace fut celle du château de Margat dont les Hospitaliers firent une place de guerre aussi considérable que celle du Crac. C'est le 1^{er} février 1186 (6) qu'un des plus nobles seigneurs de la Principauté d'Antioche, Bertrand Masoiers, fit cette vente déclarant qu'il ne pouvait plus supporter les frais d'entretien de ce château. Le Prince d'Antioche n'avait évidemment pas les ressources nécessaires pour se substituer à lui. Le château de Margat occupait une place stratégique de première importance puisqu'il se trouvait non seulement à la frontière du Comté de Tripoli, mais aussi tout proche du territoire des Assassins toujours redoutables et aussi parce qu'il dominait la grande route du littoral.

Comme les Hospitaliers, les Templiers apportèrent un précieux concours à la défense du Comté de Tripoli et de la Principauté d'Antioche. Dans le Comté, ils avaient leur grande place-forte de Tortose dont les ouvrages ont été endommagés et défigurés par les constructions urbaines greffées sur ses murailles. Les archives et le trésor de l'Ordre étaient gardés dans cette forteresse. Les Templiers y étaient installés en 1169 (7), peut-être avant.

Depuis longtemps des Templiers résidaient dans la Principauté. En 1140 on trouve deux Chevaliers du Temple à la cour de Raymond de Poitiers, Prince d'Antioche. Après la mort de celui-ci au combat de Fons Muratus le 29 juin 1149, Nour ed Din va camper sous les murs d'Antioche et le Patriarche Aimery de Limoges organise la défense de la cité.

(1) *Cart.*, I, p. 284-286, n° 411. — Röhricht, *Reg.*, p. 125, n° 477.

(2) Abou Chama, *H. or.*, IV, p. 154.

(3) *Cart.*, I, p. 397, n° 585. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 37, n° 594 b.

(4) *Cart.*, I, p. 406-407, n° 595. — Röhricht, *Reg.*, p. 160, n° 602, voir plus haut, ch. I, p. 29.

(5) *Cart.*, I, p. 450-452. — Röhricht, *Reg.*, p. 168, n° 637, voir plus haut, p. 30.

(6) *Cart.*, I, p. 492-493, n° 783. — Röhricht, *Reg.*, p. 171, n° 647.

(7) Le 16 mars 1169 accord entre l'Évêque de Banyas et les Frères du Temple réunis. En tête des Frères figure Galterus de Berito, preceptor, c'est-à-dire le gouverneur militaire. Röhricht, *Reg.*, p. 121, n° 462.

Le roi Baudouin III accourt avec sa chevalerie et un contingent de Templiers. Il introduit des renforts dans la place.

En 1154, les Templiers étaient déjà installés à Baghras puisqu'à cette date un contingent de cette forteresse battit au défilé de la Portelle un lieutenant de Masud, Sultan de Qonia (1). Et l'année suivante le Prince Thoros d'Arménie renonça en faveur des Templiers à ses prétentions sur Baghras et leur concéda des places dans la région d'Alexandrette en 1156 (2).

Dans sa campagne de 1188 Saladin, ayant pris les forteresses au Sud d'Antioche, remonta vers le Nord pour attaquer deux forteresses des Templiers (3), Trapesac dans l'Amanus qui commandait au Nord le col de Beylan et Baghras qui le défendait au Sud. A Trapesac les chevaliers attaqués le 2 septembre opposèrent une résistance acharnée puis n'obtenant pas de secours du Prince d'Antioche se rendirent le 16 septembre. Saladin alla ensuite assiéger Baghras qui, ne recevant pas non plus de renforts, se rendit le 26 septembre.

A la mort en 1201 de Bohémond III Prince d'Antioche, Bohémond IV ayant pris la couronne au détriment de son neveu Raymond Roupen, le roi de Petite-Arménie, Léon II, qui soutenait les droits de celui-ci, entra en conflit avec les Antiochéens. Le 11 novembre 1203 il réussit à faire entrer un corps de troupe arménien dans Antioche, mais les chevaliers du Temple auxquels Bohémond IV avait confié la garde de la citadelle firent une sortie et rejetèrent hors de la ville les Arméniens. Nous avons vu que Saladin avait enlevé aux Templiers Baghras en 1188 ; Léon d'Arménie s'y installa en 1191 et fortifia cette place. Malgré les protestations réitérées de l'Ordre du Temple et les menaces d'excommunication du Pape, il refusait de la leur rendre.

Toujours acharné contre les Templiers, il fit saisir en 1204 leurs châteaux de la Roche-de-Roissol et de la Roche-Guillaume (4) et en 1211 leur enleva Port-Bonnel (Arsouz). Enfin au début de 1216 Raymond Roupen étant entré par surprise à Antioche où il avait des partisans qui le considéraient comme l'héritier légitime de Bohémond III, il se fit couronner Prince d'Antioche à l'église Saint-Pierre (5).

Le roi Léon II heureux du succès de son neveu consentit alors à restituer aux Templiers Baghras qu'il avait usurpé vingt-cinq ans plus tôt. C'est vers la même époque que cet Ordre reçut au Nord du Golfe d'Alexandrette le fort de Canamella (situé par Cl. Cahen à Hisnat-Tinat) et son port qui avait une grande activité et servait notamment à l'exportation de pins de l'Amanus.

Les Templiers avaient dû rentrer en possession du Port-Bonnel ; ils avaient un peu au Sud d'Arsouz la forteresse de la Roche-de-Roissol (Qala). Enfin à la latitude de la Portelle,

(1) Grégoire le Prêtre, p. 172. Voir Grousset, II, p. 333-334.

(2) Guil. de Tyr, p. 385 et Michel le Syrien, p. 314. Voir Cahen, p. 392, n. 9.

(3) Voir plus haut, ch. VII, p. 131.

(4) Cahen, p. 605-606.

(5) Raymond Roupen n'avait jamais abandonné ses prétentions sur la Principauté d'Antioche et se préparait dans cette intention. Il recherchait l'appui des Hospitaliers en leur faisant des libéralités : il leur avait assuré par avance par acte du 22 mai 1207 (*Cart.*, II, p. 127, n° 1358. — Röhricht, *Reg.*, p. 220, n° 820) la ville et le port de Djebelé, qui en effet leur furent remis en 1216 ; puis en septembre 1210 (*Cart.*, II, p. 122-123, n° 1355) Röhricht, *Reg.*, p. 226, n° 845) le Castellum Vetulae (Bikisraïl) situé à l'Est de Djebelé. Son oncle le roi Léon II agissait de même : en mars 1210 il écrit de Tarse au Pape (*Cart.*, II, p. 119, n° 1350. — Röhricht, *Reg.*, p. 224-225, n° 841) qu'au mois d'août précédent les Hospitaliers sont venus à son secours contre une multitude d'ennemis ; en conséquence il demande que le Souverain Pontife confirme la donation qu'il fait à l'Ordre de la cité de Seleph (Selefké), du Castellum novum (on a proposé Nordberd) et Camardes que Grousset (III, p. 261-262) propose de situer à l'angle Nord-Ouest du Golfe d'Alexandrette à Kurt Kulak (carte ottom. Courou-Coulac) aux confins de la Syrie et de la Cilicie. Cahen (p. 615) y voit le désir de Léon II d'installer à son bénéfice une marche des Hospitaliers à l'Ouest de la Cilicie entre les Turcs Seldjoudides et son royaume. Dès qu'il fut maître d'Antioche Raymond-Roupen confia aux Hospitaliers la garde de la citadelle, auparavant assurée par les Templiers. Son règne ne dura que trois ans ; il fut détrôné en 1219 par Bohémond IV.

sur un sommet presque inaccessible, à 1250 m d'altitude, commandant un passage de l'Amanus, ils gardaient le château de la Roche-Guillaume appelé par les chroniques arabes Hadjar Choghlan (auj. Tchivlan Kalé). Kamal ad Din et Yaqout mort en 1229 confirment que les Templiers avaient tenu cette forteresse. En tout cas ils l'avaient perdue en 1236-1237, puisqu'à cette date ils tentèrent de la reprendre, mais une troupe venue d'Alep les repoussa (1).

Après la prise d'Antioche en 1268 les Templiers abandonnèrent leurs châteaux de Gaston (Baghras), la Roche-de-Roissol et la terre de Port-Bonnel (2).

Quelques actes curieux nous paraissent mériter d'être signalés. Ils concernent des cessions de terres par l'Hôpital avec en contrepartie des services d'hommes de guerre ou des travaux de construction. Bertrand Masoiers ayant cédé aux Hospitaliers en février 1186 son château de Margat, le Maître de l'Hôpital Roger de Molins se préoccupe aussitôt du recrutement de sa garnison. En mars il confirme, contre le service d'un cavalier, le don du casal Berbelearf qu'avait fait Bertrand à Richard de Bilio (3). A la même date Roger de Molins confirme les dons de plusieurs casaux et autres biens que Renaud II Masoiers avait faits à Martin de Nazareth ; en contrepartie celui-ci devra le service d'un chevalier et d'un turcople (4).

Le dernier acte de Renaud II Masoiers avant de mourir, est du 30 octobre 1185 (5) ; il cède la gatine Ubin à l'Hôpital qui prendra en charge la construction d'un casal, c'est-à-dire ici des bâtiments de cette métairie, et y fera creuser une citerne.

Enfin voici un acte plus ancien qui prévoit la construction d'un ouvrage fortifié dans la région du Comté d'Édesse : Baudouin de Marach cède à l'Hôpital représenté par Frère Raymond de Palacio le lieu de Platta (6) avec un terrain de deux lieues alentour, à condition de le fortifier dans le délai d'un an depuis la Pentecôte. Passé ce délai Renaud pourra disposer de cette terre. Comme l'a observé Claude Cahen (7) la date de 1163 attribuée à cet acte est certainement fautive puisque Baudouin de Marach fut tué en 1146. D'autre part l'Hospitalier Raymond de Palacio est attesté entre 1141 et 1147. Enfin on sait que les Francs avaient abandonné en 1151 tout le territoire du Comté d'Édesse. La donation de la terre de Platta est donc antérieure à 1146. On peut penser à 1143 au lieu de 1163 du fait d'une erreur de transcription : MCLXIII au lieu de MCXLIII.

Notons qu'en mai 1134 (8) Joscelin II Comte d'Édesse avait confirmé aux Hospitaliers l'Hôpital et l'église Saint-Romain du casal de Turbessel (Tell Bascher), cession que leur avait faite son père et que le roi Baudouin avait approuvée. Joscelin I étant mort en 1131 l'Ordre était donc dès cette date établi dans le Comté d'Édesse. Le 2 février 1149, Raymond de Poitiers, Prince d'Antioche, cède à l'Hôpital le casal de Cizenburg dans le territoire de Turbessel. Nous avons situé Cizenburg à Zambir à l'Est de Turbessel. C'est donc dans cette région que nous avons cherché la terre de Platta. Nous proposons au Nord de Kilis Polateli près d'Ispanak entre Ravendal (Rouanda) et Turbessel (Tell Bascher) (10).

Telle fut dans ses grandes lignes l'activité généreusement guerrière des Hospitaliers et des Templiers, sentinelles vigilantes dans les principales forteresses des États chrétiens

(1) Voir plus haut, chap. VII, p. 132.

(2) Voir plus haut, chap. IV, p. 71.

(3) *Cart.*, I, p. 497, n° 786. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 43, n° 650 a.

(4) *Cart.*, I, p. 497, n° 787. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 43, n° 650 b.

(5) *Cart.*, I, p. 484. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 42, n° 644 a.

(6) *Cart.*, I, 226. — Röhricht, *Reg.*, p. 103, n° 390.

(7) Voir Cl. Cahen, p. 514 et n. 22.

(8) *Cart.*, I, p. 89-90, n° 104. — Röhricht, *Reg.*, p. 38, n° 151.

(9) *Cart.*, I, p. 143-144, n° 183. — Röhricht, *Reg.*, p. 64, n° 253.

(10) On peut penser aussi à Patlakli à l'Ouest entre Kilis et Azaz.

dont ils construisirent plusieurs et qu'ils entretenaient à grands frais, partant en campagne à toute menace de l'ennemi, au premier appel d'un prince Franc, présents dans tous les combats, aussi prodigues de leurs richesses que de leur sang.

Les deux Ordres se distinguaient par ce qu'on peut appeler leur uniforme : les Templiers portaient une cotte d'armes blanche sur laquelle le Pape Eugène III (1145-1153) ajouta une croix rouge. Au milieu du XIII^e siècle sous le gouvernement du grand maître de l'Hôpital Hugues Revel les chevaliers de cet Ordre portaient en temps de paix un manteau noir et à la guerre une cotte rouge et une croix blanche (1).

(1) Delaville le Roulx, *Les Hospitaliers en Terre-Sainte et en Chypre*, 1904.

CHAPITRE IX

LE COMTÉ DE TRIPOLI ET LA PRINCIPAUTÉ D'ANTIOCHE DE 1188 A LA CHUTE DES ÉTATS FRANCS DU LEVANT

La bataille de Hattin en 1187, les campagnes de Saladin en 1188 avaient durement ébranlé et amoindri les États Francs de Terre Sainte. Ils devaient pourtant se maintenir encore un siècle et connaître des périodes de paix alternant avec des expéditions militaires parfois victorieuses. Ainsi l'histoire de ces États se divise dans le temps en deux périodes à peu près égales ; la seconde fut une lente décadence. Les désastres dont nous venons de parler suscitérent la Troisième croisade et l'on vit l'Occident secoué d'un enthousiasme rappelant celui de la Première croisade. Des flottes parties de Marseille, d'Italie, du Danemark, de Frise et de Flandre furent équipées pour transporter de nombreux combattants qui allaient se porter au secours de la chevalerie d'Orient. Dans le royaume de Jérusalem envahi, seul le Port de Tyr avait résisté grâce à l'énergie de Conrad de Montferrat. René Grousset a pu parler d'une reconquête du littoral palestinien. Guy de Lusignan, le vaincu de Hattin, qui avait jusque-là montré tant de faiblesse, eut alors un sursaut d'énergie et alla recruter à Tripoli et dans toute la terre chrétienne une armée pour entreprendre le siège d'Acre. Conrad de Montferrat forma à Tyr une flotte de cinquante navires pour ravitailler les assiégeants. Elle apparut chargée de vivres devant Acre le 4 mars 1190. Mais à l'intérieur les troupes de Saladin assiégeaient les assiégeants. Le 27 juillet 1190 le comte Henri II de Champagne, neveu des rois de France et d'Angleterre, débarquait avec un grand nombre de seigneurs français, annonçant l'arrivée prochaine des souverains. Philippe-Auguste apparut devant Acre le 20 avril 1191 et Richard Cœur de Lion le 7 juin. Ces royaux renforts donnèrent au siège d'Acre une vigoureuse impulsion. Philippe-Auguste se comporta vaillamment et tirait sur les Sarrasins comme un simple archer. Après une lutte acharnée la place tomba le 12 juillet. Il avait fallu deux ans pour triompher de la garnison et des troupes de secours de Saladin. Puis Richard Cœur de Lion descendit vers le Sud pour reprendre les villes de la côte. Saladin les avait détruites. Il passa par Caïffa et Césarée ; devant Arsouf le 7 septembre les croisés furent attaqués par trente mille cavaliers turcs et faillirent être encerclés. Richard, avec une audace inouïe, entraîna ses chevaliers dans une charge furieuse et mit l'ennemi en fuite. Puis il occupa Jaffa, Ibelin et Ascalon, dont il fit reconstruire les fortifications (février 1192) (1). Enfin il assiégea à 30 km au Sud d'Ascalon, le Darum, la place la plus méridionale des États chrétiens, l'emporta, mais

(1) Ambroise, *l'Estoire de la guerre sainte (1190-1192)*, édit. Gaston Paris (1897), vers 7995-8077.

constatant qu'il ne pourrait défendre ce Fort qui risquait de servir de point d'appui et de liaison entre les troupes musulmanes d'Égypte et de Syrie il le fit démolir (juillet 1192) (1).

Ces conquêtes étaient un résultat appréciable pour la sécurité du Royaume mutilé, mais le but essentiel de la croisade, la reprise de Jérusalem, n'avait pas été atteint. Richard Cœur de Lion, pressé de retourner en Angleterre, se hâta de dissoudre la croisade et de conclure avec Saladin une paix bâclée ne comportant pour la Palestine que des garanties insuffisantes. Ceci eut lieu le 2 septembre 1192. Le Prince d'Antioche, Bohémond III n'avait pas participé à la croisade. En octobre 1191, il avait fait une tentative pour reprendre Lattaquié et Djébelé, mais il avait échoué. L'année suivante, deux mois après ce traité conclu entre Richard et Saladin, Bohémond alla le 30 octobre 1192 à Beyrouth, avec ses principaux barons, rendre visite à Saladin. Celui-ci les accueillit fort bien ; voulant se concilier le Prince d'Antioche, il lui donna « en apanage » le district du Amq, situé entre le lac d'Antioche et Harrenc ; il lui donna aussi Arcican (2).

Des événements s'étaient passés en ce temps dans la Principauté à propos du château de Baghras, que les textes francs appellent Guaston du vieux mot gréco-romain castron. Rappelons que cette forteresse avait une grande importance puisqu'elle défendait, au Sud-Est, le col de Beylan par où passait la route allant d'Alexandrette vers l'intérieur, protégeant ainsi les approches d'Antioche.

Saladin avait enlevé Baghras aux Templiers le 26 septembre 1188.

Ensuite et pendant de longues années jusqu'en 1216 et même plus tard Baghras paraît avoir été le but ou le prétexte de conflits entre l'Ordre du Temple, des Princes arméniens, des Princes d'Antioche, des émirs musulmans, conflits où l'on voit intervenir le Pape et ses légats, le roi de Jérusalem, la noblesse, le haut clergé et la commune d'Antioche. René Grousset et Claude Cahen ont étudié minutieusement ces imbroglios politiques.

LES ARMÉNIENS EN CILICIE ET LA QUESTION DE BAGHRAS.

Il nous faut ici ouvrir une parenthèse et revenir quelques années en arrière.

En 1055 le Seldjouqide Tughril beg avait pris le pouvoir à Bagdad. En 1063 son neveu le Sultan Alp Arslan lui avait succédé, et souvent il envoyait des bandes turques ravager les territoires de l'Empire byzantin. L'empereur Romain Diogène (1067-1071) leva une armée pour les chasser. Le 19 août 1071 Alp Arslan et Romain se rencontrèrent près de Malazgerd en Arménie, au Nord du lac de Van. « La défaite de Malazgerd, dit René Grousset, fut peut-être le plus grand désastre de l'histoire byzantine. » Il ajoute que ce fut sans doute une des causes lointaines de la Première croisade. L'État byzantin vaincu, la chrétienté d'Occident allait accourir pour s'opposer aux menaces de l'Islam.

Après la victoire d'Alp Arslan les sultans seldjouqides allaient progresser peu à peu en Asie Mineure. Et leurs invasions obligèrent les populations chrétiennes de l'Arménie, vaste région au Sud du Caucase aux sources de l'Euphrate et du Tigre, à se retirer vers l'Ouest. Des colonies de cette nation vinrent chercher refuge dans les montagnes du Taurus cilicien.

Vers 1080 le Prince Roupen s'établit dans le massif de Patzerpert au Nord-Ouest de la ville de Sis qui devait devenir la capitale de l'État arménien de Cilicie. Le fils de Roupen, Constantin (1092-1100) avait chassé les Turcs de la région de Tarse et occupé, au Nord de cette ville, la forteresse de Vakha réputée imprenable. De là la dynastie roupénienne devait étendre ses conquêtes à toute la Cilicie. Lorsqu'arrivèrent les troupes d'avant-garde

(1) Ambroise, vers 10771-10772.

(2) Beha ad-din Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 356. Abou Chama, *Livre des deux jardins*, *H. or.*, V, p. 91. — Voir Grousset, III, p. 119 et Cahen, p. 433.

de la Première croisade, les Arméniens les accueillirent avec enthousiasme et se montrèrent de courageux auxiliaires et leurs chefs guidèrent la marche de Tancrede et de Baudouin de Boulogne. Plus à l'Est sur les rives de l'Euphrate d'autres seigneurs arméniens s'associèrent pour combattre les Turcs et leur enlever des places-fortes. Et leur concours contribua à l'établissement du comté d'Édesse. René Grousset a insisté là-dessus (1) : « le rôle de l'élément indigène arménien fut capital dans la réussite de la croisade. Ce fut lui qui livra aux croisés les avenues de la Syrie. C'est là un fait dont l'importance ne saurait être exagérée. »

Des alliances familiales eurent lieu entre princes francs et arméniens. Léon I^{er}, petit-fils de Roupen I^{er}, qui gouverna l'État depuis 1129 avait épousé d'abord une princesse byzantine et en secondes noces une sœur de Baudouin de Bourcq, comte d'Édesse et plus tard roi de Jérusalem ; en outre une sœur de Léon I^{er} avait épousé le vaillant Joscelin I^{er} de Courtenay, devenu comte d'Édesse après Baudouin. Les relations avec les Princes francs se gâtèrent dans la suite. Un fils de Léon I^{er} nommé Mleh était un renégat. Il avait d'abord été templier, puis assoiffé d'ambition il avait tenté d'assassiner son frère aîné, le Prince Thoros II. Grâcié, il s'était réfugié à Alep auprès de Nour ed din qui l'utilisa contre les Francs. Lorsque Thoros mourut en 1168 deshéritant Mleh et laissant son État à son fils Roupen II, encore très jeune (2), Nour ed din confia à Mleh un corps de cavalerie turque et Mleh, en haine des Templiers et de ses compatriotes, envahit la Cilicie où il commit d'atroces sauvageries. Il enleva aux Templiers « des forteresses des confins d'Antioche » que Thoros (3) avait confiées à leur garde. La principale était Baghras.

En 1171 il captura à Mamistra pour le rançonner un grand seigneur français le comte Étienne de Blois qui allait d'Antioche à Constantinople. Au début de 1173 avec les troupes de Nour ed din, il enleva à l'Empire trois villes de Cilicie, Adana, Mamistra et Tarse. Il s'était rendu si redoutable et abject que le roi de Jérusalem Amaury organisa cette même année une expédition dans la plaine de Cilicie où des vassaux étaient restés fidèles au prince renégat (4). Les troupes royales incendièrent les blés et détruisirent les casaux.

Ce ne fut qu'après la mort de Nour ed din (1174) que les seigneurs arméniens osèrent attaquer Mleh et au début de 1175 l'assassinèrent dans sa nouvelle capitale de Sis. Les Templiers recouvrèrent Baghras après la mort de Mleh.

En 1185 le Prince d'Antioche Bohémond III allait se prendre de querelle avec le prince arménien de Cilicie Roupen III (1175-1187) fils de Sdephané et neveu de Thoros II et de Mleh. Roupen étant venu se distraire à Antioche avec des femmes de mauvaise vie, il lui tendit un piège : l'ayant invité à un banquet, Bohémond s'empara de lui et le fit emprisonner (6).

Roupen ne fut libéré que contre restitution de places dont le Prince d'Antioche revendiquait la suzeraineté telles que Servantikar, Adana et Mamistra. Nous avons vu que Saladin avait enlevé Baghras aux Templiers en 1188. Deux ans plus tard, peut-être au moment de l'arrivée des troupes de Frédéric Barberousse, le sultan avait fait démanteler cette forteresse en prévision d'une tentative des Francs pour la reprendre.

Les musulmans l'ayant évacuée, un chevalier franc, Foulques de Bouillon, cousin germain de Léon II d'Arménie, s'en empara en son nom. Le prince au lieu de la rendre aux Templiers l'occupa et la fit fortifier (vers 1191) (7).

(1) Grousset, I, p. 47.

(2) Michel le Syrien, I. XIX, ch. 3, édit. Chabot, t. III, p. 331.

(3) Cahen, p. 512.

(4) Michel le Syrien, I. XIX, ch. VI.

(5) Michel le Syrien, I. XX, ch. 2, édit. Chabot, III, p. 361.

(6) Grousset, II, p. 696. — Cahen, p. 424.

(7) Eracles, 24^e livre, c. 25, *H. occ.*, II, p. 136. — Ernoul, édit. Mas-Latrie, p. 319. — Grousset, III, p. 16.

Malgré les protestations du grand maître du Temple appuyé par le Prince d'Antioche, Léon II successeur de son frère Roupen III refusa de leur restituer cette place. Il allait bientôt tirer vengeance du guet-apens dans lequel Bohémond III avait fait tomber son frère en 1185.

Remettant à plus loin les événements qui, dans les dernières années du XII^e siècle et les toutes premières du XIII^e se sont passés dans d'autres parties de la principauté et dans le comté de Tripoli nous poursuivrons le récit de ceux dont Baghras fut le pivot. Léon II fut le prince le plus éclairé et le plus actif de la dynastie roupénienne. Il avait de grandes ambitions.

Pour le piège qu'il allait tendre au prince d'Antioche Léon fut aidé par la propre femme de celui-ci, Sibylle, une néfaste intrigante qui déjà en 1188 avait servi d'espionne à Saladin contre les Francs. Léon II les invita avec de grands personnages de la cour d'Antioche et de la cour de Cilicie pour une partie de campagne à la « Fontaine de Gaston » c'est-à-dire près d'une source qui jaillit au pied de la forteresse de Baghras dans un site plein de verdure et de fraîcheur. Sous prétexte d'une conversation intime Léon fit entrer Bohémond dans une salle du château où on leur servit une collation. Après quoi des soldats arméniens surgirent. Le prince franc stupéfait s'exclama : « que est-ce Livon, suis-je pri ? » « Et il li repondit que oill. Et surtout que vos sovieigne comment vos preistes mon frère Rupin !... » (1). Ceci se passa en octobre 1193 (2). Léon s'empara aussi d'une partie de l'escorte de Bohémond. Il envoya une ambassade à Antioche offrant la liberté de ses captifs à condition que la ville lui fût remise.

Cette démarche provoqua une explosion de fureur aussi bien chez les notables que dans toute la population latine d'Antioche. D'un mouvement unanime les habitants se réunirent dans la cathédrale Saint-Pierre où l'énergique patriarche Aimery de Limoges les accueillit pour proclamer la commune. On décida de confier le pouvoir à Raymond, fils aîné de Bohémond, jusqu'au retour du prince. Les représentants arméniens de Léon II furent chassés et celui-ci, comprenant qu'un coup de force était inutile, quitta Baghras avec son prisonnier qu'il enferma dans sa citadelle de Sis.

Dans cette situation difficile le Patriarche, le Prince Raymond qui venait de recevoir la régence de la Principauté et son frère cadet Bohémond IV, comte de Tripoli, firent appel au roi de Jérusalem Henri de Champagne qui résidait à Acre. Celui-ci, jouant le rôle d'arbitre ou de conciliateur qu'avaient tant de fois assumé ses prédécesseurs, se rendit à Antioche pour s'informer auprès des dirigeants, de là il gagna Sis, la capitale de la Cilicie, et fut reçu avec de grands honneurs par Léon II. Il apaisa les rancunes et obtint cette convention : Bohémond renonçait aux territoires disputés depuis la forteresse de Baghras et sur la côte du golfe d'Alexandrette depuis La Portelle jusqu'au port de l'Aïas. L'accord entre les deux princes se confirma par des fiançailles : le prince Raymond qui avait suppléé son père pendant sa captivité devait épouser la Princesse Alice, nièce de Léon II. Bohémond fut libéré avant septembre 1194. Le mariage eut lieu au début de 1195 (3). Trois ans plus tard, Léon II dont le prestige croissait se faisait couronner roi de l'État arménien de Cilicie dans la cathédrale de Tarse le 6 janvier 1198 (4).

Dans son conflit avec les Templiers qui réclamaient toujours Baghras, dans ses relations incertaines avec les Princes francs, il jugea nécessaire d'obtenir les faveurs d'Innocent III

(1) Eracles..., *H. occ.*, II, p. 207-208. — Ernoul..., p. 319 donne une autre version. C'est Bohémond qui aurait projeté de capturer Léon, mais celui-ci se méfiait et avait caché dans le bois voisin de la source des soldats qui accoururent quand ils le virent menacé. Voir Grousset, III, p. 129-130.

(2) Date précisée par Cahen, p. 583, d'après Michel le Syrien, I. XXI, ch. 8, édit. Chabot, III, p. 411 et d'autres sources.

(3) Cahen, p. 586.

(4) Grousset, III, p. 133 qui cite Sempad, p. 634-638.

et il s'était rallié à la Papauté ainsi que le Catholicos de l'église arménienne. En 1199 il envoya au pape un messenger le chevalier Alfred de Margat (1) : il prétendait que Baghras avait été jadis occupée par son oncle Mleh et que c'était lui-même Léon qui avait repris cette forteresse aux musulmans.

De leur côté les Templiers avaient en même temps adressé une protestation au pape contre cette usurpation. Le Pontife envoya un légat qui essaya en vain de résoudre le débat.

En avril 1201 à la mort de Bohémond III les choses s'envenimèrent à nouveau avec les Francs. Son fils aîné, Raymond, était mort avant lui, laissant de sa femme Alice un fils Raymond-Roupen. Son second fils Bohémond IV avait été adopté par le dernier comte de Tripoli de la maison de Toulouse, Raymond III, et avait de ce fait hérité du comté de Tripoli en 1187. En droit féodal la couronne d'Antioche revenait à Raymond-Roupen. Aussitôt qu'il eût appris la mort du prince, Léon II était parti avec Raymond-Roupen pour le faire couronner à Antioche. Mais il avait été devancé par des chevaliers et des bourgeois d'Antioche, et aussi des Templiers qui ne cessaient de réclamer Baghras à Léon II. Cependant certains chevaliers de la principauté avaient pris parti pour Raymond-Roupen et s'étaient retirés en Cilicie.

Léon II avait repris les hostilités devant Antioche (2) en 1202. Au printemps 1203 il vint camper près du Pont de Fer et fit des ravages dans le voisinage. Puis le 11 novembre une troupe arménienne pénétra dans Antioche. Mais les Templiers auxquels Bohémond IV avait confié la garde de la citadelle firent une sortie et repoussèrent les soldats de Léon.

Là-dessus Bohémond demandait par pigeon le concours du sultan d'Alep Al-Zahir avec lequel il avait conclu une trêve. Ainsi Francs et Musulmans s'alliaient contre le roi arménien de Cilicie. Les troupes d'Al-Zahir arrivèrent jusqu'à l'Oronte. Alors les forces de Léon se retirèrent.

Celui-ci pour se venger des Templiers alla s'emparer en 1203 de leurs forteresses de la Roche-de-Roissol et de la Roche-Guillaume et pilla leurs troupeaux et leurs territoires (3).

Ensuite il veut exercer des représailles contre le sultan d'Alep et à Noël 1205 il attaque à l'improviste le Fort de Trapesac qui était aux mains des Musulmans depuis 1188, mais ses troupes sont repoussées. Au printemps 1206 il inflige, dans la région du Amq entre Harrenc et Trapesac une grave défaite au général Alépin Maimoun. Le sultan d'Alep envoie contre lui de nouvelles troupes. Enfin la paix est conclue entre Léon et Al-Zahir. Le roi d'Arménie accepte de démolir un fort qu'il avait construit pour menacer Trapesac (août 1206).

Cependant la querelle se prolongeait au sujet de Baghras. Le pape avait envoyé en Orient un nouveau légat. Innocent II ayant en vain invité Léon à rendre cette place aux Templiers il se vit, malgré toute sa bienveillance, contraint de l'excommunier (1205).

La guerre continua. Le roi Léon organisa en 1208 et 1209 des campagnes où se multiplièrent les massacres et les dévastations dans la plaine d'Antioche. Bohémond IV fit appel aux musulmans. Le sultan Seldjoucide de Qonia, Kaikhosrau, au printemps 1209 attaqua avec ses troupes turcomanes et un contingent d'Alep le royaume cilicien. Et Léon dut traiter, renoncer à ses prétentions sur Antioche et restituer Baghras au Temple. Naturellement il n'en fit rien.

Au début de 1211 une troupe de Templiers étant en route pour ravitailler une de leurs

(1) Cahen, p. 599-600.

(2) Cahen, p. 602.

(3) Cahen, p. 605-606 et n. 15, lettres des légats au pape et lettre du pape à Léon, 17 janvier 1205 (Migne, II, 509) en réponse à la plainte des Templiers. — Grousset, III, p. 248 et n. 3, dit seulement siège de la Roche de Roissol.

forteresses, Léon les assaillit dans un défilé et le grand maître de l'Ordre fut gravement blessé (1).

Le pape renouvela alors l'excommunication qu'il avait déjà prononcée contre Léon mais jusqu'à présent elle n'avait été que théorique. Cette fois il écrivit à tout le clergé de Syrie de la publier et d'appliquer les sanctions que comportait cette condamnation. En outre il invita le roi de Jérusalem Jean de Brienne à venir en aide aux Templiers (mai 1211). En cette même année ceux-ci organisèrent une expédition en Cilicie avec le concours de Bohémond IV ; cinquante chevaliers du royaume de Jérusalem se joignirent à eux (2). Le continuateur de Guillaume de Tyr écrit que Léon fit sa paix avec le Temple auquel il rendit Baghras, mais ce ne fut encore qu'une promesse car Wilbrand d'Oldenbourg passant par Baghras au cours de son voyage de 1212 écrit que cette place est détenue par le roi d'Arménie qui l'a enlevée aux Templiers et que ceux-ci se plaignent fort d'en avoir été spoliés (3).

Quelques années plus tard en 1216 les événements tournèrent au détriment de Bohémond IV. Léon avait gardé des amitiés dans le clergé et la noblesse d'Antioche. En outre, il avait auprès de lui des seigneurs qui avaient quitté cette capitale et restaient fidèles à Raymond-Roupen qu'ils considéraient comme le prétendant légitime. Profitant de ce que Bohémond IV était retenu à Tripoli, un complot s'établit pour appeler à Antioche Léon et son neveu. Ceux-ci purent de nuit introduire des troupes arméniennes par la porte Saint-Paul. La ville fut occupée par surprise. Le 14 février 1216 eut lieu l'entrée solennelle des princes arméniens. A Saint-Pierre le Patriarche Pierre de Locedio sacra Raymond-Roupen Prince d'Antioche.

Le prince Raymond-Roupen s'était depuis longtemps assuré l'appui des Hospitaliers et leur avait fait des libéralités. Ainsi par un acte du 22 mai 1207 (4) il leur avait cédé par avance le Port de Djebelé et en septembre 1210 y avait ajouté le Castellum Vetulae (Bikisraïl) (5).

Dès son avènement il témoigna sa reconnaissance à l'Hôpital pour son aide : la garde de la citadelle d'Antioche lui fut confiée et le châtelain en fut Ferrand de Barras, ancien châtelain de Seleké, puis le sénéchal de la Principauté vint faire remise de Djebelé à Joubert, châtelain de Margat. Quant au roi de Cilicie Léon II il renonça aussitôt aux sévices qu'il avait, depuis son excommunication, exercé contre l'église latine. Il se réconcilia avec elle, rétablit sur leur siège les évêques de Tarse et de Mamistra et enfin, après avoir injustement gardé pendant plus de vingt-cinq ans la place de Baghras, la rendit à l'Ordre du Temple. Désormais celui-ci devait la conserver jusqu'à la chute de la Principauté (6).

Mais Raymond-Roupen eut bientôt de grandes difficultés à Antioche, dont il avait trouvé les finances en très mauvais état. Par des impositions excessives il se rendit vite impopulaire. Son oncle le roi Léon II mourut en 1219. En cette même année les membres de la noblesse d'Antioche qui avaient soutenu Raymond-Roupen l'abandonnèrent. Un chevalier nommé Guillaume Farabel prit l'initiative de restaurer Bohémond IV. Celui-ci accourut de Tripoli et entra à Antioche où après trois ans d'exil il fut acclamé. Raymond-

(1) Cahen, p. 616-617.

(2) Cahen, p. 616-617.

(3) Édit. J. C. M. Laurent, p. 174.

(4) *Cart.*, II, p. 70-71, nos 1262 et 1263. — Röhrich, *Reg.*, p. 220, n° 820 et *add.*, p. 53, n° 820.

(5) *Cart.*, II, p. 122-123, n° 1355. — Röhrich, *Reg.*, p. 226, n° 845. Confirmé le 31 mars 1215 ; *Cart.*, II, p. 175-176, nos 1441-1442. Röhrich, *Reg.*, p. 237, n° 878. Confirmé le 12 févr. 1218 : *Cart.*, II, p. 241, n° 1606. Röhrich, *Reg. add.*, p. 59, n° 909 a. Léon II, qui soutenait les prétentions de son neveu Raymond-Roupen, avait donné en 1210 à l'Ordre de l'Hôpital la forteresse de Seleké dans la Cilicie occidentale ainsi que le Fort de Camardias, le Camard (Kurt-Kulak) à l'angle Nord-Ouest du Golfe d'Alexandrette. Voir Grousset III, p. 261. — Cahen, p. 615.

(6) Grousset, III, p. 260-261. — Cahen, p. 621.

Roupen réfugié dans la citadelle put s'enfuir pendant la nuit. Bohémond IV devait gouverner la principauté jusqu'à sa mort en 1233.

* * *

Ainsi que ces querelles entre Francs et Arméniens, le XIII^e siècle va nous offrir maintes fois le pénible spectacle d'alliances avec les musulmans, de chrétiens en lutte contre des chrétiens et de conflits armés de vassaux contre leurs seigneurs.

Ayant exposé les affaires de Baghras et du royaume de Petite-Arménie, c'est-à-dire la Cilicie, nous revenons aux événements qui, après la grande détresse causée par les victoires de Saladin, se passèrent dans le comté de Tripoli et la principauté d'Antioche.

Le désastre de Hattin et la chute de Jérusalem avaient suscité en Europe une grande émotion qui allait provoquer la 3^e Croisade. Josse, archevêque de Tyr, était parti en hâte pour demander des secours rapides et le premier prince qui répondit à cet appel fut le roi de Sicile, Guillaume II. Il envoya dès mars 1188 au Liban des vaisseaux commandés par son amiral Margarit et montés par deux cents chevaliers (1) qui empêchèrent Saladin de s'emparer de Tripoli. Un de ces chevaliers qu'Ernoul appelle « le chevalier vert » (2) alla même en ambassade auprès de Saladin et l'exhorta à restituer aux Francs Jérusalem (3). Le Sultan le reçut fort honorablement et lui offrit des chevaux et d'autres présents.

Nous avons vu que Saladin avait courtoisement accueilli à Beyrouth le 30 octobre 1192 le Prince d'Antioche Bohémond III et lui avait accordé des concessions territoriales. L'année suivante le sultan mourait. Sur la côte les Princes Aiyubides de la famille de Saladin conservèrent les ports de Lattaquié et de Djebelé, la principauté n'ayant comme débouché sur la mer que le port Saint-Siméon. Francs et Musulmans étaient las de la guerre et les trêves conclues entre eux avaient été facilement prolongées jusqu'en 1197. En cette année les Francs récupérèrent pacifiquement certaines places. Dans le comté de Tripoli qui avait à sa tête depuis dix ans Bohémond IV, fils cadet du Prince d'Antioche Bohémond III, le seigneur de Giblet, Guy I^{er} Embriac, d'une famille d'origine génoise, recouvra sans conflit sa cité. Il semble bien qu'en même temps, un membre d'une branche cadette de cette famille se réinstalla dans son fief de Besmedin, au Nord de Giblet.

La même année le roi de Jérusalem Amaury II entreprit le siège de Beyrouth où gouvernait, au nom du Sultan, Malik al-Adil. Il s'en empara grâce à l'aide audacieuse de prisonniers francs qui s'étaient rendus maîtres des portes de la tour principale (octobre 1197).

En même temps Bohémond III essayait de reprendre les ports de Lattaquié et de Djebelé, mais le sultan d'Alep Malik az-Zahir fils de Saladin, donna ordre de les miner et de les démolir. Il semble que Bohémond aborda à Valénie et se rendit dans les deux ports, mais les voyant si ruinés il se retira. Peu après Malik az-Zahir venant d'Alep à Lattaquié fit reconstruire sa citadelle (novembre 1197).

L'année suivante Malik al-Adil et le roi Amaury II renouvelèrent leurs trêves selon les conventions conclues entre Saladin et Richard Cœur de Lion ; en outre le sultan reconnaissait l'occupation de Giblet et de Beyrouth par les Francs.

Dans le comté de Tripoli, vers 1200, l'ancien seigneur du Boutron (Batroun) au Nord de Giblet, le Pisan Plébaïn rentra en possession de son fief.

(1) Eracles, *H. occ.*, II, p. 119-120.

(2) Ernoul, édit. Mas-Latrie, p. 251.

(3) Ibn al-Athir, *H. or.*, I, p. 720-721.

*
* *

Nous allons voir à cette époque la garnison du Crac des Chevaliers prendre part à plusieurs campagnes à l'Est du comté de Tripoli. Dans notre première étude sur les châteaux des Croisés consacrée principalement à cette forteresse nous avons constaté que la grande campagne de constructions (front Ouest de la 1^{re} enceinte et grandes tours rondes de l'Ouest et du Sud de la 2^e enceinte) qui en avait fait l'un des plus puissants ouvrages militaires du Moyen Age avait dû être exécutée à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e.

Le Crac alors puissant, invulnérable, largement pourvu de combattants et de munitions, va pouvoir passer à l'offensive, servir de lieu de concentration et organiser des expéditions, en 1203, 1204-1205 contre Hama, Montferrand et Homs. En 1207 les Chevaliers du Crac subirent une contre-attaque de Malik al-Adil, frère de Saladin. Puis avec des troupes de Tripoli ils allèrent attaquer Homs. En 1216 le pape Honorius III, faisant prêcher une Croisade en Europe, envoya Jacques de Vitry prêcher au Levant. Ce prédicateur fut reçu au Crac. La forteresse y reçut aussi un hôte royal André II de Hongrie qui avait participé à la cinquième Croisade (1).

*
* *

Parmi les événements concernant le comté de Tripoli, rappelons que le roi de Jérusalem Henri de Champagne, se rendant en 1197 en Cilicie, après avoir passé par Tortose se trouva au voisinage du territoire des Assassins. Le grand maître des Assassins vint à sa rencontre et l'invita dans son château d'El-Kahf où il le reçut avec honneur et lui proposa une alliance. Plus tard en 1213 le jeune prince Raymond, fils aîné de Bohémond IV, Prince d'Antioche et comte de Tripoli, fut poignardé par des Ismaéliens dans la cathédrale de Tortose (2).

*
* *

René Grousset, en des pages éloquentes, a retracé l'étrange Croisade de l'Empereur Frédéric II homme de haute intelligence mais de mœurs abominables, favorable aux musulmans et hostile à la noblesse et à la population chrétiennes du Levant. Nous ne ferons allusion à sa duplicité et à ses machinations que pour ce qui concerne son attitude vis-à-vis de deux grands seigneurs des États latins : Jean d'IBelin, sire de Beyrouth « modèle de la chevalerie française de Syrie » (3) et Bohémond IV.

En 1228 il attira Jean d'IBelin dans un guet-apens. L'ayant invité à un banquet au château de Limassol en Chypre, à la fin du festin des gardes armés apparurent derrière l'empereur, et celui-ci alors interpella ce seigneur et le somma de lui remettre la cité de Beyrouth ; Jean d'IBelin lui opposa un refus si formel dans un langage si noble et si énergique que Frédéric n'osa lui tenir tête. Et « le vieux sire de Baruth » retourna dans son fief où ses vassaux lui firent un chaleureux accueil. Il y prit les mesures nécessaires pour que la garnison fût à l'abri de toute surprise. Bohémond IV était venu lui aussi à Chypre, avec un de ses barons, Guy I^{er} de Giblet, pour faire sa cour à l'empereur. Devant l'attitude

(1) Nous avons exposé ceci avec plus de détails dans notre chapitre I : Le comté de Tripoli dans sa plus grande extension. Voir aussi notre livre sur *le Crac des Chevaliers*, 1934, p. 123-129.

(2) Voir plus haut le chapitre II : Le Djebel Ansarieh et le territoire des Assassins, p. 41. On sait que Louis IX entama aussi des pourparlers d'alliance avec le grand maître des Ismaéliens.

(3) Grousset, III, p. 277.

hautaine de celui-ci qui le traita comme un sujet, le Prince d'Antioche fut pris d'inquiétude à la pensée que Frédéric pourrait bien mettre la main sur ses États comme il avait bien failli le faire pour Beyrouth. Et tout à coup il simula la folie. « Il contrefit le malade et le muet et cria trop durement « A, A, A », et tant se tint ainsi que s'en fuy en une galée et arriva à un suen Chastel qui a nom Néfin » (Enfé) mais si tot come il fu à Nefin il fu gary. Là rendy grâce à Dieu que il estoit eschapé de l'Empereur » (1).

Les avances que fit Frédéric II au Sultan d'Égypte Malek el-Kamel lui permirent d'obtenir la rétrocession de Jérusalem au royaume franc le 18 février 1229 par un traité conclu pour dix ans et renouvelable. Se préparant à retourner en Italie, il laissa à Acre et à Tyr de fortes garnisons de soldats impériaux, surtout des Lombards.

Quand, environné du mépris de la population franque, il quitta Acre au lever du jour comme un voleur il dut pour embarquer traverser le quartier de la Boucherie ; le bruit de son escorte fit sortir des bouchers et de vieilles femmes querelleuses qui l'insultaient et lancèrent sur lui des tripes et autres fressures d'animaux.

Quinze ans plus tard la Ville sainte devait être reprise par les Musulmans.

Toujours plein de hargne, à l'égard des Francs, Frédéric envoya de Brindisi un corps expéditionnaire commandé par le maréchal Ricardo Filangieri pour assiéger Beyrouth.

Jean d'Ibelin, dans ce péril extrême, demanda du secours à Henri I^{er} de Lusignan, roi de Chypre et à la noblesse de l'île. En février 1232 les troupes chypriotes s'embarquèrent à Famagouste sous les ordres de Jean d'Ibelin et du roi. Elles débarquèrent au Puy du Connétable (Héri) au Sud de Nephin ; elles passèrent par le Boutron, Giblet, le défilé du Nahr el-Kelb appelé « le Pas du Chien » puis vinrent camper en face de Beyrouth.

Jean d'Ibelin avait obtenu des chevaliers d'Acre un renfort. Il avait aussi fait appel à la noblesse de Syrie et envoya à Bohémond IV son fils Balian, mais le Prince craignant les impériaux se refusa. Balian était allé aussi solliciter les Templiers ; il arriva au Casal de Monsucul, qui leur appartenait, mais les Templiers pour le même motif que Bohémond le renvoyèrent lui refusant tout concours. Cependant les forces impériales du maréchal Filangieri s'étant fait battre plusieurs fois par les troupes du roi Henri et de Jean d'Ibelin (1232-1233), Beyrouth était revenue au pouvoir de son seigneur.

*
* *

Frédéric II dans son traité avec le sultan Malek el-Kamel, le 18 février 1229, avait exclu de ces conventions la Principauté d'Antioche et le comté de Tripoli ainsi que les Places que défendaient les Hospitaliers et les Templiers dans ces territoires. Le Patriarche de Jérusalem et les Grands Maîtres des deux Ordres refusèrent de reconnaître la validité de ce traité. Le Pape Grégoire IX qui avait excommunié Frédéric II l'année précédente, écrivit au roi de France pour protester contre cette inique mesure qui mettait hors de la trêve les grandes places chrétiennes de Syrie.

Cependant les Francs profitèrent de la situation pour entreprendre des offensives : en 1231 ils tentèrent, d'ailleurs en vain, de recouvrer le port de Djebelé (2).

A cette même époque, la grande forteresse du Crac va s'animer. De là partent des expéditions vers l'Est surtout contre l'émir de Hama à l'automne 1229, en août 1230 ; enfin en octobre 1233 les États chrétiens, Royaume de Jérusalem, Royaume de Chypre, Principauté

(1) *Gesies des Chiprois, Philippe de Novare*, édit. Gaston Raynaud (Genève, 1887) § 134, p. 48.

(2) Ibn Al-Athir, *Kamel...*, H. or., II^e, p. 80.

d'Antioche et comté de Tripoli, et les deux Ordres de l'Hôpital et du Temple concentrent leurs troupes au Crac pour opérer une marche jusqu'à Montferrand (1).

Ce fut là, pour la dernière fois sans doute, un exemple d'étroite cohésion entre les forces des États chrétiens, comparable à celles du temps des expéditions de conquête ou de reconquête au-delà de l'Oronte au XII^e siècle.

*
* *

Nous avons vu que les Templiers étaient rentrés en possession de Baghras en 1216. En 1226 le sultan d'Alep Al-Aziz, petit-fils de Saladin, avait tenté sans succès de reprendre cette place. Mais les musulmans avaient conservé un autre château du Temple, Trapesac (Darbsak) qui gardait au Nord-Est le col de Beylan. Il n'était séparé de Baghras que d'environ 17 km à vol d'oiseau. Al-Aziz mourut en 1236 laissant un fils de sept ans et l'oncle de celui-ci assura la régence du territoire d'Alep. Aussitôt il alla assiéger Baghras et était sur le point de s'en emparer quand Bohémond V intervint et obtint une trêve pour les Templiers.

A leur tour ceux-ci organisèrent en juin 1237 une expédition contre Trapesac. Elle était composée de 120 chevaliers avec des archers et des turcoples. Ils pillèrent la ville basse mais la garnison du château résista vigoureusement.

A cette nouvelle, un corps de cavaliers partit d'Alep en toute hâte au secours des assiégés, et écrasèrent les assaillants. Sur 120 templiers, 100 furent tués ou faits prisonniers.

Mais le gouverneur d'Alep n'élargit pas sa victoire préférant demeurer en bons termes avec le Prince d'Antioche.

*
* *

L'empereur Frédéric II avait semé la discorde dans l'ancien Royaume de Jérusalem. Ce n'était plus qu'un royaume sans roi où l'anarchie croissait comme l'ivraie.

La trêve conclue avec le sultan Al-Kamil allait expirer en juillet 1239. En prévision de nouvelles attaques musulmanes le Pape Grégoire IX suscita une croisade qui fut prêchée notamment en France et en Angleterre. De hauts barons se croisèrent ; l'un des principaux était Thibaut IV comte de Champagne et roi de Navarre. Il prit la tête de l'expédition. Les troupes se concentrèrent à Acre en septembre 1239. Cette Croisade n'aboutit qu'à quelques conquêtes qui ne furent pas conservées.

Dans les années qui suivirent le fils du vieux sire de Beyrouth, Balian III d'Ibelin avait chassé les Impériaux de Tyr (juillet 1243). Ainsi disparaissait la suprématie exécrée de Frédéric II devenu roi de Jérusalem en 1225 par son mariage avec Isabelle de Jérusalem, fille de la reine Marie de Jérusalem et de Jean de Brienne. L'élimination de l'Empereur amenait la disparition de la monarchie hiérosomolytaine et l'État devint une république féodale sans unité et sans chef qui ne pouvait se maintenir longtemps. Balian d'Ibelin aussi sage que son père et qui avait contribué à établir constitutionnellement avec son parent Jean d'Ibelin, futur comte de Jaffa, les fondements de cette république aurait peut-être pu la stabiliser, mais alors qu'on venait de lui confier la régence de l'État en 1246, il mourut en septembre 1247.

Pendant ce temps la Principauté d'Antioche-Tripoli gouvernée par le faible Bohémond V (1233-1251) se désagrégeait aussi. En l'année 1247 des Turcomans, pâtres nomades et à l'occasion guerriers, poussaient leurs grands troupeaux sans se soucier des

(1) Voir plus haut : Ch. I, *le Comté de Tripoli dans sa plus grande extension*, p. 33-34.

frontières. Ainsi les menèrent-ils dans les gras pâturages de la Principauté. Des chevaliers voulurent les en chasser. Mais ces nomades se rassemblèrent et tuèrent plusieurs de leurs adversaires, puis par vengeance ravagèrent la contrée. Cette échauffourée n'aurait pas eu lieu sans doute si Bohémond s'était intéressé davantage à sa Principauté, mais il résidait le plus souvent à Tripoli ou sur son territoire. Nous verrons qu'après sa mort son fils Bohémond VI se plaignit au roi Saint Louis de la négligence que sa mère, régente, apportait aux affaires de la Principauté.

A cette même époque la Palestine franque éprouvait de grands malheurs. Des bandes de Turcs Khwarizmiens venues de l'Iran faisaient des ravages dans la Syrie musulmane depuis une vingtaine d'années, en particulier dans la région d'Alep. Le sultan aiyoubide d'Égypte As Salih Ayoub brouillé avec ses oncle et cousins, les Maliks de Damas, de Transjordanie et de Hama, et menacé d'une coalition réunissant ceux-ci et les Francs, fit appel aux Khwarizmiens en 1244. Ceux-ci au nombre de 10.000 envahirent la Palestine puis apparurent devant Jérusalem. Malgré un effort de résistance, la ville tomba et de nombreux habitants furent massacrés. Après quoi cette troupe alla rejoindre à Gaza l'armée égyptienne que le Sultan y avait envoyée sous le commandement du mameluk Beibars, qui vingt-sept ans plus tard devait enlever aux Hospitaliers le Crac des Chevaliers. Contre le Sultan d'Égypte et ses mercenaires Khwarizmiens une coalition franco-musulmane s'était organisée : les chefs musulmans étaient al-Mansour, Malik de Homs, avec son contingent et celui du Malik de Damas, enfin les troupes de al-Nazir Dawud, Malik de Transjordanie. Du côté des Francs le Patriarche de Jérusalem, l'archevêque de Tyr, les Grands Maîtres de l'Hôpital et du Temple, le comte de Jaffa Gautier de Brienne et d'autres seigneurs de Palestine ; Bohémond V avait envoyé Thomas de Ham, connétable de Tripoli, Jean et Guillaume du Boutron.

Le 17 octobre 1244 la rencontre eut lieu près de Gaza. Les troupes syriennes musulmanes lâchèrent pied ; les Francs encerclés après avoir lutté vaillamment furent presque tous tués ou pris. Le Grand Maître du Temple fut tué. Plus de 300 chevaliers d'Antioche et de Tripoli périrent dans cette bataille.

*
* *

Aussitôt après ce désastre Robert patriarche de Jérusalem, voyant les États Francs en grand danger, décida d'envoyer l'évêque de Beyrouth Galeran en Occident pour y demander la levée d'une nouvelle Croisade. Galeran partit du port d'Acre le 27 novembre 1244. Or vers ce temps le roi de France Louis IX au cours d'une grave maladie avait fait le vœu s'il guérissait, de prendre la croix. Il tint parole. La croisade fut prêchée par le cardinal-légit Eude de Châteauroux, qui devait en 1248, le 25 avril, consacrer la Sainte Chapelle. C'est lui qui prononça cette belle parole : « La France est le four où cuit le pain intellectuel de l'humanité. »

La Croisade fut presque uniquement française ; avec les trois frères du roi partirent de hauts barons et un grand nombre de chevaliers du royaume. Louis IX s'embarqua à Aigues-Mortes le 25 août pour l'île de Chypre où devait avoir lieu le rassemblement de l'armée de France et des troupes de l'Orient latin venues d'Acre. Le séjour en Chypre devait durer de septembre 1248 à mai 1249. Pendant que Louis IX était dans l'île il apprit que les territoires du Prince Bohémond V étaient ravagés par des pillards turcomans. Aussi envoya-t-il à Antioche 600 archers pour les repousser. Le 30 mai 1249 le roi embarquait à Limassol pour l'Égypte. Il arrivait devant Damiette le 4 juin. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les débuts heureux de l'expédition, puis le destin tragique de l'armée, la vaillance du roi, l'épidémie qui décima l'armée, le roi atteint lui aussi, presque mourant, fait prisonnier mais toujours lucide et inébranlable devant les menaces des vainqueurs. Le 6 mai 1250

le roi était libéré avec plusieurs de ses principaux barons. Le 8 il passait la mer pour Acre où il abordait le 13. Il y reçut un accueil triomphal.

Louis IX devait rester quatre ans en Palestine et au Liban, de mai 1250 à avril 1254, réconfortant les populations chrétiennes, ranimant le courage des seigneurs, tous le traitant comme le véritable souverain des États d'Outremer. Il entreprit de relever à grands frais les fortifications des grandes villes de la côte Acre, Césarée, Jaffa, Sidon, participant comme un manœuvre à ces travaux.

Un chroniqueur musulman Ibn Chaddad le Géographe prétend que le roi visita les côtes et qu'il fit agrandir la forteresse de Safitha (Chastel Blanc) dans le comté de Tripoli (1). Mais aucun texte occidental ne mentionne ce fait.

On reconnaît pourtant à Chastel Blanc une construction qui peut parfaitement dater du milieu du XIII^e siècle.

Joinville raconte dans ses Mémoires (2) qu'il prit part à une expédition partie de Tyr contre la ville de Panéas (Banyas aux sources du Jourdain), occupée par une garnison musulmane, pour riposter contre les attaques d'une armée de Damas qui avait en juin 1253 attaqué Sidon, massacré une partie de la population et emmené un grand nombre de prisonniers.

La bataille eut lieu entre Panéas et le château de Subeibe (3). Joinville se comporta vaillamment dans cette rencontre.

Il raconte aussi qu'il demanda un jour au roi la permission de se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Tortose (4), et Louis IX profita de ce voyage pour le charger d'acheter à Tortose des « camelots » c'est-à-dire des manteaux en poil de chameau qu'il voulait faire parvenir aux cordeliers de Toulouse. A la suite de ce pèlerinage Joinville se rendit au Crac des Chevaliers où reposait son oncle Geoffroy V de Joinville. Celui-ci était arrivé en Palestine au début de la 3^e croisade en octobre 1189 pour participer au siège d'Acre avec son père Geoffroy IV qui y était mort en août 1190. Revenu en Champagne à la fin de cette année il était reparti en Orient.

Il était considéré par ses compagnons d'armes comme un véritable preux. Il avait accompli tant de prouesses sur les champs de bataille « deçà mer et de là » que Richard Cœur de Lion qui s'y connaissait en bravoure, l'avait autorisé à partir ses armes de Joinville de celles d'Angleterre, c'est-à-dire les partager par une ligne verticale.

C'est peut-être après avoir pris l'habit de chevalier de l'Ordre de l'Hôpital qu'il vint au Crac ; peut-être participa-t-il au raid qu'entreprit en direction de Montferrand la garnison de cette forteresse en juin 1203. Il mourut au Crac en cette année ou au début de 1204.

Jean de Joinville vint donc au Crac, sans doute à la fin du séjour du roi en Orient. Il alla chercher l'écu de son oncle « parti de Joinville et d'Angleterre » dans la chapelle de la forteresse où il était suspendu, et rapporta cette relique de famille pour l'exposer dans l'église de la collégiale Saint-Laurent de Joinville en Champagne.

*
* *

Saint Louis dont l'esprit de justice était devenu proverbial, eut maintes fois l'occasion, dans son royaume, d'apaiser des conflits soit de sa propre initiative soit qu'on eût sollicité son arbitrage.

(1) Ibn Chaddad le Géographe, cité par Van Berchem dans *Journal Asiatique* 1902, I, p. 440.

(2) Joinville, *Mémoires*, édit. N. de Wailly, § 569-581.

(3) Paul Deschamps, *La défense du royaume de Jérusalem*, 1939, p. 166-167.

(4) Joinville, *Mémoires*, § 597-599.

Il en fut de même en Orient : dès son arrivée en Chypre en 1248 il réconcilia la Principauté d'Antioche et l'État arménien de Cilicie qui étaient en désaccord depuis plusieurs années. L'entente entre les deux États chrétiens devint si grande que le jeune Prince d'Antioche et comte de Tripoli Bohémond VI épousa en 1254 la fille du roi Hethoum I^{er}, Sibylle.

Trois ans plus tôt en 1251, ce Prince avait succédé à l'âge de quatorze ans à son frère Bohémond V, personnage sans volonté, indolent, dominé par sa femme d'origine romaine la princesse Lucienne de Segni, qui pourvoyait des plus hauts postes les membres de sa famille aux dépens de la noblesse et du haut clergé du pays. En 1252, l'année qui suivit son avènement le jeune prince fit une démarche courageuse. Il était pour plusieurs années encore sous la tutelle de sa mère et partit avec elle pour Jaffa afin de rendre visite au roi de France.

Bohémond V qui séjournait presque complètement à Tripoli et dans le comté, avait négligé les affaires de la Principauté. Sa veuve faisait de même et ne se plaisait qu'à Tripoli. Et le jeune homme voyait bien que les choses allaient mal à Antioche.

Le roi qui se trouvait à Jaffa accueillit le Prince avec bonté, il fut frappé par sa maturité et séduit par son intelligence. Il l'arma chevalier de sa main. Conquis à son tour par la bonne grâce du roi, Bohémond lui confia son inquiétude et lui demanda d'intervenir auprès de sa mère qui était fort autoritaire, car expliquait-il « n'est-il pas drois que elle doie lessier ma terre perdre ne décheoir ; et ces choses di-je, sire, pour ce que la cités d'Anthioche se pert entre ses mains » (1).

Le roi convainquit la princesse qu'elle devait renoncer à sa régence et laisser sa liberté d'action à son fils. Celui-ci tandis que sa mère continuait à résider à Tripoli, reçut des subsides suffisants pour gouverner Antioche et la fortifier.

Ajoutons que pour témoigner au roi sa reconnaissance pour ses grands bienfaits en même temps que pour se faire honneur à lui-même « Par le grei dou roy, il escartela ses armes qui sont vermeilles, aus armes de France, pour ce que li roys l'avoit fait chevalier » (2).

Voici donc pour Geoffroy de Joinville comme pour Bohémond VI d'Antioche deux concessions royales témoignées par l'Héraldique qui prenait alors dans les usages de la chevalerie une place de plus en plus importante.

Le Pape Innocent IV, s'associant aux dispositions prises par Louis IX pour donner sa pleine indépendance à Bohémond VI dans son gouvernement, écrivit le 7 novembre 1252 au Patriarche d'Antioche et à l'évêque de Tripoli pour les inviter à apporter au Prince leur appui (3).

*
* *

A cette époque de décadence où les États de Terre sainte étaient déjà en si grand danger, où les chefs responsables auraient dû s'unir contre les menaces de l'Islam, on les voit s'entre-déchirer, vassaux contre suzerains, querelles auxquelles prennent part fâcheusement les Ordres militaires — organisés pourtant pour défendre la Terre conquise — combats fratricides qui allaient faire le jeu de la puissance musulmane et contribuer à son triomphe

(1) Joinville, c. c. I, § 522-523.

(2) Joinville, § 524. — Voir aussi Eracles, *H. occ.*, II, p. 440 : « A MCCLII fut fait chevalier à Jaffe Beumont, Prince d'Antioche, de la main le roi Louis. » Marino Sanuto, p. 220. — Amadi, p. 166. — Grousset, III, p. 514.

(3) Signalons qu'en cette même année 1252 une armée de 10 000 Turcomans, venant de Sheizar envahit la région située entre le Crac et Tripoli, incendia de nombreux casaux, massacra une partie des habitants et rentra à Sheizar avec de nombreux captifs (*Lettre de Joseph de Cancy, trésorier de l'Hôpital à Acre*) (6 mai 1252), publ. par Delaville le Roulx, *Cart.*, II, p. 726-728, n° 2605.

définitif. Comme l'écrit très justement René Grousset (1) « la France du Levant se dénatio-
nalisait et se dissolvait. »

On verra au chapitre consacré au château de Giblet (2) les très graves conflits qui,
vers les années 1258, 1276 et 1282 soulevèrent les sires de Giblet contre leurs suzerains
Bohémond VI et Bohémond VII.

L'INVASION MONGOLE

Ce fut vers les années 1260 que les Mongols après avoir envahi la Perse commencèrent
à menacer la Syrie musulmane et l'Égypte. Le grand Khan Mongka, petit-fils de Gengiskhan,
envoya son frère cadet Hulagu à la conquête des provinces de l'Asie occidentale. Au début
de 1258 celui-ci s'emparait de Bagdad, puis il poursuivit ses chevauchées. Hulagu, sous
l'influence de son épouse Duqus Khatoun qui était chrétienne nestorienne, était favorable
au christianisme et par conséquent aux Francs. Dès 1254 le roi arménien Hethoum s'était
rendu à sa Cour en Tartarie, près de Karakoroum, et ils avaient conclu une alliance pour
de futures conquêtes (3).

Lorsque les Mongols approchèrent de la Syrie musulmane, Bohémond VI sur les conseils
d'Héthoum s'empressa lui aussi de se joindre à Hulagu et en 1260 des contingents arméniens
et francs participèrent avec l'armée mongole à la prise d'Alep qui était sous le gouvernement
du sultan aiyubide al-Nasir Yusuf (janvier-février 1260). La citadelle fut démantelée. En
même temps tomba la place d'Azaz. Un peu plus tard Harim fut aussi enlevée (4).

Puis le général mongol Kitbuqa, un chrétien nestorien, marcha avec ses troupes contre
Damas. « Le roy d'Arménie et le Prince d'Antioche alèrent en l'ost des Tatars et furent à
prendre Damas. » La ville ouvrit ses portes. Mais la citadelle résista et fut assiégée avec
une vingtaine de machines de siège à partir du 21 mars. Le 6 avril elle se rendit. Les Mongols
démolirent plusieurs tours et brisèrent des engins de guerre.

Bohémond fit nettoyer et encenser « une moult bele église » que les Musulmans avaient
transformée en mosquée et il y fit chanter la messe des Francs et sonner des cloches (5).

Vers ce temps il reçut d'Hulagu des places au voisinage de l'Oronte : Balmis, Kafar
Doubbin, Darkoush. Il semble aussi qu'à cette époque, vers 1261, Bohémond profitant des
défaites des musulmans, soit rentré en possession de Lattaquié et de Djebelé (6). Après
ces rapides conquêtes René Grousset dans un lumineux raccourci a montré tout ce que la
chrétienté d'Occident pouvait encore espérer de l'aide des Mongols : « Après ce, Hulagu
entendoit entrer au royaume de Jérusalem por délivrer la Terre Sainte e rendre cele as
Crestiens » (7). Malheureusement à ce moment le Grand Khan Mongka, frère aîné et suzerain
d'Hulagu, mourut au mois d'août 1259 et des rivalités pour sa succession s'étant produites
entre leurs frères, Hulagu se vit obligé de retourner en Perse.

(1) Grousset, III, p. 556.

(2) 2^e Partie : Forteresses.

(3) Cahen, p. 700. Grousset, III, p. 563.

(4) L'armée mongole était alors sur la frontière franque. Des fourrageurs pénétrèrent sur le territoire de la
Principauté, firent du pillage dans les casaux où ils commirent quelques meurtres et enlevèrent du bétail. Des notables
d'Acre, partisans des musulmans, écrivirent à Charles d'Anjou pour protester contre les abus et se plaindre de l'alliance
conclue par Bohémond VI avec les barbares. Voir H. Delaborde, Lettre de chrétiens de Terre Sainte (1260) dans
Rev. de l'or. lat., 1894, II, p. 214. — Grousset, III, p. 585.

(5) *Geste des Chiprois*, II, p. 751.

(6) Cahen, p. 706 signale en 1262 un acte concernant les possessions franques de Lattaquié. *Cart.*, III, p. 29,
n^o 3022. — Röhricht, *Reg. Add.*, p. 85, n^o 1317^b.

(7) *Flor des Estoires*, p. 172.

Il laissa le gouvernement de Syrie et de Palestine à Kitbuqa avec 10.000 hommes selon un historien, 20.000 selon un autre. Si les barons d'Acre, de Tyr et de Chypre avaient continué avec le général mongol la sage politique d'alliance qu'avaient établie avec Hulagu le roi Héthoum et le Prince d'Antioche, peut-être les gains acquis par cette alliance auraient-ils pu être maintenus.

Mais de graves désaccords survinrent entre les Francs et Kitbuqa après une expédition de pillage entreprise par Julien de Sidon qui partant du château de Beaufort fit une grande razzia dans le voisinage et ramena à Sidon des prisonniers et du butin.

Or Julien de Sidon était gendre du roi Héthoum allié des Mongols. Kitbuqa ne pouvait tolérer une pareille agression dans une région qu'il avait mission de conserver en paix.

Il alla aussitôt attaquer Sidon, massacra les habitants, incendia les maisons, et rasa les murailles.

A peu près en même temps des chevaliers d'Acre et des Templiers allèrent faire du pillage dans la région d'Acre.

Ces désordres rendirent courage aux Musulmans. Au Caire le 12 novembre 1259 le mamelouk Qutuz, à la suite d'un coup d'État s'était proclamé Sultan. Il décida d'attaquer les Mongols et envoya un corps de cavalerie contre ceux qui occupaient Gaza. Les Musulmans furent vainqueurs (26 juillet 1260). L'offensive de Qutuz se développa ; il avait demandé aux barons d'Acre de lui laisser libre passage sur son territoire. Ceux-ci exaspérés par le saccage de Sidon, y consentirent aussitôt. Désormais c'était l'alliance avec les Mameluks contre les Mongols.

L'armée musulmane campa sous les murs d'Acre puis se mit en route vers le Jourdain. Elle était commandée par un mameluk de Qutuz, Beibars. Kitbuka se porta au-devant d'elle. Il fut vaincu et tué devant Aïn Djaloud, à environ 45 km au Sud-Est de Caïffa (septembre 1260).

Rapidement Qutuz s'emparait de Damas, d'Alep et de la Syrie musulmane. Un mois plus tard (octobre 1260) Beibars dit Bendokbar (l'arbalétrier) l'assassinait et s'emparait du pouvoir. Beibars était l'ennemi juré des chrétiens. La France du Levant avait couru au-devant du désastre (1).

Un an après avoir pris le pouvoir, Beibars alla ravager la Principauté d'Antioche en octobre-novembre 1261. Une seconde fois en 1262 il envoya une armée attaquer le port du Soudin ; elle y brûla des vaisseaux, puis entreprit le siège d'Antioche. Le roi Héthoum vint en hâte au secours de son gendre. En outre, il était resté en bons termes avec les Mongols, il avait accueilli dans son État les vaincus de la bataille d'Aïn Djaloud et les avait réconfortés et équipés. Aussi vint-il lui-même leur demander des renforts pour aller défendre Antioche ; ce qui fit que l'armée mamelouke dut se retirer. La puissance d'Hulagu était encore considérable. Le moine arménien Vartan parle avec admiration de la grande assemblée à laquelle il fut admis à la Cour de ce puissant monarque en juillet 1264 (2). Il y vit Héthoum, roi d'Arménie, David, roi de Géorgie et le Prince Bohémond VI qui étaient venus évidemment demander une nouvelle aide militaire. A la fin de 1264 Hethoum concentra à Servantikar des troupes pour marcher contre Beibars. On y vit des combattants arméniens, des chevaliers d'Antioche, des mongols d'Anatolie. Pendant l'hiver 1264-1265 une armée mongole marcha sur la Syrie et attaqua al-Bira (Biredjik). A ce moment on apprit la mort d'Hulagu, et l'armée mongole se retira.

Les territoires chrétiens allaient être livrés à la fureur sanguinaire de Beibars.

(1) Grousset, III, p. 603. — Cahen, p. 710.

(2) Vartan, *Historiens des Croisades, Docum. arméniens*, I, p. 433, et Vartan, trad. Dulaurier, dans *Journal asiatique*, 5^e série, t. XVI, 1860, II, p. 300-301. Voir Grousset, III, p. 565.

*
* *

Beibars, un turc acheté sur un marché d'esclaves en Crimée, aventurier sans scrupules, combattant d'une audace inouïe, allait gravir tous les échelons du pouvoir et vaincre à la fois les Mongols, les Arméniens et les Francs.

Dans plusieurs rencontres il s'était révélé un général habile. A Mansoura en février 1250, où l'armée de Louis IX tenait presque la victoire, il rallia les fuyards musulmans, fit une charge hardie et transforma la bataille en désastre pour les Francs ; dix ans plus tard, en septembre 1260, il battit le général mongol Kitbuka au combat d'Aïn Djaloud. Puis alors que le sultan Qutuz, son bienfaiteur, rentrait avec son armée en Égypte, Beibars l'assassina et se fit reconnaître pour son successeur.

Ensuite ce nouveau Sultan d'Égypte s'empara de Damas. Après quoi il eut vite fait d'imposer son autorité sur tous les territoires de la dynastie aiyoubide. Il était désormais le maître du vaste empire mameluk et se révéla un grand homme d'État.

En novembre 1265 Bohémond VI avait avec les Hospitaliers et les Templiers, organisé une attaque contre Homs, mais leur troupe fut battue au gué de l'Oronte par le gouverneur mameluk de la ville, le 19 novembre.

En chaban 664 (mai-juin 1266) selon Aboul Féda (1) une armée de Beibars concentrée à Homs envahit le comté de Tripoli, ravagea les environs du Crac et s'empara de Coliath, Albe (Halba) et Archas (Arqa), qui défendaient dans la plaine d'Akkar les approches de Tripoli. Les *Annales françaises de Terre Sainte* disent : « A M et CCLXVI à V jors de juing Semenoss, uns fors amiraus courut toute la terre de Sur et la terre de Triple et prist Arches et Albe et le Gouliat et mist le feu par toute la terre qui est entre Tripple et Tourtouse. » (2).

Abou Chama à la date de mai-juin 1266 dit que les troupes de Beibars ravagèrent la région du Crac et de Tripoli, capturèrent 700 hommes et environ 1.000 femmes et enfants dans trois Places-fortes et seize Bordjs (3).

Les Hospitaliers furent obligés de renoncer au tribut que devaient leur payer les Assassins et la forteresse d'Abou Qobeis. Puis Beibars entreprit d'envahir la Cilicie. Hethoum partit en hâte chercher en Anatolie des troupes mongoles.

Pendant ce temps ses deux fils occupèrent fortement les défilés de Baghras et de Darbsak. L'armée mameluke évita de les franchir, et montant au Nord, passa par Marri et fit un mouvement tournant. Elle surprit l'armée arménienne près de Darbsak ; l'un des princes fut tué, l'autre pris. (24 août 1266). Les Turcs ravagèrent la Cilicie. Le fort d'Aïas à l'Ouest du golfe d'Alexandrette, les grandes villes de la plaine, Mamistra, Adana, Tarse furent saccagées. Sis, la capitale arménienne fut occupée, sa cathédrale incendiée.

Le roi Hethoum vaincu dut, pour racheter son fils prisonnier, céder à Beibars le château de Darbsak et d'autres forteresses plus au Nord. Le traité fut signé en mai 1268. Puis le roi arménien abdiqua en 1269 en faveur de son fils Léon III, et se retira dans un monastère.

*
* *

Au début de 1268 Beibars va entreprendre la conquête des États francs. Le 7 mars il enlève le port de Jaffa ; puis les 4-5 avril il met le siège devant le château de Beaufort dressé sur une crête à l'extrémité méridionale de la chaîne du Liban, qui avait été confié à la garde des Templiers quelques années auparavant. La place capitule le 15 avril.

(1) Aboul Féda, *H. or.*, t. I, p. 151. Voir Van Berchem, p. 134, n. 2, qui cite d'autres sources.

(2) *Annales de Terre Sainte*, dans *Archives de l'Orient latin*, II, 2, p. 452.

(3) Abou Chama, *H. or.*, V, p. 205. Peut-être s'agit-il de la même expédition.

Puis, montant vers le Nord, Beibars apparaît devant Tripoli le 1^{er} mai ; il saccage la banlieue. Toutefois il n'attaque pas la ville peut-être parce que gêné par la neige du Liban pour transporter ses machines de siège, peut-être parce qu'il veut retenir dans Tripoli Bohémond et ses chevaliers afin de s'emparer plus facilement d'Antioche.

Il envoie deux corps de combattants occuper Darbsak et le port du Soudin pour empêcher que par là des renforts Francs ou Arméniens viennent au secours de la capitale de la Principauté. Alors l'investissement d'Antioche dirigé par Beibars est effectué rapidement (14 mai 1268). Le connétable d'Antioche Simon Mansel ayant tenté une sortie avec un groupe de chevaliers est fait prisonnier. Les commandeurs du Temple de Tortose et de Chastel Blanc (Safitha), alors que Beibars était encore près de Tripoli, étaient allés le trouver pour obtenir que leurs territoires fussent épargnés. Ainsi se retiraient-ils de la défense des États francs. Simon Mansel comprenant qu'Antioche n'avait plus assez de défenseurs accepta-t-il l'offre que lui fit Beibars d'aller négocier une capitulation ? Mais les Francs refusèrent et se défendirent vaillamment. Les musulmans escaladèrent les murs du Silpius près du château où s'étaient réfugiés huit mille habitants qui durent bientôt se rendre. Le bailli Jean d'Angerville put s'échapper avec un autre seigneur nommé Bastard. Il gagna al-Amyadoun (auj. Miadoun). Antioche tomba le 19 ou le 27 mai (1).

Alors ce furent le pillage, le massacre, la déportation, l'incendie des églises et des habitations (2). Ce fut la ruine d'Antioche dont tant de voyageurs avaient subi l'incantation, qui avait été l'une des plus glorieuses cités du monde, dont on avait vanté, pendant plus de quinze siècles, les merveilles artistiques, la prospérité et la douceur d'y vivre.

Quelques jours (fin mai-début juin 1268) après la chute de la capitale chrétienne de la Syrie, le Maître de l'Hôpital Hugues Revel (qui fut châtelain du Crac de 1243 à 1250 ou 1253) envoyait d'Acre un appel désespéré à Frère Faraud de Barras, Prieur de Saint-Gilles en Provence. Il lui signalait l'extrême dénuement de l'Ordre et lui demandait l'envoi de subsides par les moyens les plus rapides. L'entretien des forteresses, lui disait-il, a nécessité d'immenses dépenses. Constamment sous la menace des Sarrasins, ils n'ont plus à leur opposer que le Crac, Margat et le Toron de Belda et il leur faut consacrer d'immenses dépenses à l'entretien de ces forteresses. Cette région qui faisait vivre plus de 10.000 habitants est maintenant désertée et il n'y reste plus que trois cents Frères de l'Hôpital.

Antioche aux mains de l'ennemi, les Forts des bords de l'Oronte, Darkoush, Kafar Doubbin, Balmis, tombèrent et leurs garnisons coururent s'embarquer au Ras al-Basit. Les Templiers abondonnèrent sans combat leurs forteresses de Baghras après l'avoir incendiée (4) et de la Roche de Roissol ainsi que la Terre de Port-Bonnel. Beibars fit aussitôt occuper Baghras.

Après ses conquêtes dans la Principauté, Beibars va faire peser sa menace sur le comté de Tripoli. En décembre 1269-janvier 1270 il fait deux démonstrations contre Margat à la pointe Sud de la Principauté, et à la fin de janvier contre le Crac.

Puis il apprend la menace d'une nouvelle croisade d'Occident qui se prépare en Aragon, en Angleterre, en France.

La mort de Saint Louis le 25 août 1270, cinq semaines après son débarquement à Carthage, anéantissait le dernier espoir de la France d'Outre-Mer.

Beibars qui était en Égypte quitta le Caire le 24 janvier 1271, il arriva à Damas le 20 février. De là il pénétra dans le comté de Tripoli et mit le siège devant le Chastel Blanc

(1) Le 19 mai selon *les Gestes des Chiprois*, le 27 selon Eracles. Grousset, III, p. 641.

(2) Sur la fin d'Antioche voir plus haut, chapitre III, « Antioche ».

(3) *Cart.*, IV, p. 292, n° 3308. — Röhricht, *Reg. Add.*, p. 91, n° 1358 a.

(4) Dans la lettre que nous venons de citer Hugues Revel dit que les Templiers ont incendié « *Castrum Guastonis* » (Gaston = Baghras) avant de se retirer.

que défendait une garnison de 700 Templiers. Par ordre du maître du Temple de Tortose ils capitulèrent et se retirèrent librement. Puis le Sultan s'empara des fortins défendant les abords du Crac et apparut devant la forteresse le 3 mars (1). Ibn Chaddad raconte en grands détails les épisodes de ce siège où les chevaliers et les sergents d'armes de l'Hôpital se défendirent avec acharnement pendant plus d'un mois. Ils reculèrent pied à pied résistant jusque dans la cour de la seconde enceinte où plusieurs combattants se firent tuer. Les survivants s'enfermèrent dans le donjon, l'ouvrage le plus puissant de la place. Ils le rendirent le 8 avril et obtinrent de se retirer sous sauvegarde à Tripoli.

Le Sultan resta trois semaines au Crac, donnant des instructions pour la restauration des ouvrages démolis par ses machines de siège. Ces travaux sont signalés au-dessus de la porte principale de la forteresse (front Est) commandant la rampe d'accès, et sur deux tours rondes du front Sud de la première enceinte et à ces deux tours le bandeau d'inscription est encadré de deux guépards, emblème de Beibars.

Le 28 avril le sultan quitta la forteresse pour aller assiéger le Fort d'Akkar (Fr. Gibelacar) qui, de l'autre côté de la plaine de la Boquée, en face du Crac, surveillait sur un sommet du Liban « la trouée de Homs ». Le roi Amaury I^{er} avait donné ce château en même temps que celui d'Archas en 1170 aux Hospitaliers pour les restaurer, car ils avaient été renversés par un tremblement de terre, au mois de juin, et pour les défendre car le comte de Tripoli, Raymond III, était alors en captivité.

L'approche du Fort d'Akkar, juché sur une étroite plate-forme (à env. 700 m) dominant des pentes abruptes, fut pénible et l'on eut de grandes difficultés à transporter les machines de siège. Le 2 mai elles étaient en place. Les défenseurs luttèrent jusqu'au 11 mai et obtinrent comme ceux du Crac, de se retirer à Tripoli (2). Au sommet de la tour principale Beibars fit sculpter une frise de guépards.

En cette même année le sultan prit la petite ville de Maraclée sur la côte, entre Tortose et Margat, et le Fort du Toron de Belda, au Nord de Margat (3). La grande forteresse des Hospitaliers qui avait des territoires alentour dut promettre de verser aux Musulmans la moitié de ses revenus.

Beibars semblait en mesure de s'emparer facilement de Tripoli, mais Bohémond VI résistait encore espérant toujours une aide militaire des Mongols (4). L'annonce de l'arrivée à Acre le 9 mai 1271 de croisés anglais avec le roi Édouard amena Beibars à se montrer conciliant et il accorda à Bohémond une paix de dix ans moyennant reconnaissance de ses récentes conquêtes.

En même temps il envahissait le territoire des Ismaéliens et entre 1270 et 1273 s'emparait de leurs châteaux du Djebel Bahra et leur imposait sa suzeraineté (5).

Bohémond VI mourut le 11 mai 1275.

Son fils Bohémond VII (1275-1287) était très jeune. Le roi Hugues III vint à Tripoli pour prendre la régence mais la mère de Bohémond VII Sibylle d'Arménie avait déjà pris le pouvoir et avait confié le gouvernement à l'évêque de Tortose qui s'installa à Tripoli. Beibars profita des circonstances pour réclamer au jeune comte la moitié de la ville de Lattaquié (6). Les habitants demandèrent à Hugues III son appui et celui-ci obtint du

(1) Voir pour plus de détails notre livre, *Le Crac des Chevaliers*, p. 132-138, et sur le siège et les dégâts causés par les artilleurs et les sapeurs musulmans, p. 292-293.

(2) Voir plus loin, *Forteresses, Akkar*.

(3) Cahen, p. 719.

(4) Il avait auprès d'eux, comme ambassadeur, un de ses vassaux Barthélemy de Maraclée. Voir plus loin, *Forteresses ; Maraclée*.

(5) Voir notre chapitre II : Le territoire des Assassins.

(6) Il semble que les Francs avaient récupéré vers 1261 le Port de Lattaquié.

Sultan de laisser la ville libre moyennant un tribut annuel de 20.000 dinars (4 juil. 1275). Les Francs devaient garder Lattaquié jusqu'en 1287. Après la chute d'Antioche en 1268, Beibars avait enlevé aux Francs des forteresses voisines, mais il avait épargné le puissant château de Cursat situé à 10 km au Sud d'Antioche dont il reste des ouvrages importants construits à partir de 1256. Cursat (Qal'at Qoseir) appartenait à la mense du Patriarche d'Antioche et avait pour châtelain un seigneur nommé Guillaume. Celui-ci, qui était resté en bons termes avec les Musulmans, avait obtenu du Sultan de le conserver, mais en avril 1275 celui-ci l'attira dans un guet-apens et le fit mettre en prison. Puis il alla assiéger Cursat dont les défenseurs finirent par se rendre le 14 novembre 1275.

*
* *

Peu de temps après son avènement Bohémond VII allait avoir des difficultés avec un de ses grands vassaux Guy II de Giblet, comme son père en avait eues avec le père de Guy, Henri de Giblet. Le sire de Giblet obtint le concours des Templiers contre son suzerain. Ce fut une abominable guerre civile qui dura de 1276, semble-t-il, jusqu'en 1282 et qui finit dans le sang (1).

Beibars était mort le 30 juin 1277.

Deux ans plus tard le Turc Qelaoun s'emparait du pouvoir. Le gouverneur de Damas Songor al-Ashqar, le lui disputa. Il s'installa au château de Sahyoun à l'été de l'année 1280 et demanda leur aide aux Mongols. Ceux-ci occupèrent en octobre Aintab, Baghras, Darbsak et Alep. Les Hospitaliers de Margat profitèrent de ces désordres pour aller à la fin d'octobre, au nombre de 200, faire une chevauchée en direction du Crac et dans la Béqa. Ils ramenèrent beaucoup de bétail. A leur retour ils furent attaqués à la hauteur de Safitha par 5.000 cavaliers turcs qui leur donnèrent la chasse jusqu'à Maraclée. Là les chevaliers de Margat, se retournant, les chargèrent et les mirent en fuite (2).

L'année suivante par mesure de représailles Qelaoun envoya le gouverneur du Crac, Balban al-Tabbaki, assiéger Margat.

Celui-ci arriva devant la forteresse avec 7.000 hommes. Or la garnison n'était que de 600 combattants. Mais avant que l'armée musulmane eût pris ses positions, les Hospitaliers firent une sortie subite et mirent l'ennemi en fuite (février 1281).

Peu après, le 13 mai 1281, Qelaoun avait conclu avec le Grand Maître de l'Hôpital Nicolas Lorgne (3) une trêve de dix ans et dix mois.

Quatre ans plus tard, sans avis préalable, il apparut avec des forces considérables, de nombreuses machines et une équipe de mineurs devant la forteresse de Margat (17 avril 1285). Les Hospitaliers opposèrent une vigoureuse résistance et leurs mangonneaux écrasèrent une partie de l'artillerie ennemie. Les défenseurs, constatant que les mineurs avaient pratiqué une sape dans une galerie où ils allaient mettre le feu, virent toute défense devenue inutile. Ils capitulèrent le 25 mai (4).

Sur la côte, un peu au Sud de Margat, mais dans le comté de Tripoli, était la petite ville de Maraclée que Beibars avait prise et détruite en 1271.

Près de là se trouvait dans la mer, sur un haut-fond à petite distance du rivage, un étrange ouvrage militaire formé de deux tours dont l'une puissante était haute de sept

(1) Voir notre notice sur Giblet.

(2) Voir pour plus de détails, plus loin, *Forteresses : Margat*.

(3) Nicolas Lorgne paraît avoir été auparavant (entre 1255 et 1265 ?) châtelain du Crac. On voit encore sur la face arrière d'une des tours flanquant une entrée de la 1^{re} enceinte cette inscription : « Au tens de Frère Niciole Lorne fu fete ceste barbacane » restée à sa place d'origine. Voir *Le Crac des chevaliers*, p. 164-165 ; album, pl. CXIV^e.

(4) Voir plus loin, *Forteresses, Margat*.

étages. Elle avait été construite après la mort de Beibars en 1277. De là le seigneur de Maraclée faisait des sorties avec sa garnison pour aller se ravitailler dans le voisinage. Qelaoun après avoir pris Margat en 1285 exigea de Bohémond VII qu'il contraignît son vassal Barthélemy de Maraclée à démolir cet ouvrage (1).

Les Francs conservaient encore la ville de Lattaquié. Un tremblement de terre le 22 mars 1287 en avait endommagé les défenses. Qelaoun envoya un de ses officiers Torontai l'attaquer. L'entrée du port était protégée par une grosse tour reliée à la terre ferme par une digue. Pour s'en emparer plus aisément Torontai fit élargir celle-ci. Les défenseurs se rendirent le 20 avril.

Bohémond VII mourut le 19 octobre 1287. Les chevaliers et les bourgeois de Tripoli se constituèrent en Commune indépendante et le chef de cette commune fut Barthélemy de Giblet, fils de Bertrand II de Giblet lequel, une trentaine d'années auparavant, avait suscité une révolte de la noblesse du comté contre son suzerain Bohémond VI, et celui-ci l'avait fait assassiner (2).

En février 1289 Qelaoun entra en territoire Franc avec une armée très nombreuse, une artillerie de dix-neufs machines et un corps de 1.500 mineurs. Ces forces arrivèrent devant Tripoli entre la fin de février et la fin de mars (3). En présence d'un tel danger un mouvement soudain de solidarité surgit parmi les chrétiens.

Le roi Henri II de Chypre et de Jérusalem envoya un corps de chevaliers chypriotes ; des Templiers et des Hospitaliers accoururent ; Jean de Grailly vint avec des troupes d'Acre. Enfin des galères de Génois et de Vénitiens arrivèrent aussi ; mais bientôt ces marins comprirent que la lutte était impossible et s'éloignèrent. L'attaque porta sur le quartier d'El Mina, formant presque île, au Nord-Ouest de la ville ; le bombardement démolit la tour de l'évêque et la tour de l'Hôpital. Le 26 avril les troupes musulmanes envahirent la place qui fut livrée au massacre et au pillage.

Qelaoun fit raser le quartier d'El Mina qui fut ensuite abandonné. La nouvelle ville s'étendit autour du Mont Pèlerin où Raymond de Saint Gilles avait construit sa forteresse.

Certaines villes de la côte furent évacuées sans combat telles que Nephin et le Boutron.

Il semble que le dernier seigneur de Giblet, Pierre, fils de Guy II, qui avait conservé de bons rapports avec les Musulmans, obtint du Sultan de rester dans sa ville. En 1307 il avait émigré en Chypre.

En Palestine le grand Port d'Acre fut investi le 5 avril 1291. Les défenseurs soutinrent héroïquement un long siège, chevaliers de France commandés par Jean de Grailly, chevaliers d'Angleterre commandés par Otton de Grandson, Templiers et Hospitaliers firent des prodiges de valeur.

Le 18 mai eut lieu l'assaut final. Le grand maître du Temple Guillaume de Beaujeu y trouva la mort et quelques instants après lui le maréchal de l'Hôpital Mathieu de Clermont. Les derniers Templiers résistèrent dans leur forteresse jusqu'au 28 mai.

Au Liban les chevaliers du Temple demeurèrent dans leur place-forte de Tortose encore deux mois. Le 3 août ils l'évacuèrent. Cependant à 4 km au Sud-Ouest de Tortose, ils gardèrent l'île de Rouad jusqu'en 1302.

*
* *

(1) Voir plus loin, Forteresses, Maraclée.

(2) Voir notre Notice sur Giblet.

(3) Grousset, III, p. 743.

ANNEXE I

CASaux ET LIEUX-DITS DU COMTÉ DE TRIPOLI (1)

Il nous a paru utile d'essayer de situer sur la carte le plus grand nombre possible des noms de lieux qui figurent dans les documents des Croisades. Ils nous montrent les domaines des principaux seigneurs, l'extension des possessions des Ordres militaires ; leur rapprochement permet de localiser certains d'entre eux dont la position était douteuse ; enfin il en est qui permettent de préciser les opérations militaires et de suivre la marche d'une troupe en campagne.

Nous commencerons par examiner les localités dans le voisinage de Tripoli, en suivant l'ordre chronologique des documents.

Dans un acte d'août 1105, il est question de la villa BUIORA (2) donnée par le comte Guillaume-Jourdain aux chanoines du Saint-Sépulcre qui avaient une maison au Mont-Pèlerin. L'acte est établi en présence de la population qui avait été convoquée pour la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre au Mont-Pèlerin, mosquée transformée en couvent par Raymond de Saint Gilles. Nous proposons BEHARA, à 16 km au Sud-Est de Tripoli.

En 1110, le comte Bertrand donne aux chanoines du Saint-Sépulcre au Mont-Pèlerin les casaux ADDIN, HABELA et BENIARAN (3) que nous situons au Sud de Tripoli, à l'Est de Batroun (Le Boutron) à ABDIN, BELLA et BENHARAN. En 1115 (4), Pons, évêque de Tripoli, donne à l'Hôpital les dîmes d'une terre « *a castro Gaucefredi de Agolt nominato usque ad CALAMONEM* », c'est-à-dire QALMOUN (5).

En 1127 (6), le 8 février au Mont-Pèlerin, le comte Pons donne à l'Hôpital des biens très importants dont les premiers énumérés sont dans le voisinage de Tripoli : l'hôpital du Mont-Pèlerin et des localités situées à l'Est et au Sud de la ville : MISDELIA = MEDJDELYA (7) ; ARDACIUM = ARDÉ ; ALMA = ALMA ; puis plus loin, BETHSAMA (non situé) et BETHSEDION (8) (non situé) ; CERAPHTENIA (9) que Rey paraît placer à SIR ED DANYÉ ;

(1) D'autres casaux sont aussi cités dans notre chapitre *Le Comté de Tripoli*.

(2) *Villam quae nuncupatur BUIORA*. E. de Rozière, Cartul. de l'église du Saint-Sépulcre 1847, p. 37. — Röhricht, *Reg.*, p. 9, n° 48.

(3) E. de Rozière, p. 191. — Röhricht, *Reg.*, p. 13, n° 58. — Lammens, *Mél. fac. or.*, I, p. 253. — Dussaud, p. 87.

(4) Röhricht, *Reg.*, p. 18, n° 78. — Rey, *Col. fr.*, p. 364.

(5) Voir à propos de ces localités notre chap. : *Le comté de Tripoli...*

(6) *Carl.*, I, p. 76 et suiv., n° 82. — Röhricht, *Reg.*, n° 118, p. 29.

(7) Rey, p. 369.

(8) Lammens, p. 254. — Dussaud, p. 85. Ces auteurs ont identifié ces localités avec Besarma près Nephin et Derhalyoun près Batroun, mais Jean Richard rejette ces identifications dans son article *Le Chartrier de Sainte Marie Laine...* dans *Mélanges Halphen*, 1951, p. 605-613.

(9) Rey, p. 365.

à l'Est de Tripoli, BAHANI (1) qui est BHANNIN (appelé Bordj Bhannin sur la carte Gélis) au Nord de Tripoli, près du rivage ; CORNONIUM que nous proposons à KARNOUBIÉ, entre Coliath et Qal'at el-Feliz ; COLIATH, petit château encore conservé.

Avec les localités suivantes, on pénétrera profondément à l'Est à l'intérieur des terres : villas AROATH, CENDIANAM, villam SICCAM, APIAM, DURCARBE ad motam de BOCHEA, villam quae dicitur BAHO et in terra de RAFANIA, THELEDEHEP et CARTAMARE. Si les deux dernières localités au voisinage de Rafanée peuvent être déterminées aisément, les autres sont difficiles à situer. Nous pensons qu'elles se groupent au voisinage de la Boquée, au Nord de Tell Kalakh. Pour Aroath, nous proposons BAROUHA, au Nord-Est de Tell Kalakh ; Cendiana serait SINDIANÉ qui est à côté, au sud du Crac (2) ; Apia serait HADJAR EL ABIAD toute proche ; pour villa Sicca ce doit être COLAT ES SIKKAT, à 5 km à l'Est de Crac ; quant à Durcarbe, c'est certainement TEURKAB à l'Ouest de ce groupe, entre les châteaux d'Arima et de Safitha. Pour ad motam de Bochea villam... Baho, nous proposons BAHOUR, localité qui ne figure pas sur les cartes : elle se trouve dans la montagne au Nord de la plaine de la Boquée, entre le Crac et le château de Touban.

Viennent enfin, dans la terre de Rafanée, Theledehep qui est TELL ED DAHAB, situé à l'Est de Rafanée dans la plaine de l'Oronte et Cartamare qui est KORTMANE au nord de Rafanée et de Montferrand.

L'acte, après avoir énuméré dans un ordre géographique assez précis les casaux attribués à l'Hôpital, cite des donations d'un autre genre telles que maisons et vignes, une belle maison dans le port de Tripoli, à Archas (Arqa) des maisons, un jardin, un four, une vigne, à Felicium (Qal'at el-Feliz) une maison, deux jardins et une vigne au Crac qui deviendra le Crac des chevaliers, des donations aussi à Tortose et au château de Camel et en particulier des moulins qui sont au Camel ; on rappelle aussi des cessions faites dans le territoire de Rafanée et l'on signale enfin la vigne apud KAFARACHAM qui rapporte à l'Hôpital cent jarres de vin. Ce lieu a été situé à Kafr'Aqa (3) au Sud de Tripoli. Cette identification doit être abandonnée pour celle de KFAR RICH à 9 km au Sud-Ouest du Crac et à 13 km au Sud-Est de Safitha, non loin de Durcarbe que nous venons de citer. Ceci est d'autant plus évident que nous voyons un peu plus tard l'Hôpital, qui n'avait reçu en 1127 qu'une vigne à Kafaracha, obtenir le casal tout entier.

C'est un acte de 1151 (4) qui nous l'apprend : Armesende de Châteauneuf donne à l'Hôpital les deux casaux de KAFARIQUE et de FELLARA (qu'on peut facilement identifier avec EL HARA à 10 km au Sud de Safitha et à 9 km à l'Ouest de Kfar Rich). Dans le même acte Armesende donne aussi à l'Hôpital domos in castello Albo, c'est-à-dire à Safitha (5) ; enfin on y parle du *casale Cendina* super flumen sitam. Il doit s'agir de SINDIANÉ à 5 km au Nord de Safitha (6).

En décembre 1139 (7) Raymond II de Tripoli confirme à l'église Saint-Sauveur du Mont-Thabor le casal Bethamum que nous avons vu dans l'acte de 1127 sous le nom de Bethsama (8). Il est dit que le territoire de ce casal a comme limites, à l'Est, la voie

(1) Rey, p. 361.

(2) Nous ne sommes pas d'accord avec Dussaud qui, p. 85, propose Sendyané, dans l'Akkar.

(3) Rey, p. 364. — Röhricht, *Z.D.P.V* ; X, p. 259. — Dussaud, p. 87. Mais il y avait à Kafr Aqa le fort de Cafaracha, entre le Boutron et Buisera attesté par ses seigneurs en 1145 et 1202. Voir plus haut, chap. I, p. 14.

(4) *Cart.*, I, p. 154, n° 199. — Röhricht, *Reg.*, p. 68, n° 270.

(5) Il y a aussi un Kfar Rikka à 4 km au nord de Safitha, mais le Kfar Rich au Sud nous paraît mieux convenir comme plus voisin d'El Hara.

(6) Ce Cendina (Sindiané) ne doit pas être le Cendiana (Sindiane) dont il est question dans l'acte de 1127 et qui est au Sud du Crac.

(7) Röhricht, *Reg.*, p. 47, n° 191.

(8) Ce que n'accepte pas Jean Richard, voir ci-dessus.

antique (1) qui passe entre BOTSOFLAM (non situé) et Bethamum, au Sud jusqu'à la vieille voie près de BETHLEYON (non situé) ; au Nord, il va jusqu'au territoire du casal de Pierre de Puy Laurens, appelé Montcucul. Rey dit que c'est un tertre au Sud-Est de Tripoli et au bord de la mer ; Lammens l'a situé à Abou Halqa (2), mais Jean Richard assure qu'il faut abandonner cette hypothèse (3).

En 1143 (4), le Comte Raymond de Tripoli confirme aux chanoines du Saint-Sépulcre les dons qui leur ont été faits dans l'étendue du Comté par Raymond de Saint Gilles, les Comtes Guillaume Jourdain, Bertrand, Pons et aussi des barons, de divers biens et de nombreux casaux : ... « C. Medera, gastinam Loisan, c. Helmedel... prope Guibelacard... casale CAFARSEQUEL in territorio de Gibelet quod vocant casale PONTIS SICI et divers revenus in casali de BOCUMBE... in casali AER... in casali DERIAE... in casali ARDIN... in casali de BUISSERA... in casali SORBE ».

Pour Medera, Dussaud (p. 87) dit très justement que ce nom cache une des nombreuses mezraa (métairies) ; on pourrait proposer comme Rey MEZERA qui figure sur la carte Gélis sous la forme MEZRAAT, à 13 km au Nord-Est d'Akkar. La gâtine Loisan n'est pas située ; le casal Helmedel près de Guibelacard (cflâteau d'Akkar), est EL MAJDEL, à 5 km au Nord d'Akkar ; le casal Cafarsequel in territorio de Gibelet n'est pas, comme le pense Dussaud (p. 86-87), à Kafar Kahil au Sud de Tripoli et à 11 km à l'Est d'Enfeh, mais beaucoup plus au Sud, à KA FER SALÉ, à 2 km au Nord de Giblet. Lammens l'avait d'ailleurs situé en ce point, sous l'orthographe Kafr Shillé (5) ; le casal de Bocumbe doit être le même que le casal Bocombre que nous retrouvons dans les actes de 1202, 1203 et 1253 comme dépendant de l'Hôpital de Margat et ayant appartenu à Renaud II Masoiers. Lammens l'a situé à Bekomra, à 4 km au Sud de Tripoli (6).

Pour le casal Aer (7) et le casal Deriae, nous proposons DAHER EL AIN, tout près de Bekomra au Sud et DARAYA, à 7 km au Sud de Daher el-Aïn. Le casal Ardin est HARDINE, à 18 km à l'Est de Batroun. Buissera est l'importante localité de BSCHARRÉ. Buissera donna son nom à une famille seigneuriale du Comté. Manselus de Buissera ou Bussara figure comme témoin dans des actes de 1204 et 1205 (9). Un château se trouvait là, que commandait un des cols du Liban (col des Cèdres) conduisant de Tripoli à Baalbeck. Plus au Sud, un autre col était défendu par le château du MOINETRE. Pour le casal Sorbe, on a proposé SORBA (1) au Nord-Est de Beyrouth ; mais cette localité nous paraît bien au sud par rapport aux autres casaux cités dans ce texte et en outre ce casal serait dans le royaume de Jérusa-

(1) Cette voie doit être celle qui va de Tripoli à Baalbeck (carte XIV de Dussaud).

(2) Sur la famille de Puylaurens (originaire des environs de Lavour, Tarn) qui avait des domaines au Sud-est de Tripoli et dans la région d'Akkar, voir Jean Richard, *Le comté de Tripoli...*, p. 76-77. Il signale qu'un Puylaurens, évidemment rentré en Occident, apparaît entre 1178 et 1204 sous le nom de Pierre de Tripoli. En 1183 il figure avec les membres de sa famille comme fondateur de la Bastide de Moncuq (Lot). J. Richard suggère un rapprochement avec Montcucul. — Lammens, p. 267. — Dussaud, p. 87.

(3) Jean Richard, *Le Charrier de Sainte Marie latine...* dans *Mélanges...* Louis Halphen, 1951, p. 605-613.

(4) Eugène de Rozière, *Cartulaire de l'Église du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, Paris, 1849, in-8, p. 190-192, n° 97.

Röhricht, *Reg.*, p. 56, n° 218.

(5) Lammens, *Topographie franque du Liban*, dans *Mél. Fac. Or.*, I, 1906, p. 258.

(6) En 1253 Bocombre est cité avec Remesca qui est Ras Mesqa. Voir plus loin : *Le domaine des seigneurs de Margat*, p. 195.

(7) Le casal Aer se retrouve sous la forme Hayr dans un acte de 1259 (Röhricht, *Reg.*, p. 333, n° 1272) où l'on rencontre des casaux près de Tripoli : Boutourafig = Btouratige ; Caphrahael = Kafr Kahel et Hab, non situé.

(8) Rey, p. 363-364.

(9) Röhricht, *Reg.*, p. 213-214, nos 799 et 800 et p. 215-216, n° 807.

(10) Dussaud, p. 73.

lem et non dans le comté de Tripoli. Peut-être faut-il le rapprocher du casal SIROBA (1), cédé à l'Hôpital en 1176, par Raynouard de Nephin (2). Nous proposons de le situer à Snobar à 12 km au Sud de Giblet.

Abordons plusieurs actes émanant des sires de Giblet :

En 1174, Hugues de Giblet donne à l'Hôpital un territoire du casal BECHESTIN qui est BKEFTINE (3) au Sud de Tripoli et à l'Est de Calamon.

En 1179 (4), à la suite d'une contestation entre l'Hôpital et le Temple au sujet de territoires, un accord intervient concernant le Crat, Montferrand, la terra Marriciorum (non située) et trois casaux : TERRA GALIFA, BANNA et BERTRANDIMIR. La terra Galifa se trouve près du TELL KHALIFÉ, au bord du Nahr Khalifé, affluent nord du Nahr el-Kébir ; nous cherchons naturellement Banna près de ce lieu précis et nous proposons TEBBET HANNA (5) tout près de là, au Sud, sur la route de Tripoli à Homs par Tell Kalakh, à l'Ouest de Tell Kalakh. On peut penser aussi à Beni Naïm plus à l'Ouest, près de l'embouchure du Nahr el-Kébir (6). Bertrandimir que Lammens propose de situer à BATROUMINE, à l'Est d'Enfé (7), mais ce lieu nous paraît bien éloigné.

En avril 1185 (8), Raymond de Trois Clés fait un échange avec l'Hôpital : il confirme la vente faite par sa mère de la terra Galifa et d'AIESLO et reçoit les casaux FAUDA et SUMESSA et la gâtine CORCOIS. La terre de Galife figure dans l'acte de 1179. Pour le casal Aieslo, Rey (p. 360) a proposé Ailot, à l'Est d'Archas. Nous proposons EL ALI (9), près de Bordj Arab et donc près de la terre de Galife. On voit que l'Hôpital cherche à acquérir des domaines au voisinage du Crac. En échange, il abandonne des biens plus à l'Ouest : Fauda doit être SAOUDÉ, à 8 km de la mer et, à la même latitude, tout près du rivage, se trouve Sumessa représenté par JOUAMISSEH. La gâtine Corcois doit être KARTO, à 2 km de Saoudé, à l'Est (10).

Dans la même région, Rey (p. 168) cite le petit MARCIBAN des plaines, casal du comté de Tripoli, qu'il dit voisin de Fauda = Saoudé (11). Je propose de l'identifier à MAARBO sur le Nahr el-Kébir, au Nord de Halba et au Sud du Nahr el-Khalifé.

En 1186, Raymond de Giblet donne à l'Hôpital le casal de MESSARKUM. Rey (p. 369) n'a pu l'identifier et suppose qu'il se trouvait dans la principauté d'Antioche. Cahen (p. 525) ne l'a pas trouvé et Dussaud n'en fait pas mention. Nous n'avons pu l'identifier.

En 1212 (12) Guy, seigneur de Giblet, donne à l'Hôpital le casal BETZAAL que nous proposons de situer à BACHTALIDA (carte fr. au 200.000^e), à 7 km à l'Est de Giblet.

Dans un acte de 1216, Bertrand de Giblet (Byblii) (13) donne à l'Hôpital les casaux :

(1) Carte au 50 000^e Kartaba.

(2) *Cart.*, I p. 375, n° 503. Röhricht, *Reg. Add.*, p. 32, n° 535 c.

(3) Röhricht, *Reg.*, p. 138, n° 520. — Rey, p. 361-362.

(4) *Cart.*, I, p. 378 et suiv. — Röhricht, *Reg.*, p. 152, n° 572.

(5) Sur la carte au 50 000^e (*Halba*).

(6) Rey, p. 361, a proposé Beino située très au sud, près d'Akhtar ; nous ne pensons pas qu'on puisse retenir cette localisation.

(7) Lammens, p. 254.

(8) *Cart.*, I, p. 479-480, n° 754. — Röhricht, *Reg.*, p. 109-170, n° 642.

(9) Carte au 50.000^e Halba.

(10) *Ibid.*

(11) Rey renvoie à Pauli, *Cod. dipl.*, I, p. 286, n° 7.

(12) Röhricht, *Reg.*, p. 228, n° 856.

(13) Février 1216. *Cart.*, II, p. 185, n° 1462. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 58, n° 885 a.

BAQUEER qui est peut-être BAQAYA au Nord de Ghalboune, QUASSE qui est KAFR QOUAS, à 5 km à l'Est de Giblet, BETHORAFIG qui est BTOURATIGE à l'Est d'Enfé, que nous retrouvons avec des casaux voisins de Tripoli dans un acte en français de 1259, par lequel Hue de Giblet, fils de Bertrand, cède ces casaux à l'Hôpital (1) ; GABRONIE qui paraît être GHALBOUNE, à 7 km du rivage, à 8 km au Nord-Est de Giblet, tout près de Hakel ; MAARBAN paraît être MAARAB près du Nahr Mu'amiltain, ou MAYROUBA plus à l'Est.

Par un acte de 1238, Guy de Giblet donne à l'abbaye cistercienne de Saint Serge de Giblet (2), un certain nombre de casaux : SORAM, HOTAÏ, CAPHARTAVAS, ZARDAS, BESEBIM, EFFDAR, la gâtine BERORA, BRAIN, MONFAREGE et SEIT ; il est question de la source de AMARSEIR, des casaux d'ARSEXTA et de QUILS et d'un lieu-dit DEISEMINAR, puis de nouveau d'Arsexta et de Besebim (écrit Besebin). Le casal de Soram est peut-être SERRANE, près de la mer, à 2 km au Sud de Giblet ; Hotaï paraît être OUATA EL BCHANE ; Caphartavas est KAFR QOUAS à 4 km à l'Est de Giblet et appelé QUASSE dans l'acte précédent de 1216 ; Zardas est ZARDA, près de Kafer Qouas, au Sud-Est ; Besebim est SEBRINE, tout près de Zardas au Sud ; Effdar doit être FIDAR EL FAOUQA, à 1 km au Nord de Kafer Qouas ; la gâtine Berora doit être BOURIA, à l'Est de Fidar el-Fauouqa ; nous n'avons pu situer Brain, Monfarage, Seit ni Deiseminar ; ce dernier doit être un des sites très nombreux dans cette contrée qui commencent par DEIR, c'est-à-dire monastère ; Amarseir est certainement AHMAR ZRIR, à 1 km à l'Est de Kafer Qouas ; Arsexta est RASESTA, à moins de 2 km à l'Est de Zarda. Pour Quils, Jean Richard (3) a proposé KALACH, au Nord de Rasesta.

Dans un acte en français établi en 1259 au Mont-Pèlerin, Hugues de Giblet, fils de Bertrand de Giblet, vend à l'Hôpital un casal près de Tripoli *en la core de Triple*, appelé Boutourafig. Il est indiqué dans l'acte que ce casal est voisin du casal CAPHRAHAEL (4) qui est KAFR KAHÉL, du casal Hab (non situé), du casal HAYR que nous avons situé à Daher el-Aïn et du casal HAABE que nous situons à ABBA.

Enfin en 1274 (5), Guy de Giblet donne à l'Hôpital le casal MAOUF. Nous proposons de le situer à KEFER HAOUCH, à 4 km à l'Est du Boutron.

(1) *Cart.*, II, p. 867-868, n° 2915. — Röhricht, *Reg.*, n° 1272, p. 333.

(2) *Chartes de l'abbaye cistercienne Saint-Serge de Giblet* dans *Mem. Soc. Antiq. Fr.*, XLVIII, p. 26-29. — Röhricht, *Reg.*, p. 282, n° 1082.

(3) *Questions de topographie tripolitaine* dans *Journ. Asiat.*, 1948, p. 53-59.

(4) Différent du Cafarsequel de l'acte de 1143 qui est près de Giblet.

(5) Röhricht, *Reg. add.*, p. 94, n° 1393 a.

ANNEXE II

LES DOMAINES DES MASOIERS, SEIGNEURS DE MARGAT.

C'était sans doute la plus puissante famille seigneuriale de la Principauté d'Antioche. Les Masoiers possédaient d'immenses territoires (1). Nous le savons par un grand nombre d'actes d'échange, de cession ou de vente de châteaux, casaux et autres domaines, contractés avec l'Hôpital, le Temple, le Prince d'Antioche et des seigneurs de la Principauté. La plupart des actes concernent l'Hôpital mais il ne faut pas oublier que les archives du Temple ayant été détruites, il n'est parvenu à notre connaissance que très peu de documents concernant les acquisitions de cet Ordre tant dans la Principauté d'Antioche que dans le Comté de Tripoli.

Si Renaud II Masoiers abandonna tant de domaines, c'est sans doute pour assumer les frais considérables que lui imposèrent la construction du château de Margat et sa défense. Enfin, en 1186, son fils Bertrand, le troisième des Masoiers, renonçant à ces charges accablantes, vendit à l'Hôpital ce château, voisin de la frontière des Assassins, où il ne pouvait entretenir une garnison suffisante. Dans le même acte, il paraît avoir vendu en même temps tous les biens qui lui restaient dans la Principauté et l'on sait que plus tard il se retira dans l'île de Chypre.

En 1151 (2), il ne s'agit encore que d'un échange entre Renaud II et Guillaume de Redos, sans doute son vassal. Renaud cède à Guillaume le casale *BLANCUM* et le castellum *ERICIUM* contre le casale *ANODESIM* et le castellum *MALAVANS*. Rey (3), Dussaud (4), Cahen (5), Chandon de Briailles (6) ont identifié *Ericium* avec *HREISSOUN*, au bord du Nahr Hreissoun, près de la mer au Nord de Banyas. C'est un petit château dont les ruines sont décrites par Renan (7).

Pour le casal Blanc, Dussaud a proposé *EL BEIDA* (= blanche en arabe), au Sud de Margat (8). Je crois qu'on pourrait penser à *ALBUS*, au bord de la mer, au Sud de Banyas.

(1) Voir sur cette famille l'excellente étude du comte Chandon de Briailles : *Lignages d'Outremer; les seigneurs de Margat*, dans *Revue Syria*, t. XXV, 1946-1948, fasc. 3-4, p. 231-258.

(2) *Cart. I*, p. 155, n° 201. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 18, n° 270 a.

(3) *Col. fr.*, p. 338-339.

(4) P. 129.

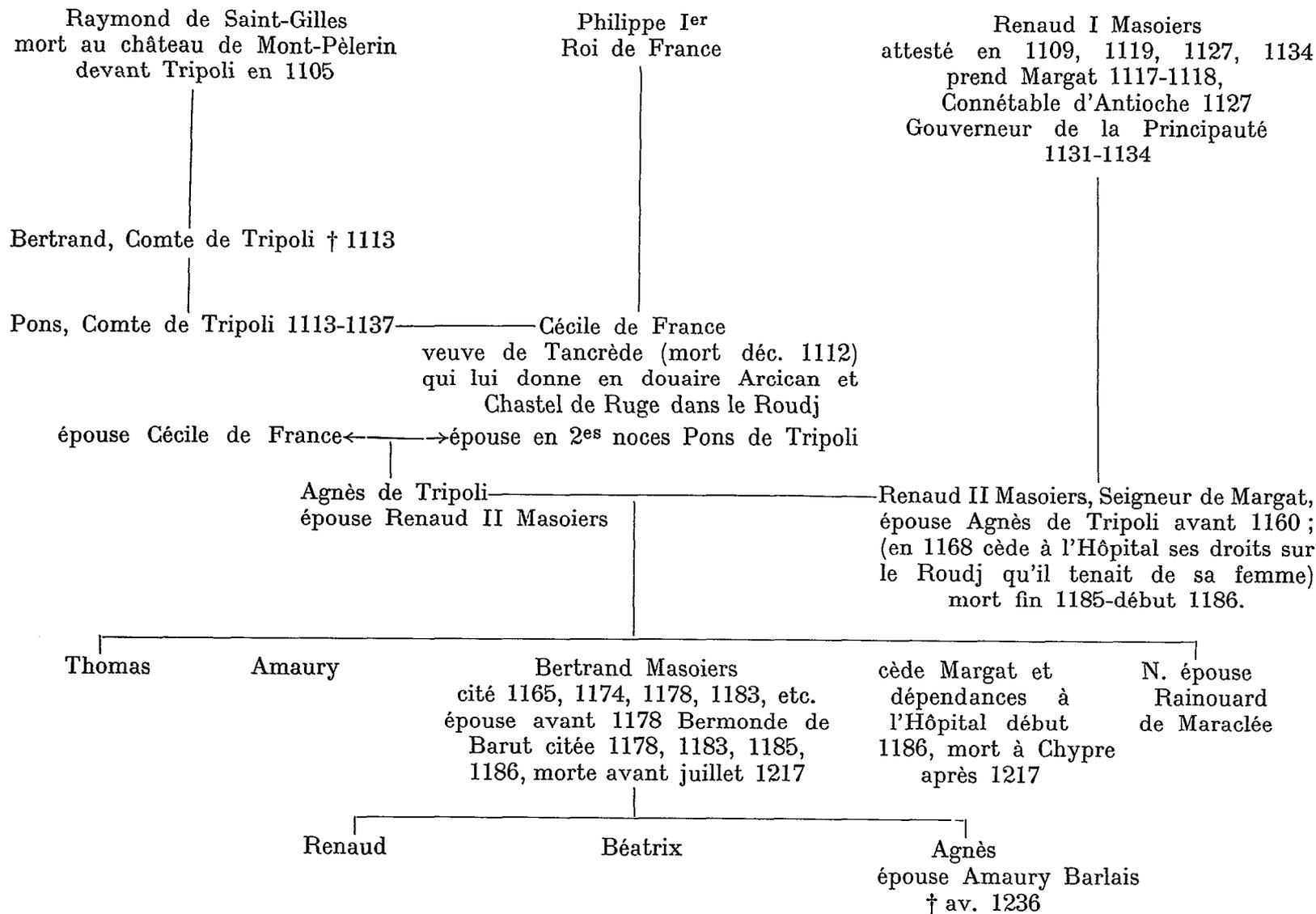
(5) P. 171.

(6) *Syria*, t. XXV, 1946-48, p. 237.

(7) *Mission de Phénicie*, p. 110-111. Pour construire cette forteresse, les Croisés ont du utiliser les matériaux d'un temple antique. *Ericium* est encore cité dans un acte de 1160 (Röhricht, *Reg.*, p. 91, n° 347).

(8) P. 129, n. 12.

LES MASOIERS, Seigneurs de MARGAT



Les Francs l'auraient assimilé au mot latin *albus*. Le casal Anodesim se retrouve sous la forme ANDESIN dans l'acte de cession de Margat et de ses dépendances à l'Hôpital, en 1186. Dussaud a proposé Androussé (1), au N.-E. de Khawabi, mais c'est bien loin de Maniqa dont il va être question. Je crois qu'il s'agit d'ENNAZÉ qui est tout proche de Maniqa, au S.-O. On est d'accord pour penser que le castellum Malavans est une mauvaise lecture de MALAICAS = MANIQA, forteresse entre deux ravins encaissés, dominant le Nahr Hreissoun. Cahen (2) paraît avoir vu juste en pensant que le château de Maniqa avait été à cette date de 1151 soit enlevé, soit menacé d'attaque par les Assassins et que Guillaume de Redos avait cédé à un seigneur plus puissant que lui ce château trop exposé, ou ses droits sur ce château perdu, ainsi que le casal tout voisin d'Anodesim. Renaud II de Margat se serait donc chargé soit de reprendre, soit de défendre Maniqa et Anodesim et aurait donné en échange à Guillaume de Redos, deux casaux proches de la mer.

En 1160 (3), le Prince d'Antioche confirme la vente faite à l'Ordre du Temple par Renaud II, de la gâtine BOLFERIS « quae sita est in montana super Valeniam », avec toutes ses appartenances, excepté la gâtine MAGAYTEMNE et les moulins sur le fleuve qui descend du château de Laycas (Oleiqā). Ce fleuve est le Nahr Jobar. Pour Bolferis, Dussaud (4) propose BALFOUNEZ (= Balrhouness, carte au 50.000^e). Nous situons Magaytemne à Mahouarté, près de Hreissoun.

En 1165, Renaud II Masoiers, donne à l'Hôpital (5) le casal TORON et le casale EPISCOPI, le premier sans doute dépendant du Toron de Belda, le second qui est probablement le même que le casal SANCTI-EGIDIJ.

En 1174 (6), Renaud II Masoiers donne à l'Hôpital les casaux TYRON et CORVEIS, la gâtine MEOIS, ainsi que la moitié du Roudj. En outre, il confirme la donation faite à l'Hôpital par Abd-el-Messie, raiz (7) de Margat, des trois quarts du casal MESERAFE et celle faite par un chevalier de Margat, Martin de Nazareth, du tiers des casaux BELUSA, ARCHAMIA et CORDIA.

Tiron est TIRO, tout près de Margat au Nord. Pour Corveis, Dussaud (8) a proposé QORFEIS, à l'Est du Toron de Belda, mais Chandon de Briailles (9) a contesté cette identification ; ce lieu doit être tout près de Margat, l'acte disant « versus castellum Margatum » et on peut proposer KHERBÉ (carte VII de Dussaud) qui est HARBÈ sur la carte ottomane (et Laqeirbi sur la carte au 50.000^e de Banyas) entre Banyas et Margat. Pour Meois, Dussaud (10) propose MAOUSCH, au Sud de Margat et du Nahr Marqiyé. Meserafe nous paraît être MCHAIRFÉ (carte Banyas au 50.000^e) au N.-E. de Margat. Archamia doit être BARMYA, près de Mchairfé (même carte), Beluza, BLOUZÉ, au Sud de Barmaya et à l'Est de Margat tandis que Cordia serait KERDIYÉ, au Sud de Blouzé.

En 1178, Renaud II cède au Temple « medietatem BRAHIN quod vocatur CASTELLUM cum pertinentiis, medietatem casalium ALBOT, TALAORE quorum villanos ipsius pater dispersit, et BESENEN necnon casalium quae ultra cavam inter Brahin et MATRONEM sunt, et medietatem de SOEBE... » (11). Le castellum Brahin est BRAINE, au Nord-Est de Margat et au

(1) P. 129, n. 3.

(2) P. 354.

(3) Röhricht, *Reg.*, p. 91, n° 347.

(4) Dussaud, p. 129, n. 14.

(5) *Cart.*, I, p. 341, n° 239. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 24-25, n° 419 a.

(6) *Cart.*, I, p. 313-314, n° 457.

(7) C'est-à-dire chef de clan ou maire.

(8) P. 130.

(9) *Lignages d'Outre-mer; Les seigneurs de Margat, Syria*, XXV, 1946-48, p. 256.

(10) P. 131.

(11) Delaville le Roulx, *Documents sur les Templiers* (1882), VI. — Röhricht, *Reg.*, p. 151, n° 568. — Voir E. de Rozière, *Cartulaire de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, 1849, in-4°, p. 167, n° 86.

Nord de Maniqa. Dans l'acte de vente à l'Hôpital de Margat et de ses appartenances en 1186, le prince d'Antioche se réserve le Castellum Brahin.

Pour Albot, nous proposons BAB EL LOUTA (carte fr. au 200.000^e = Babollouta, carte ottom. au 100.000^e), à l'Est de Banyas.

Pour Talaore, Dussaud a proposé justement TELL HOUERI (carte fr. au 200.000^e = Tellaoueri, carte ottom. au 100.000^e).

Besenen nous paraît être BESSINE, au Nord de Margat, près de Tell Houeri et de Braïne.

Matron paraît être MERRANÉ = Marouniyé, au Sud-Ouest de Maniqa. Pour Soebe, Röhricht (1), Dussaud (2) et Cahen (3) proposent ASSAÏBÉ, au Sud-Est de Margat.

Toutes les localités citées jusqu'ici paraissent devoir se situer au voisinage immédiat de Margat. Mais nous allons voir que les Masoiers possédaient des domaines fort éloignés de cette forteresse. Le plus important était le territoire du Roudj. Il est question de cette possession des Masoiers dans des actes de 1168, 1182 et 1186.

En janvier 1168, le prince d'Antioche Bohémond III donne à l'Hôpital (4)... la moitié du Roudj et lui concède aussi l'autre moitié du Roudj dès que l'Hôpital en aura réglé l'acquisition à Renaud Masoiers. Arcican figure ensuite au nombre des domaines cédés à l'Hôpital. Ceci s'éclaire en observant comment Renaud Masoiers était entré en possession de tout ou partie du Roudj et du château d'Arcican et avait encore des droits sur ces territoires. C'est Tancrede qui avait conquis Arcican et Chastel de Ruge et en même temps le Roudj. Il avait donné ces deux forteresses en douaire à sa femme Cécile de France qui, en secondes noces, avait épousé Pons, Comte de Tripoli et la fille qu'ils avaient eue de cette union, Agnès de Tripoli s'était mariée avec Renaud II Masoiers. C'est ainsi que le seigneur de Margat était devenu seigneur d'Arcican et du Roudj. Les Francs avaient perdu toute cette contrée vers 1149. Renaud II, avec le consentement du Prince d'Antioche avait cédé ses droits à l'Hôpital, plus apte que lui à la reconquérir.

A Margat, le 1^{er} janvier 1182 (5) Renaud Masoiers, avec le consentement de Bohémond III donne à l'Hôpital tout le Roudj avec tout ce qui en dépend, terres cultivées ou incultes, plaines et montagnes, bois, eaux et pêcheries. Il s'en réserve la moitié de son vivant.

Il est enfin question du Roudj dans le grand acte de cession à l'Ordre de l'Hôpital, de sa forteresse de Margat et de toutes ses appartenances, le 1^{er} février 1186 (6).

En 1181, Renaud II vend à l'Hôpital le casal ASTALORIN (7) qui paraît pouvoir être identifié avec SALLOURINE, au Nord-Est de Djebelé.

Le 28 septembre 1182, Renaud II donne à Renier, mentionné ailleurs comme chevalier de Margat, le casal COSELBIE (8) qui est sans doute QESSABINE, à l'Est de Djebelé.

(1) *Reg. add.*, p. 35, n° 568.

(2) P. 131, n. 7 ; renvoi à *Rev. Archéol.*, 1897, I, p. 342.

(3) P. 176.

(4) *Cart.* I, p. 266-268, n° 391 * ... medietatem Rogiae cum pertentiis suis... et aliam medietatem cum pertinentiis suis eidem Hospitali concedo quam cito liberaverit et aquitaverit eam a Rainaldo Masoerio et ab heredibus ejus... et Arcicant... » — Röhricht, *Reg.*, p. 111-112, n° 428.

(5) *Cart.*, p. 423, n° 623 : « ... totam Rogiam cum omnibus pertinentiis... terris cultis et incultis, planis et montanibus, nemoribus et aquis et piscatoriis suis... » — Röhricht, *Reg.*, p. 162, n° 612.

(6) Nous commenterons cet acte plus loin.

(7) *Cart.*, I, p. 417-418, n° 613. — Röhricht, *Reg.*, p. 161-162, n° 609. Confirmé la même année par Bohémond III et mentionné dans trois actes avec les orthographes Astanori, Astanors et Astanor. (*Cart.*, I, n° 614. — Röhricht, *Reg.*, p. 162, n° 610. — *Cart.*, IV, p. 258, n° 595 bis ; Röhricht, *Reg. add.*, p. 39, n° 611 a. — *Cart.*, IV, p. 261, n° 624 bis. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 40, n° 611 b).

(8) Röhricht, *Reg. add.*, p. 40, n° 617 a.

En mars 1183, il confirme à l'Ordre du Temple la donation qu'il lui avait faite avant 1174 des maisons et des biens qu'il possédait à Valénie (Banyas) (1). En juin de la même année, il cède au Temple la gâtine DOMINAE (2), non identifiée.

Enfin un acte qui ne nous est connu que par une analyse du XVIII^e siècle, nous apprend que le 30 octobre 1185 (3) Renaud II, avec le consentement de son fils Bertrand et de la femme de celui-ci Bermonde, fait don à l'Hôpital d'une gâtine appelée UBIN pour y bâtir un casal et y creuser une citerne. Dussaud a justement identifié Ubin avec OUBINE à l'Est de Banyas.

Renaud II mourut peu de temps après cette date, avant le 1^{er} février 1186. En mars 1186, le Grand Maître de l'Hôpital, Roger de Moulins, confirme la donation faite par Bertrand de Margat, fils de Renaud II, à Richard de BILIO du casal BERBELEAF en échange du service d'un homme à cheval (4). Bilio est peut-être, selon Dussaud (5), BEILE entre Tortose et Khawabi. Röhricht propose d'identifier Berbelearf avec BET EL HARF près de Saone. Ce lieu paraît bien éloigné du domaine de Margat. Nous proposons BERBERI à 5 km au Sud-Est de Margat.

A la même date, Roger de Moulins confirme aussi une donation antérieure faite par Renaud II à un de ses chevaliers, Martin de Nazareth, de plusieurs casaux qui ne sont pas cités, moyennant le service d'un chevalier et d'un Turcople (6).

Nous savons par des actes de 1202 (7), 1203 (8), 1253 (9) que Renaud II avait possédé des domaines dans le comté de Tripoli, ainsi, au voisinage de la ville de Tripoli, les casaux REMESCA et BOCOMBRE. Lammens a identifié Bocombre avec BEKOMRA et Röhricht a identifié Remesca avec RAS MESQA (10). A la date de 1253, c'est un petit-fils de Bertrand Masoiers, appelé Hue Barlais qui tenait ces casaux des Hospitaliers de Margat.

Ainsi nous voyons par les chartes qui nous sont parvenues que Renaud II s'est dépouillé peu à peu de ses domaines afin de se procurer des ressources, soit en argent, soit en hommes d'armes. Dès sa mort, son fils Bertrand renonce à assumer de pareilles charges. Il se décide à faire ce qu'ont fait de puissants seigneurs, tels que le comte de Tripoli qui en 1142 a cédé le Crac aux chevaliers de l'Hôpital.

Et c'est l'acte solennel du 1^{er} février 1186, confirmé par Bohémond III, acte par lequel Bertrand Masoiers cède à l'Hôpital le château de Margat et tous les châteaux, casaux, immeubles, territoires et droits divers qui en dépendent encore.

Les domaines relevant de Margat, énumérés dans cet acte, nous montrent que la famille Masoiers en possédait qui étaient fort loin de Margat. Leur nomenclature n'est pas conforme à l'ordre géographique ; sans doute suit-elle l'ordre chronologique des acquisitions par les Masoiers ou de cessions antérieures rappelées ici ; nous allons tâcher de retrouver leurs différents groupes sur le terrain.

Il est à remarquer que plusieurs lieux cités n'appartiennent plus à Bertrand et que celui-ci ne peut que renoncer à des droits sur des territoires à reconquérir par les chevaliers de l'Hôpital.

(1) Delaville le Roulx, *Inventaire des chartes de Syrie*, R.O.L., III, 1895, p. 63, n° 152.

(2) Röhricht, *Reg.*, p. 167, n° 630.

(3) *Cart.*, I, p. 484, n° 763. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 42, n° 644 a.

(4) *Cart.*, I, p. 497, n° 786. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 43, n° 650 a.

(5) P. 129.

(6) *Cart.*, I, p. 497, n° 787. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 43, n° 650 b.

(7) *Cart.*, II, p. 14, n° 1156. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 51, n° 787 b. Dans cet acte, ces casaux sont appelés *castella*.

(8) *Cart.*, II, p. 22, n° 1174. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 51, n° 789 b.

(9) Röhricht, *Reg.*, p. 317, n° 1204.

(10) *Mel. fac. or.*, I, p. 256. — Voir Dussaud, p. 85, n. 11 et 86, n. 1.

Cet acte de cession de Bertrand Masoiers est perdu, mais nous en connaissons la teneur par la confirmation de Bohémond III (1).

Nous apprenons que, sur le conseil et avec l'assentiment du prince d'Antioche, de la princesse Sibylle, du comte Raymond de Tripoli, d'Aimery patriarche d'Antioche, d'Antérius évêque de Banyas, Bertrand, d'accord avec sa femme Bermonde, ne pouvant plus, à cause des dépenses excessives et du voisinage immédiat des Infidèles, garder la cité de Banyas et le château de Margat, les a vendus à l'Hôpital contre une rente annuelle de 2.200 besans en réservant toutefois le castellum BRAHIN (Braïne) (2).

Le prince déclare retenir pour lui le casal ASSENEM (3) que Renaud II lui a cédé, les maisons d'Antioche qu'il lui a données ou vendues, un four et la terre de GERENEIS (4). Des appartenances de Margat sont cédées à l'Hôpital d'abord les châteaux du Djebel Bahra : Cademois (Qadmous), Laïcas (Ollēïqa), Malaïcas (Maniqa), Bokebeïs (Abou Qobeïs) et le casal Belne (5). Puis, dans le territoire d'Antioche, le casal FASSIA avec ses gâtes et ses dépendances sur terre et sur mer (6), CIMAS (7), l'abbaye du Mont Parlier (8), villam quae dicitur Russa (9), FARANGI, Come, castellum POPOS (ou Pospos) avec son casal, les casaux KAYNON, ALUS (10), l'abbaye de S. GRÉGOIRE dans la Montagne Noire, c'est-à-dire l'Amanus. Viennent ensuite : « ROGIAM cum gastinis et divisis et pertinentiis suis, casale BESMESYN (ou Belmesyn), casale BESSELEMON, casale LUZIN, caveam BELMYS (11), casalia CASNAPOR, COLCAS, CORCONAI (ou COZCONAI) et MEUNSERAC quae sunt in montanis Palmerii (12), POTAMA (ou Pocania) et PANGEREGAN quae sunt in VALLE RUSSAE.

(1) *Cart.*, I, p. 491-494, n° 783. — Röhricht, *Reg.*, p. 171-173, n° 647-649 et *add.*, p. 43, n° 649. Le pape Urbain III confirma à son tour la cession de Margat à l'Hôpital le 30 juin 1186. (*Cart.*, I, p. 505, n° 809. — Röhricht, *Reg.*, p. 173, n° 652).

(2) Voir plus haut, p. 193.

(3) Cité une autre fois sous la forme *Assene* (*Cart.*, I, p. 496). C'est Hessane (carte ottom. au 100 000^e) Hissane (carte au 50 000^e Qerdaha) à l'ouest de Talaore = Tell Houeri.

(4) Nous proposons GHENNERÉ, à l'Est de Djebelé.

(5) C'est le casal Beau de, déjà cité, écrit aussi Belda, près du Toron de Boldo, sur le site de l'antique Paltos, à l'embouchure du Nahr es Sinn.

(6) Ce casal est donc près de la mer ; Dussaud l'a justement assimilé avec RAS EL FASRI, Mina el Fasri, l'antique Pasieria, noté dans les Portulans par Fescere ou Fescero.

(7) Röhricht, *Z.D.P.V.*, X, p. 263, a proposé Kimaya à l'Ouest de Djsr esh Shoghr. Mais Cimas étant cité après Fassia, on peut penser à CHAMÉ au Sud de Fassia.

(8) Sur un contrefort, au Sud du Djebel Aqra ; cette abbaye est appelée aussi S. Barlaam.

(9) Voir plus loin, p. 197-198.

(10) Pour ces cinq noms nous proposons cinq localités voisines, à l'Ouest de Djsr esh Shoghr (carte fr. au 200 000^e, 2^e éd. 1944) : Farangi = KEFRENNDJÉ, COME = Kem Aya, Pospos = BEZBASS, Kaynon = GHANI, Alus = HALLOUZ.

(11) Il s'agit de la région à l'Est du moyen-Oronte, au Nord du Ghab ; Rogia est le ROUDJ ; Besmesyn selon Dussaud (p. 173) est MÉCHMÉCHANE, au Nord d'Arcican ; Raoul de Caen, ch. 59 (*H. Occ.*, III, p. 648-650) dit qu'en 1098 Rugia (Chastel de Ruge), Rusa, Arcican et Belmesyn furent attribuées à Raymond de Saint Gilles ; Besselemon est BESHLAMOUN à l'Est de Djsr esh Shoghr. Pour Luzin, Dussaud (p. 174) propose Tellouza à l'Est d'El Bara, qui est bien loin ; il s'agit certainement de TELL AIN LAOUZINE (carte au 50 000^e) tout près de Beshlamoun, à l'Ouest. Pour la cavea (la grotte fortifiée) Belmys, Dussaud propose Balmis au Nord d'Arcican et de Méchméchane ; il faut sans doute préférer BALMIS (carte fr. au 200 000^e, 1931, Alep) qui se trouve à l'Est de Beshlamoun, sur le flanc du Djebel Oustani dominant la dépression du Roudj.

(12) Ces casaux sont dans la région du Djebel Aqra (Mont Parlier) ; Corconai s'identifie facilement avec KEURKENÉ, entre Qassab et la mer ; pour Casnapor Dussaud (p. 422) a proposé, à 20 km au Sud d'Antioche, Karsanbol qui est bien loin ; nous préférons QOSLAR PEUNAR (carte au 50 000^e Kessab) tout près de Keurkené, à l'Ouest. Pour Colcas, Dussaud (p. 422, n. 6 et p. 428, n. 13) a proposé QARAGOUSÉ, qui est au Nord, près de l'embouchure de l'Oronte. Colcas figure une seconde fois dans l'acte de 1225 (Röhricht, *Reg.*, p. 255, n° 971). Pour Meunserac, Röhricht (*Reg. add.*, p. 43, n° 649) et Dussaud (p. 422-424) ont adopté Mishraqiyé, au nord de Souweidiyé ; Cahen (p. 167, n. 13) paraît avoir trouvé une identification préférable avec MORSELIX, au bord de la mer, tout près de Keurkené au Nord.

Quelle est cette Vallis Russae où se trouvent Potama et Pangeregan ? Nous avons vu plus haut villam quae dicitur Russa. Rey, à propos de la localisation de Pangeregan, hésitait entre le Roudj et le Nahr er Rous, au Nord de Djebelé. Dussaud (p. 177) a rejeté cette seconde hypothèse et affirmé qu'il s'agissait bien du Roudj. Il situe Potama à Eftaman (carte ottom. au 200.000^e) à l'Est d'Arcican. Pour Pangeregan il propose Arzghan (Arcican) ce qui n'est pas possible, car les textes francs disent toujours Arcican. Si Pangeregan est introuvable, il y a pourtant plusieurs arguments en faveur de Dussaud situant Russa, Potama et Pangeregan dans le Roudj. En effet, il y a sur la rive droite de l'Oronte, à peu de distance l'une de l'autre Rugia et Russa ; mais on peut faire cette objection que dans le même acte de 1186 il est question de Rogia qui est ici la plaine du Roudj et de vallis Russae qui serait aussi la plaine du Roudj. Ceci paraît bien surprenant. mais si l'on envisage comme Rey pour la Vallis Russae le Nahr er Rous, il faut chercher dans le voisinage une autre Russa ; ce peut être QALAT ER ROUS (carte au 50.000^e, Djebelé) à l'embouchure du Nahr er Rous. Il y aurait donc deux Russa.

Si l'on suit cette hypothèse de Rey, on peut proposer : vallis Russae = NAHR ER ROUS ; Russa ou Rossa = QAL'AT ER ROUS à l'embouchure du fleuve ; Potama = BOGHARMA au Sud du Nahr er Rous (carte ottom. au 100.000^e, Lattaquié N.-E.) ; Pangeregan alias Pharang = BKERRAMA à 6 km au Sud-Est de Qerdaha (carte au 200.000^e, 1934).

Remarquons que dans l'acte de 1186, le Roudj est mentionné cum pertinentiis suis et quatre casaux sont groupés, puis viennent quatre casaux dans la région du Mont Parlier et enfin Potama et Pangeregan quae sunt in valle Russe. Nous acceptons donc les propositions de Rey.

Ajoutons à l'appui de celles-ci un acte de 1225 où réapparaissent les lieux-dits Potama et Pangeregan appelé cette fois Pharang. Il émane du pape Honorius III (1) qui prend sous sa protection les possessions de l'évêque de Banyas ou ses droits sur des domaines abandonnés. Nous y voyons figurer : ecclesiam de Margant (*sic*), casalia Coquet, Jobar, Bathselmon, duas carrucatas graecas in plano Rogiae, medietatem casalis Colcas (2), decimas Valeniae et Margati, necnon terrarum quae olim fuerunt Raynaldi domini Margati, decimas de Rossa, Potema, Pharang (déformation de Pangeregan) et vicinis casalibus, molendinis et hortis, ecclesiam de Rossa, decimas de Cham, Hisen et Alosa, casalium quae praefatus Raynaldus habuit in terra sancti Parlerii... Le texte cite d'abord deux casaux : Coquet, Jobar, peut-être voisins. JOBAR est évidemment sur le Nahr Jobar, à petite distance au Nord de Banyas. Pour COQUET, Röhricht a proposé Qouaïqa (3) qui est très au Nord, au-delà du Nahr er Rous, mais on peut le chercher aussi tout près du Nahr Jobar à KAUKAI (carte au 50.000^e, Qadmous) un peu au Sud de Laïcas. BATHSELMON doit être le BESSELEMON (Pl. LXXXIX) du Roudj (Beshlamoun, à l'Est de Djisr esh Shoghr) cité en 1186 ; viennent ensuite deux charruées grecques (c'est-à-dire la superficie que l'on peut labourer en deux jours) dans la plaine du Roudj, rattachées sans doute à Bathselmon. Ce bénéfice de l'évêque de Banyas confirme que les seigneurs de Margat avaient été maîtres de cette région.

Le casal COLCAS, déjà cité dans l'acte de 1186, paraît être voisin du Mont-Parlier. Dussaud (p. 422-428) a proposé de l'identifier avec QARAQOUSÉ (1). Nous avons, plus haut, discuté de Potama (ici Potema) et de Pangeregan (ici Pharang) en les situant près du Nahr er Rous. L'église de ROSSA serait près de Qal'at er Rous. Les trois sites qui suivent nous paraissent tout proches : CHAM, HISEN et ALOSO. Cham pourrait être QAMOUA au Nord de

(1) Röhricht, *Reg.*, p. 255, n° 971.

(2) On trouve dans un acte d'août 1227 (Röhricht, *Reg.* p. 259, n° 983) un casale Carcasia in diocesi Antiochena qui serait peut-être le même que Colcas.

(3) Il faut remarquer que dans cet acte de 1225 trois casaux se trouvent au Nord du Nahr er-Rous.

Djebelé, près du Nahr er Rous, à l'Ouest de Qerdaha (carte au 50.000^e, Qerdaha) ; Hisen serait HOUSSAINIYÉ, tout près de là, au Sud-Ouest ; Alosa serait AIN EL LOUZÉ près de Qamoua et d'Houssainiyé, au Sud.

Ainsi trouverait-on au Nord de Djebelé, dans la vallis Russae (Nahr er Rous), six localités voisines : Villa Russa, Potama (Bogharma), Pangeregan (Bkerrama), Cham (Qamoua), Hisen (Houssainiyé) et Alosa (Ain el-Louzé).

Après ce long débat, nous poursuivons la nomenclature de l'acte de 1186 : Andesim, abbatiam de S. Maria, casale Bodoleiae, medietatem casalis Gorrosiae (alias Gozrosie), Mastabe. Ces localisations sont difficiles. ANDESIM est peut-être le même que l'Anodesim de 1151 que nous avons placé à Ennazé, à l'Est de Margat. Pour l'abbaye S. Maria, Cl. Cahen (1) propose NOTRE DAME DU FER, près de Djisir el-Hadid. BODOLEIE est peut-être BEIT ALIYANE au Sud-Est de Tortose. Pour GORROSIA, Röhricht, Rey et Dussaud proposent Djerisiyé, au Sud de Margat. MASTABE est peut-être MASTABEH, à l'Est de Tortose (carte ottom. au 100.000^e, Lattaquié S.-E.) Il est aussi question de Bokebeis (Abou Qobeis) que les Sarrasins tiennent en fief, c'est-à-dire qu'ils payent un tribut pour ce château.

Les Masoiers avaient des vassaux et nous en rencontrons plusieurs dans les actes :

En septembre 1137 (3), Cécile de France, veuve de Pons comte de Tripoli, concède à son chambrier Gautier de Margat un jardin et un champ où les chevaliers s'exercent à la lance, situés évidemment aux abords de Tripoli (4). De 1140 à 1144, Martin de Margat est échanson de Raymond de Poitiers, prince d'Antioche (5). Nous avons vu, en 1151, Guillaume de Redos faire des échanges avec Renaud II Masoiers ; c'était sans doute un de ses vassaux (6). Nous avons vu aussi le raïs de Margat, Abd el-Messie et Martin de Nazareth faire des dons à l'Hôpital avec l'assentiment de Renaud II. Martin de Nazareth apparaît aussi comme témoin de dons de Renaud II en 1181 et 1183 (7). Il confirme encore, en mars 1186, des dons qu'avait faits Renaud II (8). En 1178, Thomas Mansel, fils de Robert Mansel connétable d'Antioche, paraît tenir en fief de Renaud II, le casal Beaude, près du Toron de Belda (9). En 1181, Zacharias ou Acharias, châtelain de Margat de 1181 à 1183, touche une part de la somme versée par l'Hôpital pour l'achat à Renaud II du casal Astalorin = SALLOURINE (10). En 1182, Renier reçoit de Renaud II le casal COSELBIE = QESSABINE. Les d'Aillant (11) (Ailant, Allant, Hallant, de Hallantio, Daillant, Daillan, Raillant) figurent plusieurs fois parmi les signataires des actes des seigneurs de Margat. C'est d'abord Gilles (cité entre 1174 et 1178) puis Étienne, sans doute son fils, qui figure dans les actes de 1181 à 1193. Dans l'acte de cession de Margat le 1^{er} février 1186, il est cité en tête des chevaliers de Margat avec la mention Bertrandi de Margato consanguineus.

(1) P. 324, 519, 523.

(2) Voir plus haut, ch. IV.

(3) « hortum et campum in quo milites usu lancearum exercentur ».

(4) Röhricht, *Reg. add.*, p. 13, n° 171 a.

(5) Röhricht, *Reg.*, p. 49, n° 197 et p. 57, n° 228.

(6) Röhricht, *Reg. add.*, p. 18, n° 270 a.

(7) Röhricht, *Reg.*, p. 161-162, n° 609 et p. 167, n° 630.

(8) Röhricht, *Reg. add.*, p. 43, n° 650 b.

(9) Röhricht, *ibid.*, p. 34, n° 559 b.

(10) *Cart.*, IV, p. 258, n° 595 bis et p. 261, n° 624 bis. — Röhricht, *Reg.*, p. 161-162, n° 609 et *add.*, p. 39, n° 611 a et 611 b.

(11) Originaires peut-être comme l'a suggéré Chandon de Briailles, d'Aillant sur Milleron (Loiret) ou d'Aillant sur Tholon (Yonne).

En mai 1186, avec l'accord de sa mère Agnès de Tripoli, Étienne d'Aillant cède à son frère Amaury les trois casaux NOORTHA, SUYJAC et CORROSIE. Nous avons situé ces trois casaux à l'Est de Lattaquié : Suyjac = ZOUAYEK (carte Lattaquié-Hama au 200.000^e, 1934), Zivelik sur la carte ottomane de 1920 ; Corrosie (1) est QOURSHIYÉ, entre Zouayek et Qalat el-Aïdo, Noortha peut être MORRAT (carte ottom. au Nord de Zouayek).

Nous trouvons encore parmi les vassaux des Masoiers Baudouin de Rum dont le fils Simon (2) vend, en 1206, à l'Hôpital, tous les fiefs qu'il avait au voisinage de Margat ; Alverus, châtelain de Margat en 1174 ; Hugo Rufus cité en 1174, 1178 (Hugo Rufus de Margat) et en 1181, Amelin de Theville, cité en 1174, 1178, 1182, 1183, 1186, châtelain de Margat en 1186 ; Jean du Temple, templier passé au service des Masoiers ; en 1181, il est appelé frater Johannes de Templo et est cité en 1183 puis en 1186 parmi les chevaliers de Margat. Mentionnons encore Philippe Fremillons et Gui cités en 1178 ; Adam cité en 1178 et 1182 et Willelmus de Sicardum en 1182. On trouve encore dans ces actes des personnages dont les noms indiquent une origine grecque, arménienne ou syrienne : Basilius (1174), Nichiforus (1182), domini Georgius et Theodorus (1186), Abd el-Messie et son gendre Georgius, tous deux successivement raïz de Margat (1174). Le seigneur de Margat a des bourgeois tels que Dros ou Droco de Curia ; il a un notaire pour rédiger ses actes : c'est magister Morellus en 1178, 1181, 1182 et Georgius en 1183.

Dans l'acte de confirmation de la cession de Margat à l'Hôpital en 1186, le prince d'Antioche déclare qu'il concède à l'Ordre de l'Hôpital omnes milites qui sunt de castro Margati cum servitiis et feodis eorum sicut habuerunt a domino Rainaldo Masoerio et a domino Bertrando filio suo.

(1) Ce casal ne doit pas être le même que le Gorrosie figurant dans le grand acte du 1^{er} février 1186. Voir pour ces trois casaux chap. IV.

(2) Simon filius Baudoni de Rome (pour Rum). *Cart.*, II, p. 56, n° 1232. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 53, n° 817 a

DEUXIÈME PARTIE

Les forteresses

GIBLET (1) (Byblos, Djeheil)

HISTOIRE.

Dans notre étude sur les forteresses des Croisés en Terre Sainte nous n'avons fait que de très rares allusions aux ruines antiques, témoins de tant de civilisations qui se sont succédé dans ces contrées. Comme les Francs vinrent asseoir ici leur château sur des fondations phéniciennes et romaines nous évoquerons Byblos qu'au 1^{er} siècle de notre ère Philon de Byblos appelait la plus vieille ville du monde. L'archéologie française, par de nombreux travaux, a arraché bien des secrets au sol de cette antique cité. Renan l'étudia longuement sans négliger l'ouvrage des Croisés. Depuis 1921 des fouilles ont été dirigées par des Français MM. Charles Viroilleaud, Pierre Montet, Maurice Dunand. Aujourd'hui les monuments de Byblos sont sous le contrôle de l'émir Maurice Chéhab, Directeur général des Antiquités du Liban.

En phénicien cette ville s'appelait Gobel dont les Grecs ont fait Byblos. Dès le IV^e millénaire son port, qui fut longtemps le plus important de la Phénicie, commerçait avec l'Égypte et lui fournissait le bois du Liban nécessaire à ses constructions, à son mobilier, à ses navires. Au temps de la 12^e dynastie pharaonique, c'est-à-dire au XIX^e siècle avant notre ère, les Princes de Byblos paraissent avoir été à la fois les vassaux et les alliés des Pharaons. Lorsqu'un Prince de Byblos mourait, le Pharaon envoyait des présents funéraires.

En 1922 un pan de falaise s'étant effondré, M. Charles Viroilleaud découvrit des tombes de Princes de Byblos où se trouvaient des objets avec inscriptions, portant les noms des Pharaons Amenhemat III et Amenhemat IV. L'année suivante M. Pierre Montet dégagait le sarcophage d'Ahiram, Prince de Byblos vers 1250, qui contenait un vase d'albâtre au nom de Ramsès II. Ce sarcophage porte l'épithète du Prince dans une inscription phénicienne qui est le plus ancien témoin de cette écriture d'où dérive notre alphabet.

Plus tard le pays fut conquis par les Assyriens puis par les Perses. Après les victoires d'Alexandre, Byblos fit partie du royaume des Séleucides. Avec Pompée la Phénicie fut intégrée dans l'Empire romain. En 636 elle tombait au pouvoir des Arabes et cette domination dura jusqu'à la 1^{re} Croisade.

*
* *

Après la prise de Jérusalem, puis une campagne malheureuse en Anatolie, Raymond de Saint Gilles décida de conquérir le Liban. Il commença par attaquer Tortose ; une flotte génoise de dix-huit navires vint l'y aider. La ville capitula vers le 18 février 1102. Cette ville dépendait de la principauté de Tripoli qui appartenait à la famille arabe des

(1) On trouve dans les textes Biblium (Guillaume de Tyr), Gibelletum, Gibelettum, Gibeletum, Gibiloth, Gebelot, Gibelet, Gibellet, Giblet. Comme Rey qui écrivit un article sur « les seigneurs de Giblet » et, comme Enlart, nous avons adopté l'orthographe Giblet dans nos précédents ouvrages.

Banu Ammar. Aussitôt après, il mit le siège devant Tripoli, mais il n'avait avec lui, selon Raoul de Caen, que 400 combattants et ne put forcer la ville. Il alla ensuite combattre vers l'Est dans la plaine d'Akkar, assiégea Touban et le château des Curdes et fut sur le point de s'emparer de Homs. En 1103 une escadre génoise de quarante navires étant arrivée à Lattaquié, il lui demanda son concours pour attaquer Tripoli. Cette entreprise ayant échoué Raymond de Saint Gilles et les Génois décidèrent de s'emparer de Byblos qui appartenait aussi aux Banu Ammar. Selon Albert d'Aix l'attaque par mer et par terre fut vigoureuse et, après une résistance énergique, la ville se rendit vers le 28 avril 1104 (1). Raymond de Saint Gilles, en reconnaissance des services rendus, donna le tiers de la ville aux Génois qui confièrent la garde de leur part au consul Ansaldo Corso (2).

Le 26 juin 1109 Bertrand, fils de Raymond de Saint Gilles, par un acte solennel en présence du roi de Jérusalem Baudouin I, et de plusieurs seigneurs donnait à l'église Saint-Laurent de Gênes, c'est-à-dire à la cathédrale de Gênes, par l'intermédiaire du Génois Guglielmo Embriaco, toute la ville de Giblet, avec ses appartenances, le castrum Constabularii (le Puy du Connétable) et le tiers de la ville de Tripoli (3).

Désormais, de père en fils, les Embriac auront Giblet comme fief héréditaire moyennant une redevance à payer à la cathédrale de Gênes. Avec le temps ils négligèrent de s'acquitter de cette rente et deux fois les papes Alexandre III en 1179 et Urbain III en 1186 durent rappeler au seigneur de Giblet ses engagements vis-à-vis de la cathédrale de Gênes (4).

Pourtant les Embriac n'oubliaient pas leur origine ; en 1168 Hugues II Embriac, seigneur de Giblet, accordait aux marchands génois entière liberté de commerce dans son domaine (5).

Cette famille deviendra l'une des plus importantes du comté. Guy I^{er} attesté de 1186 à 1233 épousa une fille de Bohémond III, Prince d'Antioche et sa sœur Plaisance de Giblet épousera Bohémond IV, fils de Bohémond III.

En 1157 un tremblement de terre, dont parlent surtout les chroniqueurs arabes, fit de grands dégâts dans les forteresses du comté de Tripoli et Giblet est citée comme ayant particulièrement souffert. Un autre tremblement de terre, en 1170, les dévasta à nouveau mais il n'est pas fait mention de Giblet.

Dans une bataille qui eut lieu dans la vallée de Merdj Ayoun près de Beaufort dans le Liban Sud, qui eut lieu le 10 juin 1179, Hugues II de Giblet fut fait prisonnier (6).

(1) Albert d'Aix, l. IX, c. 26. *H. occ.*, IV, p. 605-606. — *Annales* d'Abou'l Feda, *H. or.*, I, p. 7. — Ibn al-Athir, *Kamel Atewarykh*, *H. or.*, I, p. 219.

(2) Caffaro, *Liberatio civitatum Orientis*, *H. occ.*, V, p. 470-71. *Annales Genuenses*, M. G. H., *Scriptores*, XVIII, p. 247 et ss.

(3) *Notum sit... quod ego Bertrannus, sancti Egidii comes... concedo ecclesiae Sancti Laurentii Januensis totum Gibelet... et castrum Rogerii et stabularii (corr. constabularii)... et tertiam partem Tripolis ab uno mare usque ad aliud... cum insulibus ipsius civitatis ab portu in manibus videlicet Guilielmi Embriaci...* dans *Liber jurium reipublicae Genuensis* (Historiae patriae monumenta, 2 vol. in-fol., 1854-57), I, n° XI, col. 18. Roger est attesté comme connétable de Tripoli en 1109, 1110, 1127 (Röhricht, *Regesta*, p. 11, n° 55, 13, n° 58, 29, n° 118).

Voir aussi Rey, *Les seigneurs de Giblet*, *R.O.L.* (1895), t. III, p. 399-400. Grousset, fin du t. III, a donné une généalogie de la maison de Gibelet. Guillaume I^{er} Embriac avait pris part à la première croisade et à la conquête de Jérusalem (Grousset, I, p. 359).

(4) *Liber jurium...*, I, n° CCCXXI, col. 308 et n° CCCLI-CCCLIV, col. 336-338.

(5) *Liber jurium*, I, n° CCLVI, col. 230, analysé dans Röhricht, *Regesta*, p. 115-116, n° 445.

(6) C'est Röhricht qui le dit dans *Regesta*, p. 154. Il y eut deux combats de Merdj Ayoun le 1^{er} 10 avril, le 2^e 10 juin. Röhricht dit que c'est dans le 2^e que Hugues de Giblet fut pris, mais d'après quelle source ? (Grousset ne le cite pas II, p. 676-8) Röhricht renvoie à Guillaume de Tyr, XXI, c. 27, 28, 29, p. 1055-7 et ss. ; Ernoul, p. 49, 52-54 ; Ibn al-Athir, *H. or.*, I, p. 634-6-7. Abou Chama, *Deux Jardins*, IV, p. 198-203. — Maqrizi, *Rev. Or. lat.*, VIII, p. 532. Abou Chama p. 198 dit que le seigneur de Djebel fut tué, il se trompe car Hugues de Giblet vivait encore en 1184.

Le 4 juillet 1187, dans la grande bataille de Hattin où Saladin triompha de Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, Hugues III de Giblest fut fait prisonnier (1). Au mois d'août Saladin était devant Giblest. Il fit venir de Damas son captif et lui offrit la liberté s'il obtenait de la garnison qu'elle rendît la place (2). Celle-ci accepta et la population de Giblest se réfugia à Tyr. Ce désastre de Hattin, qui fit perdre aux Francs tant de territoires en Palestine et en Syrie, provoqua une grande émotion dans la Chrétienté occidentale et fut la cause de la 3^e croisade. En 1190 Frédéric Barberousse arrivait en Orient. A cette nouvelle Saladin effrayé ordonna de démolir les ouvrages de plusieurs villes de la côte qu'il avait conquises : Lattaquié, Djebelé, Giblest, Beyrouth, Saïda, Césarée, Arsouf, Jaffa (3).

En 1197 les Francs rentrèrent en possession de Giblest grâce à l'habile diplomatie de « la dame de Gybelet » qui parvint à obtenir du gouverneur musulman de cette cité qu'elle leur fût rendue pacifiquement (4). En 1211-1212, le voyageur Wilbrand d'Oldenbourg passe à Giblest. Il en décrit l'aspect. Les murailles détruites par les Sarrasins n'avaient pas été relevées, mais le donjon avait gardé toute sa fière allure et ce puissant ouvrage avait résisté à leurs tentatives de démolition (5).

La même impression se dégage d'une lettre écrite par Jacques de Vitry (6) à la fin de mars 1217 après sa prédication à Giblest. On sait que le pape Honorius III organisait la V^e Croisade et qu'il la fit prêcher non seulement en Occident mais aussi dans les colonies chrétiennes du Levant. Jacques de Vitry, nommé évêque d'Acre, parcourut la Palestine et la Syrie. Il prêcha à Acre, à Tyr, à Saïda, à Beyrouth, à Giblest dont l'évêque, le seigneur de la ville et toute la population prirent la croix. De là il se rendit à Tripoli, au Crac des Chevaliers, à Chastel Blanc, dans la cathédrale de Tortose, à Margat et à Antioche.

Le lieu de concentration était fixé à Acre. Bohémond IV prince d'Antioche et comte de Tripoli s'y rendit avec ses vassaux Guy I^{er} Embriac, seigneur de Giblest, le cousin de celui-ci Hugues Embriac, sire de Besmedin, le connétable de Tripoli Gérard de Ham, etc. (7).

Les derniers membres de cette famille Embriac furent en lutte continue contre leurs suzerains. Bohémond VI, s'étant rendu à Acre en février 1257 pour apaiser un conflit sanglant entre les Vénitiens et les Génois de cette ville et s'étant montré favorable aux premiers s'aliéna les sires de Giblest à cause de leur origine génoise. Il eut contre lui non seulement Henri, seigneur de Giblest, fils de Guy I^{er}, mais aussi un de ses cousins Bertrand II

(1) Rey, *Les seigneurs de Gibelet*, dans *Revue de l'Orient latin*, t. III, 1895, p. 399 et ss. pense qu'il s'agit de Guy I^{er}, fils de Hugues III. Grousset, t. II, p. 807, n. 1, conteste cette opinion et nous croyons qu'il a raison d'autant plus que Eracles, *H. occ.*, II, p. 66 dit : « Hue de Gibelet » et Beha ed-din (*H. or.*, II, p. 308-309), dit « Le seigneur de Djebeil, Hugues. »

(2) Sur la reddition de Giblest : Eracles, p. 71-72. — Aboul Feda, *H. or.*, I, p. 57. Ibn al-Athir, *ibid.*, I, p. 693. — *Livre des deux jardins*, *ibid.*, IV, p. 308-309. Ibn al-Athir, *H. or.*, I, p. 684-687.

(3) Eracles, p. 140 : « De la grand poor que Sahaladin ot de la venue dou devant dit emperoor fist il abatre les murailles de la cité de la Liche et de Gibeau, et de Gybelet et de Baruth et de totes les autres citez qui estoient en la marine... » Voir aussi *Livre des deux jardins*, I, p. 462.

(4) L'Estoire de Eracles, XXVII, I ; *H. occ.*, II, p. 217-218. « En ce point que Sahaladin fu morz, avait une haute dame à Triple, qui avoit été Dame de Gybelet ; si porchaca tant et fist vers les sarrasins à cui Salahadin avoit Gibelet baillié à garder, que il s'eneissirent hors de Gibelet et la dame y entra et si chevalier et si home, si garnirent la cité et le chastel. », *ibid.*, p. 226-227. Il s'agit de la veuve de Hugues III mère de Guy I^{er}. Gestes de Chiprois, 35 ; *Hist. Crois.*, *Docum. arméniens*, II, p. 662. — *Annales de Terre-Sainte*, édit. Röhrich et Raynaud, p. 434-435. — Ernoul, édit. Mas-Latrie, p. 305. — *Livre des deux jardins*, *H. or.*, V, p. 111 et 152.

(5) Voir plus loin, *Description*.

(6) Jacques de Vitry, *Lettres*, publ. par Röhrich dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XIV (1894), Lettre II, p. 115 : « Transivi ad civitatem Bibly... Erat autem civitas illa valde corrupta et episcopus loci pauperrimus, sed liberatus et humilis, qui cum Domino civitatis et universo populo signum Crucis receperunt. » R. B. C. Huygens, *Lettres de Jacques de Vitry*, 1960, lettre II, p. 92-93. Voir : Grousset, III, p. 197-201.

(7) Voir : *Le Templier de Tyr*, dans *Gestes des Chiprois*, publ. par G. Raynaud, pour la Soc. de l'Orient latin, Genève 1887 (in-8°), p. 322 et 339 note.

de Giblet. Celui-ci, malgré les ordres de son suzerain avait envoyé à Acre pour s'unir aux Génois un corps d'archers chrétiens levés dans la montagne de Giblet. Quant à Henri, il vint aussi en aide aux Génois. Commandant une galère à cent rameurs, le Poindor, il ravitaillait leur quartier d'Acre. Et tout cela irritait fort Bohémond. Les Giblet poussèrent à la révolte contre lui un certain nombre de seigneurs du Comté de Tripoli ; parmi eux se trouvait Guillaume d'Antioche, Seigneur du Boutron, petit-fils du Prince Bohémond III, donc cousin de Bohémond VI. Bertrand de Giblet se mit à la tête des insurgés et vint assiéger dans Tripoli le Prince qui tenta une sortie mais fut repoussé. Bertrand le poursuivit jusqu'à la porte de la ville et le blessa à l'épaule (1). Cet événement paraît s'être passé en 1258. A quelque temps de là, Bohémond fit assassiner Bertrand (2). Il le fit attaquer par une douzaine de « vilains » mais Bertrand se défendit si bien que ses agresseurs n'osant plus l'approcher le tuèrent à coups d'arbalète. Presque tous les vassaux firent alors leur soumission. Henri de Giblet resta pourtant dans son fief toujours en état de révolte soutenu par les Génois. Quant à Guillaume du Boutron, il préféra se retirer à Acre.

Selon Röhricht (3), d'après une chronique arabe, l'émir Nadschebi, lieutenant de Beibars, aurait en avril 1267 pris Giblet sans résistance et les habitants se seraient réfugiés à Tripoli. Si cette information est exacte l'occupation musulmane aurait été de peu de durée. Alors que ce qui restait des États latins était menacé par les musulmans dont la puissance grandissait, des querelles à main armée renaissaient sans cesse entre les seigneurs francs.

Vers 1276 Guy II seigneur de Giblet, fils d'Henri, se brouilla avec Bohémond VII, comte de Tripoli, et s'allia contre lui avec les Templiers. Cette guerre fratricide dura plusieurs années.

Bohémond VII à Tripoli fit démolir la maison du Temple, puis dans le casal de Monsucul (4) qui appartenait à l'Ordre, il fit couper les arbres d'un bois. Appelé au secours, le grand maître Guillaume de Beaujeu arriva d'Acre avec une troupe de Templiers et pendant plusieurs jours mit le siège devant Tripoli. Puis il retourna à Acre laissant à Guy II trente Templiers pour défendre Giblet. Sur sa route, il rasa le château du Boutron. Les Templiers assiégèrent aussi le château de Nephin, mais leur attaque échoua et plusieurs furent fait prisonniers (5).

Peu après, Bohémond étant parti pour assiéger Giblet, une rencontre comportant trois ou quatre cents combattants eut lieu entre le Puy du Connétable et le Boutron ; le Comte de Tripoli fut vaincu. Parmi ses partisans, Balian II de Sidon, Roger de la Colée (6), et Guillaume Trabuc, fils du maréchal de Tripoli, furent tués.

Après une trêve, la guerre reprit en 1278. Les Templiers attaquèrent à 17 km au Sud-Est du Boutron le casal fortifié de Dôme (Douma) et battirent une troupe de chevaliers de Tripoli.

Puis douze galères du Temple voulurent attaquer le port de Tripoli. Une tempête fit échouer leur tentative ; trois d'entre elles trouvèrent un refuge près de Nephin, que Guy de Giblet et les Templiers assiégèrent à nouveau.

(1) *Gestes des Chiprois, Le Templier de Tyr*, édit. Gaston Raynaud, Genève, 1887 ; Publications de la Société de l'Orient latin, § 271.

(2) *Ibid.*, § 295. Sur cette lutte entre Bohémond VI et Bertrand de Giblet, voir Grousset, III, p. 538, 545-6, 552-555.

(3) Röhricht, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, p. 937 et n. 1.

(4) Abou Halqa aux abords de Tripoli au Sud, d'après Lammens.

(5) Voir notice sur le château de Nephin.

(6) Nous avons situé La Colée à Qoleia tout près d'Hosn Soleiman au Nord-Ouest, à environ 20 km au Nord du Crac des Chevaliers, voir chapitre I : « Le Comté de Tripoli », p. 21.

Pour se venger, Bohémond arma quinze galères et sa troupe attaqua le château de mer devant Sidon et y fit prisonniers des Templiers (1).

Enfin, le grand maître de l'Hôpital, Nicolas Lorgne ancien gouverneur du Crac des Chevaliers, se rendit à Tripoli en septembre 1278 et parvint à rétablir momentanément la paix entre les adversaires. En janvier 1282, Guy II toujours révolté contre son suzerain tenta, avec la complicité des chevaliers du Temple, de s'emparer de Tripoli par surprise. Mais il échoua et fut fait prisonnier dans cette ville avec ses deux frères Baudouin et Jean et leur cousin Guillaume de Giblet, fils de Bertrand II. Bohémond les fit emmurer dans une fosse du château de Nephin où ils moururent de faim (février 1282) (2). Bohémond VII fit occuper Giblet par ses troupes (3). Le voyageur Burchard de Mont-Sion passa par Giblet en 1283 et nous dit que la ville était extrêmement pauvre (4).

Tripoli fut prise par le sultan Qelaoun le 26 avril 1289. Les places du comté telles que Nephin et le Boutron furent évacuées sans combat. Il en fut sans doute de même pour Giblet dont on ne dit rien. Mas-Latrie (5) pense pourtant que Pierre de Giblet, fils de Guy II, put y rester encore quelque temps grâce à la protection du sultan. En tous cas en 1307 il s'était retiré dans l'île de Chypre.

DESCRIPTION (6).

Les Croisés entourèrent la ville d'une enceinte formant un quadrilatère adossé à la mer. Le port consiste en une baie constituée par l'avancée de deux récifs prolongés par des jetées à l'extrémité desquelles étaient bâties deux tours qui défendaient la passe et étaient reliées par des murs à l'enceinte de la ville. L'une de ces tours, celle du Nord, conservée, était munie d'archères. On remarque dans ses assises des colonnes en boutisse.

La longueur des murs d'enceinte de la ville était d'environ 450 m au Nord, 300 m à l'Est (Rey dit 300 m et 250 m) et 150 m au Sud.

Saladin, qui avait pris Giblet en 1187, fut effrayé à l'annonce de l'arrivée en Orient de Frédéric Barberousse, en 1190, et donna ordre de démolir ses défenses ainsi que plusieurs forteresses franques de la côte. Il ne semble pas que l'enceinte de la ville de Giblet fut reconstruite par les Francs après qu'ils l'eurent réoccupée en 1197, car au passage de Wilbrand d'Oldenbourg (7) en 1211-1212, on ne l'avait pas relevée. La ville fut à nouveau

(1) Voir sur tous ces événements, *Gestes des Chiprois*, édit. G. Raynaud, § 392, 399, 400, p. 204, 207.

(2) Sur tous ces événements, voir Grousset, III, p. 685-691, et plus loin note historique de Nephin.

(3) *Gestes des Chiprois, Templier de Tyr*, § 411.

(4) Burchard de Mont-Sion, édit. J. C. M. Laurent, p. 27 : « Nunc civitas ipsa Sibleth dicitur et est satis parva. »

(5) Mas-Latrie, *Histoire de Chypre...*, I, p. 484 ; voir Grousset, III, p. 745.

(6) Renan, *Mission de Phénicie* (1864), p. 164 et ss. et *Atlas. Rey, Les monuments de l'archit. milit. des croisés*, 1871, p. 115-121 ; 217 ; pl. XXV. — Dussaud, *Voyage en Syrie*, octobre-novembre 1895, dans *Revue archéologique*, 1896, p. 9. — Max Van Berchem et Edmond Fatio, *Voyage en Syrie* (en 1895), tome I, Le Caire, 1914, p. 105-113, et pl. II-V. — Maurice Dunand, *Fouilles de Byblos*, tome I, 1939, p. 205-206 et pl. XVII. — Jean Lauffray, *Une fouille au pied de l'Acropole de Byblos* dans *Bulletin du Musée de Beyrouth*, décembre 1940, p. 7-36, plan et fig. — M. Maurice Dunand qui, depuis 1926, procède aux fouilles de la Byblos antique, a bien voulu nous apporter de précieuses informations. M. Jean Lauffray nous a aussi fait bénéficier d'intéressantes remarques, et c'est à lui que nous devons les plans et coupes du château. A l'un et à l'autre nous exprimons notre vive gratitude.

(7) Le voyageur Wilbrand d'Oldenbourg, signale que ses murailles ont été détruites par les Sarrasins mais qu'ils ne réussirent pas à démolir le château : « Hec est civitas parva, habens turrin (le château) quandam amplam et munitissimam, unicum sue defensionis solacium, in qua Sarraceni, cum ipsam avellere laborarent multos sudores et expensas perdiderunt, qui tamen omnem (munitionem) ipsius civitatis destruxerunt », J. C. M. Laurent, *Peregrinatores medii ævi quatuor*, Leipzig, 1864, p. 167. — Voir aussi Imad ad-din, cité par Abou Chama, *H. or.*, t. IV, p. 462.

ruinée en 1218 (1). Peut-être donc ces murailles ne furent-elles réédifiées que par les Musulmans lorsqu'ils se furent rendus maîtres de la ville à la fin du XIII^e siècle (2).

Tout cela est très ruiné ; cependant au front Nord les murs sont encore conservés sur une assez grande hauteur et il reste la tour d'angle Nord-Est et six saillants dont les assises basses sont franques. Au milieu de la ville se trouve la cathédrale Saint-Jean-Baptiste bâtie entre 1115 environ et 1157, date d'un tremblement de terre. Au flanc Nord, demeure, intact un porche élégant, appelé le baptistère (3). La partie occidentale de l'église a été reconstruite à une époque récente.

Deux portes encore utilisées ouvrent dans l'enceinte de la ville, l'une au milieu du front Nord, l'autre à l'extrémité du front Est, sous le commandement du Château. Le front Sud de l'enceinte de la ville, entre le château et la mer, a été récemment détruit pour les besoins de la fouille antique.

Les Francs dressèrent le château sur une colline (Pl. I) dominant l'angle Sud-Est de la Ville. Il fut bâti sur des remparts phéniciens, l'un de 3100 à 3000, l'autre vers 2900 (4). On signale aussi un morceau de rempart en gros blocs bruts du Temple des Hyksos (1725-1580) (Pl. II), dans l'angle Nord-Est du château sous la courtine reliant la tour 3 au saillant 1. Puis tout près, s'élevèrent à l'époque Perse (539-333) des temples et une forteresse.

Plus tard enfin des monuments gréco-romains : temples, colonnade longeant la voie processionnelle (à la face Nord du château) et un nymphée (situé à une petite distance en avant de l'angle Nord-Est de la tour 3).

Des travaux opérés depuis 1939 ont permis de dégager les soubassements des ouvrages ainsi que les profonds fossés qui défendaient les approches du château ; ils ne sont plus absolument parallèles à l'enceinte. Sur trois côtés, Ouest, Sud et Est, on a retrouvé des murs qui constituent les contrescarpes de ces fossés. Le fossé du Nord est plus profondément fondé que les autres parce qu'il est en contrebas de la colline que couronne le château. La dénivellation est d'environ 2 m. La rupture de niveau s'établit au droit des tours Nord-Est (tour 3) et Nord-Ouest (tour 2). Au cours de ces travaux on a dégagé 7 poternes (5) ouvrant du fond des fossés dans les murs de l'enceinte. Au Nord-Ouest un escalier (Pl. II^A) fut établi longeant la face Ouest de la tour 2 afin de racheter la différence de niveau entre le sol du fossé Nord et les autres fossés qui sont plus haut.

L'enceinte du château mesure, hors-cœuvre et sans tenir compte des tours, 48,50 m dans le sens N.-S. et 46 m dans le sens O.-E. Le mur de la courtine Ouest le mieux conservé a 2,60 m d'épaisseur. La courtine Est a été très remaniée dans les parties hautes. La courtine Sud a été fortement mutilée. La majeure partie des ouvrages Francs, à bossages en général, est en pierre ramleh (pierre sableuse provenant de dunes consolidées).

Avant d'examiner les divers éléments du château il convient de parler de son appareil à bossages, dont l'emploi paraît avoir été pratiqué ici pour la première fois.

Renan, qui a consacré plusieurs pages au château Franc de Byblos, croit que ces pierres à bossages ont été disposées par les Francs, mais que ce sont en partie des remplois, ce qui est confirmé par M. Maurice Dunand.

(1) Lettres de Jacques de Vitry, lettre IV, édit. R. B. C. Huygens, 1960, p. 108.

(2) Le fait qu'en 1267 les habitants de Giblet évacuèrent la ville dès qu'elle fut menacée et avant même une attaque semble prouver qu'elle n'était pas fortifiée. Max Van Berchem a constaté que le grand saillant carré placé à l'angle Nord-Est de l'enceinte de la ville est assurément arabe (*Voyage en Syrie* en 1895, p. 105-106 et pl. III).

(3) C. Enlart, *Les monuments des Croisés... Archéol. relig.*, vol. II, 1928, p. 116 à 124.

(4) On voit dans le fossé bordant à l'Ouest l'enceinte du château un vestige des remparts phéniciens (vers 3000 av. J.-C.).

(5) Poterne 1, courtine Ouest, près de la tour 2 ; poterne 2, courtine Ouest près de la tour 4 ; poterne 3, courtine Sud près de la tour 4 ; poternes 4 et 5 dans la tour 5 ; poternes 6 et 7 flanquant la tour 3.

Celui-ci a trouvé tout près, au Sud-Ouest du château, dans des constructions gréco-romaines du très antique Temple de Baalat Gebal, des pierres de grand appareil à bossages ayant servi de carrière aux Croisés. Certaines de ces pierres déjà dégagées par les ouvriers francs, posées sur leur arête et prêtes à être transportées ont été laissées là. Mais des pierres tout à fait semblables apparaissent aux murs des ouvrages francs. « On reconnaît, dit Maurice Dunand, dans le donjon, la nature, le format et la taille des pierres laissées *in situ* (Pl. III^A). *Le relief du bossage a été amoindri* ; à cela se limite l'intervention des carriers francs aux prises avec ces matériaux » (1). D'autres pierres à bossages ont été trouvées au Sud près de l'emplacement du Temple de Rechef ou Temple des Obélisques (époque Perse). Enfin on a dégagé à partir de décembre 1963 au Sud-Est du château les soubassements de bâtiments aussi de l'époque Perse portant des bossages, un temple et probablement les restes d'une forteresse achéménide (2) où des pierres à bossages sont conservées sur 17 m de hauteur et où d'autres sont demeurées en cours de débitage par les Francs. Ces édifices ont donc fourni des matériaux aux bâtisseurs de la forteresse des Croisés. On trouve en particulier à l'angle S.-E. du Podium Perse une longue pierre d'angle (env. 5 m) qu'on a commencé à débiter en trois morceaux et où apparaissent donc deux traits de scie (Pl. III^B).

À la suite de ces observations on est amené à penser que les Francs ayant dû entreprendre la construction du château dès leur installation à Giblet en 1104, c'est là au contact de monuments perses pourvus d'un appareil à bossages qu'ils ont adopté cette technique devenue dès lors si fréquente dans leurs ouvrages militaires au Liban, en Syrie et en Palestine au XII^e siècle.

L'état primitif du château, construit au début du XII^e siècle, a été altéré par des remaniements, les uns de l'époque franque, d'autres effectués par les Musulmans après l'occupation définitive de Giblet ; des additions ont été faites aux superstructures à des époques plus récentes.

Le château consiste en un massif et haut donjon rectangulaire dominant tous les autres ouvrages, situé au centre d'une cour qu'enferment des courtines de plan irrégulier flanquées, aux angles, de quatre tours (trois carrées, une barlongue) et, au milieu du front Nord, d'un saillant (3) dont le plan est aussi irrégulier. Ces irrégularités dans la construction primitive viennent de ce qu'une partie de l'assiette de la forteresse a été établie sur des fondations antiques.

Le donjon. C'est un des plus beaux ouvrages construits par les Croisés dans les premières années de leur installation et sans doute avec le château de Mont-Pèlerin à Tripoli, le plus ancien qui nous ait été conservé. Il mesure hors-œuvre 18 m dans le sens Nord-Sud et 22 m dans le sens Ouest-Est. Ses murs ont 4 m d'épaisseur.

Les parements ont un grand appareil à bossages et à refends, les bossages étant soigneusement ravalés. Les pierres d'angle sont énormes aux deux assises inférieures (4). On trouve des bossages analogues aux forteresses construites par les Francs dans la première moitié du XII^e siècle, notamment à Saone, dans les ouvrages les plus anciens du Crac des Chevaliers et au donjon du Beaufort.

(1) Maurice Dunand, *Fouilles de Byblos*, t. I, p. 205-206 et Pl. XVII ; voir aussi, p. 217-219 et Pl. XXI.

(2) Cette forteresse s'étend sur 94 m de longueur, 47 m de largeur ; ses murs s'élèvent encore à 17 m de hauteur. (Renseignements donnés par M. Maurice Dunand en octobre 1967), vers 525 av. J.-C.

(3) C'est le type le plus simple des châteaux romans. On le retrouve à peu près identique au Liban à Smar Djebeil au Sud de Batroun, et à Qal'at Yahmour (Castrum rubrum) à l'Ouest du Crac des Chevaliers ; en Palestine à trois châteaux construits par le roi de Jérusalem Foulques d'Anjou (1131-1143), pour menacer le port musulman d'Ascalon : Bethgibelin, Ibelin, Blanche-Garde.

(4) Renan, *Mission de Phénicie*, donne les dimensions suivantes : angle Sud-Est, long. 5,60 m, H. 1,70 m, épais. 1,12 m ; angle Sud-Ouest, long. 5,12 m, H. 1,75 m, épais. 0,80.

Le donjon comporte : à demi en sous-sol une citerne qui communiquait avec la salle du 1^{er} étage par un orifice carré placé en son milieu ; cette salle était coupée à mi-hauteur par un plancher, le bas servant de magasin. L'étage était voûté en berceau légèrement brisé (1). Au-dessus était un second étage aussi voûté, puis une terrasse crénelée.

La seule entrée du donjon (Pl. III^C) s'ouvre (2), à plus de 2 m du sol de la cour (3) dans la face Ouest. Elle consiste en une porte haute de 2 m, large de 1,50 m, surmontée d'un massif linteau monolithe à bossage, large de 2,15 m et haut de 0,82 m. Ce linteau est soulagé par un arc de décharge surbaissé composé de trois grands claveaux à bossage. On reconnaît exactement la même disposition à deux portes du château de Saone et à l'entrée du donjon de Beaufort (4).

On y accédait par une échelle (5), comme au Liban au château d'Akkar et dans de nombreux donjons romans de France.

Au moment de pénétrer dans la salle on aperçoit, au-dessus de soi, l'orifice d'un mâchicoulis puis le passage de la herse qu'on manœuvrait du second étage, puis une barre qui fermait la porte. Dans l'épaisseur du mur Ouest à gauche est l'accès à l'escalier en berceau rampant qui tourne dans le mur Nord et mène au second étage et à la terrasse.

Des petites baies éclairent les deux étages de l'escalier. Une fenêtre large de 1,10 m s'ouvre à l'Est au 1^{er} étage. On voit au mur Nord une archère au 1^{er} étage, une autre au 2^e étage. Les parties supérieures sont très dégradées. La voûte de la salle du second étage a été, du côté de l'Ouest, refaite après les croisades ; il reste encore dans le mur Nord une archère qui est de l'époque de la construction franque. La moitié Est de la salle a été arasée jusqu'au sol. M. Maurice Dunand nous a signalé dans le sol de cette salle les arasements de deux murs formant trois compartiments qui pourraient correspondre à trois bretèches sur la face Est. Rey (6) qui a levé les plans du donjon en 1859 a trouvé des traces suffisantes pour dire que la terrasse avait comme d'autres châteaux francs deux étages de défense, le premier percé d'archères, le second portant une banquette prise sur l'épaisseur du mur et muni d'un crénelage (7).

L'enceinte du château. — Nous l'examinerons d'abord de l'extérieur. Le front Nord longeait la voie romaine construite au II^e siècle. En 1940 M. Jean Lauffray (8) a dirigé une fouille au pied de la pente Nord de l'Acropole de Byblos. Il a retrouvé la double colonnade qui bordait cette voie menant aux sanctuaires de l'Acropole ; il a retrouvé aussi les vestiges d'un nymphée de la même époque. Le fossé qui bordait le front Nord du château Franc est venu, dans son angle oriental, écorner le massif de maçonnerie auquel s'adossait le nymphée (Pl. IV).

Le saillant I comporte deux appareils bien différents : à l'angle Nord-Est c'est un appareil de grandes dimensions et sans bossages ; le reste de l'ouvrage a un appareil à bossages. Le premier appareil paraît constituer le vestige d'une tour antérieure aux Croisades, très probablement une tour fatimide. En effet on a retrouvé une inscription

(1) Il reste un élément de cette voûte appliqué contre le mur Est. Une fenêtre large de 1,10 m s'ouvre dans ce mur.

(2) Voir dessin et coupe de la porte par J. Lauffray.

(3) Le sol du donjon est à 32,15 m ; le seuil de l'entrée est à 34,42 m, ce qui fait une hauteur de 2,27 m.

(4) Paul Deschamps..., *La défense du roy. de Jérusalem*, p. 207-208 et Pl. LXXI.

(5) Peut-être aussi une passerelle amovible reliait-elle cette entrée du donjon à la courtine Ouest. La distance est de 5,50 m environ.

(6) Rey... *Architecture militaire des Croisés*, p. 120.

(7) Une gravure antérieure au bombardement du château par un vaisseau anglais en 1830 montre deux coupoles qui couvraient le donjon. Ainsi la superstructure du donjon a dû être transformée après 1830.

(8) Jean Lauffray, *Bull. du musée de Beyrouth*, déc. 1940, p. 7-36.

fatimide signalant en ce lieu la construction d'un Bordj (1). Ce saillant a été bâti sur l'emplacement de la colonnade romaine. On voit encore, dépassant la base de l'angle du saillant, une pierre du stylobate de cette colonnade (Pl. IV). Puis les Francs ont agrandi ce saillant et ont employé l'appareil à bossages. C'est l'utilisation de deux constructions d'époques antérieures et leur orientation qui a déterminé l'implantation du château et qui a empêché l'architecte franc de lui donner un plan absolument régulier.

Ce saillant 1 est muni d'une citerne. Au-dessus est une salle en partie effondrée, voûtée en berceau brisé. Un escalier monte à la terrasse.

Nous avons commencé la description du front Nord par le saillant 1 à cause de ses fondations antérieures à l'installation franque. Sauf à l'angle Nord-Est du saillant 1, on voit sur ce front un appareil à bossages peu accusés et, dans les assises basses au milieu des pierres à bossages, l'emploi de fûts de colonnes en boutisse (2) (tour 3, courtine Nord entre le saillant 1 et la tour 3, faces Nord et Ouest du saillant 1, courtine Nord entre le saillant 1 et la tour 2) (Pl. IV et VI). On remarquera que les bossages à proximité des fûts ont été incurvés pour les encadrer.

Les courtines qui flanquent le saillant 1 ne sont pas chaînées avec cet ouvrage. Entre le saillant 1 et la tour 2 aboutit le pont à deux arches (Pl. IV^B) qui franchit le fossé et réunit la ville au château. Les assises inférieures de la pile qui soutient ces arches sont à bossages et appartiennent à l'époque franque. La porte d'entrée du château, au bout du pont, est assurément arabe, sans doute de la fin du XIII^e siècle. L'arc brisé aigu avec claveaux à *crosselles*, les matériaux employés, pierres calcaires de ton clair à parements lisses, ayant une taille qui n'est pas celle des Croisés, indiquent une réfection arabe.

La courtine Nord (entre le saillant 1 et la tour 2) dans laquelle est percée l'entrée pose un problème difficile. Il semble qu'elle est venue doubler une courtine primitive. En effet elle condamne une archère percée dans le saillant 1 et deux archères superposées dans la tour 2. Elle est percée de 4 archères dont 1 à étrier et cette dernière forme d'archère indique une époque plus récente dans l'architecture des Croisés. Ces archères sont à 13 m de hauteur.

Les portes de la tour 2 qui à l'Est s'ouvrent à chaque étage ne correspondent ni à l'axe ni aux niveaux de la courtine. L'emplacement et le niveau de ces portes pourraient permettre de restituer la courtine primitive.

Quand on a franchi l'entrée au bout du pont, on voit à droite une porte en contrebas du niveau de la porte arabe. Renan (3) a signalé cette deuxième porte dont le linteau est une architrave romaine, posée à l'envers, à 3 méplats ; ce linteau est surmonté d'un arc de décharge à 6 claveaux sans bossage. Cette porte est probablement un travail franc.

La tour 2 est de plan barlong. Elle a un appareil plus grand et des bossages (Pl. V^A) plus saillants que l'ouvrage 1 et les tours 3 et 4.

A sa base on remarque des colonnes en boutisse au Nord et à l'Ouest, mais pas au Sud.

Les archères de cette tour sont ainsi disposées : à chaque étage aux fronts Nord et Sud 1 archère, au front Ouest 2 archères ; au front Est rappelons que l'archère de chaque étage est bouchée par l'addition d'une nouvelle courtine Nord (entre la tour 2 et le saillant 1).

Nous avons parlé plus haut de la poterne 1 percée dans la courtine Ouest, tout près du mur de la tour 2. Elle donne accès dans la cour et au rez-de-chaussée de la tour d'où un escalier appliqué en encorbellement sur la face interne prend son départ et monte à l'étage et à la terrasse. La courtine Ouest (Pl. V^A) est chaînée avec la tour 2 ; elle est chaînée aussi avec la tour 4 et les parties de cette courtine voisines des tours n'ont pas de colonnes en boutisse. Au contraire dans la partie médiane on constate la présence de colonnes en

(1) Maurice Dunand, *Fouilles de Byblos*, t. I, p. 33, n° 1146.

(2) Ces fûts de colonnes viennent des colonnades romaines du Théâtre de Byblos.

(3) *Mission de Phénicie* (1864), p. 168 et dessin, Pl. XXV, 1^{re} figure.

boutisse. Or on voit dans l'appareil deux reprises verticales encadrant cette section ; elles indiquent une restauration.

La courtine Ouest est flanquée d'une longue salle sur la cour. Cette courtine s'élève encore sur 12 m. Les assises supérieures qui devaient être percées d'archères ont disparu. Le départ d'une galerie voûtée subsiste sur sa crête contre la face Nord de la tour 4.

La poterne 2 (Pl. V^B) toute proche de la tour 4 est à un niveau de 1 m plus bas que la poterne 1.

L'appareil de la tour 4 est à bossages peu saillants et plats et à refends. Ces pierres sont plus soigneusement taillées qu'aux autres tours. On ne voit à la tour 4 aucune colonne en boutisse tandis que les autres en ont une rangée ou plusieurs. Remarquons aussi que cet ouvrage repose sur un talus (Pl. V) très bien appareillé qu'on ne trouve pas ailleurs dans ce château.

Le rez-de-chaussée de la tour 4 est surélevé au-dessus d'une citerne. Un escalier intérieur est plaqué contre le mur, puis il traverse la voûte pour entrer dans l'épaisseur de la muraille et aboutit par une porte à l'étage supérieur.

L'ouvrage est défendu par 6 archères : 1 au flanc Nord, 1 au flanc Est ; elles permettaient de protéger les deux poternes (2 et 3) près de l'ouvrage et de prendre d'enfilade les fossés ; 1 au flanc Ouest (détruite) et 1 au flanc Sud. L'étage haut est défiguré par des reprises arabes ; 2 archères seulement restent attestées.

La courtine Sud est fort mutilée.

La tour 5, à l'angle Sud-Est, était considérée comme détruite. On l'a déblayée ; les parties hautes avaient été reconstruites par les Musulmans. Tout récemment on a complété cet ouvrage. Les dix premières assises sont un travail franc, avec pierres à bossages plats analogues à ceux de la tour 4.

Le rez-de-chaussée ne comporte ni citerne, ni salle, mais seulement un couloir coudé débouchant à ses deux extrémités sur les fossés par les poternes 4 et 5 qui ici sont percées dans la tour. A la poterne 4 on voit une niche en cul-de-four avec archivolt moulurée et rosace à l'emplacement de la clef ; c'est une œuvre romaine remployée par les Francs. Au milieu du tronçon Nord du couloir un escalier prend son départ ; il s'élève dans l'épaisseur de la courtine Est où étaient percées des archères. 2 de ces archères sont conservées au départ, en haut de l'escalier. Vis-à-vis de chacune d'elles une banquette semi-circulaire est évidée dans le mur de l'escalier ; elle permettait à l'archer de s'asseoir.

La tour 3 (Pl. VI) est chaînée avec la courtine Est et la courtine Nord et près d'elle les poternes 6 et 7, (Pl. VI^{B et C}) s'ouvrent dans ces courtines. A la partie inférieure de la face Nord et de la face Est on compte 4 rangées de colonnes en boutisse.

La courtine Nord, entre la tour 3 et le saillant 1, (Pl. IV^{B et C}) a 3 rangées de colonnes en boutisse à sa base. 5 archères sont percées dans cette courtine à un niveau plus bas que celui des archères de la tour 3. La partie haute de la courtine est refaite mais elle avait peut-être une seconde rangée d'archères ouvrant sur le couloir allant de la tour 3 au saillant 1. Ainsi la longue salle qui borde la courtine devait avoir un plancher à mi-hauteur.

Marques de tâcherons au château de Giblet.

au donjon : 
5 fois

saillant 1 : 

tour 2 : 

tour 3 : 

courtine Nord :

du saillant 1 à la tour 2 : N | O O | — CC

du saillant 1 à la tour 3 : * 4 fois, Δ Z E, E E
sur la même pierre

courtine Est :

* x Δ J

courtine Sud (Pl. VI^D) :

— III 4 fois, S Δ ≥ ↓ ↓

Nous avons dit plus haut que les Francs avaient remployé l'appareil à bossages de l'époque perse, puis l'avaient imité.

(A) Remarquons sur le grand mur Est du Podium perse un signe gravé circulaire O ; nous le retrouvons, (B) comme une marque de tâcheron sur des pierres franques de la courtine 1-2, mais additionné d'une barre verticale | O et O |. (Pl. VII^A et B).

Remarquons aussi un autre détail d'appareil qui se trouve à la fois sur un mur perse et sur un mur franc : c'est un bouchon de pierre incrusté dans l'angle d'un bloc à bossage, sans doute pour remplir une cassure (C) et (D). (Pl. VII^C et D).

Nous présentons aussi une pierre perse (d'environ 5 m de long) où l'on observe deux traits de scie indiquant que cette pierre allait être débitée en plusieurs morceaux. (Pl. III^B).

Les voyageurs qui suivent la route de la côte et s'arrêtent à Byblos attirés par l'évocation de tant de civilisations qui se sont succédé dans l'une des plus vieilles cités du monde, n'accordent qu'un regard distrait au château des Croisés. A la vérité celui-ci a subi tant de remaniements, ses superstructures sont si délabrées ou même effondrées, qu'il n'offre plus grande apparence.

Cependant, bien qu'il n'ait la majesté ni l'ampleur du Crac, ou de Saone, ou de Margat, il mérite qu'on s'y intéresse. Car il tient une place importante dans l'étude de l'évolution des édifices militaires élevés par les Francs, puisqu'il fut construit l'un des premiers. C'est un ouvrage rudimentaire et son donjon est d'ordre colossal avec ses murs de 4 mètres d'épaisseur et ses pierres à bossages énormes. C'est une tour-refuge qui n'est armée — et encore mal — que pour la défense passive. On y accède par une échelle et la porte est solidement défendue ; il est pourvu d'une citerne pour y pouvoir soutenir un long siège. Il a très peu d'ouvertures. Tout au plus sa terrasse peut-elle recevoir des machines de siège pour tirer par-dessus les tours et les remparts car elle domine toute l'enceinte. Celle-ci, comme dans les plus anciens donjons romans, est défendue aux angles par 4 tours et, au milieu du front le plus menacé au Nord vers la ville, on a ajouté un saillant. Entre ce saillant et la tour d'angle la plus forte au Nord-Ouest (tour 2), un Pont soutenu par deux arches franchit un profond fossé et conduit à la principale entrée de la forteresse (1). De même que le donjon, le saillant 1 et les tours 3 et 4 sont munis de citernes comme pour se défendre indépendamment des attaques d'un assiégeant. Le château Franc s'est implanté sur des murs phéniciens, hyksos, perses, gréco-romains, fatimides. Les Croisés ont remployé là des pierres à bossages antiques et ont imité ensuite ces bossages ici-même, puis dans presque tous leurs édifices militaires du XII^e siècle.

Ici aussi ils ont utilisé des colonnes romaines pour renforcer leurs murailles contre

(1) Rappelons qu'à Saone, autre château de la première moitié du XII^e siècle, une pile soutient la passerelle qui conduit à une entrée de la forteresse.

la sape et sans doute contre les tremblements de terre. Ce même procédé les Francs l'ont employé quand ils trouvaient des colonnes antiques dans le voisinage et ils l'ont fait non seulement au XII^e siècle mais au XIII^e siècle.

Au lieu de colonnes en boutisse, la tour 4 est pourvue d'un talus avec pierres à bossages. Peut-être cela permet-il de penser qu'elle a été construite avant les autres tours ?

Mais il semble bien que l'ensemble de la forteresse a été entrepris par les Francs dès le début de leur installation à Giblet en 1104. On rencontre partout les mêmes marques de tâcherons, en particulier le sceau de Salomon ∇ et l'étoile à 8 rais \ast . Ces signes et bien d'autres sont semblables à Giblet, au Crac des Chevaliers (1^{re} campagne du XII^e siècle) et à Beaufort. Rappelons qu'à Beaufort la porte d'entrée du donjon est exactement du même type que celle du donjon de Giblet.

Toute cette fortification si rustique, ouvrage de débutants dans l'art militaire nous paraît bien homogène et nous n'avons reconnu que deux réfections dues aux Francs :

1^o à la courtine Nord (entre le saillant 1 et la tour 2) ;

2^o à la courtine Ouest dont la partie médiane a été réparée et munie de colonnes en boutisse alors que primitivement cette courtine n'en avait pas, de même que la tour 4.

Nous pensons que cette courtine a été réparée après le tremblement de terre de 1157 qui ravagea le Liban et la Syrie en août-septembre, dont les chroniques arabes et franques font mention. « Il était si violent, dit Aboul Féda, que des remparts et des châteaux furent renversés » (1). Antioche, Tripoli, le Crac des Chevaliers furent gravement atteints par ce sinistre. Giblet est nommé par Ibn al-Qalanisi parmi les places qui furent particulièrement endommagées (2).

Nous savons aussi que Saladin qui avait pris Giblet en 1187 donna ordre en 1190 d'en détruire les ouvrages défensifs. Wilbrand d'Oldenbourg en 1212 ajoute que seules les murailles de la ville furent démolies et que les ouvriers du sultan renoncèrent à abattre le château trop solidement construit. On peut pourtant se demander s'ils n'ont pas dégradé l'enceinte du château. La réparation aurait dans ce cas été faite après 1197 date à laquelle les Francs réoccupèrent Giblet.

Outre que ce texte de Wilbrand qui, si on le prend à la lettre, écarte cette hypothèse, deux autres motifs nous font préférer la date de 1157 pour une réparation de la courtine Ouest.

La reprise de la partie médiane de celle-ci nous paraît avoir été nécessitée par les dégâts d'un tremblement de terre plutôt que par une démolition systématique. On ne voit pas pourquoi les ouvriers de Saladin n'auraient pas abattu toute cette courtine.

En second lieu nous savons que vers la fin du XII^e siècle les Francs adoptèrent pour leurs forteresses un appareil de pierres lisses et il serait surprenant qu'après 1197, alors qu'au Crac des Chevaliers on employait ce bel appareil, on eût fait les bossages rustiques que l'on voit à l'enceinte du château de Giblet. L'usage de cet appareil qui apparaît maintes fois dans les châteaux des Croisés construits au cours du XII^e siècle paraît tout à fait normal en 1157.

(1) Aboul Féda, *H. or.* I, p. 31. — Voir aussi Ibn al-Athir, *ibid.*, p. 503. — Kamal ad-din, *Histoire d'Alep* dans *Revue de l'Orient latin*, t. III, 1895, p. 529-530. Ousama, trad. Derenbourg, *R. O. L.*, t. II (1894), p. 276. — Michel le Syrien, *Chronique syriaque*, éd. Chabot, 1900, t. III, p. 316.

(2) Ibn al-Qalanisi : *The Damascus chronicle*, éd. Gibb, 1932, p. 339.

SAONE (Sahyoun)

Variantes : Seone, Sehone ; latin : Saona, Saonia, Seona, Sehunna ; arabe : Qal'at Sahyoun ; aujourd'hui Qal'at Salah-ed-din (1).

Le château de Saone à 33 km à l'Est de Lattaquié, est l'une des plus importantes constructions militaires élevées par les Croisés. Son immense enceinte, la plus vaste sans doute des châteaux-forts de Terre Sainte, se dresse au bout d'un éperon sur un plateau en forme de triangle isocèle que bordent deux profonds ravins venant se rejoindre à son extrémité. A la base du triangle, à l'Est, pour s'isoler du plateau, on a creusé dans le roc un profond fossé. L'enceinte suit les bords des escarpements et enferme complètement l'assiette de la forteresse qui se trouve dégagée de toutes parts.

Le château (2) est presque intact et demeure à peu près dans l'état où le laissèrent les Francs en 1188 quand Saladin le leur enleva.

Construite au début du XII^e siècle, en une seule campagne sauf quelques aménagements apportés plus tard, cette vaste construction présente une homogénéité telle qu'on peut y voir l'un des plus beaux exemples d'architecture militaire française du XII^e siècle qui soit parvenu jusqu'à nous, aussi bien en Orient qu'en Occident.

Si le Crac des Chevaliers, dont la possession par les Francs correspond à peu près à toute la période de leur séjour en Orient, est l'œuvre multiple de plusieurs campagnes de construction qui se succédèrent de 1110 à 1271, si l'on y trouve étape par étape tous les éléments de l'évolution de l'architecture militaire française du XII^e et du XIII^e siècle, Saone nous conserve l'aspect le plus complet et la réalisation la meilleure de ce que pouvaient faire nos ingénieurs occidentaux au début de leur colonisation de la Syrie.

Le château de Saone présente cette particularité de garder les vestiges monumentaux de trois civilisations : en effet les Francs ont conservé au milieu de leur enceinte un château byzantin du X^e siècle avec les murailles qui en défendaient l'accès ; et, après l'abandon de Saone par les Francs, les Musulmans l'utilisèrent comme place forte, réparèrent les brèches qu'ils avaient faites et y élevèrent diverses constructions telles qu'une mosquée et des bains.

(1) Une décision en date du 10 mars 1957 du Ministère de l'Intérieur a donné au château de Saone le nom de Qal'at Salah-ed-Din, Château de Saladin en mémoire de la prise de la Forteresse par ce sultan en 1188.

(2) René Dussaud a situé à Sahyoun la Sigon d'Arrien : « Elle portait en grec le nom de Sigon et les Phéniciens d'Aradus avaient été amenés, pour la sécurité de leur commerce, à s'en emparer : ils la possédaient lors de l'arrivée d'Alexandre en Syrie. » Voir René Dussaud dans *Rev. archéol.*, 1897, I, p. 316 ; *Syrie*, I, 1920, p. 76 ; *Topographie...*, 1927, p. 149. — Max Van Berchem a confirmé cette identification, *Voyage en Syrie...*, 1913, p. 272. — Mais elle a été mise en doute par H. Kiepert et par E. Honigmann. — Henri Seyrig, sans être formel, trouve l'hypothèse de Dussaud très raisonnable ; voir *Monnaies hellénistiques* dans *Revue numismatique*, VI^e série, tome VI, année 1964, p. 29. Gabriel Saadé (*Histoire du Château de Saladin*, 1968, p. 983-4), met en doute cette opinion ; il observe qu'on n'a trouvé ni dans l'enceinte, ni sur le plateau à l'Est, ni dans le voisinage immédiat des vestiges hellénistiques ou romains.

Ainsi successivement les Grecs, les Francs et les Musulmans occupèrent solidement cette position.

On verra plus loin les raisons stratégiques qui firent de Saone l'une des plus importantes forteresses de la Principauté d'Antioche. Disons seulement ici que Saone commandait dans le Djebel Darious un passage allant de l'Oronte vers le port de Lattaquié et qu'il protégeait aussi, au Sud d'Antioche, l'accès de cette grande métropole chrétienne.

La masse puissante de ses ouvrages, la haute couleur de ses pierres de deux tonalités selon leur exposition, rouge ardent et terre de Sienne c'est-à-dire brun foncé, la sévère beauté du site tourmenté qui l'environne, en font un monument admirable qui mérite d'être mieux connu. S'il fut peu visité jusqu'à ces dernières années, c'est qu'il était d'un abord difficile et se trouvait éloigné des routes principales suivies par les voyageurs.

Encore en 1936, on ne pouvait y parvenir qu'à cheval. Du village de Haffé, on se rendait vers l'Est au milieu d'un vaste plateau à l'extrémité duquel le paysage change d'aspect et devient montagneux. Il fallait traverser deux ravins. Après avoir passé le premier sur un pont, on atteignait la croupe d'At-Toûn d'où l'on découvrait dans toute son étendue le front Nord de la forteresse. On descendait ensuite une gorge profonde par un sentier creusé dans les rochers à pic. Au fond de cette gorge, on apercevait les vestiges d'un pont détruit et il fallait traverser le gué d'un torrent (Oued Sheik Aïssé) aux remous tumultueux, où les chevaux avaient au début du printemps de l'eau jusqu'au poitrail. On remontait par un sentier aussi raide que le premier qui s'élevait le long des escarpements servant de base à la forteresse. On gravissait des dalles rocheuses superposées comme si la nature avait taillé là des marches gigantesques. On mettait pied à terre à l'entrée d'un grand fossé plein d'ombre creusé au pied du château en avant du front Est, pour isoler ce front du plateau auquel se rattache l'éperon qu'enferment les murailles de l'enceinte.

Saone fut visité et étudié par Rey en 1864. Celui-ci, le premier, en donna un commentaire archéologique et historique dans son *Étude sur les Monuments de l'architecture militaire des Croisés* (Paris, 1871). Mais il ne fit qu'une ébauche du plan, où l'on constate des erreurs. Hartmann s'y rendit en 1881 et René Dussaud en 1895 ; celui-ci fit au sujet de ce château des observations d'une portée générale sur les fortifications des Croisés (*Voyage en Syrie*, octobre-novembre 1895, dans la *Revue Archéologique*, 1896, tirage à part, p. 11-14). Max van Berchem y passa aussi en 1895 et dans son ouvrage : Max van Berchem et Edmond Fatio, *Voyage en Syrie dans les Mémoires publiés par l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire*, 1913-1914, p. 267-283 et pl. LIX-LXII, il publia des photographies de cette forteresse et lui consacra une savante étude, dont nous tiendrons grand compte.

Signalons aussi l'intéressante notice sur Saone publiée par le Capitaine Jarnias dans l'excellent ouvrage du Lieutenant-Colonel, aujourd'hui Général Paul Jacquot : *L'État des Alaouites... Guide touristique* (Beyrouth, Imprimerie catholique, 1929, p. 203-214).

J'ai visité Saone pour la première fois en mars 1928 avec les regrettés François Anus, architecte D.p.l.g. et le Capitaine, plus tard Général, F. Lamblin. J'y suis retourné en 1929 et, avec l'architecte Pierre Coupel, en 1936. Le regretté Jacques Sauvaget s'y est rendu aussi cette même année et m'a fait bénéficier des observations qu'il avait recueillies.

En 1937 M. Michel Écochard, alors architecte-conseil près le gouvernement syrien, a restauré le portail élégamment sculpté d'un bain arabe établi après la conquête du château par Saladin et a publié là-dessus une étude détaillée avec plan, dessins et photographie en janvier 1938 (1).

Entre 1939 et 1944, M. Pierre Coupel, aussi architecte-conseil du gouvernement syrien, a fait d'importants dégagements qui lui ont permis de découvrir de nouveaux éléments de

(1) *Bulletin d'études orientales de l'Institut Français de Damas*, tomes VII-VIII : *Notes d'archéologie musulmane*, v. portail au château de Sahyoun, p. 98-108 et pl. IX et X.

la fortification byzantine : une petite chapelle byzantine accolée au Sud à une muraille dépendant du donjon byzantin, et contre cette chapelle byzantine la ruine d'une église franque. Il a restauré ces deux édifices religieux.

Il a retrouvé aussi d'autres bains arabes. Enfin il a consolidé des ouvrages francs qui menaçaient de s'effondrer (1). En 1966, la direction des Antiquités et Musées de Syrie a entrepris de grands travaux pour mettre en valeur cet ensemble monumental. A cet effet on a aménagé une route qui permet d'accéder en moins d'une heure au pied de la forteresse, en venant soit de Lattaquié, soit de Slenfé. Un archéologue syrien, M. Gabriel Saadé, Directeur du Tourisme à Lattaquié, a publié sur les monuments de Sahyoun (2) une notice substantielle qui sera un guide très sûr.

En outre, M. Gabriel Saadé a publié récemment sur cette forteresse une étude (3) fort originale, notamment à propos du siège de Saladin en 1188, où il interprète de façon nouvelle le récit des chroniqueurs. Cet article m'a été précieux. Je suis persuadé que les visiteurs partageront l'enthousiasme que j'ai éprouvé pour ce site grandiose et chargé d'histoire.

HISTOIRE DE SAONE.

Les Hamdanides d'Alep étaient installés à Sahyoun au x^e siècle, et c'est à eux que l'empereur grec Jean Zimiscès enleva cette Place dans sa vigoureuse campagne de 975 (4), au cours de laquelle il conquiert presque toute la Syrie et la Palestine jusqu'à Ramleh et Césarée. Il est probable que les Grecs possédaient encore cette Place quand les premiers Croisés arrivèrent dans la région (5).

Installés sur une forte position déjà reconnue avant eux, les Francs se rendirent vite compte de l'importance stratégique qu'elle présentait. Il fallait qu'Antioche fût défendue vers le Sud et que la sécurité du grand port de Lattaquié fût assurée vers l'Est ; or Saone commande, dans le Djebel Darious, élément septentrional de la chaîne du Djebel Ansarieh, un des principaux passages qui mettent en communication le littoral avec la vallée de l'Oronte. Dussaud (6) pense donc que les Francs occupèrent Saone — et aussi Bourzey — avant la prise de Laodicée (Lattaquié) pour assurer la liaison avec Apamée. Or Tancrede prit Apamée en 1106 et Lattaquié définitivement en 1108.

Nous avons signalé le réseau de positions fortifiées que les Francs établirent outre-Oronte. Nous nous bornerons à noter ici que vers le Nord-Est à environ 80 km de Saone, dans la région du Djazr, s'élevait l'une des forteresses les plus avancées vers Alep, celle de

(1) Académie des Inscr. et B.-L., comptes rendus des séances de l'année 1945 : Communication : les travaux de M. Pierre Coupel au château de Sahyoun (Syrie), p. 263-268, avec plan de la chapelle et de l'église. Les plans et coupes publiés dans le présent ouvrage sont dus à M. Pierre Coupel.

(2) Publications Amarana, Bureau de tourisme et de voyage. Lattaquié ; République Arabe Syrienne, 1966.

(3) Histoire du château de Saladin, dans *Studi Medievali*, Spolète, 3^e série, IX, 2, 1968, p. 980-1016, 2 plans, 1 carte, 5 pl. h.-t.

(4) R. Dussaud, *Topographie*, p. 151-152. — G. Schlumberger, *L'Épopée Byzantine à la fin du X^e siècle*, tome I (Paris 1896), p. 289 et 299. Van Berchem, p. 273 et n. 4. — Voir aussi Honigmann, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, von 363 bis 1071. Tome III, de A. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes* (Bruxelles, 1935), p. 100. Dans la même campagne Zimiscès enleva les places de Bourzey et de Sahyoun où commandait le gouverneur hamdanide Ruqt'ach; elles furent livrées à l'empereur par Kulaib, secrétaire chrétien de Ruqt'ach. (Marius Canard, *Histoire de la dynastie des Hamdanides de Jazira et de Syrie*, tome I, Alger 1951 (Publication de la Faculté des lettres d'Alger, 2^e série, t. XXI), ch. IV la Syrie septentrionale, p. 842-844. M. Canard nous apprend (p. 267) que Sahyoun est déjà nommé en 364.

(5) En tout cas l'historien Yahya qui mourut en 1066 constate que de son temps les Grecs possédaient encore cette forteresse.

(6) Dussaud, p. 149-150 et p. 152-153.

Sardone (Zerdana) qui, nous allons le voir, dépendait du seigneur de Saone. Celui-ci possédait aussi à 11 km au Sud de Saone, la forteresse de Balatonos (Qal'at Mehelbé) ; en outre, Saone était environné de forts qui en défendaient les approches.

A 16 km à l'Est de Saone se trouvait un château important possédé par une grande famille de la Principauté : Bourzey (Qal'at Marza) dominant le Ghab.

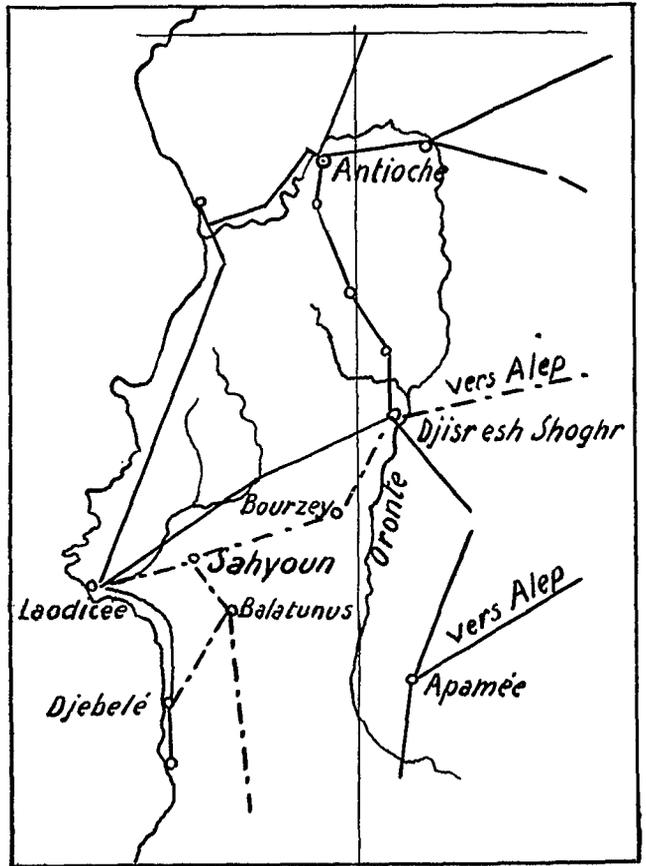
Saone et Bourzey commandaient la grande route qui, partant de Lattaquié, se dirigeait vers l'Oronte au grand Pont appelé Djisr esh Shoghr. A son approche, la route se divisait en trois branches : la première avant le Pont allait au Nord vers Antioche. Les deux autres au-delà du Pont ; sur la rive orientale, l'une à l'Est gagnait Alep, l'autre au Sud conduisait à Apamée.

Dussaud a signalé l'importance de la route qui réunissait le grand port de la Syrie du Nord, Lattaquié, avec Apamée (1), la grande cité d'outre-Oronte, considérable dès l'Antiquité et dont les Francs firent le siège d'un évêché. Saone avait pour mission de surveiller cette route.

La même forteresse, nous l'avons dit, commandait l'accès d'Antioche par le Sud. Le commentaire suivant d'Abou-Chama relatant la prise du château par Saladin en 1188 met bien en valeur l'importance de la position : « La prise de Sahyoun assura la sécurité de Lattaquié (prise quelques jours auparavant) et fortifia l'espoir de prendre bientôt Antioche dont ce château était la clef et la plus importante des dépendances ; la porte était ouverte et le chemin tout tracé » (2).

En 1118 le Prince d'Antioche occupa la position de Balatonos (Qal'at Mehelbé) (3) voisine de Saone et donna aussitôt ce château au seigneur de Saone, car Ousama (4) parle d'un Comte Robert, dit le lépreux, fait prisonnier et tué par Togtekin en 1119, et il le qualifie seigneur de Saone, de Balatonos et des régions avoisinantes.

Ce comte Robert, fut un personnage considérable qui tint une place prépondérante dans l'histoire de la Principauté d'Antioche, et il en fut de même de son fils Guillaume.



———— documents grecs et latins.
 - - - - - documents arabes.

Carte des routes contrôlées par Saone (d'après Dussaud),
 Topographie, carte XIV.

(1) *Topographie...*, p. 148 et 190. « Laodicée était le port d'Apamée. »

(2) *H. or.*, IV, p. 367.

(3) D'après Nuwairi, voir Van Berchem, *Voyage en Syrie*, p. 285.

(4) Ousama, trad. Derenbourg, *Autobiographie d'Ousama Ibn Mounqidh*, Paris 1895, p. 120 et suiv. — Voir la même traduction dans la *Revue de l'Orient Latin*, t. II, 1894, p. 445-446. — Traduction Hitti, *An Arab-Syrian Gentleman and Warrior in the period of the crusades, memoirs of Ousama-ibn-Munqidh*, New York, 1929, p. 149.

Tous deux furent non seulement seigneurs de Saone et de Balatonos, mais aussi de l'importante place de Sardone (Zerdana) au-delà de l'Oronte.

Ces deux seigneurs méritent qu'on rassemble tous les détails qui les concernent. On verra, ou plutôt on devinera, grâce à quelques lignes de chroniques, qu'ils furent de véritables héros d'aventure dont les exploits guerriers semblent se hausser à la taille des murailles de cette étonnante forteresse de Saone dont la construction est l'œuvre de l'un ou de l'autre, sinon de tous les deux.

Robert, fils de Foulques, entre dans l'histoire en 1108. Il apparaît à cette date aux côtés de Tancrède et signe un acte (1) par lequel le prince normand récompense les Pisans de l'aide qu'ils lui ont apportée dans la lutte contre les Grecs et spécialement dans l'attaque de Laodicée (Lattaquié), enlevée aux Byzantins. Les témoins sont quatre prélats et trois barons : de Baronibus : R. Fulconis filius, Engellerius, R. S. Laudi.

Robert, fils de Foulques est cité le premier, avant deux autres grands seigneurs : Engellerius que Cahen identifie avec Enguerrand de Femie, c'est-à-dire d'Apamée, qui en 1111, lors du grand rassemblement de troupes convoquées par le roi Baudouin I^{er} à Rugia, y vint avec une compagnie de deux cents lances et cela veut dire sans doute deux cents chevaliers avec leurs gens de pied. Quant à Robert de Saint-Lô (écrit aussi Saint-Laud et Saint-Loth), il commandait à la bataille de l'Ager Sanguinis en 1119 en première ligne, à l'aile gauche, à la tête des Turcoples, des Syriens chrétiens et des Arméniens.

A la fin de 1110 Tancrède s'empara de la Place forte de Sardone (Zerdana) et il est bien probable qu'il en confia aussitôt la garde à Robert, fils de Foulques. En effet, nous voyons dans un acte de 1114 ce seigneur faire don à l'abbaye de Josaphat (2) du Casale Merdic que nous situons à Mardikh, à 26 km au Sud de Sardone, ce qui prouve qu'à cette date il avait déjà des territoires outre-Oronte.

En 1115 Bursuq, prince de Mossoul, ayant enlevé aux Francs le 5 septembre après une défense acharnée la citadelle de Cafertab, prépare ses machines de siège pour attaquer Sardone. Le Prince Roger d'Antioche, aidé du Comte d'Édesse, Baudouin de Bourcq, va rassembler ses effectifs à Rugia. La première étape est Hab.

La rencontre avec l'ennemi a lieu le 14 septembre (3). Robert, fils de Foulques, commandait le corps de réserve et prit une part active à cette bataille, où combattirent aussi des chevaliers possédant des forteresses outre-Oronte : Alain, seigneur de Cerep, et Guy Fresnel, seigneur de Harrenc.

Peu auparavant (juillet 1115), Togtekin, atabeg de Damas et Il Ghazy, Prince de Mardin, avaient demandé l'alliance de Roger d'Antioche contre Bursuq. Cette alliance avait été conclue au camp musulman sur les bords du lac de Homs, et les armées franques et arabes avaient alors marché de compagnie contre les troupes du prince de Mossoul (4).

Un peu plus tard, Baudouin I^{er}, Roi de Jérusalem et Pons, Comte de Tripoli, avaient rejoint les armées et combattu avec elles non loin de Sheizar (5). C'est dans ces circonstances

(1) Cession par Tancrède aux Pisans d'immeubles sis à Laodicée et à Antioche ; Giuseppe Muller, *Documenti sulle relazioni delle citte Toscane coll'Oriente cristiano...*, Florence, 1879, in-fol., p. 3. Cité aussi dans Muratori, *Antiquitates italicæ*, II, p. 905. Röhrich, *Regesta...*, p. 11, n° 53.

(2) Confirmation par Roger Prince d'Antioche de dons faits à l'Abbaye de Josaphat : « Rotbertus, filius Fulcoii, qui largitus est unum casale. nomine Merdic... ». H. Fr. Delaborde, Chartes de Terre Sainte provenant de l'Abbaye Notre-Dame-de-Josaphat, dans la Bibliothèque des Écoles d'Athènes et de Rome (1880), t. XIX, p. 26 et 151. Publié aussi dans l'édition de Gautier le Chancelier par Hagenmeyer (1896), p. 313. Röhrich, *Regesta...*, p. 17, n° 76. Dans ce même acte Robert de Saint-Lô donne à l'Abbaye de Josaphat cinq cents livres de poissons à prendre chaque année dans sa pêcherie de Agrest = Yaghra, au lac d'Antioche.

(3) Gautier le Chancelier, *Galteri Bella Antiochena*, édit. Hagenmeyer, I, c. V-VII, p. 72-76. — Gautier le Chancelier dans *H. occ.*, V, p. 91 et ss.

(4) *H. or.*, I, p. 294.

(5) Rey, *Hist. des Princes d'Antioche*, dans *R.O.L.*, t. IV (1896), p. 344.

que Robert appelé par Ousama et Kamal ad-Din « le Comte lépreux », se lia d'amitié avec Togtekin. Robert lui avait dit alors : « je ne sais comment exercer envers toi les devoirs de l'hospitalité, mais dispose des pays que je gouverne, fais-y pénétrer tes cavaliers, qu'ils y passent librement, qu'ils y prennent tout ce qu'ils trouveront pourvu qu'ils laissent les hommes en liberté et qu'ils ne tuent pas. Pour ce qui est des troupeaux, de l'argent et des denrées, ils peuvent en disposer à leur guise » (1). Il est évident que les territoires pour lesquels Robert offre si généreusement le libre accès à Togtekin sont ceux de la région de Sardone et non ceux de Saone, derrière l'Oronte.

On a d'autres exemples de ces liens amicaux qui unirent étroitement des seigneurs francs et musulmans. Ayant mutuellement admiré leur bravoure sur les champs de bataille, ils entretenaient de bons rapports en temps de paix. Mais lorsque la trêve cessait, la haine de race et les goûts sanguinaires réapparaissaient parfois et c'est ce qui se produisit de la part de Togtekin.

En 1118, le prince d'Antioche s'emparait au-delà de l'Oronte de Hazart (Azaz) et de Tell Hiraq, à l'Ouest d'Alep. Puis à l'intérieur il étendait et fortifiait sa principauté vers le Sud en occupant le château de Balatonos (2), et très probablement la même année la puissante position de Margat (3) qui passa aux mains d'une grande famille de la Principauté, la famille Masoiers.

C'est à un clan de montagnards, les Banul-Sulai'a, que le prince d'Antioche enleva le château de Balatonos (4), et il le remit en fief à Robert.

L'année suivante Robert, seigneur de Saone, de Balatonos et de Sardone devait trouver une mort glorieuse dans des circonstances tragiques. Le 28 juin 1119, Roger d'Antioche, ayant attaqué Il Ghazy, avec des forces insuffisantes au Nord de Cerep, près de Tell Aqibrin, à l'Ager Sanguinis (Plaine d'Halaqa), l'armée franque fut défaite et le Prince d'Antioche trouva la mort dans cette bataille (5).

Après s'être emparé de Cerep, l'émir vint assiéger Sardone, dont, après une vive résistance, les défenseurs épuisés par la faim se rendirent (12 août) au moment où survenait pour les délivrer l'armée du roi de Jérusalem à laquelle s'étaient jointes des troupes de Cilicie et celles des comtes d'Édesse et de Tripoli.

Le 14 août, l'armée chrétienne rencontrait celles d'Il Ghazy et de Togtekin à Tell Danith (6) et après une lutte longue et acharnée, le champ de bataille resta au Roi Baudouin II. Robert joua un très grand rôle dans ce combat qui fut une mêlée confuse où certaines troupes de Croisés étaient victorieuses tandis que d'autres fléchissaient. Au début de l'affaire, Robert chargeant à la tête d'un gros corps de cavalerie, mit en déroute l'armée musulmane. Croyant à une victoire définitive il se porta aussitôt avec ses gens au secours de sa ville de Sardone, mais ayant appris en chemin que celle-ci avait capitulé, il revint vers Tell Danith où l'armée de Baudouin avait ardemment combattu avec des phases de revers et de succès. La troupe de Robert se heurta à celle des émirs ; cette fois elle eut le dessous, fut dispersée et repoussée du côté de Hab.

Cinq jours plus tard (19 ou 20 août), Robert qui était tombé de cheval fut retrouvé blessé par des habitants du Djebel-Soummaq au Sud-Ouest d'Alep et il fut amené à Il

(1) Ousama, trad. H. Derenbourg dans *R.O.L.*, t. II (1894), p. 445. Trad. Hitti, New York, 1929, p. 149.

(2) Qal'at el-Mehelbé. Voir Max Van Berchem, *Voyage en Syrie*, p. 280 et s.

(3) Max Van Berchem, *Voyage en Syrie*, p. 296-298 et notes.

(4) *Ibid.*, p. 285 et notes.

(5) Voir plus haut, ch. VI.

(6) Gautier le Chancelier, édit. Hagenmeyer, II, c. 12, p. 103-105. — Guillaume de Tyr, l. XII, c. 12, *Hist. Occ. Crois.*, I, p. 528 et s. — Foucher de Chartres, c. IV et V, *Hist. Occ. Crois.*, III, p. 442-443. — Kamal ad-din, *Hist. Orient. Crois.*, III, p. 620-622. Sur ce combat voir Röhrich, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, p. 139 et s. — Grousset, I, p. 565-570.

Ghazy (1). Quelques Turcomans ivres se jetèrent sur cet ennemi redoutable pour le massacrer et l'émir put à grand peine l'arracher de leurs mains. Robert, en grand seigneur, se fixa lui-même une énorme rançon de 10.000 pièces d'or. Il Ghazy le fit amener à l'atabeg Togtekin, espérant que celui-ci obtiendrait par la menace une rançon plus forte encore. L'atabeg l'ayant sommé de se faire musulman, Robert refusa fièrement. Alors Togtekin ramassant le pan de sa robe et le mettant dans sa ceinture, tira son épée et trancha la tête du seigneur franc. Puis il fit jeter son corps aux chiens et aux oiseaux de proie. Et ayant fait dépouiller le crâne de sa peau, il fit faire de ce crâne une coupe à boire qu'on orna d'orfèvrerie et de diamants. Ainsi mourut Robert, premier seigneur de Saone.

Ousama parle de Robert, seigneur de Sahyoun et de Balatonos ; Kamal ad-Din parle de Robert, seigneur de Zerdana. On pourrait se demander s'il n'y eut pas deux personnages prénommés de même.

Nous sommes convaincu qu'il s'agit d'un seul et même personnage. Remarquons que les deux auteurs arabes l'appellent « le lépreux » (2) et qu'ils racontent de manière analogue sa capture et sa mort. Si l'on s'étonne qu'un même seigneur ait possédé un domaine si étendu, Saone et Sardone étant séparées par environ 80 km, on peut répondre que d'autres grands chefs des États de Terre Sainte ont eu aussi des territoires considérables : ainsi la terre d'outre-Jourdain occupait une partie de la Judée avec Hébron et, au-delà de la Mer Morte, un immense espace depuis Amman et Kerak de Moab jusqu'au Golfe d'Aqabah ; ainsi les domaines du seigneur de Margat ; ainsi dans le Nord le Comté de Marach et de Kaïoun, deux places distantes l'une de l'autre de 80 km. Il faut remarquer aussi que le dédoublement de Robert, appelé ici seigneur de Sahyoun et là seigneur de Zerdana, existe aussi pour son fils Guillaume. Kamal ad-Din (3) parlant de la reconquête par les Francs de Zerdana en 1121, dit que ceux-ci la remirent à Guillaume, fils de son ancien seigneur. Et nous savons par Guillaume de Tyr (4) qu'en 1131 le seigneur de Saone s'appelait Guillaume.

Après les rudes combats de Tell Danith (août 1119) où l'armée royale perdit cent chevaliers et sept cents hommes d'armes, le Roi Baudouin II paracheva sa victoire au cours d'une rapide campagne. Il reprit à l'Est de l'Oronte Allarouz, Kafar Rouma, Cafertab, Sermin, Maarrat Mesrin et rentra triomphalement à Antioche. Pendant les mois qui suivirent, il rétablit les affaires de la Principauté, choisit dans les mêmes familles des feudataires pour les fiefs dont les seigneurs avaient péri (5) et mit en état de défense les forteresses voisines d'Antioche.

En 1120 il avait obligé Il Ghazy à un traité où celui-ci reconnaissait au Prince d'Antioche la majeure partie des territoires d'Outre-Oronte naguère occupés par les Francs. Cependant le prince musulman conservait Sardone. Peu après, désespérant de pouvoir défendre cette ville qui formait une enclave au milieu du domaine franc, Il Ghazy se résigna à la détruire (juin 1120) (6).

(1) Gautier le Chancelier, éd. Hagenmeyer, I, II, c. 4, p. 107-109 : *de martyrio Roberti Fulcoii*.

(2) Ousama, trad. H. Derenbourg dans *R.O.L.*, t. II, p. 445 : « Les musulmans firent captif Robert, Prince de Sahyoun, de Balatonos... c'était un ancien ami de Togtekin... ce Robert surnommé le Lépreux avait dit alors à Togtekin... » Kamal ad-Din, *Chronique d'Alep, H. or.*, III, p. 621-622 : Le seigneur de Zerdana, Robert, connu sous le nom de *Comte lépreux* était tombé de cheval et avait été fait prisonnier... ».

(3) Kamal ad-Din, p. 629.

(4) Guil. de Tyr, LXIV, c. 4, *H. occ.*, I, p. 611-612.

(5) Foucher de Chartres, I, III, c. 4 et 5, *Hist. occ. Crois.*, III, p. 444. Guillaume de Tyr, I, XII, c. 12, p. 531 : « Collatis igitur eorum liberis, vel aliorum graduum consanguineis eorum qui in acie ceciderant possessionibus, prout ratio vel regionis consuetudo deposcebat ; viduis quoque apud compares et competentis meriti viros nuptui collocatis : praesidiis quoque, quibus videbatur necessarium viris, victu, armis diligentius communitis... in regnum reversus est. »

(6) Kamal ad-din, *H. or.*, III, 625 ; Ibn al-Qalanisi, p. 162.

Dans la suite, Baudouin II et le comte d'Édesse Joscelin I poussèrent vivement leurs avantages dans la région d'Alep et jusqu'à l'Euphrate. Alep fut fortement menacée et sur le point de succomber. Au cours de ces campagnes, les Francs reprirent Sardone (1121), et reconstruisirent la forteresse, qui fut confiée à Guillaume, fils de Robert, son ancien seigneur (1).

Mais en 1122, le 27 juillet, Il Ghazy revenait assiéger cette place si âprement disputée et il s'emparait de ses défenses avancées. Avant sa venue, Guillaume ayant deviné ses projets, avait quitté Sardone pour aller demander secours au Roi Baudouin qui se trouvait près de Tripoli ; en s'éloignant, il avait obtenu de ses soldats qu'en son absence, ils tinssent au moins quinze jours, leur promettant de revenir avec des renforts ; il ajoutait qu'il irait jusqu'à vendre tous ses biens et même jusqu'à renier sa foi pour les sauver. Il tint parole. Sa première démarche auprès du roi n'obtint pas de succès. Baudouin ne voulait pas croire qu'Il Ghazy pût rompre la trêve qu'ils avaient conclue ; et il congédia Guillaume. Mais celui-ci revint insister sur le danger que courait la forteresse. Enfin le roi, fidèle à son rôle de gardien tutélaire de toute l'étendue de la terre chrétienne, se hâta avec le comte Pons de Tripoli, 300 chevaliers et 400 fantassins, pour débloquer Sardone qu'Il Ghazy bombardait depuis 14 jours avec 4 puissantes machines de guerre (2). Il Ghazy abandonna aussitôt le siège. Mais il ne tarda pas à reparaitre sous les murs de cette ville, s'empara d'une enceinte et massacra un grand nombre de défenseurs. La nouvelle du retour de Baudouin qui arrivait d'Antioche fit encore une fois s'éloigner le prince de Mardin. Étant tombé gravement malade à ce moment, Il Ghazy rentra à Alep.

Peu après, l'émir Seldjouqide Daoulab (3), avec mille chevaliers d'Alep fit une incursion dans le territoire de Hazart, prit la ville de Tubbal (Tibil au Nord de Hazart) et fit un important butin. Guillaume alors tenta un coup d'audace. N'ayant avec lui que quarante chevaliers, il tomba à l'improviste sur le camp de Daoulab qui avait dressé ses tentes près d'Harbel (4), mit en fuite les Musulmans et leur reprit tout leur butin.

Guillaume faillit peu après perdre sa ville de Sardone, car le Roi Baudouin ayant été fait prisonnier (avril 1123), avait été délivré après plus d'un an de captivité (août 1124) à la condition que d'importantes villes franques situées à l'Est de l'Oronte, Cerep, Hazart, Cafertab et Sardone seraient cédées pour sa rançon. Mais quand Baudouin rentra à Antioche, les prélats et les grands feudataires s'opposèrent à la remise de ces places aux Musulmans.

Quelques années plus tard, Guillaume de Saone apparaît parmi les chefs d'une coalition qui devait opposer les Francs les uns aux autres.

Le prince Bohémond II d'Antioche avait été tué en février 1130, dans un combat, en Cilicie. Il ne laissait comme héritière qu'une fille toute enfant, Constance. Sa veuve Alix, princesse fort ambitieuse, voulut garder le pouvoir à son profit et dans cette intention fit alliance avec Zengi, atabeg d'Alep.

Le roi de Jérusalem, Baudouin II, père de la princesse Alix, voulut se rendre à Antioche pour y rétablir l'ordre. La princesse, après avoir tenté de lui fermer les portes de la ville, se soumit, obtint son pardon et le roi lui donna comme douaire les villes de Djebel et de Lattaquié. Baudouin retourna à Jérusalem où il mourut le 21 août 1131. Aussitôt, Alix voulut reprendre le pouvoir et forma une coalition dont les principaux membres étaient

(1) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 629.

(2) Kamal ad-din, *Hist. Orient. Crois.*, III, p. 631-633. — Foucher de Chartres, c. XI, *Hist. Occ. Crois.*, III, p. 447-448. — Gautier le Chancelier, *Hist. Occ. Crois.*, V, p. 131 et édit. Hagenmeyer. Voir Rey, *Hist. des Princes d'Antioche dans Revue de l'Orient latin*, t. IV, 1896, p. 351.

(3) Kamal ad-din, *Hist. Orient. Crois.*, III, p. 633.

(4) Peut-être Arpa au Nord-Est de Tibil.

le comte d'Édesse Joscelin II, Pons, comte de Tripoli, et Guillaume de Saone (1). Observons en passant que Saone commande la route qui va de Lattaquié vers Antioche et vers l'Oronte et que Balatonos (aujourd'hui Qal'at Mehelbé) surveille une route venant de Djebelé pour se réunir à la première. La princesse Alix qui avait reçu en douaire Lattaquié et Djebelé avait donc besoin de ce vassal dont la forteresse protégeait ses deux cités.

Le nouveau roi de Jérusalem, Foulques, se mit aussitôt en route pour apaiser les révoltés. Mais le comte de Tripoli mettait en état de défense contre lui les forteresses d'Arcican et de Rugia et se préparait à une vigoureuse résistance. Il fallut en venir aux mains. Une bataille eut lieu près de Rugia où l'armée royale fut victorieuse. C'est sans doute dans cette lutte que Guillaume de Saone fut tué : les chroniqueurs latins ne parlent pas de sa mort, mais ils nous apprennent que peu après ces événements, la veuve de Guillaume de Saone, Béatrice, épousait le comte d'Édesse Joscelin II. En outre, Kamal ad-din, écrit qu'en 1132 « la discorde et la guerre éclatèrent entre les Francs et coûtèrent la vie au seigneur de Zerdana » (2).

Cependant à l'encontre de Kamal ad-din, l'historien Ibn al-Qalanisi, contemporain des événements dit que le seigneur de Zerdana fut tué peu après dans une rencontre avec une bande de Turcomans qui avaient envahi les territoires francs d'Outre-Oronte (3).

Béatrice de Saone ne fut pas heureuse avec son second mari qui n'avait pas les qualités chevaleresques de son père, Joscelin I^{er}, l'un des plus valeureux parmi les Francs restés en Terre Sainte après la première croisade pour combattre les infidèles, soldats héroïques qui mériteraient d'être mieux connus et dont les exploits devraient figurer au nombre des faits les plus glorieux de notre Histoire de France.

Joscelin ne sut pas défendre son domaine. Après avoir perdu sa capitale, Édesse, en 1144, puis une seconde fois en 1146, ainsi que plusieurs places fortes, il avait été fait prisonnier en mai 1150 et devait mourir neuf ans plus tard en captivité à Alep.

La comtesse d'Édesse remplit avec une fermeté toute virile la tâche de défendre les châteaux du comté qui résistaient encore aux assauts répétés des armées musulmanes. Guillaume de Tyr (4) parle avec admiration de Béatrice qui, nous dit son traducteur, « était mout bonne dame, de sainte vie et de nete contenance. Tant de conseil comme ele pot avoir de ses barons ele crut mout volentiers, et à son pooir governa la terre bien et vigueureusement... ; les forteresses fesoit mout bien garder et garnir de toutes choses qui mestier i avoient. Partout se contint si bel la bonne dame que Deus et li siècles l'en savoient bon gré » (5).

Sardone, après la mort de Guillaume, ne devait pas rester longtemps aux mains des Francs. En 1134, le lieutenant de Zengi, l'émir Seif ed-din Zaouar ibn Aitekin, l'attaquait (6). L'année suivante Zengi envahissait la principauté d'Antioche (avril 1135) et dans une série

(1) Guillaume de Tyr, l. XIV, c. 4, *Hist. occ. Crois.*, I, 611-612 : « Horum autem studiorum complices munerum largitione... quosdam potentiores effecerat, Wilelmum videlicet de Sehunna, Guarentonis fratrem, et Pontium comitem Tripolitanum, nec non et Joscelinum juniorem Edessanum comitem. »

(2) *H. or.*, III, p. 664.

(3) Ibn al Qalanisi (année 1132-1133), éd. Gibb, p. 215.

(4) P. 777.

(5) Voir R. Grousset, II, p. 295 et ss. Le roi de Jérusalem, Baudouin III, se rendant compte qu'il ne pouvait conserver la lointaine colonie franque, accepta l'offre que venait de faire l'empereur de Byzance à la comtesse d'Édesse qu'on remit à ses troupes les places du comté encore aux mains des garnisons latines. Mais les Byzantins ne surent les conserver qu'une année à peine... Dès que l'accord fut conclu avec les Grecs, au cours de l'année 1150, le roi alla avec ses troupes protéger l'exode, vers la principauté d'Antioche, des populations franques qui occupaient depuis plus d'un demi-siècle ces belles cités des rives de l'Euphrate.

(6) Kamal ad-din, *H. or.*, III, p. 667.

de combats heureux faisait tomber en son pouvoir plusieurs places franques : Cerep, Sardone, Ma'arrat en Noman, Cafertab, etc. (1).

Le 20 octobre 1138, Sardone fut détruite par un tremblement de terre (2).

En examinant la carte on s'explique pourquoi Francs et Musulmans se disputèrent cette place avec tant d'acharnement. Il faut d'abord observer que le territoire environnant le district appelé le Djazr (Djebel Soummaq), était d'une particulière fertilité, susceptible de devenir une source de revenus abondants, ce que recherchèrent toujours les Francs, grands batailleurs qui étaient en même temps des colonisateurs fort avisés.

En outre, Dussaud observe que Sardone (3) se trouvait à proximité d'un nœud de routes extrêmement important. Tout près de là passe une grande voie musulmane allant du Nord au Sud, au Nord vers Alep, au Sud vers Hama par Ma'arrat en No'man.

Le château de Sardone fermait aussi un passage d'Alep vers Antioche : en effet, il se trouvait placé en avant du défilé d'Ermenaz qui, coupant d'Est en Ouest la chaîne du Djebel el-Ala, conduit par Salqin au Pont de fer sur l'Oronte, en face d'Antioche.

Enfin, vers le Sud-Ouest, Sardone dominait la route qui d'Alep passait par Sermin et Caferlatha pour franchir l'Oronte au Pont de Shoghr et de là atteignait Saone et Lattaquié. Le seigneur de Saone avait donc une route directe pour gagner son fief de frontière.

*
* *

Ainsi tout s'accorde pour nous montrer la haute fortune des premiers seigneurs de Saone. L'alliance de Robert avec l'atabeg de Damas, Togtekin, est une preuve de sa puissance. Le récit d'Ousama, la rançon quasi royale que Robert s'impose lui-même, laissent voir qu'il disposait de vastes domaines et de grandes richesses. L'émir, l'ayant tué, fait orner son crâne de pierres précieuses et s'en fait un trophée. Il n'eût pas rendu ce macabre honneur à la dépouille d'un simple chevalier. Il s'agissait d'un héros rendu célèbre par ses exploits, d'un farouche adversaire dont la défaite était un triomphe et le glorieux souvenir en devait être conservé.

Ce qu'on sait de Guillaume montre qu'il fut aussi un personnage considérable. C'est pour lui que Baudouin II va reprendre Sardone, en 1121, et l'année suivante Guillaume va en personne demander au roi son aide au secours de sa forteresse menacée. Dans la coalition contre le roi Foulques, Guillaume de Saone est le seul seigneur qui soit cité à côté des princes souverains.

Son fief est considérable et on peut le comparer à celui d'un autre baron, Renaud de Châtillon, qui à la fin du XII^e siècle devint seigneur de la terre d'Outre-Jourdain ayant été auparavant, par un premier mariage, prince d'Antioche. Quand Guillaume meurt c'est un prince souverain, le comte d'Édesse, qui épouse sa veuve.

Cette haute fortune, ce fief considérable, les riches revenus que le seigneur de Saone, de Balatonos et de Sardone devait tirer de ses vastes domaines expliquent comment il put élever le magnifique château de Saone, le plus important sans doute qu'aient construit les Croisés au XIII^e siècle. On y reconnaît l'œuvre d'un seigneur fastueux qui n'avait pas à ménager la main-d'œuvre et qui ne reculait pas devant les frais de construction les plus coûteux. On a voulu faire grand, solide et magnifique.

En cherchant à dater ce monument, que diverses raisons nous faisaient croire de la première époque franque, en le comparant à d'autres paraissant du même temps, mais moins beaux, d'un travail moins soigné, nous nous étonnions d'une telle perfection en cette

(1) *Ibid.*, p. 670.

(2) *Ibid.*, p. 679.

(3) *Topographie...*, p. 213 et 216.

période de début. C'est que les autres seigneurs ont cherché à construire plus économiquement. Ici tout va de pair : le fossé profond et large a été creusé en plein roc et le travail a dû être long. Les ouvrages sont de proportions inaccoutumées, les murs d'une épaisseur énorme, les pierres sont de très grandes dimensions : au donjon on en voit qui atteignent 4 m de long mais surtout l'appareil à bossages est particulièrement bien travaillé ; ailleurs on faisait du bossage à la rustique, c'est-à-dire qu'on dégrossissait plus ou moins la saillie de la pierre à grands coups de maillet frappés sur un poinçon qui enlevait des éclats ; ici les angles ont été abattus avec précaution et la face du bossage a été taillée soigneusement au ciseau, le temps n'ayant pas été ménagé aux tâcherons.

Il est difficile de déterminer lequel du père et du fils, Robert ou Guillaume, fut l'auteur de la construction de Saone. Si nous savons que certains châteaux des Croisés furent élevés très rapidement, ici nous sommes en présence d'une œuvre fort importante à laquelle on travailla sans doute plusieurs années. Ce fut une entreprise coûteuse et de longue haleine. La puissance et la belle taille de pierre, la qualité d'exécution des grands ouvrages de Saone déconcertent s'il s'agit d'une entreprise du début de l'établissement en Terre Sainte ; le château de Djebeil qui fut bâti l'un des premiers, apparaît bien fruste à côté de celui-ci.

Mais Robert avait de puissants moyens. Il n'est pas impossible qu'il ait abordé cette construction dès son installation, d'autant plus qu'il s'abritait déjà derrière les murailles d'une fortification byzantine. Le Prince d'Antioche dut l'y encourager pour surveiller les approches de sa capitale et du port de Lattaquié. Et puis il avait le voisinage des montagnards de Balatonos dont il ne fut maître qu'en 1118 et il fallait donc se garantir de ce côté.

Peut-être à la mort de Robert l'œuvre n'était-elle pas entièrement terminée ? En tout cas elle manifeste une homogénéité telle qu'elle dut être poursuivie presque sans interruption. Faut-il reporter à Guillaume de Saone le début des travaux du château de Saone ?

Foucher de Chartres et Guillaume de Tyr disent à peu près de la même façon que le roi Baudouin II rentré à Antioche en septembre 1119 s'occupa de remettre en état les affaires de la Principauté, confia les domaines de ceux qui avaient été tués à leurs héritiers et fit mettre les forteresses en état de défense. En outre, Guillaume de Saone après avoir perdu et repris en 1121 Sardone sans cesse menacée, voyant la précarité des Places d'outre-Oronte, voulut-il s'assurer et assurer à sa famille une position de repli et une résidence moins exposée que celle de la frontière.

Aucun fait historique postérieur ne permet de supposer que cette puissante forteresse ait pu être construite plus tard. Les seigneurs qui se succédèrent après Guillaume sont à peine connus. De temps en temps leur nom apparaît au bas d'une charte et il ne semble pas qu'aucun d'eux ait eu la notoriété de Robert et de Guillaume.

*
* *

Pour conclure prudemment, nous pensons que la construction du château de Saone doit être datée du temps de Robert et Guillaume de Saone, c'est-à-dire dans le premier tiers du XII^e siècle, entre 1108 et 1132.

Ce que nous savons des successeurs de Guillaume de Saone est fort peu de chose : son frère Jarenton signa plusieurs actes du Prince d'Antioche en 1140 (1), 1153, 1154 (2), 1155 (3). Jarenton eut trois fils : Roger, Jarenton, Joscelin.

(1) Rozière, *Cartul. du S. Sépulcre de Jérusalem* (1849), n° 88, p. 171, et n° 89, p. 177.

(2) Giuseppe Muller, *Documenti sulle relazioni delle Città Toscane coll'Oriente cristiano...*, Florence, 1879, in-fol., p. 6.

(3) Delaville le Roulx, *Cart.*, I, p. 177, n° 231. Le texte porte « Gua... de Laona », mais il s'agit évidemment d'une faute d'impression.

En juillet 1170, Roger de Saone confirma, avec le consentement de sa femme Avicia et de ses frères Jarenton et Joscelin, la donation faite à l'Ordre de l'Hôpital par son père, du casal de Tricheria, alias Tricaria (1). Cette donation fut confirmée en février 1175 par le Prince Bohémond III (2). Au mois de mars, une contestation ayant eu lieu au sujet de ce casal et du casal Homedin, Roger figure dans l'acte apaisant la difficulté (3).

Roger paraît avoir eu pour successeur Mathieu de Saone. Celui-ci figure en 1183 dans une concession faite à l'Abbaye du Mont-Thabor par le Prince Bohémond III (4).

Il semble que c'est à ce Mathieu de Saone que Saladin enleva la forteresse en 1188. Le seigneur qui possédait Saone à cette date avait épousé Isabelle, fille d'Anseau de Brie et d'Héloïse de Manassier. Cette noble famille fut ruinée par la perte de sa seigneurie (5). La fille unique de Mathieu et d'Isabelle épousa par pauvreté un Génois du nom de Bonvoisin. De cette union naquirent deux enfants, Baudouin, seigneur de Queillie en Chypre et une fille qui épousa Barthélémy de Morf (6).

Après la perte du château en 1188, on voit encore dans les actes des personnages qui gardent le titre de Saone : Pascal de Saone et Roger de Saone. En septembre 1194 (7) Roger souscrit un acte du Prince Bohémond III. Pascal figure dans un acte du même Prince en 1193 (8) et dans deux autres de Bohémond IV en 1200 (9). Il souscrit un privilège accordé aux Pisans en 1201 (10), par Bohémond IV. Enfin, en 1209, Pascal de Saone, prêtre du Patriarcat d'Antioche, signe un acte du Patriarche latin (11).

Si nous sommes mal informés sur les seigneurs de Saone, nous avons par les chroniques arabes d'abondants détails sur l'attaque et la prise du château en 1188. On sait que Saladin, ayant écrasé les forces chrétiennes à Hattin, le 4 juillet 1187, avait dans les mois suivants envahi la Palestine et le littoral jusqu'à Giblet, l'antique Byblos. Jérusalem avait été prise le 2 octobre. Sauf quelques forteresses et le grand port de Tyr, tout le royaume latin de Jérusalem était tombé en son pouvoir. L'année suivante, confiant la surveillance de la Palestine et les châteaux d'outre-Jourdain qui résistaient encore à son frère Malek el-Adel, il était parti avec une puissante armée à la conquête des États francs de Tripoli et d'Antioche.

Les grandes forteresses confiées à la garde des Ordres du Temple et de l'Hôpital, avec leurs troupes solidement exercées, résistèrent aux assauts vigoureux de l'armée musulmane et sauvèrent la colonie franque d'une ruine définitive. Saladin échoua devant le Donjon de Tortose défendu par les Templiers et n'osa même pas affronter le Crac et Margat qu'occupaient des Hospitaliers. Mais les châteaux de l'intérieur qui de ce temps étaient encore gardés par des familles seigneuriales n'avaient pas les contingents suffisants

(1) *Cart.*, I, p. 289, n° 417.

(2) *Ibid.*, I, p. 324, n° 472.

(3) *Ibid.*, p. 326, n° 474. *Tricaria* = *Rigara* carte ottom. ; *Zgharo*, carte au 200 000^e de 1928 ; *Srarou*, carte au 50 000^e Lattaquié, à 12 km Nord-Ouest de Saone. *Homedin* = *Hamidé* à 8 km Ouest de Saone.

(4) *Ibid.*, II, p. 912, n° 23.

(5) *Assises de Jérusalem*, t. II, p. 470 ; *Lignages d'Outremer*, c. XXXVIII : « Ci dit des heirs du conestable Menasier. ... Isabeau esposa le signor de Saonne et orent une fille ; puis que Saonne fu perdue, elle maria par povreté sa fille à un genevois qui ot nom Bonvoisin, et ot un fils qui ot nom Bauduin Bonvoisin, qui fu signor de Cueillie et une fille qui fu feme de Berteleme de Morf.

(6) Voir Rey (*Les Familles d'Outremer de Du Cange*, 1869, p. 591 et ss.) qui n'interprète pas absolument ainsi les *Lignages*, mais en comparant le passage ci-dessus et celui qui contient la généalogie de la famille de Morf (*Assises de Jérusalem*, *ibid.*, p. 472), il semble qu'il faut établir ainsi la descendance des derniers seigneurs de Saone.

(7) Delaville le Roulx, *Cart.*, t. I, p. 613, n° 966. — Röhricht, *Reg.*, p. 192, n° 719.

(8) Röhricht, *Reg.*, p. 191, n° 714. — Delaville le Roulx, *Cart.*, t. I, p. 600, n° 948.

(9) Röhricht, *Reg.*, p. 205, n° 769 et p. 206, n° 772.

(10) G. Müller, *ouvr. cité*, p. 80-81.

(11) Delaville le Roulx, *Cart.*, t. II, p. 113, n° 1336. — Röhricht, *Reg.*, p. 224, n° 890.

pour résister à une nombreuse armée munie d'un important matériel de guerre. Aucun ne résista. Après avoir occupé les petites cités maritimes de Valénie (Banyas) et de Zibel (Djebelé), puis le grand port de La Liche (Lattaquié) le 23 juillet 1188, Saladin alla attaquer la grande forteresse de Saone qui défendait au Sud l'accès d'Antioche.

Le siège de Saone est raconté par plusieurs chroniques arabes dont deux sont rédigées par des témoins du combat (1). Partant de Lattaquié le dimanche 24 juillet, Saladin arriva en vue de Saone le mardi 26, avec son armée et une artillerie de six mangonneaux. Son fils Al-Zahir, sultan d'Alep, l'accompagnait avec « le contingent d'Alep, les servants des mangonneaux et les arbalétriers, les porteboucliers et les sapeurs, ainsi qu'une compagnie de tailleurs de pierre, de forgerons et de charpentiers ». M. Saadé pense que l'armée campa ce soir-là en vue de la forteresse, au-delà de Haffé, sur une hauteur appelée At Toûn.

Le lendemain, mercredi 27, l'armée se divisa en deux corps. Celui de Saladin s'installa sur le plateau à l'Est, face au front principal de la place. Quant au contingent d'Al-Zahir, avec deux mangonneaux, il prit position en arrière du ravin au Nord, en un endroit rapproché des murailles. M. Saadé a proposé très judicieusement de le situer face à la basse-cour, à l'Ouest de la Tour 11 (2).

Sur le Donjon, écrit un chroniqueur, était planté un long étendard qui tomba au moment où l'armée musulmane arrivait. Cette circonstance accueillie comme un présage réjouit les Musulmans, leur montrant que « le secours de Dieu et la victoire étaient manifestes » (allusion au Coran). « La forteresse possède cinq murailles... le mercredi (27) l'armée l'enveloppa de toutes parts. Le combat et le tir des mangonneaux ne cessèrent point, si bien que les murs commencèrent à menacer ruine... »

Le matin du jeudi 28 de gros blocs se détachaient, le rempart s'inclinait et se prosternait comme dans la prière. Les assiégés pendant les attaques firent preuve d'un grand courage. Leurs mangonneaux ripostaient à ceux des Musulmans et les flèches volaient de toutes parts. Mais l'assaillant était plus fort, et dès avant l'attaque finale qui devait avoir lieu le vendredi 29, presque tous les combattants francs étaient tués ou blessés. Un mangonneau de Malik Zahir « lançait des pierres qui atteignaient toujours le but. Le prince continua à tirer sur la place jusqu'à ce qu'il eût effectué dans la muraille une brèche assez grande pour permettre de monter jusqu'au haut du rempart ».

« Le vendredi matin 29, Saladin monta à cheval, commanda l'assaut général et prit la tête de l'armée en donnant l'ordre aux servants des mangonneaux de tirer sans relâche. Il s'éleva alors de hauts cris et une clameur immense dans laquelle on entendait proclamer la grandeur d'Allah. En moins d'une heure les murs du faubourg étaient escaladés et les Musulmans s'y précipitaient dans une mêlée furieuse. Et je vis nos gens s'emparer des marmites dans lesquelles le repas était cuit à point et en manger le contenu tout en combattant contre la forteresse. »

Ceci confirme l'opinion formulée par M. Saadé de l'invasion de la basse-cour par la troupe de Zahir. En outre, il a remarqué en ce point de l'enceinte de la basse-cour « une grande brèche et plus à l'Ouest des restaurations prouvant que le mur après avoir été détruit a été rebâti ».

Mais pendant que Zahir dirigeait l'attaque par l'Ouest, du côté de l'Est, Saladin menait aussi le combat. On le constate en rapprochant certains passages du récit d'Imad ed-Din traduit par Van Berchem : « C'est une forteresse posée sur la cime d'une montagne

(1) Imad ed-Din, principal secrétaire de Saladin et Beha ad-Din, dit Ibn Chaddad. Sources : Ibn Chaddad, *vie du Sultan Youssouf*, *H. or.*, III, p. 111-112. — Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 721. — Abou-Chama, *Livre des deux Jardins*, qui donne des extraits d'Imad ed-Din et d'Ibn Chaddad, *H. or.*, IV, p. 364 et ss. — Aboul Feda, *Annales*. *H. or.*, I, p. 59. Voir trad. Max Van Berchem, *Voyage en Syrie*, p. 274 à 277.

(2) Gabriel Saadé, *Histoire du Château de Saladin*, p. 999.

et dominant deux profonds ravins qui l'enserrent de deux côtés ; le front tourné vers la montagne est isolé de celle-ci par un fossé large et profond et protégé par un mur épais. ... Le vendredi (29 juillet) au plus fort du combat, les nôtres avisant à l'un des bouts du fossé, là où il débouche dans le ravin, un point qu'on avait négligé de creuser et de fortifier, se glissèrent par ce coin vers l'autre bord et s'accrochant aux rochers, se hissèrent le long du mur et s'emparèrent de trois murailles... ».

Imad ed-Din parle donc ici sans aucun doute du grand fossé et le coin que les soldats de Saladin ont attaqué est l'angle Nord-Est de ce fossé (1) et justement, les deux faces de cet angle comportent une construction arabe consécutive au bombardement des mangonneaux de Saladin. On trouve en effet sur le front Est des traces évidentes du bombardement et des réparations qui en résultèrent. On peut faire une remarque curieuse : c'est que la Poterne d'entrée face à l'aiguille et les deux tourelles qui la flanquent sont intactes, tandis qu'à gauche et jusqu'au donjon, et à droite, côté angle Nord-Est, l'appareil est différent, trace des réparations (2).

* * *

Achevons maintenant le récit des chroniqueurs : « Alors les assiégés se réfugièrent dans le donjon, puis se voyant perdus ils demandèrent à capituler. Saladin exigea la même rançon que celle qu'il avait réclamée l'année précédente aux habitants de Jérusalem. Elle était de dix pièces d'or pour les hommes, cinq pour les femmes et deux pour les enfants.

Le lendemain, 30 juillet, Saladin quittait Saone pour continuer ses conquêtes en s'emparant d'abord des châteaux et des forts du voisinage, comme nous l'avons exposé plus haut » (3).

* * *

La traduction de l'essentiel des chroniques relatant le siège de Saladin donnée par Van Berchem a été précieuse, mais dans son commentaire, il s'est trompé en plaçant ce que les arabes appellent le « faubourg » sur le plateau à l'Est alors qu'il s'agit de la basse cour à l'extrémité de l'enceinte de l'Ouest.

En second lieu, Van Berchem, après Rey, conteste que le château ait été défendu par cinq murailles ; il faut tenir compte, pensent ces auteurs de l'exagération des chroniqueurs arabes. Mais on n'avait reconnu jusqu'à présent qu'une seule muraille byzantine, celle où l'on voit une tour pentagonale. Or, Fr. Anus a retrouvé, à plus de cent mètres en arrière de cette muraille, deux murettes byzantines parallèles situées à peu de distance du château byzantin et constituant sa défense immédiate. En comptant de l'Est à l'Ouest : 1° le front principal de l'enceinte franque en arrière du fossé ; 2° un mur tout proche avec les fondations de trois tours ; 3° la muraille byzantine déjà connue ; 4° la double muraille byzantine que nous venons de signaler ; 5° enfin la ligne de défense dominant la basse cour, nous arrivons bien au chiffre de cinq murailles disposées Nord-Sud.

Il est question de cinq murailles, plus loin de trois murailles : les soldats de Saladin dans leur attaque au Nord-Est en ont enlevé trois ; les deux autres plus proches de la basse cour ont été prises par la troupe de Zahir.

(1) Comme il a été question de l'attaque du faubourg (la basse-cour) on pourrait se demander s'il ne s'agit pas du fossé qui sépare, du Nord au Sud, la basse-cour de la cour, mais on ne peut l'admettre : les deux troupes de Saladin et de Zahir ont attaqué simultanément sur deux fronts.

(2) Il est possible que Saladin ait évité de bombarder la Poterne pour faciliter l'accès de son armée quand les troupes d'assaut auraient emporté la place en prenant par le revers le front Est.

(3) Voir 1^{re} partie, chap. VII.

Saladin remit la Place de Sahyoun avec ses dépendances et ses provisions à l'émir Nasir al-din Manguwirich, fils de Khumartekin, seigneur d'Abou Qobeis, qui la fortifia (1).

Manguwirich conserva Sahyoun jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1229.

De son temps, le voyageur allemand Wilbrand d'Oldenbourg passa en 1212 à Sahyoun qu'il appelle « Sahaun, castrum soldani » (2). En 1225, Manguwirich recevait l'ambassadeur vénitien Foscarini et concluait avec lui un traité de commerce (3). Son fils Othman, mort en 1261, puis son petit-fils Ahmad, mort en 1272, lui succédèrent. Après lui Sahyoun fut remis aux officiers de Beibars.

En 1281, l'émir Sunqur al-Achqar, en lutte contre Qelaoun, obtenait par traité la possession de Sahyoun. En 1287, l'émir Turuntay l'y assiégeait par ordre de Qelaoun et Sunqur se soumettait. En 1289, Sahyoun fut rattaché à la province musulmane de Tripoli créée aussitôt après que l'ancienne capitale du comté de ce nom eût été enlevée aux Francs.

Quelques inscriptions arabes figurent sur les constructions élevées à Sahyoun au XIII^e siècle par les Musulmans (4).

On voit sur le linteau de la porte du minaret sis au centre de la place, une inscription fruste, probablement au nom du Sultan Qelaoun (1279-1290). Van Berchem trouva près de là à terre un bloc carré portant probablement les noms du sultan Malik Asraf Khalil, fils de Qelaoun, et de l'émir Sunqur al-Achqar.

Enfin, j'ai trouvé, gravée sur le front Est, au-dessus du fossé, entre la poterne et l'angle Nord-Est, une inscription en mauvais état que Sauvaget attribue à un autre fils de Qelaoun, el-Malik en Nasir Muhammad qui régnait en 1294 (5). (Pl. XXX).

Il nous faut réveiller encore un dernier écho des Croisades à Sahyoun. Ici comme dans toutes les grandes forteresses prises aux Francs par les Musulmans, des Chrétiens furent amenés captifs. Nous connaissons le nom de l'un d'eux qui était à Sahyoun au début du XIII^e siècle.

On verra plus loin que nous avons reconnu dans le grand fossé qui se trouve en avant du front Est, une anfractuosité creusée à plusieurs mètres de hauteur et menant à une salle souterraine qui est certainement une prison. Un lourd pilier a été ménagé en creusant cette salle. Sur ce pilier un prisonnier a gravé une croix, symbole d'espérance (6).

C'est sans doute dans cette obscure oubliette que mourut, probablement au début de l'année 1227, Pierre de Quevillers (7), un de ces nombreux chevaliers picards qui vinrent guerroyer en Terre Sainte. C'est une lettre de son fils Gautier qui nous l'apprend. Son père avait été fait prisonnier par les Sarrazins qui l'avaient emmené à Sahyoun. Gautier avait correspondu avec l'Ordre de l'Hôpital qui avait entre autres généreuses missions, celle de négocier le rachat des prisonniers chrétiens. Le 8 mai 1227, il informait un représentant de l'Ordre que son père était mort en captivité (8). Et cet épisode n'est pas un des moins émouvants de l'épopée des Croisades si fertile en événements tragiques.

(1) Pour Saone aux mains des Musulmans, nous résumons ici les abondants détails donnés par Van Berchem, *Voyage en Syrie*, p. 269 et 277-280.

(2) Laurent, *Peregrinatores*, p. 171.

(3) Tafel et Thomas, *Urkunden*, II, p. 256 et ss. ; Heyd, *Commerce*, I, p. 375 et ss.

(4) Voir Van Berchem, p. 269 et 277. Voir aussi ci-dessous, *Description*.

(5) M. Sauvaget qui a bien voulu déchiffrer cette inscription y a lu :

Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux,

A ordonné de le faire [notre maître le sultan... le juste, le...]

Abul-Ma'âli Muha [mmad].

Au xv^e siècle, Sahyûn était encore une belle ville (Madina) chef-lieu d'un district de la province de Tripoli et sa forteresse paraît avoir été en bon état. Au début du xix^e siècle, Ibrahim Pacha et l'armée égyptienne l'emportèrent d'assaut (Van Berchem, p. 280).

(6) M. Saadé en a publié pour la première fois (Planche V de son article), une photographie. Il a bien voulu nous autoriser à la reproduire.

(7) Quevillers, Somme, arr. de Péronne, commune de Chaulnes.

(8) *Cart.*, II, p. 363, n° 1861.

DESCRIPTION.

L'assiette de la forteresse (altitude 439 m). — Pour couper la langue de terrain, où se dresse le château, du plateau auquel elle se rattachait à l'Est, on a creusé dans le roc un fossé (Pl. VIII^A, IX^{A et B}, X^A, XI^{A et B}, XII, XIII^{A, C, D}, XIV, XX^B) long de 140 m, profond de 28 m et large de 20 à 25 m. Ainsi isolée, l'enceinte s'étire sur un espace étroit et suit les aspérités du relief. La longueur est de 710 m, la superficie de 5 hectares et demi ; la largeur est au front Est de 120 m environ et va en s'amenuisant vers l'Ouest pour se terminer en pointe. C'est la plus vaste enceinte que nous connaissions d'un château des Croisés : mais cette enceinte, comme nous allons le voir, avait été constituée avant eux.

Le plan donne l'aspect d'un triangle très allongé, ayant pour base le front Est dominant le fossé. Les deux longs côtés sont bordés par deux ravins se réunissant au sommet du triangle. Dans le ravin du Nord coule le torrent Ouadi Sheik Aïssé qu'on a franchi en arrivant ; le ravin du Sud Ouadi Jdeïdê n'a de l'eau qu'en hiver.

Les collines qui sont face à la forteresse de l'autre côté de ces ravins sont éloignées au Nord de 160 m environ, au Sud de 62 m environ.

Sur le côté Nord de la forteresse les escarpements sont assez abrupts ; les défenses sur cette face sont donc peu importantes et d'ailleurs très mutilées.

Au Sud au contraire, à proximité de front du fossé, les abords du château sont moins difficiles (Pl. XI^A et XV) : un espace de terrain plan, large de dix à douze mètres, placé à mi-hauteur entre le roc, sur lequel se dressent les ouvrages, et le ravin, borde ce front de l'enceinte sur une partie de sa longueur. Aussi y a-t-on élevé trois grands ouvrages rectangulaires (nos 4, 5, 6) (Pl. XI^A, XV). C'est dans le troisième de ces ouvrages (n° 6) que s'ouvre la principale entrée de la forteresse (Pl. XVII^{C et D}, XVIII^{A et B}).

Au milieu de la Place, sur une éminence dominant tous les ouvrages se dresse la ruine du Château byzantin (Pl. XV, XIX^B, XXVI^B).

Plus loin vers l'Ouest se trouve la basse cour (Pl. VIII^B, XXIX^A), séparée de la partie principale de la forteresse par un fossé allant du front Nord au front Sud. Haut perchée sur le roc, une ligne droite de murailles domine ce fossé du côté de la cour (Pl. X^B).

A l'autre extrémité de celle-ci, les Francs ont complètement transformé le front Est sur le grand fossé, enrobant les ouvrages byzantins déjà existants, ajoutant un énorme donjon carré, mais c'est bien là que les Byzantins avaient dressé leur première ligne de défense ; de même les murs fermant la basse cour ont été construits par les Byzantins. Ainsi les Francs ont conservé le plan adopté avant eux, ils se sont installés derrière cette ceinture de murailles dans cette large enceinte construite plus d'un siècle auparavant.

En décrivant la forteresse nous observerons les vestiges de plusieurs murailles byzantines disposées face à l'Est derrière le grand fossé et en avant du Château byzantin ; enfin au-delà à l'Ouest jusqu'à l'extrême pointe où se dresse une tour ronde byzantine.

Le fossé de l'Est. — C'est un profond fossé aux parois verticales et parallèles que l'on a creusé à même la pierre dure. L'impression de puissance que donnent les ouvrages du front Est lorsqu'on les contemple du fond du fossé est extraordinaire. La muraille de roc lisse que surmontent les hautes fortifications paraît se profiler indéfiniment vers le ciel (Pl. IX^B, X^A, XI^A) (1).

(1) Rey, *Colonies franques*, p. 318-319) fait une remarque analogue à propos du château de Ranculat (Roum Kalé) dominant l'Euphrate à l'Ouest d'Édesse. Construit par les Byzantins, il fut l'une des principales forteresses du Comté d'Édesse : « Un fossé de soixante pieds de largeur, creusé dans le roc vif, le sépare du plateau. Les escarpements du rocher ont été taillés de façon à former la base des tours et des murailles, de telle sorte qu'il est difficile de dire où le roc finit et où commence la maçonnerie. »

Plantés à l'aplomb du rocher, auquel au premier abord ils semblent appartenir, on devine depuis le Nord-Est le mur d'une longue courtine, à sa droite une poterne flanquée de deux tourelles (Pl. XIII^B), plus loin un donjon colossal (Pl. XI^B) à l'appareil à bossages de grande taille, dont les créneaux se dressent à 51 m au-dessus du sol du fossé.

A petite distance de l'entrée de celui-ci, s'élève, mince, effilée, une aiguille rocheuse, haute de 28 m (Pl. XIII^E et XIV) dont l'extrémité terminée par quelques assises de pierres maçonnées se trouve en face de la poterne donnant un accès au château (1).

Ainsi les ingénieurs militaires qui construisirent cette forteresse eurent l'idée, en creusant le roc, de ménager cette aiguille pour servir de pile à la passerelle, aujourd'hui disparue qui, partant de la poterne, aboutissait au plateau (2) dont le château se trouvait séparé par cette profonde entaille.

Ici, la paroi du fossé, du côté du plateau, fait une saillie en face de l'aiguille, en sorte que l'espace est réduit à 16 m, soit deux portées de 8 m.

Ce fossé n'est peut-être pas entièrement l'œuvre des Francs : il existait avant eux mais ils ont pu l'approfondir. En effet, nous avons dit que c'est à l'alignement du front Est actuel que les Byzantins avaient placé leur front de défense ; ils ont dû établir là un fossé. C'est en différentes étapes qu'on l'a creusé à la profondeur où il se trouve actuellement, car on remarque dans la paroi rocheuse à différentes hauteurs, trois rangées de trous de boulin destinés à recevoir les poutres d'un abri. Ainsi par deux fois on a creusé le fossé davantage et par conséquent augmenté la hauteur de l'aiguille.

La Prison souterraine ouvrant sur le fossé (Pl. XIII^D). — Près de l'aiguille on remarque dans le fossé une anfractuosité qui s'ouvre à plusieurs mètres du sol.

C'est l'accès d'une prison souterraine.

Quand on a atteint cette anfractuosité, on se trouve dans un petit local, long de 3,50 m et large de 2 m environ, fermé à ses extrémités par deux petites portes hautes d'environ 1,20 m, larges de 0,75 m, l'une donnant sur le fossé, l'autre sur la prison en contrebas. Des traces de verrous sont percées dans le tableau des portes. C'était le poste du gardien.

Cette prison dont le sol est à plus de trois mètres au-dessous de ce poste, est une salle à peu près ronde de dix mètres environ de diamètre, complètement obscure, taillée dans le roc. Cette salle a été excavée, et sa voûte naturelle repose sur un lourd pilier central, simple morceau de roc qu'on a conservé pour éviter l'effondrement de la voûte. Sur une des faces de ce pilier un prisonnier a sculpté de façon fruste une croix en relief.

Dans la paroi s'ouvrent trois petites alcôves de 2 mètres environ de long, en arc plein-cintre avec des niches pour poser les lampes. C'est dans ces alcôves que devaient coucher les captifs.

Le sol de cette salle est creusé de plusieurs saignées aujourd'hui comblées qui paraissent destinées à l'évacuation de l'eau, car le roc suinte abondamment, et aussi l'évacuation

(1) On trouve aussi deux aiguilles ménagées dans le fossé à la Citadelle d'ÉDESSE (Paul Deschamps, *Le Crac...*, Album, Pl. XIX b) et il s'en trouve une aussi dans le comté d'Édesse, à GARGAR, sur l'Euphrate « L'assiette de cette forteresse est séparée des crêtes environnantes par un fossé taillé dans le roc vif comme à Sahioun ; la pile du pont a été également ici aménagée dans la masse. » (Rey, *Colonies franques...*, p. 314). Le R. P. Savignac a signalé une pile naturelle servant à relier les deux sections d'un pont au CHÂTEAU DU VAL MOÏSE (Ouvrira près de Petra dans en Terre d'Outre-Jourdain (*Revue Biblique*, 1903, p. 117-120). Voir aussi mon article : Les entrées des châteaux des Croisés dans *Syria*, 1932, p. 371 avec la Photo du P. Savignac. Enfin on parlera plus loin de la pile ménagée dans le fossé en avant du château de *Nephtin* entre Gible et Tripoli (p. 296-301 et Pl. LXI-LXIII).

(2) On rencontre sur le plateau quelques constructions en ruines. Les indigènes, en cultivant au milieu des décombres y ramassent des pièces de monnaies franques et arabes. On peut penser qu'il y eut là au Moyen Age une agglomération de cultivateurs comme il y en eut à proximité de tous les grands châteaux francs, mais elle ne peut, à notre avis, correspondre au « faubourg » dont parlent les chroniques arabes à l'occasion du siège de 1188. Ce « faubourg » doit être la basse-cour située à l'Ouest du Château.

des déchets organiques des occupants. Ces saignées aboutissent à un petit fossé circulaire de 0,50 m de largeur sur 0,30 m de profondeur qui borde la muraille sur la moitié de la salle.

La visite de ce cul de basse-fosse produit une impression saisissante. C'est évidemment là qu'est mort vers 1227, Pierre de Quevillers, ce chevalier picard dont nous parlions plus haut.

Les chroniques des Croisades nous parlent à maintes reprises des prisonniers qui étaient enfermés dans les forteresses franques ou arabes. Certaines désignent nettement leurs prisons s'ouvrant sur le fossé du château. Wilbrand d'Oldenbourg visitant le Château de Barut (Beyrouth) en 1212 remarqua la prison ; elle s'ouvrait comme celle de Saone sur le fossé de la forteresse (1).

Dans la citadelle d'Alep la prison était de même creusée dans une paroi du fossé (2).

Enfin Ousama (3) nous parle d'une prison souterraine dans le château franc de Bethgibelin (Beit-Djibrin) en Palestine.

Abreuvoirs dans le fossé (Pl. XIII^c). — Nous signalons encore une observation concernant le fossé. Dans la paroi rocheuse opposée à celle qui soutient le front de la forteresse, on voit très bas de petites anfractuosités au-dessus desquelles court une ligne de trous de boulin indiquant l'emplacement de solives qui soutenaient une couverture. Ces anfractuosités étaient des mangeoires et des abreuvoirs creusés dans le roc ; des failles descendant le long du rocher alimentaient d'eau ces abreuvoirs. En temps de paix, il est probable que les cavaliers laissaient souvent leurs chevaux dans ce fossé. Et ceux-ci trouvaient en arrivant de l'eau fraîche pour se désaltérer.

Le front Est. — C'est du plateau, en arrière du fossé, qu'il faut admirer le front Est de la forteresse, au milieu duquel se dresse l'énorme donjon.

Remarquons dès à présent le grand appareil à bossages des ouvrages de Saone ; il apparaît intégralement conservé à la Poterne et à ses tourelles, au Donjon, aux tours 2 et 3, à la courtine 2-3, et sur le front Sud aux tours 4, 5, 6 (Pl. XVI^b, XVII^a et ^c) et aux deux courtines qui réunissent ces trois ouvrages. Ces monuments massifs, au ton d'ocre brûlé par le soleil d'Orient, donnent une impression de force redoutable et de majestueuse ordonnance. Les Croisés ont employé le grand appareil à bossages qu'on voit ici dans presque tous les châteaux qu'ils ont construits pendant la première moitié du XII^e siècle, notamment Giblet, le Crac des Chevaliers, Subeibe, Beaufort.

(1) Wilbrand d'Oldenbourg, édit. J. C. M. Laurent, Leipzig, 1864, p. 166 : « ...ambitur quadam fossa murata et adeo profunda, ut in ea plures captivos tanquam in alto carcere videremus detrusos. »

(2) J. Sauvaget, ... *Perles choisies*..., p. 43, l. 21.

(3) H. Derenbourg, *Anihologie de textes inédits par Ousama et sur Ousama* (1893), ... « Le fils du gouverneur d'At Tour... m'a raconté ce qui suit : « J'étais avec mon père dans sa province... je sortis pour chasser. Des Francs m'assailirent, me firent captif et m'enfermèrent à Bait-Djibril seul dans une prison souterraine. Le seigneur de Bait-Djibril fixa ma rançon à deux mille dinars. Je restai dans ma prison pendant un an sans que personne s'informât de moi. Un jour... on souleva la fermeture et l'on descendit vers moi à l'aide d'une corde un Bédouin... Il fut taxé à cinquante dinars pour sa rançon. A peine avions-nous passé un peu de temps ensemble qu'il me dit « Veux-tu reconnaître qu'excepté moi, personne ne te délivrera de ce cachot ? Sauve-moi pour que je te sauve... J'appelai le geôlier et je lui dis : « Préviens le seigneur que je désire m'entretenir avec lui. » Le geôlier partit, revint, me fit monter du souterrain et m'introduisit auprès du seigneur, auquel je dis : « Il y a un an que je suis dans ta prison, sans que personne se soit informé de moi... Depuis lors tu as emprisonné auprès de moi ce Bédouin que tu as taxé à cinquante dinars. Ajoute-les au chiffre de ma rançon et laisse-moi l'envoyer chez mon père pour qu'il me libère. » « Fais » répondit-il. Je retournai informer le Bédouin. Celui-ci s'en alla. J'attendis des mois... Une nuit, à mon extrême surprise, il m'apparut, sortant d'une brèche sur la paroi du cachot et me dit : « Lève-toi. Par Allah, voici cinq mois que je creuse ce chemin depuis le village de Kharba ! Enfin je suis parvenu jusqu'à toi. » Je me levai. Nous sortîmes par ce chemin... Je ne sais ce dont je m'étonne le plus, de sa fidélité à la foi jurée ou de la précision avec laquelle il conduisit sa mine jusqu'au côté de la prison souterraine. »

En examinant le front Est, on voit à sa droite, face à l'aiguille, la poterne flanquée de deux tourelles rondes, puis la haute masse du donjon prolongeant verticalement la paroi du fossé, enfin trois tours rondes.

Mais il faut s'arrêter ici et se demander si ces cinq tours rondes du front Est sont bien absolument l'œuvre des Francs. A première vue, de l'extérieur on y voit exactement le même appareil à bossages qu'au donjon et qu'à la courtine 2-3, ainsi qu'aux grands ouvrages carrés 4, 5, 6 et aux courtines qui les réunissent.

Nous devons pourtant reconnaître que ces tours rondes sont une anomalie dans ce qu'ont fait les Francs au début de leur occupation : au Crac des Chevaliers (1^{re} époque), à Margat (1^{re} époque) à Giblet (Djebeil), à Beaufort (1^{re} époque), à Subeibe, à l'enceinte de Banyas aux sources du Jourdain, à Akkar, à Kérak de Moab, etc., ils n'ont construit que des saillants carrés ou rectangulaires.

M. Sauvaget a constaté qu'à l'intérieur, les tourelles de la poterne, voûtées en coupole surbaissée, ont bien l'aspect des constructions byzantines. Nous trouvons d'autres tours rondes à Saone, notamment une en arrière des tourelles de la poterne et une autre dans un couloir situé sous la tour 4. Ces deux dernières, comme l'a observé Fr. Anus, ont entièrement l'appareil byzantin que l'on remarque dans d'autres témoins de l'installation byzantine à Saone : assises de pierres de 22 cm noyées dans un épais mortier de briques, minces pierres plates se superposant dans les arcs. Nous verrons plus loin que ces tours ont à peu près le même diamètre. Remarquons que lorsqu'à l'époque byzantine on a commencé à creuser le fossé, on a ménagé dans le roc la masse convexe qui devait servir d'assiette aux tours rondes 1, 2 et 3.

On peut donc conclure que les Francs ont conservé au front Est les tours rondes construites par les Byzantins, qu'ils les ont plus ou moins transformées et les ont habillées de leur grand appareil à bossages. D'ailleurs les Francs tirèrent un parti ingénieux de ces constructions antérieures : ils voulurent placer au milieu de ce front un ouvrage large, massif, très puissant et formant une grande muraille sans saillie. Pour défendre la base du donjon et le fossé, des tours rondes présentaient un excellent flanquement : peu élevées, munies, au moins à leur partie haute, d'archères sur trois faces, elles permettaient de tirer sur le plateau et prendre d'enfilade le fossé dans les deux directions.

Après ces observations importantes, il nous faut reprendre de droite à gauche, c'est-à-dire du Nord au Sud l'examen détaillé du front Est.

On trouve tout d'abord au Nord-Est un angle de construction en mauvais appareil, travail de reprise exécuté sans doute aussitôt après le siège de 1188 ; cette construction tient sans doute la place d'une tour ronde byzantine remaniée par les Francs.

Puis en face de l'aiguille, la poterne flanquée de deux tourelles rondes, avec un appareil à bossages intact. L'arc qui surmonte la poterne a des claveaux à bossages ; on voit les mêmes claveaux aux poternes des châteaux de Beaufort et de Belhacem (1). La poterne était sommée d'une bretèche reposant sur deux corbeaux de pierre encore en place. Deux archères s'ouvrent dans chacune des tourelles et leurs défenseurs pouvaient, par tirs croisés, tirer sur le plateau et défendre l'accès de la passerelle.

A droite et à gauche des tourelles sont des murs de pierre lisse d'un appareil médiocrement exécuté qui indique une réfection arabe. Nous avons vu que les mangonneaux du siège de 1188 avaient dû mutiler ces deux pans de muraille.

Le Donjon est un ouvrage gigantesque, formant un carré d'un peu plus de 24 m de côté. Il oppose au plateau un mur de 5,40 m d'épaisseur (Pl. XI^B). Son magnifique appareil à bossages soigneusement taillés est de grande dimension : certaines pierres atteignent 4 m de longueur.

(1) Paul Deschamps, *La défense du royaume de Jérusalem*, Album, Phot. Pl. LXIX et LXXXVI.

Il était défendu sur sa face Est par six archères, deux dans la salle basse, deux dans la salle haute et deux à la terrasse. La terrasse avait en outre un chemin de ronde crénelé et les merlons devaient être percés d'archères comme celles qui sont conservées à l'ouvrage 4 (1).

De la terrasse du Donjon, on domine le plateau de 23 m et le fond du fossé de 51 m. L'examen de la partie du front Est qui fait suite au Donjon nous fera constater plusieurs remaniements.

Les trois tours rondes, nous l'avons vu, se dressent sur des bases rocheuses qui ont été réservées en creusant le fossé.

La tour 2 n'a pas à sa base d'archère de face ; on ne voit que deux archères percées dans les angles tout près des courtines pour prendre d'enfilade le fossé.

La tour 1 (2) a, au contraire, 7 archères à sa base, mais elle a été remaniée à une époque postérieure. En effet, les tours 2 et 3 et la courtine qui les unit ont un bel appareil homogène à bossages. Au contraire, la tour 1 et la courtine 1-2 ont, depuis leur base, sur les deux tiers de leur hauteur (tour 1, 16 assises) un appareil de pierres lisses, et le dernier tiers (tour 1, 8 assises) un appareil à bossages, et cet appareil à bossages est tout à fait analogue aux bossages des autres ouvrages francs. Nous nous trouvons donc en présence de cette anomalie que l'appareil du type le plus ancien est au-dessus de l'appareil du type le plus récent. Il faut donc conclure que lorsqu'on a procédé à l'établissement du parement lisse on a fait une reprise en sous-cœuvre, à moins qu'on ait, au-dessus de ce parement, terminé le travail en remployant dans les assises supérieures d'anciens bossages.

Observons que ces pierres lisses tant à la tour 1 qu'à la courtine 1-2 ont des marques de tâcheron franques : ΔΓΙΝ : ces mêmes marques se retrouvent sur les bossages de la poterne et des tours 2 et 3.

Les Francs durent faire au cours d'une campagne de construction postérieure, pour avoir plus de logement, cette reprise de muraille qui ferme une vaste salle dont les voûtes reposent sur quatre rangées de piliers (Pl. XXII^A et B). Du côté Nord, les voûtes de cette salle viennent s'épauler contre les bossages du donjon. C'est lorsqu'on construisit cette salle qu'on modifia cette partie du front Est.

Nous avons remarqué ci-dessus que la tour 1, avec ses sept archères à sa base, avait un système défensif plus perfectionné que celui des tours à bossages 2 et 3.

La tour 1, qui devait être à bossages depuis sa base, a été remplacée par une tour demi-ronde ouvrant sur la salle aux piliers. On fit communiquer cette salle avec la tour 2 et la courtine intermédiaire reconstruite fut munie de dix archères, groupées deux par deux, d'où l'on pouvait tirer par-delà le fossé de plein fouet sur le plateau dont le sol est à ce niveau.

On observera que les tours 2 et 3 sont rondes à l'intérieur, ce qui était inutile ; en refaisant la tour 1 on se dispensa de ce travail.

Cette tour demi-ronde est analogue à celles que nous verrons apparaître dans les châteaux construits ou améliorés par les Francs dans le dernier tiers du XII^e siècle, notamment au Crac des Chevaliers (front Ouest de la I^{re} enceinte) et à Margat. Ce type sera très fréquent en France sous Philippe-Auguste.

Reprenons l'examen extérieur de la forteresse au Sud jusqu'à l'entrée principale (tour 6). Nous examinerons ensuite de l'intérieur ces mêmes ouvrages.

La tour 3 (Pl. XI^A, XVI^A et B) occupe donc l'angle Sud-Est ; elle commande d'un

(1) Ainsi la terrasse du Donjon avait deux étages de défenses. On constate la même disposition à la grande tour R du Château de Margat.

(2) Une petite bretèche bien conservée se trouve au sommet de cette tour dans l'angle aigu qu'elle forme avec le donjon. On ne voit pas quelle pouvait être l'utilité de cette bretèche pour la défense en cet endroit où la sape et l'escalade étaient impossibles. C'était sans doute tout simplement une latrine.

côté le fossé, de l'autre le chemin qui monte entre le ravin et le roc que dominant les grands ouvrages du Sud.

Elle se dresse sur une base carrée ; elle est pleine sur une certaine hauteur, puis on voit, percées dans les angles, deux baies éclairant la salle. Ces baies sont au niveau de la fenêtre percée dans la face de la tour 4, ce qui paraît prouver que ces deux tours ont été bâties à la même époque.

Elles sont reliées par une courtine en mauvais appareil sommée d'un chemin de ronde effondré.

Les grands ouvrages 4, 5, 6 et les courtines qui les réunissent sont l'œuvre des Francs. Ils ont été construits en même temps que le donjon.

Il est curieux de constater à Saone l'application d'un principe de l'architecture militaire byzantine : le donjon et les grands ouvrages 4 et 5 n'ont pas de communication avec les courtines qui les flanquent, ceci pour prolonger la résistance, pour faire de chacun un ouvrage indépendant, capable de se défendre seul, ce que Procope appelle un *πυργοκάστελλον*. On accède du terre-plein intérieur au chemin de ronde des courtines par des escaliers, mais ce chemin de ronde n'a pas d'accès dans les tours. Dans ces ouvrages qui ont deux salles superposées et une terrasse, des escaliers intérieurs, soit apparents (tour 4, Pl. XVI^B), soit ménagés dans la muraille (Donjon) conduisent de la salle basse à la salle haute et à la terrasse. A l'intérieur de la tour franque 4 on voit à gauche une chicane menant à une entrée munie d'une herse ; ceci fait partie de la construction byzantine.

Les merlons conservés à la terrasse de l'ouvrage 4 sont munis d'archères dirigées sur la cour ; ceci montre donc qu'on avait prévu une défense sur toutes les faces de l'ouvrage aussi bien vers l'extérieur que vers l'intérieur de la Place.

Il n'est nullement surprenant quand on y réfléchit, de trouver à Saone et dans d'autres châteaux des Croisés des souvenirs de modèles empruntés à la fortification byzantine. Les Francs arrivaient en Orient avec des connaissances assez sommaires de l'art militaire. Mais en Asie Mineure ils trouvèrent des forteresses byzantines considérables. Ils s'en inspirèrent ; parfois ils les conservèrent et les restaurèrent si elles étaient ruinées. En outre les chroniques latines nous parlent souvent d'ingénieurs grecs et arméniens dont ils utilisaient le talent dans l'attaque des places fortes (1). Ces spécialistes des sièges qui construisaient des machines de jet devaient être aussi des architectes ayant conservé les principes de construction de forteresses qui s'étaient depuis l'Antiquité maintenues en Orient.

Remarquons que la tour 4 a un talus appareillé en bossages et que dans son flanc Est s'ouvre une petite poterne qui est une porte de fuite (Pl. XVI^B et XVII^B).

Les dispositions de la tour 6 sont particulièrement intéressantes car cette tour (2) constitue l'entrée principale de la forteresse, l'autre, moins importante, est la Poterne au-dessus du grand Fossé.

Extérieurement l'ouvrage 6 a le même appareil et le même aspect que le donjon et que les tours 4 et 5. Mais comme il commandait une entrée, on l'a aménagé de façon toute différente : selon le style habituel dans les forteresses byzantines, la porte est percée dans un flanc de la tour (3). Tout près de la porte qui s'ouvre à l'Ouest, vient s'appliquer le roc que surmonte la courtine contiguë à la tour. Ainsi dissimulée dans un endroit resserré, la porte ne pouvait être atteinte par les boulets des mangonneaux qu'on aurait placés de

(1) Voir notamment la description du siège de Tyr en 1124, dans Guil. de Tyr, l. XIII, c. 10 ; *H. occ.*, I, p. 569-570.

(2) Cet ouvrage menaçait de s'effondrer. En 1942, M. Pierre Coupel l'a remonté à l'angle Sud-Est sur une hauteur de 25 mètres.

(3) Ch. Diehl, *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896, p. 160 et ss.

l'autre côté du ravin sur la colline. Les assiégeants qui auraient voulu enfoncer cette porte auraient été exposés aux projectiles lancés du sommet de la tour et de la courtine.

Cette porte est protégée par un système de défense fort curieux (Pl. XVII^c) : elle s'ouvre dans un retrait de la muraille d'un mètre environ de profondeur. Ce retrait monte jusqu'au sommet de la tour. Un arc à peine brisé à clef centrale et claveaux en bossage le surmonte à l'alignement de la muraille extérieure. Cet arc a 0,75 m d'épaisseur. Il restait entre l'arc et le mur de fond un espace vide de 0,26 m environ. Cet espace constituait un véritable mâchicoulis au niveau de l'étage (1), d'où les défenseurs pouvaient accabler les assiégeants.

Nous retrouvons un mâchicoulis semblable à deux ouvrages de Saone commandant les entrées de la basse cour, les tours 8 et 11. Si malgré toute résistance l'assaillant avait pu franchir cette première porte de la tour 6, il ne pouvait ni pénétrer dans la salle haute de cette tour, — car ici il n'y a pas, comme dans le Donjon et les tours 4 et 5, d'escalier y conduisant — ni accéder à l'intérieur de la Place, car une seconde porte fermait la salle du côté de la cour.

Ici encore, suivant une méthode byzantine, la seconde porte de la tour est percée non en face de la première, mais dans le mur latéral, c'est-à-dire à angle droit (2).

Nous avons vu que, contrairement à ce qui se trouve au donjon et aux tours 4 et 5, on ne pouvait pas passer de la salle basse à la salle haute, et ceci parce que cette salle basse constituait une entrée de la Place. C'est donc par la courtine qu'on entrait dans la salle haute alors qu'au contraire dans les trois ouvrages dont on vient de parler il n'y a pas de liaison avec les courtines. Ici donc on peut passer de la courtine 5-6 à travers la salle haute de la tour 6. Un escalier placé au flanc Est de la tour monte à la courtine.

Une bretèche reposant sur deux corbeaux de pierre encore en place, défendait du sommet de la tour la porte de la salle haute.

La porte de la salle basse de l'ouvrage 6 qui ouvre sur la Cour est sommée d'un énorme linteau monolithe de 3,25 m de long et 0,80 m de haut, qui est surmonté d'un arc de décharge surbaissé formé par de grands claveaux à bossages (Pl. XVIII^{A et B}). Nous trouvons ce même linteau (long de 2,80 m) et ces mêmes claveaux à la porte intérieure de la tour 11 dans la basse cour (Pl. XXVIII^B). Nous le retrouvons à la porte du donjon de Giblet (Djebeil) (Pl. III^E) et à la porte du donjon de Beaufort (3).

Aspect général de l'intérieur de la Place (Pl. XIX). — Lorsqu'on a franchi l'ouvrage 6 qui commande l'entrée, on se trouve dans un vaste espace au terrain inégal, rocailleux, coupé de murailles éboulées. De place en place, dans les décombres et dans les salles, on rencontre d'énormes boulets de pierre dont certains dépassent cent kilos, lancés ou préparés là il y a plus de sept cents ans.

Barrant l'horizon à l'Est, se dressent le donjon, masse carrée colossale, au Sud, les trois ouvrages carrés (4, 5, 6), des Croisés, imposants avec leurs grandes pierres à bossages.

Au milieu de la Cour (Pl. XXV), s'élèvent des constructions musulmanes édifiées après la prise de la Place par Saladin : une mosquée avec la silhouette élancée de son minaret, une habitation précédée d'un portail monumental orné d'un beau décor de sculpture, puis des bains.

(1) Ce type de machicoulis paraît être l'origine des mâchicoulis en série reposant sur des piliers et défendant toute une muraille. Ainsi voyons-nous trois mâchicoulis défendant le front d'une tour carrée de l'enceinte intérieure du Crac (Ouvrage P, *Le Crac des Chevaliers*, p. 186 et fig. 35) ; un système analogue se retrouve au Château de Niort qu'on date de 1160 environ, au Château de Lucheux qui appartient au xiii^e siècle et au donjon de Château-Gaillard, construit en 1197 par Richard Cœur de Lion au retour de la Croisade ; mais ces mâchicoulis défendent la base d'une muraille et non une porte comme ici.

(2) Diehl, *ouvr. cité, ibid.*

(3) Paul Deschamps, *La défense du royaume de Jérusalem*, Album, Phot. Pl. LXXI^B.

Plus à l'Ouest, des murailles basses de l'époque byzantine ; au-delà, sur une éminence dominant de très haut toute la Place et le terrain environnant les ruines croulantes du château byzantin construit sans doute au temps de Zimiscès et, accolée à son flanc Sud, une petite chapelle byzantine flanquée d'une église franque.

Ainsi l'on trouve côte à côte les témoins des trois civilisations qui en trois cents ans se sont succédé en ce lieu.

L'état de dégradation du château byzantin contraste avec le magnifique aspect des ouvrages intacts de la forteresse des Croisés.

Fronts Est et Sud. — Reprenons l'examen des ouvrages où nous l'avons laissé en étudiant l'extérieur, c'est-à-dire vers le départ du grand fossé à l'angle Nord-Est. Cet angle de la place est fort dégradé. On trouve là deux salles dont une à l'Est, munie de trois archères. Il s'agit de constructions arabes, conséquence sans doute des dégâts du siège de 1188.

Plus loin la poterne, flanquée de deux tourelles rondes, qui domine le fossé. Elle n'a que 1,50 m de large et 2,5 m de haut. Il est surprenant qu'elle s'ouvre ainsi de face et l'on peut se demander s'il n'y avait pas de l'autre côté du fossé sur le plateau un ouvrage avancé destiné à la protéger. Nous n'avons vu en cet endroit qu'une plate-forme rocheuse un peu plus haute que le sol environnant et à laquelle on accède par quelques marches taillées dans le roc.

Deux portes successives fermaient cette poterne et chacune était renforcée en arrière par une barre. La première barre entrait dans une rainure ménagée dans le tableau de la porte, la seconde barre passait à travers le mur et était manœuvrée de la tourelle flanquant l'entrée au Sud. Deux archères s'ouvrent dans chaque tourelle. Après avoir franchi ces portes, on traverse un couloir flanqué de vestiges byzantins notamment, en arrière de la tourelle Sud, les fondations d'une tour ronde appuyée à un mur interrompu par le donjon, plus loin un autre rempart byzantin qui dirigé Nord-Sud, ferme toute la Place jusqu'à la tour 4.

Puis on pénètre dans la cour.

Le Donjon. — Le Donjon est la plus belle construction réalisée par les Croisés au début de leur installation en Orient.

C'est une grande masse carrée de plus de 24,50 m de côté. Son unique entrée ouvrait sur la salle basse vers l'intérieur de la Place. La porte de cette entrée, percée dans un mur de 4,40 m d'épaisseur, était défendue par une herse. En avant de l'entrée et parallèle à la muraille se trouvait un petit mur crénelé formant avec la muraille un couloir dont l'accès était fermé par une porte munie d'une barre. Ainsi le Donjon, fortement gardé du côté de la Place par une défense antérieure et par sa herse, était prévu pour servir de dernier refuge aux défenseurs au cas où l'ennemi aurait pris tout le reste de la forteresse, et c'est ce qui se produisit en 1188.

La salle basse du donjon est fort obscure, elle n'est éclairée que par deux archères ouvertes très haut sur le fossé. Elle forme un carré de 15,20 m de côté. Plus épais que le mur de l'Ouest, le mur de l'Est donnant sur le fossé a 5,40 m d'épaisseur. Cette salle a 11 m de haut. Ses voûtes d'arêtes reposent sur un pilier carré de 2,55 m de côté dont la base a été réservée dans le roc.

Un pilier central identique se voit dans d'autres forteresses des Croisés (2), notamment au *Castrum rubrum* (Qal'at Yahmour) près du Crac des Chevaliers.

(1) Face sur le fossé : 24,20 m.

(2) Les Arabes ont employé ce même système d'une salle à pilier central : au Crac des Chevaliers (ouvrage 7, construit par Qelaoun ; voir Paul Deschamps, *Le Crac des Chevaliers*, p. 171-172 et 300-301, Album, Plan IV. — Au

La salle basse devait être divisée en deux par un plancher, l'étage inférieur servant de magasin et de réserve de vivres, tandis que l'étage supérieur, auquel on devait accéder par un escalier de bois, servait à la défense.

Dans le sol de la salle basse, M. Coupel a retrouvé vers 1940, la base de deux tours rondes byzantines.

Ce donjon, organisé pour se défendre seul, tout le reste de la Place ayant été pris par l'ennemi, devait être muni d'une citerne. Une fouille permettrait de s'en assurer. Le Capitaine Gave a trouvé à l'angle Nord-Est de cette salle un trou rectangulaire de 60 × 80 cm environ qui mène à une « cheminée » de mêmes dimensions ménagée à l'intérieur du mur. Cette cheminée aboutissait sans doute à la terrasse pour collecter l'eau de pluie. On voit aussi au même emplacement une voûte en partie ruinée qui s'appuie au mur. En haut de cette voûte existe un regard rectangulaire. Il est très vraisemblable qu'une citerne existe sous cette voûte. D'après M. Sauvaget, certaines citernes arabes étaient ainsi protégées et le regard permettait d'y puiser de l'eau au moyen d'un seau attaché à une corde.

On monte à la salle haute du donjon par un escalier voûté en berceau rampant, traversant la muraille du Nord et éclairé par une archère. Un escalier semblable monte de la salle haute à la terrasse.

La salle haute (Pl. XXI^A et B) moins élevée a aussi un pilier central ; on remarquera ses voûtes d'arêtes soigneusement appareillées avec une clef taillée en croix et à la ligne de faite des pierres blanches de qualité sans doute plus résistante que les autres pierres des voûtes.

Le mur oriental de cette salle, de 5,40 m d'épaisseur, était défendu par deux archères qu'on a plus tard remplacées par de larges baies en crevant la muraille. Sur les autres murs s'ouvraient des baies rectangulaires fermées par des barres de fer ou de bois ; on voit encore les orifices dans lesquels ces barres étaient scellées. Les grands ouvrages 4, 5, 6, ont de grandes baies analogues ouvrant sur la Cour. Ainsi les salles de ces quatre ouvrages étaient largement éclairées.

Les défenses de la terrasse du donjon (Pl. XXI^C) sont bien conservées : on voit des niches au fond desquelles sont percées des archères en tir très plongeant ; ces niches sont en arc surbaissé et soutiennent le chemin de ronde auquel on accède par quelques marches. Le chemin de ronde est défendu par des créneaux. Il ne reste que quelques pierres de base des merlons, mais on peut être assuré qu'ils étaient percés d'archères, comme on peut le voir aux merlons conservés de l'ouvrage 4.

Les terrasses des ouvrages 4 et 5 ont les mêmes dispositions que celles du donjon. Il en était évidemment de même à l'ouvrage 6 dont la terrasse est effondrée.

La Salle aux piliers (Pl. XXII). — Sur la Cour, à côté du donjon, du côté Sud, on pénètre dans une vaste salle aux voûtes basses, longue de 32 m, à peu près de même largeur, divisée en cinq nefs par quatre lignes de lourds piliers ; elle occupe l'angle Sud-Est de la forteresse. Des abreuvoirs encore en place dans cette salle indiquent qu'elle devait servir d'écurie.

Comme nous l'avons dit plus haut, nous croyons cette salle franque et appartenant à une campagne de construction plus récente. En effet, elle a été construite après le Donjon et les grands ouvrages francs. Elle a été ajoutée sur la Cour, de même que la salle aux piliers identique qu'on a ajoutée au Crac des Chevaliers au Sud de la Cour (1).

château de Subeibe (ouvrage 7 ; Paul Deschamps, *La Défense du royaume de Jérusalem*, p. 171 et Album, Planche XLV^B et plan de Subeibe). A la Citadelle de Damas une grosse tour carrée possède un pilier central. Voir J. Sauvaget, *La Citadelle de Damas*, dans *Syria*, tome XI, 1930, p. 73-74, fig. 10 et 11, tour A du Plan, Pl. XXXIX, p. 240. Cette tour date de 1209.

(1) *Le Crac des Chevaliers*, p. 207 et Album, planche CVII et Plan IV.

Au Nord les voûtes de cette salle s'appuient contre le mur Sud du donjon et l'on voit dans la salle les bossages de ce mur. Si l'on avait conçu les deux constructions en même temps, il est vraisemblable qu'on eût fait en cet endroit un mur à pierres lisses. Dans cette salle, M. Coupel a reconnu les vestiges d'une tour ronde byzantine raccordée à deux murailles byzantines, la première venant des tours rondes retrouvées dans le sol du donjon, l'autre dirigée Est-Sud vers une autre tour byzantine remarquée par Fr. Anus dans le sol de la tour 4.

Cette salle aux piliers construite contre le donjon a été l'objet de remaniements ; on constate dans son mur Est la présence de cinq niches comportant chacune deux archères jumelées, percées dans la courtine 1-2 pour tirer sur le plateau au-delà du fossé ; ces archères sont au niveau des archères de la Tour 1 ; puis sur la courtine 2-3 sont percées deux archères (1).

Derrière le mur Sud de la salle aux piliers est une grande citerne, œuvre franque, voûtée en berceau brisé comme la nef d'une église romane : elle mesure 26 m. Un escalier à son flanc Ouest descend vers l'eau.

Le mur de la courtine 3-4 est une construction si défectueuse qu'on ne peut la dater : dans la partie inférieure des moellons grossiers, au-dessus un entassement de petits cailloux, ce sont là sans doute des réfections tardives. Examinons maintenant les parties hautes de l'angle Est-Sud de la forteresse. On les atteint par un escalier dont le départ se trouve dans la salle aux piliers entre le mur du donjon et la tour 1. Il conduit à un chemin de ronde allant de la tour 1 à la tour 4. Ce chemin de ronde se distingue en deux parties qui ne paraissent pas appartenir à la même campagne : le début de la tour 1 à la tour 2, serait l'œuvre des Francs ; il ouvre sur cinq niches en arc brisé percées de dix archères ; il est découvert à l'étage du côté de la Cour. A partir de la tour 2, il est fermé à l'étage par un mur : c'est un étroit couloir qui conduit à la courtine 2-3 et à la tour 3, puis tourne à angle droit pour atteindre la tour 4. Sur les fronts de défense il est muni de niches en arc brisé percées d'archères. Entre les tour 3 et 4, cet étage est très mutilé. Cette seconde partie nous paraît être l'œuvre des Musulmans.

Du chemin de ronde on accède aux salles hautes et aux terrasses des tours 1, 2, 3. La salle de la tour 3 avec ses trois archères conservées est incontestablement arabe.

La tour 4. — Nous ne reviendrons pas sur les dispositions des grands ouvrages carrés du Sud (tours 4, 5, 6) que nous avons déjà signalés. Nous parlerons seulement des parties basses de la tour 4. On y accède de la Cour par deux portes percées dans le mur Nord (Pl. XXIII). Une de ces portes mène à la salle basse de l'ouvrage, une autre mène à un large couloir souterrain, mais il y avait tout près de là, dans le flanc Est de l'ouvrage, une autre porte presque entièrement bouchée, munie d'une herse et conduisant par un chemin coudé à ce large couloir souterrain dont nous venons de parler.

Cet accès serait byzantin et nous rappelons que le couloir souterrain longe la base d'une tour byzantine. Au bout du couloir, dans la base de la tour 4 au flanc Est, on aboutit à une poterne de fuite (Pl. XVII^B) qui permettait en cas de siège à un messenger de sortir de nuit de la Place et de descendre à l'aide d'une corde dans les rochers à pic en cet endroit.

Ouvrages byzantins (Pl. XXIV). — Nous revenons dans la cour vers le Nord : nous avons signalé que la poterne du fossé et les tourelles rondes qui la flanquent sont une œuvre

(1) Le mur Sud de cette salle comporte six niches qui ressemblent aux cinq niches du front Est pourvues d'archères jumelées ; nous avons donc supposé que ces six niches étaient aussi munies chacune d'une ou deux archères qui auraient été supprimées plus tard au moment de voûter la citerne placée au flanc Sud de la salle aux piliers, car on trouve ailleurs des bassins à ciel ouvert, mais cela paraît difficile, car cette partie du front Sud aurait été très en retrait entre les tours 3 et 4.

byzantine réaménagée par les Francs ; cette poterne est suivie d'un couloir encadré de petites salles avec traces d'appareil byzantin. En sortant de ce couloir se succèdent deux murailles formant un deuxième et un troisième remparts byzantins. Rappelons que le deuxième conserve les vestiges de quatre tours rondes, à savoir : une à peu de distance de la deuxième tour de la poterne, les fondations de deux tours dans le sol du donjon, une quatrième dans la salle aux piliers ; ces trois dernières tours ont été retrouvées vers 1940 par M. Pierre Coupel ; après la quatrième tour, le rempart s'incline vers le Sud-Ouest pour atteindre une cinquième tour ronde reconnue par Fr. Anus en 1928. Le troisième rempart bien mieux conservé ferme la cour du Nord au Sud. Son petit appareil est noyé dans un épais mortier ; il est muni de faibles saillants barlongs et en son milieu, d'un saillant pentagonal (Pl. XXIV^A). Ce mur n'a que deux mètres environ d'épaisseur tandis que les courtines franques peuvent atteindre presque le double. On remarque sur une partie de cette muraille un appareil décoratif de pierres en losange : c'est l'opus reticulatum. Ce rempart va se rattacher à la cinquième tour ronde située dans la salle basse de la tour 4.

En arrière du troisième rempart s'étend un vaste terre-plein formant réellement la cour de la forteresse.

Monuments arabes (Pl. XXV). — C'est au milieu de la cour à la hauteur de la tour 6 qu'on rencontre les principaux témoins des constructions arabes élevées après la prise de Saone en 1188 : surtout un magnifique portail qui a été restauré en 1937 puis commenté par l'architecte Michel Ecochard (1). Ce portail est haut de 7,20 m, profond de 1 m et large de 4,25 m. Le mur du fond encadre une porte dont le linteau est composé de trois pierres verticales découpées en dents de scie. Au-dessus est un décor d'entrelacs puis trois niches sphériques sont supportées par une série de stalactites en encorbellement. M. Écochard propose de dater cette composition de la fin du XII^e siècle ou du début du XIII^e. Ce portail donne accès à une belle résidence avec plusieurs pièces entourant un hall avec un bassin. On reconnaît deux bains avec une salle chaude sur un hypocauste formé de quatre piliers et portant un revêtement de briques, des placages de marbre, une salle tiède avec mosaïques. Enfin une mosquée de 14 m de long et de 10 m de large flanquée d'un minaret de 3,70 m de côté et 17,50 m de hauteur ; la porte est ornée sur son linteau d'une inscription probablement au nom du Sultan Qelaoun (1279-1290) (2).

Citerne franque (Pl. XXVI^A). — Plus loin, contre la courtine du front Nord, s'appuie un monument qui produit une vive impression dans cette extraordinaire forteresse de Saone. C'est une grande citerne de construction franque. Elle est voûtée en berceau comme celle qui se trouve près de la salle aux piliers, mais elle est beaucoup plus vaste : elle a 10 m de hauteur et 32 m de longueur. Un escalier descend au bas de la citerne.

Au sommet de la voûte, trois larges trous d'aération jettent un flot de soleil sur l'eau glauque du fond (3).

Cette citerne orientée du Sud au Nord, s'appuie à l'Ouest à une muraille byzantine.

En effet la Cour est de nouveau barrée du Nord au Sud par une nouvelle ligne de défense byzantine composée de deux murs parallèles. Elle est disposée en avant du château byzantin.

Château byzantin. Ce château (Pl. XXVI^B) dressé sur un monticule au centre de la

(1) Michel Ecochard, *Notes d'archéologie musulmane...* Un portail au château de Sahyoun, dans *Bulletin d'études orientales de l'Institut Français de Damas*, t. VII-VIII, Le Caire, 1938, p. 98-108, planches VIII-X.

(2) Voir photo de cette inscription dans l'article de M. Ecochard, pl. IX, fig. 1.

(3) On voit une grande citerne analogue à celle de Saone, munie aussi d'un escalier, au château de Subeibe (Phot. Paul Deschamps, *La Défense du Royaume de Jérusalem*, 1939, *Album*, pl. XLVII).

Place est tout en ruines. C'était un ouvrage irrégulier sans doute à cause du terrain, le plan à peu près rectangulaire avec saillants carrés aux angles et un saillant pentagonal au milieu du front Est. Les murs Nord et Sud vont en s'écartant vers l'Ouest.

C'est le système de l'architecture militaire du VI^e siècle qu'on observe dans les villes fortes byzantines de Tunisie et de l'Algérie orientale qu'ont étudiées Diehl (1) et Gsell (2). Dans ces villes fortes, on voit sur le point le plus élevé de la Place un réduit flanqué de tours carrées sur ses différents fronts. Les grandes citadelles byzantines que les Francs admirèrent à leur arrivée en Orient : Nicée, Marach, Édesse, Antioche, devaient avoir les mêmes dispositions. On les retrouve dans les forteresses franques de Syrie occupées antérieurement par les Byzantins, Al-Bara, Harrenc, Arima, Bourzey.

Chapelles. M. Coupel a trouvé (en 1942) les ruines de deux édifices religieux : l'un accolé à un mur flanquant au Sud le château byzantin, nous paraît être une petite chapelle byzantine (Pl. XXX^{A et B}) (long. 8,60 m), avec abside semi-circulaire ; une voûte montée avec des pierres plates, les moulurations de l'archivolte d'une baie, la sculpture à feuillage stylisé et trous de trépan d'un chapiteau présentant les caractères des églises de Syrie au début du Moyen Age, paraissent le prouver (Pl. XXVII^{A et B}). Puis au flanc Sud de cette chapelle, la ruine d'une église latine (Pl. XXVII^C) de 29,85 m de long et 9 m de large avec abside semi-circulaire.

La chapelle byzantine ouvre sur l'église par une porte et une fenêtre qui donnaient primitivement sur l'extérieur ; ensuite elle dut servir de sacristie à l'église construite par les Francs. M. Pierre Coupel a restauré ces édifices.

Silos. Il nous faut encore signaler au Nord du château la découverte que nous avons faite en 1929 avec M. M. Dunand et F. Anus d'un silo (Pl. XXVII^D), en arrière de la citerne. Nous l'avons fait dégager. Construit en pierres taillées avec soin, il a la forme d'une amphore. L'orifice a 0,60 m de diamètre ; la plus grande largeur est de 2,10 m, la hauteur de 4,50 m.

Depuis, le Capitaine Gave a découvert à côté de ce silo quatre autres silos comblés de pierres et de terre. Il semble qu'il y ait là un groupe de six silos (3) formant deux rangées de trois, séparés les uns des autres par un espace de trois à quatre mètres. Tous paraissent avoir les mêmes dimensions.

Enfin M. Pierre Coupel a découvert en 1942 au Sud-Ouest de la Cour près du château byzantin, un groupe de 17 silos et un four.

Derrière le château byzantin, à l'Ouest, une ligne de défenses très ruinées, en partie byzantines, ferment sur ce front la forteresse et se dressent sur le roc au-dessus du fossé qui sépare la Place de la basse cour. Au milieu se trouve une tour (n^o 12) peu importante construite par les musulmans ; la salle de cette tour s'éclaire à l'Ouest par trois larges baies d'où l'on a une vue étendue sur les ravins, les collines voisines couvertes d'arbustes et au loin, par-delà le plateau de Haffé, on aperçoit la mer.

Aux deux extrémités du fossé, on voit les traces de deux entrées permettant d'accéder de la basse cour à la Place ; en avant de celle du Sud, une pile indique une passerelle qu'on pouvait couper à l'approche de l'ennemi.

La basse cour. — (Pl. X^B) où l'on voit le fossé séparant la basse cour de la cour). Elle se trouve à un niveau beaucoup plus bas que la Place. Les défenses de son enceinte sont peu importantes. Les murs sont de faible épaisseur. Ils ont été construits par les Byzantins

(1) Bagaï, Laribus, Djeloula, Guessès, Timgad, Lemsa, Tobna, etc... Voir Ch. Diehl, *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896, p. 163. « Dans un certain nombre de villes fortes et d'ordinaire sur le point le plus élevé de la Place, s'élevait un réduit fortifié, véritable citadelle qui pouvait, la ville prise, offrir aux défenseurs une dernière retraite. » A Lemsa (*ibid.*, p. 205), un des plus beaux et des plus complets monuments que la Tunisie ait conservés, le château est un rectangle flanqué de tours ; c'est la même disposition, avec au surplus, des saillants sur les côtés.

(2) Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, 1911.

(3) Le sixième silo aurait été démoli récemment, les habitants d'un village voisin en ayant pris les pierres.

et simplement réparés dans la suite. Dans la première partie de la basse cour se trouve un bassin (berquil) rectangulaire de 22 m de long.

Quatre ouvrages carrés (n^{os} 7, 8, 9, 11) n'ayant qu'une salle surmontée d'une terrasse font saillie sur cette enceinte.

La basse-cour a deux entrées percées au Sud et au Nord dans deux de ces ouvrages (n^{os} 8 et 11) se faisant face à un endroit où le promontoire est étranglé. Ces entrées sont, selon un système habituel dans les forteresses byzantines, percées dans le flanc de l'ouvrage (1).

L'entrée au Nord ouvre dans la tour 11 (Pl. XXVIII) qui a certainement été construite en même temps que les grands ouvrages de la forteresse ; c'est le même appareil à bossages et au-dessus de la porte intérieure le même énorme linteau surmonté d'un arc de décharge dont nous avons parlé (tour 6). Un étroit sentier presque à pic montant du ravin aboutit à cette entrée. Une bretèche placée non directement au-dessus de la porte, mais un peu en avant, défendait l'approche de cette porte. En face s'ouvre la porte intérieure.

Mais l'assaillant, qui aurait franchi la porte extérieure et traversé la salle pour pénétrer dans la basse cour, aurait trouvé un nouvel obstacle : une herse qui glissait de la terrasse de la tour le long de la paroi intérieure de la seconde porte. On voit encore les scellements des ferrures des contrepoids qui actionnaient cette herse.

La tour rectangulaire 8 (Pl. XXIX) au Sud comporte une entrée sur la basse cour. La porte est percée dans le flanc Est, elle ouvre sur un cul-de-sac constitué par un pan de courtine perpendiculaire et un redan de cette courtine faisant face à la porte. Deux archères défendent le passage. Ce cul-de-sac si favorable à la défense d'une entrée, soustraite ainsi d'une part à l'atteinte des projectiles de mangonneaux éloignés et d'autre part ne laissant le passage qu'à très peu d'adversaires qui auraient été assaillis du haut des murailles, se retrouve exactement semblable à l'entrée principale de la citadelle d'Ankara (2). Cette porte de la tour 8 est sommée d'un mâchicoulis en arc plein-cintre semblable à celui que nous avons remarqué au-dessus de la tour 6 et que nous retrouverons à l'entrée de la tour 11.

Il faut observer que la tour 8 est construite sans pierres à bossages ; d'autre part on remarque l'usage des pierres plates dans les arcs (Pl. XXIX^D) surmontant les baies intérieures et c'est un usage dans l'architecture byzantine ; nous voyons en outre que cette tour est toute proche d'une chapelle byzantine. Nous sommes persuadé qu'il s'agit d'une construction byzantine (3).

Et cette constatation est fort importante car les deux tours 6 et 11 qui, comme cette tour 8, servaient d'entrée, ont un appareil à bossages et sont certainement franques, sont munies d'un mâchicoulis élevé au-dessus d'un retrait de l'entrée comme la tour 8. Ceci nous amène à penser qu'ici les Francs ont imité ce modèle byzantin et l'ont conservé intact.

Chapelles (Pl. XXX). — Entre les ouvrages 8 et 11, se trouve une chapelle fort ruinée, datant de l'époque byzantine. Les dimensions extérieures sont 12 m de long et 7 m de large. Elle est exactement orientée. La voûte en partie crevée était en berceau. Dans chacun des murs latéraux, on voit trois arcs de décharge ; une fenêtre était percée au Nord, une autre

(1) Diehl, *ouvr. cité*, p. 160 et II.

(2) Voir G. de Jerphanion, *Mélanges d'archéologie anatolienne*, Mélanges de l'Université Saint-Joseph, tome XIII, Beyrouth, 1928, n^{os} 170-178 et 208-214, et 2^e vol., pl. XCII. — G. de Jerphanion attribue cette citadelle aux environs de l'année 630 et la porte en question aux restaurations de Michel le Bègue (820-829) faites après les dégâts causés par les attaques d'Haroun al-Rachid.

(3) On reconnaît ces pierres plates à la voûte d'une construction byzantine au château de Balatonos, d'après Van Berchem, pl. LXIII.

dans le chevet plat. Cette chapelle devait être entièrement peinte ; nous avons retrouvé en plusieurs endroits des traces de peinture.

Plus à l'Ouest on reconnaît l'abside d'une autre chapelle byzantine. Ainsi la forteresse de Zimiscès avait trois édifices religieux : une chapelle jouxtant le château et, dans la basse cour qui formait un village, deux autres chapelles.

La pointe Ouest. — Enfin signalons que M. Pierre Coupel a reconnu à l'extrémité occidentale de la basse cour une tour ronde (tour 10). C'est là un détail fort intéressant car il prouve que le château des Croisés eut la même surface que celui de Zimiscès : les architectes francs ont conservé, pour leur enceinte, le tracé adopté par les architectes byzantins. Ce tracé étant d'ailleurs imposé par le relief de l'éperon qu'il fallait complètement enfermer.

On constate que les tours rondes byzantines de Sahyoun sont de plus ou moins grande dimension, mais plusieurs sont identiques :

diamètre de 7,60 m : les deux tours rondes de la Poterne ; la tour 2 ;
la tour dans le sol de la tour 4.

diamètre de 7,10 m : la tour 10 dont le mur a 1,60 m d'épaisseur.

diamètre de 6,80 m : les deux tours dans le sol du donjon ; la tour dans le sol de la salle aux piliers.

La tour en arrière de la poterne est un peu plus petite avec 6 m environ de diamètre.

La tour 3 placée à l'angle Est-Sud qui commandait deux fronts était la plus forte avec 8 m.

Observations diverses. — Bretèches. — A la première enceinte du Crac des Chevaliers, qui fut construite vers la fin du XII^e siècle, on voit les séries continues de corbeaux de pierre destinés à soutenir soit des hourds de bois, soit des bretèches entièrement en pierre. Mais à Saone, qui est d'une époque plus ancienne, ce système est très peu développé, et nous n'avons retrouvé deux corbeaux de base qu'en trois endroits où la défense devait être assurée : au-dessus de la Poterne du fossé (Pl. XIII^B), à la terrasse de l'ouvrage 4 de l'Ouest au-dessus du point où la courtine s'appuie contre l'ouvrage (Pl. XVII^A), enfin à la terrasse de la tour 11 précédant le mâchicoulis qui surmonte la porte (Pl. XXVIII^A).

Approvisionnements et moyens de subsistance. — Nous avons noté les curieux abreuvoirs et mangeoires du grand fossé et nous avons signalé deux hautes citernes voûtées en berceau brisé, l'une de 26 m de long, près de la salle aux piliers, l'autre vers le Nord, de 32 m de long (Pl. XXVI^A). La première devait recevoir l'eau descendant par des canalisations de poterie des ouvrages voisins. L'autre n'est qu'à demi souterraine ; elle a sa propre terrasse d'où l'eau descend dans ce vaste réceptacle.

Rappelons que le donjon devait avoir une citerne.

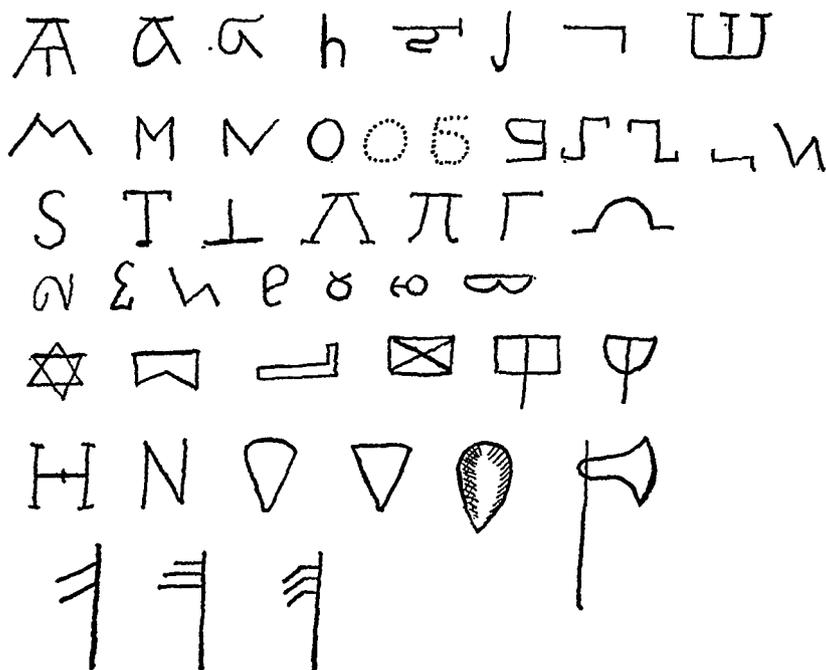
Enfin, nous avons vu l'orifice d'une citerne ou d'un puits dans la basse cour.

Ces châteaux des Croisés avaient des moulins à vent, à bras ou mus par des animaux. Au Crac des Chevaliers se trouvait un moulin à vent. A Saone, on a trouvé plusieurs meules de moulin dans une salle de la basse cour à proximité de la tour 7.

Le regretté Capitaine Jarnias a signalé près de l'ouvrage arabe du front de la basse cour un « presseur » (?) taillé dans le roc avec la conduite qui permettait de faire écouler l'huile dans une citerne (?) (1). Nous avons vu qu'on a trouvé aussi un four et des groupes de silos pour conserver le grain, l'huile, le vin et d'autres denrées.

(1) Lt Colonel Paul Jacquot, *L'État des Alaouites, Guide touristique*, Beyrouth, 1929, p. 213.

Marques de tâcherons. — On sait que les marques de tâcherons sont très nombreuses sur les pierres des constructions des Croisés. A Saone, certaines sont particulièrement curieuses : outre les signes ordinaires tels que des lettres et des étoiles, on trouve des emblèmes militaires de très grande dimension : des étendards, des haches d'arme et les écus allongés du XI^e et du début du XII^e siècle ; certaines de ces marques atteignent



30 et 35 cm. Quelques-unes sont sculptées en relief, ce que nous n'avons pas vu ailleurs : elles se trouvent sur les grands linteaux des tours 6 et 11, et sur les claveaux des arcs de décharge qui les surmontent. La pierre employée pour ces linteaux et ces claveaux étant particulièrement dure, les marques gravées en creux n'auraient pas été assez nettes ; c'est pourquoi on les a sculptées en relief.

CONCLUSION

Après ce long exposé, il est nécessaire d'en dégager les éléments essentiels :

Les Francs en arrivant à Saone avant 1108 y trouvèrent une forteresse byzantine construite après la campagne de l'empereur Jean Zimiscès de 975. Son enceinte enveloppait tout le triangle bordé sur ses deux côtés par deux torrents se rejoignant à l'Ouest et coupé à sa base par un fossé que les Byzantins commencèrent à creuser.

Robert de Saone, connu dès 1108, devenu seigneur de Sardone après 1110 et de Balatonos en 1118, tué en 1119, entreprit peut-être la forteresse franque. En tout cas elle dut être achevée avant 1132, date de la mort de son fils Guillaume. Les Francs construisirent au milieu du front Est, à l'aplomb du roc du fossé qu'ils approfondirent, le grand donjon carré. Ils gardèrent la poterne byzantine et les deux tourelles qui la flanquaient, mais ils les habillèrent d'un parement à bossages ; l'arc qui surmonte la poterne est muni de claveaux dont les bossages ont un dessin qu'on retrouve au Liban aux châteaux de Beaufort et de Belhacem. Au-delà du donjon, ils ont habillé d'un appareil à bossages les tours 1, 2, 3 en transformant surtout la tour 1.

Outre ces 5 tours dominant le fossé, on retrouve les traces d'autres tours rondes faisant saillie sur un autre rempart byzantin allant du Nord au Sud puis s'inclinant au Sud-Ouest : une tour en arrière de la poterne, deux dans le sol du donjon, une dans le sol de la salle aux piliers, une dans le sol de la salle 4 ; enfin une (tour 10) à la pointe Ouest de l'enceinte, soit 11 tours rondes et peut-être une douzième si l'on tient compte du tracé arrondi indiqué sur le plan juste avant la tour 10.

Nous avons signalé au rempart byzantin Nord-Sud fermant la cour à l'Est, un saillant polygonal et un appareil réticulé ; plus loin vers l'Ouest, en arrière des constructions arabes une double muraille protège le château byzantin. Celui-ci de plan rectangulaire se dresse sur un tertre dominant toute la Place. Contre un avant-mur du château au Sud s'accolent une chapelle byzantine.

Enfin un dernier rempart byzantin, coupant le plateau depuis le mur d'enceinte Sud jusqu'à celui du Nord, s'élève au-dessus de la basse cour et est percé de deux entrées.

Dans la basse cour, nous attribuons à l'époque byzantine la tour rectangulaire 8 avec son accès en chicane dans un étroit couloir et sa porte d'entrée en retrait sommée d'un mâchicoulis. Nous rappelons ce que nous avons dit plus haut que cette disposition essentiellement byzantine a dû servir de modèle aux Francs pour les entrées de leurs tours 6 et 11.

A l'époque byzantine nous croyons pouvoir attribuer aussi les courtines flanquant la tour 8 et les tours carrées voisines 7 et 9 ; et non loin de là deux petites chapelles.

Les Francs ont élevé au front Est le grand donjon carré ; au front Sud près de l'Est, les trois puissants ouvrages 4, 5 et 6 disposés pour se défendre isolément, l'ouvrage 6 comportant la principale entrée de la forteresse avec sa porte intérieure surmontée d'un énorme linteau monolithe.

Ils ont élevé aussi dans la basse cour la tour carrée 11 avec son entrée dominant un à-pic rocheux sur le ravin du Nord ; sa porte ouvrant sur l'intérieur de la basse cour est surmontée d'un linteau semblable à celui de la tour 6 et aussi à ceux des donjons de Giblet et de Beaufort. Près du château byzantin, les Francs ont bâti une église qu'ils placèrent contre une petite chapelle byzantine. Ils ont construit deux vastes citernes voûtées et, dans une campagne plus récente, la salle aux piliers.

Après la prise de la forteresse en 1188, les Musulmans réparèrent les brèches faites par les mangonneaux sur le front du fossé à l'angle Nord-Est et à la courtine entre la poterne et le donjon. Puis on installa, évidemment pour le Gouverneur de la Place, une élégante demeure avec des bains ; tout à côté se trouvent une mosquée et son minaret. Enfin, chevauchant le rempart et dominant la basse cour, un ouvrage carré (12) d'où l'on découvre une vue très étendue vers l'Ouest, paraît être une construction musulmane.

CHASTEL BLANC — (Safitha) (1)

HISTOIRE.

Il est question pour la première fois de cette forteresse en 1112, dans la Chronique d'Ibn al-Qalanisi :

Bertrand, fils aîné de Raymond de Saint Gilles, était arrivé à Tortose en 1109 pour revendiquer contre son cousin Guillaume Jourdain le territoire conquis au Liban par son père. Il mourut à la fin de janvier 1112 (2), laissant son héritage à son fils Pons encore très jeune. Celui-ci fut confié par ses officiers à Tancrede, prince d'Antioche, et servit auprès de lui comme page ou écuyer (3). Tancrede lui donna, à titre de fief relevant de la Principauté d'Antioche, Tortose, Safitha, le Château des Curdes (le Crac) et Maraclée (4), c'est-à-dire la partie du comté de Tripoli qu'il avait occupée à la mort de Guillaume Jourdain (1109) et ses propres conquêtes, notamment le Crac qu'il avait pris vers juin 1110. Tancrede mourut le 12 décembre 1112 ; à son lit de mort il avait conseillé à Pons d'épouser sa jeune femme Cécile, fille du roi de France Philippe I^{er} (5). Selon Albert d'Aix, le mariage eut lieu en 1115 (6).

Désormais les places ci-dessus firent partie du Comté de Tripoli.

Au début de l'année 1167, Nour ed Din fait une incursion dans le Comté de Tripoli, attaque Archas, ruine Djebelé, s'empare momentanément d'Arima et de Safitha, fait des dégâts, prend des captifs et revient victorieux à Homs, vers le mois de juin (7). Déjà, l'année précédente il avait pris le Moinetre. En 1170, un tremblement de terre qui commença le 29 juin et dura vingt-cinq jours, ravagea les forteresses musulmanes et franques et parmi celles-ci, Safitha, Arima, Archas et surtout le Crac (8).

A l'automne 1171, il y eut une nouvelle attaque de Nour ed Din dans le comté de Tripoli. Il assiégea la ville fortifiée d'Archas dont il ne put s'emparer pas plus qu'en 1167, mais dont il ruina un faubourg. Pendant ce temps, il envoya un corps de troupes attaquer les châteaux forts de Safitha et d'Arima. « Ce détachement les prit de vive force, les pilla et les démolit. Les Musulmans firent un butin considérable et retournèrent trouver l'atabeg

(1) Safitha paraît devoir être rapproché du mot arabe Safi qui signifie clair, limpide. Les Francs ont dû interpréter ce terme en appelant cet édifice : Chastel Blanc.

(2) Peut-être seulement à la fin de cette année ou au début de 1113 ; voir Grousset, II, p. 68, n. I et p. 889.

(3) Guillaume de Tyr, XI, 18, *H. occ.*, I, p. 483. — Ibn al-Qalanisi, *ed. Gibb*, p. 127.

(4) Ibn al-Qalanisi, *ibid.*

(5) Guillaume de Tyr, *ibid.*

(6) Albert d'Aix, XII, 19, *H. occ.*, III, p. 701.

(7) Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 551. — Aboul Feda, *H. or.*, I, p. 36.

(8) Abou Chama, *Livre des deux jardins*, *H. or.*, IV, p. 154.

qui était alors campé près d'Archas ». (1) Celui-ci poussa ses incursions jusque dans la banlieue de Tripoli.

Si à plusieurs reprises Nour ed Din vint ravager le Comté de Tripoli, c'est que le Comté était alors privé de son chef, Raymond III, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Harim en 1164 (il devait rester en captivité pendant huit ans).

Mais pendant quelques années les incursions cessent dans le domaine chrétien et ce sont au contraire les Francs qui envahissent les territoires musulmans. En 1175, Raymond III assiège Homs ; en 1176, il ravage la Béqa ; en 1177, il attaque Hama. Mais apparaît Saladin et ce sont, dans le Royaume de Jérusalem et dans le Comté de Tripoli des combats incessants où le sort des armes donne l'avantage tantôt aux Musulmans, tantôt aux Chrétiens. Au printemps 1180, Guillaume de Tyr nous montre Saladin parcourant avec son armée le Comté de Tripoli sans qu'aucune troupe franque ose se mesurer avec lui. Tandis que Raymond III demeure avec son armée dans la puissante place forte d'Archas, les chevaliers de l'Hôpital et du Temple restent enfermés dans leurs forteresses (il s'agit du Crac pour les Hospitaliers et, sans doute, de Safitha et d'Arima pour les Templiers), s'attendant chaque jour à être assiégés. Mais Saladin se contente de « gâter le pays », de piller les granges et d'incendier les récoltes sur pied (2).

Après avoir vaincu à Hattin l'armée du roi de Jérusalem et conquis la plus grande partie de la Palestine (en 1187), Saladin entreprit au printemps de l'année suivante une campagne dans le Comté de Tripoli puis dans la Principauté d'Antioche. Le 30 mai 1188, il vint camper près du Crac et ravagea le territoire au voisinage de cette forteresse ainsi que de Safitha et d'Arima, mais il n'osa pas les attaquer. Il se contenta de s'emparer momentanément de Qalat Yahmour (3). Il fit une tentative contre le donjon de Tortose mais les chevaliers du Temple repoussèrent ses assauts (4).

La Chronique de Robert d'Auxerre signale que le 20 mai 1202, un tremblement de terre secoua la Syrie et que la forteresse de Chastel Blanc en souffrit particulièrement (5).

En 1217, le Chastel Blanc reçut la visite d'un personnage illustre, Jacques de Vitry. Innocent III, en 1215, avait voulu faire prêcher une grande croisade (la cinquième) en faveur de la grande colonie chrétienne de Syrie. Son successeur, Honorius III, poursuivit son projet et tandis qu'il envoyait des prédicateurs en Occident, il chargea Jacques de Vitry qu'il venait de nommer évêque d'Acre, de se rendre en Syrie pour y raviver le zèle des premiers Croisés chez les occupants dont beaucoup appréciaient fort la vie facile de l'Orient et ne demandaient qu'à vivre en bonne harmonie avec leurs voisins musulmans. L'évêque d'Acre parcourut toute la côte, Acre, Tyr, Sidon, Beyrouth, Giblet, Tripoli. Il pénétra dans l'intérieur du pays. Sa voix ardente résonna sous les voûtes de la cathédrale de Tortose, des chapelles du Crac et de Margat, de l'église-donjon de Chastel Blanc. Pour se rendre à Chastel Blanc et au Crac, il dut passer à proximité des territoires des Assassins et dans une de ses lettres si vivantes et qui font si bien comprendre la vie coloniale en Syrie au début du XIII^e siècle, il raconte qu'il expédiait des pigeons voyageurs munis de lettres pour annoncer son arrivée et demander qu'on envoyât au-devant de lui une escorte armée (6).

(1) Ibn al-Athir, *Kamel...*, H. or., I, p. 584. — *Hist. des Atabegs de Mossoul*, *ibid.*, II b, p. 279-280.

(2) Guillaume de Tyr, XXII, 2, H. occ., I b, p. 1064. — Voir Grousset, II, p. 680-681.

(3) Ibn al-Athir, *Kamel...*, H. or., I, p. 717. — Abou Chama, *Livre des Deux Jardins*, H. or., IV, p. 352.

(4) Eracles..., XXIV, 12, H. occ., II, p. 122.

(5) Robert d'Auxerre, *Chronique...*, *Mon. Hist. Germ., Scriptor.*, XXVI, p. 261 : « Sed et Castrialbi maxima pars murorum et turrium in terram prostrata est. »

(6) *Lettres de Jacques de Vitry*, édit. R. B. C. Huygens, Leyde, 1960, p. 93. Inde vero transivi ad opidum quod dicitur Crac, qui conjunctus est terre eorum qui Assasi nuncupantur : ubique autem occurrebant michi, cum magna devotione, viri et mulieres et parvuli. Cum autem non auderemus premittere nuncios, mittebamur columbas ferentes litteras nostras sub alis, ut homines civitatis nobis occurrerent propter metum paganorum. Inde vero venimus ad opidum quoddam Templariorum, quod dicitur Castrum Album.

La 5^e croisade amena en Égypte les Croisés qui assiégèrent Damiette en juin 1218. A cette même date, le prince Al-Ashraf, fils du sultan Malik al-Adil que les Croisés attaquaient en Égypte, envahit le Comté de Tripoli et ravagea les faubourgs du Crac des Chevaliers et de Safitha (1). Olivier le Scolastique dit même qu'il incendia cette forteresse (2).

En octobre 1233, les Hospitaliers, ayant réclamé en vain un tribut que leur devait le Prince de Hama, organisèrent une expédition sur son territoire. A leur troupe se joignirent des contingents venus du Royaume de Jérusalem, de la Principauté d'Antioche, de Chypre. Le Temple envoya des chevaliers qui avaient à leur tête le Grand Maître de l'Ordre, Armand de Périgord. Il est évident que les chevaliers de Chastel Blanc firent partie de cette armée qui alla ravager les environs de Rafanée (3).

Ibn Chaddad le géographe nous apprend que saint Louis pendant son séjour en Palestine et au Liban visita les côtes de Syrie et, jugeant la forteresse de Safitha trop petite, la fit considérablement agrandir du côté du Midi (4).

Vint l'époque de la déchéance. S'étant emparé de Beaufort, dans le Liban-Sud, le Sultan Beibars, en mai 1268, remonta vers le Nord et tenta de s'emparer de Tripoli. Pour éviter d'être attaqué, le gouverneur de Chastel Blanc vint le trouver, lui remit trois cents prisonniers et obtint ainsi que son territoire fût épargné (5).

La mort de saint Louis amena l'abandon de la 8^e Croisade. Cet échec jeta le découragement dans la colonie franque de Terre Sainte qui n'avait plus de secours à espérer de France. Le sultan Beibars reprit ses conquêtes avec un nouvel élan. A la fin de février 1271, il envahit le comté de Tripoli et vint assiéger Chastel Blanc. La garnison résolut de se défendre ; mais le Maître du Temple à Tortose lui donna l'ordre de capituler et les Templiers au nombre de 700 rendirent la forteresse et purent se retirer sans être inquiétés (6). De là, Beibars alla s'emparer du Crac des Chevaliers (7).

Il y a un dernier écho de Chastel Blanc en 1280. A la fin d'octobre, les Hospitaliers qui tenaient encore Margat sortirent de cette forteresse au nombre de 200 et allèrent piller les environs du Crac. Il ramenèrent une grande quantité de bétail. A leur retour, à la hauteur de Chastel Blanc, ils furent attaqués par une troupe de 5.000 cavaliers mameluks et turcomans qui les harcelèrent jusqu'à Maraclée. Là, la petite troupe franque se retourna contre eux et, malgré la disproportion des forces, les tailla en pièces (8).

Par suite de la perte du cartulaire du Temple, nous ignorons à quelle date précise Chastel Blanc fut confié à la garde de cet Ordre. Mais peut être pourrions-nous la déterminer approximativement.

Trois actes seulement mentionnent Chastel Blanc comme appartenant au Temple :

(1) Abou Chama, *Livre des deux Jardins*, H. or., V, p. 166. — Kamal ad-din, *Hist. d'Alep*, trad. Blochet dans R.O.L., t. V, 1897, p. 55.

(2) Olivier le Scolastique (*Chronique*, c. 36, éd. Hoogeweg, p. 235), place ce fait en 1219. « Melchiseraph, filius Saphadini, multa dampna Templariis intulit, cum essent in obsidione Damiate; combussit enim oppidum Castri Albi et turres munitas destruxit. » Le même auteur ajoute (c. 71, p. 268) qu'à nouveau les Musulmans songèrent à attaquer le Castellum Album en 1221 mais qu'ils y renoncèrent pour aller renforcer l'armée d'Égypte.

(3) *Eracles...*, XXXIII, 38-39, H. occ., II, p. 403-405.

(4) Ibn Chaddad le Géographe, cité par Van Berchem dans *Journal asiatique*, 1902, I, p. 440.

(5) Bedr ed-Din al-Aini, *Le Collier de Perles*, H. or., II a, p. 227-228. — Maqrizi, *Hist. des Sultans Mamelouks*, trad. Quatremère, I b, p. 52.

(6) *Eracles...*, XXXIV, 14, H. occ., II, p. 460. — Maqrizi, *ibid.*, II b, p. 84-85. — Menko, *Chronique*, Mon. Germ. Hist., *Scriptor.*, XXIII, p. 555. — Voir Röhrich, *Études sur les derniers temps du Royaume de Jérusalem*, *Archives de l'Orient Latin*, II, p. 397. — Voir aussi Grousset, III, p. 654.

(7) Bedr ed-din al-Aini (H. or., II a, p. 238) raconte qu'après la prise du Crac le Commandeur de Tortose envoya demander à Beibars une trêve. Celui-ci l'accorda pour Tortose et Margat seulement. Il en excepta Safitha et son district.

(8) *Gestes des Chiprois*, § 403, *Hist. Armen. Crois.*, II, p. 784.

— Un acte d'octobre 1228, passé à Acre, souscrit par Baudouin de Crescium, « castellanus Castri Blanci » (1).

— Deux actes souscrits le 18 novembre 1241 (2) et en mai 1243 (3) par Richard de Bures, châtelain de Chastel Blanc ; l'acte de 1243 est un accord entre l'Hôpital et le Temple au sujet de terres voisines du Crac et de Chastel Blanc (4).

Il semble bien que Chastel Blanc appartenait au Temple dès avant 1188 et peut-être même avant 1180. Nous avons vu en effet que lors du raid de Saladin en 1180, dans le Comté de Tripoli, Guillaume de Tyr signale que les frères du Temple et de l'Hôpital n'osent sortir de leurs forteresses. Peut-être y a-t-il là une allusion aux garnisons des Templiers à Chastel Blanc et à Arima. Nous avons vu aussi qu'au cours de sa campagne du printemps 1188, Saladin n'osa pas attaquer Chastel Blanc. C'est donc que cette Place était bien fortifiée et pourvue d'une garnison que n'aurait pu assurer le comte de Tripoli. En outre une lettre de janvier 1188, adressée par un Templier au roi d'Angleterre (5), donne des nouvelles de la Terre Sainte après la prise de Jérusalem et signale que les chrétiens tiennent encore certaines forteresses, entre autres Chastel Blanc et les territoires de Tripoli et d'Antioche. Ainsi Chastel Blanc ne paraît plus à cette époque dépendre directement du comte de Tripoli. Il est d'ailleurs évident que le donjon-église de Chastel Blanc n'a pu, dès l'origine, être construit que par un Ordre militaire et religieux. Et comme son architecture permet de la dater de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle, c'est donc que le Temple possédait alors Chastel Blanc. On peut proposer pour l'acquisition de cette place par le Temple une date plus précise : nous savons que dès 1169 les Templiers possédaient Tortose qui avait alors Gautier de Beyrouth comme Précepteur (6). Chastel Blanc a pu être donné au Temple vers la même époque, un peu plus tard peut-être. Car nous avons vu qu'en 1170 Safitha et Arima avaient été éprouvées par un séisme et que l'année suivante (1171), Nour ed Din s'empara de ces deux places, les pilla et les démolit. Il fallait relever ces ruines. Remarquons qu'après le tremblement de terre de 1170, le roi de Jérusalem, Amaury, bayle du comté de Tripoli pendant la captivité de Raymond III, donna les châteaux d'Archas et d'Akkar à l'Hôpital à charge pour cet Ordre de les reconstruire (7). On peut penser qu'il fit de même avec le Temple pour Chastel Blanc et Arima.

DESCRIPTION.

Le Chastel Blanc, en arabe Safitha ou Bordj Safitha, est une ville d'environ 3000 habitants dont la plupart sont des chrétiens appartenant au rite grec orthodoxe. Elle est bâtie sur les constructions des Croisés. La photographie aérienne verticale montre nettement que les rues et les maisons s'ordonnent suivant le plan des enceintes de l'ancienne forteresse. Ces enceintes affectent dans le sens Est-Ouest la forme d'un ovale se rétrécissant et s'aplatissant vers l'Est. (Pl. XXXI et XXXII).

La ville se dresse sur une éminence du Djebel Ansarieh à 380 mètres d'altitude. Le donjon se trouve au centre du plateau qui constitue le sommet de cette éminence. Au Nord et au Sud, c'est-à-dire sur les fronts les plus étendus, ce plateau domine des pentes escarpées, tandis qu'à l'Est et à l'Ouest il se rattache aux collines avoisinantes. (Pl. XXXIII^A).

(1) Röhricht, *Reg...*, p. 261, n° 993.

(2) *Ibid.*, p. 286-287, n° 1102 « Richard de Bures, Castellanus de Chasteau Blanc. »

(3) *Ibid.*, p. 289, n° 1111. — *Cart.*, II, p. 602-603, n° 2296.

(4) *Voir plus haut*, ch. I, p. 18.

(5) Röhricht, *Reg...*, p. 178, n° 669.

(6) Röhricht, *Reg...*, p. 121, n° 462.

(7) *Cart.*, I, p. 284-286, n° 411. — Röhricht, *ibid.*, p. 125, n° 477.

A ces deux extrémités orientale et occidentale, Rey (1) a remarqué des tertres élevés de main d'homme qui, peut-être munis de palissades, devaient constituer des ouvrages avancés.

Deux enceintes s'échelonnent sur les pentes de la montagne. La première (extérieure) constitue un ovale presque régulier ; elle s'étend sur 165 m environ de long et, dans sa plus grande largeur, sur 100 m environ. Ses ouvrages sont presque entièrement démolis ; mais on voit encore en certaines places, en particulier sur le front Sud, les hauts talus sur lesquels s'élevaient les murailles.

On remarque au milieu du front Nord les restes d'un saillant carré ; au front Ouest un grand saillant barlong (2).

Au front Sud les vestiges d'un saillant carré et, à une dizaine de mètres vers l'Est, d'un grand saillant barlong, tous deux munis d'un appareil à bossages.

Rey écrit : « Je crois avoir reconnu à certains endroits des restes de contreforts appliqués à l'escarpe et se perdant dans le talus : selon toute apparence ce doivent être les restes de mâchicoulis analogues à ceux qui se voient à l'un des ouvrages de Kalaat el-Hosn. » Il s'agit des arcs formant trois mâchicoulis à la face Nord-Ouest de l'ouvrage P du Crac des Chevaliers (3). Si mes souvenirs sont exacts, c'est au Sud au voisinage du saillant carré et du saillant barlong que se trouvaient ces contreforts, dans une rue de la ville.

J'ai remarqué aussi, lors de ma visite en 1927, non loin de là que le talus était, sur une douzaine de mètres, renforcé d'un appareil à gradins sur six rangs formé de grandes pierres, dont certaines ont deux mètres de long, disposées comme les tuiles d'un toit (4). Peut-être s'agit-il d'un dispositif pour faire ricocher les projectiles ? (Pl. XXXV^B).

Au front Est se trouve un ouvrage appelé Qasr Bent el-Malek (le château de la fille du roi) où est percée l'entrée de la première enceinte. Rey l'a décrit lorsqu'il était en bien meilleur état.

On entre par la porte B consolidée en 1939 par M. Pierre Coupel. Après avoir franchi cette porte on traverse une salle où l'on trouve deux portes, l'une en face B', l'autre à gauche B''. A gauche de B' se trouvait le saillant A (5).

Rey a supposé avec beaucoup de vraisemblance que la muraille où est percée la porte B avait été ajoutée postérieurement à la construction de la forteresse, car l'utilité du saillant A qui commandait l'entrée principale B' ne s'explique plus après cette addition.

Deux étages de salles voûtées occupaient le front Est de la forteresse. On en voit encore la muraille intérieure, c'est-à-dire le mur occidental. A l'étage supérieur une grande fenêtre est encadrée de deux faisceaux d'ogives supportées par des consoles sculptées. Cette salle et la salle inférieure sont d'un très beau style du XIII^e siècle. (Pl. XXXIII^B).

M. Coupel a reconnu au Nord du Donjon la présence de deux salles d'une longueur totale d'environ 50 m où l'on pénétrait par une porte percée au Nord dans la première enceinte. Rey n'avait pas eu connaissance de ces salles.

L'espace compris entre les deux enceintes était occupé par des salles voûtées qu'on a utilisées en construisant des maisons. Certaines d'entre elles ont encore des chambres voûtées et communiquent avec des souterrains.

(1) Rey, *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés*, p. 85-92, fig. 26-27, et Plan, planche IX.

(2) Ne figure pas sur le plan de Rey.

(3) Paul Deschamps, *Le Crac des Chevaliers*, p. 186 et fig. 35. On voit un système de mâchicoulis analogue au XII^e siècle aux châteaux de Lucheux et de Niort, ainsi qu'au Château-Gaillard construit en 1197.

(4) Phot. Huygens qui a bien voulu prendre en 1966 ces photographies sur ma demande.

(5) La porte B'' est conservée ; la porte B' n'existe plus, mais M. Coupel en a retrouvé le seuil et les crapaudines. L'ouvrage A est aujourd'hui détruit ; une maison a été construite sur ses fondations.

Au front Sud-Ouest de la deuxième enceinte, Rey avait signalé (F) des bâtiments donnant accès à un saillant pentagonal E. M. Coupel a reconnu ce saillant encore conservé alors que les bâtiments voisins ont disparu.

Le Donjon était enfermé dans une chemise dont Rey a retrouvé des vestiges à l'Est (D) et au Sud. On gagnait l'entrée du Donjon à l'Ouest en passant entre son mur Sud et le mur de la chemise pour atteindre une porte en C. (Pl. XXXIV^A).

Le Donjon qui présente à l'extérieur un fruit d'environ 0,30 m est une magnifique construction de 31,20 m de long sur 18 m de large ; le terrain est un peu en déclivité et la hauteur moyenne de l'édifice est de 27 m. Il comporte deux étages que surmonte une terrasse crénelée.

On atteint à l'Ouest la porte d'entrée en gravissant un perron moderne de quelques marches. A la clef de l'arc est une croix fleuronée (1). Cette porte était munie à l'intérieur d'une barre à coulisse. La salle basse avait tous les caractères d'une église fortifiée. (Pl. XXXIV^C).

Près de l'entrée un assommoir percé dans la voûte permettait de jeter de la salle haute des projectiles sur les assaillants qui auraient voulu forcer la porte. Au-dessus de celle-ci s'ouvre une fenêtre en arc brisé.

La nef voûtée en berceau brisé est divisée en trois travées par deux doubleaux aux arêtes abattues retombant sur des pilastres à imposte. Un cordon mouluré passant sous la fenêtre Ouest fait tout le tour de l'édifice.

La première travée est éclairée par la fenêtre de l'Ouest, la deuxième et la troisième travées sont éclairées par quatre archères encadrées d'un large ébrasement en arc brisé.

Un doubleau à deux ressauts retombe sur deux doubles pilastres qui, comme au chœur de Notre-Dame de Tortose, encadrent l'entrée de l'abside en cul-de-four. Cette abside est surélevée de deux marches, comme à la chapelle de Margat.

A droite et à gauche deux passages conduisent dans deux sacristies carrées emboîtées dans le même chevet plat que l'abside ; elle sont défendues chacune par une archère profonde percée obliquement. L'usage de ces sacristies encadrant l'abside était courant dans les églises paléo-chrétiennes de Syrie (2).

L'épaisseur des murs n'est pas celle d'une église, mais bien d'un donjon puisque l'archère percée dans le cul-de-four et celles des sacristies ont près de 4 mètres ; les murs Nord et Sud ont la même épaisseur.

La longueur de l'église est de 23,60 m ; la largeur de la nef est de 10,20 m. La hauteur sous voûte est de 13,50 m. Cette église est demeurée sous le vocable de saint Michel. Elle a gardé de nos jours sa destination première et sert comme église à la population chrétienne de Safitha.

On accède à la salle haute par un escalier percé dans le mur de la première travée à l'angle Sud-Ouest. Il était fermé par une porte renforcée de barres à coulisse et de verrous. Cet escalier monte d'abord dans l'épaisseur du mur Ouest, on rencontre un premier palier puis on tourne vers le Sud où l'on rencontre un deuxième palier éclairé par une archère percée dans le mur Sud. L'escalier fait un angle droit dans le mur Sud pour aboutir dans la salle haute. (Pl. XXXIV^B).

(1) Remarquons qu'à Tortose, autre forteresse des Templiers, la porte du saillant commandant l'entrée de l'enceinte est ornée à la clef d'une croix triflée (voir plan).

(2) Des sacristies semblables se trouvent dans la chapelle du château de Margat. On en voit aussi flanquant le chœur de la cathédrale de Tortose, mais là elles ne sont pas emboîtées dans le même chevet.

La salle haute a 25,50 m de long et 12,60 m de large. Sa hauteur est de 6,50 m. Les murs ont 2,50 m d'épaisseur. Elle est divisée en deux nefs par une file de trois piliers qui prennent appui sur les doubleaux de la chapelle.

Ces piliers sont composés d'un massif carré renforcé d'un pilastre sur chaque face. La salle est divisée en 8 travées voûtées d'arêtes soutenues par des doubleaux. Le long des murs des pilastres à ressaut reçoivent les retombées des voûtes. Tous les supports ont des impostes moulurées.

Cette salle est défendue par 11 archères, soit 4 au Nord, 4 au Sud, 2 à l'Est, 1 à l'Ouest ; sur cette face une petite fenêtre plus large qu'une archère tient la place de celle-ci.

Des niches en plein-cintre reposant sur un soubassement de 0,80 m ouvrent sur les archères en berceau brisé rampant.

La fente des archères a 1,30 m de haut ; en bas elles s'évasent en triangle pour un tir plongeant.

A l'angle Sud-Ouest un escalier coupé par un palier conduit à la terrasse. Il est soutenu par trois corbeaux surperposés. Cette terrasse a gardé de nos jours son crénelage (1). En 1925 un tremblement de terre a renversé les merlons de l'Ouest, mais ceux des autres faces sont en partie conservés (2). (Pl. XXXV^A et C).

Il n'y a pas ici, comme à Saone, à Margat et à Qalat Yahmour, deux étages de défenses ; on voit dans ces châteaux, en bas, des niches en arc où sont percées les archères et, au-dessus de ces niches, un chemin de ronde crénelé. Ici les créneaux alternent avec les archères qui sont percées dans le bas des merlons. Rey a signalé que la tête des merlons portait encore les encastres des volets destinés à abriter les défenseurs. La partie haute du merlon est formée d'une seule pierre coiffant l'archère.

On accède au chemin de ronde, à ciel ouvert, par une marche de 0,25 m. De cette terrasse on aperçoit le Crac des Chevaliers, Arima, les Tours de Toklé, de Bordj Mouheish, de Bordj Arab et Bordj Zara. On apercevait aussi Qal'at Feliz et sans doute Akkar. La nuit, on pouvait communiquer avec ces forts par des signaux à feu.

Sous le sol de la première travée de la chapelle, et sous le terre-plein près de l'entrée C, se trouve une citerne de 16 m sur 16 m creusée dans le roc. Un escalier y descend. Un promenoir en fait le tour. Un puits est placé en avant de l'entrée du Donjon.

Une niche aujourd'hui bouchée de la chapelle au Sud près du pilastre de l'abside (3) conduisait à des souterrains, quatre au moins, qui partant du Donjon gagnaient vers le Sud et l'Ouest la première enceinte (4). Ils sont en plan incliné puisque le Donjon est sensiblement plus élevé que la première enceinte.

Nous avons relevé dans le Donjon un certain nombre de marques de tâcherons :

— à l'extérieur :

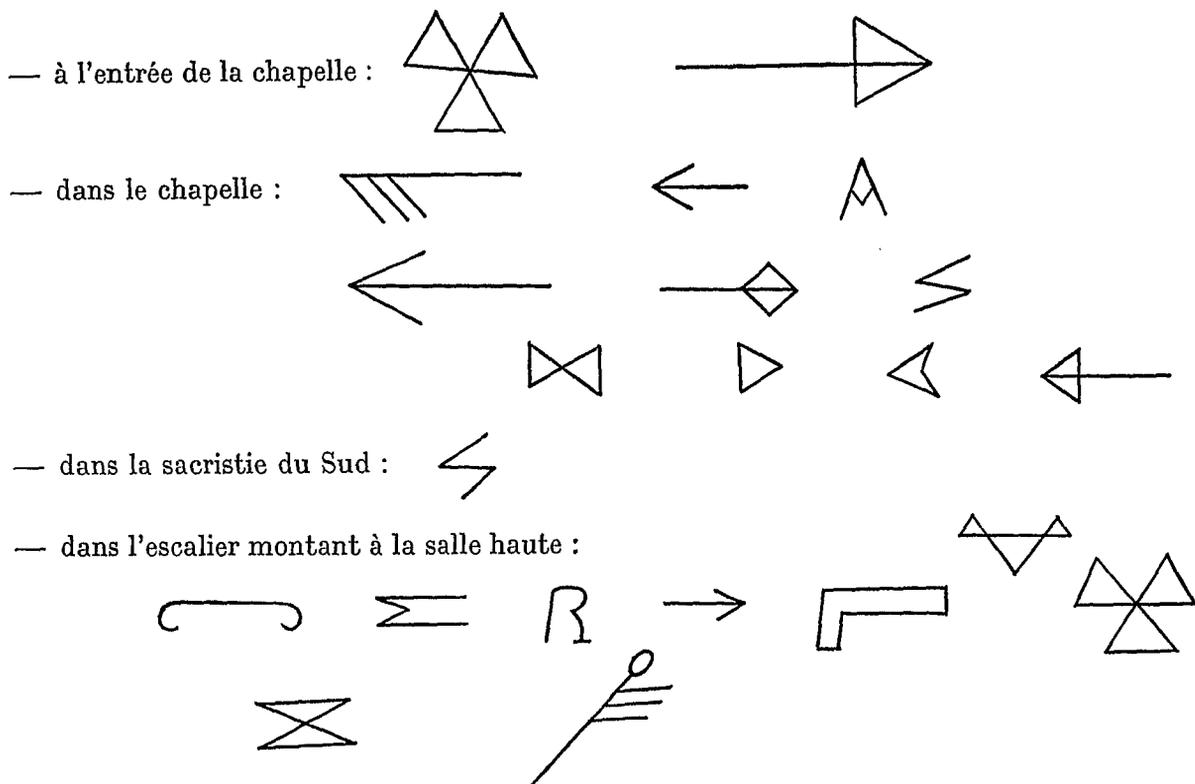


(1) Dimensions des merlons : largeur 2,25 m ; hauteur 1,60 m ; hauteur d'une archère 1 m ; hauteur d'un créneau 0,80 m ; largeur d'un créneau 0,60 m.

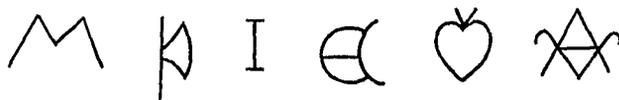
(2) Au Donjon de Saone, il reste les pierres de base des merlons.

(3) Guide Bleu, Syrie, Palestine (1932), p. 245.

(4) Colonel P. Jacquot, *L'État des Alaouites*, Beyrouth, 1929, p. 107-108. Voir le tracé de ces souterrains sur le plan de la forteresse, p. 107.



Rey a relevé d'autres marques aussi dans le Donjon :



L'une d'elles paraît bien être la reproduction de l'€ oncial fermé qui appartient à l'épigraphie du XIII^e siècle ; cette lettre a aussi attiré l'attention de Camille Enlart.

La plupart de ces marques se retrouvent au Crac. Il semble que certaines ont été employées à la fois au XII^e et au XIII^e siècles. Cependant j'ai remarqué que le signe  est petit au Crac au début, et plus tard (vraisemblablement au XIII^e siècle) beaucoup plus grand (8,5 cm) ; or j'ai noté qu'à Safitha il était très grand.

Enfin, on a vu qu'Ibn Chaddad a écrit que Saint Louis fit agrandir au midi la forteresse, et il est incontestable que les consoles et départs d'ogives du front Est sont du milieu du XIII^e siècle. Peut-être le chroniqueur musulman a-t-il fait une erreur d'orientation.

Essayons maintenant de dater ces constructions de Chastel Blanc. Ibn al-Qalanisi dit que Tancrede donna en fief à Pons de Tripoli Tortose, Safitha, le Crac et Maraclée. Ceci se passait à la fin de sa vie et il mourut en décembre 1112. Il est certain que la position fut fortifiée de bonne heure. En 1167, Nour ed Din s'en empare en même temps que d'Arima. En 1170, un tremblement de terre ravage ces deux châteaux.

En 1171, un corps de troupe de Nour ed Din enlève à nouveau ces places et les démolit, mais cela ne veut pas dire qu'il les a complètement détruites, car certains éléments des anciens remparts où l'on voit des bossages doivent être les vestiges d'une première construction.

Nous savons qu'au plus tard en 1169 les Templiers possédaient Tortose. Safitha et Arima leur furent peut-être données à peu près à la même époque.

Après 1170-1171, Chastel Blanc était en ruines. Nous avons vu plus haut qu'après le séisme de 1170 le roi de Jérusalem Amaury avait donné à l'Hôpital les châteaux d'Archas et d'Akkar à charge de les rebâtir. Il est probable qu'il confia au Temple une tâche identique pour Chastel Blanc et Arima.

L'église-donjon de Chastel Blanc est certainement une œuvre des Templiers. Le monument paraît donc avoir été construit après 1171. Guillaume de Tyr raconte qu'au printemps 1180 Saladin entreprend une razzia dans le Comté de Tripoli, que Raymond III concentre son armée à Archas et que les Templiers et les Hospitaliers se tenaient enfermés dans leurs forteresses. Il semble bien qu'il s'agit de Chastel Blanc et du Crac et peut-être d'autres châteaux des Ordres.

« Entre l'ost le Conte et les Frères de l'Ospital et du Temple estoit Salehadins logiez, si que li uns ne pooit faire secor à l'autre ; Salehadins qui ne trovoit point de contredit en la terre, chevauchait à petites journées por gaster le païs » (1).

Ainsi les Templiers enfermés à Chastel Blanc ne se risquaient pas à attaquer Saladin en rase campagne, mais celui-ci n'osa pas assiéger la forteresse. Il en fut de même en 1188 lors de sa marche conquérante à travers le Comté de Tripoli.

On peut donc penser que le principal ouvrage de Chastel Blanc était construit à cette époque. C'est aussi l'opinion de Camille Enlart. Cependant il fait une réserve à propos du tremblement de terre du 20 mai 1202, rapporté par Robert d'Auxerre (2), qui causa de grands dégâts à Chastel Blanc. « L'hypothèse la plus probable, di-il, est que l'on a conservé en 1203 une partie du bâtiment sinistré et que l'on a réparé ou rebâti avec remploi d'anciens matériaux » (3).

Chastel Blanc subit aussi des mutilations lorsqu'en 1218 le Prince al-Ashraf l'attaqua. Olivier le Scolastique dit qu'il l'incendia et détruisit des tours, mais il n'est pas question du donjon.

Saint Louis délivré de sa captivité arriva à Saint-Jean d'Acre le 13 mai 1250. On sait qu'il passa quatre ans en Terre Sainte où il restaura plusieurs places fortes. Ibn Chaddad rapporte qu'il visita les côtes de Syrie et fit faire des travaux à Safitha (4). Ceci doit concerner au moins le bâtiment à deux étages (Qasr Bent el Malek) qui se trouve près de l'entrée de la première enceinte à l'Est.

On ne voit plus sur le mur occidental de l'étage supérieur que deux belles consoles, ornées de feuillage, surmontées d'abaques à cinq pans recevant doubleaux et branches d'ogives.

Ces retombées de voûtes sont tout à fait analogues à celles de la grand'salle des Templiers à Tortose. Rey d'ailleurs avait constaté cette ressemblance (5).

Enlart a étudié avec soin la grand'salle du château de Tortose et en a vanté la décoration (6).

(1) Guillaume de Tyr, *H. occ.*, I, p. 1065.

(2) Voir plus haut : *Historique*.

(3) C. Enlart, II, p. 92.

(4) Voir plus haut : *Historique*.

(5) « Ses murailles, dit-il, p. 87, ont quant aux matériaux qui les composent, beaucoup d'analogie avec celles de Tortose. »

(6) C. Enlart, II, p. 427-430, et Album, Pl. 26, fig. 84. Chastel Blanc, p. 89-93, plan et coupe, p. 90-91. Album, pl. 166, fig. 230 bis et 230 ter. Grand'salle de Tortose, II, p. 427-430, Album, pl. 26, fig. 84, Pl. 181 et 183.

Tortose et Chastel Blanc étaient aux Templiers. Que l'on ait employé au milieu du XIII^e siècle même architecte, mêmes sculpteurs et mêmes ouvriers dans les deux édifices est tout à fait vraisemblable.

Conclusion : on peut donc proposer trois époques à Chastel Blanc :

1^o La première comporterait les deux enceintes où l'on rencontre parmi les maisons de la ville des saillants et des fragments de remparts munis d'un appareil à bossages rustiques ;

2^o L'église-donjon élevée après 1171 et réparée après le tremblement de terre de 1202 ;

3^o Le bâtiment à deux étages à l'Est qu'on peut attribuer au milieu du XIII^e siècle.

Depuis longtemps le Chastel Blanc menaçait ruine. La face Ouest était gravement endommagée ; une partie du parement était tombée entre la fenêtre de la chapelle et l'angle Nord-Ouest ; une longue lézarde descendait de la terrasse jusqu'au sommet de la fenêtre. Une autre lézarde déchirait aussi la face Sud.

Sur l'initiative de M. H. Seyrig, alors Directeur du Service des Antiquités de Syrie, M. P. Coupel, architecte de ce service, dirigea cette restauration en 1938-1939 et répara en même temps les bâtiments de l'entrée de la première enceinte à l'Est. Ainsi sera conservé longtemps encore cette belle forteresse de l'Ordre du Temple.

CHÂTEAU DE MARGAT (el-Marqab)

HISTOIRE.

L'histoire assez compliquée de Margat à ses débuts, a été précisée par Max Van Berchem (1). Nous la rappelons ici avec quelques informations nouvelles.

Une forteresse fut construite sur cette position par des Musulmans, probablement un clan de montagnards, en l'an 454 de l'hégire soit 1062 (2).

Les Byzantins s'en emparèrent en 1104 au cours d'une expédition sur les côtes de la Syrie du Nord dirigée par l'Amiral Cantacuzène (3). Les Musulmans l'auraient reprise à une date indéterminée.

Puis apparaissent les Masoiers (du latin Masuerius) qui furent sans doute la plus puissante famille seigneuriale de la Principauté d'Antioche. En 1109, Tancrède s'étant emparé du Port et de la ville de Valénie (Banyas), les remit à Renaud I Masoiers. Claude Cahen (4) trouve mention de ce nom dans le récit d'un chroniqueur arabe, Azimi, qui l'appelle al-Mazouir. Ceci permet de préciser le nom de cette famille signalée par les Lignages que les textes latins écrivent de différentes façons : Masuerus, Masuerius, Mansuerius et les textes français Masoiers, Mansuer et plus tard Le Mazoir, Le Mauzer (5).

Les historiens arabes (6) nous apprennent qu'en 511 de l'hégire, soit 1117-1118, les Francs de Banyas, évidemment les gens de Renaud I Masoiers, délogèrent de la place Ibn Muhriz qui l'occupait et l'installèrent à Maniqa, puis ils garnirent Marqab de Francs et d'Arméniens.

« Le maître du château qui s'appelait Ibn Muhriz offrit à l'atabeg Togtekin de le lui livrer à cause de la cherté et de la disette qui sévissaient alors ; c'était en l'année 510 (1116-1117). Il écrivit au juge Abu Muhammad ibn al-Sulaia (7), le maître de Jebele, qui

(1) Van Berchem, *Voyage en Syrie...*, p. 295-320.

(2) Date donnée par plusieurs chroniqueurs arabes, notamment Yaqout (Mu'jam, t. IV, p. 500), voir Van Berchem, p. 295, n. 3 et p. 300.

(3) Anne Comnène, *Hist. grecs des Crois.*, I, p. 87.

(4) Cl. Cahen, p. 245, n. 14.

(5) Voir sur ces grands personnages de la Principauté d'Antioche l'excellent article du Comte Chandon de Briailles, *Lignages d'Oltre-Mer; Les Seigneurs de Margat*, dans revue *Syria*, t. XXV, 1946-1948, fasc. 3-4, p. 231-258.

(6) D'après le Tasrif, *Vie de Quelaoun*, Paris, 1704, texte publié et traduit par Max Van Berchem, *Voyage...*, p. 318-319.

(7) M. Claude Cahen nous signale que, selon Ibn Furat qui écrivait probablement d'après Ibn Abi Tayyi chroniqueur du début du XIII^e siècle, ce n'est pas Ibn Sulaia qu'appela Ibn Muhriz, mais Fakr al-Mulk ibn' Ammar, l'ancien cadi de Tripoli, qui, après la prise de cette ville par les Francs, s'était réfugié à Djebelé (ms. de Vienne, A. F. 117, 137, r^o, v^o). M. Cahen note (p. 279) qu'il a trouvé dans le même manuscrit (fol. 99 v^o) une information qui ne figure pas dans les autres chroniques arabes : l'année qui précéda la prise de Margat en 1117-1118, les Francs auraient déjà fait une tentative contre ce château. En 510 de l'hégire (1116-1117) Roger d'Antioche, après avoir conclu une trêve

se trouvait alors à Damas, pour lui offrir aussi le château : « Si vous ne nous rejoignez pas à temps, leur disait-il, nous le livrerons aux Francs ». L'atabeg Togtekin conseilla à Ibn al-Sulaia de le prendre... Ibn al-Sulaia se rendit donc au château... puis il en prit possession gardant auprès de lui la famille de Muhriz...

En l'année 511 (1117-1118) les récoltes furent perdues... et les vivres firent défaut... Sur ces entrefaites, Roger, prince d'Antioche s'avança vers Hama et Rafanée... Roger dit à l'atabeg : « La prise de ces deux villes me paraît assurée ; rachète les moi en échange d'el-Marqab ». L'atabeg fit la paix avec lui à ces conditions, puis Roger retourna à Antioche. Alors l'atabeg écrivit aux gens d'el-Marqab pour leur enjoindre de livrer la place aux Francs sans conditions et sans compensation. Mais eux... ne se soucièrent pas de ce message et renvoyèrent les messagers à l'atabeg, ainsi que les Francs (venus pour prendre possession du château). Cependant Ibn al-Sulaia... sortit d'el Marqab et se rendit à el Kahf... Ibn Muhriz... entama des négociations avec les Francs de Banyas, en vue de leur livrer le château, à condition que sa famille pourrait y résider. Ceux-ci accueillirent ses ouvertures et reçurent de lui el-Marqab. Quelques jours après ils l'en chassèrent et lui remirent en échange le château d'el-Maniqa ; puis ils garnirent el-Marqab de Francs et d'Arméniens. »

Mais un historien latin, Caffaro, nous dit que la prise de possession de Margat par les Francs n'eut lieu qu'en 1140, et qu'elle fut l'œuvre d'un haut baron Renaud II Masoiers, fils de Renaud I, connétable d'Antioche. Van Berchem n'ajoute que peu de crédit à Caffaro et considère qu'il faut s'en tenir à la date indiquée par les chroniques arabes. Claude Cahen rejette aussi cette date et pense que Caffaro a voulu parler d'un autre château (1).

Nous observons toutefois que Caffaro qui mourut en 1166 était contemporain des événements qu'il rapporte. En réalité il semble que les deux assertions peuvent se concilier. Car il serait bien étrange que les Croisés aient attendu aussi tard que 1140 pour occuper une place si proche du rivage et qui était si utile pour assurer les communications entre le Comté de Tripoli et la Principauté d'Antioche.

Après leur occupation de 1117-1118 à Margat, les Francs ont pu perdre cette place momentanément pour ne la reprendre définitivement que quelques années plus tard (2). Ceci est d'ailleurs vraisemblable, car on sait qu'à la suite de la mort de Roger d'Antioche en 1119, la Principauté fut privée de prince pendant plusieurs années et fut par la suite à plusieurs reprises livrée à l'anarchie. On doit constater aussi que Renaud I Masoiers, qui apparaît dans l'histoire de la Principauté en 1109 puis entre 1119 et 1135, ne figure jamais avec le titre de seigneur de Margat. Il fut en son temps, l'un des personnages les plus considérables de la Principauté. Des actes de 1127-1131 et 1134 lui donnent le titre de connétable d'Antioche (3).

On le voit prendre une part héroïque au fameux combat de l'*Ager Sanguinis* (28 juin 1119) entre Antioche et Alep, où le Prince Roger d'Antioche trouva la mort. Le prince se laissa encercler, dans cette plaine environnée de collines, par la puissante armée de Turcomans que commandait Il Ghazy.

Constatant que la retraite sur Antioche était coupée, Roger avait envoyé un détachement sous les ordres de Renaud Masoiers pour tenter de dégager la route du côté de

avec l'eunuque Lulu qui gouvernait Alep, se porta contre Margat. « Ibn Sanjil, seigneur de Tripoli » vint l'assister, mais ils se brouillèrent parce qu'Ibn Sanjil demandait à Roger, pour la veuve de Tancrede qu'il avait épousée, le port de Gibel et que Roger refusa, si bien que l'attaque ne fut pas continuée. (Cet Ibn Sanjil est Pons, comte de Tripoli, qui après la mort de Tancrede avait épousé sa veuve, Cécile, fille de Philippe I^{er} roi de France.)

(1) Cl. Cahen, p. 279-280, n. 16.

(2) Sans doute avant 1140, puisqu'un acte de septembre 1137 cite Gautier de Margat, chambrier de la Comtesse de Tripoli, Cécile (Röhricht, *Reg. add.*, p. 13, n° 171 a).

(3) Röhricht, *Reg.*, p. 29-30, n° 119 (décembre 1127) ; p. 37, n° 149 (sept. 1133-Sept. 1134). E. de Rozière, *Cartulaire de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, 1849, in-4, p. 165, n° 85 ; voir aussi Rey, *Les Dignitaires de la Principauté d'Antioche*, *Rev. de l'Orient lat.*, t. VIII, 1900-01, p. 117.

Sarmeda. Renaud y était parvenu en battant la cavalerie turcomane qui lui barrait le passage mais ce succès n'avait pas empêché le désastre de l'armée franque.

Grièvement blessé, Renaud Masoiers s'était enfermé avec sa petite troupe dans la tour de Sarmeda (1) espérant pouvoir y résister jusqu'à l'arrivée du roi de Jérusalem que le prince d'Antioche avait eu le tort de ne pas attendre pour engager la bataille. Privé de vivres, il ne put tenir. Du haut de la tour, il interpella Il Ghazy, le vainqueur de la journée et offrit de se rendre à condition qu'il aurait la vie sauve. L'émir admirant la bravoure dont il avait fait preuve lui fit porter son anneau comme gage de sa promesse qu'il lui rendrait la liberté au bout d'un mois (2).

Pendant cette période, la Principauté fut deux fois en proie à la guerre civile. Le Prince Bohémond II, tué dans un combat en Cilicie en février 1130, avait laissé comme héritière sa fille Constance qui n'était âgée que de cinq ans. Mais sa veuve, Alix princesse intrigante, avait voulu s'emparer du pouvoir et n'avait pas hésité dans cette intention à trahir la cause franque en demandant son appui à l'atabeg d'Alep Zengi. Réduite une première fois à l'obéissance par son propre père, le roi de Jérusalem Baudouin II, Alix se révolta à nouveau après la mort de celui-ci (août 1131) et entraîna dans son parti plusieurs grands vassaux de la principauté. Le nouveau roi de Jérusalem, Foulques, accourut avec une armée pour rétablir l'ordre et avant de retourner en Palestine, il confia le gouvernement de la principauté à Renaud Masoiers qui garda cette charge jusqu'en juillet 1134 (3). Il est possible que pendant cette guerre civile, Renaud I Masoiers, responsable des affaires de la Principauté, ait complètement négligé Margat qui se trouvait à l'extrémité méridionale de cet État, et il est bien probable que la place fut reprise alors par les Musulmans.

Nous savons en effet par Azimi que ceux-ci enlevèrent à Renaud I Masoiers le château de Bikisraïl en 1131, donc au moment des troubles (4).

Et nous savons aussi que le château de Qadmous cédé par Ibn Muhriz au Prince Bohémond en 1129 fut repris aux Francs entre 1130 et 1132 par les montagnards et occupé peu après par les Ismaéliens. Ibn Muhriz était ce seigneur musulman que Renaud Masoiers avait dépossédé de Margat en 1117-1118. Il est fort vraisemblable qu'en 1129 ce fut à Renaud que le Prince remit Qadmous (5).

Ainsi Renaud aurait perdu vers 1131 Bikisraïl et Qadmous, et ceci permet d'ajouter foi à l'assertion de Caffaro : les montagnards, profitant des querelles des Francs, en 1131 auraient réoccupé Margat.

Nous arrivons au récit de Caffaro qui nous dit qu'en 1140 Renaud II Masoiers, fils de Renaud Connétable d'Antioche, enleva par surprise Marqab au seigneur musulman qui l'occupait (6).

(1) Guil. de Tyr, l. XII, c. 9, *H. occ.*, I, p. 526 : « Rainaudus autem Mansuerus, quidam de majoribus illius regionis principibus, cum quibusdam aliis nobilibus, in turrim cujusdam vicini oppidi, cui Sarmatan nomen, gratia salutis se contulerat. Quod postquam praedicto Turcorum principi compertum est, illuc sub omni celeritate convolans, praedictos nobiles viros, qui intus se collegerant, ad deditonem violententer compellit. »

(2) Orderic Vital, édit. Le Prévost, IV, p. 244-245. — Gautier le Chancelier, *Bella Antiochena*, *H. occ.*, V, p. 107 et 109-110 ; édit. Hagenmeyer, p. 231 et 239, n. 65 et 66. Voir Rey, *Hist. des Princes d'Antioche*, dans *Rev. de l'Orient latin*, t. IV (1896), p. 317 et 358. R. Grousset, I, p. 556-558.

(3) Guil. de Tyr, l. XIV, c. 5, *H. occ.*, I, p. 613-614 : « Rex... reversus est in regnum, cura Principatus nobili et industrio viro Rainaldo, cognomento Mansuer, commissa. »

(4) Gl. Cahen, p. 353. Les Francs devaient reprendre cette place un peu plus tard.

(5) Dans l'acte de cession de Margat à l'Hôpital en 1186, Cademois (Qadmous) est cité parmi les dépendances de Margat.

(6) Cafari Genuensis, *de Liberatione civitatum orientis*, c. XX, *H. occ.*, t. V, p. 66-67. In spatio... praedictarum civitatum istarum (Vananea et Marachia)... sursum in monte longe a mare per milliarium I, castrum unum nomine Margati erat et est, quod Sarracenus tenebat, et multae et immensae et tantae fortitudinis erat, quod nisi fame capi non poterat... Istius quidem castrum dominus Christianis multa mala faciebat ; accidit enim quod quidam Francigena, Rainaldus Mansuer nomine, alterius Rainaldi filius, constabularii Antiocheni principis, et dominus erat Vananaeae

A cette époque la situation devient, dans cette région, préoccupante pour la sécurité du domaine chrétien et la libre circulation sur la côte.

En effet, à la frontière Sud-Est de la Principauté, une peuplade de Musulmans schismatiques, des Ismaéliens que les Francs devaient appeler les Assassins, s'était installée peu à peu dans le massif du Djebel Ansarieh. En 1132-1133, ils occupaient Qadmous et el-Kahf. Ainsi, selon Guillaume de Tyr, s'installèrent-ils dans dix châteaux dont le mieux conservé est Masyaf où ils se fixèrent en 1140-1141. Le voisinage de cette population au nombre de 60.000 individus pouvait devenir dangereux pour les états chrétiens. La route de la mer qui assurait les relations avec le Comté de Tripoli et le Royaume de Jérusalem était désormais menacée.

C'est donc alors sans doute qu'un des principaux barons d'Antioche occupa ou plutôt réoccupa Margat et y construisit un premier château franc dont il reste encore, comme on le verra, quelques vestiges à côté des fortifications plus importantes édifiées par l'Hôpital à partir de 1186.

D'ailleurs vers cette année 1140, il semble que dans toute la colonie franque on se préoccupa de renforcer la défense stratégique du territoire en construisant ou développant plusieurs forteresses.

En 1137, la cité de Montferrand, à proximité de Hama et de Homs avait été enlevée par Zengi. Le comte de Tripoli, sentant son domaine menacé, confia en 1142 à la garde des chevaliers de l'Hôpital le Crac qui deviendra la principale forteresse du Comté.

Dans le Royaume de Jérusalem, le roi Foulques entre 1137 et 1142 construisait Bethgibelin, Ibelin, Blanche Garde, Saphet et au-delà de la mer Morte Kérak de Moab. En 1140, il avait repris dans la Syrie méridionale Banyas du Jourdain et le château de Subeibe.

Au même moment le Prince d'Antioche, agissant comme le roi de Jérusalem et le comte de Tripoli, assurait la défense de son territoire en chargeant un de ses vassaux les plus notables de fortifier la position de Margat (1).

Renaud II Masoiers figure avec le titre de seigneur de Margat dans plusieurs actes entre 1151 et le 30 octobre 1185 (2). Il mourut entre cette date et le 1^{er} février 1186. Avant 1151, il avait épousé Agnès, fille du comte de Tripoli. Dans un acte de Bohémond III

et Marachiae et treuga facta cum praedicto Sarraceno, insimul amicari valde coeperunt, ita quidem quod Serracenus saepe veniebat ad Vananeam causa morandi cum praedicto domino civitatis. Erat enim balneum pulchrum in civitate et extra civitatem pomeria pulchra et habilia inter giardinios erant juxta civitatem, in quibus Sarracenus cum ipso saepe per quatuor dies et plus insimul morabantur, comedendo, potando, sicuti moris Sarracenorum est. Postea vero ibant... ad praedictum castrum, et insimul morabantur per dies IIII et V in comestationibus et potationibus multis. Cum vero per plures dies talia fecissent, accidit una die quod Christianus perrexit ad castrum cum pluribus suis clam deferentibus loricas et enses sub vestibibus eorum; ceperunt castrum et miserunt Sarracenum deforis. Unde magna laetitia orta est per Orientales partes quoniam castrum istud clavis erat et est Jerosolimitani itineris juxta mare. Et tunc currebant anni Domini M C X L.

(1) Deux actes datés de 1143 et 1144 mentionnent un Martin de Margat avec le titre d'échanson du Prince d'Antioche, peut-être était-il châtelain de Margat pour le compte de Renaud II Masoiers (Rey, *Les Dignitaires de la Principauté d'Antioche*, dans *Revue de l'Orient latin*, t. VIII, p. 127. Dans un acte de 1174, *Cart.*, t. I, n° 457), on voit la signature d'Albert « castellanus Margati ». En 1182 (*ibid.*, n° 623) Zacharie porte le même titre. Renaud II Masoiers ne devait donc pas résider régulièrement au château de Margat dont la garde était confiée au châtelain.

(2) *Cart.*, I, n° 201 (1151); n° 341 (1165); n° 391 (1168); n° 457 (1174); n°s 545 et 546 (1178); n°s 613 et 614 (1181); n° 623 (1182); n° 763 (30 octobre 1185). Dans l'acte de 1165, Renaud II figure avec sa femme Agnès, fille du comte Pons de Tripoli et de Cécile de France, et ses fils Amaury et Bertrand qui devait lui succéder. Dans les actes suivants, Bertrand apparaît seul à côté de son père. Dans le dernier acte signé par Renaud, la femme de Bertrand, Bermonde, figure à côté de celui-ci. Sur la généalogie de la famille Masoiers voir Rey, *Les familles d'outre-mer*, de Du Cange (Documents inédits, 1869), p. 391-396 : Les Seigneurs de Margat, Rey a rectifié le tableau généalogique de Du Cange. Le tableau a été complété par Claude Cahen, p. 543 et Chandon de Briailles, *Les seigneurs de Margat*, dans *Syria*, t. XXV, 1946-1948, p. 231-258 ; tableau p. 249. — Voir aussi Grousset, II, p. 694, n. 1.

Prince d'Antioche, daté de 1168, signé de nombreux barons de la Principauté, son nom figure le second, après celui d'un parent du prince : « Silvester consanguineus Principis. » Mais dans d'autres actes notamment en 1178 et 1179 il est cité le premier témoin.

Vers 1181, Renaud prit part avec une partie de la noblesse et du clergé de la Principauté à une révolte contre Bohémond III. L'inconduite de celui-ci qui avait quitté sa première femme pour en épouser une autre qu'il avait délaissée ensuite pour vivre avec une troisième, avait amené le Patriarche d'Antioche, Aimery de Limoges, à proclamer l'excommunication contre lui. Le prince outré partit en guerre contre ses églises et ses prêtres, pillant et massacrant comme s'il avait eu affaire aux Sarrasins.

Le Patriarche s'étant retiré dans un château-fort, qui ne peut être que Cursat, Bohémond vint en faire le siège. Renaud Masoiers prit fait et cause pour le Patriarche et recueillit dans son propre château les prêtres traqués et les nobles qui avaient pris leur parti (1). Il semble bien qu'Aimery de Limoges se réfugia aussi à Margat (2).

Cette famille Masoiers qui tenait l'un des principaux rangs dans la noblesse de la Principauté possédait d'immenses domaines. On voit Renaud II les vendre peu à peu à l'Ordre de l'Hôpital (3). C'est sans doute pour subvenir aux frais considérables que lui imposait son château de Margat et sa garnison qu'il aliénait ainsi ses biens.

Après avoir cédé plusieurs casaux aux Hospitaliers (4), il leur abandonna en 1182 les domaines qu'il avait eus dans le Roudj, ceux-ci espérant les reprendre aux Musulmans (5).

Cette région qui assurait les communications entre Antioche et la grande ville chrétienne de Fémie (Apamée), les Francs la disputèrent aux Musulmans pendant près d'un siècle. Ainsi de même que les seigneurs de Saone étaient seigneurs de Sardone (Zerdana) entre Alep et l'Oronte, les seigneurs de Margat possédaient de vastes territoires au-delà du fleuve.

Aussitôt après la mort de Renaud II, son fils Bertrand Masoiers achève le démembrement des possessions de sa famille en abandonnant, par un acte établi à Margat le 1^{er} février 1186, le château de Margat à l'Ordre de l'Hôpital.

Il était temps, car deux ans plus tard allait se produire l'offensive de Saladin en Syrie, et il est évident que, sans le geste de Bertrand Masoiers, Margat aurait subi le sort des autres châteaux restés aux mains des seigneurs privés, tels que Saone, Bourzey et Shoghr-Bakas.

(1) Guillaume de Tyr, XXII, e. 6, p. 1071-1072 : « Vir nobilis et potens Rainaldus cognomento Mansuerus, in praesidium suum inexpugnabile et munitissimum, adjunctis sibi quibus cordi causa erat honestior, se recepit, in eo praebens praesulibus a propriis ejectis sedibus et aliis indifferenter ob eandem causam profugis tutum refugium. »

(2) Grousset, II, p. 694.

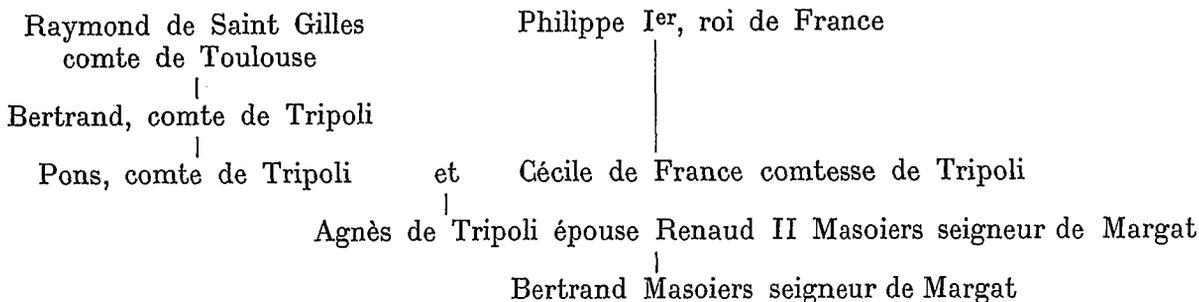
(3) Nous savons par quelques actes qu'il vendit aussi des domaines aux Templiers. Malheureusement les archives de cet Ordre ont été détruites et il est possible qu'il leur en céda bien davantage.

(4) Acte de 1165 (Cart., I, n° 341) où Renaud figure avec sa femme Agnès et ses deux fils Amaury et Bertrand ; acte de 1174, Cart., I, n° 457), désormais Bertrand figure seul à côté de son père ; Actes des 20 et 31 août 1178 (Cart., I, nos 545 et 546) ; Actes de 1181 (Cart., I, nos 613 et 614 et t. IV, nos 595 bis et 624 bis). La dernière cession de Renaud II à l'Hôpital est du 30 octobre 1185 (Cart., I, n° 763) ; elle est faite avec le consentement de son fils Bertrand et de la femme de celui-ci Bermonde. Tous les casaux cités dans les actes ci-dessus se trouvent dans le voisinage de Margat et de Valénie (Banyas), voir Dussaud, p. 129-136.

(5) Cart., I, n° 623. L'acte est daté de Margat le 1^{er} janvier 1182. La donation est faite par Renaud d'accord avec son fils Bertrand et avec l'autorisation du Prince d'Antioche. Cet abandon du Roudj à l'Hôpital avait commencé quatorze ans plus tôt comme on le voit par un acte de donation du Prince à l'Hôpital en janvier 1168 (Cart., I, n° 391). Voir aussi un acte de 1174, Cart., I, n° 457. La donation du Roudj est rappelée dans l'acte de vente de Margat en 1186 dont il sera question plus loin. Il faut bien remarquer qu'il s'agit dans ces quatre actes non pas d'un casal ou d'une forteresse de Rugia, mais bien de tout un territoire qui est le district du Roudj. R. Dussaud observe (p. 167) que « pour les géographes arabes, er-Roudj est le nom d'une vallée ou d'un district, jamais celui d'une ville ou d'une forteresse ». Il en est de même dans ces chartes, et celle de 1182 est particulièrement explicite : *dono... totam Rogiam cum omnibus ubique suis pertinentiis et divisionibus, videlicet terris cultis et incultis, planis et montanis, nemoribus et aquis et piscatoriis suis et raitalibus villanis, quicquid etiam domini ibi habeo et potestatis, quiete... possidendum.* Parmi les signataires figure Zacharie châtelain de Margat.

Les énormes ressources de l'Hôpital permirent à l'Ordre de mettre rapidement la forteresse en état de défense, de tenir tête ainsi au conquérant et de conserver à la chrétienté une place-forte importante entre toutes.

Nous présentons ici l'ascendance de Bertrand Masoiers, seigneur de Margat.



Les Hospitaliers à Margat (1186-1285). — Au début de l'année 1186, le Prince Bohémond III faisait établir à Antioche par son chancelier un acte solennel (1) contenant le texte de la charte datée de Margat le 1^{er} février 1186, comportant cession par Bertrand Masoiers du château de Margat à l'Ordre de l'Hôpital.

Dans le préambule de cet acte, le Prince annonce que le seigneur de Margat, reconnaissant qu'il ne peut supporter la charge de l'entretien de ce château que sa situation à proximité des Infidèles rend indispensable à la défense de la chrétienté, le vend à l'Ordre, d'accord avec sa femme Bermonde. Cette vente ainsi que celle de la cité de Valénie et du « castellum Brahym », avec toutes leurs appartenances est faite avec l'autorisation du Prince, du Patriarche d'Antioche, de la Princesse Sibylle, des fils du Prince, Raymond et Bohémond déjà parvenus à l'âge de chevalerie, et avec le consentement du comte de Tripoli et de l'évêque de Valénie. Elle est faite entre les mains de Roger de Moulins, grand maître de l'Ordre, moyennant un versement annuel de 2.200 besants sarrazinois (2).

La charte de Bertrand portait les signatures de l'évêque de Valénie, de l'abbé de Saint-Paul d'Antioche ; de plusieurs frères de l'Hôpital dont le châtelain du Crac et le nouveau châtelain de Margat, frère Henri ; des chevaliers de Margat anciens vassaux de Bertrand qui deviennent ceux de l'Hôpital, notamment un parent de ce seigneur Étienne d'Aillant et Amelin son châtelain de Margat (3).

En confirmant cette vente, le Prince en fait une autre à l'Hôpital, en son nom propre, de domaines dépendant du fief de Margat, moyennant 10.000 besants sarrazinois dont 2.000 pour ses fils. Ces domaines aliénés à l'Ordre sont considérables. Dans l'énumération des dépendances de Margat, on distingue d'abord quatre châteaux, Cademois, Laicas, Malaicas, Bokebeis (4), puis ensuite des villages, des abbayes, un château, des terres et

(1) *Cart.*, I, n° 783 (p. 491-496). Röhrich, *Reg.*, p. 171-172, n°s 647 et 649. Dans cet acte qui constitue pour ainsi dire la fin d'une grande famille féodale, apparaît à côté de Bertrand, sa femme Bermonde (ou Raimonde). Celle-ci était fille de Gautier de Barut, seigneur de la Blanchegarde (voir Rey, *Les familles d'outre-mer...*, p. 240-241 et 391-395). Bertrand et Bermonde eurent trois enfants, Renaud, mort avant son père, Béatrix, Agnès qui épousa Aimery Barlais. Bertrand vivait encore en 1217. Comme beaucoup de seigneurs de Palestine et de Syrie, il avait dû, après la 3^e croisade au cours de laquelle fut prise l'île de Chypre, se retirer dans ce nouveau territoire latin. C'est à Nicosie qu'en 1217 il ratifiait la donation testamentaire de 200 besants de rente faite à l'Hôpital par son fils Renaud (Nicosie, 23 juillet 1217, *Cart.*, II, n° 1579). En 1199, un Robert de Margat peut-être le 4^e enfant de Bertrand et de Bermonde est envoyé par le roi Léon d'Arménie au Pape Innocent III (*Innocentii Epistolae*, I, 11, p. 551).

(2) Cette rente était encore payée aux descendants de Bertrand de Margat en 1266, *Cart.*, III, n° 3213 et n° 3236.

(3) Cet acte fut confirmé par le Pape Urbain III, le 30 juin 1186, *ibid.*, n° 809.

(4) « Concedo etiam prefatis fratribus de pertinentiis predicti castelli, scilicet Margati, Cademois, Laicas,

près de vingt casaux lesquels sont, est-il spécifié, dans la Principauté d'Antioche. C'est donc que les quatre châteaux indiqués en tête ne font pas partie de la Principauté d'Antioche, bien qu'ils soient considérés comme dépendant de Margat. Ils sont alors en réalité entre les mains des Assassins ou de montagnards et s'ils ont été occupés jadis par les Croisés, ils ne devaient sans doute désormais qu'un tribut au seigneur de Margat.

Les localités citées comme faisant partie de la Principauté ont presque toutes été identifiées. Si certaines sont dans le voisinage de Margat (1), un certain nombre sont dans de toutes autres régions de la Principauté. Un groupe se trouve dans le Roudj (2) et ce n'est sans doute qu'une confirmation de la cession de 1182 ; d'autres se trouvent dans la région du Cassius (Djebel Aqra), le Mont Parlier (3) des Francs, au Sud-Ouest d'Antioche. Enfin d'autres plus au Nord, dans la Montagne Noire, c'est-à-dire entre le lac d'Antioche et le Ras el-Khanzir (4).

L'année qui suivit l'installation des Hospitaliers à Margat se produisit l'effroyable catastrophe, la bataille de Hattin (4 juillet 1187), qui fut bien près de faire sombrer la grande colonie franque d'Orient.

Après avoir tenu la Palestine à sa merci, Saladin poursuivant sa victoire, montait vers le Nord au printemps 1188 pour marcher à la conquête de la Syrie. Mais les châteaux tenus par l'Hôpital et le Temple étaient bien gardés. S'étant approché du Crac des Chevaliers le 30 mai, Saladin avait compris qu'il se briserait contre ses murailles (5), et il poursuivit sa marche en avant. Ayant gagné la côte il saccagea Tortose, et tenta en vain d'enlever aux Templiers le puissant donjon de cette cité. Continuant la route de la mer vers le Nord, il lui fallait suivre l'étroite corniche surveillée par la forteresse de Margat.

A ce moment le roi de Sicile Guillaume II, avait envoyé au secours des Chrétiens d'Orient une flotte commandée par l'Amiral Margarit. Celui-ci, après avoir réussi à empêcher Saladin de s'emparer de Tripoli, était venu mouiller ses navires dans le petit port de Margat et tenta d'arrêter la marche de l'armée musulmane. Des navires on pouvait tirer sur celle-ci qui devait forcément longer le rivage. Saladin eut l'idée de faire disposer la nuit au bord de la mer une véritable palissade, faite de hauts mantelets de cuir et de laine, qui permit à son armée de défiler à l'abri des flèches des marins siciliens, tandis que ses propres archers tiraient sur ceux-ci (juillet 1188) (6).

« Ayant reconnu que Marqab était imprenable et qu'il n'y avait aucun espoir de s'en emparer, il poursuivit sa route vers Djebelé », nous dit Aboul-Féda.

On sait qu'au début de la 3^e croisade, la flotte de Richard Cœur de Lion fut jetée par la tempête sur la côte de Chypre. Depuis quelques années l'île était au pouvoir d'un prince byzantin, Isaac Comnène, qui s'était rendu indépendant.

Celui-ci ayant fort mal accueilli les Croisés, le roi Richard l'attaqua, le vainquit et le fit prisonnier (21 mai 1191).

Richard confia aux Hospitaliers la garde du captif qui fut enfermé à Margat avec sa

Malaicas cum divisio et pertinentiis suis. Concedo etiam eis omne illud juris quod habere debeo in Bokebeis... » Il s'agit de Qadmous, Olleiq, Maniqa, Abou-Qobeis (Dussaud, p. 130 et 140). Abou-Qobeis se trouve à proximité de l'Oronte éloignée des territoires francs ; il semble, d'après le texte ci-dessus que le Prince d'Antioche n'avait sur ce château que des droits illusoire.

(1) Dussaud, p. 129-130.

(2) Dussaud, p. 173-174.

(3) Dussaud, p. 422.

(4) Dussaud, p. 440 ; R. Grousset, I, p. 562.

(5) Paul Deschamps, Le Crac des Chevaliers, p. 122.

(6) Abou-Chama, *Livre des deux Jardins*, H. or., IV, p. 356-357. — Ibn al-Athir, *Kamel*, I, p. 480 ; p. 718-719. — Aboul Feda, H. or., I, p. 59.

femme et sa fille. Il y resta jusqu'à sa mort en 1195. Les chroniqueurs racontent que Richard avait fait faire à Isaac, à la demande de celui-ci, des chaînes d'argent (1).

Au début du XIII^e siècle, la garnison de Margat fait preuve d'une grande activité. On voit à plusieurs reprises les Hospitaliers de Margat se joindre à ceux du Crac pour des expéditions contre les Musulmans ; cet Ordre dont la puissance est maintenant égale à celle d'un prince souverain a sa diplomatie propre et ses guerres particulières. En 1203, l'Hôpital est en lutte avec l'émir de Hama, un petit-fils de Saladin, Malek el-Mansour. Les chevaliers vont faire une incursion du côté de Hama ; le 16 mai l'émir remporte sur eux une victoire. Quinze jours plus tard, les Hospitaliers sortent du Crac et de Margat et se portent vers Montferrand. Ils subissent le 3 juin une sanglante défaite (2).

En 1204-1205 (601 de l'Hégire), les Hospitaliers recommencent ; ils arrivent en nombre sur le territoire de l'émir et poursuivent son armée jusqu'à l'Oronte, aux portes de Hama, ils mettent la contrée à feu et à sang (3). Ensuite ils font une expédition contre Homs. Maqrizi signale la même année une attaque des Francs de Tripoli, auxquels s'était joint sans doute un corps d'Hospitaliers de Margat et du Crac, contre Djebelé et Lattaquié qui étaient alors aux mains des Musulmans.

C'est pour réagir contre ces expéditions répétées, que le Sultan d'Alep, Malek Zahry Ghazy se décida en cette même année 601 à assiéger Margat. Il envoya contre la forteresse, sous le commandement de Moubariz ad din Akdja, une armée qui détruisit les tourelles de l'enceinte. Mais le général ayant été tué par une flèche, les Musulmans se retirèrent au moment où ils allaient emporter la place.

Ces expéditions renouvelées (5) où les succès alternent avec les revers, nous montrent la valeur guerrière acquise alors par les Hospitaliers, solidement soutenus par leurs deux grands châteaux voisins de Tripoli. Comme l'observe très justement R. Grousset (6), quinze ans après l'écrasement de la chrétienté à Hattin, l'Hôpital reprenant les traditions des anciens comtes provençaux menait des offensives vigoureuses contre les villes musulmanes du Moyen-Oronte.

Plusieurs textes d'ailleurs, sur ces premières années du XIII^e siècle, nous apportent la preuve que l'Ordre parvenait alors au plus haut degré de sa puissance militaire. Il jouait un rôle si important dans la grande colonie franque qu'on pouvait le considérer comme un État souverain dont l'hégémonie s'étendait un peu partout sur le territoire.

Il possédait de vastes domaines habités par de nombreuses populations agricoles qui lui permettaient de subvenir aux frais d'entretien de ses forteresses abondamment pourvues d'hommes d'armes, de vivres et de matériel de guerre.

(1) Eracles, c. XXVI, *H. occ.*, II, p. 168-169 : « Quant Kir Sac (Isaac) qui estoit de grant cuer... vit que il perdoit tout sanz recovrer... se feri en la greignor preisse de gent tant que il vint au Roi (Richard) ; et Kir Sac le feri d'une mace que il tenoit un grand cop, et tant de gent murent à lui que il fu portez a terre et fu pris. Onc puis li rois (Richard) n'i trova nul contrest en la terre, ainz li furent lorz tuit li chastel rendu, et il si fist metre Kir Sac en traversainz et en aneaus d'argent, et envoa lui et sa feme et sa fille à Margat en la garde de l'Ospital... » Neophytus Presbyter, *Hist. Grecs Crois.*, I, p. 561-562. — Vinisaufr..., I, II, c. LX et LXI, p. 328. — Benoît de Petersborough..., t. II, p. 650-651. — Voir Mas-Latrie, *Hist. de Chypre*, t. I, p. 13.

(2) « ... Ils étaient 400 cavaliers et 1400 fantassins sans compter les Turcoples ; ils avaient en plus avec eux des arbalétriers et des tireurs de *zambourak*. Le chef des Turcoples fut tué dans cette bataille ainsi qu'un comte ; les Hospitaliers perdirent un grand nombre de frères. Les captifs furent conduits à Hama. » Djemal ed Din, passage publ. par Blochet, dans *Revue de l'Orient latin*, t. IX, p. 1284, I. Voir aussi Makrizi, *Hist. d'Égypte*, *ibid.*, p. 127-128, et Aboul Féda, p. 81.

(3) Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, II, p. 96. — Abou Chama, *Deux Jardins*, *H. or.*, IV, p. 154. — Makrizi, *Hist. d'Égypte*, éd. Blochet, dans *Revue de l'Orient latin*, t. IX, p. 135.

(4) Djemal ed Din, éd. Blochet, dans *Revue de l'Orient latin*, t. IX, p. 136, n. 1. — Voir Van Berchem, *Voyage...*, p. 299.

(5) Elles se répètent les années suivantes (1206-1208) : deux fois le Crac est attaqué, et en 1207-1208 les Francs du Crac et de Tripoli font le siège de Homs, voir Paul Deschamps, *Le Crac des Chevaliers*, p. 125-126.

(6) t. II, p. 183.

On verra plus loin, dans l'étude archéologique, que nous arrivons aux mêmes conclusions que pour le Crac : Margat, considérablement amplifié par les Hospitaliers, devait alors être à peu près terminé et présenter l'aspect d'ensemble imposant qu'il conserve encore aujourd'hui.

C'est à cette époque que se tint à Margat, sous la présidence du Grand Maître Alphonse de Portugal, le Chapitre Général de l'Hôpital, lequel promulgua alors d'importants statuts de l'Ordre dont le texte nous a été conservé.

Ce chapitre eut lieu l'une des années 1204, 1205, 1206, vraisemblablement au mois de juin (1). Près de cent ans plus tard les chevaliers de l'Ordre, réfugiés à Chypre se référaient encore aux « Établissements de Margat » (2).

C'est l'Allemand Wilbrand d'Oldenbourg qui, dans le récit de son voyage de 1212, donne la description la plus complète qui nous soit parvenue de ce magnifique château-fort médiéval : « C'est, dit-il, un château vaste et très fort, muni d'une double muraille et ceint de plusieurs tours. Il se dresse sur une haute montagne. Ce château appartient à l'Hôpital et c'est la plus forte défense de toute cette contrée. Il s'oppose aux nombreux châteaux du Vieux de la Montagne (3) et du soudan d'Alep et il a tant réfréné leur tyrannie qu'il peut exiger d'eux chaque année un tribut de deux mille marcs. Chaque nuit quatre chevaliers de l'Hôpital et vingt-huit soldats y montent la garde. Les Hospitaliers, outre la garnison y entretiennent mille personnes. Le terrain environnant la forteresse procure chaque année des récoltes de plus de cinq cents charrettes. Les provisions qui y sont réunies sont prévues pour cinq années » (4).

Après le résultat inattendu de la quatrième Croisade qui, détournée de son but, fut conduite à la conquête de l'Empire Byzantin, la Papauté voulut provoquer une cinquième Croisade. Des prédicateurs furent envoyés à travers l'Europe. Un prélat arrivé de France en 1216, Jacques de Vitry, nommé évêque d'Acre, parcourut la Syrie pour y prêcher la Guerre Sainte. On le vit exhorter les populations et les hommes d'armes non seulement dans les villes mais aussi dans les forteresses à Beyrouth, à Giblet (Djebeil), à Tripoli, au Crac des Chevaliers, à Chastel Blanc, à Tortose où il faillit être massacré par les Assassins.

De Tortose, il alla prêcher à Margat. Lui aussi, d'un mot, signale la puissance de cette forteresse (5).

(1) *Cart.*, II, n° 1193, p. 31-40. Cette réunion d'un chapitre général de l'Hôpital à Margat fut l'objet d'un conflit entre le Grand Maître et les dignitaires de l'Ordre. Ceux-ci lui reprochaient de ne s'être pas conformé aux usages qui voulaient que ces chapitres se tinssent dans les limites du Royaume de Jérusalem. Alphonse de Portugal à cause de cette affaire se démit de sa charge (Delaville le Roulx, *Les Hospitaliers en Terre Sainte...*, p. 131). Voir aussi : *Cart.*, III n° 4462, p. 773, an. 1299. Voir aussi Delaville le Roulx : Les Statuts de l'Ordre Saint-Jean de Jérusalem, dans *Bibl. de l'École des chartes*, 1887, t. XLVIII, p. 343 et s.

(2) *Cart.*, acte de 1299, t. III, n° 4462 ; acte de 1303, t. IV, nos 4617, 4620, 4621. Un historiographe de l'Ordre de l'Hôpital, Guillaume de Saint-Estève, qui écrivait à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e : « Comment la sainte Maison de l'Hôpital de S. Johan de Jérusalem commença » (*H. occ.*, V, p. 425 et 427) parlant d'une donation faite à l'Hôpital par Godefroy de Bouillon dit ceci : « Et meismes ce témoignent les escriis et recordations qui furent recordées au Margat. » Il semble bien qu'il s'agit ici de cette grande assemblée des chefs de l'Ordre qui eut lieu à Margat en 1204-1206, et qu'alors non seulement on dressa les statuts de l'Ordre mais on rassembla les privilèges et les documents le concernant depuis sa fondation.

(3) C'est-à-dire le Maître des Assassins.

(4) J. C. M. Laurent, *Peregrinatores medii aevi...*, Leipzig, 1864, p. 170. Notons encore ce passage du chroniqueur arabe Yakout qui, vers 1225, écrit ceci sur Margat : « C'est un château tel que tout le monde dit n'en avoir jamais vu de pareil. » (*Mu'jam*, t. IV, p. 500).

(5) Dans une lettre qu'il écrivait à la fin de mars 1217. Lettres de Jacques de Vitry publiées par Röhrich dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XIV (1892), lettre II, p. 106-118, le passage concernant Margat est, p. 116 : « Inde vero transivi cum manu armata in civitatem quandam (Valénie) habentem oppidum munitissimum quod castrum dicitur Margant in quo cum per dies aliquot verbum Dei predicassem, proposueram per mare transire in Antiocham. »

En cette même année, le prince arménien Raymond Roupen qui, depuis plusieurs années, voulait se faire attribuer la principauté d'Antioche et avait obtenu l'appui des Hospitaliers, atteignait enfin son but et devenait Prince d'Antioche. En récompense il donna à l'Hôpital plusieurs places. C'est ainsi que le Sénéchal d'Antioche, Acharie de Sermin, vint au nom de Raymond Roupen, faire remise du port de Djebelé à Joubert, châtelain de Margat (1).

En janvier 1218, le roi André II de Hongrie qui avait dirigé cette cinquième Croisade avec le roi de Jérusalem, Jean de Brienne, reprenait le chemin de ses États. Il avait passé par le Crac et par Margat, et dans ces deux places fortes des Hospitaliers, on l'avait reçu avec de grands honneurs. Pour récompenser le courage que les chevaliers de l'Hôpital avaient déployé devant lui pendant sa campagne, et pour manifester l'admiration qu'il avait éprouvée en contemplant les imposantes forteresses confiées à leur garde, il prodigua à l'Ordre ses libéralités. Il assigna à chacun des deux châteaux une rente de cent marcs sur ses salines de Szalacs en Hongrie (2).

On sait que l'Empereur Frédéric II avait obtenu en 1229 à Jaffa, du Sultan Malik el-Kamil, un traité de paix d'une durée de dix années et renouvelable. Ce traité rendait aux Chrétiens Jérusalem, une partie de la Palestine et de la Syrie méridionale. Mais les territoires d'Antioche et de Tripoli, Tortose et Chastel Blanc qui dépendaient des Templiers, le Crac et Margat qui appartenaient à l'Hôpital, étaient exclus du traité (3).

Margat, comme le Crac, devait donc toujours se tenir sur ses gardes. On a vu que maintes fois, dans les premières années du siècle, le contingent de Margat s'était joint à celui du Crac et aux troupes de Tripoli, pour attaquer les villes de Homs et de Hama, où résister aux incursions de corps musulmans sortant de ces villes.

On sait qu'en 1233 (4), le Crac servit de lieu de concentration aux troupes chrétiennes pour une expédition sur le territoire de Hama ; des chevaliers du royaume de Jérusalem, de l'île de Chypre, de la principauté d'Antioche, des chevaliers du Temple se joignirent au contingent réuni par l'Hôpital et qui se composait de cent chevaliers, quatre cents sergents à cheval, et quinze cents fantassins, sous les ordres de Guérin, grand maître de l'Ordre. Il est évident que la garnison de Margat fournit une partie de ce corps de troupe.

Il fallait aussi tenir tête à Alep. C'est ainsi qu'en 1242, le grand maître de l'Ordre, Pierre de Vieille-Bride se trouvait à Margat pour diriger les opérations contre le sultan d'Alep avec lequel l'Hôpital était alors en guerre (5).

(1) Rey, *Hist. des Princes d'Antioche*, dans *Revue de l'Orient latin*, IV, p. 385-386. R. Grousset, III, p. 262. — Voir aussi *Cart.*, II, nos 1262, 1355, 1358, 1442.

(2) *Cart.*, t. II, donation au Crac, 12-18 janvier 1218, n° 1602, p. 238-239. Donation à Margat, même date, n° 1603, p. 239-240 : « ... in jus et supradicti Margati, quod recte in frontibus paganorum situm est, sustentationem perpetuam, ob reverentiam etiam fratrum in memorato castro commorantium, a quibus in nostro transitu benigne recepti fuimus et honorifice pertractati de proventibus salium regni nostri centum marcas dedimus... in argento apud Zolacha... persolvendas... Datum apud Margat ; confirmation donnée par le Pape Honorius III, le 25 juin 1218, n° 1613, p. 244.

(3) Lettre de Gérold Patriarche de Jérusalem au Pape Grégoire IX, dans *Mon. Germ. Hist.*, Epistolae, I, p. 296-299. — Mas-Latrie, *Hist. de Chypre*, III, p. 626-629. Voir John L. La Monte, *The Wars of Frederic II...*, New York, Columbia University Press, 1936, p. 36-37.

(4) Paul Deschamps, *Le Crac des Chevaliers*, p. 128-129. Cette même année, le Patriarche d'Antioche, légat du Saint Siège, Albert Rezato, terminait par une sentence arbitrale, prononcée à la requête de Guérin, grand maître de l'Hôpital, et d'Armand de Périgord, grand maître du Temple, les difficultés soulevées entre les deux ordres par suite de trêves conclues séparément par chacun d'eux avec les Musulmans (Delaville le Roulx, *Cart.*, II, n° 2058, p. 455-7. — Röhrich, *Reg.*, p. 272, n° 1043). ... Templarii autem debent ire et redire de nocte de die, tam ipsi quam homines sui, libere et sine aliqua inquietatione ... Hospitaliariorum aut suorum, per portam quam habet Hospitale in muro quod extenditur versus mare prope portum Margati, et per maritimam, et per viam, que est inter barquile et ravinam que extenditur usque ad mare, et per omnes vias que sunt stabilite vel stabilientur a supradicta via.

(5) Gestes des Chiprois, 222 et 223, *Hist. armén. Crois.*, II, p. 729-730. — Mathieu de Paris, *Chronica majora*, IV, 167 et 256. — Delaville le Roulx, *Les Hospitaliers en Terre Sainte...*, 1904, p. 187.

Depuis assez longtemps Margat était devenu un véritable siège épiscopal, car l'évêque de Valénie (Banyas), y avait transporté sa résidence. Wilbrand d'Oldenbourg qui y passa en 1212 nous en informe (1). Le 22 novembre 1234, Barthélémy, évêque de Valénie, prononçait une sentence à Margat (2).

Nous arrivons à la grande offensive menée par le sultan Beibars contre les États chrétiens et spécialement contre les forteresses de l'Hôpital.

Depuis 1261, presque chaque année, il ravage le territoire latin. En 1268, désastre effrayant pour la chrétienté, il s'empare de la grande cité d'Antioche.

Rappelons le pathétique appel au secours lancé quelques jours après par le grand maître Hugues Revel à ses frères de Saint-Gilles (du Gard), cri d'alarme qui demeure sans écho, l'Occident n'ayant plus la force de venir en aide à la colonie chrétienne d'Orient.

Il dit que les ressources de l'Hôpital s'affaiblissent, qu'il a fallu faire de gros sacrifices pour mettre en état de défense Antioche et Saint-Jean d'Acre, que l'Ordre assure encore sur une partie du territoire la sécurité des Chrétiens, grâce à ses deux grandes forteresses du Crac et de Margat dont l'entretien lui coûte des sommes énormes. Cette contrée où l'Hôpital faisait vivre naguère plus de dix mille hommes est maintenant presque abandonnée et l'Ordre n'y a plus que trois cents chevaliers (3).

En 1268, l'Hôpital était obligé d'abandonner au sultan le petit port de Djébelé entre Margat et Lattaquié.

En décembre 1269-janvier 1270, il arrivait deux fois de Hama à l'improviste, pour assiéger Margat, continuant à vouloir occuper la côte pour bloquer ensuite plus facilement le Crac. Mais ces deux sièges étaient repoussés par les Hospitaliers. A la fin de janvier, il passait près du Crac, repoussait une tentative de sortie de la garnison et ravageait les environs.

Quelques mois plus tard, la dernière grande Croisade, le dernier effort de l'Occident pour secourir les Chrétiens de Palestine et de Syrie, échouait lamentablement et le roi saint Louis mourait à Tunis (25 août 1270).

Beibars comprit qu'il tenait la victoire. Il n'avait plus qu'à abattre une à une les dernières places-fortes qui lui résistaient encore. Il s'attaqua d'abord à la plus puissante d'entre elles, le Crac des Chevaliers.

Il l'enlevait au bout d'un siège de cinq semaines (mars-avril 1271), où les Hospitaliers lui opposèrent une magnifique résistance (5).

Après la chute du Crac, premier son du glas de la chrétienté en Orient, il faudra vingt ans encore pour que la puissance musulmane achève sa victoire.

La côte de Syrie était encore solidement gardée par Margat, Maraclée, Tortose, Tripoli, Giblet, Beyrouth.

Les Hospitaliers durement éprouvés par la perte de leur grande forteresse, obtinrent à grand-peine du sultan une trêve pour Margat, au prix de la cession d'une moitié de son

(1) J. C. M. Laurent, *Peregrinatores...*, p. 170. Après avoir parlé de Margat il écrit : « In pede illius montis sita est quaedam civitas Valenie nuncupata. Que cum aliquando... fuerit maxima... modo est destructa et desolata. Cujus sedes episcopalis in castrum Margath est translata. »

(2) *Cart.*, II, n° 2094, p. 476 : « Data est hec sententia apud Margatum in camera dicti domini episcopi. » Cf. le texte suivant reproduit d'après Bernard le Trésorier, dans l'édit. Guillaume de Tyr, *H. occ.*, II, p. 122, n. c : « Mergad, quod erat fratrum Hospitalis, in monte altissimo situm... distat enim oppidum ab ipsa civitate (Valania) fere par leucam... sedes vero episcopalis, quae erat in ipsa civitate Valania, propter sarracenorum impetum, translata fuit in ipsum oppidum. »

(3) *Cart.*, IV, p. 292, n° 3308, voir Paul Deschamps, *Le Crac des Chevaliers*, p. 131.

(4) Maqrizi, *Hist. des Sultans mamlouks*, trad. Quatremère, I b, p. 78-80 ; voir Röhrich, *Études sur les derniers temps du royaume de Jérusalem*, dans *Archives de l'Orient latin*, t. II (1884), p. 396.

(5) Paul Deschamps, *Le Crac des Chevaliers*, p. 132-136.

territoire et à condition de ne pas construire de nouvelles fortifications dans cette place (1).

Beibars répara aussitôt après la prise du Crac, les dégâts que ses machines avaient faits aux ouvrages, il amplifia les défenses (2). Il fit de cette place-forte le chef-lieu de la « Province des Conquêtes heureuses » et il s'en servit comme base d'opération pour ses expéditions futures contre les positions chrétiennes. Après lui, le sultan Qelaoun devait encore renforcer les fortifications du Crac et construire en 1285 (3), l'énorme saillant carré qui se trouve au milieu du front Sud de la première enceinte.

La forteresse de Margat menacée par cette base d'opération si redoutable résista énergiquement. Même en 1280 (fin octobre), les Hospitaliers prennent l'offensive : en liaison avec les Mongols dont une armée venait d'envahir la Syrie du Nord, une troupe de deux cents cavaliers va, de Margat, faire une chevauchée sans doute dans la Boquée au voisinage du Crac. Ils s'emparèrent d'un nombreux bétail et d'autres denrées, mais comme ils s'en retournaient, ils furent assaillis, à la hauteur de Chastel Blanc (Safitha), par une nombreuse troupe de Musulmans, 5.000 cavaliers et fantassins ; ils battirent en retraite, mais soudain au voisinage de Maraclée, c'est-à-dire près du rivage malgré leur petit nombre, les chevaliers de Margat firent volte-face, foncèrent sur leurs assaillants et les mirent en déroute. Les Chrétiens ne perdirent qu'un sergent dans ce combat et tuèrent plus de cent ennemis (4).

Le Crac et Margat, ces deux grandes forteresses sœurs, chefs-d'œuvre de l'art militaire des Hospitaliers, maintenant opposées allaient par deux fois s'affronter.

Le sultan Qelaoun confia au gouverneur du Crac la charge de s'emparer de Margat. En février 1281, ce général, Balban al-Tabbakhî à la tête d'une armée de sept mille hommes vint assiéger Margat. Les Hospitaliers au nombre de deux cents chevaliers et deux cents fantassins firent alors une sortie héroïque qui mit les Musulmans en fuite (5). La troupe chrétienne perdit un chevalier et douze sergents.

Le 25 septembre 1281, le grand-maître de l'Hôpital, Nicolas Lorgne, ancien gouverneur du Crac, écrivait de Saint-Jean d'Acre au roi d'Angleterre, Édouard I^{er} : « Nostre chastel de Margat nos tenons aussi bien garni de frères et d'autres gens d'armes com nos feismes jusques avant la trive, por la grant desloiauté que nos savons ou le soudan de la quele est pleins sur toz les paiens dou monde » (6). Lui-même et le trésorier de l'Ordre, Joseph de Cancy, ami particulier d'Édouard I^{er}, adressaient de pressantes missives à ce roi pour qu'il envoyât des secours à la chrétienté d'Orient de plus en plus menacée (7). Ces appels restaient sans écho.

Dans le récit de son voyage en Syrie en 1283, Burchard de Mont-Sion vante encore la puissance défensive du château de Margat (8).

(1) Maqrizi, *Hist. des sultans mamlouks*, I b, 85 et 151. Aini, *Hist. Orient. Crois.*, II, 1^{re} partie, p. 238 et n. 3. Voir Röhrich, *Étude sur les derniers temps du royaume de Jérusalem*, *Archives de l'Orient latin*, II, p. 399. — Van Berchem, *Voyage en Syrie*, p. 301 et n. 3.

(2) Paul Deschamps, *ouvr. cité*, p. 136-138.

(3) *Ibid.*, p. 156, n. 3.

(4) *Gestes des Chiprois*, III, *Chronique du Templier de Tyr*, ed. Gaston Raynaud, 1887, p. 208, publ. par la *Société de l'Orient latin*, tome V. — *Hist. armén. Crois.*, II, p. 784. — *Annales de Terre Sainte*, dans *Archives de l'Orient latin*, II, 2^e part., p. 457 ; Marino Sanuto, 228.

(5) Aboul Féda, *H. or.*, I, p. 158. — *Gestes des Chiprois*, *Hist. armén. Crois.*, II, p. 782 et 786. — Aboul Faradj, 537, 591, *Annales de Terre Sainte*, dans *Archives de l'Orient latin*, II, p. 45. — Van Berchem, *Voyage en Syrie*, p. 301, n. 5. — Delaville le Roulx, *Les Hospitaliers en Terre-Sainte...*, p. 232. D'après la chronique de Kirtay (ms. de Gotha) la garnison de Margat vers 1280 comptait 120 chevaliers (renseignement fourni par M. Claude Cahen).

(6) Delaville le Roulx, *Cart.*, III, n° 3766. — *Les Hospitaliers en Terre-Sainte...*, p. 233 et n° 1.

(7) Lettres des 5 et 31 mars 1282, Delaville le Roulx, *Cart.*, III, nos 3781 et 3788. Voir aussi Delaville le Roulx, *Les Hospitaliers en Terre-Sainte...*, 1904, p. 233.

(8) J. C. M. Laurent, *Peregrinatores...*, p. 30 : « De Antarado septem leucis est castrum Margath, fratrum Hospitalis Sancti Johannis, supra civitatem Valaniam, per unam leucam distans a mari, munitum valde et in monte altissimo situm. »

Enfin Margat allait tomber aux mains du sultan mameluk Qelaoun. Son ennemi, le khan mongol de Perse, allié des chrétiens qui, par deux fois, en 1280 et 1281 avait combattu contre lui, venait de mourir. Qelaoun débarrassé de ce redoutable adversaire reprit aussitôt l'offensive contre les Chrétiens. Il n'hésita pas à rompre la trêve de dix ans et dix mois qu'il avait conclue avec le grand-maitre de l'Hôpital le 13 mai 1281.

Son premier objectif fut Margat.

En grand secret, il fit à Damas des armements considérables, mobilisa une nombreuse armée, rassembla des provisions, des munitions, flèches, naphte, outillage de siège, et une importante artillerie. Il apparut devant la place le 17 avril 1285. La forteresse devait résister cinq semaines comme le Crac. Les Hospitaliers se défendirent avec acharnement.

Les machines de siège environnaient la forteresse, leurs projectiles détruisirent les mangonneaux des assiégés, mais ceux-ci les réparèrent et à leur tour brisèrent une partie des machines ennemies qui, en s'abattant, écrasèrent de nombreux musulmans. En même temps, les sapeurs creusaient des mines. Qelaoun dirigeait le travail de l'une de ces mines qui pénétrait sous la tour de l'Éperon (1) à la pointe Sud de la forteresse, en avant du donjon. Il fit entasser du bois dans cette mine et l'on y mit le feu.

En même temps, les Musulmans livraient un furieux assaut, mais ils furent repoussés. La tour ébranlée par la mine et l'incendie s'effondra, jetant le désordre parmi les assaillants qui se retirèrent découragés (23 mai). Il semble d'après le récit du chroniqueur arabe, que l'effondrement de la tour avait comblé la mine.

La nuit était venue. Les Francs n'étaient pas moins épuisés et, ayant constaté que d'autres mines pénétraient par-dessous les fossés jusque sous d'autres tours, ils comprirent qu'il était inutile de prolonger la résistance.

Ils envoyèrent donc des parlementaires à Qelaoun qui, voulant conserver cette forteresse pour l'employer contre les Chrétiens, accepta aussitôt leur offre de capitulation. Le 24 mai, l'étendard du sultan fut hissé sur la forteresse, et le lendemain Qelaoun y entra.

La garnison des Hospitaliers évacua la place, le 27 mai, selon les chroniqueurs occidentaux, et se retira à Tortose et à Tripoli. Les vingt-cinq dignitaires de l'Hôpital purent sortir à cheval et en armes (2).

Des vestiges du terrible siège de 1285 restent encore plantés dans les pierres du donjon de Margat. En effet, nous avons trouvé, piquées dans les joints des pierres qui encadrent ses archères, un certain nombre de pointes de flèches. C'est la preuve que dans ces sièges, les archers lançaient à profusion leurs traits vers les étroites fentes des archères des tours.

(1) Amadi, éd. Mas-Latrie, 1891, p. 216 : El soldan Malec assedio Margat, castel del Hospital de San Joan ; et venne l'assedio da li disisette d'avril fino a li vintisetti di mazo, che le prese a patti, perche era minato verso la torre del Speron che era catuta. Et il soldan mando tutta la gente a salvamento in Tortosa et a Tripoli, *Gestes des Chiprois*, 429, *Hist. armén. Crois.*, II, p. 791-792 : « Et en se dit an de M et CC et LXXXIII vint le soudan Melec el Monsour à Damas et fist son astir, et ala aseger Marguat, chastiau de l'Ospitau de Saint Johan et le tint siégé de XVII jours d'avril enjusques a XVII jours dou mois de may, qu'il la prist a fiance, car il estoit minés devers la tour de l'Espérance, quy estoit chüe, et le soudan manda toute sa gent a sauveté à Triple et à Tertouse. » C'est par erreur que ce texte dit la Tour de l'Espérance. Amadi et Florio Bustron donnent le nom véritable de cette tour « l'Éperon ». Sanudo dit : Josperon, ce qui est conforme à l'aspect de cet ouvrage et correspond au terme de « bachura » (ouvrage avancé, barbacane) qu'emploient les textes arabes. — *Annales de Terre-Sainte, Archives de l'Orient latin*, t. II, 2^e partie, p. 458. — Marino Sanuto, p. 229. — Florio Bustron, p. 116-117. — Voir aussi Delaville le Roulx, *Les Hospitaliers en Terre Sainte*, p. 235. — Aboul Fêda, *Hist. Orient. Crois.*, t. I, p. 161 et 168. — Pour les autres sources arabes du siège, voir Van Berchem, *Voyage en Syrie*, p. 302, n. 6 qui a donné (p. 310-318, texte arabe et traduction) le récit le plus complet emprunté au Tachrif, *Vie de Qelaoun*, Paris, 1704 ; voir aussi traduction de la Prise de Margat dans la vie de Qelaoun, dans Michaud, *Histoire des Croisades*, tome VI, 1822, *Bibliographie des croisades*, par Reinaud, t. II, p. 693-697.

(2) R. Grousset, III, p. 703-704.

Celles qui n'atteignaient pas leur but allaient s'émousser contre les pierres et tombaient à terre, d'autres pénétraient dans les joints du mortier.

Qelaoun pourvut la forteresse d'un important matériel de guerre, et d'une garnison de mille combattants avec quatre cents ouvriers.

La tour de l'Éperon reconstruite porte une inscription rappelant sa victoire. Elle porte aussi le nom de Balban al-Tabbaki, gouverneur du Crac, à qui la garde de Margat fut confiée.

Qelaoun compléta sa conquête en faisant démolir à douze kilomètres au Sud de Margat l'extraordinaire fort de Maraclée construit par Barthélémy de Maraclée, sur un haut-fond dans la mer à une cinquantaine de mètres du rivage, et dont on voit encore les fondations.

DESCRIPTION (1). (Pl. XXXVI-LVI).

Solidement établi sur toute l'étendue d'un large plateau à 362 m d'altitude, à 2 km de la mer à vol d'oiseau, le château de Margat commandait la grande route du rivage de Syrie.

Une tour de garde, Bordj es-Sabi (Pl. LV, LVI), ouvrage de plan carré, se trouve immédiatement au bord de cette route sur un mamelon. La ville épiscopale de Valénie (Banyas) au bord de la mer, et Margat, fermaient au Sud la Principauté d'Antioche, à la frontière du Comté de Tripoli. Vers l'Est, Margat surveillait le territoire des Assassins tout proche (2). (Plan et coupe de Bordj es-Sabi dans l'Album).

Par une piste partant de Banyas vers le Sud-Est, on atteint à 6 km la forteresse dont le plan donne schématiquement l'aspect d'un triangle équilatéral (3). Cependant les deux fronts Est et Ouest décrivent chacun vers la pointe Sud une légère courbe concave, en sorte que cette extrémité du triangle forme une langue de terrain étroite et allongée. C'est là qu'on a groupé les défenses les plus puissantes de la Place que menace une éminence toute proche. (Pl. XXXVI à XXXVIII).

Il semble bien que sur toute son étendue, la forteresse était défendue par deux enceintes très rapprochées ayant entre elles soit des salles, soit des chemins à ciel ouvert, mais chacune des deux murailles était pourvue d'archères. On reconnaît des témoins de ces doubles défenses : entre les tours 1 et 2 (Plan 1) ; entre la tour 3 et la Barbacane A (Plan 2) ; entre la Barbacane A et la tour arabe de la pointe Nord, en particulier entre les tours 4 et 5 et les tours 6 et 7 (Plan 2), au front Est entre les tours 15 et R et au-delà de la tour R (Plan 2).

Les trois côtés de l'enceinte dominant des pentes assez raides. Sur une partie du front Est on observe un profond fossé maçonné sur ses deux faces. La basse cour occupe plus des deux tiers de la superficie vers le Nord.

(1) Rey : *Étude sur l'architecture des monuments militaires des Croisés en Syrie* (1871) p. 19-38 et Plans II et III. Pour désigner certains bâtiments du château, nous avons conservé les lettres qu'avait employées Rey dans son Plan. Max Van Berchem : *Voyage en Syrie* (en 1895). Le Caire, Imprimerie de l'Institut Français, 1914, p. 292-328 et Planches LXIII à LXIX.

(2) Burchard de Mont-Sion qui rédigea vers 1283 le récit de son voyage en Terre Sainte dit que la limite entre le territoire chrétien et celui des Assassins était marquée par des signes gravés sur les pierres, d'une part des croix, d'autre part des couteaux : « ... terra istorum (Assissinorum) propre castrum Margath habitantes in montanis... a terra Christianorum per quasdam lapides discernitur. Quibus in lapidibus in parte christianorum signum crucis, Assissinorum cultelli sculptum est. » J. C. M. Laurent, *Peregrinatores...*, p. 90.

(3) Les dimensions sont approximativement les suivantes : front Nord, 350 m ; front Est, 400 m ; front Ouest, 400 m. Le plan dressé par M. Pierre Coupel a considérablement amélioré le plan sommaire de Rey (1859) dont les mesures étaient erronées ; ce plan ancien donne les mesures suivantes : front Nord, 175 m ; front Est, 390 m ; front Ouest, 370 m.

Le Château renferme autour de sa cour une chapelle, une grand'salle et plusieurs bâtiments dont certains ont deux étages de salles voûtées. L'un de ces bâtiments s'accolle au donjon.

Ce donjon, énorme tour arrondie sur le front de défense (Pl. XXXIX^A et LIII^A), a 20,80 m de diamètre.

En avant du donjon et en contrebas, se trouve un ouvrage avancé, l'Éperon, et hors de l'enceinte, à une petite distance est un grand berquil rectangulaire, maçonné (marqué D sur le plan de Rey) (1). L'Éperon est une réfection musulmane, conséquence du siège de 1285, au cours duquel Qelaoun fit s'effondrer « la tour de l'Éperon » (2). La grosse tour ronde, à la pointe Nord de la basse cour est aussi une construction musulmane (3). Tout le reste est, dans son ensemble, l'œuvre des Francs.

L'appareil. Le terrain aux alentours du Château offre un curieux phénomène géologique : la craie sénonienne est, sous le soleil, d'une blancheur aveuglante ; celle-ci est par plaques dissimulée par des coulées de roche basaltique. Il en résulte un violent contraste. L'appareil de Margat ne présente pas la belle taille de pierre qui donne tant de noblesse aux principaux ouvrages du Crac.

Les matériaux ont été pris sur place ; ce sont des blocs de basalte assez grands, de teinte sombre, parfois grossièrement équarris, encadrés de joints fort épais de mortier très blanc qui ne peuvent pourtant atténuer l'aspect sauvage des puissantes murailles de Margat.

Le front Ouest. Si l'on examine la forteresse en commençant par le front Ouest depuis la pointe du triangle au Sud, on voit que l'enceinte du Château proprement dit est défendue par trois tours carrées (1, 2, 3).

Dans la tour 1 (Pl. XXXIX^{B, C, D, E}) était une entrée percée dans son flanc Sud. En traversant la tour 1 on atteignait une rampe montante à ciel ouvert (Pl. XXXIX^E) bordée à gauche par un chemin de ronde muni d'archères percées dans la courtine 1-2. On trouve la trace de 5 archères. Ce chemin de ronde aboutissait à la tour 2 ; celle-ci défendue par une archère sur chacune de ses trois faces possédait aussi dans son flanc Nord une porte défendue par une bretèche. La rampe en arrière du chemin de ronde était flanquée à droite d'un grand bâtiment (salle de 60 m) muni de 7 archères qui défendaient cet accès (Plan 1). Plus loin, la rampe donnait accès au niveau supérieur (voir Plan 2) à une porte *C* ouverte sur la deuxième enceinte et menant vers la cour du Château (Pl. XLVII^A). Puis, au bout de la rampe, se trouve aussi (4) à droite (Pl. XLVI^{B et C}) une grande porte en arc brisé *b* qui, par un long couloir, communiquait d'Ouest en Est avec une autre porte *a* fortement défendue. Celle-ci constituait l'accès principal de la basse cour vers la cour du Château (voir plus loin).

(1) Ce berquil apparaît en partie sur la ph. d'avion 1 bis au premier plan en avant du donjon et de l'Éperon.

(2) L'Éperon implanté dans un haut talus est un ouvrage demi-circulaire flanqué, à droite et à gauche, de murs droits tournant à angle droit et formant comme deux saillants carrés. Le tout est en appareil de pierre noire plus grand que celui des Francs. Un bandeau de pierre blanche où est gravée une longue inscription arabe orne le haut de l'ouvrage. Voici le passage principal de cette inscription lue par Max Van Berchem (*Voyage en Syrie...*, p. 303) : « A conquis cette forteresse (qu'elle soit bien gardée) et a bâti (ou rebâti) cette tour bénie... le sultan... Qalawun dans les mois de l'année 684. Ce travail a été exécuté sous la direction de Balaban al-Mansuri. » Il s'agit de l'émir Saïf al-din Balaban Tabekhi Mansuri auparavant gouverneur du Crac. C'est lui qui en 1281 avait mis le siège devant Margat, mais il avait été repoussé avec de grandes pertes. Qelaoun le nomma gouverneur de Margat. Des bretèches couronnant l'ouvrage, deux subsistent intactes ; elles s'ornent de deux bandeaux de pierre blanche.

(3) Elle a 25 m de diamètre. Comme à l'Éperon, une bande de pierres blanches avec une inscription arabe courait au sommet de l'ouvrage. Des pierres portant des fragments de cette inscription gisent sur le sol.

(4) Au-dessus de cette porte *b* se trouvait une belle chambre éclairée par une large fenêtre, aujourd'hui en partie obstruée, d'où l'on a une vue admirable sur le voisinage et sur la mer. Pl. XL^B.

C'est à la hauteur de la tour 3 que se terminait l'ensemble des bâtiments du Château proprement dit ; une muraille coupant la Place de l'Ouest à l'Est devait l'isoler de la basse cour.

La barbacane et la basse cour. La principale entrée de la forteresse ouvrant sur la basse cour est commandée par une grande barbacane carrée A (Pl. XXXIX^E, XL^C et ^D, XLI). La basse cour avait deux enceintes très rapprochées. Il ne reste que peu de vestiges de l'enceinte intérieure qui était défendue par des archères ; on retrouve à cette enceinte des talus en deux endroits : avant la barbacane et sur le front Est au flanc de la tour R.

Outre la grosse tour arabe (tour 8) qui remplaça assurément une tour franque, la première enceinte était défendue par onze tours demi-circulaires de médiocres dimensions quatre au front Ouest (Pl. XXXIX^B, ^D, ^E, XL^A) (4, 5, 6, 7), deux au front Nord (9, 10, cette dernière à l'angle Nord-Est), cinq au front Est (11, 12, 13, 14, 15). Quatre de ces cinq tours sont effondrées ou très mutilées. Presque toutes avaient dans leur salle trois archères (1). La ressemblance entre ces tours de basse cour de Margat et les cinq tours de front Ouest de la première enceinte du Crac des Chevaliers est frappante.

On arrive à la Barbacane par un escalier montant (Pl. XL^D) d'abord du Nord au Sud, puis tournant à angle droit face à l'entrée. Ce second élément de l'escalier s'appuie sur un pont en partie restauré, formé par deux piles soutenant un arc. En avant de la porte, très large et en arc surbaissé, se trouvaient à droite et à gauche, deux petits murs qui devaient être munis d'archères.

Une bretèche sur quatre corbeaux domine la porte ; elle est encadrée de deux archères (voir Plan 3 et Pl. XL^D). Quand on a franchi l'entrée on voit sur la face intérieure un assommoir, un passage de herse qui était manœuvrée de la salle haute, les crapaudines des battants d'une porte et les trous d'une barre.

Le rez-de-chaussée de la barbacane est fermé au fond par un mur. Il est ouvert à droite et à gauche par deux grands arcs brisés (Pl. XL et XLI^A). Ce rez-de-chaussée est voûté sur croisée d'ogives (Pl. XLI^B et ^C). Il reste les départs des quatre ogives taillées dans le basalte, reposant sur un culot de basalte. Ces ogives sont moulurées d'un tore en amande entre deux gorges et muni d'un listel. Cette mouluration permet d'attribuer la construction de la barbacane à une date voisine de 1270, c'est-à-dire aux derniers temps de l'occupation des Hospitaliers.

On arrivait à l'étage supérieur de la barbacane par un escalier construit dans l'épaisseur du mur de fond ; cet étage effondré a été restauré par M. Coupel vers 1939. Le mur Sud subsiste et dans ce mur s'ouvre une grande fenêtre en arc brisé (Pl. XLI^A). Dans le mur de cette fenêtre sont placées deux banquettes de pierre (Pl. XLII^A). Cette salle haute était voûtée sur croisée d'ogives. Le culot et l'ogive qui subsistent sont analogues à ceux du rez-de-chaussée. Par les grandes baies du rez-de-chaussée on pouvait aller soit vers le Sud en direction du Château, soit au Nord pour pénétrer dans la basse cour.

L'intérieur de la basse cour est encombré de ruines au milieu de broussailles. Il est occupé aussi par un cimetière musulman et par des constructions modernes habitées par quelques familles. On trouve à l'Est, au pied d'une muraille fermant le château, les vestiges d'un grand berquil (bassin) en arrière de la tour R.

L'entrée du château (Pl. XLVI^B et ^C et XLVII^A). En sortant de la barbacane, on gagnait

(1) Diamètre des tours : tour 4, 8,20 m, 3 archères ; tour 5, 9,60 m, 3 archères ; tour 6, 8,80 m, 3 archères ; tour 7, 8,60 m, en partie effondrée, 3 archères ; tour 9, 9,80 m, 1 archère ; tour 10, 8,80 m, 2 archères dans la salle et 3 à la terrasse ; tour 11, 10 m, 3 archères dans la salle et une à la terrasse ; tour 12, 7,60 m, effondrée ; tour 13, 7,60 m, effondrée ; tour 14, 9 m, effondrée ; tour 15, 9 m, 3 archères.

par la porte Sud une porte *a* regardant l'Est qui, par un couloir voûté *F'* conduisait à la cour du château. Cette porte *a* (1) est munie d'un système complet de défenses :

- 1° un large assommoir ;
- 2° une herse ;
- 3° une porte dont les crapaudines sont encore en place ;
- 4° une barre.

On descend quelques marches pour accéder au couloir. A gauche après avoir monté quelques marches on franchissait une grande porte en arc à peine brisé, large de 3 m, et l'on se trouvait dans la cour. De cette porte il reste le seuil et les crapaudines qui recevaient ses montants.

La tour R et les défenses du front Est du château (Pl. XLII^B). Avant de pénétrer dans la cour, examinons la haute tour R et les constructions voisines. Cette tour est, avec le donjon, le plus bel ouvrage fortifié de Margat. Il vient chevaucher les enceintes de la basse cour et les séparer de l'enceinte du château.

Si on l'a fait aussi puissant, c'est qu'il défendait un angle rentrant de la courtine, imposé par le relief du terrain. Cette tour constitue réellement la 12° des tours arrondies franques enfermant la basse cour (2).

Cette magnifique construction appartient certainement à la grande campagne des travaux des Hospitaliers au cours de laquelle a été fermée la basse cour.

La tour R arrondie sur le front de défense (diamètre 11,40 m) est (comme la tour J du Crac) précédée d'une chemise demi-circulaire qui s'appuie sur un large talus partant du fond du fossé.

Un chemin de ronde courait entre la tour et le parapet de la chemise ; mais ce parapet a presque entièrement disparu (3). On reconnaît pourtant la base des archères à étrier qui permettaient de tirer en plongée dans le fossé (Pl. XLIII^A). La chemise et son talus se prolongent vers le Sud et là aussi on trouve des archères à étrier. Or nous n'avons rencontré que là ce type d'archères. Ceci nous incline à penser que la chemise et le mur à talus qui la prolonge vers le Sud sont une addition un peu postérieure à la grande campagne de fortification des Hospitaliers au début de leur occupation (4).

La tour R se prolonge par un mur du côté de la basse cour ; au pied du talus de la seconde enceinte de la basse cour une porte percée dans ce mur donne accès à la salle basse de cette tour (Plan 2). De ce côté la tour R prend l'aspect des tours semblables à une nef d'église terminée par un chevet arrondi, telles que les tours O, J, I du Crac des Chevaliers.

Il faut aussi noter l'analogie de cette tour avec les tours édifiées en France au début du XIII^e siècle par les ingénieurs de Philippe-Auguste et qu'on a bâties à cheval sur l'enceinte d'une forteresse déjà construite : tour des chiens à Chinon, tour du prisonnier à Gisors, tour Jeanne d'Arc à Rouen (5).

Du côté du Sud-Ouest un redan vient s'appliquer contre la tour R (Plan 2). La salle basse de cette tour n'est défendue que par une archère (Plan 2) comme la salle basse du donjon ; elle ouvre au Sud sur une salle voûtée en berceau brisé longue de 46 m (salle S2) sous laquelle est une salle de même dimension (Salle S1). (Pl. XLIV^B).

(1) En face se trouvait sur le front Ouest la porte *b* que nous avons signalée plus haut.

(2) En ne tenant pas compte de la tour S qui est arabe, mais qui a remplacé une tour ronde franque.

(3) La chemise a 17 m de diamètre.

(4) On ne voit d'étrier ni au donjon, ni à la tour R, ni semble-t-il, aux 11 tours demi-circulaires de l'Ouest, du Nord et de l'Est.

(5) Remarquons aussi que le mur de cette tour de Margat a quatre mètres d'épaisseur et que les murs des tours qu'on vient de citer ont à peu près la même épaisseur.

Ces deux salles S1 et S2 (Plan 1) avaient été construites au temps des Masoiers. C'est l'appareil des tours et courtines 1, 2, 3. En établissant la tour R et, en avant de celle-ci, le chemin de ronde et le parapet de la chemise, les Hospitaliers montèrent en direction du Sud, au niveau du chemin de ronde, un terre-plein gardé lui aussi par un parapet muni d'archères à étrier. Ce terre-plein s'aligna au niveau de la voûte de la salle S1 et par conséquent condamna les six archères qui défendaient cette salle. Les Hospitaliers conservèrent le mur de la Salle S2 (l'appareil des Masoiers l'indique bien, mais le redan de la tour R vient condamner deux archères de cette salle (1) (voir plan 2, Pl. XLII^c et Pl. XLIII^A et Van Berchem, Pl. LXVII b).

Nous avons dit que la salle basse de la tour R est défendue par une très longue archère percée dans l'axe (Pl. XLII^c) ; la base paraît être à la 7^e ou 8^e assise de pierre et le haut s'inscrit dans une pierre blanche huit assises plus haut. La salle haute est défendue aussi par une seule archère percée un peu à gauche de l'axe de la tour ; elle occupe six assises de gros blocs de basalte bien taillés. On distingue nettement cette archère sur la photo (Pl. XLIII^A) d'un nouvel appareil plus sombre qui occupe le tiers supérieur de la tour (2). Il semble qu'il n'existe pas de communication entre la salle basse et la salle haute ce qui n'est pas une exception.

La tour R est couverte d'une terrasse (Plans 3 et 4 et Pl. XLIII^B) qui a deux étages de défenses. C'est la même disposition qu'aux grands ouvrages carrés du château de Saone :

1^o au niveau du sol de cette terrasse (Plan 3) s'ouvrent quatre grandes niches en arc brisé ouvrant, la première sur une baie, les trois autres sur trois archères ; cette ligne de défense continue sur le sommet du bâtiment S2 par des archères dont trois subsistent.

2^o au-dessus, un chemin de ronde crénelé avec quatre archères percées dans les merlons (Plan 4).

Ainsi l'on peut considérer que la tour R était munie de défenses sur 5 étages :

- 1^o le parapet de la chemise avec archères à étrier ;
- 2^o la longue archère de la salle basse ;
- 3^o la longue archère de la salle haute ;
- 4^o les casemates à archères au sol de la terrasse qui se continuent au sommet du bâtiment S2 (Plan 3) ;
- 5^o les archères du chemin de ronde crénelé (Plan 4).

Nous avons constaté que le front des salles S1 et S2 est en retrait sur la première enceinte de l'Est et il y a même la trace d'un saillant carré, bien marqué sur le plan de Rey, qui indiquerait l'époque Masoiers. Cette première enceinte fut élevée par les Hospitaliers avec chemise de la tour R, talus et terre-plein bouchant la salle S1. Plus loin, au-delà du bâtiment S se trouve sous le terre-plein une salle T (Plan 1, Pl. XLIV^B) longue de 30 m, voûtée en berceau brisé, défendue par six archères percées dans la première enceinte. En arrière du terre-plein qui couvre cette salle T se dressent les murs Est de la Chapelle et du bâtiment K (Pl. XLIV^D, XLV^A et LII^{A, B}) qui s'accole au donjon.

Sur le front de défense au-dessus de la salle T on monte à un étroit chemin de ronde voûté dont il reste quelques archères (Plan 2). Il faut remarquer à l'extrémité Est-Sud de cette première enceinte un pan de courtine dont l'appareil comporte des bossages grossiers

(1) Les autres archères de cette salle S 2 sont aujourd'hui crevées.

(2) Ce nouvel appareil se remarque sur le redan et sur la partie haute du bâtiment S 2. Sur la pl. XLIV^C on remarque une ligne de verdure qui accuse le raccord entre l'appareil Masoiers et le nouvel appareil dont nous venons de parler. Cet appareil analogue dans ces trois éléments, tour, redan, partie haute du bâtiment S 2, monte jusqu'au sommet et enferme donc la salle haute et la terrasse à deux étages.

(Plan 1, teinte noire, Pl. XLV^B). Il semble qu'on soit là en présence d'une construction très ancienne, peut-être du début des Masoiers (1118 ?). Ce vieux mur à bossages a été surélevé plus tard avec un appareil plus petit. A la pointe Sud, les constructions qui occupaient l'espace entre le Donjon et l'Éperon arabe ont été démolies ; cependant nous avons reconnu les arrachements du mur d'appareil Franc qui constituait l'arrière de l'Éperon Franc.

La cour. La cour est peu étendue et presque entièrement close de bâtiments. Nous avons vu qu'on y pénètre par deux portes en arc brisé (portes *a* et *b*), principalement la porte *a* menant au couloir voûté F d'où l'on débouche au milieu de la cour (Pl. XLVII^A). Tout de suite à gauche un escalier mène aux bâtiments de l'Est. Plusieurs portes en arc surbaissé s'ouvrent sur des salles voûtées en berceau brisé qui devaient servir de magasins. Dans l'une d'elles sont deux fours à pain.

Plus loin vers le Sud se dresse la Chapelle (Pl. XLVII^B). A droite de l'entrée de la cour on gagne une salle voûtée d'ogives J qui était la Grand'Salle dont nous parlerons plus loin.

La chapelle, H. Elle est assurément l'œuvre des Hospitaliers. On peut donc la dater de 1186 ou aussitôt après. Sa décoration correspond bien à cette date puisque, selon Marcel Aubert, les profils des moulures sont ceux qu'on voit en Ile de France dans le troisième quart du XII^e siècle ; il est tout à fait naturel de trouver un retard de quelques années dans un art exporté au loin. Cette chapelle bien orientée, est plus grande et plus élégante que celle du Crac des Chevaliers qui fut construite un certain nombre d'années auparavant. Rappelons que les Hospitaliers occupèrent le Crac dès l'année 1142. (1)

Marques de tâcheron à la chapelle de Margat $\Delta * N V \text{ † } \text{P}$

La chapelle de Margat se compose de deux travées voûtées d'arêtes et d'une abside en cul-de-four ouvrant sur deux sacristies carrées, éclairées chacune par une archère. Abside et sacristies sont enfermées dans les murs d'un chevet plat. (Pl. LII^A).

L'usage de ces sacristies flanquant l'abside était courant dans les églises chrétiennes si nombreuses construites en Syrie du IV^e au VI^e siècle. Les Croisés dans leurs constructions religieuses adoptèrent ce système, notamment à la cathédrale de Tortose et à la chapelle du donjon de Chastel Blanc (Safitha).

L'abside est surélevée de deux marches. Trois pilastres carrés de chaque côté de l'abside soutiennent la retombée de la voûte et deux arcs brisés précèdent cette demi-coupe. Les claveaux de ces arcs sont alternativement blancs et noirs. A la hauteur des tailloirs un cordon mouluré souligne la base du cul-de-four ; il suit le sommet de l'arc brisé de la fenêtre ouverte au fond de l'abside. Un arc doubleau sépare les deux travées de la nef ; il repose sur deux colonnes engagées dans des pilastres qui reçoivent les retombées des voûtes. Des chapiteaux à feuilles d'eau surmontent colonnes et pilastres (Pl. XLIX).

Une fenêtre en arc brisé est percée dans le mur Ouest, deux fenêtres ouvraient dans chacun des murs latéraux. Mais celle du Nord vers l'Est a été condamnée par l'adjonction du bâtiment I ; celle du Sud vers l'Est ouvre dans la salle haute du bâtiment K. Ceci prouve que ces deux constructions sont postérieures à l'érection de la chapelle. Les deux autres fenêtres latérales ouvrent sur l'extérieur. Sous celle du Nord est percée une niche dans laquelle est l'ouverture d'un puits.

Deux portails, l'un à l'Ouest, l'autre au Nord, (Pl. XLVII^B) donnent accès à la chapelle. Si l'on examine la chapelle de l'extérieur on constate que ses murs ont deux appareils différents. Pour encadrer les portails dans les façades Ouest et Nord on a employé un appareil très

(1) Cette chapelle fut, au XIII^e siècle une véritable cathédrale, car l'évêque de Valénie avait transporté à Margat sa résidence. (Voir plus haut, *Historique*, p. 269).



Margat. Chapelle portail Nord. (Dessin P. Coupel)

soigné fait de grandes pierres noires taillées et très soigneusement dressées, mais pour les parties hautes de ces façades et pour l'ensemble des façades Est et Sud, on s'est contenté de l'appareil grossier de pierres noires non taillées noyées dans un épais mortier blanc.

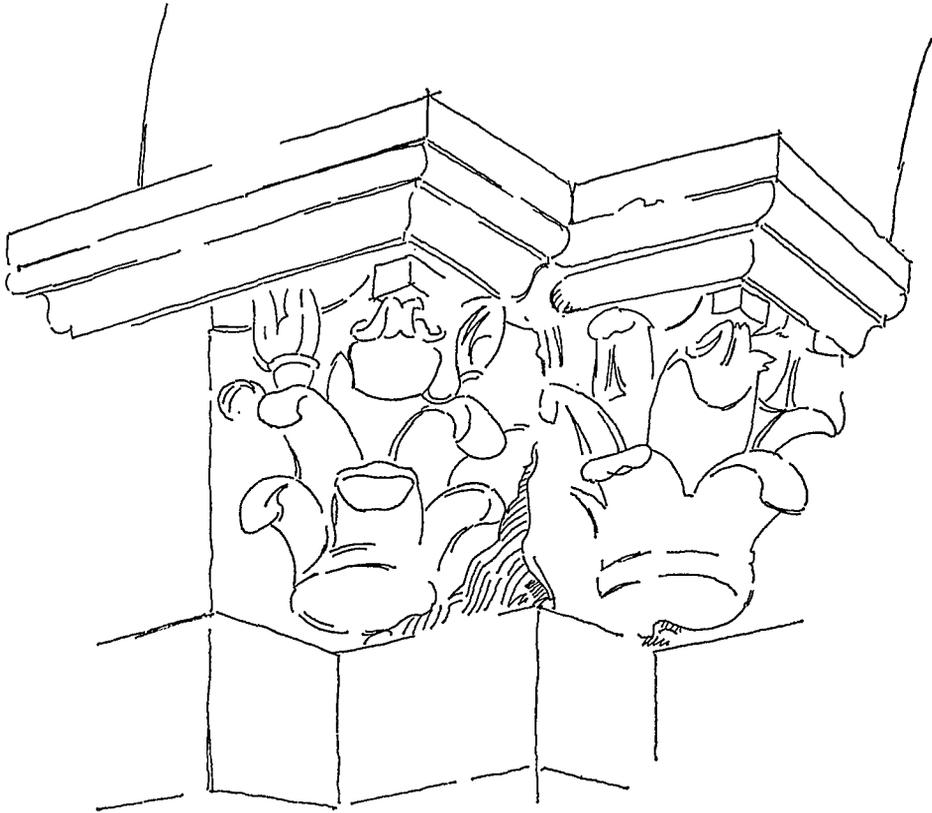
Portail Nord (Pl. XLVIII^{B et C}). Il est flanqué de chaque côté de deux colonnes séparées par l'arête d'un ressaut ; les bases ont une griffe, les chapiteaux sont ornés de feuilles d'eau. Le tympan plein s'encadre dans deux voussures, l'une avec un tore, l'autre avec deux tores séparés par un cavet. Le tout est surmonté d'une archivolte de basalte formée d'un tore et d'un large cavet. Voussures et archivolte se prolongent à droite et à gauche en ligne droite. Ce prolongement d'une moulure encadrant un arc est très fréquent dans l'architecture chrétienne de Syrie des premiers siècles.

Sauf cette archivolte, tous les éléments de décoration du portail sont en calcaire brun. Au-dessus du portail sur la gauche un arrachement de mur peut faire penser qu'il était précédé d'un porche.

Portail Ouest (Pl. XLVIII^{A et D}). Le portail Ouest que précède un large escalier était orné de chaque côté de deux colonnes séparées par l'arête d'un ressaut. Ces quatre colonnes, vraisemblablement de marbre, ont disparu. Il reste trois bases à griffe de marbre, et trois chapiteaux de marbre surmontés de tailloirs de marbre. Ces chapiteaux ornés de larges feuilles ont été retailés dans des chapiteaux antiques.

Le tympan plein a un encadrement analogue à celui du portail Nord. Les jambages de la porte sont amortis par un cavet qui se termine en pointe ; cette pointe est ornée d'une petite grenade (1).

(1) Nous avons signalé un ornement analogue mais plus compliqué à la porte de la Grand'Salle du Crac des Chevaliers (*Le Crac des Chevaliers*, p. 223, fig. 43).



Margat. Chapelle; portail Ouest. (Dessin P. Coupel)

La Grand'Salle. J. (Pl. L^{A, B, C}). De la cour, en montant quelques marches on pénétrait dans une Grand'Salle qui était voûtée sur croisée d'ogives. Deux de ses murs sont tombés et il ne reste plus qu'un demi-quartier de voûte. Cette salle se composait de trois travées et les voûtes retombaient sur deux piliers centraux. Il reste trois chapiteaux et le départ des ogives qu'ils soutenaient. Le bloc dans lequel est taillé le claveau de base des branches d'ogives est orné de congés. Les chapiteaux décorés de feuillage ont des tailloirs circulaires et reposent sur de petits fûts, ce qui est fréquent dans l'art français de Terre Sainte et se voit aussi au XIII^e siècle en France, notamment en Champagne. Deux de ces chapiteaux sont en calcaire blanc avec leur tailloir en marbre gris ; le troisième chapiteau est en marbre gris et son tailloir en pierre brune. Ce décor permet d'attribuer la Grand'Salle aux premières années du XIII^e siècle (1).

Au flanc Nord de cette salle se trouve, au-dessus de la porte *b* une chambre qui était éclairée par une grande baie que l'on distingue encore sur une photographie de Max Van Berchem (2), mais depuis elle a été considérablement rétrécie. De là on a une vue splendide sur la mer. Cette baie s'encadrait d'une archivoltte très mutilée, en arc brisé, moulurée de

(1) D'autres salles de Margat devaient aussi être décorées, car nous avons retrouvé dans des constructions modernes un chapiteau et une clef de voûte dont les feuillages sont différents de ceux de la Grand'Salle (Pl. LI).

(2) Planche LXVI b.

plusieurs tores retombant sur des pilastres et des colonnettes. Il reste deux chapiteaux en marbre blanc. Cette décoration dut être exécutée à la fin du XIII^e siècle. Cette belle chambre si bien exposée servit sans doute d'appartement au châtelain de la forteresse et aux hôtes de marque, peut-être bien à l'Archevêque d'Apamée et à l'Évêque de Valénie qui en 1188 se réfugièrent à Margat.

Mais il est un autre souvenir : Rey a rappelé que cette pièce s'appelle « Divan el-Malek » la chambre du Roi. Or au début de la 3^e Croisade Richard Cœur de Lion enleva l'île de Chypre au prince byzantin Isaac Comnène qui en était souverain depuis quelques années. Il le fit prisonnier (mai 1191) et l'emmena en Syrie où il le remit à la garde des Hospitaliers de Margat. C'est là peut-être que résidait le royal captif. Isaac Comnène mourut à Margat en 1195 (Pl. XL^B).

Donjon (Pl. LIII^A) et bâtiments voisins. Un bâtiment K (Pl. LII^{A, B, C, E}), s'intercale entre la chapelle H, et le donjon L. Aussi haut que le donjon, on verra qu'il fait vraiment corps avec lui. Deux bâtiments, M et N, moins élevés, moins importants, sont placés à l'Ouest du bâtiment K et du donjon. Un angle du bâtiment N vient s'appliquer maladroitement contre le flanc du donjon. Ces bâtiments M et N sont construits au-dessus de salles souterraines (Plan I), qui doivent faire partie de l'époque « Masoiers ». La première, au Sud, constitue la salle basse de l'ouvrage N. L'autre, très longue (60 m), défend par une série d'archères (dont 7 subsistent), la rampe montante, qui borde la première enceinte du château, à l'Ouest (Pl. XXXIX^E). Elle passe sous le bâtiment M, puis devant l'escalier de la chapelle, et se prolonge, jusqu'au mur de la salle basse (Plan II), placée sous la Grand'Salle J, c'est-à-dire qu'elle va presque jusqu'à l'extrémité de la Cour, au Nord.

Revenons au niveau de la Cour, pour étudier les ouvrages K, L, M, N. Un étroit chemin, partiellement à ciel ouvert, conduit depuis la Cour, vers le Sud, aux entrées de la salle basse de K, de la salle basse de N, et de la salle basse de L (Plan II). A son extrémité, il descend vers une Poterne (Pl. LIV^B) (Plan I), ouvrant, à la base du Donjon, au Sud-Ouest. Au sommet de l'édifice, une petite archère, et une bretèche, défendaient cette poterne (Pl. LIV^C). Le bâtiment K est de date un peu postérieure, tout au moins dans sa partie haute, à la chapelle, car une fenêtre de celle-ci (Plan III) donne dans la salle haute de K, alors que, primitivement, elle ouvrait sur l'extérieur (1). En outre, une porte de la terrasse de K (Plan III) mène à une archère percée dans le mur Est de la chapelle.

L'ouvrage K a été construit en même temps que le Donjon, il fait partie intégrante de celui-ci, il a le même appareil ; c'est en somme la queue du Donjon. Il comporte une salle basse, une salle haute (Pl. LII^E) et une terrasse. Chacun de ces étages communique avec le Donjon. Le même escalier dessert la salle haute de ces deux bâtiments. Au milieu de la salle basse du bâtiment K, se trouve l'orifice d'une citerne (Pl. LII^C). Ph. Capitaine G. Michon. Cette salle, comme toutes celles dont nous allons parler, est couverte d'une voûte en berceau brisé, avec pénétration sur les niches de trois fenêtres rectangulaires ouvrant dans son mur Est. Dans son mur Ouest, trois portes communiquent avec le chemin à ciel ouvert. La troisième porte se trouve en face de la porte du bâtiment N (Pl. LII^D). Tout près de là, une quatrième porte, dans le mur Sud, donne accès à la salle basse du Donjon. Aussitôt franchie cette porte, on trouve dans le mur qui sépare le bâtiment K du Donjon, l'escalier conduisant à leurs salles hautes.

(1) On remarquera sur le tableau des plans de Margat que nous avons donné le ton rouge à la plupart des ouvrages des Hospitaliers, mais nous avons marqué, avant le rouge plein, un rouge quadrillé, pour la chapelle, comme si nous voulions indiquer que les Chevaliers la bâtirent avant tout autre. Ce n'est pas tout à fait exact : si les Hospitaliers, Ordre religieux, entreprirent dès le début cet édifice de culte, il est évident qu'ils avaient hâte aussi d'élever des ouvrages de défense. On peut penser qu'ils entamèrent à la fois la chapelle, l'ouvrage K, et le Donjon. Mais la chapelle dut être terminée la première.

Salle basse du Donjon (Plan II). Cette salle, aménagée dans une muraille semi-circulaire, est carrée. Le mur de défense a 5,50 m d'épaisseur. Au milieu, s'ouvre dans une niche en arc brisé, une profonde archère. Deux fenêtres rectangulaires, ouvrant dans des niches en arc brisé, sont percées à l'Est et à l'Ouest. A droite de celle de l'Ouest, est une petite archère destinée à défendre l'accès de la poterne dont nous avons parlé.

Salle haute du Donjon (Pl. LIII^B). Elle est sur plan carré, comme la salle basse. Deux archères, l'une vers le Sud-Est, l'autre vers le Sud-Ouest, défendent cette salle. Elles chevauchent avec l'archère de la salle basse. Deux fenêtres ouvrent à l'Est et à l'Ouest. Au-delà de la fenêtre de l'Ouest, est une archère dont le tir passait au-dessus de la terrasse du bâtiment N.

Dans le mur qui sépare le Donjon du bâtiment K est l'escalier qui monte à la terrasse ainsi qu'un couloir conduisant à une archère défendant l'Est, à l'extrémité du bâtiment K.

Salle haute du Bâtiment K. Elle est éclairée par trois grandes fenêtres rectangulaires ouvrant sur des niches en arc brisé. Un escalier est ménagé dans le mur Ouest. Dans le mur de cette salle contiguë à la chapelle, on a vue (Plan III) sur la chapelle par une fenêtre de celle-ci, qui ouvrirait, nous l'avons signalé, à l'extérieur avant l'addition du bâtiment K. Dans le même mur, une porte donne accès à une archère percée en haut du mur Est de la chapelle.

Terrasse du Donjon. Cette terrasse a été découronnée. Signalons seulement qu'à l'Est, à la jonction du Donjon et du bâtiment K, un pan de mur dépasse sensiblement les terrasses. On peut supposer qu'il y avait là une tourelle de guet dominant le plus haut ouvrage de Margat, analogue à celle qu'on voit à la tour K du Crac des Chevaliers, où Rey a pensé que flottait l'étendard de l'Ordre de l'Hôpital.

Signalons aussi que la terrasse du Donjon était munie, à l'Est et à l'Ouest, de deux bretèches, dont il reste les corbeaux de base. Ces bretèches dominaient, à l'Est (Pl. LIV^A) les deux fenêtres des salles basse et haute, à l'Ouest aussi les deux fenêtres et, au-dessous, la poterne.

Aspect extérieur du Donjon. Le Donjon, vu de l'Éperon, produit une impression de puissance extraordinaire. Son diamètre est de 20,80 m ; c'est, avec le donjon carré de Saone, l'ouvrage le plus important qui nous reste des constructions militaires des Francs en Syrie.

Son appareil, comme celui du bâtiment K, est plus petit, plus soigné, mieux dressé que celui des autres ouvrages de la forteresse. Ses trois archères, une à la salle basse, deux à la salle haute, ont plus de 2,50 m de haut. Elles s'encadrent dans des pierres noires, taillées avec soin. Le sommet est arrondi. La pierre de base n'a pas d'étrier, mais une pente profondément inclinée. Dans les joints des pierres, qui encadrent ces archères, nous avons vu une quantité de pointes de flèches, plantées évidemment là lors du siège de 1285. Nous en avons fait retirer plusieurs, mais ces fragments sont tombés en poussière sous les doigts ; il n'est resté que quelques millimètres de l'extrémité de la pointe. Ces flèches nombreuses piquées dans le joint des pierres près des archères, prouvent que dans ces sièges du temps des Croisades on faisait une abondante consommation de ces engins. Les archers visaient l'étroite fente d'une archère. Beaucoup de flèches atteignaient les pierres voisines de cette fente étroite, et tombaient à terre. A Margat, où les joints des pierres étaient très épais, un certain nombre de flèches sont restées plantées dans le mortier.

Au pied du Donjon, à gauche, est la poterne, avec deux pierres superposées au linteau, et un arc de décharge en bâtière. Au-dessus on voit la fenêtre de la salle basse à peu près condamnée par l'ouvrage N, puis la fenêtre de la salle haute et, tout en haut, les corbeaux de la bretèche. A droite sont aussi deux fenêtres. Celle du bas, la seule bien conservée

(Pl. LIV^A), est rectangulaire ; une longue pierre sert de linteau ; au-dessus, des claveaux forment un arc de décharge en plein-cintre, le tympan est vide. Le mur Est du bâtiment K a six fenêtres (3 et 3) semblables à celle-ci, mais une pierre en arc remplit le tympan.

Nous avons vu que le Donjon est au Sud-Ouest flanqué du bâtiment N qu'on a maladroitement appliqué contre ce grand ouvrage. Ce bâtiment est certainement d'une date postérieure à la construction du Donjon.

L'APPAREIL DE MARGAT.

Revenons à l'appareil des différents ouvrages de la forteresse qui nous aidera à fixer ses campagnes de construction.

Avant les Hospitaliers.

Ia. *vers 1118. Renaud I Masoiers.* Traces d'une enceinte avec appareil à bossages grossiers (teinte noire) (Pl. XLV^B). A l'extrémité Est de l'enceinte, près de la pointe Sud. On en voit des vestiges ailleurs : au front Nord, près de la tour 8, et à l'Est, entre les tours 11 et 13, ce qui paraît prouver qu'on avait à cette époque entouré de murailles toute la surface du plateau.

Ib. *Après 1140. Renaud II Masoiers.* L'appareil est grossier, avec très peu de mortier ; les moellons sont cassés au marteau, et calés avec de petites pierres. On le voit à l'Ouest, à la courtine qui précède l'ancienne entrée de la première enceinte dans la tour 1 ; à la même tour (Pl. XXXIX^{B et C}), sauf la face Sud dont la porte a été refaite et à l'angle Sud-Ouest ; au début de la courtine 1-2 ; aux tours carrées 2 et 3, à la courtine 2-3. Et aussi sur le Front Est au bâtiment S jouxtant au Sud la tour R.

Au temps des Hospitaliers (1186-1285).

IIa. Appareil cassé au marteau, noyé et en partie dissimulé dans un épais et large mortier blanc, si bien que la note blanche domine la noire. On le voit :

- à la chapelle (Pl. XLVII^B) parties hautes.
- à la courtine 1-2, reprise de construction ou rejointoiement,
- à toutes les tours demi-circulaires de la basse cour (Pl. XLII^B) (sauf la tour arabe, à la pointe Nord, tour 8),
- aux courtines entre ces tours,
- à la tour R et à sa chemise, à une partie de la courtine qui fait suite à la chemise vers le Sud,
- à la partie haute du bâtiment S flanquant la tour R, au Sud.

IIb. Appareil moins grand, bien taillé, employé dans certaines parties des ouvrages : aux arêtes d'angle, aux fenêtres, aux archères, aux bretèches, et aux parements encadrant une porte : entrée de la tour I, entrées du château à l'Est et à l'Ouest « a » et « b » ; partie basse des murs Ouest et Nord de la chapelle où s'ouvrent les portails.

IIc. Appareil moins grossier que celui du type IIa, plus régulier, mieux dressé, avec un mortier beaucoup plus mince, si bien que la note noire domine le blanc des joints formant des lignes assez régulières : Donjon et bâtiment K (Pl. LIV, LII^{A et B}) ; rampe montante de la deuxième enceinte, à l'Ouest (en arrière de la courtine 1-2) (Pl. XXXIX^B). Pour constater la différence d'appareil entre les types a et c voir surtout la pl. LII^{A et B}, montrant le Donjon et le bâtiment K (type II^C) et le mur Est de la chapelle (type II^A).

Ce type c des Hospitaliers n'implique pas une grande différence d'époque ; il s'agit peut-être seulement d'un appareil plus soigné.

D'ailleurs, les Hospitaliers ont sans doute conservé le premier type (type IIa) pendant toute leur occupation, puisque la barbacane qui paraît avoir été construite à la fin de cette occupation (vers 1270) présente un appareil sensiblement analogue à celui de la chapelle qui date du début de leur installation (Pl. XLVII^B et Pl. XLI). L'essentiel est de distinguer l'appareil employé par l'Hôpital lors des grands travaux d'extension de la forteresse.

Après la prise de Margat (1285).

Les Musulmans ont utilisé la même pierre noire, mais ils l'ont taillée en plus grand appareil et l'aspect de l'Éperon et de la grosse tour de la pointe Nord (tour 8) est plus beau que celui des ouvrages francs.

CONCLUSION SUR LES CAMPAGNES DE CONSTRUCTION

Des constructions de la famille Masoiers, il ne doit nous rester que les trois tours carrées 1, 2, 3, et une partie des courtines qui les réunissent, et au front Est les deux salles superposées du bâtiment S (1).

Les Hospitaliers, en s'installant en 1186, ont repris presque en entier la construction et l'ont amplifiée considérablement. Ils ont enfermé la basse cour dans une série de tours demi-circulaires d'un même modèle, dont onze subsistent. Elles sont tout à fait semblables à celles qu'on construisait au Crac des Chevaliers à la même époque. Ils ont creusé et maçonné sur ses deux faces le grand fossé du front Est. Ils ont séparé la basse cour du château par des défenses dont il ne subsiste qu'une partie. A l'Est la magnifique tour R, précédée de sa large chemise partant du fond du fossé, chevauche l'enceinte et ferme l'accès du château. Cette tour est à rapprocher de certains grands ouvrages élevés par Philippe-Auguste.

Les Hospitaliers ont construit l'entrée intérieure du château sur la cour, enfermé celle-ci dans une série de bâtiments utiles au logement et à la subsistance d'une nombreuse garnison. Ils ont bâti la chapelle en même temps, puis, dans une campagne de plus longue durée, ils ont dressé le gros Donjon prolongé par le bâtiment K formant la queue du Donjon, ce qui donne en plan une disposition analogue à la tour R qui se prolonge, elle aussi, en arrière par un long mur fermant la basse cour.

En avant du Donjon, ils ont construit un éperon renouvelé par les musulmans après le siège de 1285. Après ces grands travaux de fortifications, les Chevaliers de l'Ordre ont, au début du XIII^e siècle, décoré leur Place forte d'une grande salle fort élégante. Enfin ils ont élevé dans les derniers temps de leur occupation la grande barbacane carrée qui commande la principale entrée de la Place. Malgré quelques vestiges antérieurs, malgré des additions et des transformations postérieures, on doit reconnaître que la grande campagne de construction à laquelle Margat doit son apparence majestueuse, fut entreprise dès 1186.

Nous avons signalé les ressemblances qui existent entre les ouvrages de Margat et ceux du Crac des Chevaliers construits à la même époque. En étudiant le Crac, l'examen des chroniques et des chartes de l'Hôpital nous a permis de reconnaître que les grands travaux de construction y étaient terminés dès les premières années du XIII^e siècle. En

(1) Peut-être aussi deux saillants carrés, l'un au front Nord entre les tours 8 et 9, l'autre à l'Est en avant du bâtiment S.

effet, dès 1203, la garnison du Crac prenait fréquemment l'offensive, preuve qu'elle était déjà en parfait état de défense. Les chevaliers de Margat se joignaient à eux dans leurs expéditions. Rappelons aussi que lorsque, entre 1204 et 1206, l'Ordre de l'Hôpital décida de tenir un grand conseil pour rédiger ses Établissements, c'est-à-dire ses statuts qui devaient faire loi dans l'Ordre pendant tout le XIII^e siècle, c'est Margat qu'il choisit comme siège de ses Assises. On n'aurait pas adopté ce lieu de réunion si la forteresse eût été encore en cours de construction (1).

Or, que se passait-il alors en France ?

Il y eut un grand effort de constructions militaires au début du XIII^e siècle (2). C'est après avoir abattu la puissance de Jean Sans Terre, en 1204, que Philippe-Auguste entreprit ses plus importants travaux de fortification à travers tout le domaine royal. Mais il ne fit qu'ajouter dans des forteresses déjà constituées des ouvrages complémentaires, fort importants d'ailleurs, destinés à renforcer leur puissance défensive.

On ne voit guère dans son œuvre, le renouvellement pour ainsi dire complet du plan d'une forteresse aussi vaste que celles d'Orient.

Au contraire, en Syrie, les Hospitaliers ont enfermé dans de larges ensembles deux châteaux-forts de montagne, encore fort peu importants et y ont élevé des ouvrages d'une extraordinaire puissance.

Tout nous porte à admettre que la double entreprise du Crac et de Margat a été commencée, dès 1186 assurément à Margat, et à une date sans doute antérieure au Crac (3), et qu'elle était à peu près terminée dans ces deux châteaux vers 1203.

On voit là deux magnifiques ensembles auxquels rien ne peut être comparé en France à cette même époque. Le Crac possède alors une première enceinte flanquée de tours demi-circulaires, un château muni de quatre grandes tours rondes ; Margat est enfermé dans la forte ceinture d'une douzaine de tours demi-circulaires que dominent deux superbes ouvrages, sa haute tour de l'Est, et son énorme Donjon. Ces admirables monuments de l'art militaire médiéval ont les caractères des grandes constructions effectuées par Philippe-Auguste, après 1204.

Les ingénieurs de l'Hôpital n'ont-ils pas fait œuvre de précurseurs vis-à-vis des ingénieurs du roi de France ?

Nous ne voulons pas dire cependant que l'art de la fortification qui, en France au début du XIII^e siècle, s'est ordonné selon des règles précises et prit alors une grande ampleur, doive tout à l'Orient. Il y eut certainement des échanges constants entre les architectes militaires de notre pays et ceux de la grande colonie franque en Terre Sainte. Nous constatons simplement que dans celle-ci l'art militaire français réalisa des entreprises de grande envergure, peu de temps avant que Philippe-Auguste constituât un corps d'ingénieurs et les envoyât restaurer et renforcer ces châteaux dans toute l'étendue de son royaume.

LA TOUR DE GARDE DE MARGAT : BORDJ ES SABI (Pl. LV-LVI)

Au-dessous et au droit du château de Margat, une grosse tour carrée appelée BORDJ ES SABI (la tour du garçon) se dresse sur un tertre isolé, au bord de la route qui longe la mer. Elle formait un ouvrage avancé de la forteresse, et au temps des Croisades, elle y était

(1) Il est vrai qu'en 1204-1205, l'armée du Sultan d'Alep attaqua vigoureusement Margat et détruisit les tourelles de l'enceinte. Il ne s'agit sans doute que de quelques tours de la basse cour qui durent être aussitôt reconstruites.

(2) Nous n'oublions pas bien entendu, les grands progrès réalisés dans l'art militaire à la fin du XIII^e siècle, qui se manifesta de façon grandiose, sur l'initiative de Richard Cœur de Lion, aux Andelys.

(3) Il ne faut pas oublier qu'au cours de sa grande campagne en Syrie en 1188, Saladin se porta devant le Crac et renonça à l'attaquer, tant il le trouva fortement défendu.

étroitement reliée par une longue muraille (1). Celle-ci continuait au-delà de la tour jusqu'au petit port qui se trouvait là, dans une anfractuosité du rivage. Une porte ouvrait sur la route. Ceci est indiqué dans un accord de 1233, entre l'Ordre de l'Hôpital et celui du Temple, par lequel les Templiers pouvaient passer librement par cette porte (2). Celle-ci devait constituer un poste de douane qui percevait un péage sur les marchands suivant cette route. La route, nous dit Aboul Féda, est un défilé où il ne peut passer qu'un homme à la fois. Le port de Margat, pouvant abriter des bateaux de faible tonnage, dut permettre à l'Hôpital les profits d'un certain trafic commercial. Il est signalé dans un acte de 1193 (3) que, de là, on exportait des poteries, du sumac, des amandes, des figes, du moût et du vin (4).

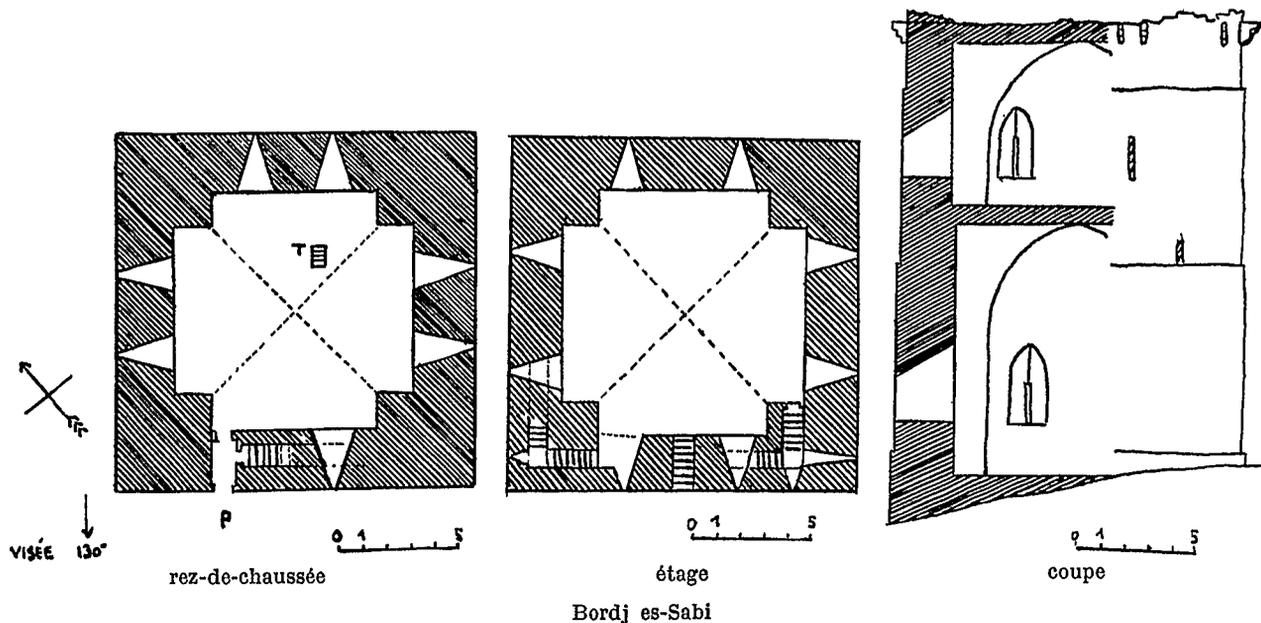
Max van Berchem (5) a étudié avec soin cette Tour de Garde, en a donné une description que nous résumons ici et des Plans ainsi qu'une coupe. (Voir Album).

Elle forme un carré de 15 m de côté hors-cœuvre, la porte d'entrée se trouve au front Sud-Ouest et le mur entre la face Nord-Ouest et cette porte a 4 m d'épaisseur. Le rez-de-chaussée est voûté d'arêtes et défendu par une archère près de l'entrée et par deux archères sur chacune des trois autres faces. Dans le sol, est un trou carré menant à un souterrain qui, selon la tradition, allait jusqu'au château qui ainsi aurait pu, en cas d'attaque, ravitailler la Tour de Garde.

A droite de la porte est percé un escalier qui conduit au premier étage voûté aussi d'arêtes et défendu par huit archères. Deux volées d'escalier mènent à la terrasse qui était munie de bretèches reposant sur des consoles de pierre ainsi que d'un parapet crénelé.

L'appareil est construit en blocs de basalte noyés dans un mortier blanc. Les pierres d'angle sont longues et taillées avec grand soin.

Cet appareil est celui des plus beaux ouvrages de Margat et indique une construction des dernières années du XII^e siècle ou de l'extrême début du XIII^e.



(1) Rey, *Colonies franques...* page 346. — Cahen page 171.

(2) *Cart.*, II, n° 2058, page 455 : « Templarii... debent ire et redire de nocte, de die... per portam quam habet Hospitale in muro quod extenditur versus mare prope portum Margati... »

(3) *Cart.*, janvier 1193, p. 596, n° 941, convention entre Geoffroi de Donjon, maître de l'Hôpital et l'évêque de Banyas au sujet des revenus du territoire de Margat. Röhrlich, *Reg.*, p. 189, n° 708.

(4) Burchard du Mont-Sion vante le vin de Margat, édit. Laurent, *Peregrinatores...*, page 88.

(5) *Voyage en Syrie...*, p. 308 à 310. Plans, fig. 173-175, Coupe et élévation, fig. 176. Phot. de la face Sud-Ouest, Planche LXIX. En visitant Bordj es-Sabi en 1936, nous avons constaté que l'embrasure d'une archère profonde était ornée d'une peinture décorative.

Forteresses très ruinées, fortins, postes de guet

TORTOSE (Tartous)

Tortose fut une ville très fréquentée à l'époque des Croisades (1). Sa cathédrale Notre-Dame, bel édifice d'art français des XII^e et XIII^e siècles était un lieu de pèlerinage très fréquenté aussi bien par les Musulmans que par les chrétiens. On disait que saint Pierre y avait célébré sa première messe et l'on y vénérât un portrait de la Vierge peint, croyait-on, par saint Luc. Camille Enlart (2) a consacré une très importante étude à ce monument bien conservé et bien entretenu par le Service des Antiquités de Syrie qui y a installé un musée. Mais de la puissante forteresse dressée au bord de la mer, il ne reste plus que des éléments morcelés, intégrés dans des constructions modernes. On ne peut plus restituer, même par l'imagination, la masse de ses grands ouvrages.

Les plans et l'analyse de Rey, les notes de Van Berchem, l'étude d'Enlart à laquelle il joignit les relevés de la grand'salle du château, établis par l'architecte R. Jusserand, nous permettront de donner un court commentaire sur les fortifications de Tortose (3).

Nous avons vu que les premiers croisés, dirigés par Raymond de Saint-Gilles avaient pris Tortose en février 1099 (4), qu'ils l'avaient perdue en l'absence de leur chef et que celui-ci, après sa désastreuse expédition d'Anatolie, l'avait reconquise au début de 1102 (5). Ce fut le premier jalon du comté de Tripoli. Bientôt Tortose fut érigée en évêché.

Le territoire de Tortose était un grand fief du comté de Tripoli. Il eut d'abord des seigneurs particuliers. En 1132, Pons donne la cité de Tortose à Arbert (6). Röhricht pense qu'il s'agit d'un vassal du Comte, Arbert de Montlaur, cité dans un acte de 1142 (7).

Jean Richard signale que Raynouard, second fils de Guillaume Raynouard de Maraclée, était seigneur de Tortose en 1151 (8) « soit qu'il l'ait reçue de son père, soit que le comte de Tripoli lui ait inféodé la ville ».

En 1152, Nour Ed Din ayant enlevé momentanément Tortose, la ville fut peut-être donnée ensuite aux Templiers et Raynouard reçut en compensation la seigneurie de Nephin, la région de Tortose restant aux mains de son frère Guillaume (9). Le 16 mars 1169, en

(1) Rey, *Architecture militaire des Croisés*, p. 64-83 et 211-214. Planches VIII et XX.

(2) Van Berchem, *Voyage en Syrie*, p. 320-325. *Album*, Planches XLVIII, LXX, LXXIII. C. Enlart, *Les Monuments des croisés... architecture religieuse*, t. II, p. 395-426; Voir aussi *Guide Bleu Syrie-Palestine* (1932), p. 233-241. Plan de la Ville par F. Anus.

(3) C. Enlart, *ibid.*, pp. 427-430; *Album*, planches 166, 174-183, 196.

(4) Peut-être même dès 1098 y avait-il installé une garnison provençale. Voir Jean Richard dans *Syria* XXV, 1946-48, p. 105, n. 2.

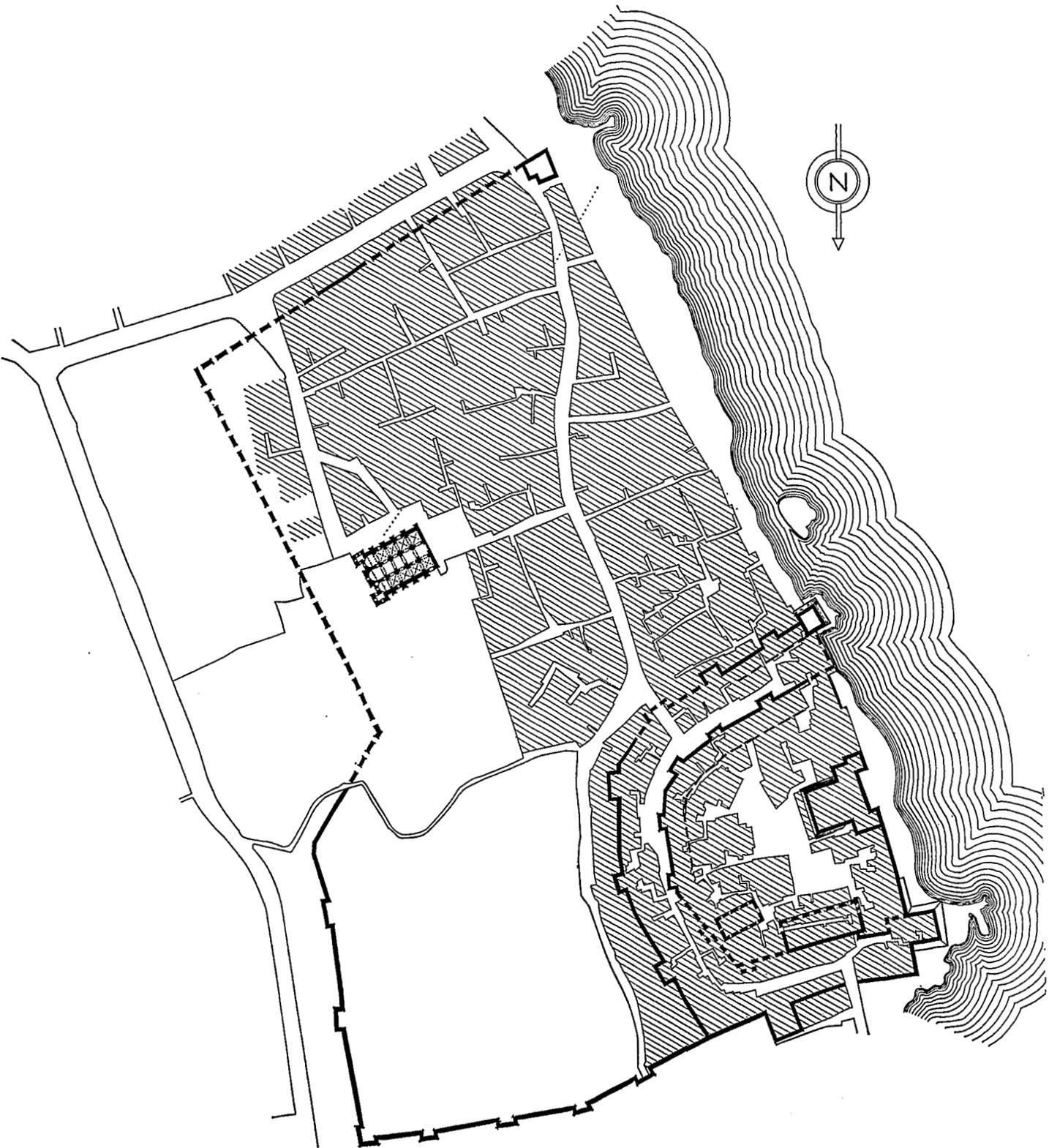
(5) Chapitre I, p. 8.

(6) Röhricht, *Reg. add.*, p. 11, n° 142 a.

(7) *Ibid.*, p. 53, n° 211.

(8) Acte de 1151 où figurent comme témoins « Guillelmus Rainoardus, Rainoardus filius ejus et dominus Tortosae » Röhricht, *Reg.*, p. 68, n° 270.

(9) Jean Richard, *Le comté de Tripoli...*, p. 74.



Ville et château de Tortose, par P. Coupel.

présence de l'évêque de Tortose, l'évêque de Valénie (Banyas) faisait un accord avec les frères du Temple de Tortose au sujet de diverses contestations sur leurs biens respectifs (1).

Ainsi nous savons que, dès avant cette date, l'Ordre du Temple était établi à Tortose. Un acte de juin 1183 (2) fait mention d'un domaine donné par Renaud, seigneur de Margat (il s'agit de Renaud II Masoiers), au Précepteur et aux Frères du Temple de Tortose.

C'est assurément l'Ordre du Temple avec ses puissantes ressources qui bâtit la citadelle de Tortose.

Au début de juillet 1188, Saladin apparut devant Tortose. Les habitants s'étaient enfuis ou réfugiés dans le château. Il saccagea la ville, puis attaqua la forteresse ; un de ses lieutenants s'empara d'une tour, la fit sauter et jeta ses débris dans la mer. Mais le maître du Temple et ses chevaliers défendirent avec acharnement le donjon qui était fortement bâti, protégé par un fossé plein d'eau et défendu par de grosses arbalètes (sans doute des arbalètes à tour). Saladin ne put s'en rendre maître ; il fit des dégâts à l'enceinte et à la cathédrale (3).

Ces combats eurent lieu du 3 au 8 juillet. En mai 1202, Tortose fut éprouvée par un tremblement de terre.

En 1212, Wilbrand d'Oldenbourg y passa. Il constata que la ville était petite et peu fortifiée, mais qu'on voyait au bord de la mer une forteresse puissante dont les Templiers assurent avec grand soin la défense (4).

Cinq ans plus tard, Jacques de Vitry venant du Chastel Blanc, gardé aussi par les Templiers, où il avait prêché, fut accompagné par une troupe de ceux-ci à Tortose. Il y célébra la messe, fit un sermon et baptisa deux Sarrasins (5).

* * *

L'enceinte de la ville épiscopale a la forme d'un trapèze ; elle bordait la citadelle au Nord, continuant en ligne droite, puis tournait à l'Ouest, couvrant une longueur d'environ 350 mètres et rejoignait la mer à l'Ouest. Au milieu des palmiers s'élevait la cathédrale. Les vestiges qui subsistent présentent une muraille de 2,50 m d'épaisseur en gros blocs taillés à bossages avec des saillants barlongs de faible relief. Ces bossages peuvent faire supposer que Saladin n'a pas démoli tous les murs d'enceinte de la ville. Un fossé creusé dans le roc vif et rempli par la mer l'enfermait. Une porte (6) de la ville surmontée d'un arc en tiers-point subsiste au Nord près de l'angle Nord-Est de la première enceinte du château. Le château est situé à l'angle Nord-Ouest de la ville. Il en est séparé par un fossé lequel était traversé par une chaussée coupée par un pont. On arrive ainsi à une tour barlongue

(1) Röhricht, *Reg.*, p. 121, n° 462.

(2) Röhricht, *Reg.*, p. 167, n° 630.

(3) Eracles, *H. occ.* II, p. 122. — Ernoul, édit. Mas Latrie, p. 254. — Abou Chama, *H. or.*, II, p. 126. IV, p. 356-357. — Beha ed-din Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 80. — Aboul Fedâ... *Annales*, *H. or.*, I, p. 717 et s., III, p. 108 et ss. IV, p. 353 et s., Kamal ad-Din, *H. or.*, III et dans *R.O.L.* IV, p. 186 (1896). Aboul Faradj, trad. Bruns, p. 415. La lettre d'Ermenger adressée en novembre 1188 au duc d'Autriche Léopold dit aussi que Saladin prit et détruisit Tortose à l'exception de la Tour des Templiers, *Mon. germaniae Hist.*, *Scriptores* 2, *Germ. nova series* 8°, t. V, p. 4.

(4) J. C. M. Laurent, *Peregrinatores...*, p. 169 : « Haec est civitas parva, non multum munita, super mare sita, in capite habens castrum fortissimum, optimo muro et undecim turribus sicut undecim preciosis lapidibus coronatum. Nec mirum si duodecima turris ei subtrahatur, cum illa turris quam rex Franciae ad subsidium terre edificavit, sua pulchra fortitudine suppleat illius defectum. Hoc castrum a Templariis, quia ipsorum est, optime custoditur.

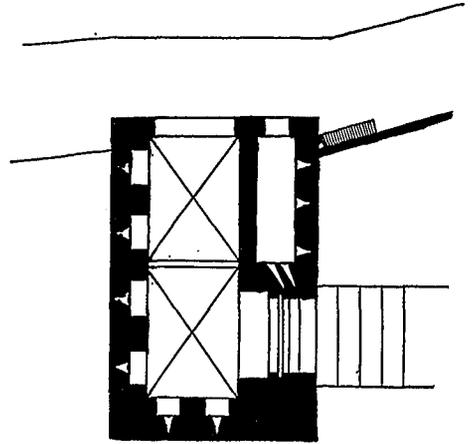
(5) *Lettres de Jacques de Vitry*, édit. R.B.C. Huygens, Leyde, 1960, p. 93-94.

(6) Phot. dans Van Berchem, *Album*, Planche LXXIII.

qui commandait l'entrée de la forteresse. Rey l'a analysée avec soin et en a donné le Plan que nous reproduisons (1). Cet ouvrage est peut-être le mieux conservé de la forteresse. C'est aujourd'hui une mosquée. La porte est voûtée en tiers-point (2). Alors que les pierres de cette tour sont à bossages grossiers, celles qui encadrent la porte sont soigneusement ravalées. Le bossage de la clef de l'arc « est orné d'une croix fleuronée se détachant au milieu d'un trèfle » (3) (Pl. LVII^A). L'entrée était défendue par un mâchicoulis, une herse et des vantaux de bois ferrés et renforcés de barres à coulisse. On franchit un espace étroit défendu sur la droite par deux archères obliques percées dans une chambre de tir pour atteindre l'assaillant qui aurait tenté de briser la herse. On pénètre alors dans une salle voûtée de deux travées supportées par des branches d'ogives et un doubleau chanfreiné. Les archères qui défendaient cet ouvrage ont été élargies pour en faire des fenêtres. Enlart, qui l'a appelé justement « le corps de garde », a donné une photographie (4) de l'intérieur que nous reproduisons ; on y voit les niches ouvrant sur les archères. (Pl. LVII^B) Une fois dans la place on rencontrait un escalier qui menait à l'étage supérieur aujourd'hui disparu.

On se trouve dans la première enceinte du château qui est flanquée, à l'Est, de saillants carrés. Un fossé, déjà presque comblé au temps de Rey, séparait la première enceinte de la seconde qui était construite de façon analogue. Rey s'extasie sur l'ampleur de ces constructions « Nulle part à cette époque, dit-il (5), on ne déploya un pareil luxe dans l'emploi des matériaux de ces gigantesques murailles », de trois mètres d'épaisseur, percées de grandes meurtrières pour les machines. La seconde enceinte était d'une élévation assez considérable pour que la double ligne de défense qui la contournait pût commander tous les ouvrages de la première. Il ajoute qu'une portion de cette muraille demeure encore intacte et les dessins qu'il a publiés (6) correspondent à une photographie toute récente dont nous donnons une reproduction (7), (Pl. LIX^A et B). A l'intérieur de la place s'élevaient tous les bâtiments qu'on rencontre dans les grandes forteresses des Croisés : chapelle, grand'salle, donjon, magasins.

Camille Enlart a donné deux photographies du portail et des voûtes de la chapelle, qui est du XIII^e siècle, une simple salle rectangulaire à quatre travées voûtées d'ogives retombant sur des corbeaux en quart de rond accostant le pilastre qui soutient le doubleau. Enlart a trouvé une disposition toute semblable à la cathédrale de Grasse (8).



Tortose. Tour commandant l'entrée du château.

(1) Rey, p. 73, fig. 20.

(2) Phot. Van Berchem, *Album*, Pl. LXX. Bien entendu, l'encadrement intérieur de la porte et l'accès bâti qui y conduit sont des additions récentes.

(3) Rey, p. 72.

(4) C. Enlart, *Album*, Pl. 166 et Pl. 196 où la fig. 598 porte le dessin d'une clef de voûte ornée d'une croix fleuronée. Voir notre Pl. LVII^A.

(5) P. 74.

(6) P. 75 fig. 23.

(7) D'après Wolfgang Müller-Wiener, *Burgen der Kreuzritter* ; Deutscher Kunstverlag, München, Berlin, Photo Planche 33. — Rey a donné, p. 74, fig. 22, un dessin de la face extérieure de cette muraille ; les bossages sont taillés beaucoup plus soigneusement que ceux de la tour d'entrée (C. Enlart, t. II, page 427 et *Album*, Planche 174, Phot. 547, 548).

(8) *Ibid.*, Pl. 193. Phot. 582.

La Grand'Salle était une magnifique création de l'art français du XIII^e siècle. Il n'en reste que des vestiges informes ; les arcs de quelques baies apparaissent dans les constructions modernes. Camille Enlart a consacré à ces débris une étude minutieuse et a publié, en 9 planches, les relevés de l'architecte Roger Jusserand, établis en 1922 (1). Longue intérieurement de 44 mètres sur 15 de large, cette salle était divisée par une épine de cinq piliers en deux nefs (2) de six travées voûtées d'ogives. De ces piliers rien ne subsiste. Les branches d'ogives retombaient le long des murs sur des consoles sculptées de feuillages (Pl. LIX^C) et de têtes humaines. Enlart a publié la photographie de l'une des plus belles (3) ; elle présente une tête couronnée de feuillages portant un chapiteau à larges feuilles. Ces consoles, ornées de têtes, se retrouvent dans la grand'Salle du château d'Athlit (4), construit en 1218 au bord de la mer, au Sud de Caiffa et confié à la garde des Templiers.

La salle de Tortose avait deux rangs de fenêtres : en bas, de larges baies en plein cintre doublées d'embrasures en arc surbaissé brisé ; en haut, des baies étroites et longues doublées d'ébrasements en tiers-point. Enlart a supposé que les grandes baies étaient subdivisées par une ou deux colonnettes portant de petits arcs et un tympan.

De l'énorme donjon (K du plan de Rey) qui se dressait à l'Ouest au bord de la mer (5), il ne reste que les grands talus (Pl. LVIII^B) qui recevaient le choc des vagues et au-dessus de ces talus subsistent, en certaines places, trois ou quatre assises de pierres (6). Il était séparé des ouvrages du château par un fossé aujourd'hui comblé. Ce donjon avait 35 m de côté, son front de mer était flanqué de deux saillants carrés, chacun de 16 m de long. La longueur totale de ce front était de 54 mètres environ.

Yaqout, vers 1225, signale à Tortose deux tours très fortes, pareilles à deux citadelles (7). C'est du large sans doute qu'il vit le donjon et c'est pourquoi il le compare à deux tours, en apercevant les deux saillants carrés.

De vastes casemates, sans doute jadis des écuries, existent encore sous le massif du donjon ; elles communiquaient avec la mer par une poterne (8) qui s'ouvrait au bord de l'eau, permettant aux navires de ravitailler les défenseurs de la forteresse. Après la perte de Saint-Jean d'Acre à la fin de mai 1291 (9), les chevaliers du Temple évacuèrent Tortose, le 3 août, pour se réfugier dans l'île de Chypre. C'est peut-être par cette poterne qu'ils quittèrent le donjon. Elle existe encore Pl. LVIII^C). Les Templiers devaient occuper jusqu'en 1302 l'île de Rouad à 4 km au Sud-Ouest de Tortose.

*
* *

(1) Tome II, p. 427-430. *Album*, Pl. 175-183. Voir aussi deux relevés de Rey, p. 177, fig. 24 et 25.

(2) On constate la même disposition à la salle haute de l'église-donjon de Safitha, le Chastel-Blanc des Templiers.

(3) *Album*, Pl. 26, fig. 84 ; voir aussi tome II, p. 429, fig. 558.

(4) De cette Grand'Salle d'Athlit il ne reste qu'un pan de mur avec trois retombées de voûtes d'ogives sur des consoles ornées de têtes humaines de grande dimension. Voir Enlart, tome II, p. 96 et *Album*, Pl. 27 où il a dessiné ces belles figures. Voir aussi notre livre *La défense du royaume de Jérusalem*, p. 33 et *Album*, Pl. XCIV et XCV.

(5) Son aspect a changé car on a entrepris des travaux d'aménagement encore inachevés et l'on approche maintenant du donjon par un quai.

(6) Phot. G. Saadé.

(7) Cité par Van Berchem, p. 323, n. 4.

(8) Phot. G. Saadé.

(9) Contin. de Guillaume de Tyr, *H. occ.* I, l. XXXIV, c. 19.

La cathédrale Notre-Dame de Tortose qui, nous l'avons dit, fut un lieu de pèlerinage célèbre aux XII^e et XIII^e siècles, devint tardivement un ouvrage fortifié. La ville se trouvait, en 1265, très menacée par Beibars. Or cet édifice était assez proche de l'enceinte et l'on craignit que si l'ennemi enlevait celle-ci il pourrait occuper l'église et l'utiliser contre la ville même.

Par raison stratégique, on songeait donc à détruire ce monument si vénéré. Le Pape Clément IV informé de ce projet, s'y opposa (1). Enlart pense qu'on décida alors de fortifier le chevet ; on renforça les deux tours et on épaissit les murs de l'abside centrale. On constate que le rez-de-chaussée et l'étage des tours sont munis d'archères (2). Ces tours devaient avoir une terrasse crénelée. Enlart a ajouté que l'on dut construire, alors, deux tours non saillantes à la façade. Avec ses quatre tours crénelées, Notre-Dame de Tortose présentait l'aspect d'une forteresse (3).

(1) Pérouse, 26 avril 1265. Röhricht, *Reg. add.*, p. 89, n° 1339 a. — Voir Enlart, II, p. 398.

(2) Phot. des archères de la tour Sud-Est, dans Paul Deschamps, *Terre sainte romane*. Édit. du Zodiaque, Planches 81-82.

(3) Sur la cathédrale de Tortose voir Enlart, II, p. 395-426 ; dessin par Enlart de l'ensemble restitué de la cathédrale, II, p. 407 fig. 517. Plan de la cathédrale *Album*, Planche 10. Phot. Planches 153-161 ; vue extérieure du chevet, Planche 153, fig. 491.

LE CHÂTEAU DE TRIPOLI (Qal'at Sandjil) (Pl. LX)

Après son retour d'Anatolie, Raymond de Saint-Gilles, s'efforça de reprendre Tortose. Aidé d'une flotte génoise il y parvint au début de 1102.

Pressentant que la prise du grand port de Tripoli serait longue il entreprit à quelque distance de la ville, la construction d'une forteresse, sur la colline Abou Shamra dominant le Nahr Abou Ali. Il fut aidé dans ces travaux par l'Empereur Alexis I^{er} Comnène (1) qui fit envoyer par le gouverneur de Chypre, Eumathios Philocalès, des vaisseaux chargés de matériaux de construction. Il eut aussi le concours de navires génois et pisans.

L'Estoire d'Eracles (2) dit : « Li cuens Raimonz, choisi devant la cité de Triple, près à deux miles, un tertre bien fort de siège, il le ferma ; dessus fit mout bele forteresce et bien la garni. En remembrance de ce que en pèlerinage y avoit été fermé, le fist apeler Mont Pélerin ». La construction eut lieu en 1102 car le 16 janvier 1103 Raymond datait un acte : « in Monte Pelegriano, ante portam Tripolensem » (3).

Grâce à sa forteresse, Raymond de Saint-Gilles bloquait Tripoli du côté de la terre, tenant la ville en état de siège et coupant les conduites d'eau.

Cependant en août-septembre 1104, selon Ibn al-Djauzi (4), le qadi de Tripoli, Ibn Ammar, attaqua la garnison franque par surprise et mit le feu au faubourg (c'est-à-dire le suburbium du château). Ibn al-Athir (5) qui raconte l'attaque de façon identique, ajoute que Saint-Gilles et quelques-uns de ses guerriers se trouvaient sur un toit en flammes et que le prince mourut au bout de dix jours. Il semble bien que ce récit soit exact sauf pour le délai de la mort de Raymond et le Mirat az Zaman laisse entendre qu'elle eut lieu plus tard, après la conclusion d'une trêve avec Ibn Ammar. Guillaume de Malmesbury (6) dit aussi que Raymond mourut d'une blessure.

(1) Anne Comnène, *Alexiade, Histor. des croisades, Historiens grecs*, I, I, XI, p. 68-69. — Chalandon, *Alexis I^{er} Comnène* (1900), p. 122.

(2) Guil. de Tyr, *H. occ.*, I, p. 441. — Caffaro, *Liberatio civitatum Orientis*, c. 24, *H. occ.*, V, p. 70. — Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 236.

(3) Röhrich, *Regesta regni Hierosolymitani*, 1893, p. 6, n° 38.

(4) Ibn al-Djauzi, *Mirat az Zaman, H. or.*, III, p. 528.

(5) Ibn al-Athir, *Kamel...*, *H. or.*, I, p. 235-236.

(6) Guillaume de Malmesbury, *De Gestis regum anglorum*, edit. Stubbs, Londres 1887-1889, 2 vol. in-4° (dans *Chronicles and Memorials*), t. II, p. 458.

En tout cas nous savons, de plusieurs sources, la date de la mort de Raymond de Saint-Gilles ; elle eut lieu dans son château du Mont Pèlerin le 28 février de l'année 1105. Albert d'Aix nous apprend qu'il y fut inhumé (1).

Les Francs durent encore attendre quatre ans pour s'emparer de Tripoli. Les habitants de cette ville assiégée souffraient cruellement de la disette. Ils ne recevaient presque plus rien du côté de la terre et ne pouvaient être ravitaillés que par mer. Du Mont-Pèlerin Guillaume Jourdain, comte de Cerdagne, cousin de Raymond de Saint-Gilles, continua à assurer cet étroit blocus. Entre temps, il enlève aux musulmans la place d'Archas (Arqa) qui occupait une position stratégique utile aux Francs car elle commandait la route de Tortose à Tripoli.

Cependant Bertrand, fils de Raymond de Saint-Gilles, avait armé une flotte provençale de quarante galères et avait fait voile vers l'Orient avec quatre mille guerriers pour aller réclamer à Guillaume Jourdain l'héritage de son père. En route, il avait obtenu le secours d'une flotte gènoise de soixante navires contre la promesse de privilèges commerciaux dans son futur État du Liban.

Un conflit entre Guillaume Jourdain et Bertrand s'éleva qui fut arbitré par le roi de Jérusalem Baudouin I. Il fut décidé que Guillaume Jourdain garderait Tortose et aussi Archas qu'il venait de conquérir et que Bertrand s'établirait au Mont Pèlerin pour en terminer avec Tripoli, assiégée maintenant du côté de la mer par ses navires, et qu'il aurait aussi la ville de Giblest.

Au cours de ces négociations, des forces franques s'étaient groupées près du Mont Pèlerin venant du royaume de Jérusalem, de la Principauté d'Antioche avec Tancrède, et du comté d'Édesse.

Assaillie par terre et par mer, Tripoli capitula le 12 juillet 1109 (2).

En récompense des services rendus par sa flotte, Gênes reçut un tiers de la ville.

Depuis une haute antiquité, le port de Tripoli eut une intense activité commerciale. Sous la domination des Francs elle se maintint ou même se développa. Le voyageur Burchard de Mont Sion, qui y passa en 1283 (3), parle de ses magnifiques jardins dont les fruits variés pouvaient rapporter annuellement 30.000 besans d'or. Un grand nombre de tisserands y travaillaient la soie et le camelot, c'est-à-dire les étoffes en poils de chèvre ou de chameau. On y voyait aussi de vastes plantations de cannes à sucre qui faisaient marcher une quantité de pressoirs (4).

Tripoli fut attaquée par Qelaoun en février-mars 1289. Malgré une résistance acharnée les musulmans envahirent la ville le 26 avril. Le sultan fit incendier le château (5). Il fut reconstruit en 1307-1308 par l'émir Essendemir Kurdji. Si le château subit maints remaniements il semble bien que, dominant le Nahr Abou Ali, une partie de son front oriental avec

(1) Guil. de Tyr, l. XI, c. 2, *H. occ.*, I, p. 452 ; Raoul de Caen, *Gesta Tancredi*, c. 145, *H. occ.*, III, p. 707 ; Caffaro, *De liberatione civitatum Orientis* ; c. 26, *H. occ.*, V, p. 72, signalent sans précision cette mort, mais Albert d'Aix, *Liber christianae expeditionis*, l. IX, c. 32, *H. occ.*, IV, p. 610 donne plus de détails « biennio evoluto... post aedificationem hujus novi praesidii quod dicitur Mons Peregrinorum comes post Purificationem sanctae Mariae... obiit mense februario in eodem novo praesidio quod exstruxerat, catholice sepultus ». Voir aussi J. et L. Hill, p. 140, n. 12.

(2) Guil. de Tyr, l. XI, c. 10, *H. occ.*, I, p. 407-408. Foucher de Chartres, c. XLI, *H. occ.*, III, p. 420.

(3) Burchard de Mont Sion, édit. J. C. M. Laurent, p. 28.

(4) Chronique de Strambaldi, édit. R. de Mas-Latrie, coll. des *Documents inédits*, 1893, t. II, p. 84.

(5) Un poème émouvant sur la chute de Tripoli a été écrit par l'évêque syrien de Nicosie Gabriel Bar Kalai qui paraît en avoir été témoin (publié par Röhrich dans *Archives de l'Orient latin*, II B, p. 462-466. — Bar Kalai parle des somptueux appartements du château et il parle aussi de l'activité du port avec ses navires marchands de Gênes et de Venise.

trois saillants carrés est bien du XII^e siècle, tout au moins dans ses assises basses (1). A l'intérieur sont les restes d'une chapelle, aussi du XII^e siècle, qui avait une nef voûtée d'arêtes et une abside dont les arcs doubleaux retombaient sur des colonnes engagées dans des demi-piliers cruciformes (2). Récemment furent découvertes les fondations d'un édifice circulaire à l'Est de cette chapelle (3). C'est une rotonde funéraire dont on a bien des exemples analogues. C'est là que Raymond de Saint-Gilles fut inhumé. Nous en parlons plus loin, à la fin du volume (4).

(1) On remarque aussi sur ce front une tour demi circulaire. C'est une addition du XI^e siècle car elle ne figure pas sur la planche XV du Voyage de la Syrie du Comte Alexandre de Laborde en 1828-29, publié par le Comte Léon de Laborde en 1837-1838.

(2) Enlart, t. II, p. 432, pilier au sud de la chapelle, *Album*, pl. 187, fig. 563. Et Phot. Denis Pilven, 1969.

(3) Plan de W. Müller-Wiener dans son ouvrage *Burgen der Kreuzritter im Heiligen Land*, Munich et Berlin, (1966). p. 45, fig. 1.

(4) P. 366.

NEPHIN (Nefin, arabe Anafé, auj. Enfé)

A l'Est du village d'Enfé, situé à 16 km au Sud de Tripoli, se trouve une étroite langue de terre qu'occupait le château de Nephin. On l'avait isolé en coupant l'isthme par deux fossés.

La famille qui posséda, dans le comté de Tripoli, les seigneuries de Nephin et de Maraclée, est bien connue grâce à une étude approfondie de M. Rudt de Collenberg (1). Les « Raynouard » sont originaires de Mezenas, Medenis, Mezenis, aujourd'hui Meynes, commune de Montfrin, canton d'Aramon, arrondissement de Nîmes (Gard). Le premier connu, Raynouard, est remplacé à partir de 1077 par son fils Pons Rainoardi qui est un familier de Raymond de Saint-Gilles. En 1095, il signe au contrat de mariage du comte. Il le suit à la première croisade et est tué ainsi que son frère Pierre, près de Durazzo, en 1097. Ils appartiennent à une très noble famille car Raymond d'Aguilers (2) les appelle *Principes nobilissimi*.

Deux membres de cette famille, Guillaume Rostaing et Pons de Medenis sont possédés au voisinage de Nephin vers 1115. Puis apparaît Guillaume-Raynouard qui est parti pour le comté de Tripoli entre 1136 et 1140 et qui est attesté de 1140 à 1163. Il a quatre fils : Saxo, Raynouard, seigneur de Tortose puis de Nephin, Raymond et Guillaume, seigneur de Maraclée attesté de 1163 à 1180.

Cette famille aura des alliances avec la descendance des Masoiers de Margat.

Raynouard est mentionné comme seigneur de Tortose en 1151 (3) ; il figure sans dénomination au début de 1163 (4), puis à partir de juin 1163, il s'appelle Raynouard de Nephin (5) ; ce Raynouard I de Nephin est attesté jusqu'en 1176.

Jean Richard (6), constatant que Nour ed din s'était emparé momentanément de Tortose en 1152, d'après le récit d'Ibn al Qalanisi (7) (les historiens occidentaux ne font pas mention de cet événement) pense que lorsque cette place eut été reprise, le comte de Tripoli en confia la garde aux Templiers et donna en compensation Nephin à Raynouard.

(1) W. H. Rudt de Collenberg : « Les Raynouard » seigneurs de Nephin et de Maraclé en Terre sainte et leur parenté en Languedoc, dans *Cahiers de civilisation médiévale* (Poitiers, t. VII, 1964, p. 289-311, avec tableaux généalogiques).

(2) Raymond d'Aguilers, *H. occ.*, IV, p. 236. — Pierre Tudebode, dit *egregius miles*, et *nobilis vir*; *H. occ.*, IV, p. 19.

(3) *Cart. I*, p. 154-155, n° 199. — Röhricht, *Reg.*, p. 68, n° 270 a. 1151 : « Guillelmus Rainoardus, Rainoardus, filius ejus et dominus Tortosae... »

(4) *Cart. I*, p. 228, n° 317. — Röhricht, *Reg.*, p. 99, n° 378, 19 janvier 1163 : acte par lequel Guillaume de Maraclée avec sa femme Béatrice et du consentement de son père Guillaume-Raynouard et de ses frères Raynouard et Raymond donne à l'Hôpital le château d'Eixserc (le Sarc). Dans ce même acte figurent comme témoins Olivier de Nephin et Gaston de Nephin.

(5) Röhricht, *Reg.*, p. 100 n° 380, 15 juin 1163, Rainoar de Neficis (corr. Nefinis) figure comme témoin.

(6) Jean Richard, *Le comté de Tripoli...* (1945), p. 74-75.

(7) Ibn al-Qalanisi, édit. Gibb, p. 312.

Raynouard fit partie de l'ambassade qui accompagna le roi Amaury I^{er} quand il se rendit à Constantinople au début de 1171 pour aller demander de l'aide à l'empereur Manuel Comnène.

Après lui, apparaît un triste personnage qu'Ernoul appelle Renaud de Nephin (1), un brigand féodal qui ne fit nullement honneur à la noblesse de Terre Sainte. Après sa victoire de Hattin en juillet 1187, Saladin avait envahi la Palestine et occupé Jérusalem. Il chassa les Chrétiens de la Ville sainte. Mais il les évacua en bon ordre en direction du Nord et les fit escorter jusqu'en territoire chrétien par des cavaliers de son armée pour les protéger contre les pillards bédouins. Mais parvenus au Liban dans les terres du comté de Tripoli, les émigrants furent attaqués entre le Boutron et Nephin, au Puy du connétable, par Raynouard II sire de Nephin qui les dépouilla des quelques biens qu'ils avaient pu emporter avec eux (2).

Ce Raynouard II de Nephin est attesté de 1174 à 1196, puis Raynouard III que l'on rencontre de 1196 à 1206, se montra aussi très malfaisant.

Il épousa, sans le consentement de son suzerain, Bohémond IV, comte de Tripoli et prince d'Antioche, Isabelle, fille du seigneur de Gibelacar, Astafort. Le prince cita Raynouard devant la cour des barons de Tripoli. Celui-ci se dispensa d'y paraître et la Cour conclut au droit de Bohémond de saisir les fiefs de son vassal (1203 ou 1204). Il en résulta une guerre fratricide qui fut sanglante (3). Raynouard avait de puissants alliés. Il obtint l'aide du roi d'Arménie, Léon II, l'appui moral du roi de Jérusalem Amaury II et le secours de deux puissants barons palestiniens, Raoul et Eude de Tibériade. Bohémond IV était soutenu par le sire de Giblet Gui I^{er} et son frère Hugue dont il avait épousé la sœur, Plaisance de Giblet et un peu plus tard il reçut un précieux secours militaire des Génois.

Au début de la lutte, Bohémond faillit être vaincu. Raynouard pendant plusieurs mois dévasta les environs de Tripoli. Même un de ses chevaliers nommé Bertran Barbe, réussit à pénétrer dans la ville et à emporter « le pot en quoi l'on métoit la monnaie que l'on prenoit de la dreiture deu prince » (4). Dans ces combats Bohémond fut blessé et perdit un œil d'où son surnom de Bohémond le Borgne, et son beau-frère Hugue de Giblet fut tué. Mais la chance tourna : le roi de Jérusalem, Amaury II mourut le 1^{er} avril 1205, et Jean I^{er} d'Ibelin, sire de Beyrouth, qui assura alors la baylie du royaume était hostile à Raynouard bien qu'il fût son beau-frère, ayant épousé sa sœur Héloïs de Nephin.

Bohémond, ayant renouvelé les privilèges accordés aux Génois dans son comté, obtint de ceux-ci trois navires et quatre cents combattants qui l'aidèrent à assiéger Nephin et à s'en emparer (juillet 1205) (5). Raynouard fut fait prisonnier et emmené dans les cachots de Tripoli « en gros fers et en dure prison » (fin 1205). Pour obtenir sa liberté il dût abandonner au Prince Nephin ainsi que son château de Gibelacar (Akkar) (6). Il se réfugia en Chypre où il mourut (7).

(1) Ernoul, ed. Mas-Latrie, p. 230-231. Eracles, c. XLIV, p. 99-100 : « Ensi come il orent passé le Pui dou Conestable et entrèrent en la terre dou seigneur dou Boutron et de Nefin, Renaut qui sires estoit de Nefin, fit metre ses serjanz en un destreit de sa terre et lor comanda que il deussent rober et tolir as gens de Jerusalem tant que il poièrent avoir. Nostre Sire puni le sire de Nefin en son vivant que il perdi la veue et ses hairs en perdirent lor seignorie », voir Grousset, II, p. 818-819.

(3) Grousset III, p. 253-254. — Claude Cahen, p. 608-609. — Jean Richard, p. 74-75.

(4) Eracles, *H. occ.*, II, p. 314. — *Chronique d'Amadi*, édité. Mas-Latrie (*Documents inédits*)... 1891, p. 95-96.

(5) Ogerio Panis, *Annales genuenses* (1197-1219), *Mon. germ. Hist., Scriptores*, XVIII, p. 124.

(6) Eracles, *H. occ.*, II, p. 315.

(7) Il semble qu'en 1374 vivait encore en Chypre un membre de cette famille. La *Chronique de Strambaldi* paraît signaler à cette date un seigneur Jacques de Nephin. *Chroniques d'Amadi et de Strambaldi*, édité. Mas-Latrie..., 1893, II, p. 229.

Il est question en 1245 et en 1260, d'un Jean de Nephin qui résidait à S. Jean d'Acre (1).

Un mauvais destin semble avoir pesé sur ce repaire maritime de Nephin qui ne paraît jamais avoir servi pour la défense de la chrétienté contre les Musulmans, mais qui participa jusqu'à la fin à des querelles meurtrières entre chrétiens.

En 1228 (2), le même Bohémond IV était allé en Chypre pour faire sa cour à l'Empereur Frédéric II, prince puissamment intelligent, mais de mœurs abominables et d'une extraordinaire duplicité. L'accueil qu'il reçut l'inquiéta fort : l'empereur avait voulu dépouiller Jean d'Ibelin de son fief de Beyrouth, Bohémond pressentit qu'il allait subir le même sort et nous avons conté plus haut comment il simula une crise de folie et, sautant dans une galère, il alla se réfugier dans son château de Nephin (3).

Et voici le dernier événement tragique qui a son épilogue au château de Nephin. De 1276 à 1282 (4), alors que la puissance chrétienne s'effondrait en Syrie sous les coups de Beibars, eut lieu une terrible guerre entre Bohémond VII, comte de Tripoli, et Guy II de Giblet, assisté des Templiers. On vit Bohémond faire abattre la maison du Temple à Tripoli, le grand maître du Temple Guillaume de Beaujeu arrivant d'Acre à Giblet avec une troupe de Templiers et de là allant assiéger Tripoli, puis en se retirant, rasant le château du Boutron.

Ensuite les Templiers mirent le siège devant le château de Nephin (5). Au cours d'une attaque, le chevalier Paul de Tefaha (6) et douze Templiers, parvinrent à forcer l'entrée mais les assiégés firent tomber derrière eux la herse qui se trouvait levée au-dessus de la porte, et ainsi les assaillants se trouvèrent prisonniers. Ils furent emmenés à Tripoli.

Peu après les deux troupes ennemies se rencontrèrent entre le Puy du connétable et le Boutron. Parmi les partisans de Bohémond, Balian II de Sidon, Roger de la Colée (7) et Guillaume Trabuc, fils du maréchal de Tripoli, trouvèrent la mort dans ce combat.

Après une trêve, la guerre reprit en 1278. Les Templiers attaquèrent à 17 km au Sud-Est du Boutron le casal fortifié de *Dôme* (Douma) et battirent une troupe de chevaliers de Tripoli. Douze galères du Temple vinrent attaquer le port de Tripoli. Un orage les dispersa et trois d'entre elles trouvèrent un refuge près de Nephin que Guy de Giblet et les Templiers assiégeaient à nouveau (8). Bohémond VII voulant se venger arma quinze galères et alla attaquer le château de la mer devant Sidon (Saïda) et y fit prisonniers des Templiers (9).

Enfin le grand maître de l'Hôpital Nicolas Lorgne, ancien gouverneur du Crac des chevaliers puis de Margat, se rendit à Tripoli en septembre et parvint à rétablir momentanément la paix entre les adversaires.

Mais trois ans plus tard Guy de Giblet équipait trois navires montés par des Génois et abordait à Tripoli dont il espérait s'emparer par surprise. Sa tentative échoua. Cerné avec sa troupe dans une tour de l'Hôpital il capitula en acceptant de rester cinq ans en prison ; après quoi on lui promettait de lui rendre son fief.

(1) *Johannes de Nefin*, témoin dans un acte de 1245 à Acre (Röhrich, *Reg.*, p. 301, n° 1135) ; et en 1260 à Acre (*ibid.*, p. 336, n° 1285).

(2) Grousset, III, p. 294, Cl. Cahen, p. 641.

(3) Voir chapitre IX, p. 173.

(4) Grousset, III, p. 685-691.

(5) *Geste des Chiprois, Chronique du Templier de Tyr*, § 392-393, éd. Gaston Raynaud (1887), p. 204-205.

(6) El Tefaha à 18 km à l'Est de Tortose.

(7) La Colée près Hosn Soleiman, à env. 24 km au Nord du Crac.

(8) *Gestes des Chiprois...*, § 399, p. 207.

(9) *Gestes des Chiprois...*, § 400, p. 207.

Mais Bohémond ne tint pas sa promesse ; les Génois eurent les yeux crevés. Guy de Giblet, ses frères Jean et Baudouin et leur cousin Guillaume de Giblet, furent emmenés dans le château de Nephin et murés vivants dans une fosse. Ce supplice eut lieu à la fin de février 1282 (1).

La ville de Giblet ouvrit alors ses portes à Bohémond.

DESCRIPTION (Pl. LXI-LXIII)

Le village d'Enfé au bord de la mer avec un petit port, à 16 km au Sud de Tripoli, conserve quatre églises dont deux sur les rochers au bord de la mer. L'une d'elles, placée sans doute sous le vocable du S. Sépulcre, fut construite en style roman du XII^e siècle. Elle a été étudiée par Camille Enlart (2) et plus récemment par Pierre Coupel (3) qui lui reconnaît les caractères de nos églises de Bourgogne et du Nivernais du milieu du XII^e siècle. Le château se trouvait sur un cap rocheux long de plus de 400 m et n'ayant dans sa plus grande largeur que 125 mètres.

Burchard de Mont-Sion qui y passa en 1283 le décrit ainsi : « De Biblio ad quatuor leucas est Botrum civitas... Inde ad tres leucas est castrum Nephin in mari fere totum. Quod est principis Antiocheni. In quo vidi duodecim turres bonas et locum munitum valde... De Nephin ad duas leucas est civitas Tripolis... » (4) De ce château si bien défendu il reste peu de vestiges. On l'avait complètement isolé de la terre (5) en tranchant le rocher et coupant l'isthme par un fossé allant d'une rive à l'autre. Peut-être pouvait-on amener l'eau de la mer dans ce fossé. Il a 80 m environ de longueur, et 12 à 15 m de large. Sa profondeur au milieu est de 8 à 10 mètres. Aux extrémités Nord et Sud le fossé est de moitié moins profond. Près de l'extrémité Sud de ce fossé on a ménagé en creusant le rocher une aiguille qui servait de pile à un pont. Cette pile haute de 3,60 m a comme dimensions à sa base 4,50 dans le sens du fossé sur 1,50 m. Son sommet est soigneusement aplani. On voit en haut de la pile sur la face Ouest, c'est-à-dire du côté de la presqu'île, quatre encoches. Ces encoches étaient évidemment destinées à recevoir l'extrémité des poutres du pont.

Sur la paroi Est du rocher on remarque les marches d'un petit escalier descendant jusqu'au fond du fossé.

Quand on avait franchi ce fossé on en trouvait un second parallèle au premier et large de 13 mètres. Ce fossé est aujourd'hui en grande partie comblé.

Dans la paroi Ouest de ce second fossé on voit à diverses hauteurs, des rangées d'encoches rectangulaires qui étaient selon toutes apparences destinées à recevoir l'extrémité des poutres.

(1) *Gestes des Chiprois*, § 410, p. 211. « et les fit metre en une focce et masonner et clore dedens, et moururent de fain ».

(2) *Les Monuments des croisés dans le royaume de Jérusalem* ; Architecture religieuse et civile, t. II (1928), p. 311.

(3) *Trois petites églises du comté de Tripoli (Nephin, Amioun, Koubbé)*, dans *Bulletin du musée de Beyrouth*, t. V, p. 35 et 46 phot., plans et coupes.

(4) Burchard de Mont-Sion, édit. J. C. M. Laurent, *Peregrinatores...*, Leipzig, 1868, p. 27-28. Burchard apprécia le vin de Nephin ; il ajoute en effet : « Vinum hujus ville magis nominatum est inter omnia vina parcium illarum ». C'est ce que dit aussi Wilbrand d'Oldenbourg dans son récit de voyage de 1212 : « Neffin... civitas admodum parva, bene munita... cujus fines sunt fertilissimi, optima et multum commendata vina afferentes ». J. C. M. Laurent, p. 168.

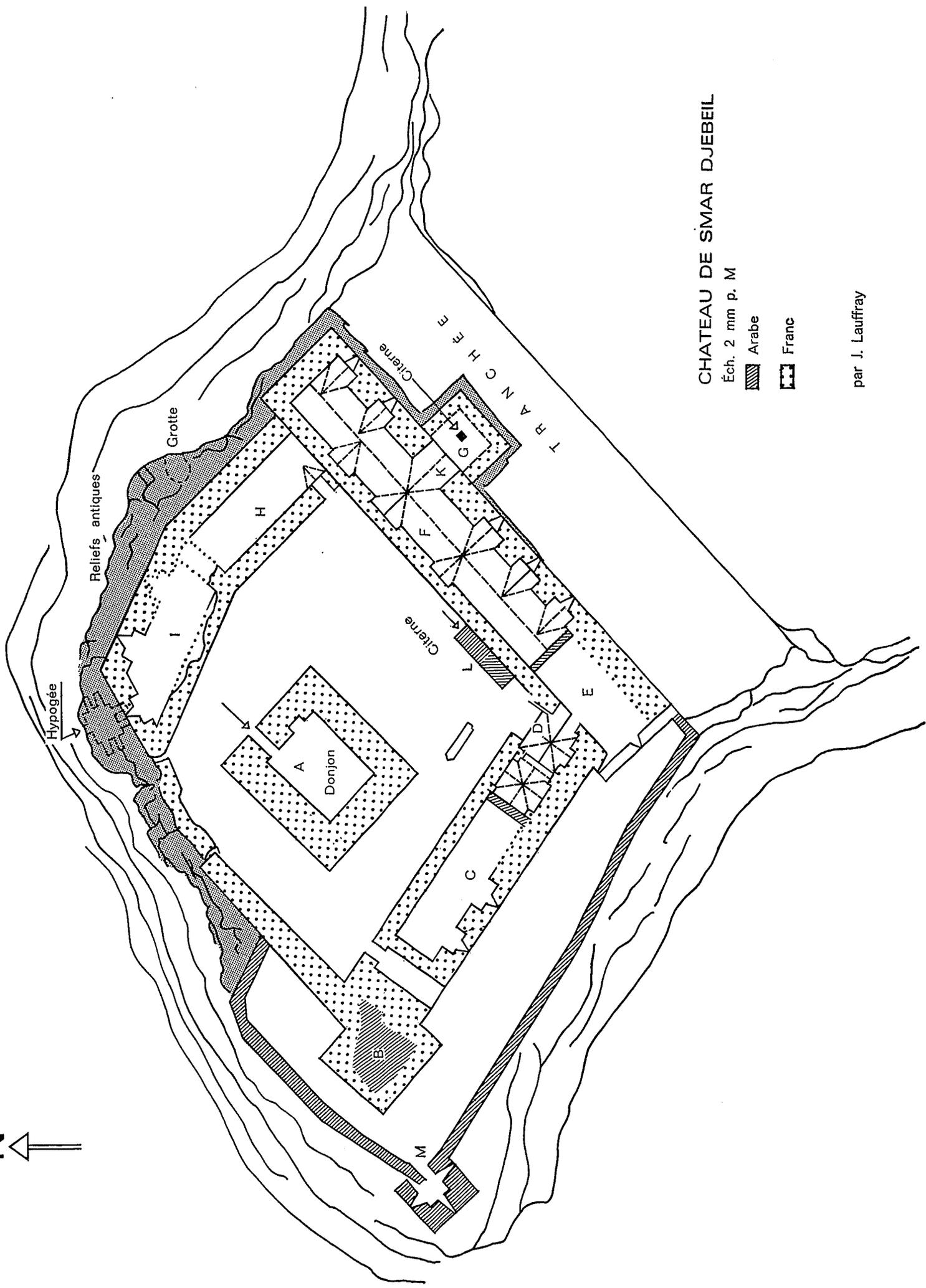
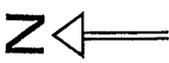
(5) Je remercie vivement mon confrère M. Daniel Schlumberger, de l'Institut, qui a visité le site de Nephin à mon intention et m'a procuré les informations rapportées ici.

On trouve des vestiges de construction sur les parois du 1^{er} fossé puis de la pile. Vers l'extrémité Nord du fossé apparaissent les restes d'un mur à bossages, destiné à surhausser la paroi du fossé, basse à cet endroit.

Renan (1) avait signalé ces restes de murailles et avait comparé leur appareil à celui du donjon de Giblet (Byblos). Dans la presqu'île peu après le second fossé se trouve une citerne qui était donc à l'intérieur de la forteresse. Nous avons signalé que l'entrée du château de Nephin avait une porte munie d'une herse et c'est en faisant tomber cette herse derrière Paul de Teffaha et ses 12 compagnons en train de franchir l'entrée que les défenseurs de la place les firent prisonniers en 1276.

Rien ne subsiste à l'intérieur de la presqu'île. Des douze tours que vit en 1283 le voyageur Burchard de Mont Sion, il ne reste que quelques pierres à bossages.

(1) Renan, *Mission de Phénicie*, p. 143.



CHATEAU DE SMAR DJEBEIL

Éch. 2 mm p. M

▨ Arabe

••• Franc

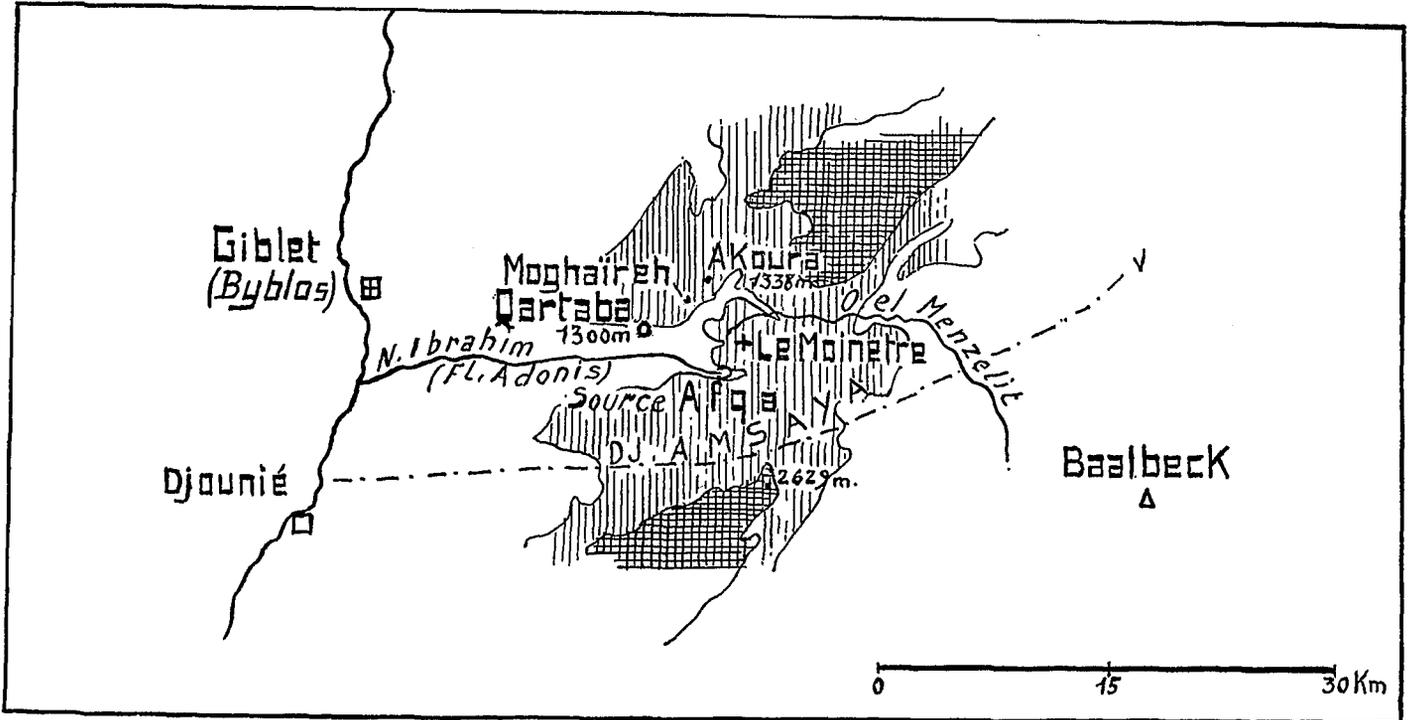
par J. Lauffray

SMAR DJEBEIL (Pl. LXIV ^{A, B, C})

Le petit village maronite de Smar Djebeil, à 4 km à vol d'oiseau de Batroun, à 400 m d'altitude, est dominé par une éminence rocheuse que couronne la ruine très délabrée d'un petit château franc entouré de fossés. Nous l'avons visité en 1953 avec M. Jean Lauffray qui en a relevé le plan. Au Sud-Est l'entrée est commandée par un saillant (G) muni d'une citerne. Ce front Sud-Est est bordé par une salle longue d'environ 15 mètres défendue par des archères. A l'angle Ouest était une tour carrée. Au milieu de la Place, le donjon planté sur un socle rocheux était muni d'un appareil à bossages. L'épaisseur de ses murs était de 3 mètres. Il mesurait hors œuvre 15 m × 13,50 m.

LE MOINETRE, (Pl. LXIV^{D, E})*

A 26 km à vol d'oiseau à l'Est de Giblet, ce Fort surveillait dans le Liban un col mettant en communication Baalbeck et la côte avec les ports de Giblet et de Djounié et de là à Beyrouth. C'était donc là une position stratégique importante (1) pour la défense du Comté de Tripoli.



Château du Moinetre

Ibn al-Qalanisi nous apprend (2) qu'après la prise de Tripoli par les Francs, Togtekin (1109-1110) traite avec eux et leur abandonne le tiers des récoltes de la Beqa ainsi que les châteaux d'« al Munaitira » et d'Akkar.

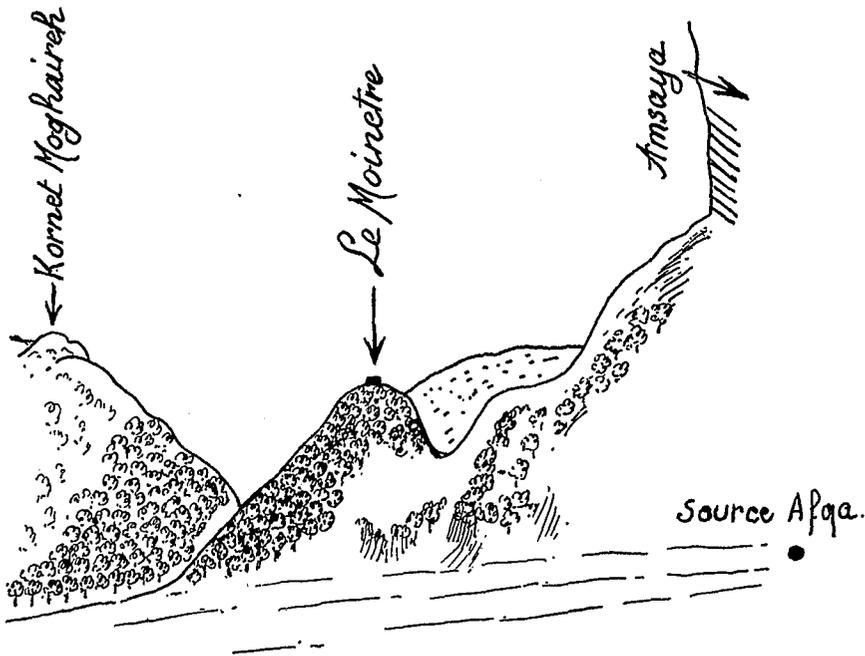
Nour ed din, entre novembre 1165 et octobre 1166, s'empara de ce Fort par surprise. Il massacra ou fit prisonniers ceux qui s'y trouvaient et recueillit un butin considérable (3).

* De l'arabe Mounaitira : le petit belvédère. Carte du Liban 1862 par le Capitaine Gelis *El Mneitri*. Carte au 50 000^e Kartaba : *Matri* à l'Ouest d'un massif qui, sur cette même carte, est appelé *el Mounaitreh*.

(1) Dussaud, p. 73 et 397.

(2) Édité. Gibb, p. 93 ; voir aussi Mirat az Zaman, p. 537.

(3) Ibn al-Athir, *Kamel...*, H. or., I, p. 545-546 — *Atabeks de Mossoul*, H. or., II, p. 235-236 — Abou Chama, *Deux jardins*, H. or., IV, p. 111, place cet événement en avril-mai 1167.



Il semble bien que les Francs reprissent ce poste peu après, car Guillaume de Tyr (1) raconte qu'en 1176 le Comte de Tripoli Raymond III, parti de Giblet, traversa le Liban à la hauteur du Moinetre, fit irruption dans la Beqa septentrionale du côté de Baalbeck et ravagea la campagne environnante.

Des actes portent les noms de seigneurs de ce château dépendant du Comté de Tripoli. On connaît en juin 1184 un Bernardus de Monetro (2) témoin d'une donation du comte Raymond III. En janvier 1236, un Guillelmus del Moinetre (3) signe un acte de Bohémond IV Prince d'Antioche et Comte de Tripoli.

Le hameau appelé aujourd'hui Mneitri, situé à 1260 m d'altitude, se trouve à quelques centaines de mètres au Nord d'Afqa, lieu sacré depuis une haute antiquité, où sont les sources du Nahr Ibrahim (le fleuve Adonis) (4).

De Mneitri, on atteint en peu d'instant un pont qui franchit le Nahr Ibrahim à 1200 m, à petite distance au-dessous de la grotte d'Afqa. En 1939, le colonel Bigeard a retrouvé le Fort du Moinetre couronnant un sommet isolé dominant par des à pic de 100 et de 200 mètres, le terrain environnant. Ce Fort commandait un défilé bordé par un profond ravin où coule un affluent du Nahr Ibrahim, l'Oued el-Menzelit qui surplombe au Sud, la montagne Amsaya (1715 m). C'est au pied de cette montagne que jaillissent les sources d'Afqa. (Pl. LXIV^D et E).

Les ruines comportent un mur d'enceinte s'élevant à flanc de coteau, entourant le sommet à une distance de 15 mètres et formant un quadrilatère de 80 m × 70 m. On trouve la trace de deux poternes, l'une à l'Est l'autre, la principale, à l'Ouest. On reconnaît deux puits, un escalier conduisant à un souterrain. Une source était captée pour les besoins du Fort. Tout près de là, à l'Est, on voit les ruines d'une chapelle et d'un fortin el-Hosn (5), qui peuvent dater des Croisades.

(1) Guil. de Tyr, 1 XXI, c. 11, *H. occ.*, I, p. 1022 — Grousset, II, p. 631.

(2) Röhrich, *Reg.*, p. 168, n° 637.

(3) Röhrich, *Reg.*, p. 278-9, n° 1068.

(4) « Un des sites les plus beaux du monde » écrivait Renan, et qui fut vanté par Maurice Barrès et Jérôme et Jean Tharaud.

(5) Signalés aussi par le Guide Bleu, Syrie Palestine (1932), voir p. 47 et 49 ; mais nous n'avons trouvé ce fortin el Hosn sur aucune carte.

CHATEAU D'AKKAR (Fr. Guibelacard ou Gibelacar) (1)

Ce fort de montagne occupait une position stratégique importante puisque face au Crac des Chevaliers, à 27 km à vol d'oiseau, au Sud de la grande Forteresse, il défendait la plaine de la Boquée et la vallée du Nahr el-Kebir et permettait aussi d'intercepter les communications entre Homs et Baalbeck.

Il est juché à environ 700 m sur un éperon rocheux presque inaccessible formant dans le massif du Djebel Akkar un des derniers contreforts de la chaîne du Liban.

Bien avant les Croisades, un Fort existait sur ce sommet. Son nom dérive, selon les Chroniqueurs arabes (2) de son prétendu fondateur Muhriz ibn Akkar. La famille de celui-ci resta en possession du lieu jusqu'en 1019. Plus tard il fut entre les mains du gouverneur d'Alep, puis de celui de Tripoli qui s'en empara en 1033 au nom du calife fatimide d'Égypte. En 1094, l'émir Seldjoukide Tutush s'en empara. A l'époque des Croisades Akkar appartenait à l'atabeg de Damas Togtekin.

En 1109, les Francs venaient de prendre Tripoli et allaient ensuite attaquer Rafanée. Pour éviter cette menace Togtekin concluait alors avec eux un traité par lequel ceux-ci recevraient un tiers des récoltes de la Béqa, ainsi que les châteaux de *Muneitira (Le Moinetre)* et d'*Akkar*. Les Châteaux de *Masyaf*, *Hosn al-Tufan (Touban)* et *Hosn al-Akrad* seraient garantis de toute attaque de la part des Francs, mais ces trois châteaux devaient payer un tribut aux Francs (3). Cependant, très peu de temps après (vers juin 1110), Tancrede s'emparait d'*Hosn al-Akrad*, le futur Crac des Chevaliers.

Jean Richard pense que Gibelacar appartenait dans la première moitié du XII^e siècle à une grande famille du Comté, les Puylaurens (4). Les Francs possédaient encore ce Fort en 1160. Nour ed din s'en empara à une date indéterminée, peut être en même temps que du Moinetre dont la prise eut lieu en 1165-1166 (5), ou lors de la campagne de 1167 pendant laquelle il enleva et saccagea les châteaux d'Arima et de Chastel Blanc (6).

(1) Figure sous le nom de Guibelacard dans un acte de 1143, Röhricht, *Reg.*, p. 56, n° 218 ; et de Gibelacar dans un acte de 1170, *Cart.*, I, p. 285, n° 411. Röhricht, *Reg.*, p. 125, n° 477. Dussaud, *Revue archéol.* 1897, I, p. 306-308 avec Phot. de la forteresse. *Topographie...*, p. 84, 88, 151, cite Rey, *Col.*, p. 367 ; Le Strange, *Palestine*, p. 80 et 390 ; Van Berchem, *Journal asiatique*, I, p. 421 et 448.

(2) Ibn Chaddad le géographe ; Nuwaïri ; Ibn Furat. L'histoire du Fort d'Akkar a été résumée par Sobernheim dans Max Van Berchem, *Corpus inscr. arab.*, t. XXV, 2^e partie. *Syrie du Nord*, p. 2 et ss.

(3) Ibn al-Qalanisi, ed. Gibb, p. 93 — Ibn al-Djauzi, *Mirat az Zaman*, H. or., III, p. 537. Voir Grousset, I, p. 362-363.

(4) Voir Jean Richard, *Le comté de Tripoli*, p. 76.

(5) Ibn al-Athir, *Kamel...*, H. or., I, p. 545-546.

(6) Jean Richard, *Le comté de Tripoli*, p. 21, n° 4.

Les Francs reprirent le château d'Akkar en janvier 1169, selon Beha ed-din Ibn Chaddad ou entre le 23 décembre 1169 et le 21 janvier 1170 selon Abou Chama. Ils firent prisonnier le gouverneur Outlug al-Alamdar (le porte étendard) qui le gardait au nom de Nour ed din (1). Mais à peine ce fort était-il en la possession des Francs qu'il fut démoli en même temps que la place d'Archas par un terrible tremblement de terre qui commença le 29 juin 1170 et dura vingt-cinq jours.

Après ce sinistre, le roi Amaury I de Jérusalem qui, pendant la captivité de Raymond III (1164-1172), assurait la régence du Comté de Tripoli, donnait aux Hospitaliers la garde des châteaux d'Archas et de Gibelacar et les chargeait de les restaurer (2). Il semble que le Comte de Tripoli n'ait pas à sa libération confirmé la donation de ces places faite sous réserve de son accord, à l'Ordre de l'Hopital (3), car dans la suite on constate que Gibelacar appartient à des vassaux du Comte de Tripoli.

Au début du XIII^e siècle, Raynouard III de Nephin (attesté de 1196-1206), était devenu seigneur de Gibelacar par sa femme Isabelle qui le tenait de son père Astafort (4). Celui-ci est mentionné comme témoin de plusieurs actes de Raymond III de Tripoli depuis 1177 à 1187. Raynouard ayant contracté son mariage en 1203 ou 1204 sans avoir demandé l'agrément de son suzerain Bohémond IV, celui-ci protesta et une guerre civile s'ensuivit (4). Dans cette lutte fort mouvementée, Bohémond eut d'abord le dessous, puis il mit le siège devant Néphin, s'en empara et fit prisonnier Raynouard. Celui-ci n'obtint la liberté à la fin de 1205, qu'en abandonnant à son suzerain le château de Gibelacar. Raynouard se retira en Chypre et y mourut (5).

Le dernier épisode concernant Akkar, est le siège et la prise de ce fort par Beibars, aussitôt après la prise du Crac des Chevaliers (8 avril 1271). Le sultan quitta le Crac le 28 avril, pour aller assiéger Akkar. Le transport des grandes machines de guerre fut très difficile. Il fallut abattre des arbres dans la vallée et aménager les sentiers abrupts de la montagne en brisant les pierres des rochers. Le sultan dirigea lui-même les opérations. Le 2 mai, les machines de siège étaient en place ; ce même jour un des émirs, Rukn al-din Mankûrus al-Dawâdâri fut tué par un projectile ennemi pendant qu'il faisait la prière devant sa tente. Le 4 mai, on parvint à pratiquer une brèche dans une des redoutes ; néanmoins le bombardement dura jusqu'au 11 mai. Ce jour-là les assiégés demandèrent à capituler et obtinrent de se retirer à Tripoli sous la sauvegarde du sultan. Celui-ci fit hisser ses pavillons sur les tours du château. Après avoir laissé une garnison, il ordonna de ramener les balistes au Crac. Des averses continuelles avaient détrempe les chemins ; on n'osa pas charger les chameaux qui auraient glissé et les soldats durent porter sur leurs épaules les pièces des machines (6). Beibars fit sculpter sur les pierres au sommet de la

(1) Beha ed-din Ibn Chaddad, *Anecdotes de la vie du sultan Youssouf*, H. or., III, p. 50. Abou Chama, *Livre des deux jardins*, H. or., IV, p. 149.

(2) *Carl.*, I, p. 285 n° 411 — Röhricht, *Reg.*, I, p. 125, n° 477 ; « castro quod dicitur Arche et Gibelacar, terre motu funditus eversis ego Amalricus... sancte domui Hospitalis... Archas... et Gibelacar restauranda... donavi ».

(3) Voir Jean Richard, *Le comté de Tripoli*, p. 64-65.

(4) « Renoart, qui estoit seignor de Nefin, esposa Ysabel, la fille d'un riche home qui avait nom Astefort et qui avoit esté seignor de Gybelacar, dont elle estoit dreit heir. Li princes Beymont en fu molt corrocé... » L'Estoire de Eraclés... XXXI, 3 et 4, *H. occ.*, II, p. 314-315. Voir aussi Marino Sanuto, L. III, part. XI, edit. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, Hanovre 1611, tome II, p. 205.

(5) Voir *Notice sur Nephin*.

(6) Sobernheim, *Ouvrage cité*, d'après Ibn Chaddad, qui assista au siège, et Nuwairi. Voir aussi : Aboul Fêda, *H. or.*, I, p. 153. — L'estoire de Eraclés XXXIV, 14, *H. occ.*, II, p. 460 : « Et prist li Soudans de Babilone le Crac de l'Ospital et la tor de Chastel Blanc et Gibelacar qui étoit du Prince ». Marino Sanuto, *Liber Secretorum fidelium Crucis*, dans Bongars, *Gesta Dei per Francos*, II, p. 224 : « Turrem quoque destruxit Castri Blanci et Gibelathar quod erat Principis... » — Röhricht, *Derniers temps...*, p. 399. — R. Grousset, III, p. 656.

tour principale une frise représentant des guépards. C'est son emblème qu'on retrouve sur plusieurs châteaux francs dont il s'empara, notamment au Crac. Le château d'Akkar fut en partie démoli au début du xvii^e siècle par l'émir druse Fakhraddin.

DESCRIPTION (Pl. LXV)

Le site est âpre et sauvage : au midi à une très petite distance, l'horizon est fermé par l'immense muraille verticale du Djebel Akkar couvert de neige. De cette muraille tombent avec fracas deux torrents rapides, l'Oued Lalan à l'Est, et l'Oued Antaibé à l'Ouest ; ceux-ci embrassent la base du rocher que couronne le château et se réunissent au Nord pour constituer le Nahr Akkar.

Le plateau qui forme l'assiette du château a 210 mètres de long du Nord au Sud et 70 mètres dans sa plus grande largeur. Il est complètement enfermé par une enceinte de murs en partie détruits, renforcés par des tours carrées et des saillants rectangulaires. Le terrain s'incline du Sud au Nord, et est coupé à peu près au milieu de sa longueur par un fossé qui divise la place en une basse-cour au Nord, et une cour supérieure au Sud. On pénètre aujourd'hui dans l'enceinte par un sentier qui aboutit dans la basse-cour au Nord-Est.

Dans la cour supérieure se trouve une citerne. L'ouvrage principal est la tour qui se dresse sur un haut rocher à la pointe Sud. Cette tour domine toute la place. Elle avait environ 13 m × 13 m. Sa face Ouest fut doublée, vraisemblablement après les Croisades.

La porte de cette tour, sur la face Nord, se dresse à plus de 3 mètres du sol. Il fallait donc pour l'atteindre une échelle que les défenseurs de ce poste-vigie retiraient après avoir pénétré dans la tour. Ceci nous rappelle la description du fort de Khariba qu'occupaient les Francs au début de leur conquête et d'où ils surveillaient le château musulman de Sheizar sur l'Oronte. Ousama (1) en parle en ces termes : « La forteresse était inaccessible juchée sur un rocher élevé de tous côtés. On n'y montait que par une échelle de bois, qui était enlevée après qu'elle avait servi. »

La salle de la tour est voûtée, deux archères y sont percées l'une au Sud, l'autre à l'Est. On trouve un couloir tournant à angle droit et un escalier qui monte à la terrasse. De cette terrasse on a une vue très étendue vers le Nord. Par une percée on aperçoit la vallée du Nahr el Kebir, les forteresses du Crac et le Chastel Blanc et plus loin le Djebel Ansarieh. On pouvait donc communiquer d'une forteresse aux autres par des feux qui signalaient les mouvements de l'ennemi. Sur ces faces Est et Sud subsistent les restes d'une frise sculptée où les guépards de Beibars alternent avec des écussons (2). On voit sur cet ouvrage quelques pierres à bossages, témoins d'une construction franque, mêlées à des pierres lisses indiquant qu'il a été remanié par les musulmans.

La tour est assise sur un talus auquel le rocher sert de base. Une tranchée faite de mains d'homme a isolé le château de l'éperon montagneux auquel il se rattachait au Sud. Au pied de ce rocher a été creusée dans cette coupure un bassin (birket) rectangulaire qu'alimentaient, pour les besoins de la garnison, les eaux de pluie recueillies de la terrasse. On reconnaît nettement à l'angle Sud-Ouest du rocher une rainure verticale qui devait contenir une canalisation de poterie par laquelle l'eau descendait dans le bassin. On voit des bassins analogues au pied d'ouvrages importants à Beaufort et à Kérak de Moab (2).

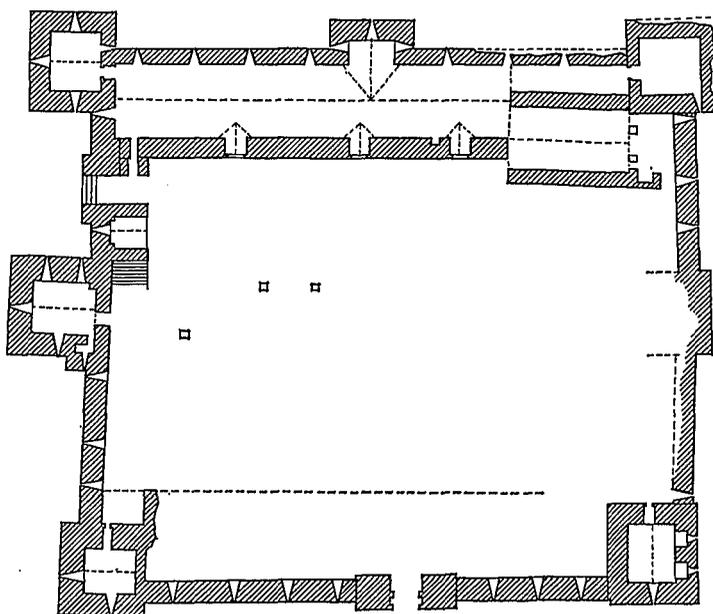
(1) Ousama, trad. Derenbourg, p. 79. — Voy. Dussaud, *Topogr.*, p. 145-146.

(2) On remarque un écusson et un guépard au sommet de la tour sur notre photo. — Voir les guépards de Beibars à Kérak de Moab et à Beaufort : *La défense du Royaume de Jérusalem : Album*, pl. XXVI et LXVI.

(3) *La défense du Royaume de Jérusalem, Album*, pl. XIII et LIV, LVIII, LXIII. Voir aussi notre article : *L'architecture militaire des croisés, l'approvisionnement de l'eau*, dans *Revue de l'art*, déc. 1932, p. 163 et 170.

COLIATH (el Qlei'at)

Le petit château de Coliath (1), dans la plaine d'Akkar à 24 km au Nord de Tripoli, domine un mamelon à moins de 2 km du rivage. Nous avons dit que c'est la transcription de Qoulei'at qui veut dire les Fortins. René Dussaud observe qu'en effet, il y avait non loin de là deux autres forts aujourd'hui disparus : il les situe (carte V) à petite distance au Nord de Coliath à Tell el Kerré et Tell el Bibé (2). Wilbrand d'Oldenbourg en 1212 appelle l'un de ces deux forts Manacusine (3).



0 5 10 15 20 25

Coliath. (Dessin P. Coupel)

(1) Voir notre chap. I, p. 17. Voir Phot. dans notre Tome I, Crac des Chevaliers, *Album*, Pl. XVII A.

(2) Dussaud, p. 89-90.

(3) Wilbrand d'Oldenbourg, après un séjour à Tripoli passe par là ... « Aliquot igitur diebus recreati et in equis procedentes, transivimus Culicat et Manacusine que sunt duo castella a Sarracenis destructa... Et, reliquimus ad dexteram Crac... Ad eandem manum, vidimus Castelblans » (Édit. J. C. M. Laurent, p. 169). Rey, *Colonies franques*, p. 369 identifie Manacusine avec le petit mouillage d'el Mina Kabousi à la hauteur d'Arima, mais c'est impossible car les deux forts seraient éloignés de plus de 10 km.

Coliath fut donné par le Comte de Tripoli, Pons à l'Hôpital en 1127 (1).

En 1153, on retrouve Coliath dans une confirmation par le Pape Eugène III, des possessions de l'Hôpital (2).

En 1207-1208, Malik al-Adil s'en empare, le ruine et renvoie en liberté le commandant du Fort (3). Nous venons de dire qu'en 1212, Wilbrand d'Oldenbourg le voit détruit.

Enfin Aboul Féda nous apprend qu'en mai-juin 1266, Beibars s'en empara en même temps que de Halba et d'Archas (4). Van Berchem observe que ces trois positions formaient un triangle et défendaient Tripoli contre une armée venant de Homs.

Coliath est le type des petits châteaux de plaine ; son rôle défensif est médiocre ; il ne pouvait servir que de gîte d'étape pendant la nuit pour une troupe en campagne ou de refuge pour les pasteurs et leur bétail. Van Berchem l'a étudié en détail (5). Il consiste en une enceinte presque carrée (63 m × 56 m) enfermant une cour. Cette enceinte est munie de tours aux quatre angles et de saillants barlongs peu accusés sur trois fronts. Au milieu du front Est, le saillant est remplacé par une tour qui commande l'entrée ; cette tour est munie de quatre archères, une vers le Nord, une vers l'Est et deux vers le Sud. La tour de l'angle Nord-Ouest est plus haute que les autres. L'épaisseur des murs est de 2,20 m.

Le fort est construit de pierres à bossages avec reprises de pierres lisses. C'est bien sans doute la trace des restaurations de ce Fort effectuées après 1212 et nécessitées par les dommages que lui avait fait subir Malik al-Adil en 1207-1208.

(1) « ... deinde donat villas Coliath, Aroath... » *Cart.*, I, p. 76-78, n° 82, Röhricht, *Reg.*, p. 29, n° 118.

(2) *Cart.*, I, p. 167, n° 217. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 19, n° 280 b.

(3) Ibn el Athir, *Kamel...*, *H. or.*, II, p. 106.

(4) Aboul Fedâ, *Annales*, *H. or.*, I, p. 151.

(5) Van Berchem, *Voyage...*, p. 131-135.

ARIMA (El Areymeh, Qal'at Areymeh, el Oraïmah)

Le château d'Arima se dresse sur une éminence qui domine une grande plaine entre le Nahr Abrash et son affluent le Nahr Krach. (Pl. LXVI à LXVIII).

Il est question pour la première fois d'Arima en 1148, quand ce château appartenait au Comte de Tripoli, Raymond II. Alphonse-Jourdain, Comte de Toulouse, deuxième fils de Raymond de Saint Gilles et frère de Bertrand (I), Comte de Tripoli, mort en 1112 (1), était venu prendre part à la deuxième croisade accompagné de son fils naturel Bertrand (II). Alphonse était mort empoisonné à Césarée peu après son débarquement et le bruit avait couru que l'auteur de ce forfait était Raymond II, car on prétendait que celui-ci craignait que son grand oncle ne vint lui réclamer son comté libanais.

Bertrand (II), demeuré en Orient tenta en effet de dépouiller Raymond II fils de Pons, et petit-fils de Bertrand, Comte de Tripoli. Il commença par s'emparer du château d'Arima et selon Kamal ed-din (2), il se proposait d'attaquer Tripoli. Raymond appela à son secours Nour ed din qui se trouvait à Baalbeck et Muin ad-din Anar gouverneur de Damas, auxquels se joignit une troupe de mille cavaliers du frère de Nour ed-din, Saïf ad-din Ghazi, atabeg de Mossoul.

Au milieu de septembre 1148, l'armée musulmane vint investir Arima (3). Après plusieurs assauts les mineurs de Nour ed din sapèrent une muraille et pénétrèrent dans la place. Un certain nombre de défenseurs furent tués, les autres « cavaliers et fantassins, femmes et enfants » furent conduits en captivité. Parmi les prisonniers se trouvaient Bertrand et sa sœur (4), que Nour ed din emmena à Alep ; la sœur de Bertrand serait entrée dans le harem de Nour ed-din. La captivité de Bertrand dura jusqu'en 1159 (5) ; à cette date, selon Guillaume de Tyr, le roi de Jérusalem obtint de Nour ed din qu'il lui rendit Bertrand avec quelques autres captifs.

Après la prise d'Arima l'armée musulmane s'était retirée ayant démantelé la forteresse.

En 1167, Nour ed din profitant de ce que les forces franques combattaient en Égypte avec le roi Amaury et que le comte Raymond III était prisonnier à Alep depuis la défaite

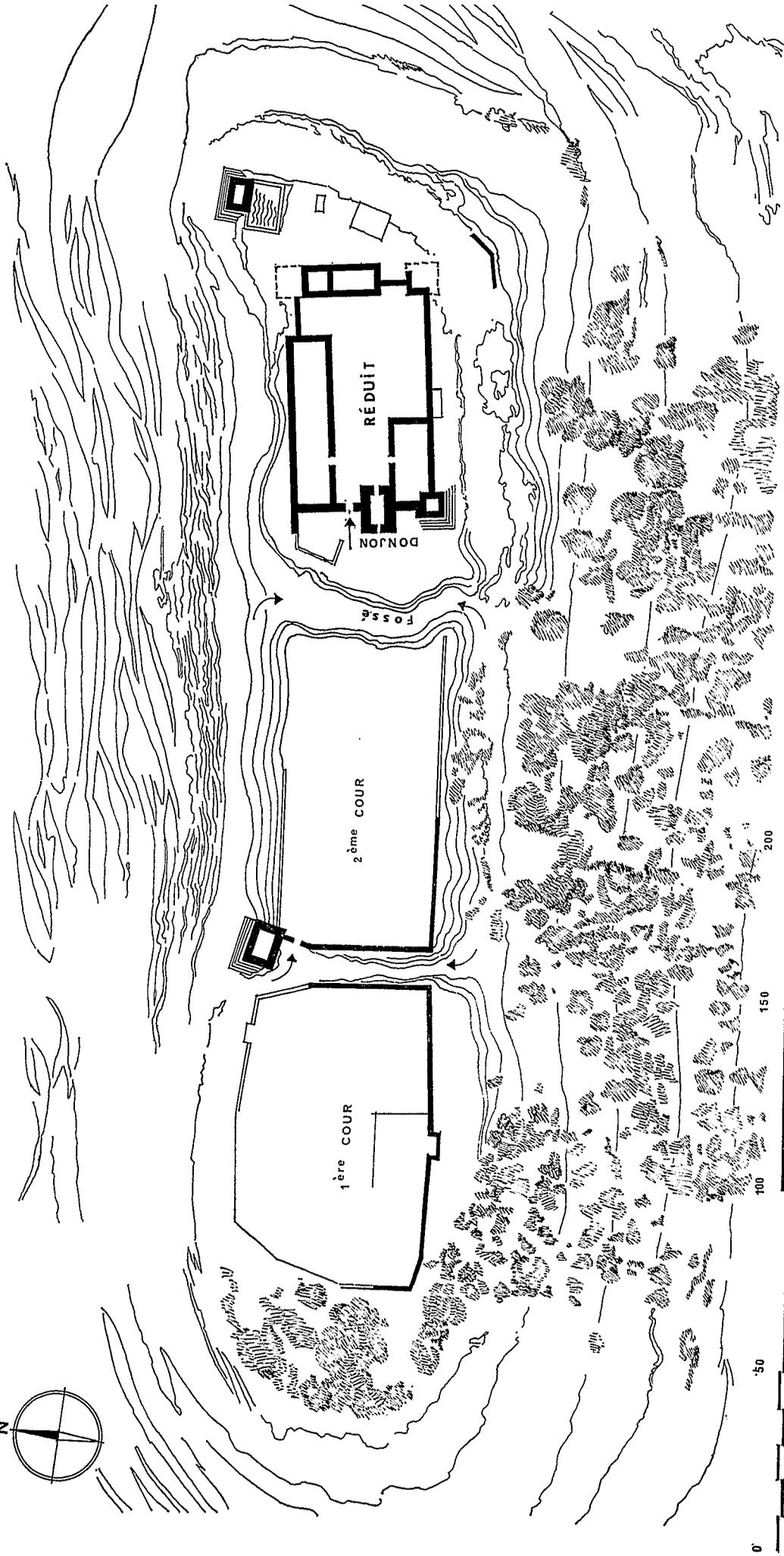
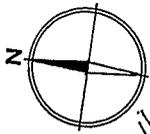
(1) En janvier 1112 selon Ibn al-Qalanisi (cf. J. Richard, p. 6, n° 2).

(2) Kamal ad-din, *Histoire d'Alep, R.O.L.*, t. III (1895), p. 517 et 516, n. 2.

(3) R. Grousset, II, p. 270. — J. Richard, p. 6-7.

(4) Selon la *Sigiberti Continuatio Praemonstratensis* dans *Monumenta Germaniae Hist., Scriptores*, t. VI, p. 454 ; et Dom Bouquet, *Rec. des Historiens de la Gaule*, t. XII, p. 473. — Voir *Vic et Vaissète, Hist. du Languedoc*, t. II, p. 453. — Selon Ibn al-Qalanisi, il s'agirait de la mère de Bertrand, édit. Gibb, 1932, p. 287-288. — Voir aussi sur ce siège Ibn al-Athir, *Kamel, H. or.*, t. I, p. 470-471.

(5) Ibn al-Athir, *Hist. des Atabegs de Mossoul, H. or.*, II², p. 162-168. — Abou Chama, *Livre des deux Jardins, H. or.*, IV, p. 59-60. — Ibn al-Athir écrit : « Il en fut du fils d'Alphonse comme de l'autruche dont on dit : l'autruche s'est mise en campagne pour chercher des cornes et elle est revenue sans oreilles. »



Arima, par Pierre Coupel.

de Harrenc (Harim) envahit le comté, s'empare de Safitha et d'Arima et, ne pouvant les occuper, les démantèle (1).

Les Francs durent les réoccuper presque aussitôt puisqu'à la date de 1170 Abou-Chama parle d'un terrible tremblement de terre qui ruina plusieurs forteresses franques : Safitha et Arima figurent au nombre de celles-ci (2). L'année suivante (sept.-oct. 1171), nouvelle attaque de Nour ed din. Il assiège Archas qui résiste pendant qu'un corps de troupe s'empare de Safitha et d'Arima et les saccage (3).

Après sa grande victoire de Hattin (4 juillet 1187) et la conquête de la Palestine, Saladin était l'année suivante monté en Syrie. Le 30 mai 1188 il installa son camp au voisinage du Crac des Chevaliers et il hésita tout un mois avant de renoncer à l'attaquer. Entre temps il fit des incursions dans la plaine, pilla le territoire de Safitha et d'Arima (4), s'empara de Qalat Yahmour. Puis il tenta de prendre Tortose, ravagea la ville basse, mais ses attaques contre la puissante citadelle des Templiers furent repoussées (3-11 juillet 1188). Il n'est plus ensuite question du château d'Arima si ce n'est en 1282 (5) où le sultan d'Égypte concluait une trêve de dix mois avec Guillaume de Beaujeu, grand maître du Temple. Arima figure à côté de Safitha dans la liste des territoires des forteresses reconnues comme appartenant aux Musulmans ; cependant une partie du canton d'Arima demeure en la possession des Templiers avec la cité de Tortose.

Rey (6) a conclu qu'Arima appartenait comme Safitha et Tortose à l'Ordre du Temple.

DESCRIPTION

Le château d'Arima très ruiné couvre avec ses dépendances un long et étroit plateau (altitude 171 m, longueur maxima 300 m, largeur maxima vers l'Est 80 m), inclus dans la fourche que forment le Nahr Abrash et son affluent le Nahr Krach. L'assiette de la place qui s'étend de l'Ouest à l'Est, est entourée de fossés. La pente à l'Ouest est assez douce ; elle est plus escarpée à l'Est. C'est de ce côté que se trouve l'ouvrage principal. Il est précédé de deux cours, chacune enfermée dans une enceinte. Deux fossés parallèles séparent ces trois éléments de la forteresse. La première cour était médiocrement défendue par une faible muraille conservée au Sud où apparaît un saillant. Puis franchissant un fossé on accède à la deuxième cour défendue par deux murs. L'entrée est sous le commandement d'une tour qui subsiste, dressée sur un talus, située à l'angle Nord-Ouest.

Au-delà d'un deuxième fossé, on aborde la partie la mieux fortifiée qui constitue le château proprement dit. D'Ouest en Est il s'étend sur 76 m dans sa plus grande longueur

(1) Ibn al-Athir, *Kamel*, *H. or.*, I, p. 551. — Aboul Féda, *H. or.*, I, p. 36. — Kamal ad-din, *Hist. d'Alep*, *R.O.L.*, t. III, p. 543. — Voir R. Grousset, II, p. 498-499. — J. Richard, p. 21.

(2) Abou-Chama, *Livre des deux Jardins*, *H. or.*, IV, p. 154 : « plusieurs forteresses des Francs telles que Hisn el-Akrad (le Crac) Safitha, el Oraimah, Arka, étaient par suite des tremblements de terre comme plongées dans un océan de ruines ».

(3) Ibn al-Athir, *Kamel*, *H. or.*, I, p. 584 ; et Atabegs de Mossoul, *H. or.*, II^a, p. 280. — Abou-Chama, *Livre des deux Jardins*, p. 155. — Kamal ad-din, p. 553. — R. Grousset, II, p. 563-564, se demande si l'épisode de 1171 rapporté par Ibn al-Athir ne fait pas double emploi avec celui rapporté sous la date de 1167.

(4) Abou-Chama, *Livre des deux Jardins*, p. 352 et 354. — Ibn al-Athir, *Kamel*, p. 717. — Kamal ad-din, *R.O.L.*, IV, p. 186. — Beha ad-din Ibn Chaddad, *vie du Sultan Youssef*, *H. or.*, III, p. 108. — R. Dussaud, p. 120.

(5) 15 avril 1282. Röhricht, *Regesta...*, p. 377, n° 1447 : « territoria de Sahel capta, territoria castelli Curdorum, Safitha, Maiar, Oraimah..... et de altera parte Tortosa, quae fratribus Templi est, et pars cantonorum de Oraimah et Maiar quae eorumdem territorio annexa fuit pace... ». — Maqrizi, *Hist. des sultans mamlouks*, trad. Quatremère, II A, p. 222. — R. Dussaud, p. 91.

(6) *Colonies franques*, p. 114, 130, 132, 137, 361.

et du Nord au Sud sur 45 m. Cet élément a été remanié de telle sorte que l'on ne peut y retrouver avec certitude un plan régulier. Il semble pourtant qu'il formait un rectangle régulier flanqué de tours d'angle et, au milieu du front Ouest, une tour commandant l'entrée ; cette tour était l'ouvrage le plus important (12,50 m × 11 m). Elle est en partie conservée. La tour de l'angle Sud-Ouest est encore debout avec son talus ; elle porte de grands bossages taillés à la rustique (1).

La courtine du Nord borde une longue salle voûtée, en partie comblée. Il reste encore le talus d'un saillant situé à 16 mètres en avant de la tour Nord-Est. Ce saillant paraît s'être rattaché à un avant-mur qui fermait la place de ce côté. Une partie de ces vestiges comportant un appareil à bossages grossiers, paraît appartenir à la première construction des Croisés prise par Nour ed din, en 1148. Les dispositions du château d'Arima rappellent celles du château de Subeibe (2) à l'Est de Tyr.

D'Arima, on a une vue fort étendue sur la plaine côtière et la mer. On aperçoit au Nord le château de Safitha et dans le lointain au Sud le Fort d'Akkar.

(1) Dans cette tour on remarque une pierre remployée portant un fragment d'inscription grecque, sans doute une épitaphe de l'époque impériale, information que nous devons à M. Louis Robert.

(2) *La défense du royaume de Jérusalem*, p. 145-174 et plans dans *l'Album*.

CASTRUM RUBRUM (Qal'at Yahmour, Hisn Yahmour)

Ce château (1) se trouve à 12 km au Sud-Est de Tortose, à 10 km à l'Ouest de Safitha. Dussaud (2) l'identifie avec le site antique de Jammura qui figure sur la Table de Peutinger. Cette position commandait donc, dès une haute époque, la route de Tortose à Rafanée. Rey (3) et Dussaud disent qu'il faut y reconnaître le *Castrum rubrum* et le *Castellum rubrum* des textes latins. Dussaud pense que les Francs ont fait une confusion entre Yahmour et Ahmar qui signifie rouge (4). (Pl. LXIX).

Jean Richard (5) propose d'y reconnaître le château du Wadi ibn Ahmar dont parle Ibn al-Qalanisi (6) et que l'émir Bazwaj enleva aux Francs en 1137 au cours d'un raid à travers le comté de Tripoli.

Le comte de Tripoli, Raymond III, donna en 1177 à l'Hôpital le *Castrum Rubrum* (7).

L'année suivante (novembre 1178) les anciens possesseurs de ce château, Raymond de Montolieu et ses frères confirmèrent cette donation et reçurent en dédommagement quatre cents besants (8). Dans les chroniques arabes, il n'est fait mention de Qal'at Yahmour qu'à l'occasion de la campagne de Saladin dans le comté de Tripoli au printemps 1188. Étant venu établir son camp devant le Crac à la fin de mai, il fit pendant tout un mois des incursions dans le voisinage (9). Selon Abou Chama il s'empara d'Hisn Yahmour (10).

(1) L. de Laborde l'a visité. Voir *Voyage de la Syrie*. Paris, 1837, pl. XII, 22. Il y a signalé une inscription latine très fruste, sur une pierre encastrée dans la construction. M. le professeur Huygens, de Leyde, l'a retrouvée en 1966. Renan parle aussi de ce château, *Mission de Phénicie*, p. 105-106.

(2) P. 98, 119-120.

(3) P. 371.

(4) Aucun texte français ne parle de Chastel rouge. Rey a traduit Chastel rouge en faisant un rapprochement avec Chastel blanc (Safitha).

(5) *Le comté de Tripoli...*, p. 65, n. 2.

(6) Ibn al-Qalanisi, p. 241.

(7) Octobre 1177 « Raimundus, comes Tripolitanus, cum uxore Eschiva, Hospitali et magistro Rogerio Castrum Rubrum nec non casale alias vocatum Turrem Bertranii Milonis... donat ». Röhricht, *Regesta*, p. 146, n° 549. *Cart.*, I, p. 353-354, n° 519.

(8) Nov. 1178 « Raymundus de Montolif et frater ejus renuntiant omnia jura quae habent in Castellum Rubrum quae possederant et Raymundus, comes Tripolitanus, Hospitali concesserat ex cambio CCCC bisantiorum ». *Cart.*, I, p. 371-372, n° 549. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 35, n° 562 a.

(9) Ibn al-Athir, *Kamel*, H. or., I, p. 717. « Il fit des incursions sur le territoire de Safitha, Arima, Yahmour et autres villes ou cantons, arriva jusque tout près de Tripoli ».

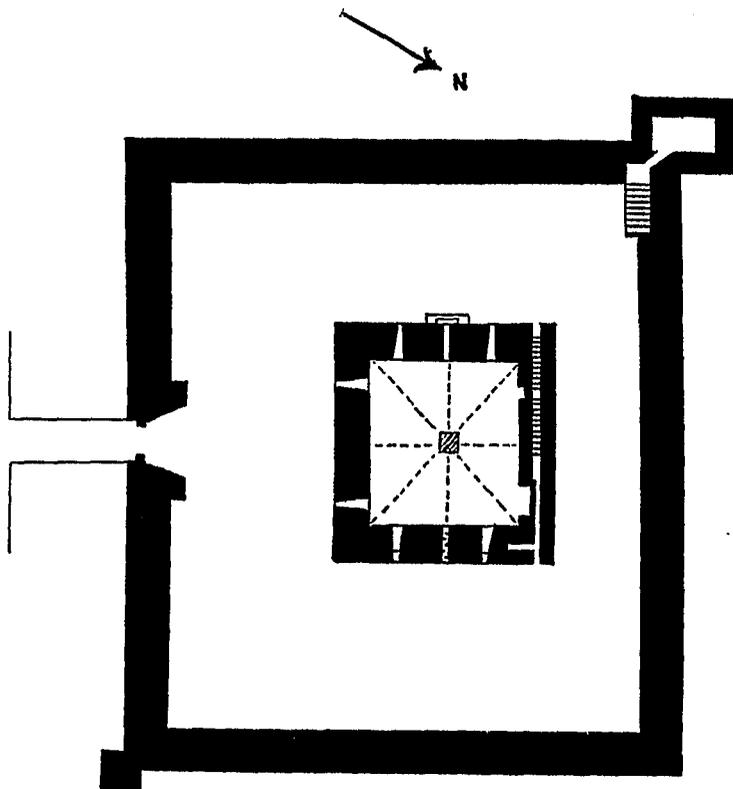
(10) Abou-Chama, *Livre des deux Jardins*, H. or., IV, p. 352 : « Le premier jour de Rebi II (30 mai) le sultan transporta son camp à el-Boqa'yah près de Hisn al-Akrad ; il ravagea les alentours de cette place, de Safitha, d'el-Oraïmah et d'autres forteresses dont il enleva les approvisionnements ; il prit aussi Hisn-Yahmour, Samat-Eddamour (position non identifiée) et continua à dévaster le pays et à faire du butin en occupant le même campement jusqu'à la fin du mois ».

DESCRIPTION

Ce château de plaine est assurément une construction franque. Bien qu'il ait été transformé à des époques ultérieures on peut tenter de restituer son état primitif.

C'est un haut donjon de 15 m × 14 m dominant une enceinte de 42 m × 37 m, bordée de fossés. Les murs du donjon ont 2 m d'épaisseur. La porte de l'enceinte en arc brisé ouvre au milieu du mur Sud-Est ; un large mâchicoulis et une herse dont on voit encore les traces défendaient l'entrée.

Le donjon se compose d'un rez de chaussée et d'un étage, l'un et l'autre couverts de voûtes d'arêtes soutenues par des doubleaux et retombant sur un pilier central. L'étage était divisé en deux salles superposées par un plancher ; on voit encore les trous de boulin de la poutraison. On entre dans la salle basse par une porte ouvrant sur la cour au Nord-Est. Il n'y a pas de communication directe de la salle basse à l'étage. La porte de la salle haute est percée sur la face Sud-Ouest.



Castrum rubrum, Qala'at Yahmour.

Nous constatons des additions postérieures au temps des croisades qui ont défiguré l'intérieur de ce petit château. Un escalier conduit à une plateforme qui court tout le long de la face sud-ouest de l'enceinte et la porte de la salle haute du donjon ouvre de plain-pied sur cette plateforme. A l'origine cette porte devait donner sur le vide comme toutes les portes des donjons romans qui ouvraient sur le 1^{er} étage.

Sans doute y avait-il le long du mur d'enceinte une plateforme moins large que celle d'aujourd'hui, analogue à celle qui longe le mur d'enceinte Nord-Est ; une passerelle facile

à retirer en cas de danger devait la réunir à la porte de la salle haute. Ou bien on accédait par une échelle à la porte de la salle haute. Sur trois faces du donjon, les murs des étages sont percés de deux archères dont certaines ont été agrandies. Sur la quatrième face (au Nord-Ouest), un escalier voûté en berceau brisé rampant et ménagé dans l'épaisseur du mur monte à la terrasse.

Mais quand on pénètre dans la salle du premier étage, on n'accède pas directement à l'escalier intérieur : celui-ci ne commence qu'à une certaine hauteur, la hauteur d'environ huit marches (1). Il fallait donc une petite échelle pour gagner cet escalier et l'on pouvait retirer cette échelle en cas de danger.

Cet escalier a trente marches ; à la vingtième marche se trouvent un palier et une porte qui donnaient accès au plancher constituant le second étage. A l'extrémité du mur, l'escalier est éclairé par une archère ; on tourne à angle droit dans la face Nord-Est pour déboucher sur la terrasse.

Cette terrasse a deux étages de défenses : en bas des niches en arc dans lesquelles sont percées des archères ; au-dessus de ces niches, un chemin de ronde crénelé (2).

Sur la terrasse à l'angle Sud se dresse une tourelle qui ne doit pas être l'œuvre des Francs.

L'enceinte est défendue aux angles Est et Ouest par deux échauguettes reposant sur des corbeaux. Celle de l'Ouest est bien conservée. Toutes deux sont postérieures à la construction de l'enceinte et paraissent être des additions musulmanes.

Si l'on excepte la porte d'entrée de l'enceinte dont la taille est très soignée, l'appareil de Qal'at Yahmour n'est pas de bonne qualité. On n'y a pas utilisé les pierres à bossages que les Francs ont si souvent employées au XII^e siècle. Par son plan très simple, ce fort est à rapprocher des châteaux construits en Palestine vers 1140 par le roi Foulques d'Anjou (3).

(1) Une disposition analogue se trouve au donjon roman de Châtillon-sur-Loing (aujourd'hui Châtillon-Coligny, Loiret). L'accès à l'escalier est surélevé et une porte permet de le fermer.

(2) On voit de même deux étages de défenses aux terrasses de Saone et de Margat.

(3) *Le Crac des chevaliers*, p. 54-57. *La Défense du royaume de Jérusalem*, p. 10-12, 21-22.

MONTFERRAND (Mons Ferrandus, Barin)

Le château de Montferrand qui défendait l'antique Rafanée située sur le versant oriental du djebel Ansarieh, a joué un rôle si important que nous croyons devoir résumer ici les événements auxquels il participa et que nous avons relatés dans notre première partie. De ce château il ne reste presque plus rien : çà et là quelques talus et des restes de fondations (Pl. LXIX^B). Rappelons qu'à la fin de janvier 1099, Raymond de Saint Gilles et ses troupes firent étape à Rafanée « ville magnifique et remplie de ressources » (1) ; ils y restèrent trois jours. Cette cité épiscopale occupait une position stratégique importante se trouvant sur la route allant de Tripoli à Hama ou passant par Arqa et la Source sabbatique près du Crac des Chevaliers. Elle figure sur la Table de Peutinger où on la trouve près d'une autre route allant à Tortose par Jammura (Qal'at Yahmour).

A 1.500 km au Nord-Est de Rafanée, sur une hauteur est situé Barin où séjourna la 6^e Légion Ferrata et Dussaud (2), a exprimé la pensée que Mons Ferrandus dérive de l'appellation de cette Légion.

En avril-mai 1105, Togtekin reprit Rafanée à Guillaume Jourdain, successeur de Raymond de Saint Gilles, tuant 500 hommes et démantelant les remparts.

Après la prise de Tripoli (1109), les Francs du Comte Bertrand marchent contre Rafanée, mais Togtekin obtient qu'ils se retirent en les dédommageant largement. Aboul Feda écrit que les Francs construisirent Barin, c'est-à-dire Montferrand, dès les premiers temps de leur occupation. Mais Guillaume de Tyr attribue cette fondation à Pons devenu Comte de Tripoli en 1112 (3).

Tout ce qu'on peut dire, c'est que ce château existait avant 1115. A cette date Albert d'Aix (4) annonce que Bursuq, atabeg d'Alep, enleva aux Francs Montfargie qui désigne évidemment Montferrand. D'autre part, Ibn al-Qalanisi (5) signale que Togtekin au cours d'une attaque de nuit enleva aux Francs le 22 octobre 1115, de nombreux prisonniers et un grand butin.

Le 31 mars 1126, le Comte Pons aidé du roi Baudouin II, enlevait Rafanée aux Musulmans, après dix-huit jours de siège (6). Il est évident qu'il occupa aussi Montferrand.

Nous avons vu (7) qu'en octobre 1133, Pons fut assiégé dans Montferrand par une armée de Turcomans et délivré par le roi Foulques.

(1) Voir le *Crac des Chevaliers*, p. 30 et 113.

(2) Voir Dussaud, p. 99 n. 3.

(3) Guillaume de Tyr, *H. occ.*, I, XIV, 25, in finibus Tripolitanis supra civitatem Raphaniam, in montem situm praesidium, cui nomen Mons-ferrandus.

(4) *H. occ.*, IV, p. 701.

(5) Ibn al-Qalanisi, éd. Gibb, p. 150-151.

(6) Foucher de Chartres, *H. occ.*, III, p. 480.

(7) Voir plus haut, ch. I, p. 23. — Voir Grousset, II, p. 13-15.

Enfin en 1137, le Comte Raymond II de Tripoli est assiégé dans Montferrand par Zengi. La garnison résiste longtemps bien qu'éprouvée par la disette. Le roi Foulques arrive à son secours, mais une partie de son armée est massacrée, dans le djebel Ansarieh. Il pénètre dans la forteresse avec une poignée de combattants et la famine est atroce. Les assiégés obtiennent une capitulation honorable (août 1137). Des troupes accourent de toutes parts pour délivrer la Place, mais trop tard. C'est sans doute la perte de Montferrand à la pointe du Comté qui amena le Comte de Tripoli à céder le Crac à l'Ordre de l'Hôpital cinq ans plus tard.

Cependant longtemps après les Hospitaliers paraissent avoir occupé Montferrand, d'où ils faisaient des razzias du côté de Hama.

En 1238-1239, le Prince de Hama, Malik al-Muzzafar était maître de la forteresse, mais se sentant menacé par les émirs d'Alep et de Homs, il la fit démolir (1).

(1) Maqrizi, trad. Blochet, dans *Rev. de l'Or. lat.*, t. X, p. 304.

MARACLÉE (Khrab Marqiyé) (Pl. LXX)

Guillaume de Tyr précisant les limites des États francs, dit que le comté de Tripoli a sa frontière Nord entre Maraclée et Banyas (1). C'était aussi, d'après une tradition qui remonte à Ptolémée et qu'on retrouve dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem (333 ap. J.-C.), la frontière de la Phénicie (2). Encore au temps des croisades Maraclée était « la première des citez de la terre de *Fenice* quand l'on vient devers bise » (3).

L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem cite Maraclée comme une *mutatio*, c'est-à-dire un relai de poste, tandis que Banyas est une *civitas*. Guillaume de Tyr cite Maraclée et Banyas comme deux villes du bord de la mer « *urbes similiter maritimas* ». Banyas avait un évêque ; Maraclée avait également rang d'évêché, l'évêque de Tortose portant aussi le titre d'évêque de Maraclée (4).

Lors du passage des premiers Croisés, Maraclée leur ouvre ses portes (février 1099) (5). Quand Baudouin quitte Edesse pour recueillir à Jérusalem la succession de son frère Godefroy de Bouillon, il passe par Maraclée.

René Dussaud a retrouvé le site de Maraclée au Khrab Marqiyé à 4 km au Nord de l'embouchure du Nahr Marqiyé et à une quinzaine de kilomètres au Sud de Banyas.

La position fut réoccupée par Tancrede entre 1109 et 1111. Lorsque Bertrand, comte de Tripoli mourut en janvier 1112, il laissait un fils, Pons, encore très jeune. Tancrede se chargea de son éducation et, selon Ibn al Qalanisi, il lui donna en fief plusieurs places : Tortose, Safitha, Maraclée et Hosn al-Akrad (6), le futur Crac.

En 1271 Beibars s'empara du Crac des chevaliers et ensuite il prit et ruina Maraclée.

Plus tard, Barthelemy seigneur de Maraclée construisit en face de cette ville ruinée, sur un haut fond dans la mer un ouvrage fortifié très puissant qui défiait toute attaque (7).

Aussitôt qu'il eut pris Margat en 1285, Qelaoun ordonna à Bohémond VII de faire démolir la grosse tour de Maraclée. Nous reviendrons là-dessus.

La famille de Maraclée était une des plus importantes du comté de Tripoli (8). Le premier connu de cette dynastie est Guillaume-Raynouard. L'un de ses fils, Guillaume,

(1) « *finem vero in rivo qui est inter Maracleam et Valeniam* » Guil. de Tyr, L. XVI, c. 29 ; *H. occ.*, I, p. 754-755.

(2) R. Dussaud, p. 126.

(3) Eracles (Guillaume de Tyr), P. VII, c. 17, *H. occ.*, I, p. 302.

(4) Jean Richard, p. 58.

(5) *Hist. anon. de la 1^{re} croisade*, édit. L. Brehier (1924), p. 186-187.

(6) Ibn al Qalanisi, édit. Gibb, p. 127.

(7) On a écrit plusieurs fois que cet ouvrage avait été bâti vers 1260. Nous croyons que c'est une erreur et qu'il fut bâti entre 1277 et 1285.

(8) Jean Richard, *Le comté de Tripoli*, p. 74.

seigneur de Maraclée, est attesté de 1163 à 1180 (1). Le fils de Guillaume, Meillor est attesté de 1179 à 1189 ; en 1179 il est fait prisonnier à la bataille de Merdjayoun et il l'est de nouveau à la bataille de Hattin en 1187 (2).

Un autre fils de Guillaume-Raynouard, appelé Raynouard, était seigneur de Tortose en 1151. Nour ed din s'étant emparé momentanément de cette ville en 1152, elle fut peut-être ensuite occupée par les Templiers ; en compensation Raynouard aurait reçu du comte de Tripoli la seigneurie de Nephin (3).

Meillor (I), fils de Guillaume eut un fils Raynouard et une fille Agnès. Celle-ci épousa vers 1199 un grand personnage de la Principauté d'Antioche, Pierre de Ravendel, originaire du comté d'Édesse (4). Depuis 1189, il était conseiller du Prince d'Antioche, Bohémond III, et c'est à lui et à Sire Thomas Tirel, maréchal d'Antioche que le Prince confia vers 1200, la rédaction des Assises d'Antioche (correspondant pour la principauté aux Assises du royaume de Jérusalem).

Au moment de l'invasion du comté de Tripoli par Saladin en 1188, la défense de Maraclée avait été confiée à l'Hôpital.

Le 6 septembre 1199, Bohémond IV, comte de Tripoli (5), prétextant une menace des Assassins (6), demanda à l'Hôpital de lui rendre, sa vie durant, Maraclée et le Camel. Après quoi, il donna en fief Maraclée à Pierre de Ravendel.

Désormais la seigneurie devait rester dans la famille de Ravendel.

Cependant à la mort de Bohémond IV en 1233, l'Hôpital réclama Maraclée et fit appel au Pape qui délégua l'évêque de Valénie (7). L'affaire traînait encore en 1241 lorsqu'on parvint à un compromis qui réservait les droits du jeune seigneur de Maraclée et du Camel, fils de Jean de Ravendel jusqu'à ce qu'il atteigne sa quinzième année (8). Après quoi, il serait libre de choisir soit la suzeraineté de l'Hôpital, soit celle de Bohémond V. Ce fils de Jean de Ravendel était sans doute Meillor II de Ravendel. On le voit signer des actes en 1252 et 1255, 1256 et 1262 avec le titre de seigneur de Maraclée. On a conservé le sceau de ce personnage sur une bulle de plomb de la collection Gustave Schlumberger (9). Au droit figure un cavalier coiffé du heaume cylindrique portant écu et lance, monté sur un cheval au galop ; au revers un donjon avec une porte d'entrée à deux battants et une

(1) En janvier 1163 il vend à l'Hôpital le *castellum Eixserc et la vallée de Luchen*. *Cart.*, I, p. 228, n° 317. — Röhricht, *Reg.*, p. 99, n° 378. En 1180, avec le consentement de son fils Meillor (1) il donna à l'Hôpital trois casaux dépendant du château du Camel. *Cart.*, I, p. 400-401, n° 589. — Röhricht, *Reg.*, p. 158, n° 595.

(2) Abou-Chama, *Deux jardins*, *H. or.*, IV, p. 197 et 270.

(3) En 1176 ce Raynouard de Néphin, avec ses frères Guillaume de Maraclée et Raymond, cède à l'Hôpital le casal *Siroba*. *Cart.*, I, p. 375, n° 503. — Röhricht, *Reg.*, *add.* p. 32, n° 535^e. — Röhricht propose *Snobar* sur le Nahr Snobar entré Lattaqulé et Djebelé, donc dans la Principauté d'Antioche ; nous préférons *Snoubar* dans le comté de Tripoli à 12 km au Sud de Giblet (carte au 50 000^e, Kartaba).

(4) Ravendan sur le Haut-Afrin fut occupé en même temps que Tell Bascher en 1097 par Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon, quand il constitua le comté d'Édesse. Il en subsiste des ruines importantes à 400 mètres au-dessus du fleuve. Cl. Cahen, p. 117-118. Après l'exode des grandes places du Comté d'Édesse organisé en 1150, par la vaillante comtesse Béatrice de Saone et protégé par Baudouin III roi de Jérusalem, Nour ed din occupa Ravendan.

(5) Il avait hérité en 1187 du comté de Tripoli, le dernier comte Raymond III l'ayant adopté. En 1201, il prit la succession de son père Bohémond III, prince d'Antioche.

(6) « Pro timore domini Assessinorum ». *Cart.*, I, p. 682-683, n° 1096. — Röhricht, *Reg.*, p. 202, n° 759. Voir Cl. Cahen, p. 594.

(7) Nov. 1234, acte de « Margat in camera episcopi Valeniae » *Cart.*, II, p. 476-478, n° 2094. — Röhricht, *Reg.*, n. 276, n° 1057.

(8) Nov. 1241, acte daté de Tripoli dans le Palais de l'évêque, *Cart.*, II, p. 594-596, n° 2280. — Röhricht, *Reg.*, p. 286-287, n° 1102.

(9) Gustave Schlumberger : *quelques sceaux de l'Orient latin au moyen âge*, dans *Mémoires de la Soc. nat. des Antiquaires de France*, t. LXIV, 1905, n° 10, p. 263. — *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1905, p. 205. — *Sigillographie de l'Orient latin*, commencée par G. Schlumberger, continuée par Ferdinand Chalandon, complétée et publiée par Adrien Blanchet, p. 49-50 et Planche XIX, 5.

enceinte avec deux petites tours crénelées. La légende sur les deux faces est la même : S. MEILLOR DE RAVÉDEL SIR. DE MARECLEE (1). Gustave Schlumberger a daté ce sceau des environs de 1260.

Après la prise du Crac des chevaliers en 1271, Beibars avait occupé la place de Maraclée et l'avait ruinée.

Les chroniques arabes (2) parlent d'un Barthelemy de Maraclée dont les textes francs ne font pas mention. Ce Barthelemy était allé chez les Mongols peut-être vers le temps de la chute du Crac et il représentait Bohémond VI auprès du fils et successeur d'Houlagou, le Khan de Perse Abagha, dont le comte de Tripoli espérait une aide militaire (3). Beibars haïssait Barthelemy et tenta en 1271 de le faire assassiner par des Ismaéliens, mais ceux-ci échouèrent. Après la mort de Beibars (1277), il revint dans son pays : « son intention était de rebâtir Merakyat ; mais, craignant de ne pouvoir le mettre à l'abri des attaques des Musulmans, il se décida à élever un château dans le voisinage et le fortifia avec tout le soin possible. Le Prince de Tripoli, les Hospitaliers de Markab et les autres nations franques l'aidèrent de tout leur pouvoir dans cette entreprise. Ce château était situé... en face de la ville de Merakyat dans la mer, à deux portées de trait seulement du rivage. C'était une tour carrée presque aussi large que longue. Chaque face avait vingt-cinq coudées et demie dans œuvre. Les murs avaient sept coudées d'épaisseur. La tour avait sept étages. On l'avait bâtie sur des harques chargées de pierres et coulées à fond. Les pierres des remparts étaient liées l'une à l'autre au moyen de barres de fer. Chaque assise avait été couverte d'une couche de plomb. En dedans on avait pratiqué une grande citerne qui suffisait aux besoins de la garnison. Ce château était défendu par cent guerriers, ayant derrière lui une autre tour attenante défendue par trois machines toutes dressées ».

Après avoir pris Margat (mai 1285), le sultan Qelaoun « descendit dans la plaine et tourna toute son attention vers la conquête du château de Merakyat... il se convainquit par lui-même de sa force et de l'impossibilité de le prendre... Merakyat étant situé sur la mer, il ne pouvait faute de vaisseaux, lui couper les vivres, ni empêcher les Francs d'entrer ou de sortir. Il écrivit au Prince de Tripoli : « c'est toi qui a réellement bâti ce château, car sans ta coopération on n'en serait jamais venu à bout... ce château doit être rasé ». Et il le menaça d'envahir ses domaines. Le comte de Tripoli invita Barthelemy à se soumettre à cette injonction (5).

... « un grand nombre de Francs furent envoyés à Merakyat pour en opérer la destruction... Le sultan envoya de son côté cent carriers pour le même objet avec un corps de troupe. Ainsi fut détruit Merakyat sans qu'il en restât aucune trace » (6).

René Dussaud a retrouvé sur un récif à 50 mètres environ du rivage les fondations de cet ouvrage. Il dit qu'il a observé la trace d'une tour carrée d'environ 16 mètres de côté. Si nous suivons le texte cité en note et qui donne les mesures de cet ouvrage on arrive

(1) Un acte de Bohémond VII de février 1282 signé à Nephin porte encore parmi les signataires le nom de Meïllor de Ravendel, seigneur de Maraclée, mais il semble qu'il s'agit de Meïllor III, présumé petit-fils de Meïllor II et fils de Gauthier de Maraclée. Voir Rey, *Les Lignages d'outremer de Du Cange*, p. 384-388.

(2) Maqrizi et l'auteur de la vie de Qelaoun. Voir Röhricht, *Études sur les derniers temps du royaume de Jérusalem*, dans *Archives de l'Orient latin* II, p. 403.

(3) Cl. Cahen, p. 719.

(4) Michaud, *Bibliographie des croisades*, tome II (1822), p. 698-700, formant le tome VII de l'*Histoire des Croisades*. Voir aussi le même texte avec des variantes : Michaud, *Bibliothèque des croisades*, Paris, 1829, t. IV, *Chronique arabes par Reinaud*, p. 551-552.

(5) René Dussaud, *Voyage en Syrie*, oct.-nov. 1895, oct.-nov. 1896, dans *Revue archéologique*, janv.-juin 1896, p. 318, janv.-juin 1897, p. 340 et René Dussaud, *Topographie*, p. 126.

(6) Le chroniqueur ajoute (p. 700) que le fils du prince de Merakya ayant voulu s'incliner devant l'ordre du sultan, Barthelemy le poignarda.

à des dimensions plus importantes. En effet il est indiqué que la tour a 25 coudées et demie *dans œuvre* et les murs 7 coudées d'épaisseur. Si l'on accepte pour la coudée un chiffre approximatif de 0,50 m, on arrive *hors œuvre* à 19,50 m de côté. En 1936, nous avons reconnu ces fondations que nous avons photographiées. Nous publions aussi une photographie d'avion. Le même texte signale que les pierres étaient liées par des pièces de fer. Nous avons remarqué la trace d'une queue d'aronde qui devait contenir une cheville de fer comme on en voit au château de mer à Saïda (1).

Ainsi, selon les chroniques arabes, cet ouvrage insulaire fut construit entre 1277 — date de la mort de Beibars, et 1285 —, et il fut détruit peut-être en cette même année.

Gustave Schlumberger a pensé à juste titre que le sceau de Meïllor de Ravendel, sire de Maraclée (Meïllor II) que nous reproduisons ici (2), dut être exécuté vers 1260. Mais nous croyons qu'il s'est trompé quand il a dit que la fortification représentée sur le revers de ce sceau était une image de la tour élevée dans la mer. Les détails donnés par les textes musulmans paraissent très précis et, d'autre part, on ne concevrait pas que vers 1260, alors que la région n'était pas menacée, on aurait élevé dans des conditions d'exécution très difficiles et à grands frais un pareil ouvrage-refuge.

Des sceaux décorés de constructions fortifiées sont fréquents et représentent le plus souvent des villes. Tels sont ceux de Jérusalem, Sidon, Arsur, Césarée, Jaffa, Tyr, Tripoli, etc.

Le sceau de Meïllor II figure la ville fortifiée de Maraclée qui fut détruite par Beibars vers 1271 et n'évoque nullement le château de mer, construit plus tard, dont il ne reste plus que de larges dalles affleurant au-dessus de l'eau.

(1) Rey, *Étude sur les monuments de l'architecture militaire...*, p. 156, fig. 41. Nous avons reproduit cette figure dans *La défense du royaume de Jérusalem* (1939), p. 232, fig. 25. A Byblos, M. Maurice Dunand a trouvé des blocs de parement reliés par des crampons de fer enrobés de plomb, en double queue d'aronde : *Fouilles de Byblos*, tome I, 1926-1932 ; Paris, Geuthner, 1939, p. 206.

(2) G. Schlumberger, F. Chalandon et Adrien Blanchet, *Sigillographie de l'Orient latin*, Paris, Geuthner, 1943, p. 49 et Planche XIX, 5.

LES FORTS DE LA PLAINE d'AKKAR :
BORDJ MAKSOUR, BORDJ ZARA, BORDJ ARAB,
BORDJ MIAR, TOUR DE TOKLÉ, BORDJ SELAA,
BORDJ MOUHEISH, TOUR DE TABARDJA

Nous étudierons maintenant quelques Forts situés dans la Plaine d'Akkar ou dans son voisinage. Plusieurs sont certainement l'œuvre des Francs ; d'autres sont trop ruinés pour en décider.

Citons Bordj Maksour, Bordj Zara, Bordj Arab, Bordj Miar entre Safitha et Yahmour, la tour de Toklé au Nord de Safitha.

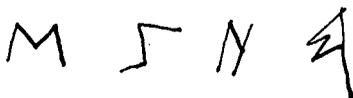
Bordj Maksour (1), à 8 km à l'Ouest de Tell Kalakh est presque entièrement ruiné. On voit des traces de fossés.

Bordj Zara (2) est à 4 km au Nord de Tell Kalakh. La tour est en assez bon état et conserve son escalier. Ce Bordj se trouve sur l'emplacement d'un temple antique dont le calcaire blanc a été utilisé pour les angles de la tour.

Bordj Arab (3) (ou Ain el Arab), est placé à la rencontre du Nahr el Kebir et de son affluent le Nahr el Khalifé. On voit dans cette vallée une éminence appelée Tell Khalifé (4). Ibn al-Furat écrit que Beibars, après avoir pris Chastel Blanc en février 1271 et avant d'attaquer le Crac, s'empara des fortins qui environnaient la grande forteresse ; parmi ceux-ci il enleva Tell Khalifé. Les Francs appelaient cette contrée la Terre de Galife (5).

On reconnaît dans la tour très bien conservée de Bordj Arab, des fragments tels que des linteaux remployés d'une construction byzantine, des sculptures dans des blocs de lave, où sont figurées des roses, une croix pattée gravée dans un disque (Pl. LXXI) ; des croix semblables se retrouvent dans l'église d'Amioun (6), à l'Est de Nephin, qui paraît dater de la fin du XII^e siècle. Bordj Miar (7) se trouve au Sud-Est de Qal'at Yahmour.

Au Nord de Chastel Blanc, la tour de Toklé, poste en grand' garde sur une croupe du Djebel Terlil a été dressée là sans doute pour surveiller le territoire des Assassins. C'est assurément une tour franque. Rey, y a relevé des marques de tâcherons analogues à celles de Saone et du Crac ;



(1) Lammens, *Musée belge*, IV, 1900, p. 283.

(2) Dussaud, *Revue archéol.*, 1897, I, *Topographie*, p. 93 ; cité par Renan, *Mission de Phénicie*, p. 126.

(3) Renan, *ibid.*, Dussaud, *Topogr.*, p. 119.

(4) Carte du Cel P. Jacquot, *L'État des Alaouites*, 1929 et carte des environs de Safitha, p. 112. Sur le Tell Khalifé voir Clermont-Ganneau, *Rec. d'archéol. Orient.*, II, p. 179. — Van Berchem dans *Journal asiatique*, 1902, p. 446.

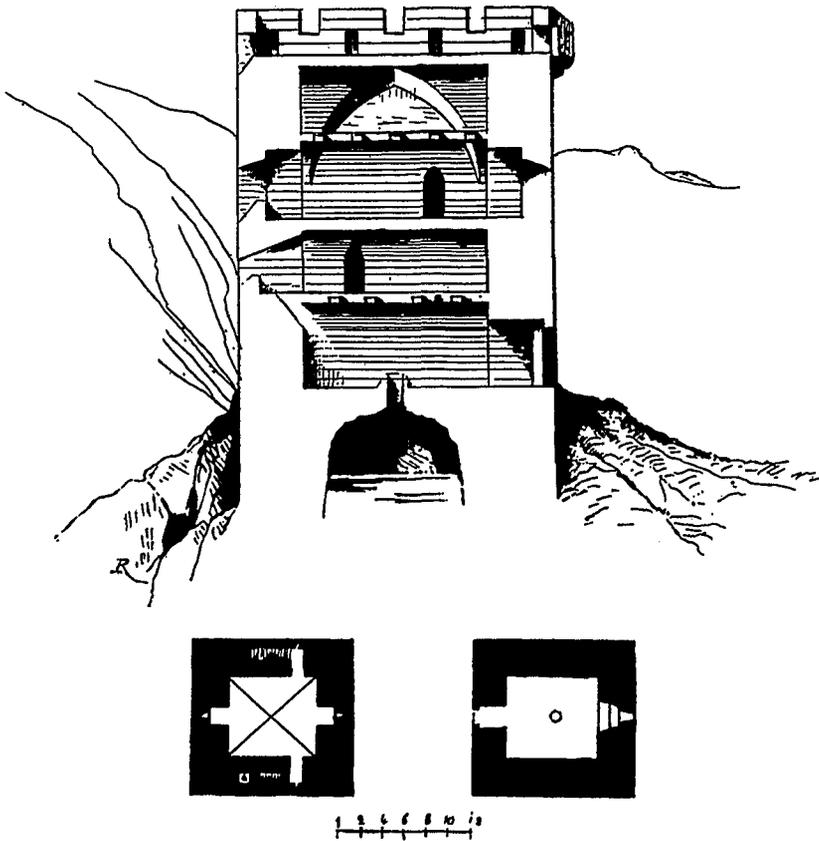
(5) En 1179 « Terra Galifa », *Cart.*, I, p. 378. — Röhricht, *Reg.*, p. 152, n° 572. En 1185 Raymond de Trois Clés échange cette terre en même temps que le Casal Aieslo avec l'Hôpital contre d'autres Casaux. *Cart.*, I, p. 479. — Röhricht, *Reg.*, p. 109, n° 642. Rey, *Colonies franques*, p. 364.

(6) Pierre Coupel, *Trois petites églises du comté de Tripoli*, dans *Bulletin du Musée de Beyrouth*, t. V, fig. 12, Croix à Amioun et à Bordj Arab.

(7) Van Berchem, p. 97 « Tour en ruine sur une colline ». Bordj Miar figure sur la carte du Cel Jacquot, *L'État des Alaouites*, 1929.

Il constate que ces postes de liaison établis par les Francs ont été construits d'après un plan uniforme. Il a choisi la tour de Toklé comme type d'étude. (Pl. LXXII). Il en donne la coupe et le plan (1). Voici ce qu'il écrit :

« Ces tours qui représentent en petit toutes les dispositions d'un donjon sont invariablement carrées et se composent de deux étages voûtés, subdivisés eux-mêmes par des planchers... On pénètre dans la salle basse par une porte à linteau avec arc de décharge. Au centre de cette salle est creusée une citerne. Pour aller chercher la porte qui donne dans les escaliers droits qui montent aux étages supérieurs, il fallait atteindre le niveau du plancher au moyen d'une échelle ; une voûte en berceau couvre le premier étage et une voûte d'arêtes sans arêtières supporte la plateforme supérieure ; un second plancher divisait ce second étage en deux pour réserver sous la plateforme un magasin à provisions. Un mâchicoulis commande la porte. Le rez-de-chaussée pouvait servir au besoin d'écurie pour quelques chevaux. »



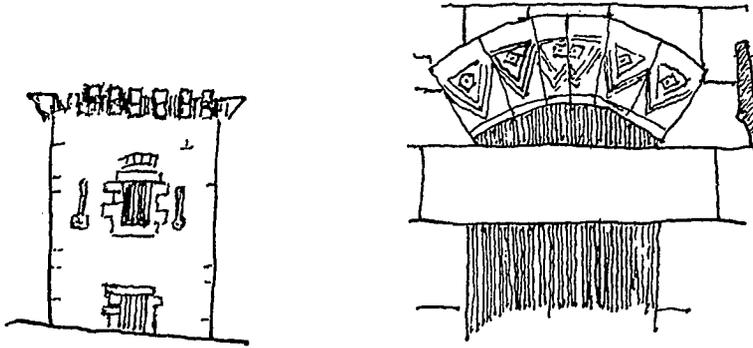
Tour de Toklé d'après Rey.

Ainsi Rey qui a dû visiter plusieurs de ces bordjs assurait qu'ils étaient tous semblables. Les dimensions hors œuvre sont presque exactement les mêmes.

La tour de Toklé a 14 m × 12,80 m et celle de Bordj Arab, 14 m × 13,40 m. Remarquons en passant que le donjon de Qalat Yahmour a 15 m × 14 m et que la principale tour du Fort d'Akkar a 13 m × 13 m.

(1) Rey, *Les monuments de l'architecture militaire des Croisés*, 1871, p. 101-102, fig. 29 coupe et plan.

Peut-être y a-t-il lieu de signaler ici d'autres tours isolées qui se trouvaient sur le rivage et servaient sans doute de phares. Ainsi au Sud du Comté, la tour (1) dite Bordj Sela « la tour du feu », au Nord de Batroun ; Bordj Mouheish tout près de Giblet au Sud ; et la tour de Tabardja un peu au Nord du Nahr al-Mu'amiltain (2). Van Berchem a étudié Bordj Mouheish (3) : « Cette tour, dit-il, s'élève au bord d'une falaise, à environ dix mètres au-dessus du niveau de la mer. Carrée et trapue et bâtie en moyen appareil, elle est conservée jusqu'à la hauteur des mâchicoulis, à environ 9 m du sol. Au pied de sa face Est s'ouvre



Bordj Mouheish.

une porte basse dont le linteau est un bloc monolithe. Au-dessus est une fenêtre carrée flanquée de deux archères ; le linteau est soulagé par un arc de décharge dont les claveaux sont sculptés de chevrons à rosettes. Ce décor du ^{xii}^e siècle offre une analogie frappante avec celui de l'archivolte de la face Est du baptistère de l'église de Djebel. ... » L'intérieur comportait deux étages voûtés d'arêtes. « Tous ces caractères trahissent l'époque des Croisades. Le Burj Muhech et la tour de Tabardja qui dominent le rivage sur deux promontoires et se voient l'une de l'autre, devaient faire partie d'un cordon de postes destinés à garder la route, à surveiller la mer et à transmettre des signaux. » Le Guide Bleu signale que Bordj Mouheish est encore presque intact (4).

(1) Voir notre chapitre I, p. 9.

(2) Voir Dussaud, p. 62.

(3) Van Berchem, *Voyage*, p. 104, fig. 32-33, que nous reproduisons ici.

(4) Guide Bleu de Syrie-Palestine (1929) p. 37. Le Guide Bleu fait cette réserve que certaines de ces tours au bord de la mer peuvent être des constructions arabes ; ainsi non loin de là, Bordj Qadiset Helena n'est que du ^{xiv}^e siècle.

CHÂTEAUX DU DJEBEL BAHRA :

LAÏCAS (latin) ARGYROKASTRON (grec), OLLEÏQA, ALLEÏQA (arabe)

Claude Cahen propose de reconnaître à Laïcas, l'Argyrokastron des Byzantins que Dussaud situait à Safitha : le Chastel Blanc.

Cahen pense en effet que cette forteresse commencée par les indigènes, fut prise et renforcée par les Byzantins au temps de Romain III Argyre, qui fut Empereur de 1028 à 1034. Il dut être conquis en même temps que Balatonos par les Francs vers 1118.

Comme à Malaïcas, le plan du Château a la forme d'un triangle isocèle au sommet arrondi. Sa longueur approximative est de 240 m et sa plus grande largeur à la base a 140 m environ. A 15 km à vol d'oiseau, à l'Est de Banyas, à 755 m d'altitude, il domine la vallée du Nahr Jobar. Il est établi sur une table calcaire enfermée dans une première enceinte, avec saillants de forme irrégulière barlongs et arrondis, qui suit les aspérités du terrain.

L'entrée se trouve au milieu du front Nord, à la base du triangle. Elle est un peu en retrait et commandée par les ouvrages placés aux extrémités de ce front. Cette Barbacane est composée d'une première porte défendue par un avant-mur ; un couloir conduit à une seconde porte qui donne accès à la cour de la première enceinte. Dans ce couloir voûté est un banc pour les gardes (2). Le front Ouest est particulièrement fortifié avec des tours carrées dont le premier étage est voûté et dont le mur a 2 mètres d'épaisseur.

Au milieu de la Place s'élève un noyau rocheux dont la plateforme est munie d'une seconde enceinte avec, sur le front Nord, un donjon qui domine les ouvrages de la première enceinte.

Le Docteur Deyrolle qui a fait un croquis de Plan en 1923 a noté : A. Barbacane. B. Salle voûtée en berceau. C. Citerne. D. Souterrain. E. Tour ayant deux salles voûtées l'une avec fenêtre, l'autre avec archère.

Le Castellum Laïcas et Malaïcas proches l'un de l'autre ont dû suivre le même sort. Dans un acte de 1160, le premier paraît être entre les mains des Francs. Dans cet acte (3), le Prince d'Antioche confirme à l'Ordre du Temple, ce que Renaud II de Margat lui a vendu : la gatine Bolferis (Balfounez) dans la montagne au-dessus de Banyas... sauf la gatine Magaytemme (Mahoudeti) et sauf les moulins sur la rivière qui descend *a castello Laycas*. On peut donc considérer qu'en 1160 les châteaux de Laïcas et de Malaïcas appartenaient encore à Renaud II de Margat.

Si Laïcas a été possédé par les Francs, nos informations très vagues sur les ruines ne nous permettent pas de dire si l'on y peut percevoir des traces de leurs procédés de construction.

(1) Cahen, p. 173.

(2) On trouve aussi un banc à la Barbacane de Margat mais celle-ci est de date beaucoup plus récente.

(3) Acte de mars 1160. — Röhricht, *Reg.*, p. 91, n° 347.

MALAÏCAS (latin) MANIQA (arabe), auj. Qal'at Qsabiyé

Le Château de MALAÏCAS ou CASTELLUM MALAVANS conserve des ruines importantes. A 22 km à vol d'oiseau au Sud-Est de Djebelé, il commande la vallée du Nahr Hreïssoun. Il occupe une grande superficie sur une croupe escarpée. Son plan présente la forme d'un triangle isocèle très allongé dont le sommet est arrondi. Sa longueur est d'environ 400 m. Les côtés du triangle sont bordés par de profonds ravins. La base du triangle, au Nord-Est, a environ 120 m. Sur ce front on a isolé le château en creusant un fossé dans le roc. C'est là qu'on a construit les défenses les plus importantes, un grand ouvrage flanqué de deux tours aux extrémités. On trouve en sous-sol trois grandes salles voûtées, sans doute des écuries. Du côté du Sud-Est, une partie du sol de la cour est dominée par un rocher qu'on a fait précéder d'un grand saillant carré.

Cette forteresse avait été construite par les montagnards au XI^e siècle ; le constructeur de Maniqa s'appelait Nasr ibn Mousraf ar Rawadifi (1). Plus tard les Byzantins l'occupèrent au temps de Romain III Argyre (1028-1034). Il semble bien que, comme à Saone, comme à Balatonos, les Francs s'y installèrent après eux. Les Ismaéliens le leur enlevèrent assez tardivement, après 1160, peut être seulement entre 1180 et 1186. L'histoire de ce château se rattache au début à celle de Margat. Tancrede avait occupé en mai 1109 le port de Banyas (Valénie), qu'il donna à un seigneur nommé par Azimi « al-Mazouir » (2). C'est la première fois qu'il est question d'un membre de cette famille Masoiers qui devait être une des plus considérables de la Principauté d'Antioche. En juillet 1109 Tancrede prenait Djebelé dont le seigneur Ibn Ammar dut s'éloigner. A la même époque Tancrede s'emparait de Maraclée.

Le sommet que devait couronner la forteresse de Margat domine la ville de Banyas et la route du littoral. De toute évidence, cette position était indispensable aux Francs pour la sécurité de leur territoire. Elle appartenait ainsi que l'arrière pays à la famille des Banou Mouhriz. Les Francs paraissent avoir tenté de s'en emparer en 1116-1117. Cette tentative échoua (3). L'année suivante, 1117-1118, Renaud Masoiers, seigneur de Banyas, se fit céder Margat par le seigneur du lieu, Ibn Mouhriz, et installa celui-ci à Maniqa (4). Il semble que Maniqa ne tarda pas à être occupée par les Francs (5) et ils durent garder assez longtemps ce château qui en 1151, appartenait à un seigneur nommé Guillaume de Redos.

(1) Bibliogr. de Maniqa, Cahen, p. 172-173, n. 29. — Dussaud, p. 140, n. 10.

(2) Cahen, p. 244-245, n. 14, qui cite Ibn al-Qalanisi, p. 90 et 92, et *Ousama*, trad. H. Derenbourg, *R.O.L.*, II, p. 81.

(3) Cahen, p. 279, n. 14 d'après Ibn Furat.

(4) Voir Van Berchem, *Voyage en Syrie...*, p. 319-320. Cahen, p. 279, n° 16.

(5) Cahen, p. 279-280, n. 17.

Il céda le *Castellum Malavans*, c'est-à-dire Malaïcas ainsi que le *Casale Anodesim* = *Ennazé* (dans la montagne à 10 km à vol d'oiseau à l'Est de Banyas) à Renaud II Masoiers, seigneur de Margat, qui lui donna en échange deux domaines plus proches de la côte : le *casale Blancum* que nous situons à *Albus* sur la côte à 5 km au Sud de Banyas) et le *Castellum Eriçium* : *Hreïssoun* à 5 km au Nord de Banyas, presque à l'embouchure du Nahr Hreïssoun (1).

Il paraît évident que Guillaume de Redos ne se sentant pas capable de se défendre contre les empiètements des Ismaéliens dans le Djebel Barah, ait cédé à son suzerain ses deux domaines éloignés contre deux autres où il serait à l'abri. Claude Cahen (2) fait l'observation suivante : « Maniqa même paraît dès 1151 ou perdue par les Francs ou gravement menacée ». Nous préférons la seconde hypothèse. Il semble en effet qu'il s'agit d'un échange effectif : un château et une métairie éloignés contre un château et une métairie dans une région plus sûre. Nous avons vu à propos d'Olleïqa (Laïcas), que neuf ans plus tard en 1160, Renaud II Masoiers devait posséder encore des domaines dans la région. En tous cas les Forts du Djebel Bahra durent être enlevés aux Francs de Margat entre 1180 et 1186, soit par des Ismaéliens soit par d'autres montagnards de cette contrée (3).

Si l'acte de cession de Margat et de ses dépendances à l'Hôpital établi en 1186 (4) fait mention de Cademois, Laïcas, Malaïcas, il faut reconnaître que ces Places étaient alors occupées par des Ismaéliens et ne dépendaient de Margat que par le paiement d'un tribut.

Nous avons vu que le sultan Beibars enleva aux Ismaéliens entre 1270 et 1273 les châteaux qu'ils possédaient encore ; parmi ceux-ci figure Maniqa.

(1) *Cart.*, I, n° 201, p. 155.

(2) Cahen, p. 354.

(3) Cahen, p. 428. Voir *Contin. Guil de Tyr*, 64-65. — Ibn al-Athir, *Hist. des Atabegs de Mossoul*, p. 684.

(4) *Cart.*, I, n° 783, p. 491-496.

CASTELLUM VETULAE ; ar. Bikisraïl, Qal'at Beni Israïl

Le Château de BIKISRAÏL ou Qal'at Beni Israïl, le CASTELLUM VETULAE (château de la Vieille) des Francs, ne présente plus aujourd'hui que des ruines informes. A 19 km à vol d'oiseau à l'Est de Djebelé, il se dresse sur un mamelon peu élevé, long dans le sens Ouest-Est de 215 m et large dans le sens Nord-Sud de 51 m. Il est bordé au Nord et au Sud par deux ravins aux pentes abruptes au fond desquels coulent deux rivières qui se rejoignent à l'Ouest ; l'assiette de la Place est donc comparable à celle de Saone. Les hautes croupes qui dominent la position étaient hors de portée des machines de siège. Bien défendu par la nature sur trois fronts il semble qu'on n'y ait construit que de modestes murailles avec des saillants barlongs de peu de relief.

Le front Est plus facilement accessible conserve la trace d'une double enceinte avec un donjon de plan trapézoïdal. En 1923, l'entrée de ce donjon percée au milieu de la cour à la base du trapèze était défendue au Nord par une tour de guet de plan carré dont la salle voûtée d'arêtes présentait une clef cruciforme (1). Nous avons vu une clef semblable à la voûte de la salle haute du Donjon de Saone. Aux murailles des deux enceintes on rencontre un certain nombre de pierres à bossages.

Bikisraïl fut fortifié par les Byzantins vers 1030 (2). Il semble qu'il y avait à l'intérieur du Fort un escalier souterrain qui descendait vers le ravin du Sud.

Ce Fort commandait le chemin difficile de Djebelé à l'Oronte et facilitait les communications entre ce Port et celui de Lattaquié d'une part et le territoire d'Apamée d'autre part. C'est pourquoi Tancrede, qui savait si bien reconnaître les positions stratégiques nécessaires à la conquête franque, choisit celle-ci la première dans la région du Djebel Bahra. Il s'en empara en 1111.

Claude Cahen a donné la preuve formelle que le BIKISRAÏL des chroniques arabes et le CASTELLUM VETULAE (La VIEILLE), sont bien le même ouvrage fortifié (3). Le récit d'Albert d'Aix (4) et ceux d'Azimi et d'Ibn Furat concordent absolument (5). Les Francs gardèrent ce Fort au moins jusqu'en 1131 où les montagnards l'enlevèrent à Renaud Masoiers (6) (Pl. LXXII^B).

En 1180, le Prince Bohemond III d'Antioche concède à l'Ordre de Saint Jacques, ses droits sur le château et le territoire de Bikisraïl s'ils pouvaient s'en emparer dans le

(1) Note du Dr Deyrolle d'octobre 1923.

(2) Cahen, p. 172.

(3) Cahen, p. 260.

(4) Albert d'Aix, L. XI C. 44-47, *H. occ.*, t. IV, p. 685-6.

(5) Voir Cahen, p. 260.

(6) Cahen, p. 353 et n. 21 d'après Azimi.

délai d'un an (1). Il n'en fut rien. Quand Saladin eut enlevé aux Francs le Port de Djébelé, les montagnards qui occupaient Bikisraïl firent leur soumission au sultan. En septembre 1210, Raymond Roupen fait éventuellement don à l'Hôpital du Port de Djébelé et du château de Bikisraïl si les Chevaliers de l'Ordre parviennent à les reconquérir (2).

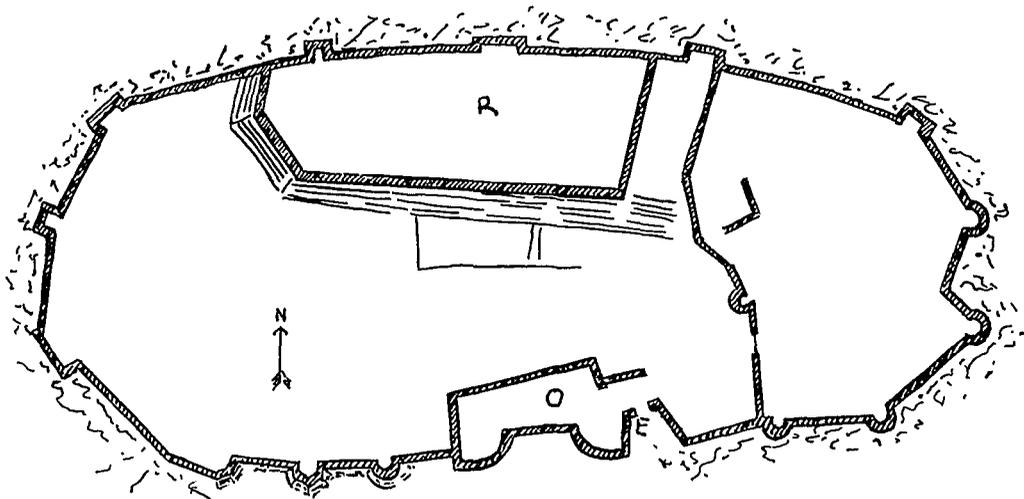
Nous avons dit que les Francs gardèrent Bikisraïl pendant au moins vingt ans. Il est donc probable qu'ils ont contribué à ses fortifications. La clef de voûte de la Tour de guet et les pierres taillées à bossages que les Francs ont toujours employées dans leurs premières constructions militaires permettent sans doute de retrouver des vestiges de leur séjour en ce lieu.

(1) Cahen, p. 514, n. 24, cite Bullarium equestri ordinis S. Jacobi. Madrid, 1719, p. 22-23.

(2) *Cart.*, II, p. 122-123, n° 1355. — Röhricht, *Reg.*, p. 226, n° 845. Voir Cahen, p. 615, n. 48.

BALATONOS (QAL'AT MEHELBÉ)

Ce château (1) se dresse à 750 m d'altitude sur un des deux sommets du Djebel Arbaïn (2) qui fait partie du massif du Djebel Bahra. C'était une position stratégique importante assurant la liaison avec la grande forteresse de Saone à 11 km au Nord et avec les Ports de Lattaquié à 27 km à l'Ouest et de Djebelé à 20 km au Sud-Ouest. (Pl. LXXIII^A).



Balatonos.

Il a été identifié par Richard Hartmann (3). Les textes latins ne le désignent pas explicitement. La construction de cet ouvrage fut commencée par un clan de montagnards, les Banoul Ahmar au XI^e siècle. En 1031, au temps de l'Empereur d'Orient Romain III Argyre, il leur fut enlevé par Nicétas, Catépan d'Antioche, qui en acheva les fortifications. En mai 1118, le Prince d'Antioche l'enleva à la tribu des Banou l'Sulaia et donna cette Place à Robert, Seigneur de Saone. Nous l'apprenons par Ousama (4) qui parle à la date de 1119 de la mort du comte Robert, seigneur de Saone, de Balatonos et d'autres Forts.

(1) Croquis de plan par Van Berchem, p. 283, fig. 162.

(2) Voir Phot. du Djebel Arbaïn dans Jacques Weurlesse, *Le pays des Alaouites II, Album*, pl. LXVII, fig. 158.

(3) R. Hartmann, dans *Zeitschrift des deutschen Palästina Vereins*, XIV, p. 180. — *Encyclopédie de l'Islam*, I, p. 129. Voir sur Balatonos : R. Dussaud, p. 150 et n. 3. — Van Berchem, p. 283-288, fig. 162-165 et Pl. LXIII (phot. d'une partie du Front Sud). — Cl. Cahen, p. 170, 172, n. 26, où il renvoie à Kamal al-din, *H. or.*, III, p. 599, à Ibn Furat, et à Albert d'Aix, *H. occ.*, IV, p. 685. Cl. Cahen, p. 278, n. 13. — Lt Colonel Paul Jacquot, *L'État des Alaouites*, (Beyrouth 1929), p. 223-224.

(4) Ousama, Trad. H. Derenbourg, *R.O.L.*, t. II, 1894, p. 445-446.

En 1136, les montagnards de la région assiégèrent Balatonos, mais la garnison Franque résista et fut dégagée par des renforts (1). Après avoir pris Saone, Saladin envoya un de ses lieutenants devant Balatonos ; la Place fut occupée trois jours après, le 1^{er} août 1188. Plus tard Balatonos tomba en la possession de Beibars (1269), qui le fit réparer (2).

A l'époque de la visite de Van Berchem (1895), le château était déjà très délabré. Ses commentaires semblent prouver, tant les éléments des constructions sont disparates, que les occupants successifs autochtones, Byzantins, Francs, Musulmans, y ont tous fait des aménagements. Il a remarqué des rajustements dans l'appareil d'une même muraille.

Cl. Cahen observe (3) : « Les Francs en renforcèrent plusieurs parties sans en altérer la physionomie générale. » Il couronne une plate-forme rocheuse de forme ovale d'où l'on découvre un vaste horizon (4). L'enceinte suit les rebords escarpés de cette plateforme. Elle s'étend d'Ouest en Est sur environ 200 m. Elle est flanquée de saillants les uns barlongs, les autres demi-circulaires encadrés par deux saillants arrondis. Ces tracés doivent être de l'époque byzantine. L'entrée E percée au Sud, est flanquée vers l'Ouest d'un ouvrage présentant deux saillants en quart de cercle d'un aspect étrange que nous n'avons vu nulle part. Par là on pénètre dans une vaste cour. Van Berchem a signalé au milieu de la face Nord, à la partie la plus haute de la forteresse, un ouvrage considérable R, un réduit, sorte de grand donjon défendu, du côté de la Cour, par un talus, comme si on avait voulu le protéger contre un adversaire qui aurait envahi la cour. Il y a aussi, à l'Est, une muraille intérieure, avec un saillant arrondi dirigé vers la Cour ; et c'est comme un second réduit.

Enfin Van Berchem a observé : « au réduit R et dans des ouvrages voisins de l'Entrée E, de gros blocs à refends et à bossages dressés avec soin » (5). Et cela pourrait concorder avec l'époque, 1118, où les Francs s'établirent à Balatonos. Rappelons que Balatonos relevait du seigneur de Saone ; il assurait la liaison de cette forteresse avec le Sud et les communications entre l'Oronte et la côte. On appelait Djebelé « le Port de Balatonos ».

(1) Cl. Cahen, p. 353 et n. 21, d'après Azimi et Nuwairi.

(2) Van Berchem (p. 286, fig. 165) signale un guépard sculpté sur une pierre, emblème de Beibars qu'on a retrouvé sur des châteaux occupés auparavant par les Francs.

(3) Cahen, p. 170.

(4) Voir plus haut chapitre II, *Le Djebel Ansarieh*, p. 35.

(5) Phot. de Van Berchem, *Voyage en Syrie*, pl. LXIII.

HARRENC (Harim)

La Place forte de Harrenc qui commandait la route d'Alep au Pont de Fer, joua un rôle si important au XII^e siècle que nous croyons devoir résumer ici ce que nous avons dit à son sujet. (Pl. LXXIII^B).

Pendant le siège d'Antioche elle fut enlevée aux Sarrasins en février 1098 (ch. VI, p. 90).

Dès 1100, les Francs avaient à l'Est une ligne de défense Harrenc, Kella, Maarrat Masrin, Sardone et plus à l'Est Kafer Haleb, Hadir et au Sud Cafertab.

A la funeste bataille de l'Ager Sanguinis où fut tué le Prince Roger d'Antioche, Guy Fraissnel, seigneur de Harrenc, commandait le corps de réserve, fut engagé et combattit vaillamment, 28 juin 1119 (p. 101). Le 29 juin 1149, Raymond de Poitiers, Prince d'Antioche, fut tué à la bataille de Fons Muratus et le mois suivant (p. 117) Nour ed Din prit possession de Harrenc que les Francs tenaient depuis plus de cinquante ans.

A la fin de 1157, le roi de Jérusalem, son beau-frère le Comte Thierry d'Alsace, le Prince d'Antioche, le Comte de Tripoli, et le Prince de Cilicie Thoros vont assiéger Harrenc. L'attaque commence le jour de Noël. On constate que la place était bâtie sur un Tell artificiel « une mote fete à main » qui serait facile à miner. Aussi on construisit des chaz, tours roulantes pour protéger les mineurs tandis que des mangonneaux bombardaient la forteresse. Un boulet tua le commandant de la Place et les défenseurs capitulèrent au début de février 1158.

En août 1164, Nour ed Din marcha contre Harrenc. Une armée franque, grecque, arménienne et des contingents de l'Hôpital et du Temple s'assemblèrent. L'émir affecta de battre en retraite pour les attirer dans la Plaine d'Artah. Malgré l'opposition de Renaud de Saint Valery, seigneur de Harrenc, les Chrétiens poursuivirent les Musulmans. Le 11 août ils furent écrasés et le 12, Nour ed Din prit possession de Harrenc.

En 1177, Bohémond III demanda à Philippe d'Alsace, Comte de Flandre, de l'aider à reprendre Harrenc. L'armée parut devant la place (p. 124) à la fin de novembre 1177 ; devant la résistance acharnée de la garnison, les Francs abandonnèrent le siège en mars 1178.

HAZART (Azaz)

Claude Cahen a fort bien précisé l'intérêt que présentait la position de Hazart, située au delà de l'extrémité Nord du Djebel Seman, surveillant au Sud de Kilis le grand passage qui conduit à l'Ouest vers la vallée du Nahr Afrin et la route d'Antioche, à l'Est vers la vallée du Nahr Qouaïq et la route d'Alep. Hazart aux mains des Musulmans empêchait les communications entre le Comté d'Édesse et la Principauté d'Antioche. Possédée par les Francs, elle mettait Alep sous la menace à la fois des troupes du Comté et de la Principauté. (Pl. LXXIV).

Après avoir quitté Marach vers le 16 octobre 1097, l'armée des Croisés prit la route qui va, du Nord au Sud, de Ravendel (Ravendan) vers Hazart. Au Sud-Ouest d'Hazart, ils allèrent chercher du ravitaillement au bourg de Maresse ou Marésie probablement Maarta à 5 km au Nord-Est d'Artah, où les accueillirent avec enthousiasme les chrétiens indigènes. Vers Noël 1118, le Prince Roger d'Antioche alla avec le concours du Prince arménien Léon, frère de Thoros I^{er}, de la dynastie roupénienne, assiéger Hazart et l'enleva à l'émir turcoman Il Ghazy, prince de Mardin. La place, dressée sur un large Tell et pourvue de deux enceintes, dominait la région à 550 m d'altitude.

Joscelin de Courtenay (Joscelin I^{er}) ayant obtenu en 1119 du roi Baudouin II, le Comté d'Édesse, avait épousé la fille de Roger d'Antioche qui reçut en dot Hazart. C'est ainsi que cette place fit partie du Comté. Mais en réalité Joscelin I^{er} vaillant et loyal chevalier, utilisa cette position, soit comme lieu de défense, soit comme base d'attaque, dans l'intérêt commun du Comté d'Édesse et de la Principauté d'Antioche.

En 1122, l'Ortoqide Balak, émir de Kharput, surprit le 13 septembre, Joscelin et son cousin Galeran du Puiset, seigneur de Bir (Bir ed-jik) et les fit prisonniers ; mais Joscelin s'échappa bientôt.

En janvier 1124, Balak et Togtékin vont assiéger Hazart et déjà leur troupe avait fait des brèches dans l'enceinte quand un parti de Francs survint et mit en fuite les assiégeants.

En octobre 1124, Joscelin va avec le roi Baudouin II et les chevaliers d'Édesse et d'Antioche, auxquels s'était joint l'émir bédouin Dobaïs, assiéger Alep. Joscelin occupe le secteur Nord sur la route de Hazart. Bursuq atabeg de Mossoul apparaît devant Alep le 25 janvier 1125 et l'armée franque doit battre en retraite.

Au printemps 1125, Bursuq envahit la Principauté d'Antioche et s'empara de Cafertab (9 mai). Aussitôt le roi Baudouin qui venait de passer deux ans en captivité à Kharput, puis à Harran et à Alep, étant rentré à Jérusalem le 3 avril, dut se remettre en route pour se porter vers le Nord. Bursuq, Togtékin et l'émir de Homs Qirkhan étaient allés assiéger en vain Sardone (Zerdana), puis se portèrent devant Hazart.

Le roi avec sa troupe passa par Tripoli et le Comte se joignit à lui, puis ils gagnèrent la Principauté d'Antioche où Joscelin vint les retrouver avec la chevalerie d'Édesse (mai-

juin 1125). Un cavalier de Hazart avait à bride abattue traversé les lignes ennemies et avait adjuré le roi de se hâter pour délivrer la Place investie. L'armée franque s'avança en bon ordre, répartie en treize bataillons (1). Approchant de Hazart, elle se déploya en trois corps : à l'aile droite la troupe d'Antioche, à l'aile gauche Pons de Tripoli et Joscelin d'Édesse, au centre et se prolongeant à l'arrière gauche, le corps principal commandé par le roi : en tout 1100 chevaliers et 2000 fantassins, l'armée musulmane atteignant peut-être 15000 hommes.

Après avoir fait passer dans la Place, au milieu des assiégeants, un corps de secours, le roi feignit de se retirer vers Athareb. Les Turcs sans prendre de précautions se lancèrent à sa poursuite, ce dont il fut averti par un feu allumé en haut du donjon. Alors l'armée franque se retourna sur les Musulmans dispersés, en massacra un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers et un riche butin. Bursuq s'enfuit d'une traite jusqu'à Alep.

En 1126, Joscelin ravage la région et Bursuq est obligé de conclure avec lui une trêve locale comportant le partage des revenus de territoires au voisinage d'Alep.

Après la chute d'Édesse en 1144, reprise et à nouveau perdue en 1146, les Places du Comté mal gouvernées par le négligent Joscelin II et celles de la Principauté voisine, étaient fort menacées. Marach confiée à la garde de Joscelin après la mort de son gendre Renaud de Marach tué à la bataille de Fons Muratus, fut prise par le sultan de Qoniah Masoud I en septembre 1149 ; puis celui-ci vint assiéger Turbessel (Tell Basher) dont le Comte avait fait sa résidence depuis longtemps. Joscelin supplia le sultan de lui laisser Turbessel, se déclarant son vassal, lui rendant tous ses prisonniers et lui faisant des présents tels que douze armures de chevaliers (2). Si le sultan leva le siège c'est aussi parce que le roi Baudouin III, qui se trouvait à Antioche, avait envoyé en hâte le connétable de Jérusalem, Onfroi II de Toron, mettre les forteresses en état de défense ; Onfroi amena à Hazart soixante chevaliers pour renforcer la garnison (3).

Enfin en juin 1150, Nour ed Din s'empara de Hazart après un siège rapide, bien que la forteresse fut bien fortifiée et parût imprenable (4).

(1) Voir plus haut, ch. VIII, p. 155, sur l'envoi d'un pigeon voyageur aux assiégés.

(2) Ibn al-Qalanisi, p. 300-301. — Grousset, II, p. 297

(3) Grousset, II, p. 288-290.

(4) Guill. de Tyr, *H. occ.*, I, p. 775-776.

BOURZEY (Qal'at Berzé, Qal'at Marza)

HISTOIRE

Le château de Bourzey couronne un piton rocheux du versant oriental du Djebel Ansarieh sur la rive occidentale de l'Oronte, dominant de 500 m la plaine marécageuse du Ghab. La place couvre environ 3 hectares. (Pl. LXXV, LXXVI, LXXVII).

M. Gabriel Saadé (1) l'a visitée en 1956 et lui a consacré la même année un article avec Plan et photographies comportant l'étude historique et descriptive la plus complète qu'on ait consacrée à cette forteresse.

Nous résumons ici cet excellent travail.

Bourzey est le Lysias de l'Antiquité car Strabon dit que Lysias domine le lac d'Apamée et en effet Bourzey est presque vis à vis d'Apamée. Les Hamdanides d'Alep occupèrent cette place en 948-949 et la gardèrent un quart de siècle. L'empereur Zimiscès s'en empara en 975, au cours de sa campagne victorieuse dans la Syrie du Nord ; il écrivit à cette date au roi d'Arménie Ashod III : « Nous nous rendîmes maîtres de Balanée, de Sehoun ainsi que de la célèbre Bourzo (2). Léon le diacre à cette même époque, écrit qu'il « s'empara par surprise de Borzo, ville puissamment fortifiée... de là il descendit en Phénicie... » D'après Yahya d'Antioche la place lui fut livrée par Kouleib le chrétien qui était secrétaire du gouverneur de Saone et lui remit aussi cette forteresse. A l'époque des croisades, Anne Comnène (3) signale l'importance de Bourzey.

Dussaud (4) pense que les Francs occupèrent Bourzey, dès avant la chute de Laodicée dont ils s'emparèrent au début de 1103. Ils avaient besoin de cette position sur la rive gauche de l'Oronte pour assurer leurs communications d'Apamée sur l'autre rive de l'Oronte dont Tancrede se rendit maître en 1106. Les Chroniques arabes ont vanté la puissance de la forteresse de Bourzey hors de portée des machines de siège. En particulier Beha ad-din Ibn Chaddad qui écrit « Borzeih, château extrêmement fort et presque inabordable. On l'avait construit sur le pic d'une montagne et dans toutes les contrées occupées par les Francs on disait proverbialement aussi fort que Borzeih » (5).

(1) Gabriel Saadé, *Le château de Bourzey, forteresse oubliée; Ann ales archéologiques de Syrie*, tome VI, 1956, p. 139-162, 20 fig. Plans et Phot. Voir renseignements antérieurs : Max Van Berchem, *Notes sur les croisades*, dans *Journal asiatique*, 1902, I, p. 434. — R. Hartmann, *Zeitschrift der deutschen morgenländische gesellschaft*, 1916, p. 36 et 499. — R. Dussaud (qui l'a visité) p. 152-153. — Cahen, qui l'a visité aussi, p. 164. Sur Bourzey, voir dans le présent livre : ch. IV, p. 78 ; ch. VII, p. 29-30 et VIII, p. 140-141.

(2) *Chronique de Mathieu d'Edesse*, dans *Documents arméniens*, I, p. 18.

(3) *Alexiade*, Les Belles Lettres, 1945, t. III, p. 133.

(4) Dussaud, p. 152-153.

(5) Beha ad-din Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 115.

Imad ad-din, reproduit par Abou Chama (1) dit que Bourzey est une place très forte et très bien défendue devenue « matière à dicton » dans tous les pays francs et musulmans. Les chroniques franques ne citent pas ce nom, mais Cl. Cahen estime qu'on peut le retrouver dans le château de Rochefort qui figure dans la lettre d'Ermenger (2), énumérant les places prises en 1188 aussitôt après Sahyoun : « Gardam, Caveam, Rochefort Castra munitissima ».

Dans les récits de conquêtes de Saladin en 1188, chaque phase du siège de Bourzey est exposée et le récit est si vivant que l'on croit assister aux péripéties du combat.

Saladin qui avait envoyé son fils le 17 août s'emparer de Sarmaniya à 7 km au Nord de Bourzey, arrive devant cette place le 20 août. Le 21, il en fait le tour pour chercher le point d'attaque, il constate que l'escalade est impossible au Nord et au Sud et difficile à l'Est. A l'Ouest, on peut lancer des flèches et mettre en action des machines de siège ; c'est ce que l'on fait mais on reconnaît que les projectiles atteignent péniblement leur but et sont sans efficacité. « J'ai vu de la cime de la montagne, écrit Ibn al-Athir, une femme qui lançait des projectiles de la citadelle à l'aide d'un mangonneau. C'est elle qui rendait inutiles nos efforts. » Le bombardement dura tout le dimanche et la nuit suivante ; le lundi il continua sans résultat. Quand Saladin vit que ses machines étaient inutiles, il ordonna l'assaut. Il divisa son armée en trois corps qui devaient marcher par vagues successives. Il prit le commandement de l'un d'eux avec son fils Taqi ed-din. Mais les Musulmans progressaient à grand'peine dans cette montée pleine d'aspérités et les Francs les accablaient de blocs de pierres qu'ils faisaient rouler sur les pentes. La garnison était peu nombreuse et malgré une résistance acharnée, elle dut se rendre. Le seigneur de la place était là avec sa femme qui était sœur de Sibylle, troisième femme du Prince d'Antioche Bohémond III. Sibylle trahissait les Francs, au profit de Saladin auquel elle révélait leurs secrets. Le sultan renvoya à Antioche la sœur de celle-ci, son mari et toute leur famille qui se composait de dix-sept personnes (3).

*
* * *

DESCRIPTION

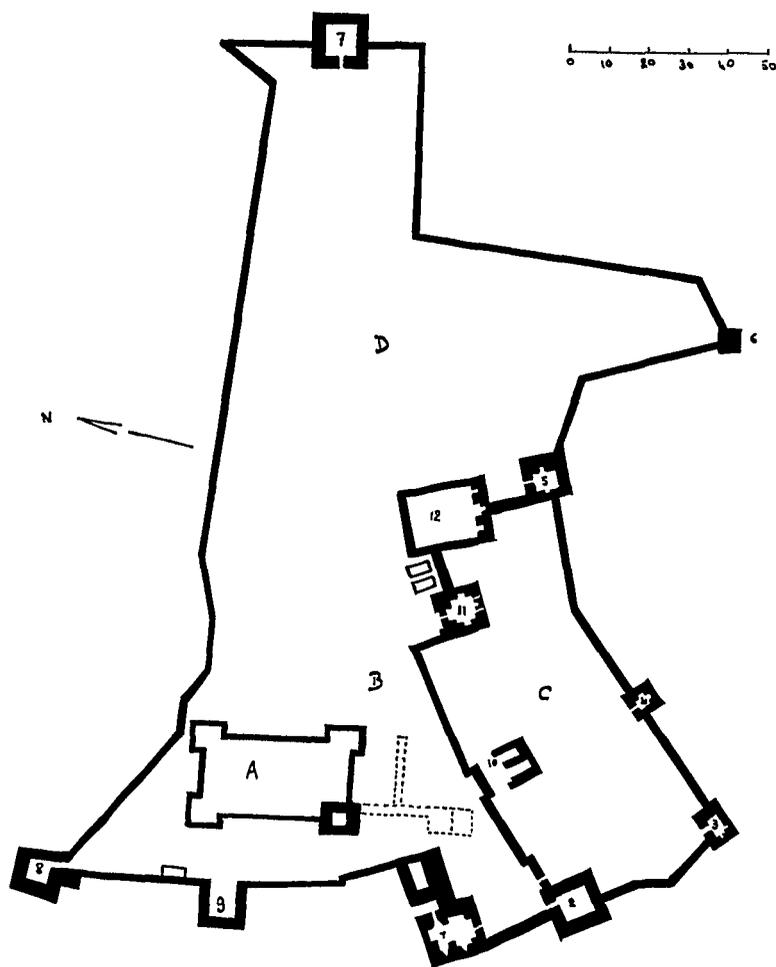
Le château de Bourzey dressé très haut sur un éperon rocheux semble la proue d'un navire fantastique lancé à l'assaut des nuages (pl. LXXV). M. Gabriel Saadé a parlé en termes éloquents de la vue que l'on a de ce promontoire sur l'Oronte qui s'étale largement au milieu du Ghab.

Le plan qu'il a dressé avec ses compagnons d'expédition dans l'été 1956 et l'analyse qu'il en donne indiquent clairement l'assiette de la position et le parti qu'en ont tiré les occupants successifs. Cette assiette ne constitue pas un plateau de même niveau mais elle présente des pentes accusées.

(1) Abou Chama, *Livre des deux Jardins*, H. or., IV, p. 372. Yaqout et Dimashqi parlent aussi de Bourzey.

(2) *Mon. germ. H. Scriptorum* 2, *Germ. nova series*, 8^o t. V, p. 4 (Berlin, 1928). Voir Cahen, p. 160, 161, 164.

(3) Ibn al-Athir, *Kamel... H. or.*, I, p. 725-729. Beha ad-din Ibn Chaddad, *H. or.*, III, p. 114-115. — Abou-Chama, *Livre des deux Jardins*, H. or., IV, p. 371 à 374. — Aboul Féda, *Annales*, H. or., I, p. 59. — Outre les auteurs musulmans qui parlent de la prise de Bourzey, citons l'historien arménien Grégoire Dgha qui relate les conquêtes de Saladin et parmi celles-ci « Bourzaié dont la force est au-dessus de tout examen » : *Historiens des Croisades, Documents arméniens*, I, p. 302.



Château de Bourzey, d'après les relevés sommaires de Fr. Anus 1929 et G. Saadé 1956.

La partie la plus haute au Nord-Ouest, A, atteint 480 m, puis le sol descend vers le Sud en deux plans : B, 465 m et C, 440 m. Il s'incline davantage vers l'Est D et l'extrémité orientale n'est plus qu'à 420 m.

Le terrain étant inaccessible au Nord et au Nord-Est, c'est l'Ouest et le Sud-Est qu'on a fortifiés. C'est à l'Ouest comme l'a supposé M. Gabriel Saadé qu'on a construit le donjon sur une plateforme rocheuse qui domine toute la place. A la pointe Nord-Ouest, on a bâti « une tour (tour 8) qui, comme un nid d'aigle, surplombe une pente presque verticale ».

En 1929, alors que la ruine était moins avancée qu'en 1956, où M. Saadé n'a plus trouvé que des décombres, l'architecte François Anus a reconnu les vestiges de ce donjon rectangulaire flanqué de quatre tours d'angle (1). Sa tour Sud-Ouest est précédée d'un grand saillant muni d'un talus faisant partie d'une ligne de défense avancée qui va de la tour de la pointe Nord-Ouest (8) jusqu'à un ouvrage défendant l'entrée de la Place commandée

(1) Nous avons cru bien faire en combinant les relevés de Fr. Anus et de M. Gabriel Saadé. Tous deux ont été effectués hâtivement en quelques heures, et peuvent présenter des inexactitudes.

par la tour 1. Les dispositions de la porte de la tour 1, rappellent celles des entrées de Saone (1).

La partie Sud-Ouest de Bourzey est enfermée dans une double enceinte C, dont l'entrée est commandée par la tour 2 en face de l'entrée principale de la place. Au centre de la forteresse se trouve la tour polygonale 12, notée par Dussaud. M. Saadé pense qu'il s'agit d'une chapelle, que cet ouvrage est disposé au Sud comme une nef qui se terminerait en pans coupés ; il ajoute que ceci rappelle le chevet de la chapelle du Crac des chevaliers ; une hésitation vient cependant à l'esprit, c'est que ce chevet est au Sud. Il est vrai que les trois chapelles byzantines de Saone ne sont pas très régulièrement orientées.

Ce bâtiment, le plus grand qui reste debout et assez bien conservé a environ 22 m de long et 17 m de large.

L'ensemble des constructions paraît avoir été assez pauvre.

Comme a Saone les Francs ont trouvé là une forteresse bâtie. Ils ont dû s'y installer à peu près en même temps qu'à Saone. Plusieurs tours portent un appareil à bossages grossiers qui est l'œuvre des Francs. D'autres ouvrages ont été remontés par les Musulmans qui ont remployé les bossages francs mêlés à d'autres pierres. On rencontre plusieurs citernes.

(1) Saone, tours 6, 8 et 11. Nous avons dit que la tour 8 de Saone était byzantine et qu'elle avait dû inspirer l'exécution des deux tours franques 6 et 11.

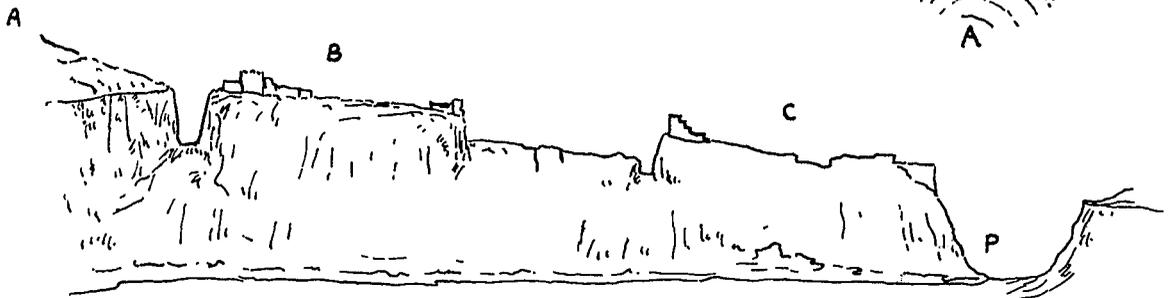
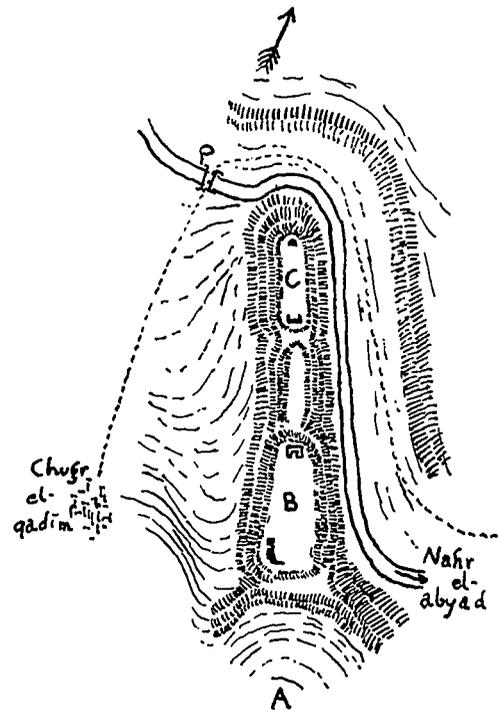
LES CHÂTEAUX JUMELÉS DE SHOHR ET BAKAS

Comme Beaufort à l'extrémité Sud du Liban et Subeibe à l'extrémité Sud de l'Anti-liban, le double château de Shoghr et Bakas (1) occupe une ligne de crête, une arête rocheuse aux flancs escarpés à l'Est, au Nord et à l'Ouest. Elle se rattache au Sud (A du Plan) à la montagne qui forme un des premiers contre-forts septentrionaux du Djebel Ansarieh. (Pl. LXXVIII).

Ce ressaut, que courent, à une centaine de mètres de hauteur, les fortifications, s'appelle Darayet Shoghr (2). Pour isoler la position, on a taillé dans le roc un profond fossé. Au Nord « ce formidable éperon », comme dit Van Berchem, a obligé le Nahr el-Abiad à faire un coude avant d'aller se précipiter dans l'Oronte par la gorge de Beqfala (3) (carte au 50.000^e Jisr ech Chorhour).

Van Berchem (p. 252) a remarqué la ressemblance frappante de l'assiette de Shoghr et Bakas avec celle de la forteresse musulmane de Sheizar : mêmes défenses naturelles complétées au Sud par une tranchée de main d'homme, même flanquement par la rivière.

Ses croquis (fig. 150 et 151) montrent bien comment les architectes ont utilisé le terrain pour aménager les défenses, la partie médiane



Châteaux de Shoghr et Bakas, d'après Van Berchem.

(1) Max Van Berchem, p. 251-259 et *Album*, Pl. LVII.

(2) Darayet signifie crête ou croupe.

(3) Le casal Bachfela est cité dans les actes latins de 1168 et 1179. *Cart.*, I, p. 266-268, n° 391. *Cart.*, I, p. 491.

de l'étroit rocher étant affaissée, ils ont dû l'encadrer de deux châteaux, le premier au Sud, Bakas, séparé de la dépression par un fossé, le second, Shoghr, séparé aussi par un fossé. Évidemment des passerelles mobiles devaient relier l'un à l'autre les deux châteaux.

Van Berchem, faute de temps, n'a pu les examiner qu'à distance. « Il ne reste, dit-il, que des fondations et quelques pans de murs délabrés. »

Dussaud, qui y passa en 1895-96, y remarqua des pierres à bossages et une marque de tâcheron en forme d'S patté et inversé qui attestent l'œuvre des Croisés (p. 156).

Le Professeur Huygens a visité aussi Shoghr et Bakas en 1966 et n'y a plus trouvé que des vestiges informes.

HISTORIQUE

Il n'est pas question de Shoghr et Bakas dans les Chroniques occidentales. Les historiens musulmans n'en parlent qu'à propos de la campagne de Saladin en 1188.

Van Berchem a fait une analyse approfondie des récits de témoins oculaires du siège de ces châteaux : Beha-ed-din Ibn Chaddad et Imad al-din, et aussi d'un contemporain des événements : Ibn al-Athir. Abou Chama a utilisé ces œuvres ainsi qu'Aboul Feda.

Nous résumons ici le commentaire de Van Berchem : Ayant quitté Saone le 30 juillet, Saladin fait étape à el Qourshiyé, va camper à Tell Kashfahan qu'Aboul Feda dit situé à une course à cheval de Shoghr et Bakas. La troupe du Sultan arrive le 2 août près de Bakas. Des mangonneaux battent la forteresse et un assaut l'enlève de vive force le 5 août ; après quoi le Sultan veut attaquer le second château, Shoghr, séparé du premier par la distance d'un jet de flèche, dit Aboul Feda, ouvrage moins important, un chatelet (qulai'a), mais mieux défendu et inaccessible de tous côtés, avec un donjon dominant le voisinage. Saladin fait mettre en batterie un mangonneau, mais, trop éloigné, son tir se révèle inefficace. Les assiégés, espérant un secours du Prince d'Antioche qu'ils avaient averti, envoient, le 9 août, un parlementaire demandant un délai de trois jours ; après quoi ils capitulent le 12 août.

CHÂTEAU DE CURSAT

OU LE COURSAUT ; LAT. CURSARIUM ; AUJ. QAL'AT AZ ZAU

Le château de Coursat à dix kilomètres au Sud d'Antioche, présente un intérêt particulier aussi bien du point de vue de son histoire que de son architecture. Max Van Berchem lui a consacré une étude excellente (1) que nous n'avons qu'à résumer en y ajoutant des observations empruntées à Claude Cahen.

On ne sait rien de Coursat avant la 1^{re} croisade ni pendant le premier tiers du xii^e siècle.

Il en est question pour la première fois vers 1133-1134 où le roi de Jérusalem Foulques, allié du Patriarche Bernard de Valence, intervenant comme suzerain, l'assiège et s'en empare (2).

La forteresse fut acquise par le Patriarche d'Antioche, au plus tard entre 1155 et 1165. Elle est alors sa place de sûreté où sont enfermés ses trésors ; en cas de trouble il s'y réfugie et de là dirige son administration (3).

Claude Cahen (4) a rendu hommage au caractère énergique du Patriarche Aimery de Limoges, « le plus prestigieux des patriarches d'Antioche » qui exerça son pontificat pendant plus de cinquante ans. Sans souci des vengeances qu'il pouvait encourir, il sut tenir tête à des princes redoutables comme Renaud de Châtillon (5) et Bohémond III.

Grâce à sa claire notion du devoir, à son esprit d'initiative dans des circonstances tragiques, il joua véritablement le rôle de *defensor civitatis* de certains évêques de Gaule au temps des grandes invasions.

A la bataille de Fons Muratus le prince d'Antioche, Raymond de Poitiers est tué (29 juin 1149) et Nour ed din va camper sous les murs d'Antioche. C'est Aimery qui refrénant l'affolement de la population, devient l'âme de la résistance. Il dépense l'argent sans compter, prend à sa solde tous les hommes d'armes qu'il peut lever, met en état de défense la ville et les châteaux entre l'Oronte et la mer et appelle au secours le roi de Jérusalem, Baudouin III qui pénètre enfin dans la ville avec des renforts.

Après la grande défaite de Harrenc en août 1164 où Bohémond III est fait prisonnier, la Principauté paraît à la merci du vainqueur Nour ed din. C'est le Patriarche qui le premier organise la défense d'Antioche et des forteresses voisines. Il s'associe aussi à la

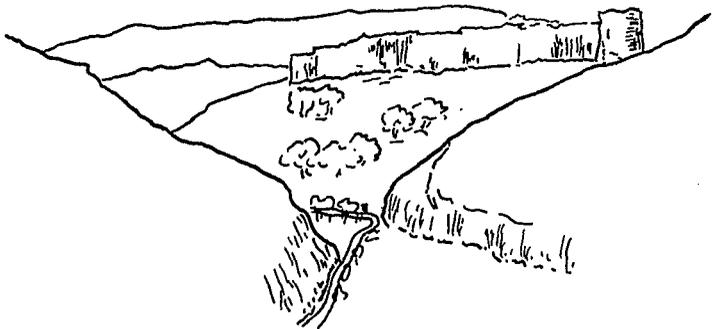
(1) *Voyage en Syrie...*, p. 241-251 et Pl. LXI.

(2) D'après Michel le Syrien, t. III, p. 234. (édit. J. B. Chabot). Sur la mort de Bernard de Valence en 1135, voir *Rey. Dignitaires de la Principauté d'Antioche. Rev. Or. lat.* 1900-1901, p. 136 et 146.

(3) Cahen, p. 318.

(4) Cahen, p. 504-507.

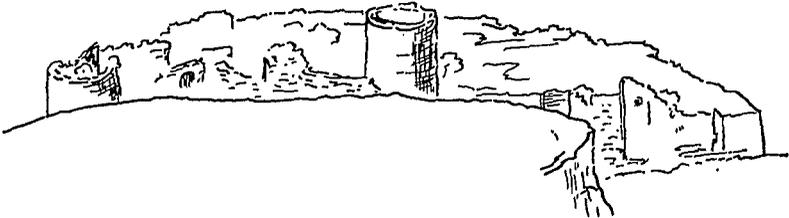
(5) Dès qu'il eut épousé la Princesse d'Antioche Constance, Renaud de Châtillon entra en conflit avec le patriarche. Il le fit mettre en prison et l'en sortit un jour pour le faire suspendre à une tour en plein soleil d'été la tête couverte de miel pour attirer les mouches.



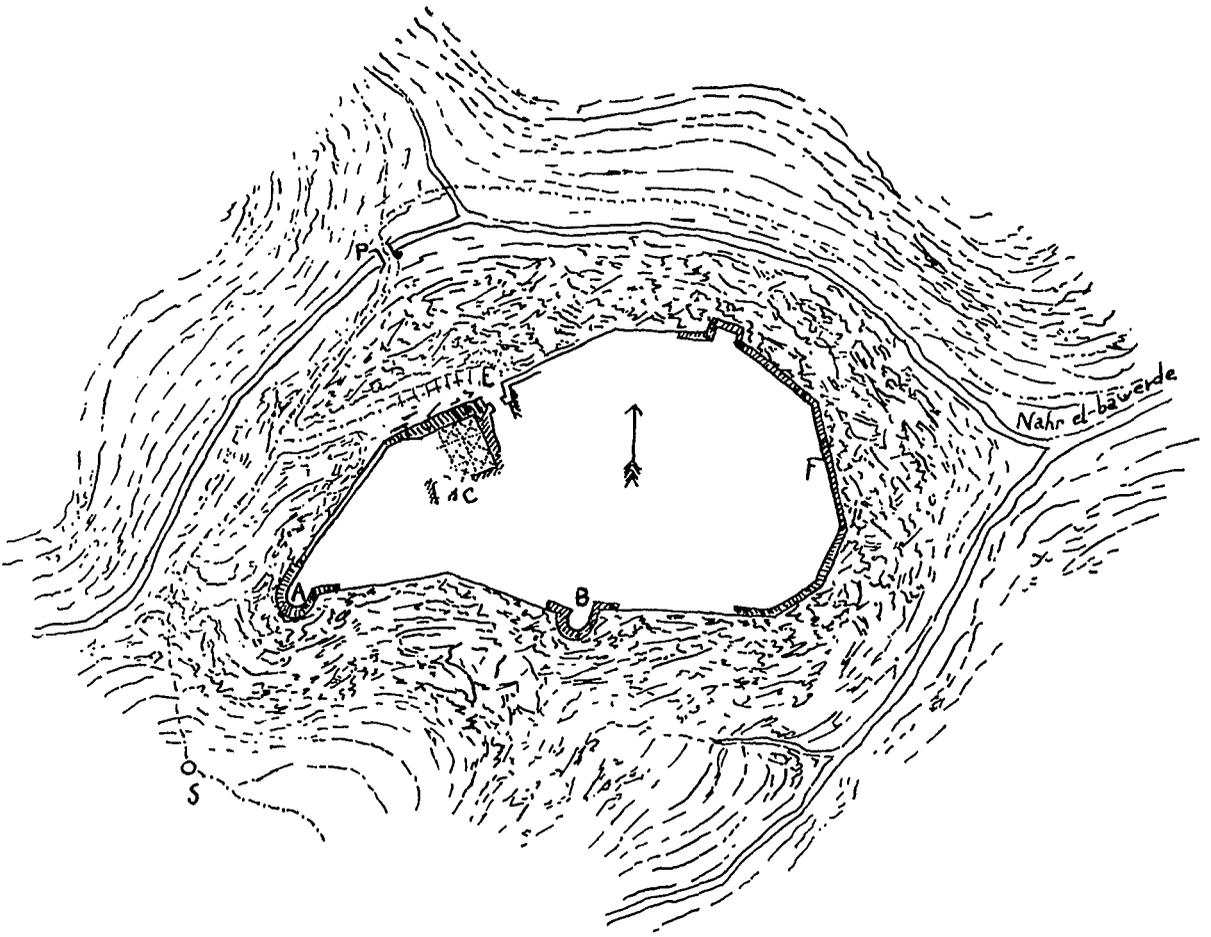
Cursat, Van Berchem, p. 75, fig. 24.



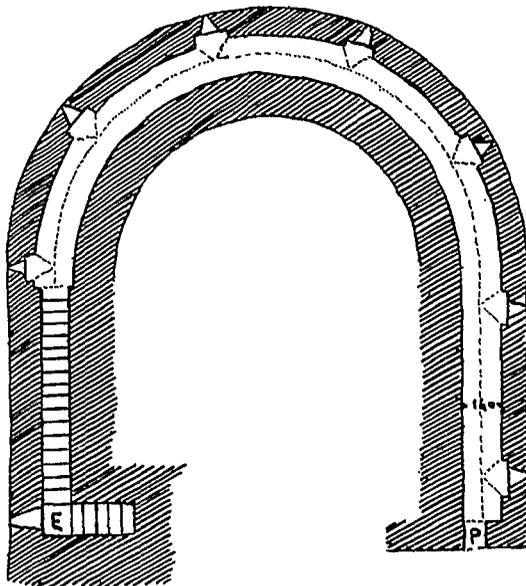
Cursat, Van Berchem, p. 75, fig. 25.



Cursat, Van Berchem, p. 76, fig. 26.



Plan de Cursat. Van Berchem, p. 242, fig. 141.



Cursat. Tour A. Van Berchem, p. 244, fig. 148.

démarche faite par le roi de Jérusalem Amaury et le grand maître du Temple auprès du roi de France pour demander du secours (1).

Peu après, Bohémond ayant été libéré à l'été 1165, celui-ci alla à Constantinople solliciter l'appui de l'empereur Manuel Comnène qui était son beau-frère. Étant son obligé, il ne put que s'incliner devant son désir de voir installer à Antioche le Patriarche grec, Athanase II qui résidait à Constantinople.

Aimery de Limoges fut justement offensé de cette initiative qui plaçait à Antioche, un prélat d'un autre rite mais son égal dans la hiérarchie ecclésiastique. Il se retira donc avec dignité dans son château de Cursat. Il y demeura cinq ans. Le patriarche Athanase périt dans le terrible tremblement de terre qui sévit le 29 juin 1170 à Antioche. Le prince Bohémond III alla à Cursat chercher le Patriarche Aimery et le ramena à Antioche où il fut reçu solennellement.

Bohémond III était un prince débauché qui avait déjà abandonné deux épouses pour vivre (vers 1181 ?) avec une femme de mauvaises mœurs, Sibylle « une prostituée » dit Michel le Syrien (2). Le Patriarche l'excommunia et jeta l'interdit sur Antioche ; puis il se retira à Cursat. Le Prince, furieux, vint l'y assiéger et fit la guerre aux membres du clergé « aussi volontiers com se ce fussent Sarrazin » (3).

Renaud II Masoiers, Seigneur de Margat, offrit dans sa forteresse un refuge à ceux-ci ainsi qu'aux chevaliers qui désapprouvaient la conduite de leur suzerain. Il semble bien qu'Aimery vint aussi se mettre à l'abri à Margat. Ce fut une véritable guerre civile (4).

C'est le Patriarche qui conseilla à Bertrand Masoiers de vendre en 1186 à l'Hôpital sa Place forte de Margat (5).

A la fin de sa campagne de 1188 dans la Principauté d'Antioche Saladin aurait pu aisément s'emparer du château de Cursat. Mais Aimery en puisant dans les trésors qu'il avait amassés obtint que cette place fût incluse dans les territoires laissés aux Francs par le Sultan. Suivant l'*Anonyme rhenan* (6), Saladin s'empara de toute la Principauté, à l'exception d'Antioche et du *castrum Patriarchae* dont il s'éloigna après avoir reçu une forte somme d'argent.

Dans la suite Cursat demeura le château du Patriarche. Pierre d'Angoulême (le patriarche Pierre I^{er}) ayant pris le parti de Raymond Roupen, Bohémond IV le fit mettre en prison où il le laissa mourir de soif (juillet 1208).

Le doyen et une partie du chapitre du Patriarcat se réfugièrent alors au château de Cursat.

Le 26 mai 1209, Innocent III leur écrivait qu'il avait nommé Patriarche d'Antioche, un de ses collaborateurs Pierre, abbé de Locedio (Pierre II) et il invitait Bohémond IV à l'accepter comme tel sous peine d'excommunication définitive.

Le 10 octobre 1212 (7), il écrivait à Pierre II au sujet d'un règlement de revenus du château de Cursat. Il semble que dans la suite, Cursat resta dans la mense du Patriarcat, notamment en 1225 et 1256 (8).

(1) Lettre de Geoffroy Foucher à Louis VII, dans *Bouquet...*, XVI, 61-62.

(2) Michel le Syrien, t. III, p. 389.

(3) Guil. de Tyr..., p. 1071, voir Grousset, II, p. 693.

(4) Cahen, p. 422-423, Grousset, II, p. 694-695.

(5) *Cart.*, I, n° 783, p. 491-496. L'acte dit bien « consilio et assensu Aimerici, Patriarchae Antiocheni ».

(6) *H. occ.*, V, p. 521 (Anon. rhénan p. 508). Voir Cahen, p. 507, n° 17. Jacques de Vitry et Mario Sanudo disent aussi que Saladin mit la main sur toute la région sauf sur le château de Cursat. Voir Jacques Bongars, *Gesta Dei per Francos*, 1611, tome I, p. 1119 ; tome II, p. 194 ; cf. Van Berchem, p. 247, n. 3.

(7) Röhricht, *Reg. add.*, p. 56-57, n° 859 a.

(8) Van Berchem, *Voyage en Syrie...*, p. 247.

Nous avons pour cette année 1256, un document d'un intérêt exceptionnel puisqu'il nous permet de dater de façon précise, la construction de deux ouvrages de Coursat qui ont la qualité d'exécution des plus puissantes tours du Crac des Chevaliers et de Margat. La Principauté d'Antioche à cette époque et surtout depuis l'échec de la croisade de saint Louis en Égypte, était constamment livrée aux razzias des Turcomans.

Le 9 février 1256, Alexandre IV avait affecté au Patriarche d'Antioche Opizon Fieschi (qui remplit cette charge de 1247 à 1292), la dîme des revenus ecclésiastiques de la province d'Antioche pendant trois années pour la fortification de Coursat.

Les frères de l'Hôpital et du Temple doivent aussi verser cette dîme. Seuls les frères de l'Ordre cistercien en sont exemptés (1). Même mesure est prise pour la dîme des revenus ecclésiastiques dans toute l'île de Chypre (2).

Pendant l'investissement d'Antioche au printemps 1268, Beibars avait envoyé un corps de troupe pour attaquer Coursat mais il fut repoussé. Puis, dès que la grande cité fut tombée entre ses mains, il envoya une partie de son armée et ses machines pour préparer le siège de Coursat. Le Patriarche en avait confié la garde à un châtelain nommé sire Guillaume. Celui-ci était en bons termes avec les Musulmans, en particulier avec le gouverneur de Shoghr et Bakas qui intervint auprès de Beibars. Le sultan consentit à laisser la forteresse à Guillaume qui partagerait avec les Musulmans les revenus du territoire. Guillaume ayant perdu sa femme, se fit moine et laissa Coursat à la garde de son père, sire Bastard qui se livra à des expéditions de pillage dans les territoires musulmans et se brouilla avec l'émir de Shoghr et Bakas. Bastard demanda à l'émir de Sahyoun de parler au sultan en sa faveur. Beibars consentit à le recevoir sous sa tente près de Homs mais c'était pour l'envoyer en prison à Damas (3). Ensuite il attira le 13 avril 1275, Guillaume dans un guet-apens et le fit enfermer à Damas où il mourut. La forteresse fut alors assiégée, la garnison essaya de résister puis fut obligée de se rendre le 14 novembre 1275.

DESCRIPTION (5) (Pl. LXXIX-LXXXII)

La forteresse est assise sur un tertre rocheux bordé d'escarpements qu'environnent presque entièrement le Nahr el Bawerdé et ses affluents (6). Ainsi elle se trouve isolée, sauf à la pointe Sud-Ouest où l'éminence se rattache à un élément du massif de l'Amanus. De ce côté la place est dominée par les hauteurs voisines où l'adversaire aurait pu installer des machines de siège. Pour protéger l'approche de ce point faible, on a approfondi un fossé, creusé dans la terre et taillé dans le roc, et dont l'escarpe est parementée de blocs de grand appareil. Et c'est là aussi qu'on a dressé les défenses les plus importantes du château. L'enceinte, ayant la forme d'un polygone irrégulier, est en grande partie écroulée. Cependant son front Est conserve une muraille percée d'une douzaine de fenêtres en plein cintre qui éclairaient des salles aujourd'hui détruites.

(1) *Cart.*, II, p. 804, n° 2788. — Röhricht, *Reg. add.*, p. 77, n° 1246^a. *Registre du Pape Alexandre IV*, publ. par B. de la Roncière, de Roye et Coulon (*Écoles fr. d'Athènes et de Rome*), n° 1087.

(2) *Registre du Pape Alexandre IV*, nos 1084, 1175. Voir Cahen, p. 671.

(3) Bastard fut plus tard racheté par les Templiers d'Acre. Voir Cahen, p. 717, n. 17.

(4) Van Berchem, *Voyage en Syrie...*, p. 249, n. 1.

(5) Nous résumons ici la notice sur les ruines de Coursat, minutieusement établie par Max Van Berchem, p. 241-245, fig. 141-149 et Pl. LVI. Voir aussi p. 75-76 croquis de position fig. 24-25-26. Nous avons utilisé aussi les remarques de Claude Cahen, p. 167, et des indications complémentaires du Cel. Paul Jacquot, *Antioche*, t. II, 1931, p. 426-431.

(6) On peut constater une analogie avec la position du château d'Akkar où deux torrents embrassent la base du rocher qu'il couronne ; ils se réunissent pour constituer le Nahr Akkar.

Au Nord-Ouest, un pont P franchit le Nahr el Bawerdé ; un sentier en lacet mène à l'entrée E du château. Cette porte a été réparée grossièrement et ne garde plus le caractère de l'époque franque. On franchit un couloir voûté et l'on rencontre, à 3 mètres de l'entrée, les traces de la coulisse d'une herse. En pénétrant dans la cour on trouve, en fort bel appareil de pierres lisses, la porte en plein cintre du bâtiment C qui était voûté d'arêtes. Il est très ruiné mais devait être muni d'archères qui défendaient l'entrée. Plus loin, en direction du Sud-Ouest (entre C et A), sont des salles souterraines voûtées. Si l'on avance dans la cour, de la pointe Ouest A jusqu'au milieu du front Sud B, on reconnaît les vestiges de salles parallèles en grande partie obstruées. Au delà de B, au front Est, une succession de salles souterraines dont l'une a environ 100 m de long. Là se trouve une citerne.

Nous avons parlé plus haut des revenus affectés en 1256 par le Pape Alexandre IV, à des travaux de fortification au château de Cursat. Le témoignage en demeure aux tours A et B, arrondies sur leur front, qui comptent parmi les plus beaux travaux des architectes militaires au XIII^e siècle en Syrie. La tour A a été dressée à l'extrémité Sud-Ouest en un point dangereusement exposé car ne présentant pas de défense naturelle.

Nous reproduisons le texte très précis de Max Van Berchem : « la tour A forme un éperon à l'angle aigu Sud-Ouest. Elle est construite en blocs de grand appareil, à refends soigneusement dressés et à bossages ravalés, par assises d'environ 80 cm de hauteur. Son pied s'élargit en talus conique et s'appuie sur le roc vif qui a été taillé suivant le même profil jusqu'au fond du fossé. Cette tour renferme deux étages de défense. A l'étage inférieur, un chemin de ronde, voûté en berceau a été ménagé dans l'épaisseur du mur (Pl. LXXXI). Ce couloir de défense (1) est percé de sept meurtrières, fortement ébrasées, qui s'ouvrent au fond d'une niche en arc brisé... D'un côté, ce couloir aboutit à une poterne P, qui s'ouvrirait probablement sur le chemin de ronde du front Nord-Ouest de la courtine ; de l'autre, il se relie à un escalier montant, en retour d'équerre, à l'étage supérieur et dont le palier E est éclairé par une huitième meurtrière percée un peu plus haut que les autres. Cet étage possède trois meurtrières, pareilles à celles de l'étage inférieur, et sur les joues de la tour, deux fenêtres rectangulaires. La tour est dérasée à plusieurs mètres plus haut et son couronnement a disparu... La tour a dû être adossée après coup à une muraille de l'enceinte plus ancienne.

La tour B, en forte saillie sur la courtine, a tous les caractères de la tour A ; elle était fermée à la gorge et s'ouvrirait, sur la courtine à l'Ouest par une poterne encore visible. Elle a gardé son couronnement primitif et une grande partie de son crénelage. Mais des lézardes profondes, causées sans doute par des tremblements de terre, se remarquent et son mur Est s'est effondré. Mais la réfection de Cursat s'arrêta là et l'ancienne enceinte ne fut pas améliorée. Max Van Berchem a fait un rapprochement très judicieux entre ces deux tours de Cursat et l'ouvrage M du Crac des chevaliers (2) qui présente le même grand appareil à bossages ravalés en fort relief. Nous pensons que cet ouvrage si remarquable du Crac (3) a été bâti en même temps que la grand' salle et la galerie qui la borde,

(1) Signalons que lors de notre mission au Crac des chevaliers en 1927-28, M. François Anus en dressant les plans de la forteresse a découvert un couloir analogue, percé d'archères, dans le talus appliqué aux ouvrages de la seconde enceinte, fronts Ouest et Sud. Paul Deschamps, *Le Crac des Chevaliers*, p. 194-196 et 204-205. — Rey, *Étude sur les monuments d'architecture militaire des Croisés...* (1871, p. 224) signale dans l'enceinte de la ville de Césarée refaite par Saint Louis en 1251 des talus traversés par une galerie, ce qu'a confirmé M. J. Prawer lors des travaux de dégagement qu'il a opérés à Césarée en 1960. On rencontre des couloirs voûtés analogues au château de *La Réole* (Gironde) : Jacques Gardelles : *Les châteaux de Gascogne jusqu'à la guerre de cent ans*, dans *l'Information d'Histoire de l'art*, 10^e année, n^o 4, sept.-oct. 1965, p. 139-151 ; au *Château du Coudray-Salbart* (Deux-Sèvres) Henri-Paul Eydoux dans le *Bulletin monumental* 1967, 3, p. 247-260, Plan p. 250 et Phot. p. 257. M. Eydoux cite aussi le *Château de Chaluset* (Haute-Vienne) p. 258.

(2) Van Berchem, p. 245.

(3) *Le Crac des Chevaliers*, p. 193-194 ; 286-287. Planches XLI, XCIX, C.

présentant ces branches d'ogives, ces chapiteaux ornés de feuillages délicats, ces remplages finement sculptés qui ont pu être exécutés à l'époque du séjour de saint Louis au Levant (1250-1254). En ce temps, le Crac avait encore les opulentes ressources qui permettaient les réalisations de belles œuvres d'architecture.

Les deux tours de Coursat commencées en 1256, sont donc bien contemporaines des travaux effectués alors dans la forteresse des Hospitaliers.

BAGHRAS

(FR. GASTON, GUASTON, GASTIN ET GUAST)
DU MOT GRECO-ROMAIN CASTRON

Nous avons longuement parlé du château de Baghras qui fut maintes fois disputé (1). Il occupait une position stratégique de première importance car il défendait au Sud, le col de Beylan. Situé près du chemin direct d'Antioche vers la Cilicie, on comprend pourquoi sa possession a tant excité la convoitise des Princes arméniens. (Pl. LXXXIII-LXXXV).

Nous résumons ici son histoire : la position fut occupée par les Romains, puis par les Byzantins : Nicéphore Phocas s'en empara en 968.

Il est question de Baghras en 1142. Raymond d'Antioche ayant fait appel à l'empereur Jean Comnène pour l'aider contre les Musulmans, celui-ci vint avec son armée camper devant Baghras et lui fit demander, comme condition pour la future campagne, la remise d'Antioche et de sa citadelle (25 septembre 1142), mais les négociations traînèrent et Jean Comnène mourut au début de 1143.

Il semble que dès avant 1154, les Templiers y tenaient garnison. Car à cette date un corps de troupe de Masoud, sultan de Qonya, qui combattait en Cilicie contre les Arméniens pénétra dans les territoires de la Principauté d'Antioche. Surpris dans le défilé de la Portelle par le Prince arménien Sdéfané et un contingent de Templiers sortis sans doute de Baghras, les musulmans furent massacrés (2).

Vers 1168-1170, Baghras fut enlevé aux Templiers par un aventurier à la solde de Nour ed din, le Prince arménien Mleh. Après sa mort en 1175, ils le réoccupèrent. A la fin de sa campagne en Syrie, Saladin s'en empara le 26 septembre 1188.

A l'approche des Croisés de Frédéric Barberousse, le sultan fit démanteler Baghras.

Les Musulmans l'ayant évacué, le chevalier Franc Foulques de Bouillon s'en empara pour le compte de son cousin, le Prince Arménien Léon II. Celui-ci s'y établit vers 1191 et répara les fortifications. Malgré les réclamations incessantes des Templiers et les interventions répétées du Pape, Léon II (roi de Petite Arménie depuis 1198) ne rendit Baghras à l'Ordre du Temple qu'en 1216 (3). Les Templiers devaient conserver Baghras jusqu'en 1268 où se sentant incapables de défendre cette forteresse devant les menaces de Beibars, ils l'abandonnèrent après l'avoir incendiée (4). Beibars informé, l'occupa aussitôt. En octobre 1280, une armée mongole du Khan de Perse Abagha s'en empara.

(1) Ch. IX, p. 166-171.

(2) Grégoire le Prêtre, *Docum. armén.* I, p. 172. — Voir Grousset, II, p. 333-334. — Cahen, p. 390.

(3) Pour tous les événements concernant Baghras de 1188 à 1216, voir plus haut, ch. IX, p. 167 à 170.

(4) Lettre d'Hugues Revel, grand maître de l'Hôpital, à Feraud de Barras, Prieur de Saint-Gilles, datée d'Acre, 27 mai-10 juin 1268 lui faisant connaître l'état misérable de la Terre Sainte après la chute d'Antioche. *Cart.*, IV, p. 291-293, n° 3308. — Röhrich, *Reg. add.*, p. 91, n° 1358 a.

Ainsi Baghras l'antique Pagrae dont parlent Strabon et Ptolémée fut occupée par les Byzantins, les Templiers, l'arménien Mleh, les Templiers, Saladin, l'arménien Léon II, les Templiers, Beibars, enfin les Mongols.

Du point de vue de l'architecture, ces ruines d'aspect encore important mais fort délabrées présentent peu d'intérêt (1). L'appareil est misérable ; ce sont partout de petites pierres cassées au marteau de forme généralement arrondie, calées avec des éclats. Bâtie sur une éminence rocheuse de forme ovale, la forteresse se dresse à l'Ouest au-dessus d'une pente escarpée. Les autres côtés sont moins protégés par la nature surtout à l'Est où l'on a construit deux enceintes. La première est chevauchée par une forte Tour arrondie sur le front de défense. Cette Tour pourrait être l'œuvre des Templiers. L'entrée de la Place s'ouvre à l'angle Sud-Est. Vers le milieu de la cour on remarque les restes d'une chapelle, bâtie sans doute aussi par les Templiers. Dans le roc étaient creusées des salles soutenues par de gros piliers.

Il y avait de grands logements, la place pouvait entretenir une garnison nombreuse, elle était pourvue d'eau par un aqueduc en partie conservé ; en outre au pied des murailles est la fameuse source appelée la Fontaine de Gastin.

Wilbrand d'Oldenbourg passant par Baghras en 1212, vante sa puissance, ses trois murailles munies de tours (2). Il semble que la majeure partie de la construction est l'œuvre de Léon II d'Arménie qui fit réparer Baghras dont la démolition avait été ordonnée par Saladin en 1190 lorsqu'il apprit l'arrivée de l'armée de Frédéric Barberousse. Les Templiers durent n'y faire ensuite que des aménagements.

(1) Cahen, p. 142.

(2) Wilbrand d'Oldenbourg, edit. J. C. M. Laurent, p. 174 : « Venimus Gastim. Hoc est castrum quoddam fortissimum, tres habens muros circa se fortissimos et turritos ».

(3) M. Müller-Wiener, dans son ouvrage *Burgen der Kreuzritter*; Munich. Berlin, Deutscher Kunstverlag (1966) in-4°, a publié le plan du château de Baghras qu'il a relevé, p. 51. Notices p. 50-51, 100, et Phot. 28-31.

TRAPESAC (Darb-sak ; Terbezek) (Pl. LXXXV)

Le château de Trapesac surveillait, au Nord, l'accès du col de Beylan, tandis que celui de Gaston-Baghras le gardait au Sud. La passe de Trapesac permettait d'Antioche un accès plus direct vers Alep en évitant de contourner le lac de Amq.

L'un et l'autre étaient occupés par les chevaliers du Temple. Vers 1168-70, le Prince arménien Mleh qui avait naguère appartenu à l'Ordre du Temple, puis s'étant fait rénégal et allié de Nour ed din, avait enlevé à ses anciens Frères, les châteaux de Baghras et de Trapesac (1). A la mort de Mleh en 1175, les Templiers s'y installèrent.

Plus tard Saladin se présenta devant les murs de Trapesac le 2 septembre 1188 ; les chevaliers lui opposèrent une résistance acharnée. Malgré leur appel, le Prince d'Antioche ne leur envoya aucun secours. Ils capitulèrent le 16 septembre (2).

En 1205, Trapesac était encore occupé par une garnison du Prince d'Alep al-Zahir, lorsque Léon d'Arménie, le 25 décembre, tenta de s'en emparer par surprise. Il n'y réussit pas et dut se retirer.

En 1236, le fils d'al-Zahir, al-Aziz qui lui avait succédé, mourut et l'année suivante, les Templiers rompèrent la trêve qu'ils avaient avec Alep.

En juin 1237, cent-vingt chevaliers du Temple avec, à leur tête Guillaume, Précepteur d'Antioche, et accompagnés d'archers, de Turcoples et d'un certain nombre de chevaliers francs dont Guy de Giblet, se rassemblèrent à La Roche Guillaume (Hadjar Choghlan) pour aller surprendre Trapesac (3).

La garnison musulmane alerta Alep et opposa une vigoureuse résistance. Des prisonniers francs crièrent à leurs compatriotes qu'ils étaient menacés et les engagèrent à s'éloigner, mais ceux-ci ne comprenant pas ce qu'ils voulaient dire, les traitèrent de rénégats et de lâches. L'armée de secours survint et écrasa les Francs. Cent chevaliers furent pris ou tués. Parmi les morts étaient le Précepteur du Temple : Guillaume et le Porte-bannière Raymond d'Argentan.

Plus tard, en 1261 (4), les Princes d'Arménie occupèrent Trapesac mais en 1266, le 24 août, une armée mameluke envahit la Cilicie et vainquit près de cette forteresse, l'armée arménienne commandée par les fils du roi Hethoum, Léon et Thoros ; le premier fut fait prisonnier, le second fut tué.

Deux ans plus tard Hethoum fut contraint de conclure avec Beibars, un traité qui abandonnait à celui-ci plusieurs de ses châteaux dont celui de Trapesac.

Enfin en 1280, à la fin de septembre, le Khan de Perse Abagha envoya une armée mongole qui enleva dans le courant d'octobre Aintab, Baghras, Trapesac et Alep. Le château très ruiné se dressait sur un rocher isolé. Un aqueduc amenait l'eau de la montagne voisine.

(1) Cahen, p. 512.

(2) Imad ed-din cité par Abou-Chama, *H. or.*, IV, p. 376-377.

(3) Voir Cahen, p. 650-651 qui cite Kamal ed-din, dans *Revue de l'Orient latin*, t. V, p. 95 ; Mathieu de Paris, p. 27 ; *Annales de Terre Sainte*, p. 441 ; Aubry de Trois Fontaines, dans *Mon. germ. Hist., Scriptores*, t. XXIII, p. 942.

(4) Cahen, p. 705.

LE PROBLÈME DES CHATEAUX

de La Roche de Roissol et de La Roche Guillaume.

Nous croyons avoir résolu la question de ces deux châteaux qui a fait l'objet d'interprétations différentes ; c'est M. Claude Cahen, qui nous a mis sur la voie : il s'agit de deux châteaux des Templiers éloignés l'un de l'autre de plus de soixante kilomètres.

Résumons les opinions émises jusqu'à présent : Rey (Colonies franques, 1883, p. 350) pense que la Roche Guillaume et la Roche de Russole (ou Roissol) sont un même château qu'il situe près de Port Bonnel des Francs, c'est-à-dire au Sud d'Arsouz et du Ras el Khanzir. Dussaud (1927, p. 443) écrit qu'après la prise d'Antioche en 1268, les Templiers abandonnèrent le château « Roche de Roissol et la terre de Porbonel » : il ajoute : « nous supposons que Porbonel est le port d'Arsous, la Roche de Roissol étant le château fort défendant cette ville ». Le Colonel Paul Jacquot (Antioche, centre de tourisme, I, 1931, p. 142) dit la même chose, et p. 144, il signale les vestiges d'une forteresse Qala où nous situons la Roche de Roissol. Dussaud ne parle pas de la Roche Guillaume. Le Guide Bleu (1932, p. 188) après avoir parlé du Ras el Khanzir, l'ancien Promontorium Rhosicum, signale à une petite distance au Sud, Minet el Frandj, le port des Francs, qu'on peut identifier avec le port Bonnel, dominé par les ruines d'une forteresse Qalaa et il ajoute suivant l'opinion de Rey : « il est possible que le château soit « la Roche de Roissol » ou « Roche Guillaume » des Croisés. « La forteresse était bâtie au confluent de deux vallées profondes sur un éperon orienté E.-O. On y distingue une partie haute ou réduit à l'Est, une partie basse à l'Ouest. Des constructions il ne reste que des vestiges informes, les habitants ayant exploité ces ruines comme carrières. Le site est splendide ; on découvre au Nord toute la baie d'Alexandrette, au Sud la vue s'étend jusqu'au Ras el Basit (1). »

Grousset (t. II, 1935, p. 828, n. 3) suit aussi Rey et le Guide Bleu : « La Roche de Roissol ou Roche Guillaume, Château (al-Qal'a) qui domine l'ancien Port Bonnel, au Sud du Raz el Khanzir. »

Claude Cahen (1940, p. 142-144) n'a pas fait cette confusion. Il dit que ce sont deux châteaux différents, mais il nie que l'un d'eux soit près d'Arsouz ; il propose d'identifier la Roche de Roissol avec Hadjar Choghlan et suggère de chercher la Roche Guillaume dans son voisinage.

Voici maintenant nos arguments pour distinguer deux châteaux, l'un et l'autre à la garde des Templiers et identifier la Roche de Roissol (Pl. LXXXVI) à Qala au Sud du promontoire du Ras el Khanzir (2), et la Roche Guillaume appelé par les chroniques arabes Hadjar

(1) Voir plus haut, ch. IV, p. 70-71.

(2) Alors que Dussaud le proposait à côté d'Arsouz.

Choghlan ((Pl. LXXXVII). Tchivlan Kalé) dans la montagne près de la Portelle :

La Roche de Roissol : Dussaud (p. 441) dit que le Ras al-Khanzir est l'ancien Rhosikos Skopelos et l'on trouve aussi le terme Rhosicum promontorium ; Roissol ou Russole en est une déformation. Un acte de 1181, cite le « Casal Erhac in territorio Ruissol (1), c'est aujourd'hui Kesrek un peu au Nord du Ras el Khanzir ; et en 1198, le maître du Temple traite pour un casal « in valle Russol » (2). La Roche de Roissol dut appartenir d'abord à un vassal du Prince d'Antioche. Un Léonard de Roissol est attesté de 1154 à 1183 (3).

Il est possible que la Roche de Roissol appartenait déjà aux Templiers en 1188, car on lit dans Eracles (4) que Saladin prit Gibel (Djebelé), la Roche, Saone, la Garde, Gaston, Trapesac. Dans ce cas le chroniqueur n'aurait pas respecté l'ordre géographique. Il aurait omis en cet endroit de parler de la prise de Lattaquié d'où le Sultan aurait pu envoyer un corps de troupe s'emparer de la Roche de Roissol. A la fin de sa campagne, Saladin marcha sur la Roche Guillaume puis renonça à en faire le siège. En 1198, La Roche de Roissol devait être occupée par les Templiers, puisqu'on voit le maître du Temple, traiter dans la vallée de Russol. Et l'on sait qu'en 1203 (5), le roi de Petite Arménie par représailles contre le Temple fit saisir leurs deux forteresses de la Roche de Roissol et de la Roche Guillaume. C'est la première fois que ces deux forteresses sont associées comme appartenant au Temple. Et en 1205, le Pape Innocent III adresse de Rome à ce sujet de violents reproches au roi Léon (6).

Tout nous amène à reconnaître dans les ruines de Tchivlan Kalé, le château de la Roche Guillaume (chroniques arabes Hadjar Choghlan) : ainsi en 1237, les Templiers se concentrent dans leur château de la Roche Guillaume pour tenter de reprendre leur château de Trapesac (perdu en 1188). Or Trapesac et Tchivlan Kalé ne sont distants l'un de l'autre que de 13 km à vol d'oiseau.

De la Portelle, un chemin à l'Est conduisait à la grande route montant d'Antioche vers le Nord ; on franchissait l'Amanus par un défilé que dominant les ruines d'une forteresse appelée dans les chroniques arabes du temps des Croisades Hadjar Choghlan. Cette position stratégique qui surveillait toutes les passes de la montagne dut être occupée d'abord par les Byzantins puis par les Francs.

Nous avons dit plus haut les raisons qui nous ont fait l'identifier avec le château de la Roche Guillaume. Hadjar signifie roche. Guillaume est sans doute le nom de son premier seigneur. Peut-être s'agit-il de Guillaume de Haronya attesté en 1135 (7), (château situé sur le versant occidental du Giaour Dagh), aussi seigneur de Till Hamdoun (aujourd'hui Toprak Kalé), mais ce n'est qu'une hypothèse.

Nous avons signalé qu'en 1188, La Roche Guillaume appartenait aux Templiers et que Saladin après s'être emparé de Trapesac et de Baghras, à la fin de sa campagne de 1188 (septembre) avait encore marché sur la Roche Guillaume pour l'assiéger ; mais appelé en Palestine, il s'était retiré.

Rappelons qu'en 1203, Léon roi de Petite Arménie fit saisir les châteaux des Templiers de la Roche de Roissol au Ras el Khanzir et de la Roche Guillaume (8).

(1) Röhrich, *Reg. add.*, p. 38-39, n° 605^a.

(2) Röhrich, *Reg. Add.*, p. 48, n° 740^a.

(3) *Cart.*, II, p. 911, n° 23. — Röhrich, *Reg.*, p. 166, n° 629. Voir Cahen, p. 539, note 33.

(4) *H. occ.*, II, p. 72. Voir ci-dessus, ch. VII, p. 131-132.

(5) Cahen, p. 606.

(6) Bréquigny, *Ep. Innoc. III*, p. 612, n° 189. — Röhrich, *Reg.*, p. 214, n° 801.

(7) Röhrich, *Reg. add.*, 161^a (lu par erreur Barouia) cité dans *R.O.L.*, VII, 130. Voir Cl. Cahen, p. 539, n° 35.

(8) Voir Cahen, p. 605-606.

Le géographe Yaqout, mort en 1229, disait que la citadelle de Hadjar Choghlan appartenait aux Templiers ; il la situait dans la montagne de Loukham près d'Antioche dominant le lac de Yaghra (1).

Plus tard, La Roche Guillaume fut occupée par les Arméniens. Enfin en 1298-1299, le Sultan d'Égypte envoya ses troupes envahir la Syrie du Nord et la Cilicie ; il les divisa en deux corps, l'un qui passa par la Portelle, l'autre par la forêt de Marri. Ils se réunirent au bord du Djihoun. Dans cette campagne ils s'emparèrent des châteaux de la Roche Guillaume et Servantikar.

La forteresse de la Roche Guillaume, véritable nid d'aigle (2), à 1250 m d'altitude, est bordée de pentes abruptes. De là on aperçoit la Plaine de Cilicie et la mer. « Le rocher, dit Claude Cahen, est un cube taillé à pic posé sur la montagne comme pour recevoir un château (3). » On n'y accédait que par une passerelle au-dessus d'un précipice ; elle était défendue par deux saillants. Il reste les éléments d'une enceinte, une tour carrée, une tour ronde sur un glacis, une salle voûtée, une chapelle munie d'une citerne.

(1) Note de Blochet dans sa traduction de Kamal ad din, *R.O.L.V.*, p. 95.

(2) Aboul Feda, *H. or.*, I, 169. *Gestes des Chiprois*, éd. Gaston Raynaud, publ. par la Soc. de l'Orient latin, t. V, 1887, p. 292 ; autre édition, *Hist. armén. des Cr.*, II, p. 839 (à la date de 1299). « Et en cest meismes an vos diray que le royaume d'Arménie estoit en trop mal estat ; y avoient pris les Sarazins aucuns ehaustiaux, c'est à saver la Roche Guillerme et Salvendegar (Serventikar) ».

(3) P. 142-143.

ADDENDUM

LA SÉPULTURE DE RAYMOND DE SAINT GILLES COMTE DE TOULOUSE, AU CHÂTEAU DE TRIPOLI (Liban)

L'usage des monuments funéraires, circulaires ou polygonaux, remonte à l'Antiquité (1) et s'est poursuivi dans les édifices chrétiens. Souvent, ils sont disposés à l'extrémité orientale d'une église (2), tel que le mausolée rond de Constantin au chevet de la basilique des Saints-Apôtres de Constantinople (3).

On vit maintes fois, en Occident, des rotondes funéraires à étage à l'Est d'une église. Une des plus anciennes se trouve à Saint-Pierre de Genève ; elle a été sans doute construite vers 510-514 par le Roi Sigismond et M. Jean Hubert a pensé qu'il la destinait à recevoir sa sépulture (4).

Le même auteur cite les rotondes orientales de Saint-Germain d'Auxerre, de Saint-Pierre de Flavigny (ix^e siècle), de Saint-Pierre-le-Vif de Sens (x^e siècle), d'autres encore (5).

Au-delà du chevet d'une église on plaça souvent des tombeaux de personnages princiers dans des chapelles circulaires, quelquefois rectangulaires, terminées par une abside : ainsi le tombeau de la reine Brunehaut, édifié probablement au ix^e siècle, au chevet de Saint-Martin d'Autun (6).

M. Jean Hubert, m'a signalé aussi un mausolée royal installé à la fin du ix^e siècle à l'extrémité orientale de l'église du viii^e siècle du monastère de Lorsch, non loin de Francfort (7). Le roi Louis II de Germanie, fils de Louis le débonnaire, était très attaché à ce monastère. Il demanda à y être inhumé. A sa mort à Francfort en 876, on entreprit la construction d'une sépulture majestueuse (8). Six ans plus tard, son fils Louis III, roi de Germanie, mourut aussi à Francfort (882) et fût enterré près de son père.

Outre les monuments funéraires situés au-delà du chevet d'une église, on en trouve beaucoup qui sont isolés comme à Jérusalem, sur le mont des Oliviers, le tombeau de la

(1) André Grabar, *Martyrium*, Paris, tome I, 1946, p. 143.

(2) Quelquefois hors-cœuvre.

(3) André Grabar, *ibid.*, p. 494.

(4) Jean Hubert, *Art du Haut Moyen Age; Les églises à rotonde orientale*, dans *Actes du III^e Congrès international pour l'étude du Haut Moyen Age*; Lausanne, 1954, p. 308-320.

(5) Jean Hubert, *L'art préroman*, 1938, Plans, p. 59.

(6) Jean Hubert, *ibid.*, p. 11 et 58, plan, fig. 38.

(7) Friedrich Behn, *Kloster Lorsch*, Mainz 1949, p. 14 et Plan 2.

(8) Notons qu'il s'agit ici, comme à Saint-Martin d'Autun, non d'une rotonde, mais d'une chapelle rectangulaire avec abside.

Vierge (1) (v^e siècle) de plan octogonal, et à Ravenne le mausolée à étage de Théodoric le Grand, mort en 526.

Les chapelles de cimetières, de plan octogonal ou circulaire, avec à l'Est une petite abside, sont très fréquentes en France à l'époque romane : ainsi, celle connue sous le nom d'Octogone de Montmorillon (Vienne) (2) qui rappelle singulièrement le plan du tombeau de la Vierge que nous venons de citer. On peut signaler aussi, rondes ou polygonales, les chapelles de cimetière de Périgueux (disparue), de Sarlat (Dordogne), de Chambon (Puy-de-Dôme), de la très petite chapelle (6,50 m de diamètre) de Saint-Clair d'Aiguilhe au Puy.

Il arriva que, comme pour les rotondes orientales, telle chapelle fut créée par un personnage pour sa sépulture : à Saint-Vincent de Laon dans le cimetière de cette abbaye, était une chapelle octogonale établie par Adalbéron, abbé de Saint-Vincent de 1080 à 1120, qui s'y fit enterrer (3).

Ces chapelles ont, comme les rotondes orientales, presque toujours un étage, et l'on voit donc l'amorce d'un escalier. Dans le sol pouvait se trouver un ossuaire. Ces édifices étaient souvent couverts d'une coupole surmontée d'un lanternon qui renfermait parfois un fanal constituant « une lanterne des morts » : ainsi à Sarlat et à Montmorillon.

Récemment, en consultant l'ouvrage de M. Wolfgang Müller-Wiener (4) sur les châteaux des Croisés, accompagné de nombreux plans, malheureusement à très petite échelle, je constatai sur le plan du château de Tripoli l'existence d'un édifice circulaire à l'extrémité orientale de la chapelle franque. (Plan joint).

En 1901 Camille Enlart (5) qui put, à grand peine, obtenir de pénétrer dans ce château utilisé alors comme prison, reconnut un pilier de cette chapelle appliqué à un pan conservé du mur Sud (Pl. XCV). Il y a peu de temps, M. Denis Pilven, architecte, retrouva le soubassement du mur Nord avec l'amorce d'un pilier qui est symétrique à celui du mur Sud (6).

En 1969, j'ai demandé à l'Émir Maurice Chehab, Directeur Général des Antiquités du Liban, de vouloir bien faire établir un Plan de la Chapelle et de l'édifice situé à l'Est. Le Plan et la coupe furent exécutés par M. Amin Bezri, architecte du Service des Antiquités. Il apparut que la rotonde et la Chapelle étaient bien dans le même axe.

La Chapelle a, dans œuvre, une largeur de 10 m à 8,20 m, la longueur était environ de 22,80 m, mais l'extrémité orientale est effondrée sur 2,80 m, ce qui constitue un intervalle entre la Chapelle et la rotonde.

A cette rotonde s'ajoute, à l'Est, une petite abside ; la longueur totale d'Ouest en Est fait 6,60 m (7), les mesures du Nord au Sud sont les mêmes. Le sol est, par rapport à la Chapelle en contrebas, à une profondeur de 3,70 m. Ce qui constitue une crypte : on reconnaît l'amorce d'un escalier. Ce monument devait être couvert, d'une coupole, mais tout ceci a été remanié. Il doit s'agir d'une restauration arabe.

Il semble que Raymond de Saint Gilles avait achevé en 1103 la construction du château du Mont-Pèlerin (8) en face de Tripoli. De là, il bloquait la ville, la menaçait constamment, coupait les conduits d'eau potable et imposait aux habitants maintes privations.

(1) Élie Lambert, dans *Bulletin monumental* 1954, plan, p. 39.

(2) *Ibid.*, plan, p. 41.

(3) Élie Lambert, dans *Bulletin monumental*, 1954, p. 56.

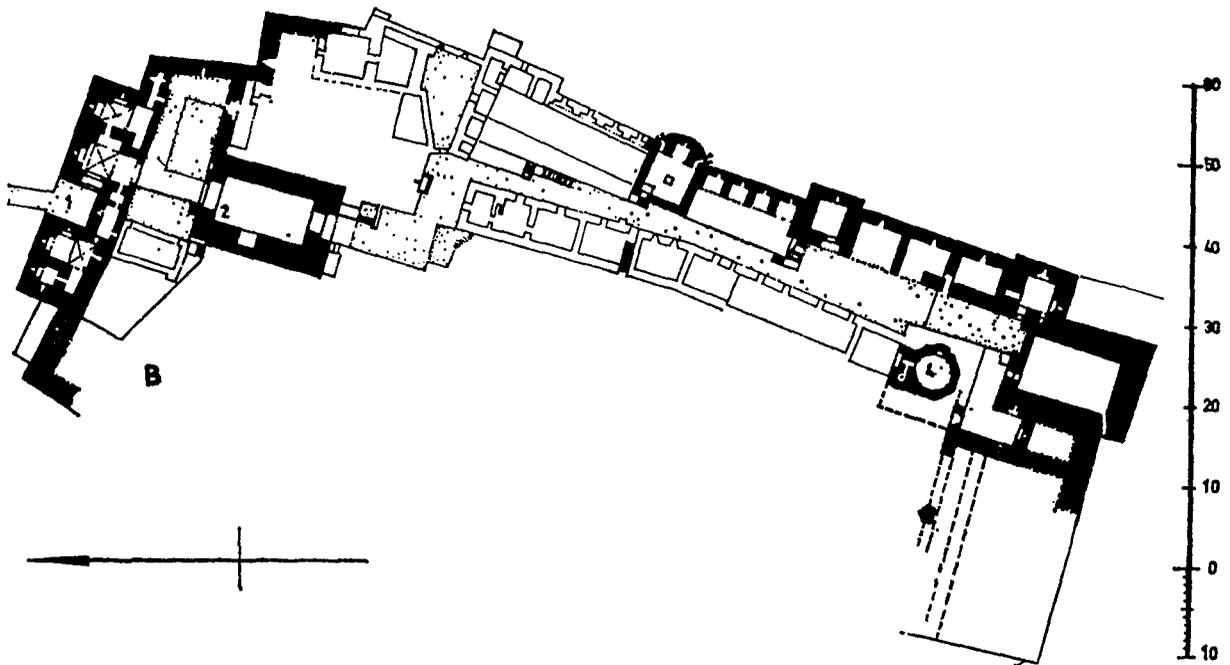
(4) W. Müller-Wiener, *Burgen der Kreuzritter im Heiligen Land...*, Munich-Berlin, Deutscher Kunstverlag, 1966, in-4°, p. 45 fig. 1.

(5) C. Enlart, *Les monuments des Croisés dans le Royaume de Jérusalem ; Architecture religieuse*, tome II, p. 432, mur du Sud de l'église, *Album*, pl. 187, fig. 563.

(6) Récemment M. Maurice Durand a trouvé un second pilier adossé au mur Sud.

(7) Nous avons vu qu'on trouve les mêmes dimensions à la chapelle funéraire de Saint-Clair-d'Aiguilhe au Puy.

(8) C'est le nom donné lors de sa fondation à l'édifice connu plus tard sous celui de Château de Tripoli.



Château de Tripoli. Plan de W. Müller-Wiener,
à droite, pilier au Sud de la chapelle et, plus haut, la rotonde funéraire.

On n'est pas bien informé sur les causes de sa mort. Les historiens arabes Ibn al-Athir dans le *Kamel Altwarykh* (1) et Sibte ibn al-Djauzi dans le *Mirat az-Zaman* (2) racontent avec des variantes, que le Maître de Tripoli, Ibn Ammar, fit en août-septembre 1104 une sortie et qu'il mit le feu au faubourg de la forteresse. Raymond de Saint Gilles avec quelques combattants, fut surpris sur un toit en flammes et gravement brûlé. Selon Ibn al-Athir, il mourut au bout de dix jours. Ceci est assurément une erreur, car on sait que le Prince mourut dans son château le 28 février 1105. Mais il est possible que ce fut une conséquence de ses blessures.

En tout cas, en janvier, sentant sa mort prochaine, il dicte ses dernières volontés et fait des donations. Détail curieux, en février il ordonne à Arbert, ancien Prieur de la Chaise-Dieu, d'y rapporter le calice de saint Robert, relique qu'il avait emportée comme talisman en partant pour la Première Croisade (3).

Ce grand seigneur qui prit une part active aux sièges d'Antioche et de Jérusalem et qui fut quelques temps le chef suprême de la Croisade, est donc mort dans son château de Mont-Pèlerin, qu'on appelle encore aujourd'hui Qal'at Sandjil.

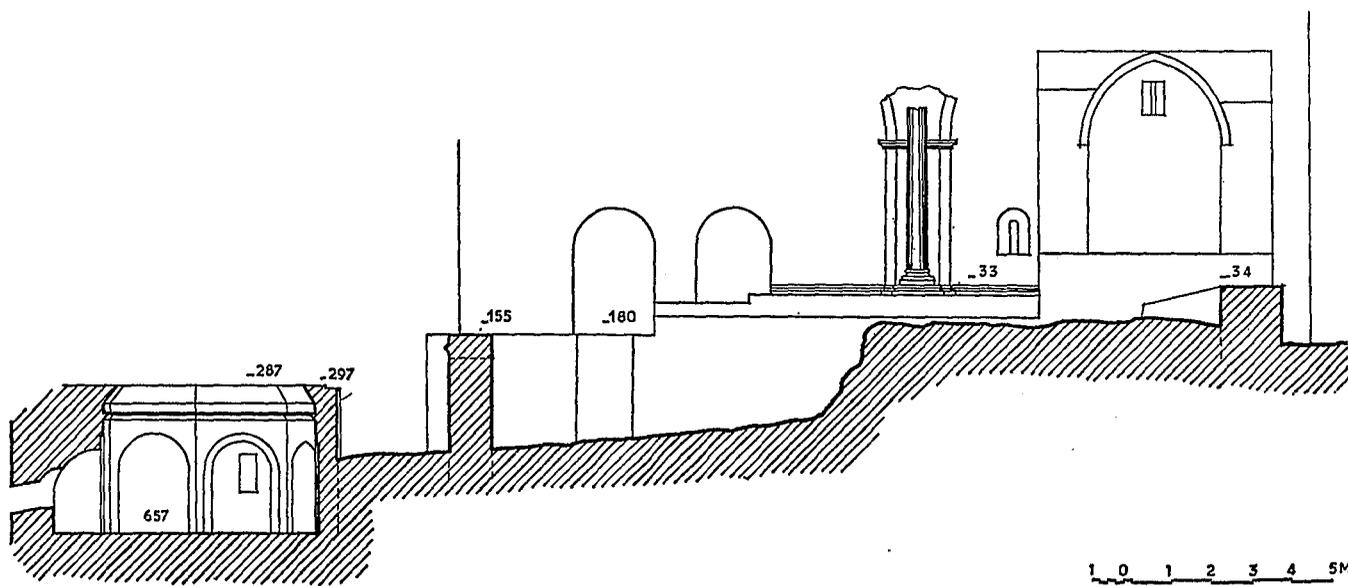
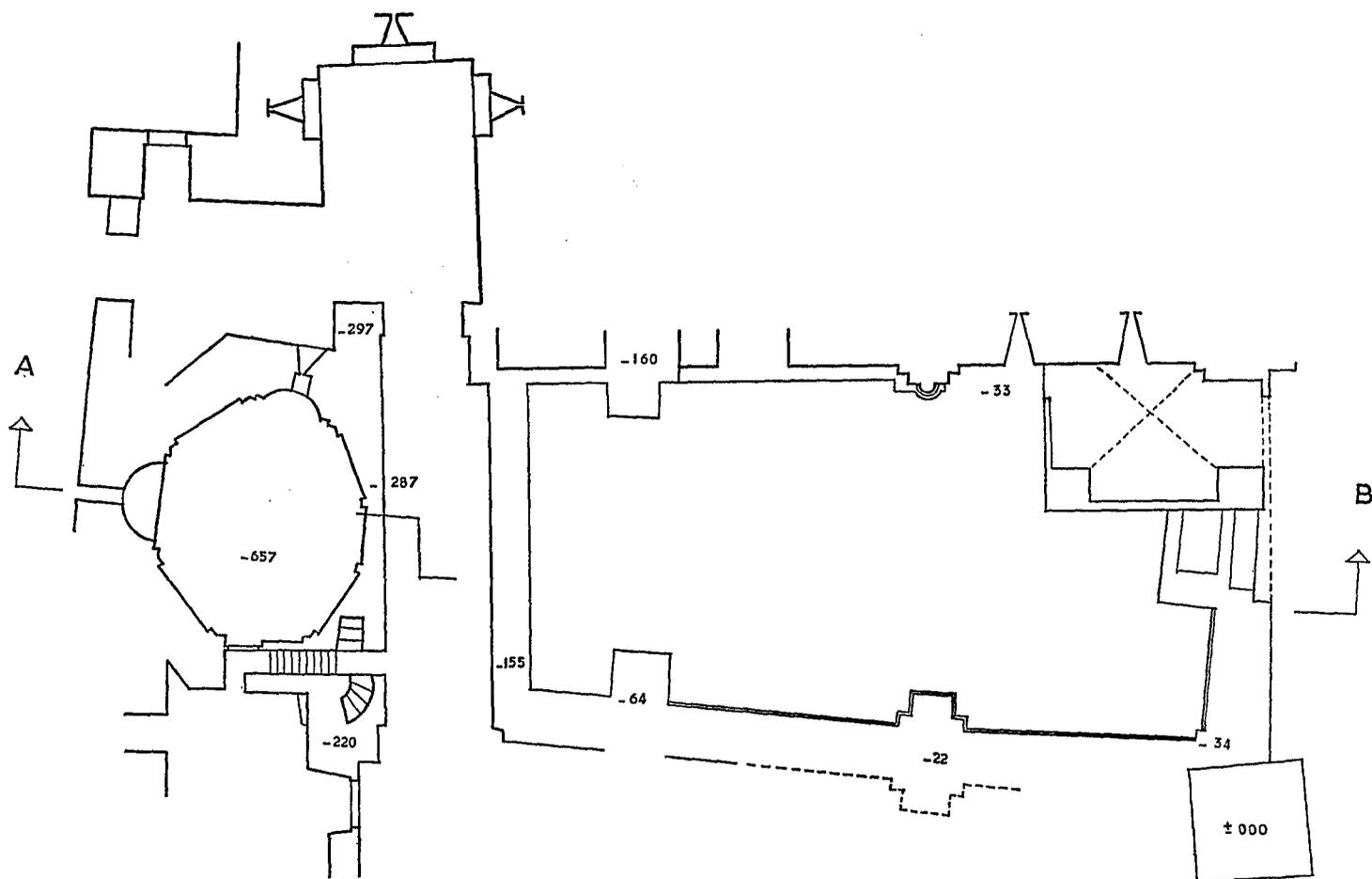
Albert d'Aix nous apprend de façon très nette qu'il y fut inhumé, ce que ne paraissent pas avoir retenu les plus récents historiens : « Comes post Purificationem Sanctae Mariae obiit mense february in eodem novo praesidio quod extruxerat, *catholice sepultus* » (4).

(1) Kamel Altwarykh, *Historiens Orientaux des Croisades*, tome I, p. 235-236.

(2) Mirat az Zaman, *Historiens Orientaux des Croisades*, tome III, p. 528.

(3) John H. Hill et Laurita L. Hill, *Raymond de Saint-Gilles*, Toulouse, édit. Privat, 1959.

(4) Albert d'Aix, l. IX, C. XXXII, dans *Historiens occidentaux des Croisades*, tome IV, p. 610.



Tripoli. Plan et coupe de la chapelle et de la rotonde funéraire par M. Bezri, architecte du service des Antiquités du Liban.

* * *

Je reviens à l'édifice circulaire dont le Plan a été dressé en 1969. Persuadé qu'il s'agit là, d'une rotonde funéraire, j'ai demandé qu'une fouille y soit pratiquée.

Elle eut lieu au début de 1971 avec l'accord de l'Émir Maurice Chehab, et par les soins de M. Maurice Dunand, qui dirige depuis 1926 les fouilles de Byblos. Rien ne fut découvert dans le sol de la rotonde. Mais M. Dunand poursuivit sa recherche dans le voisinage immédiat ; et ceci amena la trouvaille d'un sarcophage en grès marin local (le ramleh) placé contre un mur adossé à un pan de la coupole à l'ouest.

Il manque une dalle au couvercle, les ossements étaient épars ; pourtant le crâne se trouvait à une extrémité de la cuve au Sud. Il faut conclure que la tombe a été violée et déplacée, car, si elle était *in situ* elle devrait être disposée Est-Ouest et non Nord-Sud.

C'est sans doute lorsque les Musulmans rebâtirent la coupole qu'ils enlevèrent du sol le sarcophage et le transportèrent tout à côté.

Tout incite à penser que nous nous trouvons en présence de la rotonde qui servit de sépulture à Raymond de Saint Gilles (1).

(1) Il y a lieu peut-être d'établir une certaine analogie entre la sépulture de Raymond de Saint-Gilles et le mausolée d'un autre chef de la première croisade, le normand Bohémond de Tarente, Prince d'Antioche. En 1104, il quitta l'Orient pour aller chercher des renforts en France, puis dans les États de l'Italie méridionale. Il mourut à Canosa en Pouille en février 1111 et fut enterré dans la Cathédrale de cette ville sous un monument qu'a décrit Émile Bertaux (*L'art dans l'Italie méridionale...*, p. 313, fig. 121) : « C'est une édicule de plan rectangulaire surmontée d'un tambour octogonal qui porte une petit coupole hémisphérique... il y a une petite abside orientée... C'est une combinaison d'un turbeh musulman et d'une chapelle funéraire occidentale ».

BIBLIOGRAPHIE

TABLES

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- ABOU CHAMA. *Livre des Deux Jardins*, *Hist. Or. Crois.*, t. IV et V.
- ABOUL FARADJ. *Chronicon Syriacum* (voir Bar Hebraeus).
- ABOUL FEDA. *Annales*, *Hist. Or. Crois.*, t. I, p. 1-186.
— *Géographie*, trad. par Reinaud et Stanislas Guyard, Paris, 1848-1883.
- AHRWEILER (Hélène). *Byzance et la mer. Marine de guerre, la politique, les institutions maritimes de Byzance aux VII^e-XV^e siècles*, P.U.F., 1966. (*Bibliothèque byzantine.*)
- ALBERT D'AIX. *Liber christianae expeditionis...*, *Hist. Occ. Crois.*, t. IV, p. 263-713.
- AMADI. *Chronique*, éd. Mas-Latrie, 1891. (*Col. Doc. inédits.*)
- AMBROISE. *L'Estoire de la Guerre Sainte. Histoire en vers de la troisième croisade* (1190-1192), éd. Gaston Paris, 1897. (*Coll. Doc. inédits.*)
Annales de Terre Sainte, 1095-1291, publ. par Röhricht dans *Archives de l'Orient latin*, II, 2, p. 427-461.
Annales Genuenses. Voir Caffaro de Caschifelone et Ogerio Panis.
- Anonymi Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum*, ed Hagenmeyer, Heidelberg, 1890. Nouv. éd. par Louis Bréhier : *Histoire anonyme de la première croisade*, éd. et trad., Paris, 1924. (*Classiques de l'Histoire de France.*)
- ANUS (François). *La protection des Monuments historiques en Syrie et au Liban* dans *Syria*, t. XIII, 1932.
- BADR AD DIN AL-AÏNI. *Le Collier de perles*, *Hist. Or. Crois.*, t. II, p. 180-250.
- BALUZE (Jean). Éd. voir *De constructione castri Saphet*.
- BARBIER DE MAYNARD. Éd.
— Voir Kamal ad Din.
- BAR HEBRAEUS (dit aussi Grégoire Aboul Faradj). *Chronicon Syriacum*, éd. et trad. Bruns (P. J.) et Kirsch, Leipzig, 1789, 2 vol.
— Continue Michel le Syrien.
- BEHA AD DIN IBN CHADDAD. *Anecdotes et beaux traits de la vie du sultan Youssof* (Saladin), *Hist. Or. Crois.*, t. III, p. 1-374.
- BERNARD LE TRÉSORIER. *Chronique*. Voir Ernoul.
- BLANCHET (Adrien). *Sigillographie de l'Orient latin* par G. Schlumberger, F. Chalandon..., Paris, Geuthner, 1943.
- BLOCHET (Edg.). Trad. Voir Kamal ad Din.
— Voir Maqrizi.
- BONGARS. Éd. Voir Jacques de Vitry.
— Voir Sanudo.

- BRÉHIER (Louis). *L'Église et l'Orient au Moyen Age. Les Croisades*, Paris, 1928. 5^e éd. Importante bibliographie pour l'histoire des Croisades, p. I-XIV et p. 389-396.
- BRÉHIER (Louis). Éd. *Histoire anonyme de la première Croisade*.
- BURCHARD DE MONT-SION. *Descriptio Terrae Sanctae* publ. par J. C. M. Laurent, *Peregrinatores medii aevi quatuor*, Leipzig, 1864, p. 1-100.
- CAFFARO DE CASCHIFELONE. *De liberatione civitatum Orientis liber*, *Hist. Occ. Crois.*, t. V, p. 41-74.
— *Annales Genuenses*, 1099-1163, M. G. H., Script., t. XVIII, p. 247-610.
- Cartulaire général de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, 1100-1310, éd. par Delaville Le Roulx, Paris, 1894-1906, 4 vol.
- CAHEN (Claude). *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la Principauté franque d'Antioche*, Paris, Geuthner, 1940 (*Institut français de Damas. Bibliothèque orientale*. I.)
— *Indigènes et Croisés, à propos d'un médecin d'Amaury et de Saladin dans Syria*, t. XV, 1934, p. 351-360.
- CHABOT (abbé J. B.). Éd. Voir *Chronique anonyme syriaque*.
— Voir Michel le Syrien.
- CHALANDON (Ferdinand). *Les Comnènes. Étude sur l'Empire byzantin aux XI^e et au XII^e siècles*, Paris, 1912.
— *Sigillographie de l'Orient latin* par G. Schlumberger..., Adrien Blanchet, Paris, Geuthner, 1943.
- CHAMS AD DIN. Voir Sibt al-Djauzi.
- CHANDON DE BRIAILLES (Cte). *Lignages d'Outre-Mer. Les seigneurs de Margat dans Syria*, t. XXV, 1946-1948, fasc. 3 et 4, p. 231-258.
Chronique anonyme syriaque, éd. par J. B. Chabot dans *Corpus Scriptorum Orientalium*, série III, 14-15, et éd. Triton dans *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1933, p. 69-101 et 273-305.
- COUPEL (Pierre). *Trois petites églises du Comté de Tripoli: Néphin (Enfé), Amioun, Saint-Sauveur de Koubbé* dans *Bulletin du Musée de Beyrouth*, t. V, p. 35-55.
De constructione castri Saphet ed. Baluze dans *Miscellanea*, Paris, 1713, t. VI, p. 360-367 et Lucques, 1761, t. I, p. 228.
— Voir aussi Huygens (R. B. C.). *Un nouveau texte du traité « De constructione castri Saphet »*, dans *Studi medievali*, 3^e série, VI, I, 1965, p. 355-387. (*Centro italiano di studi sull'alto Medio Aevo.*)
- DELABORDE (H. F.). Éd. *Chartes de Terre Sainte provenant de l'abbaye Notre-Dame de Josaphat* dans *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 19^e fasc., 1880.
— Éd. Voir Guillaume de Saint-Pathus.
- DELAVILLE LE ROULX (J.). *Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre 1100-1310*; Paris, 1904.
— Éd. voir *Cartulaire général de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*.
— *Inventaire des pièces de Terre Sainte de l'Ordre de l'Hôpital*, voir Raybaud.
- DELISLE (Léopold). Éd. Voir Orderic Vital.
- DERENBOURG (Hartwig). Éd. et trad. voir Ousama.
- DESCHAMPS (Paul). *Les châteaux des Croisés en Terre Sainte. — T. I. Le Crac des Chevaliers. Étude historique et archéologique précédée d'une Introduction générale sur la Syrie franque*. Plans en coul. et croquis de François Anus. Paris, Geuthner, 1934. —

- T. II. *La Défense du Royaume de Jérusalem. Étude historique, géographique et monumentale*. Paris, Geuthner, 1939. 1 vol. de texte et 1 album de carte et plans en coul. par François Anus et Pierre Coupel.
- *Le Château de Saone dans la Principauté d'Antioche* dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1930.
 - *Les Croisades et l'expansion française dans le bassin de la Méditerranée*, ch. I de l'ouvrage : *Les colonies et la vie française pendant huit siècles*, Paris, Firmin-Didot, 1931.
 - *La sculpture française en Palestine et en Syrie à l'époque des Croisades* dans *Monuments et Mémoires publ. par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. 31, 1930.
 - *Un chapiteau roman du Berry imité à Nazareth au XII^e siècle* dans *Monuments et Mémoires...*, t. 32, 1932.
 - *Les entrées des châteaux des Croisés en Syrie et leurs défenses* dans *Syria*, t. XIII, 1932.
 - *La France dans la Méditerranée au Moyen Age et les villes franques de Terre Sainte* dans l'ouvrage : *L'Urbanisme aux colonies et dans les pays tropicaux*, 1932.
 - *L'Architecture militaire des Croisés : l'approvisionnement de l'eau : bassins, puits, citernes* dans *Revue de l'Art*, 1932.
 - *Deux positions stratégiques des Croisés à l'est du Jourdain : Ahamant et el Habis* dans *Revue historique*, 1933.
 - *Le Crac des Chevaliers* dans *Revue des Deux Mondes*, 1934.
 - *Une Grotte-forteresse des Croisés au-delà du Jourdain : el Habis en Terre de Suète* dans *Journal Asiatique*, 1935.
 - *Le Château de Saone et ses premiers seigneurs* dans *Syria*, 1935, t. XVI, p. 73-88.
 - *Les Châteaux des Croisés dans l'ancien Comté de Tripoli* dans *Revue de l'Art*, 1936.
 - *Les deux Cracs des Croisés* dans *Journal Asiatique*, 1937.
 - *Le Château de Servantikar en Cilicie, le défilé de Marris et la frontière du Comté d'Édesse* dans *Syria*, p. 379-388, 1937, t. XVIII.
 - *La Photographie aérienne au service des archéologues* dans *Urbanisme*, 1938.
 - *Une Grotte-forteresse des Croisés dans le Liban : la Cave de Tyron* dans *Mélanges syriens offerts à M. René Dussaud*, Paris, Geuthner 1939, t. II, p. 873-882.
 - *Femmes françaises aux Croisades* dans *Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, 1939.
 - *Étude sur un texte latin énumérant les possessions musulmanes dans le Royaume de Jérusalem vers 1239* dans *Syria*, 1942-1943, t. XXII, p. 86 et ss.
 - *Combats de cavalerie et épisodes des Croisades dans les peintures murales des XII^e et XIII^e siècles* dans *Orientalia Christiana periodica*, Rome, 1947.
 - *La Légende de saint Georges et les combats des Croisés dans les peintures du Moyen Age* dans *Monuments et Mémoires...*, t. 44, 1950.
 - *La Toponomastique en Terre Sainte au temps des Croisades* dans *Recueil de travaux offerts à M. Clovis Brunel*, 1955.
 - *Mille ans d'efforts français* dans *La Documentation française* 1960, p. 4-14.
 - *Les Fresques romanes de Ponce-sur-le-Loir (Sarthe)*, dans *Congrès archéologique de France, Maine*, 1961.

- DESCHAMPS (Paul). *Terre Sainte romane*, La Pierre-qui-vire 1964. (Zodiaque).
- *Saint Louis et le rayonnement de l'art français dans Le Siècle de Saint Louis*, Paris, Hachette, 1970.
 - *Au temps des Croisades*, Paris, Hachette Littérature, 1972, 255 pages, 46 phot., 13 cartes.
 - *La Syrie antique et médiévale illustrée*, voir Dussaud (René).
 - Éd. Voir *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture*.
- Documents relatifs à l'histoire des Croisades*, publ. par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — I. *Onze poèmes de Rutebœuf*, éd. par Faral et Bastin. — II. Henri de Valenciennes : *Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*, éd. par Jean Longnon. — III. Eudes de Deuil : *Histoire de la croisades de Louis VII*, éd. par Henri Waquet. — IV-VII. *Voyages d'Ibn Jobaïr*, éd. par M. Gaudefroy-Demombynes. — VIII. Simon de Saint-Quentin : *Histoire des Tartares*, éd. par Jean Richard. — IX. *Le « Liber » de Raymond d'Aguilers*, éd. par Hill. — X. Imad ad Din al-Isfahani, éd. par Henri Massé.
- DU CANGE (Charles Du Fresne sgr). *Les familles d'Outre-Mer*, publ. par E. G. Rey, Paris, 1869. (Coll. des Doc. inédits.)
- DUSSAUD (René). *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris, Geuthner, 1927. 16 cartes. (La préface contient une importante bibliographie de la géographie et de la cartographie de la Syrie.)
- *La Syrie antique et médiévale illustrée*, par..., Paul Deschamps et Henri Seyrig, Paris, Geuthner, 1931. 160 pl.
- DUSSAUD (René). *L'Histoire du royaume de Jérusalem en fonction de ses forteresses d'après un livre récent dans Syria*, t. XXII, 1941, p. 271-283.
- ENLART (Camille). *Les Monuments des Croisés dans le royaume de Jérusalem. Architecture religieuse et civile*, Paris, Geuthner, 1926-1927. 2 vol. et 2 albums de pl.
- *Manuel d'archéologie française*. 2^e partie, t. II : *Architecture militaire et navale*. 2^e éd. publ. par Jean Verrier. Paris, A. Picard, 1932. (Sur les châteaux de Terre Sainte, voir p. 603-609 et Appendice par Paul Deschamps : *l'Architecture militaire en Terre Sainte*, p. 635-652.)
- ERNOUL. *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, publ. par L. de Mas-Latrie, Paris, 1871. (Société de l'Histoire de France).
- L'Estoire d'Eracles*, voir Guillaume de Tyr.
- FAVRE (C.). *Voyage en Cilicie*, 1874, par... et B. Mandrot dans *Bulletin de la Société de Géographie*, 6^e série, XV, p. 5-37, carte et p. 116-154.
- FOUCHER DE CHARTRES. *Historia Iherosolymitana. Gesta Francorum Iherusalem expugnantium ab an. Domini 1095 usque ad an. 1127*, *Hist. Occ. Crois.*, t. III, p. 311-485.
- GAUDEFROY-DEMOMBYNES (Maurice). *La Syrie à l'époque des Mamelouks d'après les auteurs arabes*, Paris, 1923. (Haut Commissariat de la République française en Syrie et au Liban, Service des Antiquités et des Beaux-Arts. Bibliothèque archéologique et historique, t. III.)
- Trad. voir Ibn Jobaïr.
- GAUTIER LE CHANCELIER. *Bella antiochena, 1114-1119*, *Hist. Occ. Crois.*, t. V, p. 75-132. Autre éd. par Hagenmeyer, Innsbrück, 1896.
- Gestes des Chiprois* éd. par Gaston Raynaud, Genève, Société de l'Orient latin, 1887, t. V. — 1. *Chronique de Terre Sainte (1132-1224)*, p. 3-24. — 2. Philippe de Novare : *Estoire de la Guerre Sainte qui fu entre l'empereur Frédéric et Johan d'Ibelin (1212-1242)*, p. 27-138. — 3. Gérard de Montréal : *Chronique du Templier de Tyr (1242-*

1309), p. 141-334. Autre éd. des *Gestes des Chiprois* par Mas-Latrie et G. Paris, *Hist. Crois.*, *Documents arméniens*, t. II, 1906.

GIBB (H. A. R.). Éd. voir Ibn al-Qalanisi.

GROUSSET (René). *Histoire des Croisades et du royaume franc de Jérusalem*, Paris, Plon, 1934-1936, 3 vol., cartes.

GUIBERT DE NOGENT. *Gesta Dei per Francos*, *Hist. Occ. Crois.*, t. IV.

Guide Bleu de Syrie, Palestine, Iraq, Transjordanie sous la dir. de Marcel Monmarché, Paris, Hachette, 1932.

GUILLAUME DE SAINT-PATHUS. *Vie de saint Louis*, éd. par H. Fr. Delaborde, Paris, 1899.

GUILLAUME DE TYR. *Historia Hierosolymitana* en 23 livres, entreprise entre 1169 et 1173 (livres 1 à 11) et poursuivie jusqu'en 1184 (livre 23), *Hist. Occ. Crois.*, t. 1 a et b, 1844. Trad. fr. connue sous le titre : *L'Estoire d'Eracles* publ. en regard.

— *Continuation* en français du récit de Guillaume de Tyr, *Hist. Occ. Crois.*, t. 2, 1859, p. 483-639.

GUYARD (Stanislas). *Un Grand Maître des Assassins au temps de Saladin* dans *Journal Asiatique*, 7^e série, t. IX-X, 1877, p. 324-489.

— Trad. voir Aboul Féda.

HAGENMEYER. *Chronologie de la I^{re} Croisade, 1094-1100*, dans *Revue de l'Orient latin*, t. VI, 1898, p. 214-293 et 430-549 ; t. VII, 1899, p. 277-339 et 430-503 ; t. VIII, 1900-1901, p. 318-392 et tirage à part, 1902.

— *Chronologie du Royaume de Jérusalem* dans *Revue de l'Orient latin* t. IX, 1902, p. 384-465 ; t. X, 1903-1904, p. 68-104 et 283-326. Cette chronologie s'arrête à 1105.

HATEM (ANOUAR). *Les poèmes épiques des Croisades*, Paris, Geuthner, 1932.

HILL (Laurita et John). *Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse*. Texte français par F. Costa et Ph. Woff, Toulouse, Privat, 1959.

— Éd. voir Raymond d'Aguilers.

Histoire anonyme de la première Croisade. Nouv. éd. et trad. par L. Bréhier, Paris, 1924. (*Classiques de l'Histoire de France.*)

Historiens des Croisades. Recueil publ. par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1841-1906.

— 1. *Lois*, éd. Beugnot. T. I, 1841 ; t. II, 1843.

— 2. *Historiens occidentaux*. T. I (1 et 2) 1844-1859 ; t. III, 1866 ; t. IV, 1879 ; t. V (1 et 2) 1895.

— 3. *Historiens orientaux*. T. I, 1872 ; t. II (1 et 2) 1887 ; t. III, 1884 ; t. IV, 1898 ; t. V, 1906.

— 4. *Historiens grecs*. T. I, 1875 ; t. II, 1881.

— 5. *Documents arméniens*. T. I, 1869 ; t. II, 1906.

HOOGEWEG. Éd. voir Olivier le Scholastique.

HUYGENS (R. B. C.). Éd. voir Jacques de Vitry.

— Voir *De constructione castri Saphet*.

IBN AL-ATHIR. *Kamel Alteuaryk*. *Hist. Or. Crois.*, t. I, p. 187-744 et t. II, 1^{re} partie, p. 1-180.

— *Histoire des Atabeks de Mossoul*, *Hist. Or. Crois.*, t. II, 2^e partie, p. 1-375.

IBN AL-FOURAT. *Tarikh...* trad. Jourdain, *Bibl. nat.*, mss arabes, 1596 : trad. d'extraits sur les Francs au XIII^e siècle, après 1260. Voir Cahen, p. 85-86, n. 2.

- IBN AL-QALANISI. *The Damascus Chronicle of the Crusades*, trad. par H. A. R. Gibb, London, 1932.
- IBN CHADDAD. Voir Beha ad Din ibn Chaddad.
- IBN JOBAÏR. *Voyages, Hist. Or. Crois.*, t. III. Nouv. publ. trad. par M. Gaudefroy-Demombynes dans *Documents relatifs à l'Histoire des Croisades* publ. par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. IV à VII, Paris, Geuthner, 1939-1965.
- IMAD AD DIN AL-ISFAHANI. *Al-fath al-Goussi...* Récit de la conquête de la Palestine par Saladin et de la lutte contre la 3^e Croisade, éd. par C. de Landberg, Leyde, 1888. Une nouv. éd. va paraître par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans *Documents relatifs à l'Histoire des Croisades*.
- JACQUES DE VITRY. *Historia Orientalis*, éd. Bongars dans *Gesta Dei per Francos*, t. II, Hanovre, 1611.
— *Lettres de Jacques de Vitry*, 1160/1170-1240. Éd. critique par R. B. C. Huygens, Leyde, 1960.
- JACQUOT (Lt-Colonel Paul). *L'État des Alaouites ; guide touristique*, Beyrouth, 1929, cartes, ill.
— *Antioche, centre de Tourisme*, 1931, 3 vol., cartes, plans, ill.
- JOINVILLE (Jean de). *Histoire de Saint Louis*, éd. Natalis de Wailly, Paris, 1868. (Société de l'Histoire de France.)
- JOURDAIN. Trad. voir Ibn al-Fourat.
- KAMAL AD DIN. *Histoire d'Alep de 1098 à 1146*, éd. et trad. par Barbier de Maynard (extr.) dans *Hist. Or. Crois.*, t. III, p. 571-732.
— Trad. complète par Blochet dans *Revue de l'Orient latin*, t. III, 1895, p. 509-565 ; t. IV, 1896, p. 145-320 ; t. V, 1897, p. 37-107, t. VI, 1898, p. 1-49.
- KOHLER (Ch.). *Chartes de l'Abbaye Notre-Dame de la vallée de Josaphat* dans *Revue de l'Orient latin*, 1900, t. VII, p. 151-152.
- LAMMENS (le P. Henri). *Promenades dans l'Amanus* dans *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. I, 1906, p. 250 et ss.
— *Notes de géographie syrienne*, *ibid.*, t. I, p. 236 et t. II, p. 366.
— *Topographie franque du Liban*, *ibid.*, p. 250.
— *La Syrie*, Beyrouth, 1921, 2 vol.
- LANDBERG (C. de). Trad. voir Imad ad Din al-Isfahani.
- LAUFFRAY (Jean). *Une fouille au pied de l'Acropole de Byblos*, dans *Bulletin du musée de Beyrouth*, t. IV, p. 7-36, plan, ill.
- LAURENT (J. C. M.). Éd. voir *Peregrinatores medii aevi quatuor...*
- LE PREVOST (Auguste). Éd. voir Ordéric Vital.
- LONGNON (Jean). *Les Français d'Outremer au Moyen Age. Essai sur l'expansion française dans le bassin de la Méditerranée*, Paris, Perrin, 1929.
— Éd. Henri de Valenciennes : *Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*. Voir *Documents relatifs à l'histoire des Croisades*.
- LUDOLF DE SUDHEIM. *De itinere Terre Sancte*, dans *Archives de l'Orient latin*, t. II, 2, 1884, p. 329-376.
- MAQRIZI. *Histoire des Sultans mameluks de l'Égypte*, trad. Quatremère, Paris, 1887, 2 vol.
— *Histoire d'Égypte*, trad. Edg. Blochet dans *Revue de l'Orient latin*, t. VI, 1898, p. 435-549 ; t. VIII, 1900-1901, p. 165-212 et 501-553 ; t. IX, 1902, p. 6-163 et

466-530 ; t. X, 1903-1904, p. 248-571 ; t. XI, 1907-1908, p. 192-239. (Suite à la traduction de Quatremère.)

MANDROT (B.). *Voyage en Cilicie* par... et C. Favre dans *Bulletin de la Société de Géographie*, 6^e série, t. XV, 1874, p. 5-37.

MAS-LATRIE (L.). Éd. Voir *Gestes des Chiprois*.

— Voir Amadi.

— Voir Ernoul.

MATHIEU D'ÉDESSE. Édition dans *Recueil des Hist. des Crois.*, *Doc. arméniens*, t. I, p. 1-150. *Mélanges syriens offerts à M. René Dussaud*, Paris, Geuthner, 1939, 2 vol.

MICHEL LE SYRIEN. *Chronique syriaque* éd. et trad. par J. B. Chabot, t. I à IV, Paris, Leroux, 1899-1910. Extr. dans *Rec. des Hist. des Crois.*, *Doc. arméniens*, t. I, p. 309-409.

MORTET (Victor). Éd. voir *Recueil de texte relatifs à l'histoire de l'architecture*.

MÜLLER-WIENER (Wolfgang). *Burgen der Kreuzritter im Heiligen Land auf Zypern und in der Agais*, München, Berlin, Deutscher Kunstverlag, 1966, ill., plans, carte.

NATALIS DE WAILLY. Éd. voir Joinville.

OGERIO PANIS. Continuateur des *Annales genuenses* de 1220 à 1224, dans M.G.H., *Script*, t. XVIII, 2, p. 113-142, 1901.

OLIVIER LE SCHOLASTIQUE. *Historia damiatina. Historia regum Terrae Sanctae. Historia de ortu Jerusalem*. — *Descriptio Terrae Sanctae*, ed. Hoogeweg, Stuttgart, 1894.

ORDERIC VITAL. *Historia ecclesiastica*, ed. Le Prévost, Paris, 1838-1855.

OUSAMA IBN MOUNKIDH. *Un émir syrien au premier siècle des Croisades* (1095-1188). 1^{re} partie : *Vie d'Ousama* publ. par H. Derenbourg, Paris, Leroux, 1886.

— *Autobiographie d'Ousama*, trad. fr. d'après le texte arabe par H. Derenbourg, Paris, Leroux, 1895. Extr. de la *Revue de l'Orient latin*, t. II, 1894, p. 327-565.

PAOLI (S.). *Codice diplomatico del Sacro Ordine Gerosolimitano*, Lucca, 1732-1737, 2 vol.

PARIS (Gaston). Éd. voir Ambroise.

— Voir *Gestes des Chiprois*.

Peregrinatores medii aevi quatuor : Burchardus de Monte Sion ; Ricoldus de Monte Crucis Odolricus de Foro Julii ; Wilbrandus de Oldenburg, ed. par J. C. M. Laurent, Leipzig, 1864. *Ed. secunda...*, Thietmari peregrinatio, Leipzig, 1873.

PERNOUD (Régine). *Les Croisés*. Paris, Hachette, 1959.

PHOCAS (Jean). *Descriptio Syriae et Phoeniciae...* 1177. Éd. et trad. latine par E. Miller dans *Hist. grecs Crois.*, t. I, p. 527-558.

PRAWER (Joshua). *La Noblesse et le régime féodal du royaume latin de Jérusalem* dans *Le Moyen Age*, 1959, n^{os} 1 et 2.

— *Carte du royaume latin de Jérusalem* dans *Atlas Israël*, Jérusalem, 1960, comportant les noms de lieux latins et français avec leur concordance arabe et hébraïque. (Cette carte beaucoup plus développée que les cartes antérieures, identifie 900 noms.)

— *La Bataille de Hattin* dans *Israël Exploration Journal*, vol. 14, n^o 3, 1964.

— *Histoire du royaume latin de Jérusalem*, Paris, C.N.R.S., 1969-1970. — T. I. *Les Croisades et le premier royaume latin*, trad. de l'hébreu par G. Nahon. — T. II. *Les Croisades et le second royaume latin*.

QUATREMÈRE. Trad. voir Maqrizi.

- RAOUL DE CAEN. *Gesta Tancredi in expeditione Hierosolymitana*, *Hist. Occ. Crois.*, t. III, p. 587-716.
- RAYBAUD. Éd. *Inventaire des pièces de Terre Sainte de l'Ordre de l'Hôpital* par... et Delaville Le Roulx dans *Revue de l'Orient latin*, t. III, 1895, p. 36-716.
- RAYMOND D'AGUILERS. *Liber* publ. par J. et L. Hill. Introd. et notes trad. par Ph. Wolff, Paris, Geuthner, 1969. (Doc. relatifs à l'Histoire des Croisades.)
- RAYNAUD (Gaston). Éd. voir *Gestes des Chiprois*.
- Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture*, par Victor Mortet et Paul Deschamps, t. II, XII^e et XIII^e siècles, Paris, Picard, 1929.
- REINAUD (M.). *Chroniques arabes ou extraits des historiens arabes*, *Bibliothèque des Croisades* sous la dir. de Michaud, t. IV, Paris, 1829.
- Trad. voir Aboul Feda.
- RENAN (Ernest). *Mission de Phénicie*, Paris, 1864-1874, 1 vol. et atlas.
- Revue de l'Orient latin*. 1893-1911. 12 tomes.
- REY (Emmanuel-Guillaume). *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie et dans l'île de Chypre*, Paris, 1871. ill., carte et plans.
- *Les colonies franques de Syrie aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris, Picard, 1883.
- *Les Périples des côtes de Syrie et de la petite Arménie* dans *Archives de l'Orient latin*, t. II, 1884, p. 329-353 (carte).
- *Résumé chronologique de l'histoire des Princes d'Antioche* dans *Revue de l'Orient latin*, t. IV, 1896, p. 321-476.
- REY (Emmanuel-Guillaume). Éd. *Les Familles d'Outre-mer*. Publication d'un commentaire inédit de Du Cange. Paris, 1869. (*Coll. des Doc. inédits.*)
- RICHARD (Jean). *Le Comté de Tripoli sous la dynastie toulousaine (1102-1187)*, Paris, Geuthner, 1945, cartes.
- *Note sur l'Archidiocèse d'Apamée et les conquêtes de Raymond de Saint Gilles en Syrie du Nord* dans *Syria*, t. XXV, 1946-1948, p. 103-108.
- *Questions de topographie tripolitaine* dans *Journal Asiatique*, 1948, p. 53-59, carte.
- *Le Chartrier de Sainte-Marie-Latine et l'établissement de Raymond de Saint Gilles à Mont-Pélerin* dans *Mélanges à la mémoire de Louis Halphen*, 1951, p. 605-613.
- *Le Royaume latin de Jérusalem*, Paris, P.U.F., 1953.
- Éd. voir Simon de Saint-Quentin.
- ROBERT LE MOINE. *Hierosolymitana expeditio*, *Hist. Occ. Crois.*, t. III, p. 717-882.
- RÖHRICHT (Reinhold). *Regesta Regni Hierosolymitani (1097-1291)*, Innsbrück, 1893. — *Additamentum*, Innsbrück, 1904.
- Éd. voir *Annales de Terre Sainte*.
- Roman (Le) d'Eracles* voir Guillaume de Tyr.
- ROZIÈRE (E. de). Éd. *Cartulaire de l'Église du Saint Sépulcre de Jérusalem*, Paris, 1849.
- SAADÉ (Gabriel). *Histoire du château de Saladin* dans *Studi Medievali*, 3^e série, t. IX, 2, 1968, p. 980-1060, pl. (*Centro Italiano di Studi sull' Medioevo.*)
- SANUDO (Marino). *Liber secretorum fidelium Crucis*, ed. par Bongars dans *Gesta Dei per Francos*, Hanovre, 1611, t. II.
- SCHLUMBERGER (Gustave). *L'épopée byzantine*, Paris, 1896-1905, 3 vol.
- *Renaud de Châtillon, Prince d'Antioche, seigneur de la Terre d'Outre-Jourdain*, Paris, Plon, 1923.

- SCHLUMBERGER (Gustave). *Sigillographie de l'Orient latin* par..., F. Chalandon, A. Blanchet, Paris, Geuthner, 1943, pl.
- SEYRIG (Henri). *La Syrie antique et médiévale illustrée* voir Dussaud.
- SIBT IBN AL-DJAUZI (Chams ad Din abou'l Mouzzafar Yousouf). *Mirat az Zaman*. Extr. dans *Hist. Or. Crois.*, t. III, p. 511-570.
- SIMON DE SAINT-QUENTIN. *Histoire des Tartares*, publ. par J. Richard, Paris, Geuthner, 1965. (*Doc. relatifs à l'Histoire des Croisades*, t. VIII.)
- THETMAR. *Peregrinatio...* Voir *Peregrinatores medii aevi quatuor...* ed. J. C. M. Laurent.
- TUDEBODE. *Historia de Hiersolymilano itinere*, *Hist. Occ. Crois.*, t. III, p. 9-229.
- VAN BERCHEM (Max). *Voyage en Syrie* par... et Edmond Fatio dans *Mémoires publ. par l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire*, 1913-1915. 1 vol. et album de pl. (Voyage effectué en 1895).
- WEURBLESSE (Jacques). *L'Oronte. Étude de fleuve*, Tours, 1940, ill., pl. (Institut français de Damas).
- *Le Pays des Alaouites*, Tours, 1940. 1 vol., cartes et fig., 1 album (Institut français de Damas).
- WIET (Gaston). *Le Sultan Baibars* dans la *Revue du Caire*, avril 1940, p. 411-433.
- Voir aussi l'article *Baibars* dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd. (anglaise), 1959, t. I, p. 1124-1126. Abondante bibliographie.
- WILBRAND D'OLDENBURG. *Peregrinatio...* (en 1212) voir *Peregrinatores medii aevi quatuor...* ed. J. C. M. Laurent.
- WOLFF (Philippe). Trad. voir Raymond d'Aguilers.
- ZAKKARIYA (Ahmed Warfi). *Tournée archéologique dans certaines régions de Syrie*, Damas, 1924. (Texte arabe.)

TABLE DES NOMS DE LIEUX FIGURANT SUR LA CARTE GÉNÉRALE

- Aannabiyé (Nubia), B 7.
 Abba = Haabé, B 8.
 Abdine = Addine, B 8.
 Abou Qobeis = Bokebeis, C 6.
 Acharné = Tell ibn Macher, C 5. — Djisir Acharné, C 5.
 Addine (Abdine), B 8.
 Aer ou Hayr = Daher el Aïn, B 8.
 Afqa (source), B 9.
 Ahmar Zrir (Amarseir), A 9.
 Aias (L'), A 1.
 Aïd (el) = Qal'at el Aïdo, B 4.
 Aïdié (casale S. Épiscopi), B 5.
 Aieslo = el Ali, C 7.
 Aïn Dakné, E 2.
 Aïn el Franj, B 5.
 Aïn el Hachchaché (Tell Kashfahan), C 4.
 Aïn Halaqin (Toron del Lucan), C 6.
 Aïn Koga (Bequoqua), C 3.
 Aïn Laouzine (Luzin), C 4.
 Aïn el Louzé (Aloso), B 5.
 Aïn Mubaraqa = al-Muqawama, E 3.
 Aïn Zerqa, B 7.
 Aïntab (Hatab), *hors carte. Voy. F 1.*
 Akkar (Gibelacar), C 8.
 Al-Bara, C 4.
 Al-Qoubba ou Chouba, E 6.
 Albe = Halba, B 8.
 Albot = Bab el Louta, B 6.
 Albus (casal Blanc), B 6.
 Alep, E 3.
 Alexandrette = Iskandria, B 2.
 Alexandrette (golfe d'), A 2, B 1, B 2.
 Ali (el) (Aieslo), C 7.
 Alideïne Souyou, E 1.
 Allarouz (Russa), C 4.
 Alma, B 8.
 Alma Dagh (Amanus), C 2.
 Aloso = Aïn el Louzé, B 5.
 Alus = Hallouz, C 4.
 Amanus (Montagne Noire) = Alma Dagh, C 2.
 Amarseir = Ahmar Zrir, A 9.
 Amq (Lac de), C 3.
 Anaqib = Aïn Dakné, E 2.
 Anaz (tour d') (castellum Bochée), C 7.
 Andeket, C 7.
 Andesim (Anodesim) = Ennazé, B 6.
 Anodesim, B 8.
 Anti-Liban, C 9.
 Antioche, B 3.
 Aouaj (el) (Logis), C 5.
 Apamée (Fémie) = Qal'at el Moudiq, C 5.
 Apia = Hadjar el Abiad, C 7.
 Archamia = Barmaya, B 6.
 Archas = Arqa, B 8.
 Archeï Qibar (Barisan), E 2.
 Arcican, C 4.
 Ard Artousi (Artésie), B 8.
 Ardacium = Ardé, B 8.
 Ardé, B 8.
 Ardin (Hardine), B 8.
 Argyrokastron (Laïcas), B 6.
 Arima = Qal'at Areymeh, B 7.
 Aroath = Barouha, C 7.
 Arpa = Harbel, E 2.
 Arqa (Archas), B 8.
 Arsexta = Rasesta, A 9.
 Arslanli Souyou, E 1.
 Arsouz, B 2.
 Artah (Artésie) = Reyhaniyé, D 3.
 Artésie (cté de Tripoli) = Ard Artousi, B 8.
 Artésie (Ppté d'Antioche) voy. Artah.
 Asfouna = Khan Cheikoun, D 5.
 Asor = Hazzour, C 6, C 7.
 Assaïbé (Soebe), B 6.
 Assenem (Hessane), B 5.
 Assis = Hassihé, B 2.
 Astalorin = Sallourine, B 5.
 Athareb (Cerep), D 3.
 Atma, D 3.
 Avotha = Ouata Arouid, B 5.
 Ayoun el Ouadi (casal des Fontaines), C 7.
 Azaz (Hazart), E 2.
 Azor *voy.* Asor.
 Baalbeck, C 9.
 Bab el-Louta (Albot), B 6.
 Bach Beri (Vaquer), C 3.
 Bachfela = Beqfala, C 4.
 Bachtalida = Betzaal, A 9.
 Baghras (Gaston), C 2.
 Bahani = Bhannin, B 8.
 Baho = Bahour, C 7.
 Baïesses = Payass, B 1.
 Balatonos = Qal'at Mehelbé, B 5.
 Balhrouness (Bolferis), B 6.

- Balilas = Behlile, C 3.
 Balmis, C 4.
 Balmis (cavea Belmys), C 4.
 Banna = Beni Haim, B 7.
 Banna = Tebbet Hanna, B 7.
 Banyas (Valénie), B 6.
 Baqaya, A 9.
 Baqueer = Baqaya, A 9.
 Barin (Montferrand), C 6.
 Barisan = Archeï Qibar, B 2.
 Barmaya (Archamia), B 6.
 Barouha (Aroath), C 7.
 Basarfout = Bzabour, D 4.
 Bassout Kalé (Bassuet), D 2.
 Bassuet, D 2.
 Bathemolin = Mamoul Ouchagi, D 2.
 Batroun (Le Boutron), A 8.
 Beaude = Toron de Belda, B 6.
 Bechestin = Bkeftine, B 8. *Voy. aussi* A 9.
 Behara (Buiora), B 8.
 Behlile (Balilas), C 3.
 Beida (el), B 6.
 Beile (Bilio), B 6.
 Beit Alyane (Bodoleie), B 7.
 Beit Zahra (le Beizar), C 7.
 Bekomra (Bocombre), A 8.
 Bektachli, C 2.
 Belaa, C 4.
 Bella = Habela, B 8.
 Bellané (Gué de la Balaine), D 3.
 Belmend (Belmont), A 8.
 Belne = Toron de Belda, B 6.
 Belusa (Blouzé), B 6.
 Benharan (Beniaran), B 8.
 Beni Haim (Banna), B 7.
 Beqfala (Bachfela), C 4.
 Bequoqua = Ain Koga, C 3.
 Berbelearf = Berberi, B 6.
 Berberi, B 6.
 Berora = Bouria, A 9.
 Berssaphut (Basarfout), D 4.
 Besarma (Bethsama), B 8.
 Beschlamoun (Besselemon), C 4.
 Besebim (Sebrine), A 9.
 Besenen (Bessine), B 6.
 Beshmezzin (Besmedin), A 8.
 Beské (Bexa), B 4.
 Besmedin = Beshmezzin, A 8.
 Besmesyn, Belmesyn = Mechméchane, C 4.
 Besselemon (Beshlamoun), C 4.
 Bessine (Besenen), B 6.
 Bessine (Bessil), B 5.
 Bessil = Bessine, B 5.
 Betaré, Btar, C 7.
 Beteresh (Betire), C 7.
 Bethamum (Bethsama, Besarma), B 8.
 Bethorafig, B 8.
 Bethsama, B 8.
 Betire = Beteresh, C 7.
 Betran = Bterran, A 8.
 Betzaal (Bachtalida), A 9.
 Bexa = Bezga, Beské, B 4.
 Beylan (col de), C 2.
 Bezabor, Bzabour (Basarfout), D 4.
 Bezbass (Pospos), C 4.
 Bezga (Bexa), B 4.
 Bhannin (Bahani), B 8.
 Bikisraïl (castellum Vetulae) = Qal'at Beni Israil, B 5.
 Bilio = Beilé, B 6.
 Bkeftine (Bechestin), A 9.
 Bkerrama, B 5.
 Blanc (casal) = Albus, B 6.
 Blanc = el Beida, B 6.
 Blouzé = Belusa, B 6.
 Bocombre = Bekomra, A 8.
 Bodoleie = Beit Alyane, B 7.
 Bogharma (Potama), B 5.
 Bokebeis = Abou Qobeis, C 6.
 Bolferis (Balhrouness), B 6.
 Boquée (La), C 7.
 Bordj Arab, B 7.
 Bordj Hab (Hab), C 4.
 Bordj Maksour, B 7.
 Bordj Miar, B 7.
 Bordj Mouhash, B 7.
 Bordj Mouheish, A 9.
 Bordj Sebna, *hors carte. Voy. F 4.*
 Bordj Selaa, A 8.
 Bouraya (Burio), B 5.
 Bouria (Berora), A 9.
 Bourounli (Port Bonnel), B 2.
 Bourzey, C 4.
 Boutourafig (Bethorafig, Btouratige), B 8.
 Boutron (Le) = Batroun, A 8.
 Braïne (Castellum Brahïn), B 6.
 Bscharré (Buissera), B 8.
 Bseissine (Bessilis), B 5.
 Btar (Betire), C 7.
 Bterran (Betran), A 8.
 Btouratige, B 8.
 Buiora = Behara, B 8.
 Buissera = Bscharré, B 8.
 Burio = Bouraya, B 5.
 Busson, B 5.
 Byblos (Giblet), A 9.
 Bzabour (Basarfout), D 4.
 Cademois = Qadmous, B 6.
 Cafaraca, Cafaracha = Kafr Aqa, B 8.
 Cafarsequel = Kafer Salé, A 9.
 Caferlatha, D 4.
 Cafertab = Capharda, D 5.
 Cafrahael, Caphrahael = Kafr Kahel, B 8.
 Calamon = Qalmoun, Kalmoun, A 8.
 Camel (Le) = Kamlié, C 6.
 Canamella = Hisn at-Tinat, B 1.
 Capharda = Cafertab, D 5.
 Caphartavas = Kafr Qouas, A 9.
 Carnehalia = Qorn Hallié, B 5.
 Cartamare = Kortmane, C 6.
 Casale Episcopi = Aïdié, B 5.
 Casale Sancti Egidii = Aïdié, B 5.

- Casambella = Qassab, B 4.
 Casnapor = Qoslar Peunar, B 4.
 Castellum Bochéé = Anaz (Tour d'), C 7.
 Castellum Brahin = Braine, B 6.
 Castellum Vetulae = Bikisrail, B 5.
 Castrum Puellarum = Qasr Benat, D 3.
 Castrum Rubrum = Qal'at Yahmour, B 7.
 Cavea Belmys = Balmis, C 4.
 Cavea de Memboa = el Membouha, C 8.
 Cendiana = Sindiané, B 7.
 Cendina = Sindiané, C 7.
 Ceraphentie = Sir ed-Danyé, B 8.
 Cerep = Athareb, D 3.
 Chades, C 8.
 Chaghourite, C 4.
 Chain = Syn, B 8.
 Cham = Qamoua, B 5.
 Chamel voy. Camel (Le).
 Chamelle (La) = Homs, D 7.
 Chamié (Cimas), A 5.
 Chastel Blanc = Safitha, B 7.
 Chastel de Ruge, Rugia, C 4.
 Cheih el-Hadid, Cheik el-Hadid, D 2.
 Chouba = Al-Qoubba, E 6.
 Cimas (Chamié), A 5.
 Cofra = Kefr Abit, C 3.
 Coible (Le) = Khawabi, B 6.
 Colcas = Qaraqousé, B 3.
 Colée (La) = Qoleia, C 6.
 Coliath, B 7.
 Come = Kem Ayé, C 4.
 Coquet = Qoueïqa, B 5.
 Coquet = Kaukaï, B 6.
 Corbara = Somberi, B 3.
 Corcois = Karto, B 7.
 Corconai = Keurkené, B 4.
 Corconium = Karnoubié, B 7.
 Cordia = Kerdiyé, B 6.
 Coricie = Khoros, D 1.
 Corrosie = Qourshiyé, B 4.
 Corsehél, D 2.
 Corveis = Kherbé, B 6.
 Coselbie = Qessabine, B 5 et B 6.
 Crac des Chevaliers = Hosn el Akrad, Qal'at el Hosn,
 C 7.
 Cursat = Qal'at Qoseir, B 3.

 Daher el-Ain (Aer, Hayr), B 8.
 Dana, D 3.
 Daphné, B 3.
 Daraya (Derie), B 8.
 Darhariyoun = Djamahiriyoun, B 5.
 Darkoush, C 4.
 Demirek, C 2.
 Dendema = Midenbo, C 3.
 Derie = Darhaya, B 8.
 Djamahiriyoun (Darhariyoun), B 5.
 Djazr, D 3, D 4.
 Djebel Ahmar = Kizil Dag, B 2, B 3.
 Djebel Akkar, B 8, C 8.
 Djebel Akroum, C 8.

 Djebel Ala, C 3, D 3.
 Djebel Annabiyaté, C 4.
 Djebel Ansarieh, C 6, C 5.
 Djebel Aqra, B 4.
 Djebel Arbain, B 5.
 Djebel Baer, B 4.
 Djebel Bahra, B 5, B 6.
 Djebel Bani Oulaïm, D 4, C 4.
 Djebel Barisha, C 3, D 3.
 Djebel Bassit, B 4.
 Djebel Darious, B 5, C 5.
 Djebel Dovilé, C 3.
 Djebel Helou, C 7.
 Djebel Lailoun, E 2.
 Djebel Mecherfi (Moshrifia), E 3.
 Djebel Mousa, B 3.
 Djebel Oustani, C 4.
 Djebel Qoseir, C 3.
 Djebel Seman, D 3.
 Djebel Soumaq, C 5, D 4.
 Djebel Teriil, B 6, B 7.
 Djebel Zawiyé, C 4, D 4.
 Djebelé (Zibel, Gibel), B 5.
 Djenin (Gennen), C 7.
 Djerisiyé (Gorrosia), B 6.
 Djsir Acharné voy. Acharné.
 Djsir el Hadid, C 3.
 Djsir Mourad Pasha, C 2.
 Djsir es-Shoghr, C 4.
 Douma, B 8.
 Dreïkiche, B 7.
 Durcarbe = Teurkab, B 7.

 Effdar = Fidar el Fouqa, A 9.
 Eixserc (Le Sarc) = Qal'at el Qser, C 7.
 Elezi (Melechîn), B 3.
 Emma = Imm, D 3.
 Enfeh (Nephîn), A 8.
 Ennazé (Anodesim), B 6.
 Erbenambre = Hab Nemra, C 7.
 Erhac = Kesrek, A 3.
 Ericium (castellum) = Hreissoun, B 6.
 Ermenaz = Hermiz Bougazi, C 3.
 Ett Touné, B 5.

 Falloun, D 4.
 Farangi = Kefrendjé, C 4.
 Farmith = Kafer Meit, C 4.
 Fassia = Ras el Fasri, A 4.
 Fauda = Saoudé, B 7.
 Felicium = Qal'at el Feliz, C 7.
 Fellara = el Hara, B 7.
 Femie (Apamée) = Qal'at el Moudiq, C 5.
 Fernum (flumen) voy. Oronte.
 Ferzala (Phargaala), C 3.
 Fidar el Faouqa (Effdar), A 9.
 Fiha (Fillehîn), B 5.
 Fillehîn, B 5.
 Fonndoq, D 3.
 Fons Muratus, C 4.
 Fontaines (Chasel des), C 7.

- Fu'a, D 4.
- Gabronie = Ghalboune, A 9.
 Gaigon = Qaïqoun, C 4.
 Gaston, Gastin = Baghras, C 2.
 Gennen = Djenin, C 7.
 Gereneis = Ghenneré, B 5.
 Ghab, C 5.
 Ghalboune (Gabronie), A 9.
 Ghani = Kaynon, C 4.
 Ghenneré (Gereneis), B 5.
 Giaour Dagh, C 2.
 Gibel = Djebelé, B 5.
 Gibelacar = Akkar, C 8.
 Giblet (Byblos), A 9.
 Glorieta = Ibn Hani, A 5.
 Gorrosia = Djerisiyé, B 6.
 Gué de la Balaine, D 3.
- Haabé (Abba), B 8.
 Hab = Bordj Hab, C 4.
 Hab Nemra (Erbenambre), C 7.
 Habela (Bella), B 8.
 Haddadé (Hadid), C 6.
 Hadir, E 4.
 Hadjar el Abiad (Apia), C 7.
 Hadjar Choghlan (La Roche Guillaume), C 2.
 Haffé, B 5.
 Hallane, E 3.
 Halaqa (plaine d'), D 3.
 Halba (Albe), B 8.
 Hallouz (Alus), C 4.
 Hama, D 6.
 Hamidé (Homédin), B 5.
 Hanadia = Hennadié, B 5.
 Hara (el), Fellara, B 7.
 Harbel (Arpa), E 2.
 Harbi (Herbin), B 5.
 Hardine (Ardin), B 8.
 Haret ez-Zaarour, B 5.
 Harim (Harrenc), C 3.
 Harrenc, C 3.
 Hasart = Azaz, E 2.
 Hassihé (Assis), B 2.
 Hatab = Aïntab, *hors carte. Voy. F 1.*
 Hayaline = Zalin, C 5.
 Hayr, Aer = Daher el-Aïn, B 8.
 Hazzour (Asor), C 6, C 7.
 Helmedel = el Madjel, C 7.
 Hennadié (Hanadia), B 5.
 Herbin = Harbi, B 5.
 Heri (Le Puy du Conestable), A 8.
 Hermiz Bougazi (Ermenaz), C 3.
 Hersen (Kershené), D 2.
 Hessane (Assenem), B 5.
 Hisen = Houssainiyé, B 5.
 Hisn Batriki = Kafr Batra, D 2.
 Hisn at-Tinat (Canamella), B 1.
 Homédin = Hamidé, B 5.
 Homs (La Chamelle), D 7. — Lac de Homs, C 7, D 7.
 Hosn Soleiman, C 6.
- Hotal = Ouata el-Bohane, A 9.
 Houénié Kastal (Livonia), C 4.
 Houpiik Tehaï, C 1, C 2, D 1.
 Houssainiyé (Hisen), B 5.
 Hreissoun (Ericium), B 6.
- Ibn Hani (Glorieta), A 5.
 Idlib, D 4.
 Imm (Emma), D 3.
 Inab (Nepa), C 4.
 Iskandria (Alexandrette), B 2.
 Ispanak (Polateli, Platta), E 1.
- Jiblaya = Fiha, B 5.
 Jouamisseh (Sumessa), B 7.
 Joubb Maarrata, C 4.
- Kafar Rouma, D 5.
 Kafaracha, Cafaracha = Kafr Aqa, C 7.
 Kafer Haleb, D 3.
 Kafer Meit (Farmith), C 4.
 Kafer Qouas (Caphertavas), A 9.
 Kafer Salé (Cafarsequel), A 9.
 Kafr Aqa (Kafaracha), C 7.
 Kafr Batra (Hisn Batriki, Batriké), D 2.
 Kafr Kahel (Caphrael), B 8.
 Kafr Kilé, D 3.
 Kahf (el), B 6.
 Kalach (Quils), A 9.
 Kamlié (Le Camel), C 6.
 Karnoubié (Corconium), B 7.
 Karto (Corcoïs), B 7.
 Kaukaï (Coquet), B 6.
 Kaynon (Ghani), C 4.
 Kefr Abit (Cofra), C 3.
 Kefrendjé (Farangi), C 4.
 Kefroun i Zérik (Le Sarc), C 7.
 Kella = Kafr Kilé, D 3.
 Kem Ayé (Come), C 4.
 Kerchené (Hersen), D 2.
 Kerdiyé (Cordia), B 6.
 Kesrek (Erhac), A 3.
 Keurkené (Corconal), B 4.
 Kfar Rich (Kafaracha, Cafaracha), C 7.
 Khan Cheïkhoun (Asfouna), D 5.
 Kharayeb (Khariba), C 6.
 Khariba, C 6.
 Khawabi (Le Coïble), B 6.
 Kherbé (Corveis), B 6.
 Khourbet Hazzour (Asor), C 6, C 7.
 Khoros (Coricie), D 1.
 Khrab Marqiyé (Maracée), B 6.
 Kilis, E 2.
 Kinet (Canamella), B 1.
 Kiz Kalessi, C 2.
 Kizil Dagh (Djebel Ahmar), B 2, B 3.
 Kohane, D 2.
 Kortmane (Cartamare), C 6.
 Koumith, D 2.
 Kurd Dagh, D 1, D 2.

- Lacoba = Laqbé, D 4.
 Lacum (Tell Kalakh), C 7.
 Laicas (Argyrokastron) = Qal'at Olleïqa, B 6.
 Laitor, B 4.
 Lakma = Raqmé, C 6.
 Laqbé (Lacoba), D 4.
 Latamné = Tell Latmin, D 5.
 Lattaquié (La Liche), A 5.
 Le Beïzar = Beit Zahra, C 7.
 Lebona = Lebwé, C 9.
 Lebwé, C 9.
 Letché, D 1.
 Liban, C 8.
 Liche (La) (Laodicée) = Lattaquié, A 5.
 Livonia = Houénié Kastal, C 4.
 Logis = el Aouaj, C 5.
 Luchen (Toron del Lucan), C 6.
 Luzin = Tell Aïn Laouzine, C 4.

 Maarab (Maarban), A 9.
 Maarban, A 9.
 Maarban = Mayrouba, A 9.
 Maarbo (Marciban), B 7.
 Maarat Masrin, D 3.
 Maarat en-Noman (La Marre), D 4, D 5.
 Maarata (Fons Muratus), C 4.
 Maarta (Marésie), D 3.
 Magaytemme = Mahouarté, B 6.
 Mahouarté B 6.
 Majdel (el) (Helmedel), C 7.
 Malaïcas (Malavans), B 6.
 Malavans (Malaïcas, Manîqa) = Qal'at Qsabiyyé, B 6.
 Mamoul Ouchagui (Bathemolin), D 2.
 Manacusine, B 7.
 Manîqa, B 6.
 Maoush (Meois), B 6.
 Maraclée = Krab Marqiyé, B 6. — Tour de —, B 6.
 Marciban = Maarbo, B 7.
 Mardabech = Merdeyé, D 7.
 Mardikh (Merdic), D 4.
 Mardj Dabiq, F 2.
 Marésie = Maarta, D 3.
 Marésie = Tatmarach, E 2.
 Margat = el Marqab, B 6.
 Mariamine, C 7.
 Marmoniza = Marmarita, C 7.
 Marmarita, C 7.
 Marqab (Margat), B 6.
 Marre (La) = Maarat en-Noman, D 4, D 5.
 Mastabe, Mastaba = Mastabeh, B 7.
 Masyaf, C 6.
 Matron = Merrané, B 6.
 Mayrouba (Maarban), A 9.
 Mchairfé (Meseraf), B 6.
 Mchairfé (Rugia, Chastel de Ruge), C 4.
 Mechleh el-Bordj (Melechin), C 7.
 Mechmechane (Besmesyn), C 4.
 Mechta = Mesquié, C 7.
 Medera = Mezraat, B 8.
 Medjdelya (Misdelia), B 8.
 Melechin = Mechleh el-Bordj, C 7.

 Melessin = Elezi, B 3.
 Memboa, C 8.
 Membouha (cavea de Memboa), C 8.
 Meois = Maoush, B 6.
 Merdeyé (Mardabech), D 7.
 Merdic = Mardikh, D 4.
 Merrane (Matron), B 6.
 Meserafe = Mchairfé, B 6.
 Mesquie = Mechta, C 7.
 Meuserac = Morselek, B 4.
 Mezraat = Medera, B 8.
 Miadoun, B 3.
 Midenbo (Dendema), C 3.
 Misdelia = Medjdelya, B 8.
 Mochrifah, Djebel Mecherfi, E 3.
 Moinetre (Le) = Mouneitira, B 9.
 Mont-Cassius, B 4.
 Mont-Parlier (Mont Cassius) = Djebel Aqra, B 4.
 Mont-Pélerin (Château du) = Qal'at Sandjill, B 8.
 Montagne Noire = Amanus, C 2.
 Montferrand = Barin, C 6.
 Morrat (Noortha), B 4.
 Morselek (Meuserac), B 4.
 Mouneitira (Le Moinetre), B 9.
 Mourek (Muserac), D 5.
 Mouslimiyé, E 3.
 Muqawama = Aïn Mubaraqqa, E 3.
 Muserac = Mourek, D 5.

 Naharia = Narlidjé, C 3.
 Nahr Abiad, C 4.
 Nahr Abou Ali (ouadi Qadisha), B 8.
 Nahr Abrash, B 7.
 Nahr Afrin, D 2.
 Nahr Akkar, B 7.
 Nahr Amrit, B 7.
 Nahr el-Arouz, B 7.
 Nahr Arqa, B 8.
 Nahr Banyas, B 6.
 Nahr Barid, B 8.
 Nahr el Bas, B 6.
 Nahr el-Djoz, A 8.
 Nahr el-Fedar, A 9.
 Nahr Ghamqé, B 7.
 Nahr Housseïn, B 6.
 Nahr Hreïssoun, B 6.
 Nahr Ibrahim, A 9.
 Nahr Ismailié, B 6.
 Nahr Jobar, B 6.
 Nahr el-Kébir, B 5, B 4.
 Nahr el-Kébir sud, B 7, C 7.
 Nahr el-Khalifé, B 7, C 7.
 Nahr Krach, B 7.
 Nahr Laqbé, C 6.
 Nahr Marqiyé, B 6.
 Nahr Mendjez, C 7.
 Nahr al-Mu'amaltain, A 9.
 Nahr Qadisha (Nahr Abou Ali), B 8.
 Nahr Qaouaq, C 4.
 Nahr Qouaïq, E 3.
 Nahr er Ramlé, B 5.

- Nahr er Rous, B 5.
 Nahr es-Sabté, C 7.
 Nahr Sarrout, C 6.
 Nahr es-Sinn, B 6.
 Nahr Snobar, B 5.
 Nahr Yaghra, C 2.
 Naqarine = Naqira el Akharine, E 3.
 Naqira el-Akharine, E 3.
 Narlidjé (Naharia), C 3.
 Nenenta = Ninnenté, B 5.
 Neni (Ninet), B 5.
 Nepa = Inab, C 4.
 Nephin = Enfeh, A 8.
 Ninet (Neni), B 5.
 Ninnenté (Nenenta), B 5.
 Noortha (Morrat), B 4.
 Nubia = Aannabiyé, B 7.

 Ordou, B 4.
 Ouadi Chadra, C 7.
 Ouadi el Meis, C 7.
 Ouadi el Mezrab, C 7.
 Ouadi Nasriyé, C 7.
 Ouadi Qadisha (Nahr Abou Ali), B 8.
 Ouata Arouid, B 5.
 Ouata el-Behane, A 9.
 Oubine = Ubin, B 6.
 Oronte (Flumen Fernum), B 3, C 3, C 4, C 5, C 6, D 6,
 D 7, C 8, C 9.

 Pangeregan (Pharang) = Bkerrama, B 5.
 Pas (Le) Païen, A 9.
 Passe (La) Saint-Guillaume, A 8.
 Patlakli (Platta), E 2.
 Payass (Baïesses), B 1.
 Pharang (Pangeregan), B 5.
 Phargaala = Ferzala, C 3.
 Pilier de Jonas, C 2.
 Platta = Patlakli, E 2.
 Platta = Polateli, E 1.
 Port Bonnel = Arsouz, B 2.
 Port des Francs, A 3.
 Port Saint-Siméon (Le Soudin), B 3.
 Portelle (La), C 2.
 Pospos = Bezbass, C 4.
 Potama = Bogharma, B 5.
 Puy (le) du Conestable = Héri, A 8.

 Qadmous (Cademois), B 6.
 Qaiqoun (Gaigon), C 4.
 Qala (La Roche de Roissol), A 3.
 Qal'at el Aïdo (el Aïd), B 4.
 Qal'at Areymeh (Arima), B 7.
 Qal'at el-Felîz (Felicium), C 7.
 Qal'at Mehelbé (Balatonos), B 5.
 Qal'at el-Moudiq (Fémie, Apamée), C 5.
 Qal'at Mousseïliha, A 8.
 Qal'at Olleïqa (Laicas), B 6.
 Qal'at Qoseir (Cursat), B 3.
 Qal'at Qsabiyé (Malavans), B 6.
 Qal'at el Qser (Le Sarc), C 7.

 Qal'at er Rous (Russa), B 5.
 Qal'at Salah ed-Din (Saone, Sahyouin), B 5.
 Qal'at Sandjill (Mont-Pélerin), B 8.
 Qal'at Seman, D 3.
 Qal'at es-Sikka (villa Sicca), C 7.
 Qal'at Yahmour (castrum Rubrum), B 7.
 Qalmoun (Calamon), A 8.
 Qamoua (Cham), B 5.
 Qara Sou, C 2, D 1.
 Qaraqousé (Colcas), B 3.
 Qarqar, C 4.
 Qasr el-Benat (castrum Puellarum), D 3.
 Qassab (Casembelle), B 4.
 Qastal Qara Magra (Yaghra), C 2.
 Qastoun, C 4.
 Qerdaha, B 5.
 Qessabine (Coselbie), B 5, B 6.
 Qinnesrin, E 3.
 Qiqaïniyé (Sikania), C 7.
 Qlaiyé (Qoleï'a), B 5.
 Qolaïa (el Qrayate), C 6.
 Qoleï'a (La Colée), C 6.
 Qoleï'a = el Qlaiyé, B 5.
 Qorn Halié (Carnehalia), B 5.
 Qoslar Peunar (Casnapor), B 4.
 Qoubayat, C 7.
 Qoueïqa (Coquet), B 5.
 Qourshiyé (Corrosie), B 4.
 Qozli Peunar (Platta), E 2.
 Qrayate (el) (Qolai'a), C 6.
 Quasse = Kafer Qouas (Caphartavas), A 9.
 Quils = Kalach, A 9.

 Rafanéé, C 6.
 Raqmé (Lakma), C 6.
 Ras el Basit, A 4.
 Ras Belde, B 6.
 Ras Chaqqa, A 8.
 Ras el Fasri (Fassia), A 4.
 Ras el Khanzir, A 3.
 Ras ibn Hani, A 5.
 Ras Meska (Remesca), B 8.
 Rasesta (Arsexta), A 9.
 Ravendel (Rouanda-Kalessi), E 1.
 Remesca = Ras Meska, B 8.
 Resafl, C 6.
 Resclause (La), D 7.
 Reyhaniyé (Artah), D 3.
 Rigara (Tricararia), B 4.
 Riha, D 4.
 Roche Guillaume = Hadjar Choghlan, Tchivlan Kalé,
 C 2.
 Roche de Roissol = Qala, A 3.
 Rouad (île de), B 7.
 Rouanda-Kalessi (Ravendel), E 1.
 Roudj (le), C 4.
 Rugia (Chastel de Ruge) = Mchairfé, C 4.
 Russa (Allarouz), C 4.
 Russa = Qal'at er-Rous, B 5.

 Safitha (Chastel Blanc), B 7.

- Safsaf (Sofaif), C 3.
 Sahyoun (Saone), B 5.
 Sakaltoutan, C 2.
 Sallourine (Astalorin), B 5.
 Saloria = Tell Sillour, D 2.
 Salqin, C 3.
 Saone = Sahyoun, Qa'at Salah ed-Din, B 5.
 Saoudé (Fauda), B 7.
 Sarc (Le) (Eixserc) = Qa'at el Qser, Kefroun i Zerik, C 7.
 Sardone = Zerdana, D 3.
 Sarisaki, C 2.
 Sarmaniyé, C 4.
 Sarmeda (Sarmit), D 3.
 Sebrine (Besebim), A 9.
 Seferie, C 3.
 Semouqa (Somaquié), C 7.
 Sermin, D 4.
 Serram (Soram), A 9.
 Shaqif Kafer Doubbin (Cava), C 4.
 Sheizar, D 6.
 Shoghr et Bakas, C 4.
 Sikania = Qiqaniyé, C 7.
 Sindiané (Cendiana), B 7.
 Sindiané (Cendina), C 7.
 Sir ed-Danyé (Cerapténie), B 8.
 Siroba = Snobar, A 9.
 Smar Djebeil, A 8.
 Snobar (Siroba), A 9.
 Sobra = Soura, A 8.
 Soebe = Assaibé, B 6.
 Sofaif (Safsaf), C 3.
 Somaquié = Semouqa, C 7.
 Somberi (Corbara), B 3.
 Soram (Serrane), A 9.
 Soran, D 5.
 Soudin (Le) (Port Saint-Simeon), B 3.
 Soura (Sobra), A 8.
 Souweidiyé, B 3.
 Suijak = Zouayek, B 4.
 Sumessa = Jouamisseh, B 7.
 Syn (Chain), B 8.

 Tabardia, A 9.
 Tabbet Hanna (Banna), B 7.
 Tala = Tell Aali, C 4.
 Talaa (Tolée), B 7.
 Talaminia = Tell Mannas, D 5.
 Talaore = Tell Houeri, B 5.
 Tana Ahmed, C 2.
 Tatmarach (Marésie), E 2.
 Tchiylan Kalé (La Roche Guillaume), C 2.
 Teffaha, B 6.
 Teledhep = Tell ed-Dahab, C 7.
 Tell Aali (Tala), C 4.
 Tell Adé = Tell Aghdi, D 3.
 Tell Afoun, D 6.
 Tell Ammar, C 3.
 Tell Aqibrin, D 3.

 Tell ed-Dahab (Teledhep), C 7.
 Tell Danith, D 4.
 Tell Hiraq, E 2.
 Tell Houeri (Talaore), B 5.
 Tell ibn Macher (Acharné), C 5.
 Tell Kalakh (Lacum), C 7.
 Tell Kashfahan = Aïn el Hachchaché, C 4.
 Tell Khalifé, B 7.
 Tell Krah (Tell Hiraq), E 2.
 Tell Latmin = Latamné, D 5.
 Tell Mannas (Talaminia), D 5.
 Tell Melak, C 5.
 Tell Nawas, D 3.
 Tell Rouba, C 4.
 Tell Sillour (Saloria), D 2.
 Tell Sultan, E 4.
 Tell Termese, C 6.
 Tell Toum (Totomota), D 3.
 Tell Tulul, C 5.
 Terbezec (Trapesac), C 2.
 Terez, C 7.
 Terre de Galife, C 7.
 Teurkab (Durcarbe), B 7.
 Tibil (Tubbal), E 2.
 Tiron, B 6.
 Tizin, D 3.
 Toklé (Tour de), B 7.
 Tolée = Talaa, B 7.
 Toron de Belda (Belne, Beaude) = Beldeh, B 6.
 Toron del Lucan (Luchen) = Aïn Halaqin, C 6.
 Torosse, B 4.
 Tortose (Tartous), B 7.
 Totomota = Tell Toum, D 3.
 Touban, C 7.
 Touranda, D 2.
 Tourmanin, D 3.
 Trapesac = Terbezec, Darb Sakt, C 2.
 Tricaria = Rigara, B 4.
 Triple = Tripoli, A 8.
 Tripoli, A 8.
 Tubbal = Tibil, E 2.

 Ubin (Oubine), B 6.

 Val de Corbon Corbora, B 3.
 Valenie = Banyas, B 6.
 Vaquer = Bach Beri, C 3.
 Villa Russa, A 9.
 Villa Sicca = Qa'at es-Sikka, C 7.

 Yaghra = Qastal Qara Yaghra, C 2.

 Zalin = Hayaline, C 5.
 Zara, C 7.
 Zardas = Zarda, A 9.
 Zerdana (Sardone), D 3.
 Zibel (Gibel) = Djebelé, B 5.
 Zouayek, B 4.

TABLE DES NOMS DE LIEUX CITÉS DANS LE TEXTE

- Aannabiyé, 20.
 Aanadia, 79.
 Abba, 189.
 Abdin, 185.
 Abou Halqa, 187, 207 n. 4.
 Abou Qobeis (fr. Bochebeis, Bokebeis, Bochabes.), 16,
 19, 35 n. 3, 36, 38, 39, 40, 42, 62 n. 2, 64, 114, 180,
 196, 198, 231, 264 n. 4.
 Abou Senan (fr. Busenem), 16.
 Abou Shamra, 11, 293.
 Acharné, 40, 64, 94, 96. Voy. aussi Tell ibn Macher.
 Adana, 54, 68, 69, 92, 93, 167, 180.
 Addin = Abdin, 185.
 Adonis (fleuve), 9, 306. Voy. aussi Nahr Ibrahim.
 Aer, 187.
 Afamiah = Apamée, 130 n. 2.
 Afoun, 33.
 Afqa, 14, 306.
 Afsiyé, 158 n. 2.
Ager sanguinis, 86, 101, 149, 150-152 n. 5, 221, 222,
 260, 341.
 Agoult = Goult (Vaucluse), 9 n. 6.
 Agrest (piscaria), 67. 221 n. 2. Voy. Yaghra.
 Ahagg, 104.
 Ahmar Zrir, 189.
 Aïas (Lajazzo), 52, 70, 168, 180.
 el-Aïd (ou Alidhoun), voy. Qal'at el-Aïdo.
 Aïdié (ou Ydié) = casale Sancti Ægidii, 75.
 Aieslo, 188, 327 n. 5.
 Aigues-Mortes (Gard), 175.
 Aillant-sur-Milleron (Loiret), 198 n. 11.
 Aillant-sur-Tholon (Yonne), 198 n. 11.
 Ailot, 188.
 Ain el-Arab, voy. Bordj Arab.
 Ain al-Arous, 87, 103. Voy. aussi Allarouz.
 Ain Djaloud, 179, 180.
 Ain Djarr (ou Andjarr), 27.
 Ain el-Hachchaché, 81, 87 n. 4, 129. Voy. aussi Tell
 Kashfahan.
 Ain Halaqin voy. Vallis de Luchen.
 Ain el-Isan, 61. Voy. Arcican.
 Ain Koga, 78.
 Ain Laouzine (ou Tell Ain Laouzine) = Luzin, 61, 73
 n. 7, 196 n. 11.
 Ain el-Louzé, 74, 198.
 Ain Mubaraqa, 112.
 Ain el-Tell, 129.
 Ain Zerqa (la source bleue), 13.
 Aintab (ou Hatab), 5, 114, 118, 121, 183, 361.
 Akkar (fr. Gibelacar, Guibelacard), VIII, 15, 16, 17, 18,
 22, 35 n. 5, 153, 160, 182, 187, 188, 211, 235, 252,
 255, 257, 298, 306, 307 à 309, 316, 328, 355 n. 6.
 Voy. aussi Gibelacar. — (plaine d'), 4, 12, 13, 14,
 15, 19 n. 5, 154, 180, 186 n. 2, 204, 311, 327. —
 (Djebel) voy. Djebel Akkar.
 Akoun, 16 n. 7.
 Al, 148.
 Al-Balat, 100 n. 1.
 Al-Bara, 63, 84, 89, 90, 91, 93, 103, 104, 107, 116, 138,
 196 n. 11, 243.
 Al-Qoubba (ou Qubbat Mulaib), 98, 112, 137.
 Al-Sadi, 114.
 Alamout (en Mazenderan), 36, 42.
 Albe, 17, 180. Voy. aussi Halba.
 Albot = Bal el-Louta, 75, 193, 194.
 Albus, 191, 336.
 Alep (Halapia), x, 18, 22, 27, 40, 47, 51, 52, 59, 60, 62,
 66, 72, 84, 88, 91-99, 103, 104, 106-117, 119-125, 133,
 136, 137, 138, 148, 151, 159, 162, 167, 171, 174, 175,
 178, 179, 183, 219, 220, 222, 224-226, 229, 234, 259
 n. 7, 260, 263, 268, 284 n. 1, 307, 313, 321, 341, 343,
 344, 345, 361.
 Alexandrette = Iskandria, x, 3, 5, 46, 51-53, 68, 70,
 71, 113, 118, 131, 161, 166, 168, 170 n. 5, 180, 363.
 Algérie, 243.
 Ali (el), 188.
 Alidhoun (ou el-Aïd), 130. Voy. aussi Qal'at el-Aïdo.
 Allarouz (ou Ain al-Arous) (Russa), 84, 86, 87, 103,
 223. Voy. aussi Russa.
 Alleïqa (ou Olleïqa. Fr. Laïcas), 37, 147. Voy. aussi
 Laïcas.
 Alma (el), 16 n. 7, 185.
 Alma Dagh (chafne de l'Amanus), 5.
 Alos, 74, 197.
 Alus, 79, 196.
 Amanus (Montagne noire), 5, 50, 67, 68, 70-72, 131,
 161, 162, 196, 355, 364.
 Amarseir (source), 189.
 Amioun, 327.
 Amman, 223.

- Amouq (el) ou el-Amq, 51, 67. Voy. aussi Antioche (lac d').
- Amq (el) ou el-Amouq, 5, 67, 72, 116 n. 5, 131, 361. Voy. aussi Antioche (lac d'). — district, 166, 169.
- Amrit, 13.
- Amyadoun (el), 181.
- Anab, voy. Nepa.
- Anaqib, 67, 116.
- Anatolie, 7, 8, 180, 203, 287, 293.
- Anaz (tour d') (castellum Boquée) voy. Boquée.
- Anazarba (plaine d'), 111.
- Andeket, 17.
- Andelys (les) (Eure), 284 n. 2.
- Andesim voy. Anodesim.
- Andjarr (ou Ain Djarr), 23, 27.
- Androussé, 193.
- Angleterre, 159, 166, 174, 181.
- Ankara, 244.
- Andesim (ou Andesim) = Ennazé, 75, 191, 193, 198, 336.
- Antartous, voy. Tortose, 13.
- Anti-Liban, 3, 13, 27, 343.
- Antioche, principauté, *passim*. — ville, 3, 5, 7, 13, 22, 24, 33, 45-65, 59, 62, 67, 68, 75, 76, 79, 84-86, 88-90, 92-98, 101-104, 106, 109-111, 113, 115-124, 131, 132, 136, 138, 141, 147, 149-151, 153, 155, 158 n. 2, 159-162, 166-170, 175, 179, 181, 183, 206, 215, 218-221 n. 1, 223-227, 229, 243, 260, 264, 265, 267 n. 5, 269, 341, 344, 346, 351, 352, 355, 359, 361, 363, 364, 369. — Maison de l'Hôpital, 157.
- Antioche (lac d') = el-Amq ou Amouq, 5, 66, 67, 116 n. 5, 122 n. 2, 166, 221 n. 2, 265.
- Anti-Taurus, 5, 67, 89.
- el-Aouaj (Logis), 64.
- Apamée (Femie, Femia, Afamya, Paumiers) = Qal'at el-Moudiq, ix, 13, 22, 35, 45, 54, 60 n. 5, 63-64, 74, 85-88, 91, 93, 94, 96, 97, 99, 100, 108, 116, 117, 119, 120, 135-138, 149, 155, 219-221, 263, 280-337. — (lac d'), 345.
- Apia, 186.
- Aradus voy. Rouad (île de).
- Aragon, 181.
- Archas (ou Arches) = Arqa, 8, 12, 13, 15, 16, 18, 22, 25, 27, 31, 160, 180, 186, 188, 249, 250, 252, 257, 294, 308, 312, 315.
- Aramon (Gard), 297.
- Archamia, 193.
- Archei Qibar, 65.
- Arches, 180. Voy. Archas.
- Arcican = Ain el-Isan (ou Arzarhane ou Arzghan), 61, 62 n. 1, 73 n. 7, 78 n. 6, 81, 83, 84, 86, 87, 97, 111, 116, 117, 121, 122, 129, 135, 138, 149, 159, 166, 194, 196 n. 11, 197, 225.
- Ard Artousi, fr. Artésie (Cté de Tripoli), 12.
- Ard el-Ftaha, 37 n. 3. Voy. Fons Muratus.
- Ard el-Hatim, 117.
- Ard Mahmoud, 87.
- Ardacium, 185.
- Ardé, 185.
- Ardin, 187.
- Areymeh (ou Qal'at Areymeh), 17, 313. Voy. Arima.
- Argyrokastron, 39, 333. Voy. Laicas.
- Arima = Areymeh (ou Qal'at Areymeh, el-Oraimah), 13, 17, 135, 160, 186, 243, 249, 250, 252, 255, 256, 257, 307, 311 n. 3, 313 à 316, Plan, 314.
- Arisan (Barisan, auj. Archei Qibar), 65.
- Arménie (ou Ermenie), 166. — Petite Arménie, 52, 68, 70, 71, 72, 133, 171, 364.
- Aroath, 186.
- Arpa, 224 n. 4.
- Arqa, 8, 12, 13, 17, 180, 186, 294, 331. Voy. aussi Archas.
- Arsaxa, 189.
- Arslan Boghaz, 68.
- Arsouf, 142, 143, 165, 206.
- Arsouz (gr. Rhosos, fr. Port Bonnel), x, 70, 71, 132, 161, 363. Voy. aussi Port Bonnel.
- Arsur, 326.
- Artah = Reyhaniyé, 12 n. 8, 65, 66, 67, 89, 93, 94, 100, 115, 116, 117, 121, 122, 136, 341, 343. Voy. aussi Artésie (Ppté d'Antioche).
- Artésie (Cté. de Tripoli) Gr. Orthosia = Ard Artousi, 12.
- Artésie (Ppté. d'Antioche) (Artah) = Reyhaniyé, 12 n. 8, 60, 65, 66, 89, 101, 102, 116, 136. Voy. aussi Artah.
- Arzarhane, 61, 117. Voy. aussi Arcican.
- Arzghan, 73 n. 7, 197. Voy. aussi Arcican.
- Ascalon, 41, 92 n. 2, 108, 124, 143, 146, 147, 158, 165, 210 n. 3.
- Asfouna, 92, 93.
- Asie, 178. — Asie Mineure, 166, 237.
- Asor, 20.
- Aqabah (golfe d'), 223.
- Aqueduc de Trajan (ou de Daphné), 46, 51.
- Aqsa (el), 158.
- Assaïbé, 194.
- Assassins (Territoire des) voir Territoire des Assassins.
- Assené, 75, 196.
- Assenem, 75, 196.
- Assis, 158 n. 2.
- Astalarin (ou Astanori, Astanors, Astanor), 194, 198.
- Athareb, 24, 35, 60, 84, 92, 95, 97, 100, 102, 104 n. 3, 136, 137, 138, 139, 344. Voy. aussi Cerep.
- Athlit (Chastel Pèlerin), vii-viii, 144, 152, 153, 157, 291.
- Atma, 66, 124.
- At-Toûn, 218, 229.
- Ayoun el Ouadi, 20.
- Azaz, 5, 40, 66, 89, 90, 98, 103, 104, 117, 162 n. 10, 178, 222, 343-344. Voy. aussi Hazart.
- Baalat Gebal (temple de), 210.
- Baalbeck, 14, 22, 26, 27, 30, 187, 305, 306, 307, 313.
- Bab, 95, 98, 106, 107, 109, 114, 137.
- Bab Iskandria, 70 n. 3, Voy. aussi Portelle (La).
- Bab el-Louta (ou Babollouta, fr. Albot), 75, 194.
- Babisqa, 100 n. 3.
- Baccar (val de) voy. Beqa (La).
- Bach Beri, 78.
- Bachfela = Beqfala, 78, 130, 359.
- Bachtalida, 188.
- Bagai (Tunisie), 243 n. 1.

- Bagdad, 117, 166, 178.
 Baghras (Pagrae; fr. Gaston, Guaston, Gastin), 71, 72, 113, 131, 132, 149, 153, 157, 161, 162, 166, 167, 169-171, 174, 180, 181, 183, 359-360, 361, 364.
 Bagtché (col de), 68.
 Bahani, 186.
 Baho = Bahour, 186.
 Baïesses = Baya, *auj.* Payass, 70.
 Bakas (ou Bekas, fr. La Garde), 79, 81, 83, 87 n. 4, 129, 130, 263, 349-350 (fig. 349), 355.
 Bala, 121 n. 3.
 Balaine (la) ou gué de Balanée, Baleina = Bellané, 65, 121, 124, 345.
 Balanée (gué de) *voy.* Balaine (La).
 Balatonos = Qal'at Mehelbé, 35, 74 n. 1, 80, 99, 129, 130, 220-223, 225-227, 244 n. 3, 246, 333, 335, 339-340 (plan 339). — (port de) *voy.* Djebelé.
 Balda *voy.* Beauce.
 Balena *voy.* Balaine (La).
 Balfounez, 193, 333.
 Balhrouness, 193.
 Balikh, 93.
 Balis, 95 n. 4 et 5, 98.
 Balmis, 61 n. 1, 84, 178, 181, 196 n. 11.
 Banna, 188.
 Banyas (Valenie), 3, 7, 8 n. 1, 35, 36, 54, 74, 75, 94, 95, 111, 127, 131, 132, 135, 159, 160, 171, 191, 193-197, 229, 259, 260, 264, 267 n. 5, 269, 272, 280, 289, 323, 324, 333, 335, 336.
 Banyas du Jourdain (Paneas), 27, 36, 63, 153, 176, 235, 262.
 Baouda, 63 n. 4.
 Baqirha, 100 n. 3.
 Baqueer = Baqaya, 189.
 Barin, 22, 32, 63 n. 1, 112, 149, 321. *Voy.* aussi Montferrand.
 Barisan = Arisan, *auj.* Archei Qibar, 65.
 Barmaya, 193.
 Barouha, 186.
 Barsoldan, 65, 121 n. 3. *Voy.* aussi Bassuet.
 Baruth ou Barut, 172, 234. *Voy.* aussi Beyrouth.
 Basarfout ou Berssaphut = Bzabour, 62, 63, 65 n. 5, 78 n. 6, 92, 110, 116, 136, 159.
 Basouta *voy.* Bassuet.
 Bassora, 37.
 Bassout Kalé, 65, 115, 116. *Voy.* aussi Bassuet.
 Bassuet ou Basouta = Bassout Kalé (fr. Barsoldan), 60 n. 2, 65, 66, 67, 115, 116, 121 n. 3, 135.
 Bathemolin, 65, 121 n. 3.
 Bathselmon, 197. *Voy.* Bessselemon.
 Batriké, 116. *Voy.* aussi Hisn Batriki.
 Batroumine, 188.
 Batroun, 9, 171, 185, 210 n. 3. *Voy.* aussi Boutron (Le).
 Baya, 70.
 Bazbaz, 79.
 Beauce (Balda, Boldo, Belne), 75, 196, 198.
 Beaufort = Qal'at esh Shaqif, VII, VIII, 130, 153, 179, 180, 205, 210, 211, 215, 234, 235, 238, 246, 247, 251, 309, 349.
 Bechestine, 188.
 Bechlamoun ou Beshlamoun, 61, 73 n. 7, 196 n. 11.
Voy. aussi Bessselemon.
 Behara, 185.
 Behesni, 117.
 Behetselin, 94.
 Beida (el), 191.
 Beile, 195.
 Beino, 188 n. 6.
 Beit Aliane ou Beit Alyane, 78, 198.
 Beit Djibrin, 234. *Voy.* aussi Bethgibelin.
 Beit el-Ma ou Betelma *voy.* Daphné (source de).
 Beit Zara (le Beizar), 19.
 Bekas *voy.* Bakas.
 Bekomra, 187, 195.
 Bektachli, 67.
 Belaa (el), 62.
 Beldeh, 95, 135. *Voy.* aussi Toron de Belda.
 Belhacem (château de), VII, 235, 246.
 Bella, 185.
 Bellané, 65, 66, 121. *Voy.* aussi Balaine (la).
 Belmesyn ou Besmesyn = Mechméchane, 61, 73 n. 7, 84, 117, 196.
 Belmys, 61, 73 n. 7, 196.
 Belne *voy.* Beauce.
 Belus (fleuve), 154.
 Belusa, 193.
 Belvoir ou Coquet (château), 160.
 Benharan, 185.
 Beni Haïm, 188.
 Beniaran, 185.
 Beqa (La) (Val de Baccar), 3, 13, 14, 22, 23, 26, 27, 30, 31, 32, 154, 160, 183, 250, 305, 306, 307.
 Beqfala voir Bachfela.
 Bequoqua, 78.
 Berbelearf, 162, 195.
 Berberi, 195.
 Berora, 189.
 Berssaphut *voy.* Basarfout.
 Bertrandimir, 188.
 Besehim, 189.
 Besenen, 75, 193, 194.
 Besharé *voy.* Bscharré.
 Besmedin = Beshmezin, 10, 171.
 Besmesyn voir Belmesyn.
 Bessselemon ou Bathselmon = Bechlamoun, 61, 73 n. 7, 196, 197.
 Bessil = Bessine, 55 n. 3.
 Bessilis = Bseïssine, 55 n. 2.
 Bessine voir Besenen.
 Bessine voir Bessil.
 Bet el-Harf, 195.
 Betaré ou Btar, 20.
 Beteresh, 20.
 Bethamum *voy.* Bethsama.
 Bethgibelin = Beit-Djibrin, 92, 158, 210 n. 3, 234, 262.
 Bethléem, 103.
 Bethleyon, 187.
 Bethorafig, 189.
 Bethsama (Bethamum), 185, 186, 187.
 Bethsedion, 185.
 Betire, 20.
 Betzaal, 188.

- Bexa, 73.
 Beylan (col du), 52, 68, 71, 131, 161, 166, 174, 359, 361.
 Beyrouth (Baruth), 33, 127, 146, 166, 171, 172, 173, 187, 206, 250, 267, 269, 299, 305.
 Bezabor voy. Bzabour.
 Bezbas, 79, 196 n. 10.
 Bezga, 73.
 Bhannin, 186.
 Bikisrail (castellum Vetulae) = Qal'at Beni Israil, 35, 36, 37, 39, 40, 55, 64, 85, 96, 98, 161 n. 5, 170, 261, 337-338.
 Bile voy. Bir.
 Bilio, 195.
 Bir ou Bile = Biredjik, 106, 118, 343.
 Bira (al), 179.
 Biré (el), 17.
 Biré = Biret el-Bab, 106.
 Biredjik voy. Bir.
 Bismaqivé, 34.
 Bkeftine, 188.
 Bkerrama, 74, 197, 198.
 Blanc, 75, 191, 336.
 Blanche-Garde, 92, 210 n. 3, 262, 264 n. 1.
 Blouzé, 193.
 Boché (La) voy. la Boquée.
 Bochebeis ou Bokebeis, 16, 19, 40, 196, 198, 264. Voy. aussi Abou Qobeis.
 Bocombre = Bocumbe, 187, 195.
 Bolferis, 193, 333.
 Bodoleie, 78, 198.
 Bogharma, 74, 197, 198.
 Boldo voy. Beaude.
 Boquée, vallée (Bochée, vallée de Sem) = Bouqaia, VIII, 3, 4, 12, 14, 15, 16, 17, 25, 26, 29, 30, 33, 34, 86, 91, 97, 119, 122, 182, 186, 270, 307. — château (castellum Bochée) = Anaz (tour d'), 15, 16, 25, 32.
 Bordj el-Ades, 11 n. 4.
 Bordj Arab, Ain el-Arab, 17, 188, 255, 327, 328.
 Bordj Bahnnin, 186.
 Bordj Hab, 62, 88. Voy. aussi Hab.
 Bordj Maksour, 16 n. 5, 17, 327.
 Bordj Miâr (Maïar), 17, 327.
 Bordj Mouhash ou Qal'at Mohash, Mahoush, Emm Haouch, 17, 255.
 Bordj Mouheish ou Burj Muhech, 329 (fig. *ibid.*).
 Bordj Qadiset Helena, 329.
 Bordj es-Sabi (Tour du Garçon à Margat), 272, 284-285.
 Bordj Safitha, 252. Voy. aussi Safitha.
 Bordj es Sba, 11 n. 4.
 Bordj Sebna, 104.
 Bordj Selaa, 10, 329.
 Bordj Zara, 17, 255, 327.
 Botsofla, 187.
 Boqa'yah voy. la Boquée.
 Bouqaia voy. la Boquée.
 Bouraya, 55 n. 3.
 Bourgogne, 300.
 Bourounli, 70.
 Bourzey ou Borzeih, Borzo, Bourzo, Bourzaie (antiq. Lysias, fi. Rochefort)auj. Qal'at Marza ou Q. Berzé, 78, 81, 129, 130, 135, 140, 147, 156, 219, 220, 243, 263, 346-348. (Plan, 347).
 Boutourafig, 187 n. 7, 189.
 Boutron (Le) = Batroun, 9, 171, 173, 184, 185, 186 n. 3, 189, 207, 208, 298, 299, 300, 303.
 Bouzaa, 95, 98, 104, 106, 107, 114, 115, 137.
 Brahin (castellum) = Braïne, 75, 193, 194, 196, 264.
 Brain, 189.
 Braïne voy. Brahin (castellum).
 Brindisi (Sicile), 173.
 Bscharré ou Besharé (Buissera), 14, 187.
 Bseïssine, 55 n. 2.
 Btar voir Bétaré.
 Btirsa, 63 n. 4.
 Btouratige, 187 n. 7, 189.
 Buïora, 185.
 Buissera = Bscharré, 14, 186 n. 3, 187.
 Burie, 16.
 Burio ou Busson, 55 n. 3.
 Busenem, 16.
 Byblos, 8 n. 1, 127, 147, 203, 211, 214, 228, 300, 326 n. 1, 371. Voy. aussi Giblet. — (acropole), 211. — (Théâtre), 212 n. 2.
 Byzance, 113, 225 n. 5. Voy. aussi Constantinople.
 Bzabour ou Bezabor, 63. Voy. aussi Basarfout.
 Cademois = Qadmous, 37, 40, 111 n. 4, 196, 264, 336. Voy. aussi Qadmous.
 Cafaracha ou Kafaracha, 14, 186.
 Cafarsequel, 187.
 Caferlatha, 62, 65 n. 5, 92, 110, 116, 136, 226.
 Cafertab (Capharda), 15, 24, 63, 85, 86, 91, 92-94, 97, 98, 103, 104, 108, 115, 119, 136, 137, 139, 141, 147, 148, 221, 223, 224, 226, 341, 343.
 Caïffa, 142, 165, 179, 291.
 Caire (Le), 123, 151, 179, 181.
 Calamella, voy. Canamella.
 Calamon = el-Kalmoun, II, 185, 188.
 Camard (Le) (Camardias, Camardes), 161 n. 5, 170 n. 5.
 Camel (château du) (Kamel, Le Chamel) = Kamlié, 13, 18, 19, 21, 41, 186, 324.
Campus Sanguinis voy. *Ager Sanguinis*.
 Canamella (Calamella) = Hisn at Tinat, auj. Kinet Heuyuku, 70, 161.
 Canosa, 94, 371 n. 1.
 Cantorbery, 52.
 Capharda voy. Cafertab.
 Caphartavas, 189.
 Caphrahael, 187 n. 7, 189.
 Caput Gloriate ou Glorietta = Ibn Hani, 73.
 Carcasia, 197 n. 2.
 Carnehalia = Qorn Halie, 55 n. 3.
 Cartamare = Kortmane, 9, 23, 158 n. 2, 186.
 Carthage, 181.
 Casale Episcopi, 193.
 Casale Sancti Aegidii = Aïdié (ou Ydié), 75, 193.
 Casambella ou Cassebela = Qassab, 73, 79, 102, 196 n. 11.
 Casnapor, 73, 196.
 Castellum Album, 186. Voy. Chastel-Blanc, Safitha.
 Castellum novum = Nordberd, 161 n. 5.

- Castellum Vetulae voy. Bikisrail.
 Castrum Patriarchae voy. Cursat.
 Castrum Puellarum voy. Qasr el-Benat.
 Castrum Rubrum voy. Qal'at Yahmour.
 Caucase, 104, 166.
 Cava ou Cavea, 78, 81 n. 2, 130, 131, 346. Voy. aussi Shaqif Kafar Doubbin.
 Cava de Suet voy. Habis (el).
 Cave de Tyron (Cavea de Tyrum, Shaqif Tiroun), VII, VIII, 30 n. 2, 61 n. 7, 130, 154.
 Cavea de Roob, 154.
 Cendiana, 186.
 Cendina, 186.
 Ceraphtenia, 185.
 Cerep = Athareb, *auj.* Terib, 24, 35, 60, 62, 85, 86, 92, 95-97, 100-104, 106-110, 112-115, 136-139, 147, 148, 155, 221, 222, 224, 226.
 Césarée, 12, 144, 146, 165, 176, 206, 219, 313, 326, 356 n. 1.
 Césarée de Cappadoce, 89.
 Chades (Qadesh) = Tell Nebi Mend, 25, 30.
 Chaghourite, 61.
 Chaise-Dieu (La) (Haute-Loire), monastère, 369.
 Chalcis, 27.
 Chalusset (Haute-Vienne), 356 n. 1.
 Cham, 74, 197, 198.
 Chambon (Puy-de-Dôme), 368.
 Chamelle (La) voy. Homs.
 Chamié, 73, 196 n. 7.
 Champagne, 158, 176, 279.
 Chastel-Blanc (Castellum album) = Safitha, VIII, 15, 17, 18, 20, 21 n. 3, 39, 145, 153, 154, 156, 160, 176, 181 ; 206, 249-258, 267, 268, 270, 277, 289, 291 n. 2, 307, 309, 311 n. 3, 327, 333.
 Voy. aussi Safitha.
 Chastel Pélerin, voy. Athlit.
 Chastel Rouge voy. Qal'at Yahmour.
 Chastel de Ruge (Rubea, Rugia, Rogia, Rubia, Regia, Ruga, Rugea, Ruia, Roida, Subrea.), IX, X, 61, 83-88, 96, 97, 98, 102, 111, 112, 117 n. 1, 119, 120, 129 n. 6, 138, 150, 194, 196 n. 11, 197, 221, 225.
 Chastellet (Le), 144, 149, 152, 159.
 Château des Curdes voy. Crac des Chevaliers.
 Château-Gaillard (Eure), 238 n. 1, 253 n. 3.
 Château Raymond voy. Mahomerie (La).
 Châtillon-Coligny (Loiret), 118 n. 2, 319 n. 1.
 Cheih el-Hadid ou Cheikh al-Hadid, 66, 67, 86, 116, 121.
 Chinon (Indre-et-Loire), 275.
 Chouba, 98, 112.
 Chypre, 8, 10, n. 11, 12, 119, 172, 173, 175, 177, 179, 184, 191, 208, 228, 251, 264 n. 1, 265, 267, 268, 280, 291, 293, 298, 299, 308, 355.
 Cilicie, 5, 54, 68, 69, 70, 92, 93, 94, 111, 113, 130, 131, 155, 161 n. 5, 166-172, 177, 180, 222, 224, 261, 359, 361, 365.
 Cimas, 73, 196.
 Cindiana, 86.
 Cizenburg, 162.
 Cofra, 78.
 Coïble (Le) voy. Khawabi.
 Col des Cèdres, 187.
 Colat es-Sikkat, 186.
 Colcas = Karakussé ou Qaraqousé, 73, 74, 196, 197.
 Colée (La) = el-Coleiah (Qoleia, Qouleih, Qal'at el-Qoleiat, Qolaia, Kala Klea), 18, 20, 21, 38, 207, 299 n. 7.
 Coliath (Gouliat) = Qouleiat (Kleiate, Qlei'at), 13, 17, 32, 154, 180, 186, 311-312. Plan, 311.
 Come, 78, 196.
 Constantinople, 7, 69, 122, 123, 298, 354. Voy. aussi Byzance.
 Coquet, 74, 160, 197. Voy. aussi Belvoir (Château).
 Corbara, 102.
 Corcois, 188.
 Corconai ou Cozconai = Keurkené, 73, 196.
 Corconium, 186.
 Cordia, 193.
 Corrosie, 79, 81, 199.
 Corsehel = Qorsahil (Qazrihal, Qurzel, Gueurzel), 60 n. 2, 65, 66, 121 n. 3.
 Corveis, 193.
 Coselbie, 194.
 Cotentin, 101 n. 4.
 Coudray-Salbart (Deux-Sèvres), 356 n. 1.
 Courou-Coulac, 161 n. 5.
 Coursaut (Le) voy. Cursat.
 Coxon, 89.
 Crac des Chevaliers (Château des Curdes, Crac de l'Hospital, Crat) = Hosn ou Hisn el-Akrad, VII, VIII, IX, X, 4, 15, 16, 18-22, 25-26, 29-34, 40-42, 80, 91, 97, 119, 122, 127, 135, 141, 144, 146, 147, 149, 151, 153-160, 172-176, 177 n. 5, 180-183, 186, 188, 195, 205, 206, 207 n. 6, 208, 210, 214, 215, 217, 228, 234-236, 239, 240, 245, 249-254, 256, 257, 262, 264-271, 273 n. 2, 274, 275, 277, 278 n. 1, 281, 283, 284, 307-309, 311 n. 3, 315, 317, 322-323, 325, 327, 348, 355-357.
 Crac de Montréal (Palestine) voy. Kérak de Moab.
 Cressac (Charente), 122 n. 3.
 Crimée, 180.
 Cumis, 79.
 Cursat (lat. Cursatum, Cursarium, castrum Patriarchae, fr. le Coursaut) = Qoseir (qal'at el-Akd, qal'at es-Zau, Okcusar Kaleikasi), 76, 79, 123, 131, 183, 263, 351-357 (fig., plan, 352-353).
 Dabouriyé, 16.
 Daguiriyoun voy. Djamahiriyoun.
 Daher el-Aïn, 187, 189.
 Damas, X, 27, 36, 40, 52, 98, 111, 116, 123, 124, 127, 137, 145, 152, 175-181, 206, 221, 239 n. 2, 260, 271, 355.
 Damiette, 33, 175, 251.
 Dana, 60, 100.
 Danemark, 125.
 Danith, 62, 110, 136, 149. Voy. aussi Tell Danith.
 Daphné (source de) = Beit el-Ma ou Betelma, 45, 46, 50, 51, 53, 76.
 Dar Qita, 100 n. 3.
 Daraya, 187.
 Darayet Shoghr, 349.
 Darb Sak (Terbezek, Trapesac), 67, 71, 116, 130, 131,

- 154, 174, 180, 181, 183, 361. Voy. aussi Trapesac.
 Dareiya, 27.
 Darharayoun voy. Djamahiriyoun.
 Darkoush, 61, 78, 81, 130, 178, 181.
 Darum (fort du), 144, 147, 149, 165.
 Dauphiné, 158.
 Deir Hafir, 108.
 Deir al-Sarmeda voy. Sarmeda.
 Deir Seman voy. Qal'at Seman.
 Deiseminar, 189.
 Dekkeh, 92 n. 2.
 Demirek, 67, 71.
 Dendema, 76.
 Deria, 187.
 Diarbékir, 112.
 Djamaherlin voy. Djamahiriyoun.
 Djamahiriyoun (Daguiriyoun ou Darharayoun, Djama-herlin), 80, 129, 130.
 Djazr, 60, 62, 81, 92-95, 103, 104, 108, 110, 112, 116, 136, 219, 226.
 Djebbou, 108.
 Djebeil (Byblos, Giblet) voy. Giblet.
 Djebel Akroum, 4, 30.
 Djebel Ala, 5, 59, 60, 91, 95, 136, 226.
 Djebel Ansarieh, VIII, 3, 4, 5, 7, 8, 14, 15, 16 n. 7, 18, 19, 20, 24, 25, 35-44, 80, 85, 97, 98, 111, 112, 114, 219, 252, 262, 309, 321, 322, 345, 349.
 Djebel Aqra, 5, 46, 73, 102, 196 n. 8, 265. Voy. aussi Mont Cassius, Mont Parlier.
 Djebel Arbaïn, 35, 80.
 Djebel Baer, 5, 79.
 Djebel Bahra, 4, 35, 40, 42, 64, 74, 80, 96, 98, 182, 196, 336, 337.
 Djebel Bani Oulaim (Djebel Soumaq), 60, 62, 104, 110, 116, 136, 149, 150.
 Djebel Barisha, 5, 59, 60, 100, 116.
 Djebel Bassit, 5.
 Djebel Chillif, 129.
 Djebel Darius, 80, 218, 219.
 Djebel Djolan, 3 n. 3.
 Djebel Dovili, 61.
 Djebel Helou, 3, 4, 15, 21.
 Djebel Lailoun (Djebel Barakat), 60 n. 2, 104, 116, 136.
 Djebel Mecherfi, 92.
 Djebel Melah, 30.
 Djebel Mousa (Amanus sud), 5.
 Djebel el-Nusairiyé voy. Monts Nosairis.
 Djebel Oustani, x, 4, 61, 62, 87, 88, 196 n. 11.
 Djebel Qoseïr, 5.
 Djebel Seman, 5, 60 n. 2, 62, 65, 66, 108, 124, 343.
 Djebel Soumaq auj. Djebel Bani Oulaim, 60, 62, 115, 136, 222, 226.
 Djebel Terlii, 18, 327.
 Djebel Zawiyé, 4, 61, 62, 63, 86 n. 6, 87, 90, 99, 116, 136.
 Djebelé, ou Djabala (lat. Gabula, fr. Gebel, Gibel, Zibel, dit port de Balatonos), 3, 35, 36, 39, 55, 64, 74, 76 n. 8, 80, 85, 95, 96, 98, 127, 130, 131, 132, 146, 147, 159, 161 n. 5, 166 170, 171, 173, 178, 194, 196 n. 4, 198, 206, 224, 225, 229, 249, 259, 265, 266, 268, 269, 324 n. 3, 335, 337, 338, 340, 364.
 Djeloula (Tunisie), 243 n. 1.
 Djenin, 20.
 Djerash, 148.
 Djerisiyé, 78, 198.
 Djezzïn, 27.
 Djïsr el-Hadid, 5, 59, 61, 89, 122, 136, 198. Voy. aussi Pont de Fer.
 Djïsr Mourad Pasha, 67.
 Djïsr al-Mundiqh, 114.
 Djïsr Qïbar, 65.
 Djïsr esh Shoghr (Djïsr ech Chorhour), x, 61-64, 81, 83, 84, 87, 88, 91, 99, 103, 117, 119, 121, 129, 138, 196 n. 7, 197, 220, 226.
 Djouni (Juine, Pas Païen (Passus pagani), 7, 9, 305.
 Dôme, 207, 299.
 Dominae, gâtine, 195.
 Douma, 207, 299.
 Duluk, 118.
 Durazzo (Sicile), 93, 297.
 Durcarbe, 186.
 Edesse (Roches, Rohez), comté, VIII, x, 5, 24, 66, 67, 69, 85, 92, 96, 102, 103, 106, 107, 108, 113-115, 117, 118, 135, 138, 147, 162, 167, 222, 233 n. 1, 324, 343.
 — ville, 85, 93, 95, 115, 116, 147, 225, 232 n. 1, 233 n. 1, 243, 323, 344.
 Efdar, 189.
 Eftaman, 73 n. 7, 197.
 Égypte, 27, 33, 123, 124, 160, 166, 175, 178, 180, 181, 251, 307, 313, 355.
 Eixserc = Qal'at el-Qser voy. Sarc (Le).
 Eleuthère voy. Nahr el-Kébir sud.
 Elezi, 158 n. 2.
 Elteffaha voy. Teffaha.
 Emm Haouch voy. Bordj Mouhash.
 Emma voy. Imma.
 Enfé ou Enfeh, 10, 173, 187, 188, 189, 297, 300. Voy. aussi Nephin.
 Ennazé = Anodesim, 75, 193, 336.
 Erbenambre, 19.
 Erhac, 70, 364.
 Ericium (castellum) = Hreissoun, 75, 191, 336.
 Eriha voy. Riha.
 Ermenaz = Hermiz Bougazi, 48, 60, 62, 63, 81, 88, 95, 115, 117, 226.
 Ermenie voy. Arménie.
 Eskelé (port de Souweidiyé), 53.
 Euphrate, VIII, 5, 54, 69, 92, 93, 98, 99, 107, 109, 114-117, 135, 148, 166, 167, 224, 225 n. 5, 232 n. 1, 233 n. 1.
 Europe, 171, 172.
 Failoun (forêt de), 62, 98.
 Famagouste, 173.
 Farangi, 78, 79, 196.
 Farmith = Kafer Meit, 62, 78 n. 6.
 Fassia, 73, 196.
 Fauda, 188.
 Felicium = Qal'at el-Feliz, 16, 17, 25, 135, 186.
 Fellara, 186.
 Fémie, 60 n. 5, 62 n. 1, 78 n. 6, 91. Voy. aussi Apamée.

- Fenice, 8 n. 1, 323. Voy. aussi Phénicie.
 Ferzala, 76.
 Fescere ou Fescero = Ras el-Fasri, 196 n. 6.
 Fidar el-Faouqa, 189.
 Fiha, 80, 129, 130.
 Firincar, 79 n. 1.
 Flandre, 165.
 Fons Muratus = Ard el-Ftaha, 37, 86, 88, 117, 149, 160, 341, 344, 351.
 Fontaines (chapel de) = Ayoun el-Ouadi, 20.
 Forest-Montiers (Somme), 101 n. 5.
 Fosse Syrienne, 4, 67, 68.
 Fraïke, 87.
 France, 159, 174, 181, 251.
 Francfort (Allemagne), 367.
 Frise, 165.
 Fu'a, 60, 93, 110.

 Gabala voy. Djebelé.
 Gabronie, 189.
 Gaigon, 78, 79, 130.
 Galaad (Mont de), 30 n. 2.
 Galilée, VII, 145, 153, 159, 160.
 Garde (La) = Shogr et Bakas, 130, 131, 346, 364.
 Gargar, 107, 117, 135, 233 n. 1.
 Garmir, 130.
 Gaston (Guaston, Gastin, gr. Castron) voy. Baghras.
 — (fontaine de), 168, 360.
 Gaza, 175, 179.
 Genenn = Djenin, 20.
 Gênes, 9, 10, 294.
 Georgie, 104.
 Gereneis, 74, 196.
 Germanicia, 67. Voy. Marach.
 Ghab, 4, 63, 81, 84, 117, 129, 196 n. 11, 220, 345, 346.
 Ghalboune, 189.
 Ghani, 79, 196 n. 10.
 Ghanneré ou Ghenneré, 74, 196 n. 4.
 Gharib (el), 108.
 Giaour Dagb (partie de l'Amanus), 5, 67, 68, 71, 364.
 Gibel voy. Djebelé.
 Gibelacar voy. Akkar.
 Gible (Gobel, Byblos) = Djebel, VIII, 3, 9, 14, 27, 33, 127, 146, 153, 171, 173, 178, 184, 187, 188, 189, 203 à 215 (plan 204), 227, 228, 233 n. 1, 234, 235, 238, 247, 250, 267, 269, 294, 299, 300, 305, 306, 324 n. 3, 329. — (Église), 329.
 Gisors (Eure), 275.
 Gistrum, 97.
 Glorieta ou caput Glorieta, 73, 78 n. 6.
 Gobel, 203, voy. Gible.
 Goeksun voy. Coxon.
 Gorrosie ou Gozrosie, 78, 198.
 Gouliat voy. Coliath.
 Goult (Vaucluse), 9 n. 6.
 Granacheria, 78.
 Grasse (Alpes-Maritimes), 290.
 Grèce, 8.
 Guast (Gaston) voy. Baghras.
 Gué de Balanée voy. Balaine (la).
 Gué de Jacob, 144, 149, 152.

 Guesses (Tunisie ou Algérie), 243 n. 1.
 Gueumid voy. Koumith.
 Gueurzel voy. Corsehel.
 Hab ou Hap = Bordj Hab, 62, 86, 93, 98, 102, 103, 104, 110, 116, 138, 221, 222.
 Hab, 187 n. 7, 189.
 Hab Nemra, 19.
 Habela, 185.
 Habess, 104.
 Habis (el) (Cava de Suet), VIII, 30 n. 2, 154.
 Haddadi, voy. Hadid.
 Hadid = Haddadi, 36, 38, 43, 99.
 Hadir, 91, 92, 137, 341.
 Hadjar el-Abiad, 186.
 Hadjar Choghlan voy. Roche Guillaume (La).
 Haffé, 218, 229, 243.
 Hailane, 107.
 Hakel, 189.
 Halapia voy. Alep.
 Halaqa (plaine d'), 60, 100, 101, 103, 113, 136, 149, 222.
 Halba (Albe), 17, 180, 188, 312.
 Hallouz, 79, 196 n. 10.
 Hama, VIII, 4, 7, 13, 15, 18, 21-23, 25-27, 29, 32-34, 36, 40, 59, 61, 64, 95-98, 108, 112, 113, 119, 124, 137, 138, 172, 173, 175, 226, 250, 251, 260, 262, 266, 268, 269, 321, 322.
 Hamidé ou Hamada voy. Homedin.
 Hannadi (Hannadia), 55 n. 3.
 Hara (el), 186.
 Harbé, 193.
 Harbel, 224.
 Hardine, 187.
 Haret ez Zaarour, 80.
 Harim, 59, 66, 81, 89, 90, 99, 112, 117, 120, 124, 125, 136, 138, 178, 250, 315, 341. Voy. aussi Harrenc.
 Haronya, 364.
 Harran, 93, 107, 108, 343.
 Harrenc = Harim, 27, 60, 86, 88-92, 112, 117, 119-124, 135, 136, 138, 141, 155, 159, 166, 169, 221, 243, 315, 341, 351.
 Hasar voy. Hazart.
 Hatab voy. Aintab.
 Hattin, x, 31, 40, 125, 127, 141, 165, 171, 206, 228, 250, 265, 298, 315, 324.
 Haut-Djihoun, 89.
 Hayaline, ix, 64, 94, 155. Voy. aussi Zalin (grotte de).
 Hayr (Aer), 187 n. 7, 189.
 Hazart (castrum Hasar), 89, 90, 99, 106, 108, 109, 110, 117, 135, 155, 222, 224, 343-344. Voy. aussi Azaz.
 Hébron, 223.
 Helmedel, 187.
 Henadi, 79.
 Heri, 173. Voy. Puy (Le) du Connétable.
 Hermiz Bougazi voy. Ermenaz.
 Hermon, VII, 3 n. 3, 151.
 Hersen, 65.
 Hessane (Hissane), 75, 196 n. 3.
 Hisen, 74, 197.
 Hisn el-Aqma, 16 n. 7.
 Hisn Arzeghan, 129.

- Hisn Batriki = Kefr Batir, Kafr Batra, 66, 67.
 Hisn al-Djisir, 97.
 Hisn Kaifa, 93.
 Hisn el-Khariba, 19.
 Hisn Mansour, 117.
 Hisn esh-Sherqi, 19.
 Hisn at-Tinat voy. Canamella.
 Hissane voy. Hessane.
 Homedin (Hamidé, Hamada), 79, 228.
 Homs (La Chamelle), VIII, 4, 7, 13, 15-17, 19 n. 5-6, 22-27, 29-32, 92, 110, 113, 114, 119, 124, 138, 159, 160, 172, 180, 182, 183, 205, 249, 250, 262, 266, 268, 307, 312, 322, 355. — (lac de), 4, 25, 30, 160, 221. — (Trouée de), 4, 15.
 Hosn (el), 306.
 Hosn ou Hisn el-Akrad voir Crac (le) des Chevaliers.
 Hosn Soleiman, 20, 38, 207 n. 6, 299 n. 7.
 Hosn al-Tufan voy. Touban.
 Hotai, 189.
 Houénié Kastal, 78, 81, 130.
 Houlé (lac de), 149.
 Houmous Souyou, 68.
 Houpiq Tchai, 67.
 Houssainiyé, 74, 198.
 Houweis, 64.
 Hreissoun, 191, 193, 336. Voy. aussi Ericium.

 Ibelin, 92, 147, 165, 210 n. 3, 262.
 Ibn Hani, 73 n. 6.
 Idlib, 38, 60 n. 5, 62, 87, 91, 98, 104, 110.
 Ile-de-France, 277.
 Imm (Imma) = Yeni Shehir, 60, 65, 102, 117, 119, 121, 122, 136.
 Imma, 25 n. 4. Voy. Imm.
 Inab voy. Nepa.
 Iran, 175.
 Iskandria voy. Alexandrette.
 Ispanak, 162.
 Italie, 93, 101 n. 4, 109, 165, 173, 371 n. 1.

 Jaffa, 142, 144, 151, 165, 176, 177, 180, 206, 268, 326.
 Jammura voy. Qal'at Yahmour.
 Jebel voy. Djebel...
 Jérusalem, royaume, VIII, x, 7, 24, 27, 41, 108, 109, 111, 113, 123, 154, 155, 165, 170, 173, 174, 178, 203, 222, 228, 250, 251, 262, 267 n. 1, 268, 294. — ville, x, 7, 85, 90, 91, 102, 104, 107, 116, 117, 124, 127, 138, 139, 141, 146, 157, 158, 159, 166, 171, 173, 175, 228, 252, 298, 323, 326, 343, 367, 368, 369.
 Jiblaya, 80, 129.
 Jisir ech-Chorhour voy. Djisir esh-Shoghr.
 Jobar, 74, 75, 197.
 Jouamisseh, 188.
 Joubb Maarrata, 86 n. 6, 117, 149.
 Jourdain, 3 n. 3, 30 n. 2, 135, 144, 149, 152, 159, 160, 179.
 Judée, 124, 223.
 Juine voy. Djouni.

 Kafar Kahil, 187.
 Kafarique, 186.
 Kafer Salé, 187.

 Kafertab voy. Cafertab.
 Kafr Aqa voy. Cafaracha.
 Kafr Batra, 116.
 Kafr Kahel, 187 n. 7, 189.
 Kafr Killé voy. Kella.
 Kafr Qouas, 189.
 Kafr Shillé, 187.
 Kahf (el), 19, 36, 37, 39, 41, 42, 172, 260, 262.
 Kaikoun, 130.
 Kaisoun, 67, 116, 117, 148, 223.
 Kala ou Qala voy. Roche (La) de Roissol.
 Kalaat el-Hosn voy. Crac (Le) des Chevaliers.
 Kalach, 189.
 Kalat M'Sallah, 10.
 Kale Tchai, 68.
 Kalmoun (el) voy. Calamon.
 Kamlié voy. Camel (le).
 K'ar voy. Shoghr.
 Karakorum, 178.
 Karakussé voy. Colcas.
 Karnabia, 92 n. 2.
 Karnoubié, 186.
 Karsanbol, 73, 196 n. 12.
 Karto, 188.
 Kaukaï, 197.
 Kaykon, 79, 196.
 Kefer Haouch, 189.
 Keferdebin voy. Shaqif Kafar Doubbin.
 Kefr Abit, 78.
 Kefr Batir voy. Hisn Batriki.
 Kefrendje, 79, 196 n. 10.
 Kefroun i Zerik, 19 n. 9.
 Kella, 91, 92, 341.
 Kem Aya, 79, 196 n. 10.
 Kephalia voy. Rafanéé.
 Kérac de Moab (Le Crac, le Crac de Montréal), VII, VIII, 15 n. 2, 151, 152 n. 5, 153-156, 158 n. 1, 223, 235, 262, 309.
 Kerchené, 65.
 Kerdiyé, 193.
 Kesrek, voy. Erhac.
 Keurkené voy. Corconai.
 Kfar Rich, 186.
 Kfer Rikka, 186 n. 5.
 Khabour, 115.
 Khan Bektaché, 79, 129 n. 3.
 Khan Cheikoun, 92 n. 4.
 Khan el-Qourshiyé, 129 n. 3.
 Khanassera, 104, 137, 151.
 Khararine (el), 112.
 Kharayeb voy. Khariba.
 Khariba = Kharayeb, 35, 38, 39, 43, 309.
 Kharput, 106, 107, 343.
 Khawabi (le Coible), 18, 19, 36, 37, 40, 41, 42, 99, 193, 195.
 Kherbé, 193.
 Kheurbet Hazzour, 20.
 Kheurbet Meradié, 25.
 Khirbet Hass, 63 n. 4.
 Khoros, 121, 148.
 Khouff, 92 n. 2.

- Khrab Marqiyé voy. Maraclée.
 Kilis, 5, 66, 121, 148, 162, 343.
 Kimaya, 196 n. 7.
 Kinet Heuyuku voy. Canamella.
 Kiz Kalessi, 70.
 Kizil Dagh (partie de l'Amanus), 5.
 Kleiate voy. Coliath.
 Kortmane voy. Cartamare.
 Koumith ou Kumith, 66, 67, 116.
 Kurd Dagh (partie de l'Amanus), 5, 65, 66, 67.
 Kurt Kulak, 161 n. 5, 170 n. 5.
- Lacoba = Laqbé, 38, 42, 60 n. 5, 62, 63, 78 n. 6, 159.
 Lacum, 16, 25. Voy. aussi Tell Kalakh.
 Laïcas (ou Laycas, Gr. Argyrokastron, Ar. Alleïqa, Olleïqa), 37, 39, 40, 193, 196, 197, 264, 333, 336.
 Laitor ou Lator, 79, 102.
 Lajazzo voy. Aïas.
 Lakma voy. Hisn al-Aqma.
 Laodicée voy. Lattaquié.
 Laqbé ou Loqbé voy. Lacoba.
 Laqeirbi, 193.
 Laribus (Tunisie ?), 243 n. 1.
 Larissa, 114. Voy. aussi Sheizar.
 Lattaquié (Laodicée, La Liche), 3, 4, 7, 8, 36, 52, 53, 54, 55 n. 3, 62, 64, 73, 79, 80, 81, 92-95, 98, 99, 102, 113, 123, 127, 130, 131, 132, 146, 166, 171, 178, 182, 183, 184, 199, 205, 206, 217-221, 224-227, 229, 266, 269, 324 n. 3, 337, 345, 364.
 Lavaur (Tarn), 187 n. 2.
 Lebona = Lebwé, 26, 30, 160.
 Lemsa (Tunisie), 243 n. 1.
 Letché, 67.
 Levonia, 78, 81, 130.
 Liban, VII, VIII, IX, X, 7, 8, 10 n. 1, 13, 33, 96, 160, 171, 176, 184, 203, 205, 210, 211, 215, 249, 251. — (chaîne du), VII, VIII, 3, 10, 13, 14, 15, 30, 180, 181, 182, 349.
 Liche (La) voy. Lattaquié.
 Limassol, 172, 175.
 Logis = el-Aouaj, 64, 78 n. 6.
 Loisan, 187.
 Lorsch, monastère (Allemagne), 367.
 Loukkam, 133 n. 2, 365.
 Lucheux (château de) (Somme), 238 n. 1, 253 n. 3.
 Luzin voy. Aïn Laouzine.
 Lysias, 345. Voy. aussi Bourzey.
- Maamal Oucharhi = Mamoul Ouchagui. Voy. Bathe-
 molin.
 Maarab, 189.
 Maarban, 189.
 Maarbo, 188.
 Maarrat Masrin, 60, 61, 84, 89, 92, 93, 103, 110, 112, 223, 341.
 Maarrat en-Noman (Marra, La Marre), 24, 60 n. 5, 63, 85, 86, 90-93, 95, 98, 103, 104, 107, 112, 113, 114, 119, 136, 138, 139, 225.
 Maarata, 86 n. 6, 117.
 Maarta voy. Maresie.
 Magaytemne, 193, 333.
 Mahomerie (La) Château Raymond), 48, 90, 138, 147.
- Mahouarté, 193.
 Mahoudeti, 333.
 Mahoush voy. Bordj Mouhash.
 Maiar, 315 n. 5. Voy. aussi Bordj Miar.
 Majdel (el), 187.
 Malavans (castellum), 43, 75, 191, 193, 335, 336.
 Voy. aussi Maniqa.
 Malaïcas = Maniqa, auj. Qal'at Qsabiyyé (Malavans), 37, 39, 40, 75, 193, 196, 264, 333, 335-336. Voy. aussi Maniqa.
 Malazgerd, 166.
 Malekieh, 29.
 Malregard (château de), 48, 90, 138.
 Mamistra (Misis), 54, 69, 92, 93, 94, 111, 167, 170, 180.
 Mamoul Ouchagui = Maamal Oucharhi voy. Bathe-
 molin.
 Mamoula, 65, 67.
 Manacusine, 311.
 Manghir Kayasi, 70.
 Maniqa (Malaïcas, Malavans) = Qal'at Qsabiyyé, 36, 37, 39, 40, 43, 193, 194, 196, 259, 260, 264 n. 4, 335-336.
 Voy. aussi Malaïcas.
 Mansoura, 180.
 Maou'a, 29.
 Maouf, 189.
 Maousch, 193.
 Mar Yaqoub (couvent de), 11.
 Marach (antiq. Germanicia), 5, 66, 67, 69, 89, 92, 114, 116, 117, 243, 343, 344. — comté, 223.
 Maraclée = Khrab Marqiyé, 13, 19, 22, 41, 54, 141, 182, 183, 249, 251, 256, 269, 270, 297, 323-326, 335. — (Tour de), VIII, 13, 21, 136, 146, 149, 184, 272, 323, 325-326.
 Marash, 66 n. 5.
 Marasya (Marésie, Maresse), 66, 67, 116. Voy. aussi Marésie.
 Marciban, 188.
 Mardabech (Merdeyé, Kheurbet Meradié), 25, 30.
 Mardikh, 221.
 Mardin au Diarbékir, 98, 99, 104, 109, 115, 221, 224, 343.
 Mardj Dabiq, 109.
 Mardj ad-Dibadj, 111.
 Marésie (Maresse) = Marasya, Maarta, 66, 89, 343.
 Voy. aussi Marasya.
 Maresse voy. Marésie.
 Margat = Marqab (Markab), VIII, IX, 4, 7, 8 n. 1, 23, 32, 33, 36, 37, 38, 40, 73 n. 4, 75, 78, 95, 98, 127, 131, 132 n. 1, 141, 142, 145, 149, 151-156, 159, 160, 162, 181-184, 187, 191, 193-199, 206, 214, 222, 223, 228, 235, 236, 250, 251, 254, 255, 259-285, 319 n. 2, 323, 335, 336, 354, 355.
 Mariamine, 33.
 Marmarita, 19.
 Marmoniza, 19.
 Marouniyé, 194.
 Marqab voy. Margat.
 Marra (La Marre), 63. Voy. Maarat en-Noman.
 Marre (La). Voy. Maarrat en-Noman.
 Marri, 68, 69, 180, 365.
 Marseille, 165.

- Mastabe, Mastabeh, 78, 198.
 Masyaf, 4, 13, 18, 19, 22, 29, 36, 38, 39, 42, 43, 80, 81, 111, 262, 307.
 Matkh al-Qouaïq, 103.
 Matri, voy. Moinetre (fort du).
 Matron, 193, 194.
 Mayrouba, 189.
 Mchairfé, 87, 88, 193.
 Mechleh (castellum Melechyn), 30.
 Mechméchane, voy. Belmesyn.
 Mechta, 20.
 Mecque (La), 98, 137.
 Medenis (Mezenis) voy. Mezenas.
 Medera, 187.
 Medjdelya, 185.
 Mechchin (castellum) = Mechleh, Qal'at el-Bordj, 29, 30.
 Melessin, 158 n. 2.
 Melitène, 54, 92.
 Memboa (cavea de) = el-Membouha, 29, 30, 154.
 Menbidj, 95, 108, 112, 114.
 Meois, 193.
 Mer Méditerranée, 4, 7, 108.
 Mer Morte, vii, 3 n. 3, 135, 155, 223.
 Mer Noire, 69.
 Mer Rouge, 3 n. 3.
 Merakyat, 325. Voy. Maraclée.
 Merdeye, 25.
 Merdj Ayoun, 31, 205, 324.
 Merdic, 221.
 Merrané, 194.
 Merzmen Sou, 135.
 Meserafe, 193.
 Meshgara, 27.
 Mésopotamie, 113.
 Mesquie (La), 20.
 Messarkum, 188.
 Meunserac, 73, 196.
 Meynes (Gard), anct. Mezenas, 297.
 Mézenas (Medenis, Mezenis, auj. Meynes (Gard), 297.
 Mezera, 187.
 Mezraat, 187.
 Miadoun, 181.
 Midenbo, 76.
 Midjeleya, 63 n. 4.
 Mina (el) (La Marine, port de Tripoli), ii, 184.
 Mina (el) Kabouzi, 311 n. 3.
 Minat ou Minet el-Frandji (Port des Francs) voy. Port Bonnel.
 Misdelia, 185.
 Mishraqiyé, 73, 196 n. 12.
 Misis, 111. Voy. Mamistra.
 Mneitri, voy. Moinetre (Fort du).
 Moab (monts de), 3 n. 3, 149.
 Mochrifah, 92.
 Mogharate voy. Morrat.
 Moinetre (Fort du) = Mouneitira, Mneitri, Matri, 14, 22, 27, 187, 249, 305-306, 307.
 Moncuq (bastide de), 187 n. 2.
 Monscucul, Montcucul, 173, 187, 207.
 Mons Ferrandus, 321. Voy. Montferrand.
 Mons Peregrinorum voy. Mont-Pélerin (château du).
 Mont Amsaya, 306.
 Mont-Cassius (Mont Parlier) = Djebel Aqra, 5, 73, 79, 80, 265.
 Mont Parlier (Mont Cassius) = Djebel Aqra, 5, 74, 197, 265. — (Abbaye du), 196.
 Mont-Pélerin (château du) (Mons Peregrinorum) = Qal'at Sandjill, x, 7, 11, 12, 22, 23, 184, 185, 189, 210, 293, 294, 368, 369.
 Mont Silpius, 46, 48, 50, 53, 181.
 Mont-Sion (abbaye du), 73 n. 2.
 Mont-Thabor, 33. — (Abbaye du), 228.
 Monts Nosafir, 37, 64.
 Montagne Noire voy. Amanus.
 Montfarège, 189.
 Montfargie, 23 n. 1, 321.
 Montferrand (Mons Ferrandus) = Barin, 9, 16, 18 n. 3, 19 n. 6, 22-25, 29, 32, 33, 34, 63 n. 1, 112, 113, 149, 159, 172, 174, 176, 186, 188, 262, 266, 321-322.
 Montfrin (Gard), 297.
 Montgisard, 324.
 Montmorillon, Octogone (Vienne), 368.
 Montréal (château de), 15 n. 2, 135, 143, 153.
 Mounaitreh (el), 305 en note. Voy. aussi Moinetre (le).
 Mouneitira, voy. Moinetre (Fort du).
 Morrat ou Mogharate, 79, 199.
 Morselik, 73, 196 n. 12.
 Mossoul, x, 36, 93, 109, 110, 111, 112, 116, 343.
 Mourad Pasha voy. Nahr Yaghra.
 Muqawaha (al), 112.
 Musée des Monuments Français (Paris), 122 n. 3.
 Muslimiyé, 92, 137.
 Naharia, 76.
 Nahr el-Abiad, 78, 80, 81, 87, 129, 349.
 Nahr Abou Ali = Nahr Qadisha, Ouadi Qadisha, 11, 293, 295.
 Nahr Abrash, 4, 17, 135, 313.
 Nahr Afrin, 5, 60 n. 2, 65, 66, 89, 116, 121, 324 n. 4, 343.
 Nahr Aïdo, 79, 129.
 Nahr Akkar, 13, 309, 355 n. 6.
 Nahr Amrit, 13.
 Nahr el-Aoueinate, 81.
 Nahr el-Arouz, 4, 17.
 Nahr Arqa, 4, 12.
 Nahr el-Aswad voy. Qara Sou.
 Nahr Banyas, 7, 75.
 Nahr Barid, 4, 12.
 Nahr el-Bas, 7, 75, 95.
 Nahr el-Bawerdé, 355, 356.
 Nahr Djihoun, 68, 365.
 Nahr el-Djoz, 10.
 Nahr Fedar, 9.
 Nahr Ghamqé, 13.
 Nahr Houreissoun ou Hreissoun, 37, 39, 75, 191, 193, 335, 336.
 Nahr Houssein, 13.
 Nahr Ibrahim (fleuve Adonis), 9, 14, 27, 306.
 Nahr Ismailié, 42.
 Nahr Jobar, 37, 39, 74, 75, 193, 197, 333.

- Nahr el-Kébir nord, près de Lattaquié, 4, 5, 55 n. 3, 79, 80, 81, 129.
 Nahr el-Kébir sud (antiq. Eleuthère), 3, 4, 14, 15, 16, 17, 135, 188, 307, 309, 327.
 Nahr el-Kelb (Pas du Chien), 173.
 Nahr el-Khalifé, 4, 17, 188, 327.
 Nahr Krach, 17, 135, 313.
 Nahr Litani, 14, 27.
 Nahr Laqbé, 43.
 Nahr Marqiyé, 13, 193, 323.
 Nahr Mendjez, 16, 135.
 Nahr al-Mu'amiltain, 7, 9, 189, 329.
 Nahr Naamân (antiq. fleuve Belus), 154.
 Nahr Qadisha = Ouadi Qadisha, 11, 14. Voy. aussi Nahr Abou Ali.
 Nahr Qaouaq, 62.
 Nahr Qouaïq, 5, 66, 92, 98, 103, 104, 107, 109, 114, 343.
 Nahr Qourshiyé, 79.
 Nahr er Rous (vallis Russae), 73, 197, 198.
 Nahr es Sabté, 17.
 Nahr Sadjour, 5.
 Nahr Sarrout, 4, 15, 91.
 Nahr es Sinn (flumen Belne), 74, 75 n. 1, 95, 135, 196 n. 5.
 Naplouse, 158.
 Naqarine, 112.
 Naqira, 95, 112, 137.
 Naqira al-Akharina, 112, 137.
 Narlidje, 76.
 Nawura, 114.
 Nebi Younès, 81.
 Nenenta = Ninnente, 55 n. 3.
 Neni, 55 n. 3.
 Nepa = Inab, Anab, 37 n. 3, 63, 67, 87, 88, 116, 117, 119.
 Nephin = Enfé, Anafé, VIII, 10, 11, 18 n. 2, 135, 156, 173, 184, 207, 208, 233 n. 1, 287, 297-301, 308, 324, 325 n. 1, 327. Voy. aussi Enfé.
 Nicée, 243.
 Nicosie, 264 n. 1.
 Nil, 140.
 Nîmes (Gard), 297.
 Ninet, 55 n. 3.
 Ninnente, 55 n. 3.
 Niort (Deux-Sèvres), 238 n. 1. 253 n. 3.
 Nivernais, 300.
 Noortha, 79, 199.
 Nordberd, 161 n. 5.
 Notre-Dame du Fer, 198. Voy. aussi Sainte-Marie du Fer.
 Notre-Dame de Josaphat, 55 n. 3, 70 n. 7, 76, 79, 221.
 Notre-Dame de Tortose, 176, 254, 277, 287, 292.
 Nubia, 20.
 Okcusar Kaleikasi voy. Cursat.
 Olleïqa (ou Alleïqa, fr. Laicas), 36, 37, 39, 40, 147, 193, 196, 264 n. 4, 333. Voy. aussi Laicas.
 Onoptikes fl., 46 n. 2, 47.
 Oraïmah (el), 313, 315 n. 2 et 5, 317 n. 10. Voy. aussi Arima.
 Ordou, 79.
 Orocossiadès, 47.
 Oronte fl., VIII, x, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 14, 15, 17, 21, 23, 26, 29, 30, 32, 35-39, 43, 46-49, 52, 53, 54, 57 à 125 *passim*, 129, 137-140, 147, 154, 155, 159, 160, 169, 174, 178, 180, 181, 186, 196 n. 11, 197, 218-226, 263. — (territoires d'outre-Oronte), x, 5, 25, 86, 89-125, 138, 149, 150, 159, 227.
 Ouadi Abou Maimun, 100.
 Orthosia (Artésie, cté de Tripoli) = Ard Artousi, 12.
 Otrante, 110.
 Ouadi Araba, 3 n. 3.
 Ouadi el-Ayoun, 19.
 Ouadi el-Frandji, 154.
 Ouadi Jdeïdé, 232.
 Ouadi el-Meis, 3, 30.
 Ouadi Mezrab, 3.
 Ouadi Nassara ou Nasriyé, 3.
 Ouadi Qadisha = Nahr Qadisha, Nahr Abou Ali. Voy. Nahr Abou Ali.
 Ouadi Sheik Aissé, 218, 232.
 Ouadi Zoyba, 45, 48.
 Ou'aira (Val Moïse), 233 n. 1.
 Ouata el-Bchane, 189.
 Oued Antaibe, 309.
 Oued Lalan, 309.
 Oued el-Menzelit, 306.
 Oubine, 195.
 Outre-Jourdain (Terre d') voy. Terre d'Outre-Jourdain.
 Pagrae (Baghras), 360. Voy. Baghras.
 Palestine, VII, VIII, 3 n. 3, 7, 8, 24, 33, 40, 54, 91, 96, 103, 110, 124, 125, 127, 132, 138, 141, 152, 155, 166, 175, 176, 179, 184, 206, 210, 219, 228, 234, 250, 251, 261, 265, 268, 269, 298, 315, 319, 364.
 Paltos voy. Toron de Belda.
 Paneas, 176.
 Pangeregan (Pharang), 74, 196, 197, 198.
 Paris, Musée des Monuments Français, 122 n. 3. — Sainte-Chapelle, 175. — Temple, 157.
 Parsa Dagh, 66.
 Pas du Chien, 173.
 Pasiëira = Ras el Fasri, 196 n. 6.
 Pas païen (Passus pagani) voy. Djouni.
 Passe (La) Saint-Guillaume, 11.
 Passus pagani (Pas païen) voy. Djouni.
 Passus Portellae voy. Portelle (La).
 Patlakli, 162 n. 10.
 Patzerpert, 166.
 Paumiers (Apamée), 117 n. 1. Voy. aussi Apamée.
 Payass, 70.
 Périgueux (Dordogne), 368.
 Perse, 95, 97, 104, 109, 178, 271.
 Petra, 136, 233 n. 1.
 Petite Arménie voy. Arménie.
 Pharang, 74, 197. Voy. aussi Pangeregan.
 Phargaala, 76.
 Phénicie (Fenice), 8 n. 1, 203, 323, 345.
 Pilier de Jonas, 70, 118. Voy. Portelle (La).
 Platta, 162.
 Polateli, 162.

- Poncé-sur-le-Loir (Sarthe), 50.
 Pons Sicus, 187.
 Pont (Le) de Fer (Pons ferris, Pons Farfaris) = Djisir el-Hadid, 5, 59, 60, 76, 78, 86, 89, 90, 92, 95, 97, 100, 102 n. 2, 113, 116, 120, 130, 136, 138, 169, 226, 341. Voy. aussi Djisir el-Hadid.
 Pont de Taha Ahmed, 67, 116 n. 5.
 Popos ou Pospos (castellum), 79, 196.
 Port Bonnel (Rhosos) = Arsouz, 70, 71, 132 n. 2, 161, 162, 181, 363. Voy. aussi Arsouz.
 Port Saint-Simeon (Le Soudin, Port de Sedium, Scala Boamundi, L'Échelle de Bohémond), 3, 8, 52, 53, 54, 71, 102, 110, 117, 123, 147, 171, 179, 181.
 Porte des Jardins (à Alep), 104 n. 3.
 Porte Saint-Georges (à Antioche), 48, 90, 138, 147.
 Porte Saint-Paul (à Antioche), 170.
 Portella voy. Portelle (La).
 Portelle (La) (Portella, Passus Portellae, Bab Iskandria), 70, 161, 168, 359, 364, 365.
 Potama (Pocaria), 74, 196, 197, 198.
 Pouille (Italie), 94.
 Pratum Palliorum = Mardj ad-Dibadj, 111.
 Promontorium Rhosicum = Ras el-Khanzir, 363, 364. Voy. aussi Ras-el-Khanzir.
 Puy (Le) du Connétable (castrum Constabularii, Puteus conestabilis) = Heri, 10, 21 n. 3, 173, 205, 207, 298, 299.
 Pylae Ciliciae (Pylae Syriae), 70 n. 4. Voy. aussi Pilier de Jonas.
- Qadesh voy. Chades.
 Qadmous (Cademois), 19, 36, 37, 38, 40, 42, 43, 99, 111, 196, 261, 262, 264 n. 4.
 Qaiqoun, 78.
 Qala voy. Roche (La) de Roissol.
 Qal'at el-Aïdo, 79, 80, 81, 129, 199 (el-Aïd, Alidhoun).
 Qal'at el-Akd voy. Cursat.
 Qal'at Beni Israil, 35, 42, 96, 337. Voy. aussi Bikisrail.
 Qal'at Berzé, 129, 345. Voy. aussi Bourzey.
 Qal'at el-Bordj (Melechin), 30.
 Qal'at Djabar, 109, 110, 116.
 Qal'at el-Feliz (Felicium), 16, 17, 186, 255. Voy. aussi Felicium.
 Qal'at Mohash voy. Bordj Mouhash.
 Qal'at el-Moudiq, 63, 87. Voy. aussi Apamée.
 Qal'at Mouseilha, 10.
 Qal'at el-Qoleiat voy. Colée (La).
 Qal'at Qsabiyé voy. Maniqa.
 Qal'at el-Qser, voy. Sarc (Le).
 Qal'at er Roum, 135 n. 2.
 Qal'at er Rous (Russa), 74, 197. Voy. aussi Russa.
 Qal'at Salah ed-Din, 217. Voy. Saone.
 Qal'at Sandjill voy. Mont-Pélerin (château du).
 Qal'at Sarmada (Le Sarmit) voy. Sarmada.
 Qal'at Seman, 53, 100 n. 3.
 Qal'at esh Shaqif voy. Beaufort.
 Qal'at Yahmour ou Hisn Yahmour (antiq. Jammura, Castrum Rubrum, Castellum Rubrum, ix, 13, 17, 18, 22, 24 n. 3, 160, 210 n. 3, 239, 250, 255, 315, 317-319, Plan 318, 321, 327, 328.
 Qal'at es Zau voy. Cursat.
- Qamoua, 74, 197, 198.
 Qara Sou = Nahr el-Aswad, 5, 67, 68, 71, 116, 131.
 Qaraqoussé (Karakoussé) voy. Colcas.
 Qasr el-Benat (Castrum Puellarum), 60, 100 n. 3, 101.
 Qasr Bent el-Malek (à Saïtha), 253.
 Qasr Berdaouil, 135, 148.
 Qassab voy. Casambella.
 Qastal Qara Magra, 67, 116 n. 5. Voy. aussi Yaghra.
 Qastoun, 61, 63, 84, 88, 99.
 Qazrihal, voy. Corsehél.
 Qerdaha, 74, 197, 198.
 Qessabine, 194, 198.
 Qinnesrin, 91, 92, 99, 100, 103, 112, 137, 151.
 Qolai'a, 36.
 Qolaia (el) (La Colée), 38, 207 n. 6.
 Qolaia = el-Qrayate, 38, 43, 99.
 Qoniah ou Qonya, 344.
 Qorfeis, 193.
 Qorn Halié (Carnehalia), 55 n. 3.
 Qorsahil voy. Corsehél.
 Qoseir, 76, 183. Voy. aussi Cursat.
 Qoslar Peunar, 73, 196 n. 12.
 Qouaiqa, 74, 197.
 Qoubayat, 17.
 Qoubbé, 11.
 Qouleiat voy. Coliath.
 Qourshiyé, 79, 81, 129, 199, 350.
 Qrayate (el) voy. Qolaia.
 Quasse, 189.
 Qubbat Mulaib, 112.
 Queillie (en Chypre), 228.
 Quils, 189.
 Qurzel voy. Corsehél.
- Raban, 117.
 Rafanéé (Kephalia), 9, 13, 15, 16, 18, 19, 21, 22, 23, 25, 29, 30, 34, 91, 93, 110, 112, 158 n. 2, 159, 186, 251, 260, 307, 317, 321.
 Ramleh, 124, 219.
 Ranculat, 118, 135 n. 2, 232 n. 1.
 Raqmé, 16 n. 7.
 Ras Baldé el-Malik, 75.
 Ras el-Basit, 71, 73, 102, 363.
 Ras Chaqqa (Theoupropon), 10.
 Ras el-Fasri ou Mina el-Fasri (antiq. Pasieria, Fescere, Fescero), 73, 196 n. 6.
 Ras el-Khanzir (Rhosikos Skopelos, Promontorium Rhosicum), 70, 71, 132, 265, 363, 364.
 Ras Mesqa, 187 n. 6, 195.
 Rasesta, 189.
 Ravendel (Ravendal, Ravendan, Rawendan) = Rouanda, 66, 89, 118, 324 n. 4, 343.
 Ravenne (Italie), 368.
 Rawendan voy. Ravendel.
 Recordane, 154.
 Regia voy. Chastel de Ruge.
 Remesca, 187 n. 6, 195.
 Réole (La) (Gironde), 356 n. 1.
 Resaï, 19, 36, 37, 40, 42.
 Resclause (La), 25, 30.
 Reusemeine, 20.

- Reyhaniyé (Artésie, Artha), 60, 89. Voy. Artésie (Ppté d'Antioche) et Artah.
- Rhosikos Skopelos, 71, 364. Voy. Ras el-Khanzir.
- Rigara, 79 n. 3, 228 n. 3.
- Riha = Eriha, 62, 87, 92, 95.
- Roche (La), 130, 132, 364. Voy. aussi Roche (La) de Roissol.
- Roche (La) Guillaume, Tchivlan Kalé, Hadjar Choglan), x, 67, 70, 131, 132, 133, 157, 161, 162, 169, 361, 363-365.
- Roche (La) de Roissol ou de Russole (La Roche) = Qala, x, 70, 71, 132, 133, 161, 162, 169, 181, 363-365.
- Roche fort, 78, 130, 131, 346. Voy. aussi Bourzey.
- Roches voy. Édesse.
- Rodhes, 8.
- Rogia (Rubea, Rugia, Chastel de Ruge), 60 n. 5, 83. Voy. aussi Chastel de Ruge.
- Rohez voy. Edesse.
- Roida voy. Chastel de Ruge.
- Roissol (Russele, Ruissol) voy. Roche (La) de Roissol.
- Rossa voy. Russa.
- Rouad (île de) = Aradus, 13, 184, 291.
- Rouanda, 162. Voy. Ravendal.
- Roube'a, 84 n. 2.
- Roudj (Le) (Rugia, Rogia), ix, x, 4, 42, 60, 61, 62, 67, 74, 78 n. 6, 80, 81, 84, 86-89, 93, 95, 99, 103, 116, 121, 138, 149, 159, 193, 194, 196 n. 11, 197, 263, 265.
- Rouen (Seine-Maritime), 275.
- Roum Kalé, 135 n. 2, 232 n. 1.
- Rouweiha, 84 n. 2.
- Rubea (Rugia, Rogia, Chastel de Ruge), 60 n. 5, 61, 83, 84. Voy. aussi Chastel de Ruge.
- Rubia voy. Chastel de Ruge.
- Rugea voy. Chastel de Ruge.
- Rugia (Rogia, Rubea, Chastel de Ruge) 61. Voy. Chastel de Ruge.
- Rugia voy. Roudj (Le).
- Ruha el-Arabiya, 104.
- Ruia voy. Chastel de Ruge.
- Russa (Rossa, vallis quae dicitur Russa) = Qal'at er Rous, 74, 196, 197, 198.
- Russa (civitas Rusa ou Rursa) = Allarouz, 61, 74, 83-88, 103, 196 n. 11, 197.
- Russole ou Ruissol voy. Roche (La) de Roissol.
- Safitha (Chastel Blanc), viii, 15, 17-22, 33, 34, 35 n. 2, 39, 41, 42, 176, 181, 186, 249-258, 270, 277, 291 n. 2, 315, 316, 317, 323, 327, 333. Voy. aussi Chastel Blanc.
- Safsaf, 122.
- Sahel (Palestine), 315 n. 5.
- Sahyoun (Seyhoun), 80, 96, 98, 127, 130, 183, 247, 345, 346, 355. Voy. Saone.
- Saïda (Sidon), 27, 30 n. 2, 33, 146, 154, 206. — Château de Mer, vii, viii, 146, 299, 326.
- Saint-André (église, à Saint-Jean d'Acre), 151.
- Saint-Barlaam (abbaye du Mont Parlier), 196 n. 8.
- Saint-Clair d'Aiguilhe, au Puy (Puy-de-Dôme), 368.
- Saint-Georges (monastère, à Antioche), 48, 90, 138, 147.
- Saint-Gerennes, 74 n. 3.
- Saint-Germain d'Auxerre (Yonne), 295, 367.
- Saint-Gilles du Gard, 75, 153, 181, 268.
- Saint-Grégoire (abbaye, dans la Montagne Noire (Amanus)), 196.
- Saint-Jean d'Acre, vii, 13, 31 n. 5, 32, 33, 42, 125, 132, 139, 140, 142, 144, 145, 149, 151-154, 165, 168, 173-176, 177 n. 5, 178 n. 4, 179, 181, 182, 184, 206, 207, 250, 252, 257, 269, 270, 291, 299.
- Saint-Jean d'Édesse (cathédrale), 147 n. 5.
- Saint-Jean de Latran (à Rome), 73 n. 2.
- Saint-Jean Baptiste de Giblet (cathédrale), 209.
- Saint-Jean Chrysostome (église à Antioche), 51, 54.
- Saint-Laurent de Gênes (cathédrale), 205.
- Saint-Laurent de Joinville (Champagne, Haute-Marne), 176.
- Saint-Martin d'Autun (Saône-et-Loire), 367.
- Saint-Nicolas de Lattaquié (église), 54.
- Saint-Paul d'Antioche (abbaye), 264.
- Saint-Paul de Londres (cathédrale), 52.
- Saint-Pierre d'Antioche (cathédrale), 52, 90, 157, 161, 168, 170.
- Saint-Pierre de Flavigny (Côte d'Or), 295, 367.
- Saint-Pierre de Genève, 367.
- Saint-Pierre-le-Vif de Sens (Yonne), 367.
- Saint-Romain (église, à Turbessel), 162.
- Saint-Sauveur du Mont-Thabor (église), 70 n. 8, 186.
- Saint-Sépulchre (église du, à Enfé (Nephtin)), 300.
- Saint-Sépulchre (église du, au Mont Pélerin), 185.
- Saint-Serge de Giblet (abbaye), 189.
- Saint-Vincent de Laon (Aisne), 368.
- Sainte-Chapelle (Paris), 175.
- Sainte-Marie du Fer (Notre-Dame du Fer), 78, 198.
- Sainte-Marie latine de Jérusalem (église), 11, 73 n. 4.
- Sainte-Sophie de Constantinople, 122.
- Saints-Apôtres de Constantinople, 367.
- Sakaltoutan (Kiz Kalessi), 70.
- Salamiyé, 98.
- Sallourine, 194, 198.
- Saloria (Sellorie, Cellorie), 66.
- Salqin, 60, 61, 81, 95, 117, 226.
- Samal-Eddamour, 317 n. 10.
- Samosate, 107, 116, 118.
- Sancta-Maria (abbaye, Notre-Dame du Fer), 198. Voy. aussi Sainte Marie du Fer.
- Sangas, 107.
- Saone (Sahyoun, Seyhoun, Madina (xv^e s.)) = Qal'at Salah ed-Din, viii, 36, 79, 80, 81, 95, 96, 98, 103, 127, 129, 130, 131, 135, 141 n. 8, 147, 153, 154, 156, 195, 210, 211, 214, 217-247, 255, 263, 276, 281, 319 n. 2, 327, 335, 337, 340, 348, 350, 364. Voy. aussi Sahyoun.
- Saoude, 188.
- Saphet, 131, 145, 152, 154, 159, 262.
- Sarc (château du) (Eixserc) = Qal'at el-Qser, 13, 18-21, 297 n. 4, 324 n. 1.
- Sardone = Zerdana, 24, 35, 60, 61, 80, 85, 91, 92, 95, 96, 97, 102, 103, 104, 106, 108, 109, 113, 136, 138, 148, 220, 224, 226, 227, 246, 263, 341, 343.
- Sarlat (Dordogne), 368.
- Sarisaki, 70.
- Sarmaniyé, 78, 79, 81, 129, 130, 346.
- Sarmeda, 86, 100, 101, 104, 106, 110, 136, 138, 147, 149. — fort (le Sarmit) = Qal'at Sarmeda, 60, 86, 100, 101, 136, 147, 149, 261. — couvent = Deir al-Sarmeda, 104, 106, 110, 147.

- Sarmit (Le) = Qal'at Sarmeda voy. Sarmeda.
 Saroudj, 115.
 Sarovantari voy. Servantikar.
 Savouran Kalé, 68. Voy. Servantikar.
 Schough'r, 131. Voy. Shoghr.
 Sebrine, 189.
 Seferi (Seferie), 78.
 Seit, 189.
 Seleph = Selefké, 161 n. 5, 170 n. 5.
 Séléucie de Pierie = Souweidiyé, 45, 53, 71. Voy. aussi Souweidiyé.
 Selli, 87.
 Sellorie (Cellorie) voy. Saloria.
 Semouqa, 34.
 Serbenan, 102 n. 2.
 Serdjilla, 63 n. 4.
 Sermin, 60, 62, 91-95, 98, 103, 104, 110, 115, 119, 136, 223, 226.
 Serrane, 189.
 Servantikar (Sirfandakar, Sarovantari) = Savouran Kalé, 68, 69, 133, 167, 179, 365.
 Seyhoun, 130. Voy. Sayhoun, Saone.
 Shaabaktan, 115.
 Shaqif Kafar Doubbin (Cava, Cavea), 78, 81, 129, 130, 178, 181. Voy. aussi Cava.
 Shaqif Tiroun (Cave de Tyron), 130. Voy. Cave de Tyron.
 Sharmada voy. Sarmeda.
 Sheik Saïd, 114.
 Sheizar (antiq. Larissa), ix, x, 4, 8, 15, 22, 30 n. 2, 35, 36, 39, 40, 51, 59, 85, 89, 91, 93, 94, 96, 97, 103, 108, 110, 111, 113, 114, 119, 120, 136, 137, 138, 139, 141, 148, 150, 177 n. 3, 221, 309, 349.
 Shoghr (Shough'r) = K'ar, 79, 81, 83, 87 n. 4, 95, 96, 97, 129, 130, 263, 349-350, fig. 349, 355.
 Sicca, 186.
 Sidon = Saïda, 176, 179, 208, 250, 299, 326. Voy. aussi Saïda.
 Sigon, 217 n. 2.
 Sindiane (1127), 186.
 Sindiane (1151), 186.
 Sinope, 69.
 Sir ed Danyé, 185.
 Sirfandakar voy. Servantikar.
 Siroba, 188, 324 n. 3.
 Sis, 166, 167, 168, 180.
 Siwas de Cappadoce, 92.
 Slenfé, 219.
 Smar Djebell, 9, 210 n. 3, 303; *plan*, 302.
 Snobar, 188, 324 n. 3.
 Snoubar, 324 n. 3.
 Soebe, 193, 194.
 Sofaif, 122.
 Somaquié, 34.
 Somberi, 102.
 Soram, 189.
 Soran, 93, 98, 139.
 Sorba, 187.
 Sororge, 115.
 Soudin (Le) voy. Port Saint-Siméon.
 Source Sabbatique, 22, 321.
 Souweidiyé (Séléucie de Pierie), 5, 46, 53, 71, 73, 102, 196 n. 12.
 Stauris, 47.
 Subeibe, vii, viii, 63 n. 1, 153, 176, 234, 235, 240 n. 2, 242 n. 3, 262, 316, 349.
 Subrea voy. Chastel de Ruge.
 Sumessa, 188.
 Sur, 180.
 Suyjac, 79, 199.
 Syrie, *passim*.
 Szalacs (Hongrie), 268.
 Tabardja (Tour de), 329.
 Tala, 78, 130.
 Talaa, 19 n. 3.
 Talamina voy. Tell Mannas.
 Talaore, 75, 193, 194, 196 n. 3.
 Taha Ahmed voy. Pont de Taha Ahmed.
 Tarente (Italie), 93, 109.
 Tarse, 52, 54, 69, 70, 92, 93, 161 n. 5, 166, 168, 170, 180.
 Tartarie, 178.
 Tartous, 13. Voy. Tortose.
 Tatmarach, 66 n. 5.
 Taurus, 166. — Anti-Taurus, 5, 67, 89.
 Tchaltili, 67.
 Tchivlan Kalé (La Roche Guillaume) = Hadjar Choglân, x, 67, 70, 71, 132, 157, 162, 364, 365. Voy. aussi Roche (La) Guillaume.
 Tebbet Hanna, 188.
 Teffaha (Elteffaha), 18, 299 n. 6.
 Tell'Aali, 78.
 Tell Adé = Tell Aghdi, 24, 60, 66, 93, 100 n. 3, 103, 104, 113, 136.
 Tell Afoun, 33.
 Tell Aghdi, 94. Voy. Tell Adé.
 Tell Ammar, 117.
 Tell Aqibrin (Tell Yfrin), 60, 100, 101, 113, 136, 149, 222.
 Tell Bascher (Turbessel), 66, 85, 95, 99, 116, 117, 148, 162, 324 n. 4, 344. Voy. aussi Turbessel.
 Tell el-Bibé, 311.
 Tell Boutnan, 95.
 Tell Charhib, 108.
 Tell Dahab, Tell ed Dahab, 23, 25, 186. Voy. Theledehep.
 Tell Danith, 62, 86, 98, 101, 102, 103, 104, 116, 138, 150, 222, 223. Voy. aussi Danith.
 Tell Djezer, 124.
 Tell el-Ghab, 79.
 Tell Hiraq, 98, 104, 137, 148, 222.
 Tell Houeri (Tellaoueri), 75, 194, 196 n. 3.
 Tell Ibn Macher = Acharné, 64, 85, 96, 135, 137, 139. Voy. aussi Acharné.
 Tell Kalakh (Lacum), 3, 16, 17, 186, 188, 327.
 Tell el-Karsh, 87.
 Tell Kashfahan = Ain el-Hachchaché, 81, 83, 84, 87, 117, 129, 350.
 Tell Kerdané, 154.
 Tell el-Kerré, 311.
 Tell Khalifé, 17, 188, 327.
 Tell Koubbesin, 106, 137.
 Tell Krah, 98.
 Tell Latmin, 93, 138.
 Tell Mannas (Talamina), 63, 90, 92, 136.
 Tell Melah, 97.

- Tell Mouzen, 115.
 Tell Nawaz, 60, 106, 112, 138, 149.
 Tell Nebi Mend (Qadesh, Chades), 25.
 Tell Qastoun, 61.
 Tell Sillour, 66.
 Tell Sultan, 102, 106.
 Tell Termese, 96.
 Tell Tubav voy. Touban.
 Tell Tulul, 96.
 Tell Yfrin = Tell Aqibrin, 100 n. 2. Voy. Tell Aqibrin.
 Tellaoueri voy. Tell Houeri.
 Tellouza, 61 n. 7, 196 n. 11.
 Teltoum, 60, 62. Voy. aussi Totomota.
 Temple (Le) (Paris), 157.
 Temple de Rechef (Temple des Obélisques, à Gible), 210.
 Templum Salomonis = el-Aqsa, 158.
 Terbezek (Darbsak, Trapesac), 67, 71, 131, 361. Voy. aussi Trapesac.
 Teres = Terez, 20.
 Terib, 60. Voy. Cerep, Athareb.
 Terra de Camolla, 19 n. 5. Voy. Akkar (plaine d').
 Terra Galifa (Terre de Galife), 188, 327 n. 5.
 Terra Marriciorum, 188.
 Terre de Galife voy. Terra Galifa.
 Terre d'Outre-Jourdain, 124, 151, 156, 223, 226, 228, 233 n. 1.
 Terre Sainte, *passim*.
 Territoire des Assassins, 8, 23, 35-44, 80, 154, 155, 160, 172, 191, 250, 272, 327.
 Teurkab, 186.
 Theledehep = Tell Dahab, 9, 23, 25, 158 n. 2, 186.
 Theouproson voy. Ras Chaqqa.
 Tibériade (lac de), 30 n. 2, 148, 149, 154, 160.
 Tibil, 224.
 Tibnin (Toron), 153.
 Tigre fl., 166.
 Till Hamdoun, 364.
 Timgad (Algérie), 243 n. 1.
 Tiro, 193.
 Tizin, 60, 94.
 Tobna, 243 n. 1.
 Toklé (Tour de), VIII, 18, 154, 155, 255, 327. Coupe et plan, 328.
 Tolée, 19 n. 3.
 Toprak Kalé, 364.
 Toron (casal), 193.
 Toron (château) = Tibnin, VII, 153.
 Toron de Belda (Beldo, antiq. Paltos) = Beldeh, VIII, 74, 75, 78 n. 6, 95, 135, 153, 159, 181, 182, 193, 196 n. 5, 198.
 Toron de Lucan voy. Vallis de Luchen.
 Torosse, 79, 102.
 Tortose (antiq. Antartous, Tartous), VIII, 3, 4, 7, 8, 12-15, 18, 21, 22, 31, 32, 33, 35 n. 2, 37, 40, 41, 42, 54, 74, 78, 99, 127, 131, 132 n. 1, 135, 145, 154, 155, 156, 157 n. 1, 160, 172, 176, 181, 182, 184, 186, 195, 198, 203, 206, 228, 249-252, 256, 257, 258, 265, 267, 268, 269, 271, 277, 287-292, 293, 297, 315, 317, 323, 324. Plan, 288.
 Totomota = Teltoum, 60, 62, 63, 78 n. 6.
 Touban (Tubania, Hosn al-Tufan) = Tell Tubav, 9, 15, 16, 21, 22, 29, 30, 135, 160, 186, 205, 307.
 Touhoum, 60 n. 5.
 Toulouse (Tarn-et-Garonne), 176.
 Tour des Chiens (Chinon, Indre-et-Loire), 275.
 Tour de David (à Jérusalem), 146, 155.
 Tour de l'Éperon (à Margat), 153, 271, 272, 273, 281.
 Tour Jeanne d'Arc (Rouen, Seine-Maritime), 275.
 Tour des Lions = Bordj es Sba (à Tripoli), 11 n. 4.
 Tour Maudite (à Saint-Jean d'Acre), 140, 144 n. 4.
 Tour du Moulin (Crac des Chevaliers), 154.
 Tour du Prisonnier (Gisors, Eure), 275.
 Tourmanin, 100 n. 3, 103.
 Tourtouse (Tortose), 180. Voy. Tortose.
 Transjordanie, VIII, 148, 175.
 Trapesac (Terbezek) = Darbsak, 67, 71, 72, 116, 130, 131, 132, 154, 161, 169, 174, 361, 364.
 Tricaria, Tricheria = Rigara, Zegharo, Zgharo, Srarou, 79, 228 n. 3.
 Triple = Tripoli, 3 n. 1, 132 n. 1, 180, 293. Voy. Tripoli.
 Tripoli, Comté, 3-33 et *passim*. — Ville, VIII, x, 3, 4, 7, 8, 9, 11-15, 16 n. 7, 17, 21, 23, 24, 31, 32, 33, 52, 54, 104, 118, 131, 154, 156, 158 n. 2, 170, 171, 181, 182, 184-188, 195, 198, 204, 206, 207, 208, 210, 215, 223, 250, 251, 265, 267, 269, 271, 293-295, 297-300, 307, 311, 313, 321, 326, 343. — Château, 366-370; plans, 368-369.
 Trough, 107.
 Troyes (Aube), 118.
 Tubania voy. Touban.
 Tubbal, 224.
 Tulupe, 118.
 Tunis, 269.
 Tunisie, 243.
 Turquie, 70.
 Tyron (casal), 193.
 Turbessel = Tell Bascher, 66, 85, 93, 95, 99, 106, 107, 116, 117, 118, 148, 151, 162, 344.
 Tyr (Sur), VII, 14, 33, 41, 52, 63 n. 1, 108, 127, 135, 141, 146, 153, 165, 173, 174, 176, 179, 205, 228, 237 n. 1, 250, 316, 326.
 Ubin, 162, 195.
 Ursan, 158 n. 2.
 Vakha, 166.
 Val Corbon, 102 n. 2.
 Val Moïse (château du) = Ou' aira, 233 n. 1.
 Valenie voy. Banyas.
 Vallée de Bohémond = Ouadi Abou Maimun, 100.
 Vallée de Sem voy. Boquée (La).
 Vallis de Luchen (ou toron del Lucan) = Ain Halaqin, 15, 20. 324 n. 1.
 Van (lac de), 166.
 Vaquer, 78.
 Vieux-Pont-sur-Dives (Calvados), 101 n. 1.
 Yaghra = Qastal qara Magra, 67, 116, 133 n. 2, 221 n. 2 — lac de (piscaria Agrest), 67, 365.
 Ydié (ou Aidié) = casale Sancti Ægidii, 75.
 Yeni Shehir, 60. Voy. Imm.
 Zalin (grotte de) = Hayaline, IX, 30 n. 2, 64, 94, 141, 154.
 Zambir, 162.
 Zarda = Zardas, 189.
 Zembye, 29.
 Zerdana voy. Sardone.
 Zivelik, 79, 199.
 Zouayek, 79, 199.
 Zour (château de), 103 n. 4.

TABLE DES NOMS DE PERSONNAGES HISTORIQUES CITÉS DANS LE TEXTE

- Abagha, Khan de Perse, 325, 359, 361.
 Abd el-Messie, raiz de Margat, 193, 198, 199.
 Abou Chama, 144, 149, 152, 180, 205 n. 6, 220, 308, 315, 317, 346, 350 et *passim*. Voy. Bibliographie.
 Aboul Féda, 68, 102 n. 5, 180, 215, 265, 285, 321, 350 et *passim*. Voy. Bibliographie.
 Abu Muhammad ibn al-Sulaia, maître de Jébelé, 259, 260.
 Abul Asakir Sultan, émir de Sheizar, 108, 114.
 Acarie de Sermin, sénéchal d'Antioche, 268.
 Acharias voy. Zacharias.
 Adalbéron, abbé de Saint-Vincent de Laon, 368.
 Adam, chevalier de Margat, 199.
 Adelasia, ép. de Guillaume du Crac, 25 n. 4.
 Adrien IV, pape, 73 n. 4.
 Agnès de Maraclée, ép. de Pierre de Ravendel, 324.
 Agnès Masoiers, ép. d'Amaury Barlais, 192, 264 n. 1.
 Agnès de Tripoli, ép. de Renaud II Masoiers, 192, 194, 199, 262, 263 n. 4, 264.
 Agoult (famille d'), 9.
 Ahiram, prince de Byblos, 203.
 Ahmad, émir de Sahyoun, 231.
 Aillant (famille d'), 198-199.
 Aimery de Limoges, patriarche d'Antioche, 52, 79 n. 3, 117, 121, 123, 131, 160, 168, 196, 263, 351, 354.
 Aiyubides (princes), 171.
 Alain le Méchin, sgr de Cerep, 98, 101, 102, 104, 107, 147, 221.
 Albert (Alverus), châtelain de Margat, 199, 262 n. 1.
 Albert d'Aix, 10, 12, 15, 19 n. 5, 35, 48, 96, 136, 205, 293, 321, 337, 369 et *passim*. Voy. Bibliographie.
 Albert Rezato, patriarche d'Antioche, 268 n. 4.
 Alep (émirs d'), 26, 27, 34, 40, 149, 174, 268, 284 n. 1, 307.
 Alexandre III, pape, 73 n. 2, 205.
 Alexandre IV, pape, 355, 356.
 Alexandre, roi de Macédoine, 70 n. 4, 203, 217 n. 2.
 Alexis I Comnène, 12, 54, 93.
 Alfred de Margat, 169.
 Ali ibn Wafa, 37.
 Alice, nièce de Léon II roi de Petite Arménie, ép. de Raymond d'Antioche, 168, 169.
 Alix, fille de Baudouin II de Jérusalem, pcesse d'Antioche, 55 n. 2, 110, 111, 224, 225, 261.
 Alp Arslan, sultan de Bagdad, 166.
 Alphonse Jourdain, cte de Toulouse, 12, 121, 313.
 Alphonse de Portugal, Gd Maître de l'Hôpital, 267.
 Amaury I, roi de Jérusalem, 18, 27, 40, 122, 123, 147, 156, 159, 160, 167, 182, 252, 257, 298, 308, 313, 354.
 Amaury d'Aillant, 199.
 Amaury (ou Aimery) Barlais, 192, 264 n. 1.
 Amaury II de Lusignan, roi de Jérusalem, 152, 171, 298.
 Amaury Masoiers, fils de Renaud II Masoiers, 192, 262 n. 2, 263 n. 4.
 Ambroise, 142, 143, 144 n. 4. Voy. Bibliographie.
 Amelin de Théville, châtelain de Margat, 199, 264.
 Amenhemat III, pharaon d'Égypte, 203.
 Amenhemat IV, pharaon d'Égypte, 203.
 André II, roi de Hongrie, 33, 172, 268.
 André de Vitré, 158 n. 1.
 Anne Comnène, 345.
Anonyme rhénan, 354.
 Ansaldo Corso, consul génois, 205.
 Anseau de Brie, 228.
 Antérius, év. de Banyas (Valénie), 196.
 Antioche (Commune d'), 166, 168.
 Antioche (patriarches d'), 69, 76, 100, 177, 183, 228, 264, 351-355.
 Antioche (pces d'), 51, 53, 69, 86, 115, 166, 191, 193, 194, 199, 333, 341, 350.
 Apamée (archev. d'), 280.
 Arbert, prieur de La Chaise-Dieu, 369.
 Arbert de Montlaur, 287.
 Armand de Périgord, Gd Maître du Temple, 33, 251, 268 n. 4.
 Arméniens, 48-50, 53, 68, 69, 72, 101, 107, 116, 118, 123, 129, 141, 148, 152 n. 5, 161, 167, 171, 180, 181, 221, 259, 260, 359, 365.
 Armesende de Châteauneuf, 186.
 Arnaud, sgr de Cafertab, 63 n. 7.
 Arrien (Flavius), historien, 217 n. 2.
 Ashod III, roi d'Arménie, 345.
 al-Asraf, sultan de Damas, 33, 34, 251, 257.
 Assassins (secte des), 4, 18, 35-43, 180, 191, 193, 261, 265, 267, 257, 324. — Grand Maître des Assassins (dit le Vieux de la Montagne), 19, 41, 42, 172, 267 n. 3. Voy. aussi Ismaéliens.
 Assises d'Antioche, 324.
 Assises de Jérusalem, 324.
 Assyriens, 203.
 Astafort, sgr de Gibelacar, 298, 308.
 Athanase II, patriarche grec d'Antioche, 354.
 Avicia, ép. de Roger de Saone, 79 n. 3, 228.
 Azimi, 55 n. 1, 259, 261, 335, 337 et *passim*.

- al-Aziz, sultan d'Alep, 174, 361.
- Badr ad-Daula Souleiman, 106, 107.
- Badr al-Din Lulu, 97, 98, 259 n. 7.
- Balak ibn Bahram, émir de Kharput, 107, 108, 343.
- Balban al Tabbaki ou Saif al Din Balaban Tabekhi Mansuri, 183, 270, 272, 273 n. 2.
- Balian III d'IBelin, 173, 174.
- Balian II de Sidon, 207, 299.
- Baluze (Jean), 145.
- Banou Mouhriz, 335.
- Banou Ahmar, 339.
- Banu Ammar, émirs de Tripoli, 8, 9, 12, 205.
- Banul-Sulai'a (Banou l'Sulaia), 35, 222, 339.
- Banyas (év. de) *voy.* Valénie (év. de).
- Barlaam (saint), 73.
- Baro Aurificis, bourgeois de Tripoli, 25 n. 4.
- Barthélemy, év. de Valénie, 269.
- Barthélemy de Giblet, 184.
- Barthélemy de Maracée, 13, 182 n. 4, 184, 272, 323, 325.
- Barthélemy de Morf, 228.
- Basile II, empereur d'Orient, 46.
- Basile, sgr de Cafertab, 63 n. 7.
- Basile, chevalier de Margat, 199.
- Basouta ou Bassuet (sgrs de), 65 n. 3, 115.
- Bastard, chevalier d'Antioche, 181.
- Bastard, châtelain de Cursat, 355.
- Baudouin Bonvoisin, sgr de Queillie en Chypre, 228.
- Baudouin I de Boulogne, cte d'Édesse puis roi de Jérusalem, X, 15 n. 2, 54, 85, 95, 96, 136, 137, 138, 143, 148, 150, 167, 205, 221, 323, 324 n. 4.
- Baudouin II de Bourcq, cte d'Édesse puis roi de Jérusalem, X, 23, 27, 79, 85, 86, 93, 95, 96, 98, 100-104, 106-111, 136-138, 147-150, 155, 158, 162, 167, 221-227, 261, 321, 343, 344.
- Baudouin III, roi de Jérusalem, 51, 52, 65 n. 2, 69, 76, 117-122, 137, 141, 148, 161, 225 n. 5, 324, n. 4, 344, 351.
- Baudouin IV, roi de Jérusalem, 27, 31, 124, 125, 156, 158 n. 1, 159, 172.
- Baudouin de Crescium, 252.
- Baudouin de Giblet, 208, 300.
- Baudouin, cte de Marach et Kaisoun, 24, 67, 68, 69, 116, 148, 162.
- Baudouin de Rum, 199.
- Baudri de Bourgeuil, 50.
- Baufred, sgr de Cafertab, 63 n. 7.
- Bazwaj, émir, 317.
- Béatrice, ép. de Guillaume de Maracée, 297 n. 4.
- Béatrice, ép. de Guillaume de Saone puis de Joscelin II de Courtenay, cte d'Édesse, 117, 118, 225, 324 n. 4.
- Béatrix Masoiers, 192, 264 n. 1.
- Beha ed-Din ibn Chaddad, 129, 140, 142, 143, 182, 256, 308, 345, 350 et *passim*. *Voy.* Bibliographie.
- Beibars, sultan d'Égypte (dit Bendokbar), 17, 40-42, 53, 175, 179-184, 207, 231, 251, 269, 270, 292, 299, 308, 309, 312, 323, 325-327, 336, 340, 355, 359, 360, 361.
- Benjamin de Tulède, 51.
- Benoît d'Alignan, év. de Marseille, 145.
- Bermonde de Barut, ép. de Bertrand Masoiers, 192, 195, 196, 262 n. 2, 263 n. 4, 264.
- Bernard (saint), 157, 159.
- Bernard de Monetro (Moinetre), 306.
- Bernard de Valence, patriarche d'Antioche, 86, 98, 107, 109, 150, 351.
- Bertrade de Montfort, 23 n. 8.
- Bertran Barbe, 298.
- Bertrand, fils d'Alphonse Jourdain, cte de Toulouse, 121, 313.
- Bertrand de Blancafort, Gd Maître du Temple, 121.
- Bertrand I de Giblet, 188, 189.
- Bertrand II de Giblet, 184, 206, 207, 208.
- Bertrand Hugue, fils de Guillaume du Crac, 25 n. 4.
- Bertrand Masoiers, 40, 78, 160, 162, 191, 192, 195, 196, 198, 199, 262 n. 2, 263, 264, 354.
- Bertrand de Saint-Gilles, cte de Tripoli, X, 10, 21 n. 7, 22, 23, 85, 95, 96, 158 n. 2, 185, 187, 192, 205, 249, 264, 313, 321, 323.
- Besmedin (sgrs de), 10 n. 11, 171.
- Beyrouth (sire de), 24.
- Bohémond I, pce de Tarente et d'Antioche, 47-49, 53, 54, 59, 85, 89-93, 101 n. 4, 110, 137, 138, 158 n. 2, 371 n. 1.
- Bohémond II, pce d'Antioche, 36 n. 5, 38, 109-111, 136 n. 5, 137, 141, 149, 150, 159, 224, 261.
- Bohémond III, pce d'Antioche, 25 n. 4, 38, 40, 63, 69, 70 n. 7 et 8, 73, 74, 76, 78, 79, 121-125, 130-132, 155, 157, 159, 161, 166-169, 171, 194-196, 205, 207, 228, 262-264, 324 n. 5, 337, 341, 346, 351, 354.
- Bohémond IV, cte de Tripoli et pce d'Antioche, 19, 41, 155, 161, 168-173, 177, 205, 206, 228, 264, 298, 299, 306, 308, 324, 354.
- Bohémond V, cte de Tripoli et pce d'Antioche, 19, 33, 174, 175, 177, 324.
- Bohémond VI, cte de Tripoli et pce d'Antioche, 21 n. 3, 175, 177-182, 184, 206, 207, 325.
- Bohémond VII, cte de Tripoli et pce d'Antioche, 9 n. 5, 10 n. 10, 18 n. 2, 178, 182-184, 207, 208, 299, 300, 323, 325 n. 1.
- Bonable, 78 n. 6.
- Bonable II, sgr de Cafertab, 63 n. 7.
- Bonald I, sgr de Cafertab, 63 n. 7.
- Bonaple, sgr de Sarmit (Sarmeda), 96.
- Bonin, 78 n. 6.
- Bonvoisin, génois, 228.
- Boulaq, neveu d'Il Ghazy, 103.
- Bourzey (sgrs de), 156.
- Brunehaut, 367.
- Buissera (sgrs de), 187.
- Burchard de Mont-Sion, 10, 14, 135, 270, 300, 301. *Voy.* Bibliographie.
- Buri, atabeg de Damas, 36.
- Bursuq, atabeg de Mossoul et d'Alep, 23, 36, 85, 88, 97, 98, 109, 110, 111, 136-139, 149, 150, 221, 321, 343, 344.
- Byblos (Pces de), 203.
- Byzance, Byzantins, VIII, 39, 45, 53, 68, 69, 71, 72, 92, 113, 114, 123, 221, 225 n. 5, 232, 233, 235, 243, 246, 333, 335, 337, 340, 359, 360, 364.

- Cafaracha ou Cafarca (P. de), 14 n. 3. — (sgrs de), 186 n. 3.
 Cafertab (sgrs de), 63.
 Caffaro de Caschifelone, 260, 261 et *passim*. *Voy. Bibliographie*.
 Calixte II, pape, 9 n. 7.
 Calmont (P. de), 11 n. 1. — (sgrs de), 11 n. 1.
 Cantacuzène, amiral byzantin, 54, 259.
 Cassas, 46.
 Cécile de France, pcesse d'Antioche puis ctesse de Tripoli, 22, 23, 25 n. 4, 86, 96, 111, 138, 192, 194, 198, 249, 259 n. 7, 260 n. 2, 262 n. 2, 264.
Chanson (La) d'Antioche, 49, 102 n. 2.
Chanson (La) de Jérusalem, 155.
 Charles d'Anjou, 178 n. 4.
 Chosroès roi de Perse, 45.
 Cilicie (pce de), 157, 222.
 Citeaux (ordre de), 355.
 Clément IV, pape, 292.
 Colée (sgrs de la), 21 n. 3.
 Conrad de Montferrat, roi élu de Jérusalem, 31 n. 5, 41, 165.
 Constance, pcesse d'Antioche, 76, 111, 118, 121, 122, 224, 261, 351 n. 5.
 Constance de France, pcesse d'Antioche, 110.
 Constantin, empereur romain, 367.
 Constantin, pce de Petite Arménie, 166.
 Constantin Coloman, duc de Cilicie, 122, 123.
 Courtenay (sgrs de Courtenay, ctes d'Édesse), 147 n. 5.

 Dalgoth, ép. de Gilbert de Puylaurens, 25 n. 4.
 Damas (atabegs de), X, 175.
 Daoulab, émir d'Alep, 224.
 David II, roi de Géorgie, 104.
 David VI, roi de Géorgie, 179.
De Constructione castri Saphet, 145 et *passim*.
 Démétrius (saint), 49, 50.
 Dimashqi, géographe, 36, 74 n. 1, 346 n. 1.
 Djamal ad-Din Ibn Wacil, chroniqueur, 32 n. 5.
 Djénah ed-Dauleh, émir de Homs, 16, 92.
 Dobeis ou Dobais, émir arabe, 108, 109, 137, 343.
 Doghan Arslan, 101.
 Dros ou Droco de Curia, bourgeois de Margat, 199.
 Duqaq, atabeg de Damas, 16.
 Duqus Khatoum ép. du Khan Mongka, 178.

 Ébremar, archév. de Césarée, 150.
 Edgar Aetheling, 8.
 Édouard I, roi d'Angleterre, 182, 270.
 Égypte, Égyptiens, 149, 155. — Sultan d'Égypte, 365. — Pharaons, 203.
 Elvire ou Gelvire de Castille, ctesse de Tripoli, 11, 12.
 Embriac, Embriaci *voy.* Giblet (Embriac sgrs de).
 Enguerrand (Engellerius) de Fémie, 96, 221.
 Ermenger ou Hermenger, Proviseur de l'Hôpital, 81 n. 2, 130, 131, 132, 289 n. 3, 346.
 Ernoul, 31 n. 5, 131, 132 n. 1, 159 n. 1, 171, 298 et *passim*. *Voy. Bibliographie*.
 Eschivard, 78 n. 6.
 Eschive, ctesse de Tripoli, 317 n. 7.

Estoire (L') d'Eracles, 27 n. 3, 31 n. 5, 52, 130, 131, 132, 206 n. 3 et 4, 364 et *passim*. *Voy. Bibliographie*.
Établissements de Margat, 267, 284.
 Étienne, moine de Sainte-Marie Latine, 11 n. 7.
 Étienne d'Aillant, chevalier de Margat, 79, 198, 199, 264.
 Étienne de Blois, 167.
 Étienne de Milly, dame de la Terre Oultre le Jourdain, 124, 151, 156.
 Eudes de Châteauroux, cardinal Légat, 175.
 Eudes de Forest-Moustiers, 101 n. 5.
 Eude de Tibériade, 298.
 Eugène III, pape, 163, 312.
 Eustache de Boulogne, 139.
 Eustache Garnier, 107.

 Fakhr al-Mulk ibn Ammar, qadi de Tripoli, 12, 35, 36, 55, 259 n. 7, 335, 369. *Voy. aussi* Banu Ammar.
 Fakhraddin, émir Druse, 309.
 Faraud de Barras (Frère), Prieur de Saint-Gilles du Gard, 181, 359 n. 4.
 Ferrand de Barras, 170.
 Foscarini, 231.
 Foucher de Chartres, 50, 106, 227 et *passim*.
 Foulques, père de Robert de Saone, 221.
 Foulques d'Anjou, roi de Jérusalem, 23, 24, 69, 76, 86, 92 n. 2, 111-113, 137, 138, 151, 158, 210 n. 3, 225, 226, 261, 262, 319, 321, 322, 351.
 Foulques de Bouillon, 167, 359.
 Frédéric Barberousse, empereur germanique, 131, 149, 167, 206, 208, 359, 360.
 Frédéric II, empereur germanique et roi de Jérusalem, 172-174, 268, 299.
 Fulcrand, maréchal de Tripoli, 25 n. 4.

 Gabriel, pce arménien, 54, 92.
 Galeran, év. de Beyrouth, 175.
 Galeran du Puiset, sgr de Bir, 102, 106, 107, 343.
 Garin de Montaigu, Gd Maître de l'Hôpital, 70 n. 2.
 Garsin Amaldi, trésorier de l'Hôpital, 52.
 Gaston de Nephin, 297 n. 4.
 Gaufred Falsard, duc d'Antioche, 78 n. 6.
 Gautier d'Avesnes, 144.
 Gautier de Barut, sgr de Blanchegarde, 264 n. 1.
 Gautier de Berito, preceptor du Temple, 160 n. 7.
 Gautier de Beyrouth, Précepteur du Temple à Tortose, 252.
 Gautier de Brienne, cte de Jaffa, 33, 175.
 Gautier le Chancelier, 66, 83, 100, 101 et *passim*. *Voy. Bibliographie*.
 Gautier de Maraclée, 325 n. 1.
 Gautier de Margat, 25 n. 4, 198, 260 n. 2.
 Gautier de Quevillers, 231.
 Gelvire *voy.* Elvire.
 Gênes, Génois, 9, 54, 184, 205, 206, 207, 298, 299, 300.
 Gengis Khan, 178.
 Geoffroy d'Agout, sgr du Boutron, 9, 185.
 Geoffroy Blanc, sgr de Basarfout, 63, 110.
 Geoffroy de Donjon, Gd. Maître de l'Hôpital, 285 n. 3.
 Geoffroy Foucher, 354 n. 1.

- Geoffroy IV de Joinville, 176.
 Geoffroy V de Joinville, 157, 176, 177.
 Geoffroy Martel, 122 n. 3.
 Geoffroy le Moine, cte de Marach, 101.
 Georges (saint), 49, 50.
 Georgius, notaire de Margat, 199.
 Georgius, raiz de Margat, 199.
 Georgius, vassal de Margat, 199.
 Gérard, Gd Maître de l'Hôpital, 158.
 Gérard de Ham, connétable de Tripoli, 29 n. 3, 206.
 Gérard Isnel, bourgeois de Tripoli, 25 n. 4.
 Géraud, év. de Tripoli, 25 n. 4.
 Gérold, patriarche de Jérusalem, 268 n. 3.
Gestes des Chyprois, passim. Voy. Bibliographie.
 Ghars ed-Din Kilidj, 129.
 Ghazy (II) (Al Zahir il Ghazy ibn Ortoq), émir de Mardin, 61 n. 8, 86, 97-104, 106, 108, 136, 138, 148, 149, 221-224, 260, 261, 343.
 Giblet (év. de), 206.
 Giblet (Embriac, sgrs de Giblet), 9, 10, 171, 178, 189, 205-208.
 Gilbert, Gd Maître du Temple, 70 n. 7.
 Gilbert Malemanus, prieur de l'Hôpital, 25 n. 4.
 Gilbert de Puylaurens, 16, 25.
 Gilles d'Aillant, 198.
 Girbert, Gd Maître de l'Hôpital, 78 n. 6.
 Gislea, ép. de Gautier de Margat, 25 n. 4.
 Godefroy de Bouillon, 47, 89-91, 138, 139, 267 n. 2, 323, 324 n. 4.
 Grecs, 46, 50-53, 71, 114, 115, 139, 141, 203, 218, 219 n. 5, 221, 225 n. 5. *Voy. aussi Byzance, Byzantins.*
 Grégoire IX, pape, 173, 174, 268 n. 3.
 Guérin, Gd Maître de l'Hôpital, 33, 268.
 Gui, chevalier de Margat, 199.
 Guibert de Nogent, 50.
 Guillaume (frère) Précepteur d'Antioche, 361.
 Guillaume d'Antioche, sgr du Boutron, 175, 207.
 Guillaume de Beaujeu, Gd Maître du Temple, 9 n. 5, 184, 207, 299, 315.
 Guillaume, sire de Besmedin, 10 n. 11.
 Guillaume du Boutron, 175.
 Guillaume de Bures, connétable de Jérusalem, 24.
 Guillaume, sgr de Cafertab, 63 n. 7.
 Guillaume de Calmont, 11 n. 1.
 Guillaume du Crac, 25.
 Guillaume, châtelain de Coursat, 183, 355.
 Guillaume I Embriac, sgr de Giblet, 9, 25 n. 4, 205.
 Guillaume Farabel, 170.
 Guillaume de Farabel, connétable de Tripoli, sgr du Puy, 10 n. 10.
 Guillaume de Giblet, 208, 300.
 Guillaume II de Giblet, 10 n. 11.
 Guillaume de Haronya, sgr de Till Hamdoun, 364.
 Guillaume Jourdain, cte de Tripoli, 13, 185, 187, 249, 321.
 Guillaume de Malmesbury, 50.
 Guillaume de Maraclée, 18, 20, 287, 297, 323, 324.
 Guillaume del Moinetre, 306.
 Guillaume Porcelet, 25 n. 4.
 Guillaume Raynouard, 25 n. 4, 287, 297, 323, 324.
 Guillaume de Redos, 75, 191, 193, 198, 335, 336.
 Guillaume Rostaing, 297.
 Guillaume de Saint Estève, 267 n. 2.
 Guillaume, sgr de Saône et de Sardone, 104, 106, 111, 112, 220, 223-227, 246.
 Guillaume (Willelmus) de Sicardum, 199.
 Guillaume II, roi de Sicile, 31, 171, 265.
 Guillaume de Tirel, maréchal d'Antioche, 78 n. 6.
 Guillaume de Tortose, 96.
 Guillaume, év. de Tortose, 25 n. 4.
 Guillaume Trabuc, 207, 299.
 Guillaume de Tyr, 27, 37, 42, 43, 48, 69, 83, 85 n. 2, 86, 88, 111, 114, 115, 117, 120, 139, 146, 147, 151, 170, 225, 227, 250, 252, 257, 262, 306, 321, 323 et *passim. Voy. Bibliographie.*
 Gümüshtekin, émir de Siwas, 54, 92.
 Guy de Beyrouth, 118.
 Guy le Chevreuil, sgr de Tarse, 98.
 Guy Falsard, 78 n. 6.
 Guy Foucher, Tempplier, 123.
 Guy Fraissnel ou Fresnel, sgr de Harrenc, 96, 98, 101, 221, 341.
 Guy I de Giblet, 9 n. 5, 10 n. 10, 18 n. 2, 21 n. 6, 171, 172, 188, 205, 206, 298, 361.
 Guy II de Giblet, 183, 184, 189, 207, 208, 299, 300.
 Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, 40, 132, 165, 206.
 Guynemer, 8, 53.
 Hama (émirs de), 96, 108, 109, 173, 175, 251.
 Hamdanides (dynastie alépine), 219, 345.
 Haroun al Rachid, sultan de Bagdad, 244 n. 2.
 Harrenc (év. de), 90.
 Hassan ben Sabbah, 36.
 Havedic, 141.
 Hélois de Nephin, ép. de Jean I d'Ibelin, sire de Beyrouth, 298.
 Héloïse de Manassier, 228.
 Henri (frère), châtelain de Margat, 264.
 Henri, frère de Bohémond V, cte de Tripoli et pce d'Antioche, 33.
 Henri III, roi d'Angleterre, 157.
 Henri II de Champagne, roi de Jérusalem, 41, 165, 168, 172.
 Henri de Giblet, 183, 206, 207.
 Henri de Huntingdon, 50.
 Henri I de Lusignan, roi de Chypre, 33, 173.
 Henri II de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem, 184.
 Hermenger *voy. Ermenger.*
 Hethoum I, roi d'Arménie, 177-180, 361.
Histoire anonyme de la 1^{re} Croisade, 22, 49, 84, 89 et *passim. Voy. Bibliographie.*
 Honorius III, pape, 33, 75, 172, 197, 206, 250, 268 n. 2.
 Homs (émirs de), 34, 149.
 Hôpital (Ordre de l'), Hospitaliers, VII, X, 14 n. 3, 16, 17 n. 1, 18-20, 23, 25-27, 29-33, 38, 40-42, 51, 52, 55 n. 2, 60 n. 6, 61, 63, 64, 66 n. 2 73-75, 78, 79, 99, 122, 130, 132 n. 1, 143, 151, 153, 154, 156-160, 161 n. 5, 162, 163, 170, 172-176, 180-189, 191-194, 196, 199, 228, 231, 250-252, 257, 262-271, 274-277, 280-285, 297 n. 4, 308, 312, 317, 322, 324, 325, 327

- n. 5, 336, 338, 341, 354, 355, 357. — Grand Maître de —, 173, 175.
- Hue Barlais, 195.
- Hugo Rufus, chevalier de Margat, 199.
- Hugues III d'Antioche-Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem, 182.
- Hugues Embriac, sgr de Besmedin, 206.
- Hugues de Fleury, 50.
- Hugues ou Hue de Gibelet, 189.
- Hugues de Giblet, 298.
- Hugues II de Giblet, 188, 205.
- Hugue III de Giblet, 206.
- Hugues de Lusignan, 122 n. 3, 123.
- Hugues de Payens, 158, 159.
- Hugues Revel, Gd Maître de l'Hôpital, 75, 153, 163, 181, 269, 359 n. 4.
- Hulagu, 178, 325.
- Hyksos, 209.
- Ibn Abi Tayyi, chroniqueur, 259 n. 7.
- Ibn Ammar *voy.* Fakhr al-Mulk ibn Ammar.
- Ibn Amrun, 112, 138.
- Ibn al-Arid, gr de Touban, 21.
- Ibn al-Athir, 23 n. 9, 31, 65 n. 5, 95 n. 5, 99 n. 4, 123, 130, 141, 293, 346, 350, 369 et *passim.* *Voy.* Bibliographie.
- Ibn Bahrai, 35.
- Ibn Chaddad *voy.* Beha ed-Din ibn Chaddad.
- Ibn ad-Daya, 119, 120, 121.
- Ibn al-Furat, 46, 327, 337 et *passim.* *Voy.* Bibliographie.
- Ibn il Mardji, 39 n. 1.
- Ibn Mourhiz (ou Murhiz), sgr de Margat puis de Maniqa, 36, 38, 111, 259, 260, 261, 335.
- Ibn al-Qalanisi, 16, 22, 23 n. 9, 24 n. 3, 38, 99 n. 4, 121, 215, 225, 249, 297, 305, 321, 323 et *passim.* *Voy.* Bibliographie.
- Ibn Salah, gouverneur de Hama, 38.
- Ibn Sanjil (Pons de Tripoli), 259 n. 7. *Voy. aussi* Tripoli (ctes de).
- Ibn esh Shina, chroniqueur, 129.
- Ibn al Sulaia *voy.* Abu Muhammad ibn al Sulaia.
- Ibrahim Pacha, 45, 231 n. 5.
- Idrisi, 52.
- Iftikhar al Dawla, 139, 141.
- Ignace, patriarche jacobite d'Antioche, 51.
- Imad ed-Din, 127 n. 5, 135, 229, 230, 347, 350 et *passim.* *Voy.* Bibliographie.
- Imad ed Din Zengi *voy.* Zengi.
- Imad ad Din Zengi II, 124.
- Innocent II, pape, 169.
- Innocent III, pape, 32, 168, 250, 264 n. 1, 354, 364.
- Innocent IV, pape, 177.
- Isaac Comnène, roi de Chypre, 265, 266, 280.
- Isabelle, fille d'Astafort de Gibelacar, ép. de Raynouard III de Nephin, 298, 308.
- Isabelle, reine de Jérusalem, 174.
- Isabelle de Brie, dame de Saone, 228.
- Isabelle de Jérusalem ép. Onfroi IV de Toron, 156.
- Ismaéliens, 4, 8, 16, 18, 19, 35-43, 110, 111 n. 4, 119, 172, 182, 261, 262, 325, 335, 336. *Voy. aussi* Assassins (secte des).
- Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, 8 n. 1, 323.
- Jacques de la Colée, 21 n. 3.
- Jacques de Néphin, 298 n. 7.
- Jacques de Vitry, év. d'Acre, 33, 41, 69, 144 n. 5, 155, 172, 206, 250, 267, 289, 354.
- Jarenton, frère de Guillaume de Saone, 111, 227.
- Jarenton II de Saone, fils de Jarenton de Saone, 79 n. 3, 227, 228.
- Jean d'Angerville, bailli d'Antioche, 181.
- Jean de Anio, châtelain du Crac, 19.
- Jean du Boutron, 175.
- Jean de Brienne, roi de Jérusalem, 33, 170, 174, 268.
- Jean Comnène, empereur d'Orient, 24, 113-115, 137, 141, 359.
- Jean Gale, 131, 132 n. 1.
- Jean de Giblet, 208, 300.
- Jean de Grailly, 184.
- Jean I d'Ibelin, sire de Beyrouth, 33, 172, 173, 298, 299.
- Jean d'Ibelin, cte de Jaffa, 174.
- Jean de Néphin, 299.
- Jean de Ravendel, sgr de Maraclée, 324.
- Jean de Salquin, 78 n. 6.
- Jean sans Terre, roi d'Angleterre, 284.
- Jean du Temple, chevalier de Margat, 199.
- Jean Zimiscès, empereur d'Orient, 147, 219, 239, 245, 246, 345.
- Jekermish, atabeg de Mossoul, 93.
- Jérusalem (patriarches de), 24, 33, 173, 175.
- Jérusalem (rois de), 51, 86, 166.
- Joinville (Jehan, sire de), VII, 41, 42, 140, 144, 157, 176.
- Joscelin de Calmont, 11 n. 1, 25 n. 4.
- Joscelin de Cornaut, 140.
- Joscelin I de Courtenay, sgr de Turbessel et cte d'Édesse, 92, 93, 95 n. 4, 96, 99 n. 4, 102-104, 106-111, 137, 138, 162, 167, 224, 225, 343, 344.
- Joscelin II de Courtenay, cte d'Édesse, 24, 67-69, 108, 114-117, 137, 148, 151, 162, 225, 344.
- Joscelin III de Courtenay, sénéchal de Jérusalem, 78 n. 4, 117.
- Joscelin de Saone, 79 n. 3, 227, 228.
- Joseph de Cancy, Trésorier de l'Hôpital à Acre, 177 n. 3, 270.
- Josse, archév. de Tyr, 171.
- Joubert, châtelain de Margat, 170, 268.
- Juifs, 50.
- Julien de Sidon, 179.
- Justinien, empereur, 45, 47, 51, 147.
- Kaikhosran, sultan de Qonia, 169.
- Kamal ad-Din, 63, 92, 95 n. 4, 100, 106, 114, 122, 133, 162, 222, 223, 225, 313 et *passim.* *Voy.* Bibliographie.
- Kerboga, émir de Mossoul, 49.
- Khalaf ibn Mulaib, émir d'Apamée, 93.
- Khalil, sultan, 151.
- Khumartekin, sgr d'Abou Qobeis, 231.
- Kitbuqa, 178-180.
- Kulaib ou Koulaib, 219 n. 4, 345.
- Léon I Roupen, pce de Petite Arménie, 69, 99, 167, 343.

- Léon II roi de Petite Arménie, 70, 133, 155, 161, 167-170, 264 n. 1, 298, 359, 360, 361, 364.
 Léon III roi de Petite Arménie, 75 n. 3, 180, 361.
 Léon le Diacre, 345.
 Léonard de Roisol, 70 n. 8, 364.
 Léopold, duc d'Autriche, 130, 131, 289 n. 3.
 Louis le Débonnaire, 367.
 Louis VII, roi de France, 53, 116, 118, 123, 354 n. 1.
 Louis IX, roi de France, 41, 42, 144, 145, 146, 157, 172 n. 2, 175, 176, 177, 180, 181, 251, 256, 257, 269, 355, 356 n. 1, 357.
 Louis II de Germanie, 367.
 Louis III de Germanie, 367.
 Luc (saint), 51, 287.
 Lucienne de Segni, pcesse d'Antioche, 177.
- Mahmoud, sultan, 111, 112.
 Maimoun, général Alépin, 169.
 Malek el Adel Aboubakr, 16, 32, 33, 127, 151, 171, 172, 228, 251, 312.
 Malek al Moaddham, émir de Damas, 145, 152.
 Malek en-Nasser Daoud, 146.
 Malik Asraf Khalil, 231.
 Malik el Kamel, sultan d'Égypte, 34, 173, 174, 268.
 Malik el Mansour, pce de Hama, sultan d'Égypte, 32, 75 n. 3, 266.
 Malik al-Muzzafar, 322.
 Malik Nasir Mouhammad (ou Malik en-Nasir Muhammad), 151, 231.
 Malik Zahir Gazi (ou — Ghazy), 120 n. 2, 266.
 Mamistra (év. de), 170.
 Mansellus de Buissera, 14 n. 2, 187.
 al Mansour, pce de Homs, 175.
 Manuel Comnène, empereur d'Orient, 51, 52, 65 n. 2, 118, 119, 121-123, 148, 298, 354.
 Maqrizi, 32, 146, 152, 266 et *passim*. *Voy. Bibliographie*.
 Marach (ctes de), 67. *Voy. aussi* Baudouin de Marach, Renaud de Marach.
 Maraclée (év. de), 323.
 Maraclée (Raynourard, sgrs de Nephin et de), 13, 149, 297-300, 323-326.
 Margarit, amiral sicilien, 31, 141, 171, 265.
 Marguerite de Provence, reine de France, 144.
 Marie d'Antioche, ép. de Manuel Comnène, 122.
 Marie de Jérusalem-Montferrat, reine de Jérusalem, 174.
 Maronites, 12, 152 n. 5.
 Martin, cte de Laodicée, 96.
 Martin de Margat, 198, 262 n. 1.
 Martin de Nazareth, 162, 193, 195, 198.
 Mashmud ibn Qaraja, émir de Hama, 108.
 Masoiers, sgrs de Margat, 191-199, tabl. généalogique 192, 222, 259-264, 276, 277, 280, 282, 283, 297, 335.
 Masoud I, malik d'Anatolie, sultan de Qonia, 117, 151, 161, 344, 359.
 Mathieu de Clermont, 184.
 Mathieu de Paris, 157.
 Mathieu de Saone, 228.
 Mauger de Hauteville, 101.
 Maurice (saint), 49.
 Mawdud, atabeg de Damas, 85, 95, 96.
- al Mazouir *voy.* Renaud I Masoiers.
 Meillor de Maraclée, 324.
 Meillor II de Ravendel, 324-326.
 Meillor III de Ravendel, 325 n. 1.
 Mercure (saint), 49, 50.
 Michel le Bègue, 244 n. 2.
 Michel le Syrien, 48 n. 6 et *passim*. *Voy. Bibliographie*.
 Mleh, pce arménien, 123, 167, 169, 359, 360, 361.
 Mohammad, sultan de Perse, 95, 97, 104.
 Mongka, petit-fils de Gengiskhan, 178.
 Mongols, 42, 178, 179, 180, 182, 183, 270, 325, 360. — Khan mongol de Perse, 271.
 Mont-Sion (abbaye du), 73 n. 2.
 Morellus, notaire de Margat, 199.
 Moubariz ad Din Akdja, 266.
 Mounqidhites, pces de Sheizar, 36, 39, 40, 86, 96, 97, 99, 103, 108, 114, 115, 119, 149.
 Mousa, 36, 39.
 Muhriz ibn Akkar, 307.
 Muin ad-Din Anar (ou — Unur), gouverneur de Homs et de Damas, 19 n. 6, 24, 313.
 al Mujahid Shirkuh II, pce de Homs, 32.
 Mustarshid, Khalife de Bagdad, 37.
 Muzzafar Taqi ed Din II, émir de Hama, 33, 34, 149.
- Nadschebi, chroniqueur, 207.
 Nasir al Din Manguwirich, émir de Sahyoun, 231.
 al Nasir Yusuf, sultan d'Alep, 178.
 Nasr al Din, 31.
 Nasr ibn Mousraf ar Rawadifl, 335.
 al Nazir Dawud, malik de Transjordanie, 175.
 Nephin (sgrs de), 297-300.
 Nicéphore Phocas, empereur d'Orient, 147, 359.
 Nicéatas, catépan d'Antioche, 339.
 Niciphorus, chevalier de Margat, 199.
 Nicolas Lorgne, Gd Maître de l'Hôpital, 183, 208, 270, 299.
 Notre-Dame de Josaphat, 55 n. 3, 70 n. 7, 76, 79.
 Nour ed-Din, atabeg de Damas, X, 14 n. 1, 17, 24, 26, 27, 37, 40, 62, 65 n. 2, 3 et 5, 66, 67, 86, 87, 88, 94, 111, 116-123, 125, 148, 149, 155, 159, 160, 167, 249, 250, 252, 256, 287, 297, 305, 307, 308, 313, 315, 316, 324, 341, 344, 351, 359, 360, 361.
- Olivier de Nephin, 297 n. 4.
 Olivier le Scholastique, 153, 251, 257.
 Omar, gr de Hazart, 90.
 al Omari, géographe, 21 n. 2, 38.
 Onfroi II de Toron, 24, 117, 118, 152 n. 5, 344.
 Onfroi IV de Toron, sgr de la Terre Oultre le Jourdain, 156.
 Opizon Fieschi, patriarche d'Antioche, 355.
 Ortoquides, 109, 122.
 Orthman, émir de Sahyoun, 231.
 Otton de Grandson, 184.
 Ousama, 99, 108, 111, 114, et *passim*. *Voy. Bibliographie*.
- Païen de Castellud, châtelain d'Antioche, 78 n. 6.
 Pascal de Saone, 228.
 Paul de Tefhaha, 18 n. 2, 299, 301.

- Perses, VIII, 203, 210.
 Petrus de Cafarca (Cafaracha), 14 n. 3.
 Phéniciens, 3, 217 n. 2.
 Philippa d'Antioche, 76.
 Philippe I, roi de France, 22, 97, 110, 192, 249, 259 n. 7, 264.
 Philippe II Auguste, roi de France, 107, 140, 144 n. 4, 165, 236, 275, 283, 284.
 Philippe d'Alsace, cte de Flandre, 27, 66, 124, 341.
 Philippe Bourgeois, 25 n. 4.
 Philippe Fremillons, 199.
 Philippe de Mézières, 13 n. 1.
 Philippe de Montfort, pce de Tyr, 41.
 Philippe de Tripoli, 25 n. 4.
 Philon de Byblos, 203.
 Pierre (saint), 237.
 Pierre André, 25 n. 4.
 Pierre I d'Angoulême, patriarche d'Antioche, 354.
 Pierre, chambellan d'Antioche, 78 n. 6.
 Pierre d'Avalon, 33.
 Pierre de France, cte d'Alençon, 145.
 Pierre de Giblet, 184, 208.
 Pierre II de Locedio, patriarche d'Antioche, 52, 170, 354.
 Pierre de Melfa, 78 n. 6.
 Pierre de Mont-Pélerin, prieur de l'Hôpital, 25 n. 4.
 Pierre de Narbonne, év. d'Al Bara, 90.
 Pierre de Puylaurens, 187.
 Pierre de Queivillers, 231, 234.
 Pierre de Ravendel, 324.
 Pierre « Raynouard », 297.
 Pierre de Roaix, 84.
 Pierre de Tripoli, sgr de Puylaurens, 187 n. 2.
 Pierre de Vieille-Bride, Gd Maître de l'Hôpital, 268.
 Pise, Pisans, 54, 221, 228.
 Plaisance de Giblet, ctesse de Tripoli, 205, 298.
 Plébaïn, sgr du Boutron, 14 n. 3, 171.
 Pline l'Ancien, 14.
 Poccocke (Richard), 51.
 Pompée (Cneus Pompeius), 10 n. 4, 45, 203.
 Pons, év. de Tripoli, 185.
 Pons de Médenis, 297.
 Pons Raynouard, 297.
 Pons de Sura, 25 n. 4.
 Pons de Talaminia, 63 n. 5, 92 n. 1, 96.
 Pons, cte de Tripoli, 16, 18, 22-24, 86, 97, 100, 101, 110-112, 137, 150, 158 n. 2, 159, 185, 187, 192, 194, 198, 221, 224, 225, 249, 256, 259 n. 7, 262 n. 2, 264, 287, 312, 313, 321, 323, 344.
 Procope, 45, 147, 237.
 Ptolémée, 8 n. 1, 323, 360.
 Puy (év. du), 49.
 Puy du Connétable (sgrs du), 10.
 Puylaurens (famille de), 187 n. 2, 307.
 Qara Arslan, pce de Kharput, 117, 122.
 Qelaoun, sultan, 149, 183, 184, 208, 231, 239 n. 2, 242, 270-273, 325.
 Qilij Arslan, sultan de Qonia, 69.
 Qirkhan, émir de Homs, 343.
 Qotb ad Din, atabeg de Mossoul, 122.
 Outlug al-Alamdar, 308.
 Qutuz, sultan, 179, 180.
 Rachid ed Din Sinan dit « le Vieux de la Montagne », 37, 39-42.
 Rafanée (émirs de), 93.
 Ramsès II, 203.
 Raoul de Caen, 8, 60 n. 5, 65, 71, 83, 84, 205 et *passim*.
Voy. Bibliographie.
 Raoul de Fontanelle, 25 n. 4.
 Raoul de Furno, 78 n. 6.
 Raoul de Neun, 78 n. 6.
 Raoul de Tibériade, 298.
 Raoul Viridis, 25 n. 4.
 Ravendel (famille de —, sgrs de Maraclée et du Camel) 324-326.
 Raymond d'Aguilers, 85, 297 et *passim*. *Voy. Bibliographie.*
 Raymond d'Antioche, 168, 169, 264.
 Raymond d'Antioche-Tripoli, 41, 172.
 Raymond d'Argentan, 361.
 Raymond (de Fonte Erecto), 25 n. 4.
 Raymond de Giblet, 188.
 Raymond, Gd Maître de l'Hôpital, 25 n. 4.
 Raymond de Montolieu, 317.
 Raymond de Palacio, 162.
 Raymond de Pignans, 33.
 Raymond Pilet, 90-92.
 Raymond de Poitiers, pce d'Antioche, 24, 37, 67-69, 78 n. 6, 86, 113, 115-117, 121, 137, 149, 158 n. 2, 160, 162, 198, 341, 351, 359.
 Raymond du Puy, Gd Maître de l'Hôpital, 158.
 Raymond « Raynouard », 297, 324 n. 3.
 Raymond Roupén, pce d'Antioche, 161, 169-171, 268, 338, 354.
 Raymond de Saint-Gilles, cte de Tripoli, X, 7-16, 18 n. 3, 21-23, 48, 49, 54, 63, 69, 84, 85, 89-91, 138, 143, 147, 156, 158 n. 2, 184, 185, 187, 192, 196 n. 11, 203, 205, 249, 264, 287, 297, 313, 321, 367-371.
 Raymond II, cte de Tripoli, 16, 24, 25, 37, 118, 158, 159, 186, 187, 313, 322.
 Raymond III, cte de Tripoli, 17-19, 25 n. 4, 26, 27, 29-31, 119, 122-125, 160, 169, 182, 196, 250, 252, 264, 306, 308, 313, 317, 324 n. 5.
 Raymond de Trois Clés, 188, 327 n. 5.
 Raynouard de Maraclée, fils de Meïllor de Maraclée, 324.
 Raynouard de Maraclée, 192.
 Raynouard I de Nephin, 188, 287, 297, 298, 324.
 Raynouard II de Nephin, 298.
 Raynouard III de Nephin, 298, 308.
 Renaud d'Antioche, 76.
 Renaud de Châtillon, pce d'Antioche puis sgr de la Terre outre le Jourdain, 51, 65 n. 2, 118-121, 124, 137, 141, 226, 351.
 Renaud, cte de Marach, 68, 117, 344.
 Renaud Masoiers, 192, 264 n. 1.
 Renaud I Masoiers, sgr de Margat, 35, 36, 38, 39, 51, 55, 101, 192, 259, 260, 261, 282, 335, 337.
 Renaud II Masoiers, sgr de Margat, 75, 78 n. 6, 162, 187, 191-199, 260-264, 282, 289, 333, 336, 354.
 Renaud de Nephin, 298.

- Renaud de Saint-Valéry, sgr de Harrenc, 122, 341.
 Renier, chevalier de Margat, 194, 198.
 Renier Brus, sgr de Subeibe, 24.
 Renouard de Maracée, 297.
 Ricardo Filangieri, 173.
 Richard de Biblio, 162.
 Richard de Bures, 252.
 Richard Cœur de Lion, 41, 142, 143, 149, 151, 165, 166, 171, 176, 238 n. 1, 265, 266, 280, 284 n. 2.
 Richard de Marach, 96.
 Richard de Salerne, 54, 92, 93, 101 n. 4.
 Ridwan, malik d'Alep, 60, 90-96, 109, 155.
 Robert (saint), 369.
 Robert, patriarche de Jérusalem, 175.
 Robert, fils de Gaufred, 78 n. 6.
 Robert le moine, 48, 49, 84 et *passim*. *Voy. Bibliographie*.
 Robert d'Auvergne, prieur de l'Hôpital, 25 n. 4.
 Robert de Flandre, 89, 91, 116, 138.
 Robert Guiscard, 101 n. 4, 110.
 Robert Mansel, 78 n. 6, 198.
 Robert de Margat, 264 n. 1.
 Robert de Normandie, 138.
 Robert de Saint-Loth (ou Saint-Lô), 67 n. 3, 101, 152 n. 5, 221.
 Robert le lépreux, sgr de Saone et de Sardone, 98, 99, 102-104, 220-224, 226, 227, 246, 339.
 Robert du Soudin, 96.
 Robert de Sourdeval, 98.
 Robert II de Sourdeval, 118.
 Robert de Vieux-Pont, 101.
 Roger de la Colée, 21 n. 3, 207, 299.
 Roger de Giblet, 205 n. 3.
 Roger de Montmarin, sgr de Hab, 96.
 Roger de Moulins, Gd Maître de l'Hôpital, 19, 162, 195, 264, 317 n. 7.
 Roger de Salerne, pce d'Antioche, 23, 35, 67, 86, 97-102, 108, 110, 137, 138, 149, 150, 152 n. 5, 158 n. 2, 221, 222, 259 n. 7, 260, 341, 343.
 Roger de Saone, 79 n. 3, 227, 228.
 Rogerius de Colea, 21 n. 3.
 Rogerius de Surdaval, 78 n. 6.
 Romain III Argyre, empereur d'Orient, 39, 147, 333, 335, 339.
 Romain Diogène, 166.
 Rome, Romains, 45, 53, 359.
 Roupen (dynastie), 69.
 Roupen I, pce de Petite Arménie, 166.
 Roupen II, pce de Petite Arménie, 167.
 Roupen III, pce de Petite Arménie, 69, 167, 168.
 Rukn al-Din Mankurus al-Dawâdâri, 308.
 Ruqt'ach, gr de Sahyoun, 219 n. 4.

 Saïf ad-Din ibn Amroun, sgr de Qadmous, 36, 38, 39.
 Saïf al-Din Balaban Tabekhi Mansuri *voy.* Balban al Tabbaki.
 Saïf ad-Din Ghazi, atabeg de Mossoul, 313.
 Saint-Jacques (Ordre de), 337.
 Saint Louis *voy.* Louis IX.
 Sainte-Marie Latine, 73 n. 4.
 Saint-Paul d'Antioche (abbé de), 264.

 Saint-Sépulchre (Chanoines du), 185, 187.
 Saladin (Salah ed-Din), X, 16, 24, 26, 27, 29, 31, 40, 76, 79, 80, 81, 83, 87 n. 4, 111, 122 n. 2, 123-125, 127-133, 140-142, 145, 149, 151-153, 156, 158 n. 1, 159-161, 165-168, 171, 172, 174, 206, 208, 215, 217-220, 228-231, 238, 250, 252, 257, 265, 284 n. 3, 289, 298, 315, 317, 324, 338, 340, 346, 350, 354, 359, 360, 361, 364.
 as-Salih (Malik al-Salih), 27, 66, 124.
 as-Salih Ayoub, sultan d'Égypte, 175.
 al-Salih Ismail, émire de Damas, 145.
 Saone (sgrs de), 79, 96, 219-228, 263.
 Sarkhuk, gr de Harim, 124.
 Saxo « Raynouard », 297.
 Sawar, gr d'Alep, 112, 113, 115, 137.
 Sdephané, pce arménien, 167, 359.
 Seïf ed-Din Zaouar ibn Aitekin, 225.
 Seldjouquides, 109.
 Seleucides, 45, 53, 203.
 Seleucus Nicator, 45, 108.
 Sémenos, amiral, 180.
 Sempad, sgr de Servantikar, 70.
 Shams al-Khawas, 97.
 Sheïzar (émirs de), 93, 96, 109, 119, 137, 139, 148, 150. *Voy. aussi* Mounqidites, pces de Sheïzar.
 Sibt ibn al-Djauzi, 369 et *passim*. *Voy. Bibliographie*.
 Sibylle, pcesse d'Antioche, 70 n. 8, 156, 168, 196, 264, 346, 354.
 Sibylle d'Arménie, pcesse d'Antioche, 177, 182.
 Sibylle de Jérusalem, ctesse de Flandre, 119.
 Sicile (roi de), 140.
 Sigismond (saint), roi de Bourgogne, 367.
 Silvestre, parent de Bohémond III d'Antioche, 78 n. 6, 263.
 Silvus Roberti, 25 n. 4.
 Siméon (saint — le Stylite), 100 n. 3.
 Siméon Mansel, 181.
 Simon de Rum, 199.
 Simon de Tirel, 78 n. 6.
 Sonqor al-Ashqar, gr de Damas, 183, 231.
 Soqman, émire de Hisn Kaïfa, 93.
 Souleïman, émire d'Alep. *Voy.* Badr ad-Daula Souleïman.
 Strabon, 10 n. 4, 345, 360.
 Sultan, émire de Sheïzar, 91, 103.
 Sultan Shah, 109.
 Syriens, 50, 101, 118, 148, 152 n. 5, 221.

Table de Peutinger, 21, 317, 321.
 Tancrède, pce de Galilée puis pce d'Antioche, IX, X, 15, 16, 22, 25, 30 n. 2, 35, 48, 51, 53-55, 60, 63-65, 69, 85, 86, 92-97, 99, 100 n. 3, 101 n. 4, 111, 115, 137-139, 141, 147, 154, 155, 158 n. 2, 167, 192, 194, 219, 221, 249, 256, 259, 307, 323, 335, 337, 345.
 Tancrède de Hauteville, 101 n. 4.
 Taqi ed-Din, 346.
 Tarse (év. de), 170.
 Temple (Ordre du), Templiers, VII, VIII, X, 9 n. 5, 10 n. 10, 13, 17-20, 29, 31-33, 40, 42, 70 n. 2, 71, 72, 75, 122, 123, 127, 131-133, 135, 144, 145, 149, 152, 154, 156-163, 166-170, 173, 174, 179-181, 183, 184, 188, 191, 193, 195, 207, 208, 228, 250-252, 254 n. 1,

- 257, 258, 263 n. 3, 265, 268, 285, 287, 289, 291, 297, 299, 315, 324, 333, 341, 355, 359, 360, 361, 363-365. — Grand Maître du Temple, 145, 168, 170, 173, 175, 354. — Commandeur du Temple à Tortose, 181, 182, 251. — Commandeur du Temple de Chastel Blanc, 181.
- Terre (La) Oultre le Jourdain (sgrs de), 151.
- Theodora Comnène, reine de Jérusalem, 121.
- Théodore de Barneville, 98.
- Théodoric le Grand, 367.
- Theodorus, chevalier de Margat, 199.
- Thibaut IV, cte de Champagne et roi de Navarre, 174.
- Thierry d'Alsace, cte de Flandre, 119, 120, 123, 137, 141, 158 n. 1, 341.
- Thierry de Tournai, 78 n. 6.
- Thomas de Ham, 175.
- Thomas Mansel, 198.
- Thomas Maosiers, 192.
- Thomas Tirel, 324.
- Thoros I, pce de Petite-Arménie, 343.
- Thoros II, pce de Petite-Arménie, 118, 119, 122, 123, 137, 141, 159, 161, 167, 341.
- Thoros fils d'Hethoum I roi d'Arménie, 361.
- Timourtash, gr d'Alep, 108, 109, 117.
- Togtekin, atabeg de Damas, 14, 21 n. 7, 22, 23, 29, 36, 85, 96-99, 102, 103, 108-110, 148, 149, 220-223, 226, 259, 260, 305, 307, 321, 343.
- Torontai (Turuntay), 184, 231.
- Tortose (év. de), 33, 182, 289, 323.
- Transjordanie (maliks de), 175.
- Tripoli (év. de), 177.
- Tudebode, 46, 47, 50, 84 et *passim*. *Voy. Bibliographie*.
- Tughril fils de Muhammad, sultan, 104, 166.
- Turan Shah, 27.
- Turcomans, 23, 53, 63, 65 n. 3, 101, 102, 110, 112, 115, 117, 119, 174, 177 n. 3, 223, 225, 260, 321, 355.
- Turcoples, 32, 101, 152, 221, 266 n. 2, 361.
- Turcs, 45, 49, 69, 92, 98, 108, 109, 111, 113, 118, 138, 142, 143, 150, 161 n. 5, 167, 175, 180.
- Tutush, 307.
- Tyr, bailli (de), 41. — (Archév. de) 123, 175.
- Urbain III, pape, 196 n. 1, 205, 264 n. 3.
- Valénie (év. de), 160 n. 7, 197, 264, 269, 277 n. 1, 280, 285 n. 3, 289, 323, 324.
- Vartan, moine arménien, 179.
- Venise, Vénitiens, 184, 206.
- Vert (le) Chevalier, 31 n. 5.
- Vieux (le) de la Montagne, 37, 42 n. 2 et 3, 267. *Voy. aussi* Assassins (Grand Maître).
- Wadi ibn Ahmar, 24 n. 3, 317.
- Widbrand d'Oldenbourg, 26, 50, 70, 72, 73 n. 6, 146, 151, 152, 170, 206, 208, 215, 231, 234, 267, 269, 289, 311, 312, 360 et *passim*. *Voy. Bibliographie*.
- Xénophon, 70 n. 4.
- Yaghi Siyan, gr d'Antioche, 48, 49, 60 n. 5.
- Yahya, historien d'Antioche, 219 n. 5, 345.
- Yakout (Yaqout), géographe, 22 n. 5, 133 n. 2, 162, 259 n. 2, 291, 297 n. 4, 346 n. 1, 365.
- Yarouqtach, gr d'Alep, 98.
- Yves le Breton, O.P., 42.
- Yvette de Jérusalem, 108, 151.
- Zacharias (Acharias), châtelain de Margat, 198, 262 n. 1, 263 n. 5.
- al Zahir Ghazi, sultan d'Alep, 32, 41, 64, 127, 129, 155, 169, 171, 229, 230, 266, 361.
- al Zahir il Ghazy ibn Ortoq. *Voy. il Ghazy*.
- al Zahir Yusuf, sultan d'Alep et de Damas, 64.
- Zengi (Imad ed Din Zengi), atabeg de Mossoul, 19 n. 6, 24, 25, 95 n. 6, 111-116, 136, 137, 148, 224, 225, 261, 262, 322.

ERRATA

L'emploi des majuscules et minuscules ainsi que la transcription diversifiée des noms propres de lieux, etc., qui n'enlèvent rien à la compréhension du texte, n'ont pas été pris en considération lors de l'établissement des errata.

- P. 4, note 1, *lire*: Weulersse.
- P. 35 (13^e ligne), *lire*: aucun chemin.
- P. 37, note 6, *lire*: Weulersse.
- P. 29, supprimer la deuxième note 2.
- P. 102, *manque* note 6 en note.
- P. 104, supprimer la première note 3.
- P. 117 (ligne 25), *lire*: une autre conséquence.
- P. 127, note 2 non indiquée dans le texte.
- P. 137 (ligne 11), *lire*: *Hadir* près de Qinnesrin.
- P. 162, note 9 non indiquée dans le texte.
- P. 181, note 3 non indiquée dans le texte.
- P. 187, note 8 non indiquée dans le texte, *lire*: (10) (avant-dernière ligne).
- P. 197, supprimer la deuxième note 1.
- P. 198, note 2 non indiquée dans le texte.
- P. 254 (ligne 27), *lire*: elles sont...
- P. 266, note 4 non indiquée dans le texte.
- P. 308, supprimer la deuxième note 4.
- P. 309, *lire*: (note) 3 (dernière ligne).
- P. 360 (ligne 19), Baghras égal note 3.
- P. 383, *lire*: Weulersse.

TABLE DES CARTES ET DES FIGURES CONTENUES DANS LE TEXTE

Carte des États latins de Terre Sainte.....	xI
Carte de la structure de la Syrie du Nord.....	xII
Situation du Castellum Melechin et de la Cavea de Memboa.....	28
L'Oronte de Darkoush à Bourzey.....	77
Campagnes au voisinage d'Alep.....	105
Itinéraire de Saladin en 1188.....	128
Principales positions de l'Hôpital et du Temple.....	157-158
Château de Giblet : plan au niveau principal.....	204
Dans le texte carte des routes contrôlées par Saone.....	220
Chapiteaux de la chapelle de Margat, dessin de P. Coupel.....	278-279
Bordj es-Sabi : coupes.....	285
Plan de Tortose.....	288
Tortose, château, plan de la Tour commandant l'entrée, par Rey.....	290
Château de Smar Djebeil, Plan par J. Lauffray.....	302
Le Moinetre.....	305-306
Coliath : plan.....	311
Plan du château d'Arima par P. Coupel.....	314
Plan de Castrum rubrum.....	318
Tour de Toklé, d'après Rey.....	328
Bordj Moueish.....	329
Balatonos, Plan par Van Berchem.....	339
Plan du château de Bourzey, d'après F. Anus et G. Saadé.....	347
Châteaux de Shoghr et Bakas, d'après Van Berchem.....	349
Château de Cursat, croquis de Van Berchem.....	352-353
Plan et coupe de la chapelle et de la rotonde funéraire du château de Tripoli, par Amin Bezri.....	369-370

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	III
PRÉFACE.....	VII

Première partie

Étude historique, géographique, toponymique

AVANT-PROPOS : Le cadre physique du Comté de Tripoli et de la Principauté d'Antioche.....	3
CHAPITRE PREMIER : Le Comté de Tripoli dans sa plus grande extension.....	7
CHAPITRE II : Le Djebel Ansarieh et le Territoire des Assassins.....	35
CHAPITRE III : Antioche et la conquête du littoral.....	45
CHAPITRE IV : Géographie historique de la Principauté d'Antioche (suite).....	57
CHAPITRE V : Problème de la position de Rugia (Chastel de Ruge).....	83
CHAPITRE VI : La défense au-delà de l'Oronte.....	89
CHAPITRE VII : Campagne de Saladin en 1188.....	127
CHAPITRE VIII : Observations sur les fortifications, la stratégie, les sièges et la défense des places fortes.....	135
CHAPITRE IX : Le Comté de Tripoli et la Principauté d'Antioche de 1188 à la chute des États Francs du Levant.....	165
ANNEXE I : Casaux et lieux-dits du Comté de Tripoli.....	185
ANNEXE II : Les domaines des Masoiers, Seigneurs de Margat.....	191

Deuxième partie

1. Les forteresses

Giblet (Byblos, Djebeil).....	203
Saone (Sahyoun).....	217
Chastel Blanc (Safitha).....	249
Château de Margat (el-Marqab).....	259

2. Forteresses très ruinées, fortins, postes de guet

Tortose (Tartous).....	287
Le château de Tripoli (Qal'at Sandjil).....	293
Nepnin (Nefin, arabe Anafé, auj. Enfé).....	297
Smar Djebeil.....	303
Le Moinetre.....	305

Château d'Akkar (fr. Guibelacard ou Gibelacar).....	307
Coliath (el Qleï'at).....	311
Arima (El Areymeh, Areymeh, el Oraïmah.....)	313
Castrum Rubrum (Qal'at Yahmour, Hisn Yahmour).....	317
Montferrand (Mons Ferrandus, Barin).....	321
Maracée (Khrab Marqiyé).....	323
Les forts de la plaine d'Akkar.....	327
Châteaux du Djebel Bahra.....	331
Malaïcas (ar. Maniqa, auj. Qal'at Qsabiyé).....	335
Castellum Vetulae (ar. Bikisraïl, Qul'at Beni Israïl).....	337
Balatonos (Qal'at Mehelbé).....	339
Harrenc (Harim).....	341
Hazart (Azaz).....	343
Bourzey (Qal'at Berzé, Qal'at Marza).....	345
Les châteaux jumelés de Shoghr et Bakas.....	349
Château de Cursat (Qal'at az Zau).....	351
Baghras.....	359
Trapesac (Darb-sak, Terbezek).....	361
Le problème des châteaux de La Roche Roissol et de La Roche Guillaume.....	363

ADDENDUM.

La Sépulture de Raymond de Saint Gilles, Comte de Toulouse, au château de Tripoli (Liban).....	367
--	-----

BIBLIOGRAPHIE, TABLES.

Bibliographie sommaire.....	375
Table des noms de lieux figurant sur la carte générale.....	385
Table des noms de lieux cités dans le texte.....	393
Table des noms de personnages historiques cités dans le texte.....	409
Errata.....	418
Table des cartes et des figures contenues dans le texte.....	419
Table des matières.....	421